

k. 1-2

/ok.1824-25/

Mademoiselle

Madame votre mère a la bonté de m'accorder la permission de vous dire, qu'elle vient d'arriver à Lublin, sans le moindre accident, et que Monsieur votre frère est si légèrement indisposé, que son médecin lui permet d'aller à Puławy mardi. Il est habillé, causant, assez gai, et très déconcerté, de ce que son stratagème de l'entorse lui a assez mal réussi. Au moins Madame Zamoyska a telle trouvé dans cette course les meilleurs motifs pour cesser de s'inquiéter. Si j'y trouve le moyen de vous tranquilliser, et peut-être de vous rendre mon empressement agréable, Je sentirai d'autant plus, l'honneur que Madame votre mère m'a accorder, qu'elle y ajoute la permission de vous répéter l'expression des hommages que je serai toujours heureux de pouvoir mettre à vos pieds. J'ai l'honneur d'être, Mademoiselle, Votre tout dévoué serviteur.

Działyński

/Adres:/ à Mademoiselle la Comtesse Celina Zamoyska, Puławy, par Estafette

k. 3–4

Ma chère, il n'est pas aimable à nous de faire attendre ma mère d'autant plus, qu'elle le fait, et que cela lui donne des que je n'aime pas à avoir sur ma conscience. Revenez donc vite, ou prevenez nous si vous pensez diner hors de la maison.

Dz

/Adres:/ à Madame Celina Działyńska

k. 5–6

Si à mon retour du théâtre je ne vous trouve pas chez vous, ce qui est plus que probable, à moins que Mad. votre mère ne se soit retirée de meilleure heure, je viendrai vous chercher dans la voiture de ma mère en revenant du théâtre ou je vais avec ma mère et Claudine.

/Adres :/ à Madame Celina Działyńska, palais bleu

k. 7

/ok. 1827/

Le mari tient-il parole? Ignacy oe dit qu'il a l'ordre d'aller vous chercher, je ne fais pas la petite bouche la dessus, car je desire beaucoup avoir des nouvelles de mes deux filles. J'ai parcouru une partie de vos états, à demain le reste, et je n'ai été mouillé qu'une 12/2 de fois. J'embrasse vous et ne vais pas au palais bleu pour secher un peu mes nippes. Faites mes baisers mains à qui de droit,

Dz

/Adres:/ à Madame Celina Działyńska, palais bleu

k. 8–9

Cher Lion, comme pour le moment je n'ai rien à monter, renvoie moi ma jument ce soir ou cette nuit, car demain à 4h du matin nous commençons la revue des champs. Dormez, dormez mes tindres amours, pour vous je veille toujours.

Dz

/Adres:/ à ma femme

k. 10–11

/Kłodawa, 16 marca 1827/

Le pauvre mziari écrit à sa souche de Kłodawa ou il vient d'arriver à 8 heures du soir. Je laisse ici mes chevaux et je prends la poste pour cette nuit pour laquelle je viens de faire ma toilette. La robe de chambre figure comme piece de dessous mais mon bon zange a zioublié le chal jaune, auquel je tâche de supplier par des cravates, car il fait humide et vilainement froid et tu sais que je n'ai plus rien pour me chiauffer zie psiour psiousser mzion bzion zianzie. Je te regrette aujourd'hui plus qu'hier, c'est peut-être à force d'aller en sens oppose de ma bonne Lincia, Je ne t'écris que quelques mots, parce que la poste m'attend depuis longtemps, le fornal sera plus tard à Varsovie que la poste. Je ne lui donne donc pas de lettre. Je me suis arrêté chez Walewski, plus que je n'aurais voulu. Il m'a donné une chasse aux loups, qui a manqué de si bien réussir que je t'ai oublié deux heures presque tout à fait. Figure toi qu'une énorme loup est venu regarder Psiak à 15 pas. Psiak avait un fusil au général Klicki et figure toi que cet infame fusil rate deux fois. Je visais à ce loup comme à une cible et il était si près que je voyais ses yeux et son regard inquiet et incertain. Enfin il est parti au grand galop sur Walewski qui l'a manqué tout pres. Il y avait 3 aut-tres loups sur lesquels d'autres ont tirés, mais de loin. Ce matin pendant le déjeuner de Walewski on nous a appelés pour nous montrer deux de ces bêtes qui traversaient la prairie devant son jardin. Le site de la maison de W. est charmant. Elle a été batie très pretensieusement et sur un fort grand pied. Mon coeur, je t'aime de toute mon ame. Fais moi un exacte rapport de tout ce que tu fais. Ecris moi beaucoup, je t'aime de tout mon coeur, je t'embrasse, je t'etouffe mon coeur, je serai si bien dans ton szlafrok, c'était ta première robe le lendemain de notre mariage. Je t'assure que je l'aime d'avantage parce qu'elle est bien sale. Adieu, mon coeur. En écrivant c'est comme en m'en allant. J'ai toujours envie de revenir pour t'embrasser encore une fois.

Adieu, mon bien bien bon ziange.

Dz

/Pieczętka:/ Kłodawa, 16.3./18/27

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Comtesse
Zamoyska, przy ulicy Nowy Swiat w domu Bentkowskiego, Varsovie

k. 12

/Konarzewo, 24 czerwca 1826/

Je reconnais par la présente obligation écrite et signée de ma main, avoir reçu de Mademoiselle Henriette D'Arnaud, à son départ de Varsovie le douze de juin de l'année 1826, la somme de sept cent, 700 ducats d'Hollande cordonnés, à la charge de lui en faire remettre le montant en francs de France, comptes à douze francs par ducat à son ordre à Paris, avec huit pour cent par ans de rente, avec la remarque que les p.c. de l'année courante se trouvent déjà compris dans des arrangements antérieurs. Je m'oblige en plus à donner au présent écrit les formes prescrites par la loi, ainsi qu'a en remplir les obligations aussi scrupuleusement avant qu'après la legalisation.

Tytus Działyński

Konarzewo, 24 Juin 1826

L'erreur commise à l'endroit (?) a été retablie in de nos arrangements par le mot huit 8 pour cent.

k. 13

/ok. 1827/

Chèr Mziaron glacé, je te ziecris de gizrand matin, aizi bizion ziziour, je t'envoie la lettre d'Hedvige et celle de Jean. Je t'envoie deux lettres de credit pour Piziandhand (?) et Hedvige, cependant cela me genera à payer ici. Je te propose donc de l'envoyer à Hedvige /celle de 2000 fr/ et de lui demander de ne s'en servir qu'a la dernière extrémité et je voudrais que toi tu écrives s u r l e c h a m p s à Jean et que tu lui demande de faire payer par ton banquier deux mille francs à Hedvige. Dis lui comment il doit adresser, il faut qu'il donne une lettre de change à Hedvige tirée sur le banquier, on me fait payer un argent fou pour l'envoyer des 2000 fr. J'aimerais bien à ne pas m'en servir. Dis cela à Hedvige, dis lui que la lettre de Jean ne tardera pas à arriver, mais que si elle ne venait pas, elle s'en serve. C'est 1300 fr pour Mlle d'Arnaud, ne lui commande pas beaucoup d'objets, je lui écrirai de mon côté pour des graines etc. etc. Je t'embrasse et je te ziziaime bizien bizien. Adieu sière Lion. Je pars l'après midi pour Włoscieniowki et Gostin, mais en revenant mardi soir je veux coucher à Zwola pour en faire la tourné avec Otto et le lesniczy, de manière qu'il me sera imposible d'être avant jeudi chez Lion.

Je t'embrasse de tout mon coeur.

Dz

k. 14–15

/Błonie, ok.1827/

Mon bien bon Zianze, ziay psiensé que psieut-être tu serais embarrassée d'envoyer les chevaux: de voiture en avant, ainsi garde les, mais faits les partir de bonne heure vendredi dès que vos effets pourront être emballés. Je te ziembrasse mille et mille fois bien bon zianze, tu vsiois que zie profite de toute bsienne occasion pour te dsire que tu zie ma bsionne Lionk. C'est de Błonie que je te ziannonce cela, adieu Lionk.

Działyński

/Adres:/ à Madame la Csse Działyńska, née Csse Zamoyska, przy ulicy Nowy Swiat w domu Bentkowskiego, Varsovie

k. 16–17

/Kłodawa, ok.1827/

Mon petit coeur bon jour, je suis arrivé à 8 heures à Kłodawa. Il a fait assez beau mais passeblements frais, les marins nomment cela: il vents joli frais et nous autres, nous disons: il fait diablement froid. Je t'enbrasse de tout mon coeur, nous sommes fort pressés et c'est plutôt le plaisir que la promesse que je t'en a fait qui m'oblige à penser toujours à la pauvre Suczka, est à lui dire que j'aimerais à la baiser, voir, même l'oblapiac, comme disait en tout honneur król Jean. Adieu mon coeur.

Działyński

/Dopisek z góry:/ je te recommande ma theka que j'ai oublié

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska née C–sse Zamoyska, poste restante à Krośniewice

k. 18–19

ok. /1827/

Ma chère Souh, je t'ay tant prié de m'envoyer par exprès la reponse d'Athanase, sans laquelle je ne puis pas même commencer ma lettre à Wittgensteyn. Je suis obligé d'envoyer un homme à cheval pour l'obtenir. Ecris moi quand ma mère se prepare de partir, je viendrai demain à diner à Posen et j'irai coucher à Konarzewo. Tu ma traites très mal, il y a continuellement des occasions pour Kórnik, et un exprès ne me ruinerait pas, non plus, tu ziais une lziaide tu vziens que je te fsiasse un zienfant et tu me traite comme un chien. Tu crois peut-être que ta lziette de Konarzewo signifie grande chose, tu me ziaime, C'est ton chien de devoir et tu dois me le dire plus souvent, moi jete chziais (?) et je te le ziecris vilaine chienne. J'ay fait milles remarques sur l'inconvenance d'avoir la femme d'Ignacy, si Iza crie la nuit, tu te mets dans le cas te trouver ton laquais occupé à baiser sa femme. Iza est une fille et je ne me soucie pas que ces gens ayent à raconter quand elle sera grande ce qu'elle a vu faire à sa bonne. Je te laisse le choix: ou qu'elle ne couche j a m a i s chez Iza, ou dis lui ce que tu voudras, donnes lui quelques ducats, mais il est impossible qu'elle fasse ménage dans la chambre d'Iza et il est egalement impossible d'empecher un mari d'aller chez sa femme. Enfin, change cela comme tu voudras, car moi je ne changerais pas, si ce n'est que pour le jour, alors bien, mais ou logera-t-elle, à Varsovie les gens sont ensemble et cela n'ira pas. Je te ziembrasse assez volontires, mais je trouve que tu ne me ziaimes pas assez. Adieu, vilaine Siouk. Si tu veux, je ferai Ignacowa burgrabina pour la consoler et je lui donnerai le soin de la maison, du linge et du blanchissage.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska née Zamoyska, Posen

/Dopisek:/ Chér Siouk, achete moi une 70 d'aunes de petite toile verte, elle est à 20 gros ou tout au plus 24 g, l'aune c'est celle de pokrowce.

k. 20–21

/ok. 1827/

Je crois avoir laissé la lettre de Trentin à Konarzewo. J'en ai absolument besoin pour y répondre article par article. Renvoye la moi par le porteur de la presente, que je t'expédie à Wiry. Je te ziembrasse de tout mon coeur

Działyński

/Adress/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Zamoyska

k. 22–23

/ok.1827/

Mon coeur, ce n'est que demain que je leur donne à diner.

Voilà de nouveau un jour de perdu, il y aura de la canaille entre autres, ce qui m'oblige à te demander très instamment à ne venir qu'un peu tard et pour coucher car ces messieurs ne sont pas tous une société pour toi et ils ne me pardonneraient pas de t'avoir blâmotté à eux. Je te ziaime bziesucoup, je te demande psiardonner de ce contre temps, mais je te prie de ne pss venir, le soir ne prends pas de domestique et viens si tu veux absolument avec Iza, dans la calèche ou la bryczka verte. Je te ziembrasse du fond de mon coeur. L'idée de Mlle d'Arnaud me plcit extrêmement

Działyński

/Adres:/ à Mad le Csse Działyńska née Zamoyska, Kórnik

k. 24–25

/Słupca, ok.1827/

Tres chère Souk, je t'écris ai soleil et sur mes genoux à Słupca d'où j'envoie les chevaux pour te chercher. Je te supplie de ne pas les faire attendre un seul instant, car ils me sont extrêmement nécessaires à Kromolice. Si tu ne peux pas partir, renvoie les femmes. Redemande le discours de Krasieński à ton oncle. Je t'embrasse de tout mon coeur. Je suis allé très doucement car je me suis arrêté hier à 2 heures à Konin ou j'ai passé la moitié de la journée et toute la nuit, car il avait plu à verse et que le serpent avait excessivement mal à la tête. Il est 11 heures et je serai ce soir à Kórnik, je suis déjà expédié. Renvoie moi à la campagne tous les six semaines car je ne t'en aime que davantage. Adieu, mon coeur. Ton vieux Psiak. Je te ziembrasse.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Celina Działyńska née Zamoyska,
Varsovie

k. 26–27

/ok.1827/

Mon bon coeur, je ne t'ai jamais quitté pour plus de 24 heures pour mes propres affaires. Je voudrais aider à arranger celles de ce pauvre Fiałkowski. Je resterai probablement ici jusqu'à demain sois peut-être serai-je un instant à Konarzewo, J'ai été sur pieds à 4 heures et ½ du matin. Aujourd'hui je suis passablement las, je t'envoie un portillon avec cette lettre pour m'excuser, t'embrasser et te dire żeś moie naypoczciwsze stworzonko. Je t'embrasse. Tu es mon bon ange.

Działyński

/Adres:/ à Madame la Comtesse Celina Działyńska, par estafette,
Konarzewo

k. 28

Mon bon coeur, après t'avoir écrit ce qui précède, j'ai été obligé d'aller faire les honneurs. Il est minuit et Fiałkowski m'attend pour prendre ma lettre pour Posen. Je vais te faire une explication des doutes du Prince Galitzin. Nowosilcow en signant après les autres Autorités le décret du tribunal Prussien reconnaît seulement l'existence de ce décret dont l'un doit être remis à Mr Siglsmonde pour lui servir ultérieurement, le second doit être signé par le même Mr Sigismond comme preuve qu'une pareille pièce lui a été remise. La signature doit être reconnue par celle du Wozny, celle-ci par le président du tribunal civil de Żytomierz, celle-là par le gouverneur de la Wolhynie, celle du gouverneur de nouveau par Mr Nowosilcow ou bien dans les bureaux du Grand Duc et cette dernière signature par Mr Schmidt qui certifie aux Prussiens que je ne leur présente pas contrefaçon. Il faut donc, que les légalisations aient lieu comme je l'ai écrit au prince, mais ces légalisations sont pour la signature future de Mr Sigismond et non pas pour celle de Mr Nowosilcow. Adresse toi tout de suite à ma mère, tu aurais de le faire d'abord et presse extrêmement cette affaire. Elle est de la plus grande importance. Ta jument a une fille qui a les jambes et le nez blancs comme Alabdziaak ce qui me chagrine beaucoup. Je t'écrirai par la poste prochaine quand je reviendrai. Demande à ma mère un brouillon de lettre de ta part pour P. Galitzin. Je te supplie de soigner cette affaire, c'est la plus importante que j'aurai de ma vie, Mets moi aux pieds de ma mère, je t'embrasse de tout mon âme. Je suis trop pressé pour pouvoir continuer à te dire combien je t'aime. Au nom du Ciel presse l'affaire de P. Galitzin.

k. 29–30

/ok.1828/

Mon coeur, je t'envoie Ostrowski et 4 vécus pour Mad Oehl, c'est à dire pour que tu en dispose. J'aurai des chevaux pour elle jusqu'à Kalisz ou Słupca comme elle voudra. Les gens de Kórnik ont été ici et ont fixé un terme pour mercredi prochain pour très important et où il faut que Fijałkowski se trouve. Mad Oehl peut venir avec Ostrowski. Je t'aime bien, je m'occupe de ton faussé. La maison est dans un affreux état. Tu ne t'imagines pas tout ce qu'il y a à refaire. Je t'aime bien, n'oublie pas le paquet pour ta G. M. et les gravures, travaille à la Tęczyńska, dis à ton père que tu lui envoies en attendant un extrait de titre d'une partie et peut-être même petite partie des livres qui regardent ou sont dédiés aux gens de votre famille, dis lui que le panegyrique de Siu n'est pas prêt et que la 1ère page commence par Bziestia, fsiaitak, łajdak, Sielziu, Lizin, zmija, pstrus, psiadlica, Ksiastan, mziaron chataigne, Liska, dziuska etc etc etc. Adieu, écris moi, envoie-moi le p.^{ro}(?)m de ton père. Je t'embrasse.

Dz

k. 31

Mon bon ange, je conçois ton siziagziain de ne ziavoir pas reçu de lettre de moi. Figure toi que j'ai été huit jours à Berlin sans en avoir de toi. Je viens d'en recevoir mais ne puis y repondre. Je vais à Charlottenbourg. Je te prie de toujours faire ce que je te dis et d'avoir prêt pour le 1. I, mais si je n'y suis pas ce jour là, je serai mort la veille. Mon coeur je ferai toutes tes commissions. Je t'embrasse de tout mon coeur, tu es ma déesse figure toi ni Berlin me gête puisque j'écris si peu à mon Ange aussi je puis te jurer que je suis d'une fidelité ridicule, sans les souliers ce serait exactement impossible. M Bon ange tu es mon bon coeur. Sois le 8 chez ta mère pour que je te voye plus tôt. Je t'embrasse de tout mon coeur, ton serpent.

Dz

k. 32

Mon bon coeur, le prince des reptiles est sorti glorieux et victorieux de la lutte, tous mes articles ont passé, presque sans aucun changement, ceux de Kraszewski sont étés tous rejetés, mais il faut que je veille aux trois copies que nous signons demain à 6 heures du soir. Il faut encore une lettre pour le prince et une pour Baumann. Je te supplie de me retrouver le brouillon pour Baumann et de me l'envoyer par estafette que je t'envoie, tant je suis pressé, je ne puis plus aller à Kórnik. Notre séance a finis à 10 heures du soir et l'on m'a laissé encore une fameuse tache pour demain. Mon coeur, dépêche toi et aime moi. Je t'envoie une lettre d'Hedvige que j'ay eu le curiosité de lire. Tu es donc bien malheureuse, pauvre Celina, C'est parce que je t'aime bien??? Je t'embrasse.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska née Mlle Zamoyska per estafette, Kórnik

k. 33–34

Ma chère, comme de raison, c'est fort bien que tu soignes Mad. ta mère. mais dans le sens de ta propre phrase, tant que tu es bonne à quelque chose, et je te prie beaucoup de penser à Elisa, car ton repos lui est certainement plus utile que ton activité ne saurait l'être à Mad. Zamoyska. Si tu y restes longtemps, couche toi au moins sur la chaise longue, et fais toi donner quelque chose sous la tête et surtout défais ta robe. Au revoir mon oœur, je t'attendrai é v e i l l é e

Dz

/Adres:/ Mad. la Csse Celina Działyńska

k. 35–36

/Błonie, 1828/

Ma chère Souk, je t'écris de Błonie pour te ziembrasser, pour te dzire de te dépécher. Si tu crains de paraître le faire pour moi, dis que c'est por que les chevaux n'attendent pas et viens bien vite. Prie manan de permettre que l'on fasse aller la jument avec le poulain à Babice la veille de ton départ où elle pourrait loger za blągiem w stodole jusqu'au retour de Domin de Janów qui la remènerait en Grand Pologne et recommande la bien à Stremier. Renvois la lettre ci-jointe à Lelewel, avec un exemplaire du livret bohème que j'ai laissé sur la table et aime moi bien et beaucoup chère Siouk, je t'aime de tout mon coeur, adieu bonne Souk, ici il a cessé de pleuvoir. Je t'embrasse

Wąż Dz

/Dopisek:/ Ma chère amie, n'oublie pas d'aller toi même en voiture na ulicę Nowosenatorską chez l'opticien, auquel j'ai donné ta lorgnette à reparer et de reprendre les bronzes de chez Grégoire. Envoie partout mes billets de visite pour prendre congé, surtout chez le prince Jabłonowski, notre voisin.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Zamoyska à Varsovie

k. 37–38

/1828/

Mon bon coeur, je voudrais aller te ziziembrasser et je le devrais, figure toi que c'est pour mizoi (?) que je ne le fais pas, car je suis fatigué d'une manière qui n'a pas de nom, comme tu dis, j'ai fait je ne sais combien de mils à cheval et je ne puis pas parvenir à dormir, j'avais pris du thé, et c'est peut-être pour cela que je n'ai pas dormi, je vais voire aujourd'hui que je suis sur les dents si j'allais te voire je te ferais un sacrifice et cela me dérangerait car je ne suis jamais préparé de te voire que piziour mizoi J'aime Siouk en egoïste car cela m'est agréable et car je ziziai besoin de Siouk pour n'être pas inquiet, et pour avoir quelque chose pour m'appuyer. Aussi de ma vie je n'ai rien fait pour toi, et je te ziziaime extrêmement. Dis à Bernard que je t'attends mais que je ne puis aller aujourd'hui à Konarzewo pour revenir demain je voudrais gagner ces 6 mils à dormir. Je vais aller me promener dans le bas pour ne préparer à dormir. Je t'aime bien oon bon coeur, tu pens m'en croire, je te ziziaime et je te demande un peu pardon pour le jour de Bon départ. Je ne crois jamais avoir (?) que quand tu n'y es pas.

Adieu mon ange, je n'ai pas mal aux dents, écris, moi par non exprès. Je te ziziembrasse et j'aime beaucoup Siouk. Je me donne au diable de n'être pas venu à Konarzewo. Adieu

Psiak, Wziąż Dz. Mziąż

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Comtesse Zamoyska,
Konarzewo

k. 39–40

/ok. 1828/

Mon bien bon coeur, figure-toi que j'ai oublié ma copie et que par conséquent je ne sais pas où j'en suis. Je copierai le reste d'une autre copie, je t'envoie l'original ainsi qu'une lettre pour Zawadzki. Il viendra positivement demain chez toi, Reçois-le très aimablement et rends-lui le mss /manuskrypt/. Dis lui aussi que tu écriras pour la poste prochaine à l'archêveque. J'espère que ta lettre est partie pour Sobolewski, demande beaucoup à ton père la Lustracja ou la Księga opisu Reczaj, ainsi que la Carte approximative qu'il a et me l'envoie par Seydler. Ce soir je me suis amusé à graver ton nom dans la cheminée. J'aime beaucoup Sielziouk quoique son Ręczaje aient l'air de pays de Barbari. Mon ami, pour passer d'une petite maiterie à l'autre, nous avons coupé des perches pour nous soutenir sur le deux rondains qui offrent la seule route praticable encore ais-je eu de l'eau jusqu'à par-dessus des bottes, mon ami, c'est tout à fait barbari, mais Siouk qui était très sauvage s'est tellement adoucie que je ne désespère plus de rien, il faut seulement bien labourer les vallons et cela ira, il faut arracher les petits bosquets et ne laisser surtout /.../

Je te ziaime, je te ziembrasse de toute ina ziâme.

Dz

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska à Varsovie

k. 41–42

/ok.1828/

Mon coeur, je te dicte ces quelques mots, car je suis fatigué comme un chien. Tu auras dans la journée une seconde lettre de moi et moi [et ...?]

Cassius wprzód stanie w Poznaniu jak moje konie, które tobie posyłam przez niego. Do ciebie tylko dyktuję parę słów, sam na noc z Muczowskiem będę w Poznaniu, ale nie chciałem tej sposobności opuścić powiedzenia ci, iż badzio a badzio Lzin kochsium i kochsiać będę, Zie te ziembrasse

Dz

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Zamoyska à Posen

k. 43–44

/Data stempla pocztowego:/ Posen, 31. XII. /1827/

Ma chère Siouk, c'est très lzlai à toi de n'avoir rien dit au ziendroit qui t'a ramené auprès du Serpent. Mon bon ange, je ne sais comment dormir dans cette maison si vuide. Le ziour ou tu es partie on a oublié de fermer la porte de la chambre aux ancêtres et le vent était si fort que toute la maison tremblait. Je me suis levé pour la fermer, une seconde fois pour boire et je suis toujours revenu à ce lit si vuide. Mon bon coeur, je suis très peu gai. J'ai été aujourd'hui à Posen, j'en ai ramené Muczowski, mais c'est assez peu de choses pour le jour et rien pour la nuit. Décidément je vais à Berlin, Michalski m'en supplie et me mentorise à ce sujet mieux que je n'aurais cru et puis je ne suis pas à mon aise ici sans toi. Je puis me passer parfaitement d'Ignacy, mais renvoie – moi la voiture verte avec une immense lettre et si tu peux avec les dessins du château tel qu'il est s'il n'y rien de plus de fait et avec un calque du petit château anglais et les plans de Corazzi. Mon cher ange, aime – moi bien et je rerviendrai plutôt que tu penses pour te chercher et te ramener. Écris moi des nouvelles de tes règles, qui m'occupent beaucoup, enfin les plus grands détails sur mziot, est-ce qu'elle a quelquefois zizienvzi au nizion. On me fait encore des difficultés pour les papiers, mon coeur je viens d'écrire à un juge à Posen. Je suis très ennuyé, il est très tard et le csiousie toi n'a pas d'attrait pour moi. J'ai commencé à travailler, mais je suis inquiet comme si je devais avoir du malheur et comme s'il n'était pas déjà fait. Mon coeur, tu es pour moi comme le bonheur que l'on sent davantage à sa porte. La femme et la fille de l'ancien fermier de la prévoté de Głuszyna Gawroński ont été chez moi et m'ont parlé de tout ce que l'on dit de toi et cela m'a si tsiousie que je savais que devenir. Moi, je sais très bien en quoi je ne vaux rien, mais je n'ai jamais vu personne d'aussi parfait que toi. Tu es toute pétrie de bien et de bon, mon bon zianzie. J'ai décidé que, j'enverrais à ta mère ton panegyrique pour lui faire une espèce d'hommage de tout ce que valait ma bien bonne Souk. Il est 1 heure du matin et il faut que j'envoie ma lettre à Elsner. Dit à Ignacy que les boutons de livrée ont été oubliés ici, écris moi aussi si Chose de Ręczaje a rapporté les livres de Janów et en cas que non s'il n'a pas eu la bêtise d'y

laisser les livres qui devaient être donnés en échange. Bien bon zianzie, peut-être que je t'écrirai encore une fois demain. Mon bon coeur, je t'embrasse de toute mon âme, chère et bonne Siouk, ton bon Serpent – dimanche la nuit.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Celina Działyńska, née Comtesse Zamoyska, przy ulicy Nowy Świat w domu Bentkowskiego, à Varsovie

k. 45

...parle moi bien en détail de tout cela. Figure toi que j'étais allé à Posen pour recevoir plus tôt ta lettre et qu'après l'avoir lue deux fois j'allais chez Didelot ou je la brûlais, sur quoi Mr Dauphin qui se trouvait présent me dit quel cas on fait des lettres de sa femme, j'eus le temps d'éteindre une partie de la lettre qui brûlait pour lui montrer ces mots *b r u l e j e t ' e n s u p p l i e*, et je lui ajoutais monsieur je ne sais pas si vous êtes marié, mais dans ce cas il doit y avoir, ou entre nos femmes ou entre nous trop différence pour que vous puissiez comprendre que l'on peut brûler une lettre à sa femme pour lui faire plaisir Chère Siouk, tu m'en feras beaucoup de brûler celle-ci figure-toi que ta lettre de...

...dzienniki wojewódzkie une forte récompense pour les bagues, fais la mettre dans le Kurier et la Gazeta Warszawska – *q u e s t i o n s!* As-tu de l'argent? En as-tu trouvé chez Dowiakowski? Ta mère t'a-t-elle payé?

Comment se portent les chevaux de voiture? Comment se conduisent les gens?

As-tu payé la nourrice?

Qu'elle est la largeur de l'espace des canapés, où doit venir l'ornement que tu connais, que deviennent les dessins de l'architecte? Qu'il me renvoie au moins les anciens *p l a n s*, et toi une copie du petit calque de la maison anglaise – raconte à ma mère que l'on a amputé au dessus du genoux la jambe à ce malheureux *A n t o i n e M i s z e w s k i* qui a souffert l'opération sans jeter cris et en vrai Romain, il est mieux, il était venu à Posen pour...

que j'ai oubliées. Je te prie de ne pas oublier les plans de la maison. Je te ziaime bien, j'ai noblement brûlé ta lettre devant témoins, en revanche donne-moi beaucoup de détails de ma chère mziottenvelle, des rziègles, de ta gzro., de ce qu'Hedvige a dit. Je me psiorte psiassablement, je me suis déjà un peu csiousié sur la côté malade, mais sans csrou [?] c'est très genant. Je te ziziaime bien, a tu ziu [?] qsieques [?] Lizienziu, bonne Souk tu zie la rziaine des bonnes Siouks, je t'embrasse car l'on m'attend. Quand j'aurais plus de temps je te baisera mieux et tout ziour de tout mon coeur, je te ziaime bien *wzierny i wzierne wzięzisko*

/Dopisek:/ Je t'envoie la copie de ma lettre à Schönermarck

Kórnik, 2 stycznia 1828

Jaśnie Wielmożny Prezydencie Sądu Najwyższego

Przyjeraną była dla mnie nadzieja powitania Jaśnie Wielmożnego Pana w domu moim i jak najszczerzej ubolewam nad siabością Pańską, która mnie tego honoru pozbawiła.

Jaśnie wielmożny Prezydencie, uważałem zaprowadzenie nowego sądu pokoju w moim miasteczku Bninie jako środek przysłużenia się podupadłym mieszkańcom; lubo fundusze w tym celu od rządu przeznaczone nie odpowiadają trzeciej części obrachowanych wydatków, te jednak przyłożeniem się mieszczan tak znacznie zinniejszone zostały, Ja mogę upraszać Jaśnie Wielm. Pana o łaskawe zaasygnowanie przyznanych mi należności na instytut Sióstr Miłosiernych w Poznaniu, Były one sprowadzone do Polski przez naddziada żony mojej, a miło mi jest dać im ten dowód miarodajnej życzliwości.

Racz Jaśnie Wielm. Pan przyjąć wyraz mego wysokiego poważania i oraz prośbę zamilczenia o małym darze, który przez godne ręce Pańskie składając mam honor się pisać Jaśnie Wielmożnego Pana Dobrodzieja najniższy sługa

Działyński

/Adres:/ à Madame la Comtesse Celina Działyńska, née Csse Zamoyska, przy ulicy Nowego Światu w domu Bentkowskiego, Varsovie

k. 46–47

/Data stempla pocztowego:/ Posen, 4. I. /1828/

Chère Souk, c'est ma fête aujourd'hui et j'ai permis à Claudine d'aller la voir à Konarzewo, mais comme c'est le jour où la poste vient, je n'irai pas et j'attendrai une longue lettre de toi pour la bien célébrer, Ciere Siouk, si tu zie ziarri-vée pour le Nouvel An et que tu a pu m'écrire ce jour, alors j'aurais pour sûr aujourd'hui, qui est le 4, quelque chose de Sielziouk. Figure toi que le fornal est arrivé et qu'il m'a remis une lettre de Seydler au lieu d'une de toi. Il croit que c'est à Kutno qu'il t'a manquée et je suis très inquiet de ce que tes deux gens n'aient jamais été à Varsovie. Souk, nous avons eu ici l'installacja du Sędzia pokoju qu'Elsner a établi dans les fonctions. On a fameusement bu à dîner, mais le Sierpent n'a pas été gzris, au contraire, il a écrit le même jour une lettre à Mr Schönermarck par laquelle il fait cadeau aux soeurs gzrieses du 3000 fl qui lui sont dus pas le Sąd pokoju. Je te dirai que je n'ai pas voulu avoir l'air d'avoir fait cela par speculation, d'autant plus qu'Elsner m'a remercié publiquement imieniem sądownictwa jako założycielowi Sądu pokoju, j'ai de plus été zia ziaise de dire quelque chose de Siouk ou de ces ancêtres parce que j'aime Siouk, et ziai voulu aussi placer la niewyrodna życzliwość, de manière que mes faiblesses et mes vertus se sont reunies pour faire un revenant-bon aux soeurs gzrieses, qui ne prendront pas cela en mauvaise part, Ciere Siouk, j'ai un peu travaillé, mais Muczkowski et l'installation m'ont beaucoup derangés, zie commencé sêrieusement aujourd'hui. Mes affaires d'argent vont à merveille, tu peux dire si tu penses à ton père qu'il aura son argent dans 3 semaines rendu à Varsovie. Je te donnerai par la poste prochaine une lettre pour Mr Jean Łubieński, Muczkowski est pressé d'aller à Posen et ma lziette s'en recent. J'ai encore plusieurs choses à te dire

k. 48–49

/Data stempla pocztowego:/ Posen, 4. I. /1828/

Ma chère Souk, j'ai trouvé ta lettre tellement courte, que cela m'a beaucoup chagriné. Figure-toi que j'avais renvoyé Muczowski avec l'ordre aux chevaux de ne pas revenir sans me rapporter de lziette. Figure toi qu'on ne les rends plus que le samedi matin de manière qu'il n'y a plus moyen de répondre le même jour. J'étais occupé à ma zistoire quand on me l'a apportée et elle m'a derangé tout mon travail. Tu ne me dis presque rien. Écris-moi de plus lziongues lettres si c'est pour moi qu'elles sont. Tu m'as rappelé le style de Claudine pour Mad. Alexandre a t'on jamais vu dire / il y a beaucoup de commérages sur notre compte et de ne pas en raconter un seul, Angélique est-elle grosse? Comment Cons. s'en tire-t-il, et les autres, comment les f. t'on, à propos de cela; je te supplie de parler à Mr au plutôt à Mad. Panchaud de tes rziègles, qu'est cela veut dire avec ta grossesse. Mon bzion coeur, soigne-toi et donne-moi les plus grands détails. Est-ce que cela se mziouille encore en jaune ou blanc, enfin te sers-tu de ce que tu m'as promis, Ciere Siouk, parle moi de chaque symptome, sais-tu, j'ai un secret pressentiment que leur différence annonce un fsis. Ciere Siouk, tu zia tsie mzial fsiai de ne pas me renvoyer la voiture d'abord, les papiers de l'architecte peuvent me parvenir, par la diligence ce qui me coutera bien moins que le retard de tant de chevaux dont nous avons le plus grand besoin. Quand à Ignacy, je t'avouerai que j'ai seulement le scrupule de te le prendre si tu es sûre de pouvoir commodement s'en passer, renvoie-le moi, qu'il rapporte sa livrée neuve sans boutons, car ceux-ci sont restés ici. Stanisław est fort malade et si j'ai Ignacy, je ne prendrai que lui, car le Rymarz a beaucoup à faire et Mateusz n'a pas même de chemise. As-tu pris des pruneaux chez la Szczepańska? J'ai donné tous les halites [?] à monter, apprend-moi comment les notes auront pluts [?] ainsi que les histoires à thé. Siere Siouk, je te ziaime bien. Il est arrivé un malheur ici, un pauvre Diable de Gospodarz z Konarskich s'est noyé dans le lac de devant la maison en voulant le traverser aujourd'hui à midi jour des 3 Rois, demain l'on commence a démolir notre pont pourque les briques puissent se ramasser sur la glace et l'on va commencer les bâtardeaux. Engage beaucoup Sierakowski à nous

conseiller. Montre lui le dessin du livre anglais dont je te demande une copie, écris–moi encore au moins une poste ici, je te préviendrai par la prochaine de mon départ, que je suis bien fâché de voir retarder, car je ne puis en être que d’autant plus tard à Varsovie, je donnerai ordre de m’envoyer tes lettres à Berlin ou tu pourras les adresser plus tard à l’adresse du banquier **M a u r i c e R o b b e r t** qu’il faut mettre sur une enveloppe double et le prier par un mot écrit en français de me remettre l’incluse

/.../ renvoie moi aussi le collet brodé de mon uniforme Prussien et un manuscrit de l’écriture de Lewandowski, relié en maroquin vert Cliaacler 4. Vespasiani Kochowski, que tu trouveras dans l’armoire ou elocent [?] mes livres, comme tu es dure de me renvoyer en haut, je déteste les escaliers, je déteste une petite chambre pour travailler et je déteste de manquer de cheminée. Songe donc que ce n’est que pour 4 semaines, car j’arriverai les premiers jours de février et je repartirai les derniers en emportent avec moi une très vsilaine Siouk, qui a écrit à Varsovie autrefois des lziettes qui ont fait croire à la mzière que le Serpent la tourmentait. La tienne a dit cela à la mienne, qui l’a écrit à Claudine, vziouila vziouila vizioila cette Siouk que je croirais fidèle au psiauvre Psiak et qui l’a décrit dans l’opinion des siens fsi fsi fsi o la lziaide vsiola un de commé–rages dont le lziaide ne m’a pas osé psiarler, par remord de conscience. Ciere Siouk, je te psiardonne psiarsque je te ziaime mais je ne saurais te faire grâce d’avoir csrou et dziom mziarder

/Adres:/ à Madame la Comtesse Celina Działyńska, née Comtesse Zamoyska przy ulicy Nowy Świat w domu Bentkowskiego, Varsovie

k. 50–52

/Kórnik 1828/

Ma chère Siouk, j'ai reçu ce matin une de tes lettres adressée par Kalisz et dans laquelle tu me dis sans mettre de date, que les chevaux sont allés à Puławy, hier. J'ai donc tristement commencé à faire mes préparatifs pour aller à Berlin en Bryczka et à écrire à Claudine pour lui demander si je puis prendre la calèche de ma mère car le froid est terrible. Je te dirai vrai que toute cette équipée des chevaux ne chagrinaient extrêmement et que je trouvais un peu dure de voyager sans voiture et sans domestique, parce que la nourrice qui avait des chevaux à Ręczaje allait à Puławy avec les miens. J'ai cependant envoyé à Posen, et l'on m'a rapporté une seconde lettre qui prouve au moins que si Siouk est une petite bête, elle est au moins une très bzione femme de m'écrire autant, et en apprenant qu'enfin j'aurai la voiture cette semaine-ci, et avec elle une lettre de six psiasies. J'ai été entièrement désarmé et zie n'est plus qu'un regret, c'est de psiaier les dessins ou prix de te revoir dix jours plus tard, car certainement à l'heure qu'il est je quitterais déjà Berlin, Je pense qu'Ignacy viendra demain ou soir, vendredi, mais de crainte de manquer lo poste avec ma reponse je ne puis l'attendre. Je partirai pour Berlin un ½ d'heure après son arrivée, je n'y resterai que 8 jours, dans ½ je serai de retour et le 8 du mois prochain je serai à Varsovie. J'irai te rziappeler csiousie toi en actions. Chère Souk, tes longues lettres ne consolent et me tsiousient. J'ai été en suspende si je ne devais pas aller diréctement à Varsovie et à ta première lettre j'allais m'y décider, la seconde me rassure et autant par conscience que par mauvaise honte il faut que j'y aille, je désire y prévénir Sułkowski. Wolicki a écrit ainsi que le Prince pour prévenir de mon arrivée, enfin il ne serait pas gentilhomme de parler de dessins, comme ceux que j'ai énoncés et de les terminer par aller baiser ma femme, que j'aime bien /ce que chequn serait très capable de faire à ma place/ tu es une inflâme de me dire que j'aurai trop à lire de tes lettres. Chère Siouk, je n'ai ici ni Siouk, ni père ni mère, ni frères ni soeurs, il fait froid, je reste chez moi et je n'ai que les lziettes de Siouk pour tout bonheur et tu zia l'air de me les envier. Chère et bonne Siouk, j'ai été un monstre de ne pas t'écrire por la poste

passée mais figure toi, nous devions dîner à 2 heures à Posen, c'est à dire tous les messieurs de la Landschaft qui avaient expédié mes papiers, mais on a commencé à 4 heures et l'on a bu et mangé jusqu'à 11 heures. La poste part 7 ½, à minuit je suis allé écrire au moins quelques mots à Sielziouk par Wołłowicz qui devait partir le lendemain de bonne heure et qui est resté ce jour à cause du grand froid. Tu ne me dis pas une seule fois si tu as zizienvie ou non, ce qui dans son genre est aussi un bon symptôme. Je te défends de parler à Psians. des écsioulemens, tu m'avais tant promis de prendre la recette, redemande la donc à Jacques en cas que ce soit lui qui l'aye ce que je crois presque. Dans le cas contraire tu prendras une bouteille de vin de Bourgogne rouge, 3 pincés d'Alun et un quart de livre d'écorce de quinquina rouge pillé, tu feras cuire cela ensemble et tu ajouteras à la décoction par une serviette le vin rouge qu'il faut pour faire une bouteille. Si cela te mordait beaucoup, ce que je ne crois pas, ajoute un peu d'eau de pluie. Si tu avais de la peine à te procurer de la poudre d'écorce de quinquina ¼ liv. que tu peux demander comme je l'écris Jacques n'a qu'à acheter une livre entière d'écorce de chêne avec laquelle tu procéderas comme ci-dessus. Rapelle toi tes promesses, je t'en jure, ta grossesse est la moindre des choses, je te ferai bien vite ce qui y manque, Aime moi seulement bien, mais ne laisse pas l'affaiblir les parties qui jouent un si grand rôle dans cette affaire. Ma chère Souk, je n'étais arrêté à cet endroit et je reviens à ma place psieur te dzire que zie vziai commencer à lzire psieur la 3 fois tes deux lziettres et que je suis assis à ma table en face d'une paire de tes souliers que tu zia lziaisses ici et que je vizien de baiser de tous les côtés. J'ai bien flairé dedans pour voir s'ils sentaient Souk, mais je ne sais pourquoi ils ont une espèce d'odeur de lavande ou d'eau de cologne, au reste laisse moi tranquille je vais lzire les lettres de Siouk que j'aime de toute ma ziamé, ziapres je les brulerai et je garderai la cendre. Chère Souk, je t'aime de tout mon coeur. En relirant la lziette j'ai beaucoup rzi de ce que je ne devais pas me plaindre de toi devant mes employés, parce que tu n'étais pas là psieur te défendre, pauvre Souk qui croit qu'elle pourrait se défendre. Avant de bruler tes lettres je te renvoie les infamies qu'elles contiennent, je ne veux pas que la cendre des vilains

se mêle à ceux des bons. Je t'envoie aussi un petit peu de cendres, que je te prie de respecter comme les miens, chère et bon coeur. J'ai un petit peu de fsièvre catharale et je ne sors pas. Je m'emballerei comme un singe pour mon voyage. Cassius le frère est chez moi et me presse également par mille raisons d'aller à Berlin, je n'y resterai que quelques jours. Ma santé doit servir de prétexte. Je n'entrai dans aucune je suivrai le conseil de Wolicki, je suis certain qu'il est bien d'y aller et je suis digne de Jean en n'attent pas t'embrasser, comme tu dis psiartout–psiartout, mais en allant leur dire avec calme que le Prince Suł[kowski] pouvait avoir à ménager, et se taisait, que d'autres n'ayant rien à perdre parlaient trop, mais qu'une nationalité complète et franchement accordée était un vœux général, que la différence des caractères pouvait faire énoncer différemment mais ne permettait pas de dissimuler. Je serais poli courtisan et je ne demanderai rien. Je partirai le 8^e jour après mon arrivée en assurant que je n'étais venu que pour consulter un médecin. En réponse à cette lettre écris moi à Berlin à Monsieur Maurice Robbert B a n q u i e r à Berlin, avec ce texte: Mr Mon Mari me fait espérer de votre complaisance que vous voudrez bien lui faire parvenir les lettres que je prendrai la liberté de lui adresser sous votre enveloppe, veuillez en accepter mes remerciements, Cielencina Działyńska, née Lzin Zamoyska.

Chère Souk, je me rappellerai en arrivant à Berlin que je l'ai traversé une fois à 4 heures du matin pour aller chercher à Charlottenbourg une selle pour toi, je ne serai pas moins pressé d'aller revoir mon ange. Ecoute–moi, dis à ta mère que si elle a besoin pour quelque temps d'argent que tu en a de disponible, que tu peux lui prêter mille ducats sans même m'en parler, car j'ai déjà mes papiers et je ne paie pas encore les capitaux. Je te dirai à la fin de ma lettre ce que je puis t'envoyer car c'est de Kórnik que je t'écris et je ne sais pas si je trouverai ici des psiapiers de banque. Il faut que nous soyons très économes, les comptes d'Ostrowski prouvent que nous avons trop dépensé. Aussi je ne ferai aucune folie à Berlin, je l'enverrai un crédit sur Rosen à Varsovie, Songe qu'il faut que tu paies l'architecte de Pac, C'est aujourd'hui vendredi, demain j'aurai une lziette de toi, celui qui parte, celle–ci doit attendre jusqu'à demain la tienne. Figure quel guignon que ce ne soit pas le

mois de février dans lequel la poste ira 3 fois par semaine à Varsovie. Le malheureux Antoine Miszewski est mort d'une apoplexie nerveuse le 10^{me} jour de l'opération. Figure toi que deux jours avant il m'a écrit que la Landschaft de la province allait lui sequestrer le village où il demeurait en Prusse, parce que le marchand qui avait acheté son blé était mort avant de payer 180 écus qu'il lui devait. Je lui en ai envoyé 200 mais il était déjà trop mal pour signer le reçu. Sa lettre était désolante, enfin sa femme a gardé les deux cents écus et je ne les lui regrette pas, parce que j'aime les femmes des malheureux maris et cette bonne nouvelle aura un peu consolé son mari dans ses derniers moments mais avec tout cela il faut être très économe. J'examinerai tout à Berlin, mais je n'achèterai rien, seulement quelque petite chose pour Sietziouk, qui zie mis dzivinité et à laquelle j'écris avec tant de plaisir une longue lziettre psiarce que je sais qu'elle ne sera pas d'avance effrayée de la lire. On dit qu'il y a à Potsdaraii une pépinière Royale de tous les arbres forestiers de l'Amérique et de l'Europe ce qui m'enchanté pour ma Szkółka. Une autre bonne nouvelle c'est que le fond de notre canal est en terre glaise et qu'il ne faudra pas battre de pieux et que nous avons déjà une grande quantité d'énormes pierres de fer. Le pont est déjà à moitié enlevé et l'on monte à la maison par une échelle. Chère Sietziouk, denende à ton père s'il n'a pas d'ordres pour Berlin et écris moi pourquoi ta mère est comme tu dis si pauvre. N'oublie pas de lui offrir de l'argent, dis que tu a le tien chez Ostrowski et que tu ne me rends pas de comptes. Chère Souk, aime moi bien, consulte aussi Malcz. pour Iza et donne moi des nouvelles bien détaillés sur sa santé et sur la tienne, psiarle moi des zizienvziées, après la fameuse et memorable histoire de mizion vziolle tu peux zietre moins bzioutonnée. Je ne te reponds pas encore à la grande lettre que je n'ai pas, parce que Ignacy n'est pea encore arrivé. Je ne l'attens qu'avant demain samedi. Il zie 2 heures et il fsiaut que je fsinisse mzia lziettre psiarce que je crains de mizianquer la psioste. J'ai devant moi la siendre de tes lziettres dans la machine en verre où était le sable, j'ai imaginé d'essayer de le boire dans un verre de vin si ce n'est pas trop mauvais. Je ne bois de cassis que tous les 2/3 jours excepté le matin où j'en prends dans ce que

tu m'a donné. Mon coeur, Ignacy est ici mort à peu près de froid, je lis ta lettre et je n'ose y répondre de peur de manquer la poste, mon coeur je t'adore, la poste prochaine tu auras de mes nouvelles.

/Dopisek:/ Je cherche Fijałkowski de t'envoyer dans une lettre cent

/Dopisek:/ Souk, je t'adore, je te ziaime avec folie, comme tu fais bien de tant écrire, 6 pages de cette lettre étaient écrites aujourd'hui au moment où Ignacy presque mort de froid est arrivé.

k. 54–55

/Data stempla pocztowego:/ Poznań, 21. I. /1828/

Cière Siouk, tu fais si joliment des Kopsierty que tu devrais bien en fsiaire en m'écrivant. Ta manière de plier les lettres est tizrop économique, comme nos affaires d'argent petit à petit change cette méthode. Hier qui éteit samedi je suis psiarti de Kórnik pour Berlin, mais j'ai été obligé de m'arreter cette nuit à Posen. Je psiors dans la minute, tes lettres étaient si bonnes, ci chaudes que je croirais presque qu'elles ont ramolli le temps pour moi. Il dégèle complètement et fait superbe, je bizrule de te revoir, mon bien bon ange. Dis moi comme je traite tes lettres n'est pas beau je n'ai pas bu la cendre parce que j'avais de la fièvre et j'ai craint qu'elles ne me fassent du mal, mais à mon retour je ne leur ferai pas grâce, je les brule toutes dans le même machine de cristal. Tes gens sont arrivés pétrifiés de froid. Je trouve les dessins beaucoup trop contourés, il nous faut des plus simples. Je verrai ce que dira le grand Schinkel. Ils ont tous mis des escaliers superbes et qu'il ne peut naturellement pas y avoir là où un pont conduit dans la maison. Mon bien bon coeur, je fais cette lziette bien courte mais un moment de départ trouble toutes les idées et je ne t'écris à la rigueur que pour te répéter la vieille phrases Serpent adore sa bonne Sielziouk, que Dieu la benisse, Sierpent a donné aux pauvres. Il a zité à l'église mais il y a été un peu distrait, mais au moins il remplit saintement la promesse qu'il a foit à l'hôtess à Puławy, il aime Siouk, il la ziaime à toujours et zil zia bien raison le souvenir de Sielziouk même en l'attristant fait tout son bon bzien chère Siouk je t'aime de la tête aux pieds. J'ai pris tes souliers avec moi et j'ai dit que c'est pour t'en commander à la même mesure que j'ai celles-ci dans ma psiosie. Mon bien bon ange, je ne resterai qu'un instant à Berlin car je suis trop pressé de dévorer mon bien bon ange. Je me mets à tes pieds pour te supplier de ne pas trop veiller, même à cause d'Iza. Dors un peu seule, fais cela pour moi, repose toi, n'oublie jamais à certaines heures le csieuse toi, ne me refuse pas cela, je te promets de m'écrire de plus petites lettres, je suis capable de dire aucune mais dis moi. J'ai bien dormi, songe que je ne bois presque pas de café, mon bon coeur, écris-moi si tu ne veux

pas quelque robe de ton ancien tailleur de Berlin, en cas que oui envoie-moi bien vite la mesure car je ne puis avoir que 2 lettres de toi à Berlin car je suis trop pressé, mon bon ange, je t'adore, adieu bien bon coeur csiousie toi

wzierny wziąź – psiak – mziasiante bête, swojej drogiej, kochsianej Siuczki psiadalicy, którą kocha bardziej nad cały świat, nad siebie, nad wszystko.

Mon bon coeur, on arrange encore quelque chose et j'ai bien envie de te dire que je t'aime de tout raon coeur. Figure-toi que j'allais oublier de te dire que je ne veux absolument pas que tu psiarles a psiansiaud je te dirai des raisons que tu trouveras excellentes, figure toi la belle femme – la princesse Lion a la fibre lâche et molle mais elle a beaucoup de temperament, je verrai si cela diminuera après ses couches, on nomme cela chaude du cul. aucun homme n'est une femme. Je consulterai Hoym qui est le premier médecin à Berlin et je lui dirai que c'est pour une mètresse à moi et que je ne suis point marié, je n'annoncerai sous un faux nom et mes louis vaudront le plus beau. Je t'aine comme un fou mon bien bon coeur, tu es mon ange gardien, ma zietoile, mon tout, je n'écris pas davantage car il faut que je psiarte. Toi qui restes conduiras mnje, je te ziaime bien,

/Adrec:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Zamoyska, przy ulicy Nowego Światu w domu Bentkowskiego, Varsovie

k. 55–56

/Data stempla pocztowego:/ Berlin, 31 stycznia /1828/

Chère Lzin Sieziouk, je viens de recevoir ta lettre, c'est jeudi, je pars positivement demain vendredi, tu ne veux pas compter sur mon arrivée pour le 8, j'en suis très fâché, car j'y serais cependant ce jour-là ainsi je te prie de faire tenir mon lit prêt et j'ordonne à ma fille d'être là pour me recevoir, puisque madame Sietziouk ne veut pas m'attendre. Je viens d'acheter quelque chose de fort jolie pour cette madame, mais je ne te dirai pas ce que c'est, je ferai aussi quelque chose pour zelle qui sera fort aimable, mais je t'en parlerai à mon retour. Je lui ai aussi acheté auparavant quelque chose qui lui sera assez utile et puis quelque chose d'assez joli. Je ne trouve pas de belle pierre pour les cachets, mais j'ai déjà les poupées pour mes deux belles-sœurs auxquelles je me ferai un plaisir de les offrir, celle qui est pour Elisa ta sœur, est avec une perruque mais comme elle a des jointures, elle ne veut pas rester debout, elle est très jolie.

Chère Siouk, je n'ai presque plus envie de t'écrire, tant je crois que je t'embrasserai vite. Aime-moi bien, car moi, j'ai aussi mes mérites, mais je ne t'en parlerai pas. J'ai une quantité de choses de société à remplir qui ne me laissent pas beaucoup de temps, Sułkowski vient d'arriver. Mon bon cœur, tu m'as permis de t'écrire de petites lettres quand je suis pressé. La femme d'Athanase est charmante, j'ai quelque chose pour Sietziouk qui est fort joli, mais je veux la punir de ces réticences et elle ne le saura que quand elle aura bien embrassé son vieux wąż. Adieu mon bon... J'ai quelques jolies inventions en poche. Je t'embrasse de tout mon cœur. Tu verras que j'ai de l'esprit. J'ai été une bête de venir à Berlin, ces messieurs ont pris leur parti, ils nous accablent de politesse et ne feront jamais rien de national. Je t'embrasse et je te salue, Wąż psiak wzierny

Dz

/Adres:/ à Madame la comtesse Działyńska, née Comtesse Zamoyska przy ulicy Nowego Świata w domu Bentkowskiego à Varsovie

k. 57–58

/Poznań, 4 lutego 1828/

Mon coeur, la poste part, je descend de voiture à Posen. Je suis le 8 à Varsovie, attends–moi chez ta mère. Je n’ai qu’une minute de temps, dans 2 jours après l’arrivée de cette lettre i Souk est a moi. Je t’aime, je t’adore, tout Berlin sait que c’est pour tenir parole à Souk que je suis parti. Souk aime le pauvre Serpent qui est fou de joie d’aller t’embrasser. Le 4 au soir.

Dz

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska przy ulicy Nowego Światu w domu Bentkowskiego à Varsovie

k. 59–60

/Kórnik, 26 marca 1328/

Mon bon ange, c'est aujourd'hui jour de poste. Je suis à Kórnik et la poste part à 9 heures à Posen, Hier j'ai été la moitié de la journée à cheval et j'étais si fatigué le soir que j'ai voulu remettre ma lettre à ce matin, mais je me suis trouvé seul la nuit. L'idée de manquer une seule fois de dire à Siouk combien je l'aime, combien je l'embrasse surtout m'a tellement tourmentée que je n'ai presque pas fermé l'oeil. Maintenant je suis si endormi que je ne sais que faire de moi. J'enverrai cette lettre à Września de crainte de manquer la poste de Posen, Mon zianzie, zie reçu hier une lziette de toi. Qu'est que c'est les commission; de ta mère, je chercherai si j'ai une note dans mon portefeuille, mais je ne m'en souviens pas. Je ne sais pas non plus quels mouchoirs Lion désire, qu'il s'explique bien là-dessus. Envoie-moi aussi le dessin du Cachet. Je suis bien malheureux que ta soeur n'accouche pas, comment ferais-je avec les chevaux, enfin ta lettre en réponse à celle-ci me décidera, elle doit me parvenir dimanche prochain c'est aujourd'hui lundi, je t'écrirai jeudi et lundi et je pense partir mardi ou mercredi prochain avec mes chevaux et pour te chercher. Alors, il faudrait que tu comptes sur mon départ juste 15 jours après que tu auras reçue cette lettre et sur mon arrivée pour les derniers jours de la semaine prochaine Je ne suppose pas qu'il soit possible qu'Hedvige n'accouche pas plus tôt, j'attends encore Fijałkowski qui est revenu hier de R y d z y n a pour savoir très au juste ce que je ferai. Mes foules ne me donnent plus que d'énormes pilliers dont on ignore le but, je me flatte tout au plus de trouver encore un petit caveau, mais un bien plus mauvaise nouvelle c'est qu'il sera impossible sans des frais énormes d'avancer la terrasse projetée jusqu'au canal pour qu'une voiture puisse y tourner. On pourra tout au plus s'accorder une 10aine de pieds d'un beau balcon et une tenture de toile cirée pour les hivers sur le pont, ou bien une chaise à porteur. Figure-toi que j'ai été empêché jeudi comme tu l'avais deviné et que c'est juste vers le soir du dimanche ou je t'écrivais à la lumière que j'ai fait cette libation à l'idole d'une bziestia Soućka, au reste je me

bzroulie avec toi psiour toujours si tu ne m'envoie pas une mziarque de Soucia, si je dois être ton psiak il faut que j'aie quelque chose àlziesier. Dis à ma mère que l'on a rempli ici sa commission pour un homme qui est dit-on excellent pour Babice et que l'on vient d'apprendre qu'elle en a pris un second à Varsovie, ce qui met ici ces messieurs dans un grand embarras. Je l'aurai pris volontiers pour Ręczaje, mais tant que Ciesielski ne quitte pas sa ferme, je ne saurais ou le fourrer. So maman ne le veut pas pour Gniewoszków, il faudra le fourrer chez Mr Zamoyski, mais Cassius croit qu'il ne s'en souciera pas parce que ici il connaît déjà les chefs. Lis cet article à ma mère à laquelle j'écrirai la poste prochaine. Je ne plante pas et je ne fais rien, sans Soucia rien ne va bien. Soucia prie donc ta soeur d'accoucher et reviens avec le mziari qui t'écrira encore 2 fois avant son départ n'est pas qu'il n'a pas manqué un seul jour de poste, il te ziaime de tout son coeur, bonne Souk, j'ai envoyé ta lettre à Mme d'Arnaud. Fais beaucoup promener ma jument qui a accouché et le poulain n'a qu'à marcher dans la cour. Je ferai marier la mère à mon arrivée. NB, je ferai cela aussi à la mère d'Iza que ziembrasse. Au reste, envoie la jument a Ręczaje mais qu'elle couche le premier jour à Ossów sur la route. Jacques n'a qu'écrire a Seydler de venir la chercher. Je te ziembrasse surtout mon zianzie Siuk

Wzierny Wziąż i Psiak

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska przy ulicy Długiej w domu Bentkowskiego à Varsovie

k. 61–62

/Data stempla pocztowego:/ Poznań 29 marca /1828/

Słupca, 30 marca /1828/

Lincia, Je t'ai écrit hier à minuit sur un torchon et comme je me trouve levé de bonne heure, j'ai eu envie de te dire *bzion ziour*, de te *ziembrasser* et de te dire *Siuk*, profite du temps où tu es chez ton père pour me faire un dessin bien exacte de l'armoire où sont les armes, du *lzit* de ta *mzière* et de canapé du salon vert, sers-toi pour cela d'une mesure *r e n s k a Rheinlädisch marz*. Donne-moi des nouvelles de mes chevaux. Ta dernière *lzièttre* était très courte parce que le papier était fort petit. Mes foules ne me serviront qu'à faire une foule de petites caves et des canaux de chaleur dans le cas du projet de la serre. Je n'ai rien planté dans le jardin, car sans *Siouk* cela ne va pas, mais j'ai fait amener pendant une journée par 72 chevaux *fe fornal* de la terre dans les endroits profonds, on s'en aperçoit à peine. Ma bonne *Souk*, écris-moi *vzite* et supplie *Hedvige* d'accoucher. La poste pourrait bien partir et *Siouk* n'aurait pas son *bzin ziour*, Ma chère *Siouk*, je t'aime bien. Les terres de *Kórnik* sont pire que dans l'enfance de l'administration, ils sont dans les langes. C'est une vraie *Iza* qui donne seulement des espérances à moins qu'elle devienne comme *Siouk* une *bziestia*, une *maszkara*, une *psiadalica*, une *poczwarra* que *zie ziaime* de tout *mzion coeur*. Mon ange ne te *fsiasse* pas de ce que je t'ai écrit hier c'est que je venais de lire ta *lzièttre* qui m'a vexée et tu veux toi même que je te dise tout ce que je pense et tu ne peux pas dire que je pense mal car je pense sans cesse à ma bonne *Siouk*, enfin je ne veux la prêter, *Siouk zie zia msioj* ici, cette idée est mon seul plaisir, je donnerai à ton intention de l'argent aux pauvres, je te *ziaime* de tout mon coeur.

/Dopisek:/ Je crois que j'aurai pour ta *siambre* un original de *Rubens* et un autre de *Wouwermann*, mais n'en parle à *p e r s o n n e*, cela sera presque pour rien. Je te *zierabrassé* encore en travers et même au milieu de tes cuisses que *ziaime* tant.

*/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska przy ulicy
Nowy Swiat w domu Bentkowskiego à Varsovie*

k. 63–64

/Data stempla poztowego:/ Poznań, 1 kwietnia /1828/

Słupca, 2 kwietnia /1828/

Ma chère Celina, après le départ de mes deux dernières lettres j'ai pensé que je t'en avais trop dit et je me faisais un plaisir de te remercier de m'avoir consulté avant de t'embarquer dans ton expédition des quêtes. Tes lettres me privent de cette joie. Il y a quatre heures que je les ai reçues et depuis ce temps je n'ai pu trouver aucun commencement pour te faire une réponse. Je n'ai manqué aucune poste, il ne te fallait que 7 jours pour avoir mon avis et ils t'ont paru trop longs. Je t'avais dit toute ma pensée en revenant de chez ta mère, je t'avais fait sentir qu'il n'était désagréable de te voir quêter, je t'avais nommé le seul général Łubieński comme exception à ma répugnance à te voir exportée à l'insolence d'un laquais ivre ou à la vue d'un tripot de catins. Tu as choisi un morveux pour t'y accompagner, mais enfin je ne vois pas de remède à cela et je te demande seulement de ne pas trouver mauvais que je témoigne à Mr Wolicki que c'est tout à fait contre mon gré qu'il a quêté avec ma femme. Je te prie ma chère Celina, de ne plus parler de tout-cette affaire, tu m'as ôté tout le bonheur que j'avais à recevoir tes lettres, je ne puis pas me remettre de la peine que m'a fait celle d'aujourd'hui, je donnerais deux doigts de ma main pour pouvoir oublier que tu t'es conduite à mon égard comme les femmes qui se moquent de leurs maris; au nom de Ciel, pourquoi m'as-tu fait des questions, ne pouvais-tu pas calculer le temps qu'il fallait pour avoir une réponse, la chère, tu sais combien je t'aime tendrement, ne m'en veux pas de dire tout cela, mais tu ne saurais croire toute la peine que tu m'as fait, il faut que je sois franc avec toi, si je pouvais me taire là-dessus, je ne pourrais plus t'aimer. Je sais que je te ferai de la peine par ma lettre et je te jure sur mon âme que ce n'est pas par vengeance, mais pour que tu en aies avec moi que veux-tu, je ne puis pas me refondre, je te proteste que je ne suis pas fâché, mais une vilaine idée m'obsède, il me paraît que l'on m'a ôté quelque chose de toi, que j'embrasserai moins en te serrant contre mon cœur, tu me dis que j'aime comme une femme, si tu voulais aimer comme un homme, tu te serais doutée ou plutôt tu te serais rappelée de ma pensée, mon ange, je regretterai chaque lettre,

chaque mot de ce papier quand la poste l'aura emporté, car c'est quelque chose qui ira te faire mal et je te jure sur mon âme que je donnerai tout mon sang pour t'épargner du chagrin c'est peut-être pour cela que celui qui me veut de toi m'est insoutenable, tout ce que je t'écris me fait foudre en larmes, tu pourrais penser que tout cela n'en vaut pas la peine, mais crois-moi, malheur à ceux chez lesquels la sensibilité a besoin de plus grandes secousses pour être reveillée mon coeur va tu n'es pas si mal partagée, je t'aime peut-être plus que tu ne saurais le concevoir, mais j'aimerais mieux ne pas exister que de te partager, tout ce qui approche de cette idée me déchire le coeur. Ma chère Celina, je crois que dimanche je serai à Varsovie peut-être t'écrirais-je encore ce soir s'il y a occasion pour Posen.

/Dopisek:/ Ne lis pas cette lettre jusqu'à mon retour, je t'en écrirai une seconde, garde celle-là sans le lire.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska, pray ulicy Nowy Świat w domu Bentkowskiego, à Varsovie

k. 65–66

/Data stempla pocztowego:/ Słupca, 2 kwietnia/1828/

Mon bien bon zianzie, zie te dsiemande psiardon de tout mzion csieur de t'avoir se affreusement grondée dans l'autre Iziette. Tu me connais, il me faut un peu de temps pour me remettre de chaque émotion, voilà ce que j'ai imaginé depuis, c'est qu'avec un coeur pur comme le tien toute intention était pure tu peux faire des sottises sur le compte de ce que tu vaux et faudrait que tu en fasses passablement pour valoir moins que ne vaut Lincia ma bien bonne Lincia ne lis pas l'autre lettre, je t'en prie beaucoup, j'étais fou de je ne sais quoi. Je suis si ennuyé d'être seul, si morose, si délaissé que je te supplie de me psiardonner d'être grondeur tu zia zité un psieu lziaide ainsi psiardonne ziaussi zians autres, je te ziembrasse, je te supplie ne qsiête plus, je t'écrirai jeudi d'ici et je ne csio sierai auprès de Siouk la nzuit de dzimansie, je te le dirai plus positivement psiar la psioste de zieudi que tu aiauras sa–medi, je t'aime de tout mon coeur, mon bon ange il est minuit, je vais faire affaires à b. de matin, j'envoie un exprés à Posen pou te demander mzilles fsiois psiardon de ziavoire un psieu rsaison mais de le dire comme un fsiou, comme un vzilain chien je ne ziaime pas mzioins Siouk, je fsierai les commissions. Ja te ziadore, bzion soire, bzien bzion zianzie

Psiak w z i e r n y wzięź, Bziestia Psiaskudna

Si le Prince Galicyn envoie les psiapiers expédis–les sous l'adresse de Fijałkowski le plus tôt possible. Siouk, tu me zias zieu zionsorcelé, zie ne te ziaime si fsiort que msialgré moi, Siouk, oh! la lziaide zie te ziaime bzien

/Dopisek:/ Lisez cette lettre avant l'autre.

/Adres:/ à Madame la Comtosse Działyńska, née Csse Zamoyaka przy ulicy Nowy Świat w domu Bentkowskiego, à Varsovie

k. 67–68

/Data stempla pocztowego:/ Poznań, 13 kwietnia

Mon bon coeur, je suis bien pressé que tu arrivas, j'ai extrêmement besoin de toi, j'oublie toujours de dire que l'on chauffe chez moi pour la nuit et je meure de froid. Je ne sais comment faire planter, je ne sais comment adresser ma lettre à la demoiselle qui a peint la portrait du Grac de l'an, dis car je ne me rapelle que du Faubourg St–Germain et voilà tout. L'humidité fera pousser très vite les arbres et la saison est déjà très avancée ici. Viens bien vite, mais tâche de m'écrire quel jour je pourrai aller à ta rencontre. Je vaudrais venir à Września. Je suis triste, je me zienizui, j'ai fizroid, j'ai des nausées, tâche de venir pour savoir si c'eat toi ou autres choses qui me manquent. Je ne sais que t'écrire parce que je n'ai qu'une phrase dans la tête, viens vite, je n'ai que cela à te demander et peu de choses d'autres à te dire, je suis très très triste, j'ai à peine envie de t'écrire, nous nous sommes mal quittés et cela me vexé, je te prie, dépêche–toi. Envoie tes chevaux à Błonie et prie ma mère de t'en prêter si au sortir de la chaussés on te dit que les routes sont très mauvaises, loue des chevaux que je paierai ici et avance, j'ai un singulier pressentiment, c'est qu'en arrivant tu me diras que tu attendais encore ja ne sais quoi qu'on devait te remettre pour moi mais Dieu te préserve de cette phrase, je te défends de rien attendre pour moi, et cela je te défands formellement, chère Siouk dépêche–toi, na flâne pas, fais tout ton possible, embalèe Iza, fais mettre des briques chaudes dans la voiture mais viens, je ne sais ce que j'ai mais je suis très très triste, je te préviens que ce n'est pas pour toi mais pour moi que je t'ai dit tout cela, je veux boire un peu de vin de Bourgogne parce que j'ai un vuide dans le creux de l'estomac qui ma tourmente extrêmement. Adieu mon bien bon ange, viens m'embrasser bien vite car je t'assure que j'en ai besoin, adieu mon bien bon ange, je meure d'envie de t'embrasser.

Psiak, Wąż, mąż etc etc

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska née Csse Zamoyska, ulicy Nowego Światu w dorau Bentkowskiego, à Varsovie

k. 69–70

/Kórnik, ok.1828/

Je viens d'arriver à Posen pour y trouver une lettre de toi et pour y repondra pour la poste de demain. Mon bon coeur, comment se fait-il qu'avec ton aimable affection pour moi tu ne te souviens pas de choses auxquelles tu sais qua je tiens à tort ou à raison, comment peux-tu m'écrire cette phrase, tu me permets de quêter avec qui je pourrai. Certainement, je ne le permets pas je t'ai répété que je ne connais autre tes frères que Messieurs Henri et Thomas Łubieński contre lesquels je n'ai rien à redire joins y Mr Jean avec lequel j'ai eu des affaires, je ne veux ni des Żaboklicki qui font las błazny, ni tous ceux qui me viennent à l'esprit tout au plus Mr Tymowski. Je t'ai dit que cela me ferait de la peine de te voir trimbaler dans les carrefours sous une autre escorte que la mienne. Pourquoi ne voudrais-tu pas m'en faire le sacrifice je puis avoir tort, mais enfin je n'aime pas à te voir sous la protection d'autres hommes, l'or est très beau et très pur mais il en reste après les doigts de ceux qui le manient, voici encore un motif qui la fournira en même temps une excuse, si tu allais rapporter de quelquetrou une scarlatine ou une rougeole pour Iza. Mon bon coeur, si c'est pour être utile aux pauvres, je te garantie que tu trouveras à Kórnik de quoi exercer ta charité et il n'est pas fort modaste de croire que l'on servira d'exemple à une capitale, si Mad. Brzostowska offre sa fille, qu'elle en donne deux sans te les accrocher. Mon bzien bzion coeur, je t'assure que je t'aime si tendrement que je mérite même un petit sacrifice de ta part. Tu me mets encore dans un grand embarras pour notre retour, je grille d'aller t'embrasser et je ne puis attendre longtemps à Varsovie. Ja ne sais que faire de moi. Ta soeur me joue un terrible tour, mille affaires m'obligent à revenir promptement ici. La desagement d'enlever 12 che vaux aux semailles quand on n'a plus de corvée est encore une raison de plus, elles commencent dans 15 jours, il faut que je m'occupe ici du partage des forêts et que je décide sùr des questions d'où dépendront des arrangements qui porteront 100 ans le prix ou la peine de mon choix il faut terminer cela à la St Jean. Il y a mille autres choses dont tu ne saurais concevoir l'importance et qui ne me parmentent pas de flâner à Varsovie. Une folie

si cette Hedvige voulait accoucher, mon bon ange voilà le mauvais côté d'être mariée car je reviendrai à Varsovie tu retrouveras les bons. Je t'aime de tout mon coeur, tu bien penses en ce que tu voudras, l'idée que quelqu'un te promène dans les rues de Varsovie ne tourmente véritablement, mon cher ange, si tu savais combien je t'aime tu comprendrais ma mauvaise humeur. Un autre très probablement ne dirai rien mais en revanche je t'aime très certainement autrement que les autres. Dis que tu as mal au dents et puis regarde ton pauvre Psiak et ne lui fais pas de peine. Il a les larmes aux yeux en te disant cela et il t'embrasse du fond de son âme ainsi ne refuse pas Psiak qui t'adore, mets moi aux pieds de ma mère et parle moi de Bernard. C'est jeudi, j'attendrai ta lettre du mercredi prochain et j'espère partir jeudi. Mon bien bon coeur, je te serre contre mon coeur, adieu bon ange

Wziąź

k. 71–72

Mon bon coeur, je ne sais pas si c'est pour toi ou pour moi que je t'écris, mais dans la silence de la nuit ma conscience s'est reveillée et notre bon pacte de nous dire toujours la verité peut motiver l'un ou l'autre de ces impréssions. En qi utant mon bon ange j'ai eu du malheur, ce n'est pas très grande chose mais c'est douloureux. Mon cheval s'est abbatu sous moi et m'a un peu foulé. Laszka assure, que je n'ai pas la clavicule cassée; mais que ma douleur vient du choc qu'a éprouvé le calus dans mon ancienne cassure. J'ai fait coupé ma redingote sur moi et je si us pensé, mais je souffre et j'ai pensé qu'il fallait que Souk aye sa part de tout ce qui touche le Serpent. J'aye reçu par-dessus le marché les deux plus heureux coups de pied que l'on puisse attraper à la tête, car j'en suis quitté pour un bleu et ce n'est pas qu'un peu au dessus de la tempe. Chère Souk, je ne t'en parlerais pas si je m'étais déjà fait à être sans toi, mais le passage du lit de Souk à un lit de douleur est un peu dur. Je puis très bien marcher. Il est 10 ½ et je me leve un peu pour t'écrire. Continue ta route, mais si tu avais à toute force l'idée de venir, fait aller les femmes en avant et ne garde que la nourrice. Au reste Laszka croit que dans trois jours je serais mieux, mais il pense me soigner demain. Je te repète, si tu voulais absolument venir pour 24 heures que les femmes t'attendent à Koło ou comme tu voudras, mais pour ton bien continue. J'ai des instants où je ne souffre presque pas et cela doit passer. Je m'abandonne à ta prudence encore un coup, si tu veux absolument venir laisse tes valises à Września, mon bon coeur adieu, je vais avoir une vilaine nuit dans laquelle je t'aimerai bien bien bien et beaucoup.

Dz

/Dopisek:/ le porteur était présent à cette aventure

/Adres:/ à Madame la comtesse Celina Działyńska, Września

k. 73

/Karta uszkodzona/

Wit. m'a dit de lui écrire en lui demandant /.../ des archives pour y faire copier, à cette occasion /.../ m'a dit que l'on avait offert, c'est à dire que /.../ polonais avaient offert la couronne au /.../ Electeur qui l'avait refusée. Je lui ai répondu qu'il avait aussi refusé la couronne impériale. Il m'a dit que ce n'était pas vrai, que jamais cela n'avait été. Je lui ai dit que j'en avais des preuves, il m'assure que je m'étais trompé. Je lui envoie demain une dissertation pour lui prouver que le mari de Souk savait cela mieux que lui

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska née Zamoyska przy ulicy Nowy Świat w domu Bentkowskiego, Varsovie

k. 74–75

Jaśnie Wielmożna Mościa Grafino!

Szczególniejszym sposobem JW Pani mądra, ale jeszcze szczególniejszym JW MM Pani flądra, żeś nie pisała jak się ma WM MPani synaszek, który jednak nie 6 niedzielnych związków jest produktem, JW MM Pani frazesa tchną tą naturalnością stylu, którym tylko psie bestie pisać umieją, ma Wacani adress - à SE Monsieur le Comte Zamoyski etc. à Varsovie par Posen – confié aux soins et à l'expédition de Mr Waż mari de Siouk à Posen en son hôtel. Je serais demain soir à Posen où je verrai avec plaisir que tu sois moins bête, plus tendre, plus aimable et moins insipide. Je t'embrasse, à une heure où cela t'arrive rarement, c'est à dire à 6 heures. Je suis parti à 8h de matin de Rogalin, Bonjour bon soir adieu et quand je viendrai pour te punir de ton style je te dirai V. te f.f. W tej nadziei éciskam cię szelmo

Dz

/Adres:/ Jaśnie Wielmożnej Grafinie Giżtu Kizru Dziu w Poznaniu

k. 76–77

/grudzień 1829/

Mon coeur, ce n'est qu'une fièvre d'orthies contre laquelle Martin m'a donné quelque chose, mais il croit que cela reviendra pendant une 15 de jours. L'affaire de Kalkstein et de Skuraszewski doit se décider demain. Ils (le second) m'ont fait demander des pistolets à choisir. Envoie tous les miens, excepte ceux qui sont longs et en hebène et excepte ceux qui sont à roues extrêmement antiques, mais tout le reste. Que Jacques cherche un bon stempel, un rég do prochu, une petite machine à viser etc, une forma do kul i kule jeśli są. J'envoie Pepel en bryczka pourqu'il puisse m'apporter tout cela. Ces messieurs se battent je crois à Łukowo, je les engage à prendre avec eux Marcinkowski que je verrai demain pour ton sevrage. Tâche en attendant que Jan tête le moins possible. Fais moi garder à dîner, car à midi je partirai d'ici. Je t'embrasse. Il faut que les pistolets soient ici à 6 heures du matin. Adieu mon bon coeur, bon soir, bonne nuit

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, Kórnik

k. 78–79

/grudzień 1829/

Mon coeur, il n'y a plus d'espoir dans 2 fois 24 heures cela sera probablement fini. J'ai cependant envoyé cette nuit une estafette à Berlin à Monsieur Horn. C'est, dit-on, le premier medecin de là-bas. Je lui ai envoyé la consultation de Marcinkowskt, qui est à la vérité de nature à ne pas le faire venir. Enfin nous verrons. Je crois que des soins même superflus sont néanmoins un hommage du à Wolicki. J'ai passé la nuit dans la chambre à côté de la sienne avec Marcinkowski, Przyłuski, Loga et Brzeziński. Il m'a reconnu hier soir il m'a dit qu'il souffrait horriblement, qu'Altenstein lui écrasait la poitrine. Il a ajouté: oj Niemcy, Niemcy et m'a demandé de tes nouvelles et de celles de Jean. Je meure de fatigue et je vais dormir. J'ai fait chauffer le premier qui est glacial, car le second n'est pas habitable et Bernard a pris les clefs du milieu. Je t'embrasse et je ne te conseille pas de venir à cause de ce pauvre Jean épuisé probablement. Je partirai bientôt. J'ai bien sommeil, adieu, je t'embrasse. Dis à Ostrowski de venir payer la Landszaft. Je t'embrasse.

Działyński

/Adres:/ à Madame la Csse Celina Działyńska, Kórnik

k. 80–81

/przed r.1830/

Ma chère, la kucbaya verte est d'une à une et demie trop courte. Pense aux pieds, car le canapé est tout pret, il ne manque que les pieds. Fais dire à Didelot que les pivots ne valent rien, qu'ils sont trop courts et trop faibles pour le poids du cadre et de la glace. Je te ziziembrasse

Dz Wziąź

N'oublie pas les franges. Il en faut encore beaucoup. D e m a n d e à Nichter si mon vin est venu. Fais acheter chez Niczkowski 2 bouteilles de Montrachert et deux de Sauterne 1ère qualité ainsi que deux de Bourgogne Chambertin ou Romanée. Adieu, n'oublie rien.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska née Lzin ... Posen

k. 82–83

/ok.1830/

Mon coeur, c'est une horreur à moi de ne t'avoir pas écrit par la poste d'aujourd'hui. Nous avons eu un grand dîner de tous les messieurs de la Landschaft qui m'ont délivrés mes papiers, c'est à dire en attendant 400 mille florins Wołłowicz pars aujourd'hui pour Varsovie. Je le prie de se charger de ce billet qui n'est destiné qu'à te dire que je suis ton fidèle Serpent qui te ziaime de tout son coeur, mais qui est un tout sait peu gris. Aime moi cependant comme si de rien n'était. Je te ziziure que je te rend bien la pareille mon bien bon coeur, c'est très lzias à moi de ne t'écrire que ce que tu sais, mais n'oublie jamais que le Serpent n'aime et n'aimera que sa bonne Sielziouk dont il est le Wzierny Wziąż

/Dopisek:/ C'est le bien aimable Comte Wołłowicz qui veut bien vous faire parvenir cette lettre.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Zamoyska przy ulicy Nowego Światu w domu Bentkowskiego, Varsovie

k. 84–85

/ok.1830/

Comme tu m'écris que l'on va te saigner demain, je te psiar donne un peu. Je viens de t'écrire une lettre qui à été la sincère expression de ce que tu m'as fait éprouver enfin j'en suis fâché mais pense à l'agrement que j'éprouve ici presque tous mes arbres périront. Ils ont été trempés dans l'eau pour être plantés du jour au lendemain. Les feuilles sont déjà vertus et les racines pourissent enfin que faire, ce n'est pas que du. temps et de l'argent de perdus. Je t'embrasse, il y a longtemps qu'il aurait fallu te saigner. Si tu n'es pas mieux lundi, écris moi et j'irai bien vite te voir, mais adresse à P o s e n et pas à Kórnik car les lettres trainent. Je t'embrasse de tout mon coeur, adieu vilaine /.../

/Àdres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Zamoyska przy ulicy Nowego Światu w domu Bentkowskiego, Varsovie

k. 86–87

/ok. 1830/

Figure toi, bizien bizion ziziange, que j'ai ta lziette que je n'ai pas le temps de la lire Nous sommes entre les Humboldt et les Passal'aqua, je suis au milieu d'un (?), je suis très bien et merveilleusement bien ici. Bernard et Claudine sont ici. J'ai perdu deux jours à notre de voyage de manière que je ne pourrai pas être au jour où je me le suis proposé voir une chienne de II me faut plusieurs jours de plus que je n'espérais, ainsi mzia csiousiette doit n'être prête que pour le 17, c'est à dire, le dîner y compris, car je crois y être à midi du jour indiqué. C'est, il est vrai, trois jours plus tard que je ne l'esperais, mais psiardonne le moi, car je ne m'attendais pas autant de difficultés d'entraînements. Je n'ai pas lu ta lziette, je te rziemercie, je te zizieinbrasse, je te ziziadore, je ne suis pas

k. 88–89

/ok.1830/

Mon coeur, demain, c'est à dire jeudi, je serai chez Siouk très tard, parce que nous avons un termin ici. Je suis tourmenté d'une insomnie que je ne sais à quoi attribuer. Je t'assomme si tu en es cause. J'envoie à Fijaïkowski pour ma mère au moins un millier de carpes sans lui écrire, ce qui rue parait plus aimable. Demain je serais pour sûr chez toi. Je t'aime bien singulièrement je te raconterai cela. Je suis inquiet et je ne dors pas, je si us très triste, au revoir Siou, je te ziembrasse

Działyński

/Adres:/ à Madame la Csse Celina Działyńska

k. 90–91

Mon coeur, j'envoie un exprés sur le ogier noir que chose Drwęcki veut acheter, que manes (?) lui dise que le cheval est là, et quand à l'argent il n'a qu'à le remettre à Nichter.

Figure toi, je reviens de Dachowa où j'ai trouvé 3 boeufs enragés. C'est affreux à voire. J'ai été très prudent et presque poltron. Fais dire sur le champ *a* Etypke que je lui demande de venir. L'homme qui mène le ogier peut le conduire, mais il faut absolument qu'il passe par Kórnik. Fais tout de suite desaander à Marcinkowski si cela peut l'intéresser, peut-être il voudrait venir. Que Rypke apporte ce qu'il croira nécessaire, ne serait-ce que comme expériences. Deux de tes chevaux de voiture peuvent se conduire, qu'on loue une bryczka si la mienne n'est pas à Posen. Je doute que je puisse être chez Siou. Je voudrais être présent aux essais et je suis passablement érinte (?). Très chère fanfan je t'embrasse

Działyński

/Adres:/ à Madame la Comtesse Celina Działyńska à Posen

k. 92–93

/ok.1839/

Moja duszko, te łotry Wolickiego zamęczyły, a mnie zanudzą. Pocziwy Książę, Szuman i Michalski rozumy składali na przetłomaczenie, poprawienie i złagodzenie słow moich. Nie mogę dziś być u Siu, bo jutro na obiad Stanom dawany od Księcia jestem zaproszony i muszę być, żeby mnie samego o ową trwożę nie obwiniono. Chère Siu, je suis très triste, je n'ai pas même de coussin psiour ma tête, je n'ai pas de psieju pour couvrir du fizouin très dure, et rizien psiour Kizrou, et diziou. Je partirai demain tout de suite après dîner et je t'aime bien. Bauinann a déjà son exemplaire. J'enverrai à ma mère pour la poste de lundi un de ceux qui restent. Je te prie de m'envoyer par mon cocher une paire de cravattes, mes uniformes, épée, chapeau et tout ce que Jacques croira nécessaire. Je t'embrasse, je t'aime et je serai si heureux de pouvoir respirer quand tout cela sera terminé. Adieu bien bon ange, je t'embrasse un million de fiziois.

Serpent, Psiak

/Dopisek:/ La robe de chabre fait fureur et merveille, mzierci et cent fois nazierci, zie te ziembrasse

/Adres:/ à Madame Celina Działyńska, Kórnik

k. 94–95

/1831/

Mon coeur, Martin part pour certaines affaires qu'il a à Kalisz. Je ne t'écris que quelques mots par lui, et c'est pour te dire que je suis décidé à te ziziembrasser avant de partir. Mr Y forme ici un escadron de cavalerie, sous le titre de Chorągiew Narodowa. Je voudrais que tu voies cela avant leur départ. Écris moi donc pour me parler de mes affaires. Fais vendre 2 chevaux dont tu me parles et viens, après avoir quitté la frontière prend la poste. Grabowski te fera avoir ton passeport. Je suis bien pressé de te voir. Je t'embrasse de tout mon coeur. Tout est décidé ici à se faire tuer plutôt que d'abandonner la guerre sacrée. Je te ziziembrasse

Dz

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska à Posen.

k. 96

/1831/

Ma chère Siu, il paraît que les Russes décampent et ont seulement marqué leur retraite. Je crois que nous allons les suivre. Je t'envoie Michał. Donne lui du pain, une langue fumée, une manierka na rzemieniu, une bouteille de bonne liqueur, les gwiazdki et la jument châtaigne. Chère marron, comment t'es tu arrangée pour Ręczaje, il serait bon de prendre l'argent de la propinacja et de la mettre en ferme, car nous n'aurons pas de quoi la faire aller nous mêmes. Mais il faut consulter Sikorski et Ostrowski et surtout tâcher d'ensemencer. Demande à Fijałkowski s'il pourrait envoyer du majowe żyto de Kórnik, car c'est le seul blé enseœencable. Je t'enbrasse de tout mon coeur.

Dz

k. 97–98

/miedzy kwietniem a czerwcem 1831/

Ma chère Siu, de grands événements pour toi quoiqu'ils ne regardent qu'un Serpent, ont eu lieu ici. On a fait venir le général Załuski pour diriger mon département. J'ai cru inconvenable pour moi de travailler avec un homme qui est taré dans l'opinion publique et qui a été à Cracovie chef d'espions. J'ai donné ma dimission au général Prądyński qui m'a très bien compris, qui m'a fait sentir que l'on souhaitait que je le surveille parce que l'on était sûr de son adresse mais non pas de sa bonne volonté. J'ai très humblement fait observer, que je m'étais chargé de surveiller les mouvements de ceux qui portent l'uniforme russe mais non pas de ceux qui portent le même que moi, enfin il n'y a pas encore de décision. Je crains un peu la mauvaise humeur de général en Chef, mais enfin le sort en est jeté et je ne sais ce que je deviendrai.

Constantin m'assure que C y p r y s i ń s k i lui a dit qu'il y avait un acte de la diète qui déclare Załuski incapable de tout emploi. Demande à A n g é l i q u e de me procurer l a c o p i e de cet acte avec la date et toutes les formalités et de me l'envoyer. Je suis fâché que tu partes déjà mais dépêche toi, je pense que 15 jours pour aller et revenir suffiront. Fais ce que je te demande pour Angélique le plus tôt possible. Je te baise les pattes.

Dz

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Zamoyskaprzy Nowym Świecie w domu Bentkowskiego, à Varsovie

k. 99–100

A la reception de la présente je te prie de monter sur le champ en voiture ou en chariot et de venir ici toute seule et sans suite ni enfants. Ton dîner t'attendra à la o p a t r z n o ś ć, ainsi que moi, mais ne perds pas un instant, prends des chevaux de paysan, viens à pied ou à cheval, cela m'est égal, mais dépêche toi extrêmement.

Yo el Señor

/Adres:/ à Madame la Csse Działyńska, née Csse Zamoyska à Żurawica

k. 101–102

/Paryż, (?) października 1831/

Najdroższa Duszko moja, dziękuję ci za twój list. Wszystko, co od ciebie pochodzi i wszystko, co cię przypomina jest tu jedyną moją pociechą. Nie mogę ci opisać, jak tu smutne życie prowadzę i jak tu bolesny jest pobyt dla tych, którzy z kamienia starają się wycisnąć coś skuteczniejszego dla nas nad te czcze słowa, w które nikczemny ten naród jest jedynie hojny. Byłbym Już dawniej wyjechał, przyjazd Ramoriniego mnie wstrzymał. Wieszka ze mną, co dzień po kilka deputacji odbiera. Jego zachowanie tu jest pełne godności i jakieś przeczucie przywiązuje mnie do niego. Piszę dziś do ciebie dla szczególnej przyczyny. Bądź pewna, że żadnego czynnego udziału ani ja, ani mój generał nie będzie brał do żadnych zamieszek, które by tu wybuchnąć mogły. Jednakże tych się spodziewać wypada, bo rząd tutejszy, szczególnie ministerium jest tak nikczemne, tak podłe i zmoskałałe, że godność narodu, honor, może nawet prowincje są gotowi poświęcić dla utrzymania pokoju. Postępowanie to i ich chciwość finansowa, *quel fait de la politique une speculation de hausse et de baisse*, niesłychanie wszystkim oburza i tak, że dochodzi mnie wiadomość, że dziś w nocy nowa rewolucja ma wybuchnąć, Dlatego ci o tym piszę, żebyś wiedziała, że się na noc wyniosę do odległego domu, gdzie spokojnie będę oczekiwał końca tego dramatu. Daję ci słowo honoru, że nawet na ulicę nie wyjdę. Ale po takich zaburzeniach częstokroć poczty są zatrzymane, mogłabyś się więc o rewolucji dowiedzieć, a ode mnie nie mlec listu, Bądź tak spokojna, jak gdybym z tobą był. Bądź jak bądź, na tym całe moje osobiste kończą się widoki, żebym do ciebie się wrócił i z tobą spokojnie życie pędził. Tu ne doutes pas combien tu m'es chère. Tu absorbes mes pensées. Le chagrin, que tout me fait éprouver ici, l'idée des affreux désordres et de toutes les réactions qui menacent la France, rapportent tout mon être sur toi. Après de si fortes commotions, les spéculations de bonheur s'emparent de moi. La plupart des hommes que je vois ou que l'on voit, sont si méprisables qu'ils ne valent pas un effort et pas une goutte d'un sang un peu pur. Ton oncle souhaite me voir. Je serais cependant a Podgórze avant la fin de mai. Mes pauvres enfants, que font-ils? Dis-leur que je ne serai tué

ici qu'à moins qu'une ardoise me tombe sur la tête. Quel malheur que l'Autriche ou la Prusse ne veulent pas concevoir tous les avantages qu'une Pologne indépendante pourrait leur offrir et que la moindre protection de leur part nous détacherait à tous jamais de cette infâme France qui aujourd'hui n'est qu'une lâche et mercenaire qui demain sera féroce et cruelle et qui ne se retrempera que dans des flots de sang et ceux-là sont prêts à couler. Je sais que dans le premier instant si la révolution triomphe, on nous portera sur les bras, quitte à nous jeter dans la boue au premier moment ou un nouvel intérêt parlera. J'écris à ton père pour qu'il permette de prendre des listy zastawne sur Ręczaje, dont tu achèterais les premières hypothèques de Kórnik. C'est se qu'il y a de mieux à faire pour assurer ta fortune et relever la mienne. Je t'embrasse de tout mon cœur, mon adorable enge je t'écrirai dans 3 jours pour te donner des nouvelles sur les événements, dont je t'ai parlé et qui plus que probablement vont éclater. Soigne bien Jean, embrasse les tous de ma part et écris-moi sur-le-champ une lettre adressée: Cité Bergère, rue du frg Montmartre. Je doute qu'elle me trouve ici wyjąwszy zdarzenie nieprzewidziane. Avoue qu'il faut aimer les gens pour leur écrire dans un pareil moment, mais Siu sait cela. Figure-toi, que je brûle d'envie de te tenir sur mes genoux, ce qui ne m'était pas habituel. Chère Siu, c'est une nouvelle passion, mais aussi c'est la seule que j'ai prise à Paris. Mlle d A. a fait une superbe résistance, tout en prouvant que la forteresse était peu défendable. Enfin c'étaient /.../ principes, dans lesquels ta figurais en tête, c'est devenu une plaisanterie et nous sommes fort bien. A propos /.../ est un ancien militaire, qui c'est bien conduit, qui a la passion des femmes, qui est spirituel, hypocrite au suprême /.../ d'un état où tout est une momerie, que je te défends de prendre /.../ et que je ne te souhaite pas pour ami ni à moi non plus. Je parie qu'il fait la course à l'une de vous. Wystrzegaj go dla jego reputacji de courir les femmes.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska à Cracovie, Palais Potocki. Recommandé à Mr Hölzel.

k. 103

/Salzburg, (?) października 1831/

Mon bon ange, enfin me voilà muni d'un bon passeport et hors de tout danger. Après en avoir couru de réels, j'ai fait un voyage terrible. Je me suis enfuit de Vienne sans manteau, sans habits et suis arrivé comme cela jusqu'à Salzbourg. Ici de nouvel les difficultés. J'ai traversé à pied les montaignes du Tirol. Les muscles dé mes jambes tremblaient de la crainte que j'ai eu mille fois de me voir tomber à 3 ou 4 mille pieds de profondeur. C'est bien là que j'ai vu combien la nature était ingrate envers moi. Les peines en Bavière sont d'une sévérité extravagante pour toutes les contraventions aux lois sanitaires. Arthur me tire d'affaires. Je pars demain à 6 heures du matin. Pans 4 jours je serais a Paris. Voila le but de mon voyage. Il parait que la Russie ne veut plus recevoir en Pologne ceux qui l'ont quittée. Je tiens à leur obtenir un morceau de pain en France, non pas comme moyen de guerroyer encore, mais comme moyen de subsistance, comme moyen de calmer les passions encore si vivement émues. C'est un dernier service que je serai heureux de rendre à mes frères d'armes. Je te ferai connaitre quel sera le succès de ma mission. Je ne m'adresserai qu'au parti de gouvernement. Écris-moi sur-le-champ à Paris. On t'a vole, que t'a-t-on pris, les chals, quelle folie de les mettre derrière une voiture et de voyager de nuit. Je t'avais tant prevenu que tu trouverais de la canaille de toutes les nations sur la grande route.

Madame Alfrède t'offre de demeurer à Łancut, peut-être c'est bon à accepter. Donne-moi des nouvelles de ma mère. Je ne sais pas pourquoi, mais depuis Cracovie je suis inquiet pour elle. Cela me fait l'effet d'un mauvais pressentiment. Donne-moi des nouvelles positives que fait Trentin, les vaches viendront-elles à Ręczaje? Tu vois que ce n'est que de moi que je te parle. Fais de même, Je veux de très longues lettres. Tu peux m'en adresser à l'adresse de Mlle d'Arnaud, mais je crains qu ne les lise. Peut-être celle de (?) vaudrait-elle mieux. Donne-moi les plus grandes détails sur tout ce qui le regarde: Quelles femmes as-tu avec toi, ou etais-tu pendant l'attaque de Varsovie. J'ai pense qu'il serait bon que j'aie tes diamants, j'en eus de grand besoin. Je vis très sobrement, très économiquement, mais enfin Dieu

sait, j'ai peu et je n'ai cependant pas pu m'empêcher d'acheter d'hasard à la Vienne quelques bêtises. Je t'envoie par l'entreprise de Sobolewski de Vienne un lavabo ou une chiffonnière moresque assez remarquable et peu chère. Elle m'a fait bien de plaisir à acheter. J'ai un tel besoin de m'occuper de toi, je t'aime tant, si tendrement, si vivement. C'est un si grand sacrifice pour moi de t'abandonner qu'il me sert le coeur. Parle-moi beaucoup de toi et des enfants. As-tu reçu ma lettre par Mohrenheim et Murawiew? Je t'embrasse de toute mon âme, adieu mon bien bon ange. Écris-moi. Tu n'auras pas de lettre de sitôt de moi car je vais en Eilwagon qui ne laisse pas une minute de libre. Je t'embrasse de tout mon coeur, je pense nuits et jours à toi. Adieu mon ange, tout à toi

/Adres:/ à Madame Działyńska née Zamoyska, à Cracovie

k. 104–105

Karlsruhe, 10 lutego 1832

Celinko, mamó, dziś będę w Stuttgarcie, w niedzielę w Norymberdze, na Pragę i Ołomuniec jadę do Siu. De ma vie je ne l'ai tant aimée, tant respectée, tant chérie. Tout le monde me fait honte, tous disent que Siu est un ange. Je te le dis, tu ne m'a jamais vu tel que je vais être. Je commencerai par la semelle de tes souliers. Tu es le meilleur coeur et la plus saine raison que l'on puisse trouver. Je t'aime comme un être double. Four Siu, pour tes yeux, pour tes cheveux, pour Siu enfin et puis je t'aime comme un être idéal, comme de l'histoire, comme un moment, comme quelque chose que je ne mérite pas. Je te dirai presque comme quelque chose que je n'aurais pas. Enfin, mon bien bon ange, de ma vie je ne t'ai plus aimée. À mon arrivée je te traiterai comme Panna Celinka. Je n'aurai pas t'embrasser tant je te respecte, tant je t'estime. Chère Siu, tu es mon ange tutélaire. Ne m'abandonne pas, conduis-moi, dirige-moi, je suis tout à toi, bon ange.

Je serais capable de renverser un empire, si tu n'étais pas ma femme et je reviens pour t'adorer comme quelque chose de divin. Mon bon ange, fais prévenir l'épicié de la Maison du Cuir à Podgórze, pour que je sache si je puis entrer à Cracovie ou si tu ne ferais pas mieux de venir m'y voir. Je m'imagine que malgré l'incohérence des diligences je serai à Cracovie environ le dimanche. Demande à cette époque un ou deux jours même plus tôt, quand la Schnellposte passera par Podgórze et trouve-toi à la débarquée, si cela t'est possible. C'est une maison, je crois, verte, à droite quand l'on vient de Cracovie formant angle sur la petite place, à gauche il y a une auberge. Ou fais-moi seulement savoir, où je te verrai, mais sois bien prudente, ne t'échauffe pas, ne te dépêche pas, mais pense cependant où je dormirai, car je serai très fatigué.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska à Cracovie ou Sieniawa.

k. 106

/Monachium, maj 1832/

Chère Siu, nous voilà à Munich ou négociations des passeports. Nous avons voyagés 5 nuits et nous sommes arrivés juste 8 jours après que je t'ai embrassé à Ryczów et juste à la meme heure j'ai vu Skrzynecki à Linz. Il est tres bien et tout à fait revenu sur mon compte. Il y est avec sa femme qui a beaucoup demandé de tes nouvelles. Tout retombe sur Łubieński et il parait qu'il y a quelques raisons pour cela. Je te prie d'écrire sur-le-champ à Mad. Skrzynecka et de lui envoyer la copie de cette lettre, que je t'envoie en lui disant que la conversation que j'ai eu avec lui m'a engagé à lui faire envoyer par toi la copie de quelques unes de mes correspondances avec le général Łubieński au sujet du général en chef, mais comme tu ne sais pas au juste ce que je te demande, tu ne lui envoies qu'une lettre que j'ai adressée au g. Ł. de Varsovie, à Czerwonka de Varsovie lorsque l'armée marchait à Bolimów. Adresse lui /ta/ lettre tout bonnement à Linz, Haute Autriche, fais la remettre à la poste de Podgórze, mais affranchie, alors elle ne paiera rien. Je ne puis pas retrouver dans ce moment cette lettre, Mon coeur, la poste part, je n'ai plus de temps. Je t'embrasse de tout mon coeur, cher ange, je t'aime de toute mon âme, adieu.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska, a Cracovie, par Vienne

k. 107

/Strasbourg, 3 czerwca 1832/

Chère enfant, tu n'as pas d'idée comme je t'aime. Noua voilà à Strasbourg, mais on me délivre /pas/ de passeports à aucun Polonais sans une permission de Paris. Dwerniicki et Dębiński sont encore ici et /ne/ l'ont pas encore obtenu. Nous voilà donc enexpectative pour une Steine de jours. On a renvoyé beaucoup de Polonais de Paris. On ignore ici où Ledóchowski se trouve. Nous avons écrits pour nous en informer, mais tout cela nous met en retard. Je ne t'écrirai que tous les 8 jours comme nous sommes convenus, car jusque la je n'aurais aussi rien á te dire, que ces vieilles phrases: Kocham Siu, bardzo kochsiam, bardzo a bardzo et ce tas de choses dont la jouissance et le souvenir font tant mon bonheur. Expédie tout ce que je t'ai dicté. Ne m'écris même pas, car je serai parti de Paris si même je puis y arriver avant de recevoir ta lettre. Mon bon coeur, je t'aime bien. Songe à demander à ton oncle et à Mr de Knobelsdorff des passeports pour la Gallicie. J'écrirai à Mad. Rzewuska par la poste prochaine.

Adieu Mon ange, je t'assure que je me conduis bien. Nous depensons assez peu. J'ai écrits d'ici à Skrzynecki et je lui al envoyé la copie de la lettre que j'ai voulu envoyer.

/Adres:/ à Monsieur Hölzel, Négociant à Cracovie, pour faire remettre Madame la Csse Działyńska, née Zamoyska, par Munich, Vienne à Cracovie

k. 108–109

Calais, le 14 /czerwca 1832/

Duszkim Duszko! Bardzo Cię przepraszam i wierz mi, że bardzo o Cię kocham, ale mnie ksiądz Beauveau i Ladzi namówili, żebym z nimi ks. Adama tu odwiedził. Wczoraj wyjechał, za 12 godzin mamy przy dzisiejszym wietrze stanąć w Londynie. Dałem się pokusić, jedziemy wszyscy trzej i dziś w nocy o pierwszej, to jest już w piątek rano enbarkujemy się. Przed końcem tygodnia drugiego będę w Paryżu, przed 6 lipca u Siu. Niech wiem w Ryczowie gdzie będziesz. Ściskam Cię z duszy serca.. Władysia interes z Ledóchowskim już prawie ułożony przed moim wyjazdem. Ten ostatni był bardzo chory, nie wiem jak dalej będzie. Il souffre surtout du contrecoup dans les veines. Je t'embrasse de toute mon âme. Ecris encore une fois à Constantin pour le village en Galicie. Je t'aime de tout mon coeur, plus que jamais. Je t'apporterai une lettre que je t'avais écrit le vendredi matin. Je t'embrasse de toute mon âme

Dz

/Adresi/ à Madame la Comtesse Działyńska, nee Csse Zamojska par Dresde à Cracovie

k. 110

/lipiec 1832/

Chère ange, je te prie et je te conjure de n'être pas très fâchée contre moi. J'ai voulu voir ton oncle à Calais. Il en était parti et la bonne société au prince de Beauveau et de Ladzi m'ont entraîné à aller à Londres. J'ai eu encore un motif pour cette folie. La veille de mon départ j'avais 30 louis dans une mauvaise société et je les ai mangés dans une excellente. J'ai vu un peu la Campagne Windsor, Greenwich, Canterbury, Rochester et la session du parlement où il a été question de la Pologne. J'ai mon passeport et presque plus d'argent. Je m'en vais après demain à 10 h du matin. Dans 3 jours je serais à Paris, de là dans 20 chez toi. Pense à acquérir une ferme. Ta tante retourne à Sieniawa. Elle est grosse, on dit que c'est bien, enfin je vais être forcé à me ranger de l'opinion générale et à cet effet je vais pousser les postillons. Je ne suis rien moins qu'amoureux de l'Angleterre. C'est pour moi un niemieckie kazanie. La ménagerie du Régent Parc est superbe et tu sais combien j'aime les bêtes. Outre les gizłou on dit que les Kizrou sont très beaux loi. J'ai la clef et je connais les serrures, mais comme je ne sais d'anglais que le huer – etc. je ne puis pas parvenir à me faire ouvrir les avenues – que le diable emporte l'Angleterre. Je t'aime bien. Ledóchowski est très mal à Paris. Marcinkowski qui est ici, dit que cela guérira lentement, Mniejsza o to. Powiadają, że teraz gadać nie może. Je me console de ce malheur et je t'aime de tout mon cœur. Pense à la ferme. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Dz

k. 111

/1832?/

Droga Duszko! Odbieram Twój list, obstalowałem pocztę, zajęte są miejsca, wyjeżdżam jutro par le courrier de la-malle-poste. Zlituj się i ochraniaj się. Wszystko rzucam, pierwsza Siu, reszta potem, a ta reszta niemało co. Nie troszcz się, sois bien tranquille car je serai chez toi deux ou 3 jours après que tu auras reçu cette lettre. Nigdy w Puławach ani w Trzebawiu, ani w Kórniku bardziej Siu nie kochałem. Czekaj spokojnie na mnie. Może godzinę, może dzień później będę, ale już jadę.

Dz

Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, nee C . Zamoyska, à Cracovie,
Palais Potocki

k. 112

/1832?/

Chère Siu, j'ai débarqué hier à Boulogne. Les embarras de passeport m'ont empêché de profiter de la voiture. Je ne suis donc allé qu'à 4 lieus de Boulogne où j'attends la voiture et où j'écris à Siu. J'en ai de l'Angleterre pardessus les oreilles. C'est le pays le plus riche et le plus incommode de la terre. J'ai salué la France avec délices. Elle me rapproche de toi. Je ne ferai que la traverser et je l'aime parce que je n'ai rien à lui demander et que le vin rouge y est à bon marché, J'aurai pris le spleen avec le porter anglais et mon ignorance de la langue, cela peut se prouver encore bien d'autres choses et entre autres ma vertu, car les femmes y sont remarquablement jolies. Il y en a 50 mille à Londres qui épargnent si bien les embarras de l'amour et des phrases, que j'ai cru un jour qu'elles me mettraient en pièces comme un autre Orphé. Ajoutez à cela qu'elles sont plus ou moins ivres et que si elles ne mordent

k. 113-114

Comme c'est mal d'abuser de la première permission de sortir Hier encore tu me disais que tu ne devrais jamais monter en escalier. Aujourd'hui pour commencer, tu es montée 3 – un ici, un chez Salomon, un chez ton père. Si j'ai la faiblesse de te laisser faire des sottises, ne les pousse pas jusqu' à me rendre tout à fait coupable. J'ai fait prier Mr Basserau de me donner un antispasmodiaque plus actif. Tâche de me rapporter son remède – et rentre sur-le-champ.

Dz

/Adres:/ à Madame la Csse Działyńska

k. 115

/30 grudnia 1832/

Siu, je t'embrasse, je te souhaite une bonne et une heureuse année. Je té souhaite prospérité et satisfaction. Je te prie de me ziaimer, de conduire à bien mes affaires au Ciel, sur la terre et dans le coeur de Stu. Je te souhaite de rester comme tu es et de m'aimer comme tu peux. Je te souhaite que tes enfants grandissent, que moi – je maigrisse, que toi – tu engraisse. Je serai le deux à 7 heures du soir chez Siu. Je viens d'écrire une longue et aimable lettre od.nas dwóch do Pańl Morskiej. Je lui parle de ta négociation auprès de Madame Laurent. Continue-la. Je t'embrasse, tout à toi. Embrasse les enfants. Nous allons dans ce moment à Brody. Le 2 je serai ches toi. Adieu, Ch. Siu.

Serpent

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska née Csse Zamoyska, przy Szerokiej ulicy w domu Hr. Alf. Potockiego, à Leopold

k. 116–117

/Podhorce, 1833?/

Chère Fanfichon, nous sommes arrivés à Podhorce a 7 h du soir. Je me suis arrêté un instant à Złoczów. Nos deux hommes y sont encore, mais à present dans les prisons de la police. Je suppose que l'on cherche à approfondir la verité de leurs explications. Voilà ce qu'il faut faire: va le soir à 6 h chez Madame de Kriek, raconte-lui leur histoire et demnade, si tu ne pourrais pas t'adresser à l'archiduc pour obtenir leur mise en liberté, au moins celle de Jan Komadziński, que tu diras avoir connu et que tu offriras de prendre à ton service jusqu'à la décision de son sort, meme si c'était à la condition de le reproduire en cas qu'il fut reclame, L'autre est un serrurier qui travaillait à l'Arsenal de Varsovie, que l'on pourrait établir dans quelque atelier. Ils sont tous deux dans une grande misère, avec 6 Krz. par jour, sans pain et sans vêtements. Je leur ai donne quelques Zwanzigers. Je serai de retour le 3 janvier, mais hâté cette affaire, parce que l'on attend d'un jour à l'autre qu'il soit statuer sur leur sort. Je t'embrasse de tout mon coeur. Soigne activement cette affaire. Komadziński est ze wsi Złota w obwodzie Miechowskim. Met Madame de Kriek dans cette affaire et tâche de ne pas perdre de temps. Je t'embrasse de tout mon coeur. Mlle Długoborska est bien laide et je t'aime bien. Que Dieu nous donne une bonne annee. Adieu, mon ange.

Dz

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska, przy Szerokiej ulicy w Tańaeu Potockich, à Leopold

k. 118–119

/1833?/

Chère Siu, je suis tes conseils un peu por non poter un peu por non voler – et je te remercie de tes promesses. Je t’enverrai de quoi les rendre efficaces. J’ai enfin reçu l’ordre d’évacuer dans 3 jours le district, J’ai déjà adressé au cercle mes remontrances officielles. Tâche d’apprendre l’effet de la lettre de M. Alfred. J’ai mis la tienne à M. Zamojski à la poste après beaucoup d’hésitations. N’aurait-il pas mieux vullu lui demander tout bonnement de troquer Ręczaje contre Ryczów? Ma mère aurait fait le reste. Penses y et même écris cela à ta mère et a ton père. Je m’occupe ici de Wanda, ce qui me rend encore moins courtisan que je ne le voudrais. Je crois que Cecile me protège, mais je ne sais jusqu’où cela va. Je tiens extrêmement a voir Constantin. Je vais cependant aller demain à Zarzycze. C’est par Jarosław que tu adresseras tes lettres. Je te prie de m’aimer beaucoup. J’ai brulé ta lettre. N’acheté pas de billets pour la lotterie. J’en ai acheté deux, davantage serait trop cher. Mon travail est la seule chose qui me distrait, mais je m’ennuie de n’avoir ni toi, ni ma à tourmenter. Embrasse Madame Hedvige de Ma part et je t’autorise à lui faire une déclaration de ma part et de lui dire que je l’aime beaucoup et au physique et au moral. Veut-elle de l’étoffe au prix d’acheter une doublure rouge, car c’est ma condition vu que cela lui vaut très bien. Ensuite, je voudrais que tu ne prolonges pas ton séjour. J’ai besin de toi ici pour mes affaires, pour mon plaisir et pour ma santé. Songe que Léon a quitte sa femme pour faire ses affaires et menager de l’argent. Tu devrais bien trouver que ce sont des motifs pour rejoindre ton mari. Chère Siu, viens vite. Si tu vois quelqu’un qui soit courateur oux s’occupe de la Bibliothèque d’Ossoliński, demande que l’on ne m’oublie pas dans le placement des doubles pour donner aux différentes provinces de la Pologne le moyen de réunir des documents qui nous sont communs. Je t’embrasse de tout mon coeur. Tâche de m’aimer. J’ai un secret pressentiment que Constantin m’aidera à faire mes affaires. Je t’embrasse.

Dz

Tâche que Jean apprenne des mots latins. Adieu.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska w pałacu
Potockich à Leopold

k. 120–121

Podhorce /1833?/

Chère enfant, je t'écris, parce que je pense à toi et que les mauvaises habitudes du mariage font que l'on s'ennuie quand l'on est seul, mais tu seras bien étonnée quand Je te dirai comment je me distrais ici. J'ai pris à Brody une jeune personne que j'ai amené ici et comme il serait cruel d'abandonner, je la prends donc avec moi et je te prie de la recevoir d'une manière conforme à sa position et à l'intérêt que je lui porte. Tout cela sans plaisanterie – figure-toi, que nous avons trouvé deux enfants de 5 à 6 ans: la fille n'avait qu'une chemise sur elle et n'ayant plus de parents, elle couchait toutes les nuits pod płotem dans sa seule chemise. Elle m'a rappelé Iza et je l'ai envoyé chercher de Podhorce. Je lui ai acheté une robe de Baya, des bas et des souliers et je l'emmené. Ceci a force Leonce à prendre un petit garçon du même âge et qui était dans le même état. Il l'a fait habiller et veut le prendre à son service en qualité de singe. Quand à ma petite fille, elle est déjà lavée, peignée et tu la donneras à Iza ou à ta soeur, ou enfin nous la mettrons à Roźniatów. Mais attend-toi à me voir arriver avec une jeune demoiselle. Je dîne aujourd'hui chez la plus jolie femme du voisinage et qui dit-on a une grande douceur de caractère. Dans tous les cas elle a une maison fort bien montée. Nous avons chassé hier avec son mari. On a tué 18 lièvres et ma bryczka, car les chevaux s'étant effrayés d'un coup de fusil sont dégringolés d'une haute montagne l'ont mise en pièces. Il me faudra encore deux jours pour la restaurer. Nous partons ensuite pour chez Kamiński. Je ne sais encore comment mon affaire finira avec ma cousine. À propos d'affaires, il se

passe des choses mystérieuses et singulières, outre Mr Bellen, court il y en a encore un qui veut m'arriver ou qui s'appuie de mon nom pour arriver, le ministre de la police en a écrit à Leopold et ces gardiens viennent de Suisse où je ne connais personne ou pour me compromettre, ou pour se venger de ce que Je ne sais pas des leurs. Enfin, Dieu sait quels peuvent être leurs motifs. J'ai beaucoup demandé à la Police que l'on fasse une enquête sévère, parce que j'aime mieux que l'on me chasse de Gallicie ou j'ai une femme et une demoiselle, tenues à me la vie douce, agréable et variée. Je ne sais encore rien de l'armure de Malczewski. Je tâcherai de l'escamoter en passant outre ma petite fille. J'apporte 4 lances de pancerny – fais travailler soigneusement à mon armure et fais refaire une clef à la porte de la chambre ronde. Ne dis pas à Madame Morska que j'emmène encore une gueuse chez elle. J'ai de l'eau de Lavande ambrée de Chardin Haubigan pour le pułkownikowa et de la pasta di Castagne pour Siu, que j'aime bien et que j'embrasse bien. Écris-moi à Leopold chez Henquel. Je te ziembrasse encore une fois, très chère et très bonne Siu.

/Dopisek:/ N'oublie pas d'écrire à Madame Błendowska.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska à Zarzyczepar
 Leopold, Jarosław

k. 122–123

/1833?/

Chère Siu, mon affaire de chevaux n'a pas réussie. Hassan n'a pas plu, au moins à ceux qui pouvaient l'acheter et le malheur a voulu qu'il soit arrivé ici le lendemain de mon départ pour Podhorce, ce qui a tellement prolongé son séjour ici. Je le conduis aujourd'hui à Żółkiew par où je vais chez ma soeur. Tout calcul fait, je serai de mercredi en 8 chez toi. J'ai deux magnifiques cadeaux pour toi: l'un d'un usage journalier, l'autre seulement très joli. Tu verras d'après les soins que j'y ai mis, que j'ai pensé à Siu. La meilleure nouvelle pour moi est qu'un un Mr Poniatowski très riche, très bien tourné, de très nobles façons enfin beaucoup mieux que tous les galiciens est extrêmement occupé de Camille pour preuve de quoi il m'a fait cadeau d'un lévrier de Sibérie, qui doit être superbe i na którego mam assygnację. À mon retour de Podhorce j'ai été au bal de la fête de l'empereur et à la lotterie qui m'a beaucoup couté. Aussi suis-je passablement ruiné ce qui ne t'empêchera pas de très bien dormire à mon retour. Leonce m'a donné une armure ze skrzydłami. L'affaire de la pension réussira très bien. Il font une lettre à l'empereur, à l'archidue et à Mr de Krieg. Tout cela réussira très bien. J'ai fait les commissions – de ta soeur et les tiennés. A présent je vais négocier mes affaires avec Mad. Czacka.

Poturzyca

Dent de chien, cette épître traîne à ma suite et à celle de Hassan, dont personne ne veut, J'ai espéré le vendre ici ou le troquer à Żółkiew, mais tout cela ne m'a pas réussi. Si ma lettre te trouver à Wysock, demande à Dziubiński, si Włodek n'en voudrait pas. J'ai écrit à ce sujet à Dymowski. Je partirai d'ici après demain, mais je ne serai à Wysock que mercredi ou jeudi. Je t'emerabrusse de tout mon coeur. Les armures de Mad. Czacka sont d'atroces cochonneries. Les gens venants de Pologne disent que de nombreux corps d'armées s'avancent vers les frontieres de la Prusse et que c'est dans l'autres buts que ceux d'une revue. Je m'ennuie ici. J'y bois de mauvais vin et je ne gagnerai à mon séjour ici qu'un korzec de pois vert. J'ai bien envie d'aller reposer ma tête sur toi, car ici je suis très triste. J'ai pris un

employé qui ne sait rien, mais qui est un émigré couvert de blessures mais déjà acclimaté ici. Je t'embrasse.

/Adres:/ Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska, à Wysock

k. 124–125

Podhorce, 12 /1833?/

Chère Siu, j'ai été très touché et j'ai ri de tes inquietudes au sujet du danger des grottes. Ta description des animaux et des précipices m'a rappelé la noble bête, mais nous n'avons trouvé rien de tout cela dans le singulier pays que d'anciens courans d'eau ont probablement excavé et auxquels la main de l'homme a à peine ajouté. C'est cependant tres merveilleux. Les habitans payens y ont cherché un lieu de sépulture, les chrétiens – une retraite contre les Tartares, ce qui fait que les restes humains qu'on y trouve en grande quantité portent les traces de ces deux époques fort éloignées, à les unes des autres. Tout est d'un grand intérêt dans ce pays: le marbre, le plâtre, l'albâtre la chaux et la pierre de taille y abondent. J'ai passé le szumny Dniestr et le Prut potoczysty. Je rapporte de ce dernier deux Sterlets marines, mais tout frais. Ils seront le 19 à Wysock où je pense te trouver. J'y arriverai avant l'heure où Siu a dit avant 8 ans un izoui très mal articulé et tu l'imagines chienne dent que je ne te le pardonnerai pas. Je suis le plus vindicatif des hommes. Prepare-toi à mériter ma miséricorde dent de chien. Je t'apprendrai à parler haut, à posłuszeństwo małżeńskie, bziestio, rozumiesz to a słyszysz bziestio, czytaj tymczasem Katechizm i rytuał, rend ton âme à Dieu, mais ton corps est à moi, a iż cię nie opuszczę. Savonarole dit qu'un mari qui mord sa femme est bien dure, mais que la femme est une impie, si elle ne Leprend en partenaire. Or, je t'apprendrai ce que c! est la patience, prepare-toi. Je n'ai qu'entamé mon affaire avec Malczewski, qui est en bon train. Je pars aujourd'hui 13 pour Sokal. C'est à dire, je vais chez ma soeur pour affaires. Je serai positivement le 19 à Wysock. Si je ne t'y trouvais pas, je repartirai sur-le-champ pour Zarzycze danser la polonaise avec toi comme avant 8 ans /.../

k. 126–127

/1833?/

Ma chère Lion vient d'arriver de Leopold. Il a pris le parti d'aller à Carlsbad et m'a demandé de lui procurer un passeport à Leopold ou Krieg me conseille de venir pour régulariser mon permis de séjour. Je te prie donc de m'envoyer tout de suite et par la poste d'aujourd'hui: 1mo – l'expédition de Przemyśl avec le certificat de madame Morska qui y est annexé, 2do – la lettre pour ma soeur avec les incluses. Le tout à l'adresse de Henzel. Je te prie d'y joindre une bonne partie de l'argent que je t'ai remis en papiers en indiquant, że list z pieniędzmi, paye cependant à Czerkaski 4 florins – bon argent qu'il m'a prêté. Je t'embrasse je t'envoie des figures et des robes pour Włodzio, les premières de la Princesse, les secondes de la poste d'aujourd'hui. J'engagerai Leon à passer par Zarzycze. Je renverrai à Madame Morska les chevaux de chez Pawlikowscy. Je t'embrasse, tout à toi

Dz

/Adres:/ à Madame la Comtesse Celina Działyńska, née Zamoyska, à Zarzycze

k. 128–129

/1833?/

Je voudrais savoir, si tu es une vilaine bête et une mechante bête ou seulement une bête? Qu'est que c'est ces excuses de m'écrire et de m'écrire une trop longue lettre en m'envoyant un torchon in 12, si tu reserves le 4to pour Mlle d'Arnaud, alors il vaut mieux mentir et dire que tu n'as pas de temps pour moi, que d'écrire des sottises. Tu ne me dis rien, tu ne me raconte rien at tu trouve que c'est trop, Mad. Morska a été scandalisée de ce que Szulc avait plus à me dire que toi. Pas un mot des enfants, pas un mot de Madame Błędowska. As-tu eu des riziegles, que fait Iza et Jeanneau? Jesteś psiaskudna et cependant ici au bai tout le monde a été frappé de ce que Serpent ne faisait la cour à personne, tandis que Leon ne s'est pas trop gêné sur cet article. On a dancé jusqu'à 9 heures du matin. Comme si l'on était piqué de la taretelle, la psse Adam est allée se coucher à 8 heures du matin et moi, j'ai eu la politesse de tenir bon jusqu'au matin. C'est la première fois de ma vie que cela m'est arrivé. Je sais ici à attendre ma soeur, qui n'ira pas à Leopold. Ses chevaux et ses gens l'attendent aussi, mais ce n'est pas une raison pour qu'elle vienne cette année. Je grille de passer quelque temps à Sieniawa. J'y ai trouvé déballé une partie de ce dont tu t'es chargée de faciliter l'arrivée. Il faut ne pas tarder dans les demarches à faire. Je suis tombé tout d'abord sur ios altercations de Martin Działyński, palatin de Culm avec le celebre Cromer auquel mon ancêtre qui tenait de moi reproche de n'être pas assez bon gentilhomme pour mériter d'être évêque. Enfin il s'y trouve des choses qui ont un grand intérêt pour moi. Ma marche route dependra cependant de l'arrivée de ma soeur. Je voudrais être chez les Pawlikowski. Ton frère est arrivé ici, peut-être aussi pour lécher les pattes à Mad. Morska. Il y a cependant plus de mérite à ce metier que l'on ne croirait, parce qu'elle a l'air d'avoir la vie diablement dure et je ne voudrais pas parler le bout de ton nez qu'elle ne me survive de on peut donc avoir l'air desinteressé, en plus je crois son parti pris d'après certaines donnees et elle n'est pas femme à en changer. Le cousin dit ciociu i kuzynku, i papa l mania, j'ai envie de lui faire en le saluant. C'est une bonne bête recrépie à la galicienne, il ressemble un peu à Mathias

Mielżyński et paraît n'avoir qu'un peu de prétention pour son frac. L'employé de madame Morska m'adore, il me parle de l'espoir de vendre Ryczów. Mad. Morska m'a beaucoup parlé de la Pawlikowska. On dit ici qu'elle est entêtée comme une mule et il paraît que l'on a des griefs contre elle qui précèdent l'histoire de son mariage. J'ai dit à Mad. Morska que s'étaient des principes de religion qui te faisaient arig auprès de sa mère, cela a bien pris, elle paraît approuver tes soins, mais dit że byś wielką sztukę dokazała, mais je crois, że potrafisz dokazać. Il faut cependant agir. Demande à madame Błędowska à laquelle tu diras mille choses de ma part, si Bernatowicz a pris de Mr Malczewski la lettre pour l'employé de Tarnoruda qui doit me faire tenir l'armure et demande, si cette lettre a été remise à quelqu'un qui se serait chargé de me la procurer, mais je te prie beaucoup de ne pas l'oublier. Je t'envoie le reçu de Mlle d'Arnaud et le compte du banquier de Vienne qui monte 338 fl., bon argent tu devrais bien payer tout de suite aux frères Kriegshaber à Leopold, ainsi que 2 fl. 36 qui leur reviennent du port du Schawl. C'est un moyen de maintenir son crédit auprès des banquiers et l'on peut en avoir besoin. Quand à l'argent que réclame Niemojowski, il lui est dû. C'est de l'argent qu'il m'a donné la première fois que j'allais à Paris. Je t'en avais déjà parlé. Je lui demanderai d'attendre le paiement jusqu'à le St Jean et je suppose qu'il ne me refusera pas.

J'aimerais bien avant de répondre à Trentin d'avoir une lettre de ton frère. Je commence à m'ennuyer ici et je ne suis pas si verve. Le retard dans l'arrivée de ma soeur me tue, je fais podszyć ici ma redingotte qui sera tout autrement bien. J'ai donné à Anna les souliers blancs et les gants blancs, qui étaient dans l'armoire à son adresse et je lui ai fait cadeau des botines de Mad. Rzewuska. Je lui ai lavé des bas qu'elle a mouillés en venant ici j'ai été très pocziwie avec elle et malheureusement le temps m'aurait manqué les niepocziwości. Je te demande pardon de t'écrire si peu, mais je voudrais terminer aussi mes autres expéditions et le temps me manque, ainsi que l'envie de travailler. Je t'embrasse de tout mon cœur, chère Siu

k. 130–131

/1833?/

Mon ange, Rheingerger me prête les millle Ryńskie, ainsi au moins les speculations marcheront et en attendant je me ferai vendre ceux du Martin, J'y irai voir Sztecher et Karger pour toi, je parlerai à Mr Joseph, pour nous établir chez lui. Je serai extrêmement sage et tu seras contente de moi, car je t'aime à la folie. J'ai pris ici un nouvel accès de ce mal. Envoie dire à Kobosz d'aller chez Paprocki pour l'avoine – et chez le juif de Pełnatyczne pour la paille. J'avais contremandé ces démarches dans l'incertitude sur nos fonds. Je t'embrasse de tout mon coeur, je ne pourrais arriver aujourd'hui qu'à Mościska. Tout à toi

/Adres:/ Madame la Comtesse, née Csse Zamoyska, à Zarzycze

k. 132–133

/1833?/

Je me suis acquis de la commission qui m'a été donné, 1 idée de faire plaisir à prévalu sur toutes les impressions pénibles que ma demande à du nécessairement produire. Le paquet portera la date du 17. Je le rapporterai moi-même, est honnêteté ou friponnerie? Je n'en saia rieà, car celui qui fait un grand cadeau y gagne quelquefois plus que celui le reçoit. Fait part de cela avec une grande précaution j'ai des motifs pour cela, ne compte sur aucune discretion de la part des intermediaires. Je t'envoie 150 fl., bon argent, je te rapporterai le reste. J'ai changé les a 11–36, si Dymowski veut absolument payer, demande des roubles nie karbowane ale na obwodzie znaczone, te tu stoją dużo lepiej jak złoto i mają kurs ustalony. Je vais à Podhorce, il serait possible que le jeune Biliński dont la mère est Działyńska arrive là-bas. Reçois-le très bien et présente-le à ma tante. Il revient de Genève. On m'a dit cela ici à la police où j'ai appris qu'un second espèce de Bellencourt venant de France ou de Suisse se reclame de moi et veut arriver ici. Deux ou trois messieurs de cette espèce finiront par me faire classer du pays. J'ai donné ma parole que je n'en connaissais aucun, mais la police de Vienne ne m'en croit pas moins en rapport avec les Polonais de la Suisse, dont je n'en connais pas un seul. J'ai prié Alfrèdè qui s'en est très aimablement chargé de représenter à M. de Krieg. Combien il est pénible de se voir exposé aux spéculations d'un tas de gredins, qui veulent tout simplement se cacher à l'abri de noms honorables. J'ai chargé Mr Madajski de remettre les 150 fl., bon argent à Jabłoński à Przeworsk, qui te les enverra. Madajski part vendredi. Je t'embrasse de tout mon coeur, très cher enfant. Tout à toi, mon séjour sera moins long que je ne pensais.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska à Zarzecze par Jarosław

k. 134–135

Ma chère amie, je suis de retour. André viendra demain et nous nous sommes arrangés à t'envoyer un exprès pour hâter ton retour. J'ai une chose importante à te dire. Engage si tu veux Zdziś et sa femme à venir chez nous, mais ne t'arretes pas a Wysock car tu manqueras André qui est très pressé de partir et je ne voudrais pas tarder à te parler. Monsieur Joseph a été extrêmement malade et se porte considérablement mieux – dis cela à Madame Morska. Je n'ai rien emprunté à Leopol et je crois que c'est bien

Tout à toi

Mon foin est menacé. Ne me retiens pas mes chevaux, mais j'y tiens encore moins qu'à te parler – fais vite.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Celina Działyńska, née Csse Zamojska

k. 136–137

Chère Siu, tu ne m'a pas donné les 26 pour Rozwadowski. Remets-les à Michał qui les mettra à la poste à Jarosław. Je suis très pressé de régler cette affaire. Je suis bien aise de n'avoir pas vendre le cheval, car il est excellent. Aucun des miens ne peut lui être compare. Demain je vais chez les Lubańscy et je ne serai que mardi soir à Wysock. Je suis content de ma solitude où j'expédie mes affaires et où je ne t'empêche pas de faire quoique ce soit. Jaś rencontre Zosia qui a les yeux cercles en jaune et bleu à faire rire les passants. Renvoie-moi mon canif. C'est une infamie de me l'avoir pris. Adieu, je t'embrasse.

Zosia n'a pas encore de passeport,

Dz

/Adres:/ Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska à Wysock

k. 138 -139

Mon bon coeur, arrivé à Mościska où mes affaires de chevaux marchaient doucement. Konarski m'a fait aller dîner avec lui chez les Mniszeks de Krysowice. Leonce vient d'y arriver et m'annonce que Zacher l'a chargé de me prévenir que le gouvernement Prussien demandait à celui d'ici de me faire subir les 6 mois de prison pour la Gorska. Écris-moi sur-le-champ à Leopold, maison Potocki, une lettre ostensible, tournée comme cela:

Mon bien cher ami,

un fonctionnaire supérieur que tu estimes beaucoup a chargé Leonce Rzewuski de te prévenir que le g. Pr. réclamait de celui d'ici de te faire subir les six mois de prison au sujet de la Gorska. Comme je suis malheureuse de t'attirer ce déboire, je ne puis pas dire que j'aurais préféré l'abandonner à son sort car je ne fais que tu auras horreur de tes six mois de liberté si la vie de cette pauvre malheureuse devait te les procurer, ce qui me désole c'est que l'on te supposera de bien au très motifs que ceux qui m'ont fait agir. Comment leur faire croire que tu sois si bon pour une inconnue et surtout que cela ce soit fait à ma prière et pour ainsi dire par moi-même comme maman pourrait certifier cela mais le gouvernement Prussien qui n'a rien à te reprocher comme conduite publique profite même de mes bonnes actions pour te punir, d'avoir une fortune dont leurs employés ont envie et une réputation qui leur fait envie etc etc etc

N'écris pas un mot qui ne puisse être lu. Je porterai la lettre à Sacher, mais il faut qu'elle soit calculée à un grand effet. On dit que la prison pourrait bien n'être que des arrêts à Zarzecze. Enfin nous verrons. Écris-moi sur-le-champ et envoie ta lettre à Przemyśl. Je t'embrasse de toute mon âme, tout à toi

Dz

/Dopisek:/ Il faut dire que tu n'as pas vu Leonce toi-même, mais qui il a donné la commission de me parler.

/Dopisek:/ On me dit qu'il faut mieux me faire ta lettre comme si la nouvelle de la réclamation t'était parvenue de Posen directement.

/Adres:/ a Madame Działyńska, née Zamojska à Wysock. Pilne.

k. 140

Dent de Chien, je voudrais bien t'embrasser. J'en ai une envie qui n'a pas de nom. Je te défends de te coucher plus tard qu'à 11h. Tu partiras quand tu voudras, mais sans enfreindre cette condition, je tiens beaucoup à t'avoir mais encore plus à te conserver. Ceci posé, je veux que tu te dépêches autant que possible, mais toujours en te couchant à l'heure indiquée. Ceci est un ordre, au nom de tes obligations, comme elles sont imposées par un Sacrement. J'espère que tu rempliras au moins celles-ci. J'envoie Staszek avec la bryczkz pour prendre encore quelque chose. Il faut qu'il revienne à midi demain avec des nouvelles de toi. Ma tante t'enverra une calèche z ferdekiem qui partira après le retour de Staszek. Staszek pourra aussi prendre le reste. Ma chère amie, je veux que tu vienne, je le souhaite de toutes les manières, phisiquement et moralement, mais je veux que tu revienne vivante et pas morte. Je ne suis pas comme les vôtres, qui aiment les devouements couteux, mais je te connais comme une excellente bête qui cependant a besoin d'un coup d'éperon. Je voudrais te le donner et user de tes moyens mais non pas en abuser. Je vois que je prends le style d'Ovide qui dit très bien, mais la même chose de manières. Or, je veux t'avoir, je veux que tu viennes, mais en disant *poczciwy wąż, a nie brzydka bestia*. J'attends ta réponse, les chevaux partiront tout de suite après jeudi. Il faut que je sois le soir chez les Fedorowicz. Si tu n'étais pas ici, je partirais pour Leopold z prawdziwym żalem na ciebie, nie wstępując do Wysocka. Si Faliński vient /et 11 peut venir/ je l'emmènerai tout de suite et j'arrangerai son affaire malgré

k. 141

/1833?/

Chère Siu, je t'envoie une lettre que j'ai commencée à écrire dans un moment, où j'avais peu de choses à te dire. Je les ai donc écrit de manière à t'occuper cependant longtemps de ma personne, car je t'aime bien. Ma soeur est arrivée. Elle me chagrine à voir. Cette contraction dans la bouche donne une intonation déplaisante à sa voix et grandit un oeil plus que l'autre. Elle est tres forte, elle est chauve, mais ce qu'il y a de singulier, c'est que c'est un certain type d'indifférence joint à une grosse voix qui m'incommodent le plus. Je voudrais que vous vous voyiez et je crois que ce serait bien. Elle va d'ici dans ses terres où elle ne saurait trop comment nous recevoir faute de place et elle ne viendra à Leopold que lorsque je souhaiterai que tu n'y sois plus. Vais donc, si tu pourrais venir ici avec la calèche de ma soeur et les chevaux qui reconduisent le frère du medecin Kaczkowski. J'ai demandé que l'on envoie la calèche plutôt que la voiture, car elle est plus légère. Prends, si tu veux, un des enfants et laisse les autres à Hedvige. Ma tante te renverra, arrive un peu propre si tu veux venir, si non – écris-moi une lettre dans laquelle tu furreras une excuse, que je puisse presenter. Je suis bien malheureux que Constantin ne m'écrive pas et que les chevaux ne viennent pas. J'irai en attendant à Sieniawa où l'on me previendra de ton arrivée, si tu viens. N'oublie pas de payer le banquier, pense à mon armure et de Malczewski. Écris-moi. C'est infâme de ne pas m'écrire. Je t'embrasse cependant, ne te gêne pas pour ne pas venir. Si tu ne veux pas, mais si tu viens – mets-toi bien chaudement, car tu auras un nocleg je ne sais où. Adieu, je t'embrasse.

k. 142

Becassine des bois, je te prie de venir dîner ici avec nous demain, vendredi. Ma soeur est arrivée et partira lundi. Demain après dîner tout le monde va à Roźniatów. Ammene Charles, J'envoie à ta soeur un projet de gallerie basse. Il est architectonique et sera mieux infiniment que le dessin qjl est très négligé et un peu incorrect à cause de la petitesse des dimensions et de l'impression de tous mes moyens d'exécution. Sur cet étage nous placerons l'orangerie pour laquelle j'ai un projet turquesque que je crois très élégant, aussi je prie ta soeur de me renvoyer le plan ci joint pour y adapter à l'aide de tes conseils un charmant projet, aussi peu couteux que gracieux. Le maçon peut se tirer d'affaires avec mon dessin, mais je me charge si cela convient de surveiller en personne l'exécution des deux premières arches. J'ai été assez heureux pour appliquer scrupuleusement les règles de l'art aux fondations existantes. Cette partie doit être exécutée élégamment. Je te prie beaucoup de venir et de me rapporter le dessin, si on le trouve bon. Je t'aime bien, je t'en donnerai une preuve qui je crois te touchera. Elle est le produit de ma solitude et de ma tendresse pour toi. L'un et l'autre pousse au devouement. Rheinberger te prie beaucoup d'amener Jean et t'attendra ici pour dîner. Il faut que tu partes à 8 ½. Adieu. Je t'embrasse de tout mon coeur. Tu pourras ramener Jaś dimanche. Laisse le reste à Wysock.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Zamoyska, à Wysock

k. 143–144

Ma chère amie, je ne te reproche pas de ne m'avoir pas tenu parole. Tu n'en est pas plus coupable que d'avoir des yeux bleus que j'aime beaucoup. Je ne t'ai pas envoyé de chevaux et j'ai dit à Zdziś que je ne serai pas assez bête pour les confier au hazard de te voir arriver dans 6 mois ou un an, pour de fort bonnes raisons à la verité, mais qui cependant m'empecheraient de labourer cette année-ci. Enfin te voila – à Wysock. Si cela t'est possible, je te prie de venir dîner demain à Oleszyce, où nous essayerons de t'attendre. Au revoir, je t'envoie 105 fl. c. m. en papiers et 5 fl. en Zwanziger. J'ai trop à faire pour pouvoir aller à ta rencontre, ainsi au revoir. Dis à Miss que j'ai été dans sa chambre et que j'ai été indigne de l'état de son matelas que j'ai fait refaire à neuf. Sa chambre est lavée et son réparé, du reste je n'ai rien pu faire dans la maison ni devant la maison. Le bois pour ton ganek est deja déposé devant la maison. Świnia jesteś. Au revoir.

k. 145

Ma chère Lzin, je te dirai que mes rancunes faiblissent à mesure que je te crois plus pres de moi. C'est une bêtise, mais je te trahirai un secret que je tâche toujours de garder à ton egard, car tu ne merites pas ce genre de confidences, mais je suis très amoureux de tizoi, je ne puis supporter ni ton absence, ni ta confiance dans d'autres individus quel que soit leur position à ton égard. Si nous vivions dans l'antique Rome, je t'aurais peut-être regretter 20 mille fois mais c'est égal, car tu me tues, tu me depraves, tu me rends mechant, vicieux, tu m'irrites au point de me faire le mal sans autre motif que les accès de rage que tu me donnes. J'ai cependant le droit au nom de la religion et des loix d'avoir une volonté à ton égard au mois de de l'année dernière je te demande avec toutes les instances imaginables de partir sur-le-champ au mois de mai de l'année suivante. Tu me demandes d'aller au devant de toi eu chez toi à Vienne, c'est bien mal me comprendre.

k. 146–147

Chère enfant, viens quand tu voudras, ne te presse pas et ne te fatigues pas. Si on te donne des chevaux à Wysock, je t'enverrai en plus demain pour lundi une bryczka couverte avec 4 chevaux. Je préfère que tu ailles en bryczka. S'il fait beau, c'est plus sûr, je t'ordonne même je t'envoie mon coussin à mettre sous Dziou. Michał pourrait prendre une partie des bagages sur le wóz. Mes effets de Paris sont arrivés, le prêtre se charge des affaires d'Hedvige. J'ai eu tort de t'écrire le matin que j'étais souffrant, car pour m'en punir je le suis devenu après dîner, mes chevaux m'ont fait tomber entre eux et m'ont distribué en toute amitié quelques coups de pieds dans le corps. Cela ne m'a pas embelli, mais ce qui vaut mieux c'est que cela ne ma pas tué et pour preuve je vais aujourd'hui à la pêche à Prudnik, quoique je sois passablement endolori, les guzy ont meme diminué depuis hier, pour mon bonheur les chevaux n'étaient pas frères sans quoi j'aurais certainement le cervau fêlé à l'heure qu'il est. Au lieu de cela je n'ai que le coeur sensible à tes grâces et à tes appas. Mad. Morska dort ainsi je puis lui demander des livres. Je t'embrasse de tout mon coeur. Tout à toi

Dz

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamojska, à Wysock

k. 148

1834

Le désir de faire bien m'a porté à me charger de l'affaire de la vente des voitures. L'offre que l'on m'a faite est désespérante, c'est 100 fl. pour les deux. Je vais remuer Ciel et terre pour obtenir les 450, mais les ressorts droits qui ne peuvent pas être facilement transformés en ronds sont un principal obstacle. Leon m'attend pour aller chez Krieg. Je t'embrasse de tout mon coeur, tout à toi

k. 149

/1834?/

Chère Siu, je t'envoie les chevaux, mais il faut être ici à midi, ainsi partir à 8 ½ vu l'horrible état des routes. Songe à rester ici jusqu'à lundi. Prends Jaś et Iza. Rapporte-moi ma clef que j'ai laissée sur la table avec des échantillons de sprzączki. Je viendrai peut-être à ta rencontre à Jarosław. Fais moi demander à la Gwiazdka. Je t'aime bien. Je ne sais si les lettres de la femme de chambre sont chez toi ou non pense il faut les expédier d'ici. Prends le petit cachet avec le Koziółek pour les cacheter. Je t'aime bien, adieu Siu, au revoir Siu, je t'embrasse.

/Dopisek:/ Je te conjure de ne pas faire attendre ma tante.

k. 150

J'étais à déjeuner, lorsque Valentin est venu en courant m'annoncer que tu arrivais et j'avais si bien calculé que je me proposais d'aller en sortant de table à ta rencontre. Mademoiselle Świdarska a été très aimable et très modeste, Elle a paru ne plaindre de mon mécompte. Les gens d'ici ont fait preuve de plus d'intelligence que moi, car tous voulaient parier que tu passerais les fêtes à Varsovie. Je te prie beaucoup de consulter Malcz. Pour ta santé et le bon sens pour savoir qu'en voyage, quand on est souffrant il n'y a aucune honte à se reposer. C'est ce que je me suis permis moi-même. Je te remercie pour le soin que tu as de m'entretenir de nouvelles politiques qui sont très bonnes à savoir lorsque l'on en est curieux et je suis bien au regret que nous soyons au mois d'avril ou le temps n'est pas très fixe d'habitude. Il sera certainement plus beau à moi» d'août, avant a ta «ar.té', Je "i-e de..ade &vec in;;Csn0e de eonaul* ter Lr unies, à'u'ii vole 0'll l'aut te faix© saigner ou s à il ne t*faut qu*¹ un confesseur pour 1« veaâreâi Saint et un peu âe "baba pour le dimanche au ralaia bien* Conaae cela 3Q terîsine ge— î'!.eral«rr'ert le àsjfdî» « te prierai à 0 "3 faire asToiar »i les veiiiitrcneàs 5a eorfo&sflur te •;:&?: ieàtero*^t 5o quitter Varsovie ee .jû«r-ia« «T« t¹ mincie l'.'-àe-it q->c- t- '-r? "C'â«iâe^x. le voitaylwr eu fi-ràron a dr;.lt "à 4oc .fi. Nons étions «CKTOT: TU êe eel»* 1* t,¹ e;iiéra«»c «oasacô tu »se 1s

î* de n.*av6ir point d 'ausai aimables clouée» a %•

su la lorGàu©à à* isâ lettre? puisque il n'y a point 4 ,,03 àe celle—ci» «i'âi e^x<xrJ.t par la poste â'sàavrâ'bizl li Je t'ai deaaside i¹ adresse de —Ile « d'Arnaud qàue àe n'ai pas *t qu'il fallait m'eavayor a~a lieu âo raiscmnea»nta« 31 l'aafpmt ai joint EQ te ,'fu.ff irait pas» ampru.it'3 afaas aa iseTe» roais pas autre part* Je t'embrasse. Mon avant dernière lettre t'aura fait sentir comblée 11 a¹ a été" agréable de voir là Swideraka an lieu es tel*

M j*ttAg«-tûi ôsr J'alae tracere ilev« peu de e'ioses f>î« rl«s* t'ôa,àra«6fef
 ââleu» -1 t- ::e reàààB pà-j àa.ur Is 5t

ly.-ii te ¥2lr "a. la ài-ati» - Jleu.

/Dopisek:/ Je t'envoie 1CO ecus et 100 fi. sans les annoncer, car il faudrait attendre la diligence.

Chère Siu, je t'aime bien et je t'annonce que j'ai d'abord éprouvé un refus nette. J'étais sur le point de m'en retourner l'oreille basse, lorsque la belle qui a 55 ans et ressemble a une vachère, mais cependant connaît mieux l'or que le similore, s'est trouvée chez une accoucheuse où je vais déjeuner car il n'y a que des juifs dans cette sacrée crapaudière, et la après avoir fait connaissance elle s'est fait donner deux \$ comme entremetteuse et m'a fait obtenir de voir les livres mardi – de choisir ceux que je veux * et ensuite de nous arranger sur le prix. Je serai surveillé car l'on sait qu'il y a des volumes qui ont été payés 20 ducats» mais le worek judaszdw *m&* m'aidera peut-être.

Je t'embrasse

/1835/

J'envole les portraits» Je viendrai lundi. J'ai dépensé un argent fou a Lan*eut. Je cherche a me refaire sur une spéculation d'avoine, HV-eta, m'a en attendant, fait cadeau d'un superbe sabre polonais* La Princesse Camille est très jolie hors ses mains qui sont affreuses* Mad.Wanda Skrzynecka est fort laide hors ses pieds qui sont fort jolis. Madlle Kazimiera est de retour mais je ne l'ai point encore vue. Les fermes m'adorent, les hommes me font des cadeaux. J'écrirai demain des lettres pour ta mère. Mr Alfrede arrive le 26. Si mon sabr» ne vient pas peut-être, que le Prince Sanguszko père qui est & Tarnów et qui fume beaucoup en donnerait – et quel» ques livres. Je t'embrasse et je te félicite d'avoir un mari qui fait les délices du genre humain.

Tout a Toi /Adres:/ Madame la Comtesse Lincia Dziayińska, née Csse Zamoyska

/1835/

Cette fois-ci j'ai oublié la clef. Tout de bon renvoie la moi tout de suite, et les noyaux *m* avec, c'est à dire ceux que tu veux m'accorder. Je pense que nous en planterons peu ici car il faut au moins pouvoir récolter ce que l'on semé* Je t'aime bien quoique nous ayons passé par Ostrow oli hélas je ne me suis pas arrêté nous avons failli tomber dans un faussé» Je t'aime bien et tizrès bien, je t'Kfe t'embrasse»

Dz

/Adrest/ à Madame la Comtesse Działyńska, Née Csse Zamoyska I; Vysock

/Ostrow, ok.1835/

Ma chère Amie, je soupe a Ostrów oli l'on est occupé des parquets» J'ai beaucoup engagé à se servir d'une bordure de l'al-hambra avec une rosasse. J'ai dit que les dessins que Faliński achève donneront une idée du genre, dacfc Je te prie donc d'envoyer un des deux dessins à Madame Brodzka par cet exprès, elle le renverra le lendemain. Je profite d'une bonne occasion pour t'embrasser) encore une fois. Tout a Toi

Dz

/Adres*/ Mad.Działyńska a Wysock

Jarosiaw

CL

Ma chère enfant, j'ai vu Jaworski. Il eovoie «cheter des boeufs a une grande foire aux frontières de la Volhynie. Je crois le moment très opportun et si j'avais 350\$ de plus que ce que nous avons, je pourrais entreprendre cette spéculation. Je te prie, demande a la Psse Sapieha si elle ne **aoocfc** nous les prêterait pas. Mardi soir mon homme doit déjà se trouver à Ostrów. Mes prairies sont déjà fauchées, mes pâturages sont admirables et je ne voudrais pas manquer une occasion de m'appuyer sur conseils et sur l'expérience de Jaworski, 100 boeufs me coûteront à peu près 600 #

V

Nous en avons 250 nous rendrons le reste a la Psse des que l'argent de tes frères serait arrivé, à la rigueur. Je paierais même des pour-cents.

Envole-moi une réponse par tes frères.

/Adres:/ à Madame la Csse Dzisiyiiske, née Csse Zamoyska a Wysock.

Posianiec zapîacony. /Do\$dsekî/ Pense a mes graty, la baK et la bouteille

/133V

Chère Siu

Je t'envoie des fraises et ne puis rien te dire de ces pays, si non, ze èniwa et que *me* tente est partis à 5 heures du matin à la minute, comme elle l'avait annoncé. L'ennui de mes journées m'a inspiré le projet d'aller servir en Espagne et cela don Carlos, car je

S«iS

crois que les succès emmèneraient une guerre générale et j'ai envie de voir cela, de voir danser le Boléro et le fandango et les bises espagnoles. J'écris à Léonce pour qu'il en soit et à Lengsnau pour qu'il nous recommande aux agents de don Carlos, Je sais que tu me gronderas mais mon spleen me reprend malgré la société de Jfdrzej. Tout à Toi

Chère Péniche, Hedvige ne te répond pas parce qu'elle n'a pas de temps. Léon est ici. Madame With n'est point partie parce qu'elle a un peu de fièvre. Je coucherai aujourd'hui b Prze-myél, et je t'embrasse et je t'aime bien, voilà tout ce que j'ai à te dire. Ce grediri de Jean me néglige beaucoup, il est 2 heures et je ne l'ai pas encore vu. Tout a Toi.

/ok.1835/

Je t'envoie la lettre de ta soeur que j'ai lue, c'est bien vilain 3 toi de ne m'avoir pas écrit. Le cosaque de Wysock r>eut bien passer par ici, lorsqu'il s'agit d'accorder un piano et quand ta grand mère est tualade et que tu es une bête» alors il ne le peut pas. Je viendrai aujourd'hui s Wysock pour être demain chez Sewerln. Mercredi je partirai pour Rycz6w où Fijaikowski m'attend. Je n'ai pes d'argent et je ne sais que faire. J'ai employé le mien à acheter uns nouvelle jument. Si Konarski ne *me* rend pas le mien, je serai très embarrassé. Malgré cela je t'embrasse. Je te prie d'être déjà couchée quand je viendrai. Au revoir sur les 11 **âesudc** heures.

/Adres:/ & Madame la Comtesse Dzaiyrôska, née Csse Zamoyska a Wysock

/ok.1835/

Ma chère enfant» j'ai été touché et très content de l'opâ-
t0k et de ta lettre. Je t'aurais d'abord répondu si je n'avais
regretté d'envoyer un exprès dans sans ces hautes neiges» car
j'avais pris un redoublement de tendresse pour Lizoi quand je
t'ai quitté, tu me plaisais beaucoup et je t'aime bien. Je n'ai
pas bougé d'ici depuis ton départ excepté une visite a Roéciszewski|
pour voir s'il n'y aurait pas quelque chose "b fsire pour Êurawieckd
ûiiko. pod siodleta est la bête la plus extraordinairement belle|

que j'aie vu de ma vie. C'est cocime une superbe gravure aux pieds

jnfed. jf qui sont déjà usés. Falinski travaille sous ma direction pour Camille.
Nous avons fait des choses superbes. Je me suis trié sur les revenus de
Roàniato'w. Nous aurons indubitablement 1000# jusqu'à la St Jean. Demande 'b
Léon s'il veut acheter 12 de mes meilleurs boeufs. Ils me coûtent trop cher a nourrir
na suchej pa-szy et j'ai vendu mes pommes de terre. S'il ne veut pas acheter peut-
être louerai-je de la kvfOucUa ^{chez} lui s'il en a vendre et s'il peut placer 12 boeufs
auxquels j'enverrai du foin d'ici. Réponds-moi tout de suite e cette question, donne
a Staszek de l'argent ne butelkf rurau i 2 b.wina czerwonego. Je viendrai chez toi la
v«il3e de la Nouvelle Année. Demain on lavera les chambres. Elles seront prêtes "&
te recevoir après la Nouvelle Année. Renvoie moi le permis pour nos affaires de
Craoovie et dis moi si M.Alfred se charge de feire venir les nôtres, mais je te prie,
reponds moi punkt w punkt. Encore une affaire – est-nue Pachalski a reçu et
envoyé une réponse au sujet d'une amure b Kgd.Siedliska ou a son fils. Jo
t'embrasse de tout mon OT coeur» Touiî a Toi

Dz

/Adres:/ àMadame 1© Comtesse Dzisijnska e Wysock

•

/Dopisekt/ N'oublie pas de dessin des Kraty

Ma chère enfant, hier à 8 heures du soir on m'a enlevé Jan à Roñiatéw. Le même jour on a pris le slusarz "h Pruchnik. J'ai couru à Rozniatow, mais tous mes efforts ont été* inutiles. Il faut absolument que mardi tu sois ici, car quand j'ai dit que j'irais à Leopol, ma tante a pris un cxir long ainsi voilé encore une fois que Madame Celino ne viendra pas. Je lui ai dit que c'était et pour toi et pour elle que tu venais. Il faut absolument venir. Le temps est superbe – peut-être sauverais-je Jean qui a eu la singulière idée de dire qu'il était né et naturalisé en France, ce qui peut lui réussir. Je t'envoie une foura et 4 chevaux pour y mettre plus d'effets. Demain j'envoie une voiture et 4 chevaux, la calèche de Cécile fera le reste. Dépêche-toi, je souhaite extrêmement ton arrivée. Que Feliilskl vienne le dernier. Je le prendrai avec moi "b Leopol, mais qu'il achève les dessins pour Madame de &rieg. J° lu envoie le brouillon pour le dessin du milieu. Je t'embrasse de tout mon tes coeur, écris-moi et axxia&K arrive [. ••} ici que je ferai a Leopol les affaires de ta grsnd-mère en même temps que celles de Jan.

/Adresî/ Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zaraoyska b Wysock

Ma chère enfant, je viens d'apprendre que Mad.Morska est **allée** à Medyka, voir je ne sais quelles fleurs et qu'elle ne reviendra que demain soir, avertis ton père pour qu'il ne se donne pas une peine inutile, car je serais charmé qu'il trouve *ma* tante chez elle. Je vais moi-même demain *chez* Zaklika pour nies affaires de boeufs. Tout a ioi

Ha chère enfant, tu sais bien que je suis toujours très heureux de t@ voir. J'ai voulu être un peu seul, car je n'aime pas que l'on me regarde, quand quelque chose *me* fait mal. Mais ne viens ici qu'avec la permission dIledvige. Le temps est mauvais, fais bien attention, sers toi si tu le veux absolument, de la petite voiture de la Psse G^{8le}. Que ton frère ne s'inquiète pas de notre commission, qu'il en charge Constantin, s'il veut, puisque c'est Constantin qui m'a demandé des pleins pouvoirs. Qu'on donne 5 ou 600\$ et ces messieurs auront fait une bonne affaire, qu'on ne donne rien, cela m'est encore égal. Je tiens surtout è une inaltérable conviction de ma propre loyauté. Si Cyprysinski accordait un sol d© plus, que ce qu'il croit rigoureusement dit, nous changerions de rôle et cela ne me convient ni aveo lui, ni avec personne. Prie beaucoup Jean de ne se chagriner d'aucun refus, ils & ne m'affecteront guère. En se chargeant de nos affaires qu'otil les fasse comme je ls ferais moi-même. Donner plutôt mille fois de son son bien que de prendre une fois de celui des autres. Quand a la ferme de Rfcsaje, dis lui que M.Zamoyski en nous a tant les moyens d'administrer et de mettre en ferme les terres d'ici. A force de retards dont nous ne sommes pas causes est tenu a remplir les obligations de tout fermier qui se trouverait a Rfczaje, et de payer a la St Jean ou enfin à peu près le montant de cette ferme. Le 1er août il faut que notre argent soit en Bukowina, mais si cela ne lui convient pas non plus,

c'est encore égal, qu'il paye a la St Jean prochaine. J'ai assez de

l'

crédit pour trouver les fonds dont nous aurons besoin, enfin i'instru-

ction que j'ai a donner n'est pas longue, que l'on fasse tout ce que l'on Sbudra, cela m'est égal. Je t'embrasse de toute mon âme. Si tu tiens a venir, viens a Rozniatév et je t'accompagnerai a Zarzecz®. Tout a Toi.

Dz

Dis a Jean que je prie beaucoup que l'on ne se âôle pas de l'affaire des terres de ma pauvre soeur, on la gâterait, il faut avant tout eon-naitre au juste sa volonté, je ne permettrai pas d'y changer une ligne.

/Adresî/ à Madame la *Comtesse* Dzalyàska, née Csse Zamoyska a Wysock

Tarnôw

Mon bon Lineia, je suis a farnow, je part clans l'instant, j'ai diné hier s
 Laricut oli je croyais trouver ta soeur et ton frire. J'ai passé la nuit en bryczka, je
 ne vais donc pas chez les Prinoipesses. Je hâte *mon* voyage et mon retour. Prie ton
 frère de ne pas partir avant ce retour. Je serai a Wysock d'aujourd'hui en 8 au plus
 tard. Ce serait un grand avantage pour nous de pouvoir établir avec précision les
 bases d'un arrangement même temporaire. Le besoin d'argent pour ce voyage et
 des éventualités que je ne puis «oaaQaQbe prévoir m'efforce a vendre du blé avec
 près de 20f de perte. Tu y gagneras seulement 14t-z <yvxcUu*/wû mais ces
 petites pertes nie mettent en fureur, quand je sais que je dois les attribuer a la
 negligence a ces messieurs qui lûalheureusement ne payent ni d'argent, ni des
 parole!

/.Adresi/ o Kademe la Contesse Dzielynske, née Csse Zonioyska par
 Jarèsiaw, a ¥ysock

Je te prie de l'écrire tout ce que tu sais de la mort de ma soeur. J3 suis très bien ici. Ma tante me permet de rester à Roinia-tow. Je demeure dans la miocarnia. Je t'embrasse. J'ai écrit à Fija2> kowski pour qu'il aille tout de suite à Dresde. Ma tante **afc** envoie aussi demander un passeport pour elle et elle partira dans peu si cela peut faire plaisir à ma mère. Je t'embrasse, tout à toi

Dz

/Adres:/ à Madame la àsse Działyńska, née Csse Zamoysks è Wysock

Zarzecze, dimanche 4 ou 5 /1836/

Tres chere enfant, je dietę a Kobssi Barce que je suis tres occupe* fe embalier.

W tera momencie pożegnałem się z Reinebergererc. Był tu u irnie celem pożyczania czy to ode ranie, czy cc irojej ciotki 500 Reńskich srebreiE. Tych mu nie dęliśmy dla 48 przyczyn, z których pierwsza, że pieniędzy nie mamy. Mówił mi obszernie o ukłcdach 7 księciem Leonem, nareszcie pokazał mi i list ksifżny Wfcrtembergskiej, która rau oświadcza, iż bądź co bądź, będzie *mu*. wypłacana pensja dożywotnia i że ona uwalnia go od obowiązków jakichkolwiek co do jej osoby, a w przypadku, gdyby P@*¹ Ordynat nie zezwolił na wypłacanie swojej części tej pensji, iż naowczas zastąpi ją książę Adam i ona, stąd wynika iż pensja jest jemu prawie bezwarunkowo zabezpieczona, bo i ksiapà Konstany jak z listu uważam, także odstępuje od warunków—ości. Reineberger zaś ciągi® stoi przy propozycji swojej wzgiàdesi czterech lat. Dowiedziałem mu wyraźnie, iż zupełnie go kwitują 2 kondycji obowiązków względem Ciebie i twoich Dzieci, z których się zresztą nie bardzo wypraszał, Ja zaś nie mogę zezwolić na warunek liczenia Ciebie, a szczególnie projekt księcia i»eons iż Ty także należysz do opłacania jego pensji, był w kontrakcie umieszczony, choćby Ci nawet dei kontra rewers, uwal* niejacy Cię od tej wypłaty. Nie pozwolę na wzmiankowanie obowiązków, których byś istotnie nie dopełniała, mogłoby t Ci to *być* pożyteczne, ale nie jest przystojrurie.

Dziś jadę do Oleszyc. Michała się jeszcze nie doczekałem, W czwartek będę we Lwowie, ale proszę Cià pisz natychmast na pocztę do Jarosławia do Reinebergera z zawiadomieniem_{fc}go, czy książę Leoa zezwoli na cztero letni kontrakt. Ja myślę, ie płacąc tylko 2GC#Jf byłaby to poniekąd eko

nomia, ale trzeba żeby Twój«a odpowiedź koniecznie doszła do Reinebergera przed przyszłą niedzielą, bo w ten dzień wyjeżdża i już podobno

do Polski po kspitaiy, kt6re rau tam zalegly, e kt6rych wypiatf przy-rzeke
 mu sukcesor psna Suchodolskiego, na kttfrego wsl ras jakàé sume,
 2ahipoteko*#ane£. Ecris lui bien vite, je lui ei dit d'inffiiencezs vérités entre autres
 que si l'on ne payait pcs le gé*né*rol Rybî'-'sk.i, qui svait prêté de l'argent, /il/
 peut être Oi<?n<? injuste à l'eàalisir de véritables créanciers de le payer lui, et
 qu'en plus .je croyais que 1er \±

LeuA% loix défendaient même aux mslades de faire des leM àVlàurs
 niedecins.

véf<Snce, qui existe positivement en Franc*³, enfin 4 ans de gagnes sont
 aussi du temps, écris lui sur le champ. J'aurai beaucoup ds choses "b te dire» mais je
 crois que je t'embrasserai encore beaucoup plus que je ne te parlerai, car j'en ai
 bien envie et je t'aime bien. Tout a -toi

/Adres:/ fc Madame la Comtesse Dcialynska, nê*e Csse Zainoysl:a a Leopold
 w paiacu Beworowskich

Olessyoe»Janvier 1837

Chère enfant» 3^{a*} re<|U ta lettre entre Olesayee et Jaxo—

. Je n'en avais lu que trois lignes et *j* étais heureux d^l tendre dire au porteur» que des marchands m'attendaient» Il semblait» que la Providence me les envoyai t»pour te donner de quoi* aller recevoir la bénédiction de ta iiere» raon bon ange*

Demain j'aurai l'argent» *\$e* t'apportera 20,000 florins d® P.

He tarée pas un instant, nous aoiames pauvres» mais la bénédiction dautie nèr© eot un trésor pour les enfants. Je suis *même* heureux, que ce ne soit paa ton argent» que Je *t** apporterai» Oàest le produit de tsa» travail» ."«and tes parent© t'ont donnée àsioi, 5à^{fl}1 fait au fond de aon coeur, 1© voeia de les payer tôt oa t~rd. Par toute aia recona«aiS3ancô» o'est pour remplir oe voeu» que Je ouis allé à Paris» que 3 *ai voulu reisplaeer tes frères» et 3© t'assure auàalors il se paraissait que je payais àbon mar<| che' le bonheur de t'avoir» *mon* bon ange» Aujourd'hui 3e ferai plus» Je me priverai de toi» je su:portersd la plus cuisante peine» que je puisse éprouver, pour te procurer le plus doux soulagement» que tu puisses souhaiter» îàattens pas ton Père» car nlorà tu nuirais que pour toi et 5@ suis intiseiBent convaincu» eue ce voyage n'est rien ràoins que necessiire a ta santé» au* il te sera peut-être nuisible» mais va, ches ta mère» c' eet un devoir, "nie à© ne t' eiapeeherai gainais de reiàlir» parée que dans ma conscience 5e ne crois pas» que le danger que tu courras a oit asses réel pour te priver de la consolation d^l embrasser ta mère. Je donnerais encore auàouscàhui mon bras droit» pour pou—

/ s

voir *m.®* dire» que nia pauvre aoeur & été comblée de toutes les preuves de mon adoration pour elle et pour que» eai»e **dit f acite** "Se© yeux n'aient en rien *a désirer dans à ses derniers isomènte,

A

>

Mon cher coeur» 3© t'aime de toute non ase» Que Dieu te bénisse*

fâche de partir, les derniers àours de la semaine* Je serai a leopol après deiaain» Je vais aller vendre mes boeufs, coûte que coûte, pour t'en apporter le produit. Sois bien convaincue, que Siecher ne te croyais rien moins gu© gravement malade, mais ou ««st fait un principe, d* t'effarycr pour obtenir, que tu te et les médecins sont enchantes de tes craintes, pour se

faire et mi«ux valoir et mieux payer. Je serai a £©opol la nuit du jeudi au vendredi au plus tard. Je t embrasse de tout son coeur* Je t Soi envoie une estafette pour te calmer et pour te dire, puisque tu es si curieuse de savoir la mine que 3 'ai faite a ta lettre, que j'ai seulement beaucoup pleure et que 4® t aime bien son bon ange» Je suis tout a toi

&aiñ®ut, marsseo 1837

chère S lu» c'est ciiraafiiche ©t Je tiens a te tenir pa-rôle, le Jour ou J ' ai te quitte» nous avons couche \ f araôV • Le

lendeœain J el été a uunsnieka d® trop tonne heure jonc pour voir voir les ciaEsae» liais aases tard pour n'arriver pour la nuit qu'a îjpsntt Càdsioséw. ïïQUS dînons ici et noua proposons de coucher àRoinlatéw* Voila quand à la inarcheroute. Jeanneau se porte

SORS® pinçon» c'est àdire qà il est extrêmement gai.» saie misai il ne m. gage eosse un Oiat«i» ce que m'inquiète presque et Je le

senarai a Laopol pour que 'Hhelberger en Juge» comme Je le pieé-cic beaucoup» il lui prend des aa@\$3 d'une telle folie que Je suis) oblige de gronder pour quà il ne se casse p&a le eol» càtasd Je le tcmntento un psu et fa¹ il cri® iàzianaio, Je le lâche tout de suite» et quand lui basson© de ses extravagances» Je crie aussi “.aiaiaaio et ce mot e«t deremi aao.i”e pour nous, tu es devenue notre diviüttté\tertôlatr@ mi point qu© quand il a anvte de rece cer d«o folias» 11 B« dit * ai® aa Baiaassi» quand alors Je tonbe sur lui» il cri» sa Juà Jeat l&aJLauaaia et cela m® détailre scmveiît le coeur» par l¹ expression de verita qu il *smt* àt* annoncer* II n'ost îaèffis pas goumaM» c© qui m'inquiète aussi» nous faisons Gxtrànvœent attention 'i sa dietjfte» s©a selles sont bonnes» son

V

X

\

humeur tout a fr.ïit folle» <Jô lui ai acheté un© selle a 2e>rnw

tout ce qui y appartient et cela le saet enoor© d© meilleur

humeur. Je croie preaoue luelquefoia que toua les projets dont

3<> lui parle diainuent son appétit» Je lui faia faire d excellentes aoupea qu'il Jifânge très Tolontaiier, saio il ne se soucie pas de viande* Je aa le presse pas, sais Je lui refuse les pâtes*

Une 3ut:t?e cfiose oui EJ*étonne c'eot qu il l>oit très peu. Je n'ose

pas lo droguer cor il a l¹ îiir d¹ être prêt^Na sauter

X j ,.

son médecin. Au moment où \$ HEK±S je t'écris, il attaque
wiski eoBsae un fnc furieux. Demain ou après demain je t'écrai
s doœa pour les grains. Si ma lettre arrivait trop tard» en voila
le reauœe des légumes – et des grains d arbres forestiers utiles:
les ou érables sucres, rouges, les pins, la
tannée,

pour faire la bierf®, les chênes comme 1© quer–eiron pour faire la
couleur connue sous ce nom, Nous t embrassons ainsi que tes chiens ego etiam
\$» & saskxaBEsa je t aime et je t embrasse bien tendrement* Le OMen \ ajoute
le "moi aussi". Que Dieu te conduit

‘ S \.

et te bénisse. Mes amitiés a Jean et mes respectes przyjacielskie a ta belle
soeur» la meilleur part de ses deux mots pour Mlle £michowska – le tout de tout
ce–àla pour toi

à Madame la Comtesse Bziañyńska, née Csse Zamoyska

14/15 mars 1837

•»

»

Ha "bien chère amie, le malheur que je prévoyais pour vous ta

X

donc frappée» Ma pauvre enfant, si Je pouvais te przytulié do siebie, te réchauffer,, te rappeler aussi tant de passages de l imitation de J. Christ – ta mère ne souffre plus songe – î tes enfants sont ele–

S S) \

ves, ou au moins entoures d appuis» de protection et d affection

• dis avec ta mer* que la volonté de "Dieu se fasse, et hâte– toi de

v à

ne négliger a ton tour aucun devoir de mère. Ménager ta soute **edfc** t©

soigner et te conserver est le premier de tous, c'est Ellsa qui perd le plus et tel» tu a 5 enfants qui perdraient davantage, ainsi pense avant tout àa toi» je t en fais un devoir de conscience et d'honneur – sous ce rapport nous nous sommes tous pl&lnJJs de toi,

ainsi nous devons avoir au moins tin peu raison» ne croîs pas comme

/ /

les turcs que Bleu seul dispense la santé et la vie. Il a donne la raisonna l'homme et des loix àla nature, cruand l' on dévie de ses voies, il devient Impertinent de lui zbœra demander des miracles, car j} on a le plus admirable de tous, celui, qui a répan–

du l'instinct de la conservation sur tous les êtres organises» Moja dmszko, bo tak Ci?» twoja matka naaywaïa, piBZ do mnle co ro–bisz, my sr–dzlmy, te po slostro poædsiess, aie ezy nie lepiej \$e\$ sic tu ssblitaé, prssy opiece ciotki l bra.ta. Nie ci nie prsepisujje, * nia ci nie radzç, aie mleà wzglad l na nsnie. Rade sic naàprzéd do–ktorow dla twego zdrowia, aie po tym tylko twego serca l nikogo wîçcej» wzgledera tego, co ci csynlé wypada. Jeéli ,jak ja \$ estem przekonany tylko ci potrze"ba odpoczynku l kochlania, lepieà ci nie bçdsie nigdzie no, éwlecie, jak w Olessycach. Jutro sià wybierany do Ql&BZyc. Jai zttpeînie i jak najsmpeinieà sdréw, je do'brse sle l 25 uraiarkowp.niem, ani >akomy, ani odrzucaàa–

cy, a pi do'brze, ucsy sie bardzo dolarse, a przytym niezmiernie ,we-soiy.
àon homme est cependant pétri de "bêtises. Croirais-tu, qu il

9 10 mars 1837

Chère Siu, je trouve que 5 jours sont si longs, que je prends

» x le parti de t'écrire au risque de te ruiner en frais de poste» Nous

voilà arrives a Zarzecse où les leçons de Jean vont très bon train» II a.

repris son appétit et 3 à fait allonger ses culottes. Je

crois que son s» jour avec rat Jnradi nous lui sera vraiment utile* II

dîne avec ma tant* et se trouve force a beaucoup plus de tenue* La

x

x

.

mâtine® se passe en études avec assez peu d «interruptions, mais

1 aprea c&ner je le mène gambader ^Na Soénatdw. Je ne lui pas encore permis de monter a cheval, bo éniég podlega* Enfin»– nous menons une vie exemplair»* Apres ce préambule je t'annonce que nous avons verse bien complètement entre Zarzecze et Przeworsk, mais je ne saisi si en versant noue avons dis Mziamzio, car personne de nous n' a

éprouve la moindre avarie» 3 sa seul n'est pas tombe hors de la voi–

x

m

/

I

ture et s'est trouve mollement couche entre deux coussins* Je 1 ai

eu sur mes genoux pendant tout le voyageà enveloppe de ma robe de chambre et de ma burka, de manière qu'il a bien peu senti le froid très vif, qui nous a été fort désagréable \ nous autres vieux* J^l aurais bien envie que tu reviennes déjà et j*en ai des nausées en

nue tu fais coïame le Chien de Jean de nivelle. Chère Siu»

y moralement pariant je crois que les chos«s sont bien arrangées,

ainsi qu'elles le sont, mais je m * en trouve comme autrefois lorsque je ne prenais pas de café après dl.ner,

Comme je t'aime mieux» que tout ce qui peut m'occuper, quand je t'eu.. je n'ai pas envie de rien, sans toi je vaux mieux en desespoir de cause, j'ai choisi un livre pour le faire lire en partie à Jaé. SJ

tu jetterais des cris d'admiration, c'est Stanisława Eonarskiego

• ‘ x

à

,

0 religii poczcîwych ludai, ou il cherche a prouver qu'elle est

sans force et Dans garanties, c'est savant et bien écrit, mai« que dis-
tu de mon choix – très chère Siu, dis-moi quelles sont les nouvelles de ta mère,
quand penses-tu partir pour aller chez

elle et quand pour revenir auprès de moi» Strassanaie mi sie. tçskno

\ i >

i

robi, qu'Isa m'écrit quelques mots* J'ai ici une lettre au timbre

de Nour liasto pour Mlle ZiaichouWBka» dont je baise les pattes, mais comme je ne suis pas sûr que **ss&ta** celle-ci vous trouve à Vienne, je mets 1 autre à Zdsié d'autant plus qu'elle est assez volumineuse. Je JCfc t'ai écrit une liste de grains que je demande* Tiens-toi plus à l'esprit qu'à la lettre de ma demande et envoie plus de ce que tu croiras meilleur, surtout des cartes et des artt-chaux» mais je *^e recoaande beaucoup les arbres forestiers et surtout les Juglana et les Cerasus virginiana. Je t'aime de tout mon cœur, ego etiam, dit Jean et chère enfant c'est bien vrai, embrasse les enfants de ma part et surtout laa. Invente des phrases pour le reste de ta société et mets les sur mon compte et baise le creux des deux mains de S lu de ma part, dis lui que je l'aime

tak, èe aâ mi tego &«!• Chère Si», je t'embrasse presque plus que

écris jamais, Adlem, mon bon aiaiaa, nodbi moi bien vite et songe que

le dimanche est de rigueur, mais les autres jours ne sont pas défendus. Les affaires vont bien, je t'assure que j'aurais de ÇB quoi payer la poste* Je timbrasse encore une fois, car je t'aime bien et je suis très triste, encore plus qu'en te quittant* îout

X

a toi, Cher© Ange

Marzec 1837

Ma ohere Asie, je t'écris car c'est dimanche, et qu'à cette heure-ci tu adresses aussi une lettre à Krasieczyn qui ne *vue* parviendra pas» AU reste» Zdziel qui est venu me voir me donne de tes nouvelles. Il *a même vu une lettre de toi qui m¹ est adressée, mais il ne l'a pas apportée, parce qu'il croyait qu'on me l'avait déjà

X \ •"

envoyée » et ta soeur ne me l'a probablement pas envoyée, parce qu'elle croyait que Zdzio me l'apporterait» Quand a ta lettre

s

écrite ce Vienne, elle est décidément perdue entre tous les

j

X

jaifs auxquels ta soeur a cru qu'il était ton de la confier» Pardon, mais encore une fois mon adresse est à JaroBîaw et les mai-très de poste qui ont des règlements et non pas des croynées à suivre, me les feront remettre* Je t'assure, qu'il est dur de me traiter comme cela, Je suis absolument seul ici, j'attends toute la semaine une lettre de toi, ensuite j'envoie \ Jarosîaw et l'on ne dit, Tbyâ: list do Krasieczyna od Pani Hrabiny, aie do Pana nie ma àacinego. Ma soeur et Mad.Morska m⁵ont écrit pour me demander de tes nouvelles, il a fallu leur répondre que c'est à Krasieczyn qu'il faut en envoyer demander» Ça est au moins en partie pour ta santé' que tu voyages et c'est seulement Madame Zdzio qui parle

de ta Gante'». Tout cela m'est extraordinairement pénible et si cela)

i

) "")

devait continuer, j'aimerais mieux que tu cesses de m'écrire»J'y

gagnerai que ça n'aurai plus d'inquiétude d'attendre et comme connaissance de ce qui vous regarde, ça n'y perdra rien puisque ce n'est pas à moi que ces nouvelles s'adressent aujour d'hui. Les juifs m'ont enfin rends les paquets de Vienne et ça 'ai eu le plaisir de voir de ton écriture et un billet pour moi et une lettre pour Jean et pour ma soeur» Elle aura aussi cette lettre dans quelques semaines, lorsque je songerai à la lui envoyer» Son

adresse est par Leopold Sokol i Poturzyca – mais comme ça JV ai pas

de poste ici et que les juifs 1* ont déjà retenue 4 semaines,

3® pens* gue c Ust tndifferent – enfin Je vais flnlr oette lettro

x

1 x

car Je sala trop cont:rari® pour pouroir t ecrire airec calm©, Jaś se porte bien – Tout a toi

Lla ohere Amie, a la rigueur tu n* esi pas une mecliante "betę, na i e tu es une "b– len sottę bets* HeJvige aPemroie en±in par expres

ta lettre de Bologno t– 1 de florełice, que diable ailait elle faire

\

a Krasicayn, iàòàa duszka proszę cià all>o nie pisz, albo pisa; pzo–

stą drogą, Miedsy Erasics;mera a Olesaycasd. assedł list dłuzej, Jak 2 Floresmejl do rrasioaiTia, ale powiada sama, czy się godzi nie aa<–j pisać mi oni litery o twojerri. adrowiu. Nie poto ci pozwalałem Jechać,, *żebj&* tylko dla siebie àjechała i dla twego zdrowia, s ale obok powinności cdrł<:i względem matki są te ś powinności żony względem męża. Czy się a tych wyplącasz, czy wimesss, wiele niepokoju* wiele trosków o siebie nam tu zostawiłaś i przybywając gdzie na le–l karzą natrafisz, gdaie skutki podróży tak długiej, czy tak czy owak| muszą aię &&x3»zi uozuć i nie sitajdujesà miejsca, żeby słowo o tobie powie daieć, ale dowiaduję się, że się stół trzęsie, że kali* graf i a na tem cierpi, 6e żałujesz rodziców Konarzewskiego * Pisz umie o sobie, a s reszty cię kwituję*. Ani o kraju, ani o niebie, ani o kwiatach, ani o marnuraoh. nic nie cncę wiedzieć* O której wstajesz, o której idziesz epać, asepi cay nigdy później, Jak o do Jedenastej, łążę ci to v imieniu twojej przysięgi* Uie ty masa prawo ani przede raną, ani przed Bogiem targować się o znaczenie i rozciągłość tak uroczyście przyjętego obowiązku* Ja ci tak każę, odpowiedzialność rozkazu preyj&uję i przed Bogiem i przed ludźmi, ale odpowiedzialności za niewypełnienie tej laojęj woli nie radaę oi brać na siebie aui przede aaoą, ani przed dziećmi, ani przed panem Bogiem. iJie chcę o nicaem aui o nikiem nic słyszeć, o dzieciach. tylko d>ra słowa są zdrowi, a o tobie każę ci pisać cztery strony drobnem pismem* Jeżeliś słaba, pisz co dzińńósmą część

czterech kartok, po tygodniu bądą cstery atrony pełne, iionorem ci
 ràoaà, że jak tego nie zrobisz, tak ci nic o Jasiu nie napisy * Zresztą, Pan Bóg go
 strseże. Szliśmy 2 2dsisieia ku Bórchowowi, zachciało nam si<à icacski strzelać i
 Jasia posłaliśmy po strzelbę, mówiąc coby jągo siatka mówiła, ae go samego tak
 daleko posyłamy. Tymczasem wsiedliśmy na czółno, a to ale z mazał przewróciło
 na głębi wiele znaczniejszej nad jego wysokość, wiać Gastor i 1–olluks jego jak
 Simonidesa z niebezpieczeństwa wywołali, albo ino&a pomyślał o świętej
 Masiaiazi, która wielki gałgan* Miałbym Jesscee wiele o Jasiu do opowiedzenia,
 ale caekam na to, żebyś nam praćd o sobie doniosła tak 3ak konlecEnle tego
 wymagam, cztery stronice drobnem pioioem be* Jędrnego słowa o kimkolwiek
 insaym. (poniedziałek) Z wielkiej troakl mojej jesacsse ci powiem, że Jaś od
 twego wyjazdu ra2> tylko płakał i ze Diaą się poróżnił, że ani na sądną ważniejszą
 nagany sobie nie jsas2aiłył, że śle bardso dobrse uczy, ae jego pslo f4&Le nigdy
 do ałego nio jsmlerzająà l że supelnie 2 nlogo jestem kontent

sic est, et c eamres Yrai, 11 àait mieux de jour en jour, U *xt

\ ‘ \ ‘
 s’est jste sur tes dons, coinmo un loup. L econome mc– demande de
 •\ à à / \

lui pennette d’ecrl.Te a są filie. Je lul ał donna du veinen a cet

effet* Barda* cię prosuse, nie pisz mi nic o Włochach, "bo ranie to aabija.

Biorę Borchlów w dzierżawę, Michała posyłała po woły* Bzika asa oórkę, która się
 bedmle nazywała Dana, dlatego, że to pamiątka po tobie, Dana, któr*j nawet do
 chrztu trzyjaać nie okalałaś, boś bziestia, którą kociłslaa m łaski, a nie z zasług,
 którae są żadm» i godne maskary, poczwary, brzydoty, bmiestii, łajdaka l szelmy,
 jaką ty jesteś, moja kochana *¥»ffrł żono* W ten uoment dowiadują się, że się
 Prekowna ożrebiła, ma syna, Jaś by rad, żebyś ty takzs miała syna, ale zatrzymaj
 się z tem prezencikieig aż do twego powrotu, Eacsanowski est malade, są gueule est
 enflee \ peu pres coime son rentre. Je t’enfIDrasse de tout mon coeux[†]» Je peclierai
 deiaaiil, maiB au filet faute de mieux. Jaś se porte coMae pluton, ton pere assez
 bien ou au moins un peu mieux*

26 maraec 1837

Ma chère Amie, c'est avec un véritable sentiment de peine
 i ' que 3e t'écris. J® ne puis pas concevoir que tu veuilles me
 mettre a la mereie de loisirs de ta soeur» de ses enployes» en fin de
 ses facteurs. Toila trois lettres qu'elle a reçu de toi et moi, je n'èn n'ai reçu
 qu'une, car l' incluse pour moi» a j'èn ai charge Puchalski, Puchalski en
 charge Caïka, maie CaJtka est en voyage et c'est après que j'ai envoyé six
 exprès a la poste, que l'on me dit que c'est chez les juifs de Jarosiaw que je
 dois

réclamer tes lettres. Mon adresse est j, do Pana Pziaïynskiego w
 i't i
 rosiawiu, je te prie de l apprendre par coeur» car *comme* je te
 le dis, je n ai reçu de toi jusqu' aujourd' hui qui est le dimanche de
 Pâques qu'un seul billet d'audela d 'oimattz. Je trouverais na-
 turel que ts iae charge cl© tes lettres pour ta soeur» mais que ce
 v » I
 soit a moi a charger les lettres de iaa. fensœ, autre part qu a la poste, je
 t'avoue que ce n'est ni convenable, ni agréable et enfin]
 cela fait que je n'en ai plus du tout. Jaé se porte parfaitement
 » i à)
 bien» J'attendrai pour t'écrire davantage que j'aie une réponse
 "e. te faire. Je te prie de remettre l' incluse à ton frère aine.
 fout a toi

Ta soeur prétend que le lundi est encore le dimanche du cordonniers,
 ainsi j'ai ouvert ma lettre pour le réécrire et pour te

répéter que tu es une vilaine de ne me pas donner de tes nouvel-
 \) '
 les plus sensément, mais que cependant je t aime bien. J'écris
 \ ton frère L.pomr qu'ail pense bien a toi» mon bon coeur ne te fie pas
 trop v & CMostri qui, peut-être (est) un digne hoïame, nais est-il un grand

médecin. Bassereau assure, que ce sont ses

x

S

remèdes qui Kont occasionne la fausse couche de Mad. Joséphine*

Sà

Zdzié a demande a M» de Senft de te procurer un passeport pour

/ *.

\ >

Sx Paris, Songe, que tu a fait déjà un voyage» que l on n'entre-

pas facilement deux fois» qu'il faut donc en tirer tout le parti possible et revenir tout \ fait bien portante et bonne a tout. Je me propose toujours d'aller à ta rencontre et je voudrais bien

que tu me |ixe> Yenise. tous les enfants se portent bien. Jas e'tu»

\ v. / y

die très bien, tout a cote de sa gaieté qui se soutient toujours*

Je suis Tenu a Leopold passer les fêtes avec ta soeur» prendre quelques informations pour le druk de Siarozynski et faire quelques emplettes. J'ai pris Siareaynski pour Oleszyee, il est très

x A

actif et très honnête, le restese trouvera* Je te prie beaucoup d'acheter pour moi a Florence 4 ou 5 livres de chanvre du Piémont, qui est Infiniment plus grand que le notre. Détourne les tiens de là idée de conduire ta mère \ St.Croix. On KB& en fera tôt ou tard une cerkiew et l'oc jettera dehors les nleprawosławni, comme ils le font partout, ton père ne partira probablement pas du tout, UL est devenu extrêmement triste* Edzié en porte a présent tout le poids et cela fait mal à voir avec cela il a de nouveau baisse! Constantin qui a positivement refuse de payer les dots £±fc des soeurs, lui a suscité un nouveau chagrin – le résultat pourrait cependant en être b©n» car il a destine l' argent de la vente de Rçczi je à payer les dettes des terres d loi et d Oleszyce, alors nous

<y

«erions au moins couverts quand au créanciers, question si Constantin laissera prendre cet argent qui se trouve entre ses mains. Je t'embrasse bien tendrement, ainsi que les Psiaki.

2 Avril 1837

Ma chère enfant, c'est dimanche et il fait un temps horrible, une boue mêlée de neige qui ne permet pas de faire un pas dans la rue. Le timon de la doroszka est cassé, ainsi en attendant que l'on me procure dans quoi aller à la maison du Seigneur, j'aime autant m'occuper de Ste Lzin. j'ai reçu ta lettre d'Udine qui m'a fait grand plaisir, car figure-toi qu'aujourd'hui 2 avril je ne puis pas encore obtenir celle que tu m'as adressée par l'entremise d'Hedvige et elle se sera certainement perdue par la canaille de nos domestiques. Les paquets de Vienne sont également encore entre les

X

maines de vos juifs, Je je les ai envoyés chercher hier, mais ils ont demandé je ne sais combien de ryzkie srebrem et comme mon homme ne les avait pas, il est revenu les mains vides. Je voudrais bien que tu réclames mes lettres à Tienne, Il y en a où je t'adresse différentes demandes et dans toutes je te dis, que je t'aime bien, excepté dans ma dernière, où j'étais furieux contre toi. j'ai été depuis le vendredi St jusqu'au mercredi à JDeopol avec ta soeur. Jaé tam zjadł Wielkanoc, jak powiada. Il est très bien portant et a pris Dieu sait comment un très gros rhume, et est aujourd'hui dimanche, je l'ai mis dans mon lit, *eby eie dobrae wypocił. Ses leçons n'en souffriront pas, et je serai sûr qu'il n'en sortira pas. Il lit dans ce moment les rozrywki et parfume la chambre avec des smoiki ...

J'aurais voulu que Jas t'écrive quelques lignes, mais comme il a écrit k comme un petit cochon, j'ai écrit les deux lignes.

A

I'

")

Il avait même mis mizio kochana au lieu de mziamzio» J'ai crains que tu ne supposes que c'est moi qui suis tombé en enfance et j'ai détruit cette tendresse équivoque. Je t'aime bien et je suis

horriblement désireux et inquiet de tes premières lettres de Flo-

«

rtmce. n'est infâme \ toi de me parler de ta santé si en passant. Je veux tous les détails imaginables. Zdzié a écrit

a T^uT^r de Senft pour lui demander tm passeport pour toi pour Paris, mais Coran» je crois que Mr Senft vâ quitter Vienne pour se rendre a la Hag*_f peut-être vaudrait-il mieux le demander ici a Mr de Xrieg. Je te prie de faire payer ^sa Mlle d Arnaud par Zdais ce qui lui revient pour deux ans. Emploie les fonds des diamants à cet

effet, my sic tu zâîàorachujemy. Je crois t'avoir dit que jâai pris Srocaynski et t avoir demande quelques livres de chanvreÉx du Piémont. La liste des légumes que je te priais de m'envoyer sera restée a Vienne a la poste restante ou ches ton oncle. Je t écris S Oleszyce, qui est terriblement triste sans toi. Je n'ai pas encore| pu màarranger avec le menuisier – et en faits de projets nous avons

celui de bâtir une gorzelnia. Je suis bien aise de pouvoir t annon-

\ a
cer aue ton père est beaucoup mieux ûepuis qu on luiâmis un cautère,
je ne l'ai pas vu, mais jâai lu de tes lettres, et ta soeur dit

£•* S

qu« la différence «⁸ⁱ iumience. Jas étudie très bien et je ne puis pas essez me féliciter de l'avoir garde,son mentor ne t'aurait été bon a rien, c'est une ganache s'il en fut[...] , mais ±a il est très bon pour snyryra faire faire dea sebaar strychi, et décliner rosa

rosa, la iteika aura bientôt un poulain je te prie de le baptiser,

i à ,i

tu sais que c est un cadeau de toi. A propos de baptême, j'ai eu le plaisir d 'en trouver un ici, la feraïae do Charles profitant de ta permission est venue accoucher porte a porte, a cote de moi et me

| *

régaler des cris de son magot, vilaine bziete, j ai pas oral peste

\ •>.

contre toi, mais enfin je ne t en aine pas moins, et il faut a présent nourrir lui, elle, sage femme, porteuse, veilleuse, nourrice,

etc. Tu zie aune viziliaiaine bizliaieste que j aime beaucoup.

/

Embrasse Ica de ma part, ainsi que Jadzia, mes respects et amitiés

\ la p̄otka dont elle me parle ainsi qu a tous les tiens. – Jaé
 veut commencer a me faire la lecture, ainsi je t'embrasse de tout
mor. coeur, e'cris BK)i souvent et beaucoup, je n ai encore que !Le
 billet d'Olmutz et d'udine. ioutàa toi– ce 2 avril Da

la Comtesse T-ziaïynska, par Tienne a Florence

vendredi: 13 avril 103?

Ma très chère enfant, je reçois dans 1 instant une lettre de toi de Florence et c est le cosaque d'ici qui l'apporte. Je n'y vois pas le timbre si connu de Firenee et je m imagine presque que c'est une supercherie de ta soeur, mais enfin elle la a paru venir sans intermédiaire et sans en passant. Je l ai donc reque avec une extrême Joie, mais au nom du ciel, tu me dis, que tu m enverras la

s

consultation d*e médecine de Paris» mais que dit donc Chiostri» pour écrire une consultation il faut donc avoir un avis, il faut avoir vu, jmgé, apprécie" et pourquoi ne ne tis– dis–tu donc rien de **irat** son avis, qu a–t–il trouve, qu*a–t–il prescrit, ou^l éprouves–tu est–ce pour me tromper pour m' ©conduire que tu ne ne die pas un seul mot de toi, mais n'aie donc pas tant de confiance ou dans ma bêtise, ou dans mon indifférence. Ec"oute moi bien» si tu n'est pas mieux, si Chiostri a la moindre inquiétude ou seulement incertitude, hâte toi d'aller ^va Parira, je t'àen supplie. Je n'y ai jamais vu qu'un r.*etîl Inconveniant, celui de craindre de ne pouvoir ts rejoindre» si tu devenais gravement malade, Florence «ans ce rapport m'offrirait plus de facilitée et cependant au pis aller, je croie que le prince de !'etternich iui a ordonne que l'on te délivra un passeport a Florence, ne n'en refuserait pas, or si l'on me dit que dans 3 mois

A

} à

tu ne pourras revenir, dà–ais deux je partirai moi–mené, c^l est a dire a' abord après le, St Jean, ou je laisserai les affai.roG a Sroczyński, et je to garantis, que je réussirai a obtenir une permission» Je compte entre autres beaucoup a afefoaH±r rrar la protection du général

langenau – m:iio pour former des projets il me faut absolument des

/ à \ ' \

données ponitiveo. Au nom de ta mère qui t a donne a moi, je te con–

) } ‘

jure, je te supplie, je t ordonne de n'écrire 3 foin par semaine,

A \ ‘ } /

3i nemo ce n étaient que deux ligne a, qu Isa les écrive, **si cela**

t'ennuie, j'ai reçu aujourd'hui de grand matin(14 avril) ta lettre datée de 1er av. C' était un jour sois horrible que ceux qui

nous maltraitent depuis un mois, et nous avons commences a planter. Je voyais passer des gens a cheval, je m'imaginai toujours que l'un d'eux m'apporterait quelque chose de toi et j'avais déjà re-

le matin une assez longue lettre* Mon ange, une par jour me pa-raîtrait si peu, chère enfant fais ce que tu veux, mais je prétends aolennellamont l'obligation de donner un zwanziger au premier pauvre que je rencontrerai, chaque fois ou je recevrai *iwe* lettre de

A \ '

toi, si aarne ce n'était qu'une ligne, enfin pour chacune de tes lettres j'essaierai de faire une bonne action de plus ou de moins. Je te conjure de m' écrire. Dis moi ton jour, je me porte (podiug najszajęszej prawdy) bien ou mal et envoie moi cela sur le chaEQp, écris-moi tous les jours, tout

\ x

de suite après ta prière du latin et tu me feras le seul bien que

!

O

je puisse prouver, je ne sors plus d'Oleozyce, je ne vais plus oui vive. Je suis inquiet, peine, une lettre de toi me fait du bien, ma calme. Je commence a préférer son maître a moi, quoi-

i

A

qu'il couche toujours dans la même chambre que moi, je soigne ses prières, tu me dis de ne pas m' impatienter contre lui, mais c'est absolument impossible (j'entends des s' impatienter), car il est studieux, qui, bon, et c'est lui qui peut-être se fâcher contre moi lorsque je m'amuse a le chatouiller, et a le caresser plus que lui. Je te donne ma parole d'honneur que je ne l'ai jamais boudé (niby to) qu'une seule fois, parce qu'il ne

me demandait paa pardon, d'un coup qu'il m'a boudé donne a l'oeil,

i

enfin je ne sais pas, si c'est *wûi* qui suis aveugle ou si c'est

lui qui s'est métamorphose, mais enfin il ne a est pas arrive de

-v

V

V

trouver une seule fois matière a gronder* 3es p ro gré setr sont iinœen-

ces colossaux, cela tient-il a ce qu'il se sent laoins appuyé ou gâte a ce que Mr Konarzewski le dirige vraiment bien» et justes a

sa r>t)Trtee_t mais jet* assure que c est presque âne autre créature. 3 ai assiste' hier a son petit examen ou il m'a véritablement confondu d'etcmneinent» Je n osais presque pas le lui dire, mais ses

progrès®* deviennent si remarquables que j en aurais peur, s il

n¹ était aussi gai et aussi désireux da jour» ot de gruger qu'il est il vit «n intimitéà avec les poulains et galoppe avec eux, ce qui jae fait espérer que la spiritualité'ne le tuera pas, je te certifie

•iue je ne le gronde jamais» notre seuls brouilla a été une scène de sensibilité a propos d un& coup de poing que j'ai requit 1 oeil, cela – il us s entend aire, que – nie rob tego, prsyjds tu,

:, enfin il serait impossible de le gronder» car il n¹ y prête

matière. Je ne suis rien de ce qui se pacse a Ilrasiczyn,

N

Zclaie dit, que ton père veut ou fait semblant de vouloir partir,

;ùaiu qu'il est iupoasible de deviner ses intentions toujours en–

à / \ tojtees d'ambages, si tu comprends ce aot assez inexplicable dans

notre langue, l'a chère enfant, je t'en supplie, parle moi beaucoup

de toi, un peu moires de Dieu, qui ne perd ni en gorideur, ni en

valeur, si tu m* reserves plus de lignes pour parler de toi» Ce

serait le plus sur de m'énpecher de 1 aiawr, que de la sub–

stituer toujours a sa \

bonne créature de Lain, qu'il a fait dit–on

a son image et qui lui ressemble en ce qu'elle ne se manifeste jamais (par ses paroles) «nais l'obéissance qui t est ordonnée qu'en feras–tu vzileJjie baiete, écris–coi au. moins 3 Tois par semaine, lois gagner du pain a quelque pauvre diable,il y en a tant de misérables et il y en aura toujours un de rayera la réputation de chacune de tes, lettrée. Je t'écrirai aprec demain et j'y joindrai une lettre de Jas

qui dort en ce nouent. Je t'anforasse de tout mon coeur, et te supplie de m'écrire, ioi;t 0, toi popisek:"] après demain je t'écrirai aussi

la chère enfant, je t'écris tristement, car je ne sais raem* ou adresser cette lettre. J'ai longtemps attendu de tes nouvelles, • un second dimanche s'est écoulé et j'ai reçu un petit billet, qui me parle de tes zamyélania au clair de la lune* Je

X

te remercier de toutes tes pensées, qui ont rapport a moi, car je sais qu'elles ne peuvent être que bonnes et aimables, mais a une si immense distance» j'aimerais a m'entendre parler de choses, dont k je suis bien moins sûr et qui m'inquiètent continuellement. Je te l'ai dit, je te le répète: je ne veux ni phrases, ni nouvelles» ni descriptions, comment te portes-tu, un journal exacte sincère et bien rempli. Tu te plains du manque de temps, mais en a-tu jamais eu. Tu crois avoir du devoir la-bas» mais n'oublie donc pas» que ceux que tu a contractés envers moi sont et doivent être les plus sacrés de tous pour une chrétienne et une femme» de bien, La conscience de la meilleure conduite» des meilleurs principes et des **3fc** plus parfaites intentions ne doit point te suffire. Je suis tourmenté» inquiet de toi, incertain

du où tu es, où tu vas, quand tu iras, quand tu reviendras, de
s tous les détails imaginables sur chaque jour de ta santé et tu

N

daignes a peine accorder une ligne a la seule chose que je te demande, a la seule chose ^va laquelle je tiens, tu te plains de la dureté de telle ou telle de mes lettres, mais tu ne fais rien

pour adoucir mes angoisses. Je te dis et te répète qu'il me faut

s)

de tes nouvelles plus détaillées, plus précises et je n'obtiens

rien, moja duszko, wszakze ja tylko o kilka wierszy co dzierż pi-sanych proszę. Poieź zegarek ni stole i poświęć twemu E*|2owi co d»len 5 minrat, a jeśli i to za wiele, daj 2 i j bo i to mnie po-cieszy, aie powtarzaia, plsz tylko o

t Bavais demande il y a 12 ans cette unique faveur pour»
sobie» o resztà sic nie pytam»

y

\

tout» la durée de ta vie. de m accorder iour nar iour
Si

3 minutes, ta aurais pris cela pour la plus cruelle offense, a tymczasem już i tego nie mam. Proszę cię rozkazuję i wszystko na próżno. O nas nie ma co mówić, a nareszcie przy twoim milczeniu i nie chce się, i niewiedzieć dokąd i pod czyim adresem, Jaś zdrow, uczy się dobrze, ale musiałem go oddać na noc Kunaszowskiemu, "bo kiedyś wcześniej wstawał i za próg domu wychodził, zaczynał się wałęsać, na lekcje późno przychodził, jednym słowem zbywało na regularność ci i temu bardzo wielkiemu złemu zapobiegając wolałem się pozbyć przyjemności już dla mnie zupełnie nałogowej, pielęgnowania go przy ranie. Jego postępy są znaczne, pojęcie, odwaga, przytomność i szlachetne chęci odznaczają bardzo i bardzo, ale go trzeba wstrzymywać i zawsze w cuglach trzymać. Arcybiskup Lwowski i prymas **Grali*** cyjski, z wielką okazałością odwiedzając parafie swojej archidiecezji zjechał ceremonialnie i do Oleszyc. Witalem go u drzwi kościoła mową, która tu z rozmaitych powodów wielki miała odgłos, Przyjął u ciebie mieszkanie i obiad w towarzystwie duchowieństwa, urzędników cyrkulowych i korpusu oficerów pułku husarskiego w Lubaczowie kwatrującego. Zewsząd dochodzi mnie wiadomość, iż zupełnie był moim przyjęciem zadowolony, lubo jego doktor nadworny z jego kucharzem rundle przeglądali dla przekonania się, czy nie strujemy się u niego. Miał gałgański obiad okraszony łapami i combrem biednego niedźwiedzia różniatowskiego, który przerwawszy łańcuch puścił się na podwórze, gdzie go Kobosz zastrzelił bardziej podobno dla chwały, jak z potrzeby. Spacja między jednym a drugim daniem bardzo pięknie zapełniałem historyjkami wierszem i prozą, Były nawet takie, o których tu wspomnieć nie mogę, lecz równie

dobrze przyjęte od gości w rewerendach jak i A w dolimanach, Jaś odniósł z tego wszystkiego obrazki, błogosławieństwa i dosyć niepotrzebne pobratymstwo z huzarami. Miasto, cechy, duchowieństwo,

ja i Zatrą Pan Jar odprowadzaliśmy na koniec prymasa a£ na

26 kwirtnîa 1837

\ « .

Ma chère enfant, c'est le 26 avril et mercredi. Je t'aurais écrit hier, si l'arrivée de Maxym qui m'annonçait Léon, ne m'eût fait m'apercevoir que peut-être il t'apporterait de l'entrepos général de tes correspondances, un petit raout ou une nouvelle. Cet espoir

a été déçu et Léon n'arrive pas, mais j'ai eu la douleur de

apprendre que Sdzia était parti pour Florence sans avoir l'amitié

de n'en prévenir* sa soeur m'a fait écrire par Sctaxta Siatwinski

A à

pour me demander Ludom» "Bile a même ajouté un pro memoria pour

Maxym qui ne contenait que cet ordre. Je lui ai écrit, que je

te traitais toujours en frère et en ami, voilà, cinq jours

que ma lettre est partie et je n'ai pas une seule ligne en réponse

à ta

réponse à mon instantane prière de me donner un mot de nouvelles sur ta santé, sur ta personne et sur tes projets. Je conçois que dans ton absence je sois devenu étranger à votre famille, mais dans les lettres ou billets que je reçois de toi, de temps à autre (c'est à dire 3 depuis 8 semaines) tu parois me témoigner assez d'amitié, ne t'inspirerait-elle donc pas, l'idée qu'il est cruel ou stupide, de m'assujettir pour avoir des nouvelles de ma femme, au bon plaisir des employés de Léon, dont un vient d'être enfermé comme voleur de grands chemins. Hedvige m'a dit, m'avoir envoyé par Oaïka une de tes lettres, celle-là est irrévocablement perdue depuis 5 semaines, depuis j'ai reçu deux billets

/

clé toi, avec ces demandes de permission, de volonte, etc. Je

veux tout ce qui peut être agréable, je permets tout ce qui peut t'être utile, mais je t'avoue que je ne tiendrai pas dans cette position. Reprenez votre Oleszyce, j'irai si on le veut à quatre

X

pattes faire amende honorable en Prusse et ce sera a toi de juger ce qu'il te convient de foire. Je trouverai au moins quelque connaissance, qui viendra couper cette odieuse solitude, ou Je ne vois que ce boeuf «Mrrmmm d'économe et ou le malheureux cosaque

nue je tue d© voyages pour Jarosław me repond toujours do Jaśnie-
wielTOâneo Pana, nie ma «adnego listu, byiy tylko do Krasieczyna,

\

A

Je voudrais ou' il brale de fond en comble. Peut-être *ma* demanderais -tu,
glaie listy twoje adresowac. Si tu es naiade, paye un secrétaire, prie Mlle
Zisiewakaf ordonne a Isa, maio écritesà moi. Si voue ne voulez pas que je
vous ruiuàias devant Dieu tous tant que voua ètec. Mon adresse est a Jarosław,

Adieu, 1/2

J envoie a 151 le 2michowska une lettre pour elle, elle a traine par le pays
et quand elle m'est enfin parvenu, j'ai voulu en charger Zdzis, mis comme celui-
ci nàa pas eu l'amabilité de £,-.e prévenir

X

\

de son départ, je la joine a ma lettiàe. Trie le si cette comiaission

\

ne lui pesé p s trop, de me procurer le cathalogue ues livres, dont

Ohiampi voudrait se défaire, s entend la partie des livres qui a rapport a la
Pologne, Je suis très peine contre toi, J ai de grandes douleurs d@ rein qui m
eiapechent presque de marcher aussi

S

*•

n ai je pas quitte Oleszyce depuis près de S semaines et j avoue que 1
ignorance ou tu me laisses sur tout ce qui te regarde ne me

rend pas la vie très agréable.

Adieu

j'écris lundi, mais cette lettre partira mercredi

20 avril 1837

Fa tras honnête et très "benne Izln. Je te remercie de tes deux lettres crut me sont arrivées coup sur coup, parce que comme ai c¹ était moi qui l'écrivais, qui m'oiit été douces comme ces confitures d'oranges ameres, qui font plaisir, que j'aime beaucoup, mais dont un certain fond eT amertume trahit l'à origine.

du

A

Pauvre enfant, combien de contrariétés tu asyeprouver, même pour

\

apprendre qu'il n'7 a point de danger. Ce sont surtout les lettres de Zdsié qui sont rassurantes et détaillées mon ange, mes prévisions étaient justes, un instinct de tendresse pour toi m'a toujours guide* Je considérais ton voyage corone un sacrifice, comme un hommage de ma part pour ta mère, J* étais convaincu de ± son

inutilité ou plutôt de sa superfluits pour ta sente, mais mainte—

)

"

) à

nant qu'il est entrepris, je suis enchrànte que tu pousses jusqu'a

Paris. J'en suis bien aise comme agrément pour toi, et même comme réminiscence pour ĩza, fais lui prendre des loc_tions de dessin, mais pas de musique. Mlle ffiichowska en sait assez pour apprendre] elle même, si l'étoffeà prête, car il est pénible, mais pas ridicule de ne pas savoir de musique, mais il est très ridicule de vouloir en faire en dépit de la nature et de votre auditoire. Il faut toujours en fait de beaux arts, aider la nature, mais rien de plus gauche, que ce que l'on lui impose. Bnfin sans plus d'un rapport je suis très aise de te savoir disposée a voir Paris* Evite extrêmement les emigre's, il y en a bien fe peu qui ne soient des fous, des sots ou des ingrats et je risque de partir ici, de chacune des imprudences, qui du reste ne sont pac dans ton caractère, îêche cependant de voir Fazlmirski, peut-être ferait-il dans —meloues années un bon pédagogue pour Jas. Dis lui que Depuis longtemps je lui ai pardonne' ses incartades. Informe—toi de

/ »

Komadziilski. Son ancienne adresse était a Annonay (Ardeche). fâche de lui donner une 10aine de ducats, càest véritablement un honnête

garçon. Je t'écris aujourd'hui après la première promenade a cheval que j'ai fait avec Jaé, qui était na linco, choc si<| dobrze trzymai i chwacko sprawiaâ. Cà est un bien charmant garçon» Je crois, que

X

nous le dirigeons bien, il dit régulièrement ses prières, il étudie bien et montre beaucoup de sagacité» Il se sent peut-être moins gâte et ne sà¹ appade plws que sur l honorable de sa conduite, il n est pa± point exagère, remarquablement brave, sans chercher a briller par de la témérité, enfin je tache de me défendre de toute prévention, mais

A

parmi ceux de son âge je n* en ai point vu de mieux et même pas de si bien. Je cherche a lui éviter toute mauvaise société, je ne pesé pas beaucoup sur son régime, \ quelques exception près, car hors les baignets de pommes, pour lesquelles il se sent un extrême penchant, il est assez sobre. Jusqu' a présent il couche toujours dans

)

V

ma chambre car j aime a le savoir près de moi. Mous noas amusons

y

a parler de Maiamzia et nous faisons parfaitement bon ménage. Je te l ai déjà dit et je te le répète, je ne le gronde jamais, car xi as c'est absolument impossible. Je ne m¹ impatiente pas, parce qu il

nV donne jamais lieu. Léon, qui est ici depuis quelques jours le aa regarde avec des yeux qui me font quelquefois de la peine. Il a assis] té hier a un petit examen dont Jaé s est parfaitement bien tire. Oa voit dans ses yeux un degré d attention qui change absolument sa figure. Que Di«u donne qu il vi\r* et nous pourrons nous| féliciter. Je ne le presse pas de t écrire, car la petite écriture dérange le syste®» que Konarzewski lui fait suivre et qui m® paraît bon» J'ai •te fewM»Mi touché de la manière dont tu me demandes de t' écrire, car càest la répétition des besoins que j¹ éprouve et ce qu'il y a de singulier, càest que je trouve plus naturel

de ne point recevoir

pendant quelques jours de lettres de toi, que de ne pas en avoir tout de suite une seconde, après celle que 1 on me remet, il me

V

parait alors que je te parle et que tu ne reponds pas a tontes mes

V

questions, quand a celles que tu m adresses sur ma conduite morale. Je te dirai que sans être très prudent pilote, je vogue avec assez de bonheur. Quelquefois faute Es d ecueils, quelquefois par tendresse pour toi et si je touche a des , le courant de la *vie* nie re–
 porte dans cet océan d’uniformité qui depuis ton départ a absorbé mon existence, Quelquefois je n’ai même plus envie de faire» comme ce

II

3.
 soldat qui après *ma* mort d Alexandre trouvait qu il ne valait plus jte
 peine de vaincre, J¹ ai pris Borchow en ferme. J ai envoyé Mi chai acheter des boeufs» Je ne vis ici que de poissons» c¹ est a dire qu en

attendant c’est le seul revenu d! Oleszyce et que je passe mon temps a fondre les épargnes de Roèniatow* Demain nous commencerons ^Na bâtir la bergerie» c’est à dire à creuser les fondations. L excessive humidité et la non consistance de la terre m¹ont empêches jusqu’à aujonird

\

hui de semer un seul grain de jargyna. A propos de grains, tu es une

j

r–

vilaine de ne m avoir rien envoyer de ?ienee ou même de Florence en fait, des grains que je t ai deraande tache de me procurer les plus nécessaires, 4 livres de chanvre du Piémont saraz dylizanssem przysli5.| Le cosaque que Léon envoie me tâtonne» je ne répons donc pas a Ladzi, quo je te prie d embrasser de ma part» Sclsié lui aura parle de sa scheda. –Tu conçois que je nie croirais honore de sa confiance» s il *me* la donnait pour ses affaires, mais c est une thèse très délicate a traiter, i¹ abord» je n¹ ai aucun» titre a sa confiance comme homme d¹ affaires» ensuite il est naturel et juste de s’en tenir aux

actuels. Je lui adresserai après demain quelques mots sur ses affai–

•en \ ,

r«s, ce qu il m m dit ^{m a} fourni 1 occasion de cette simple observation, nous administrons nos parts et par cosnsequant nous élevons leur]

- à } valeur et par nos soins, et par nos débourses» J ai engage» c est a dire j'ai propose a Léon de ne point mettre Gywkôw en ferme et d y adapter les mêmes princips d'amélioration» aux frais ae l administration et dans le but de no point mettre ce brave Ladzi de six ans en

*f**

arrière rête nous tous* Mais tu me comprendras les choses étaient telles qu'elles sont, il ne convient^v à peine d'avoir ou de lui donner d.03 avis. Sa s ohé d a est a non avis la meilleure et elle lui fournira les avantages des "aînés de iymoweki pour la défunte Sturdsieriska, ce nui est inconnue, à t ombre cête tout non coeur* Juà

~T"

r.io;isca nie- .maïi tificcejpiàac, poàutrae renstç. t too co drugl claien pi3-ac bedq. Je tâaims de tout & oà EE coeur, tout a toi.

. •• savoir, quels sont tes projeté. Je voudrais savoir ce
 e v
 tu compte faire, combien dm temps passeras tu a Paris , Je crois
 qu'il faut absolument se garder de consulter des médecins spéciaux»
 c'est a dire des médecins qui se sont spécialement voues aux maladies de la
 matrice» Ereissig a écrit sur les maladies du coeur un excellent ouvrage, qui le
 porte a les chercher même la, ou elles n existent pas» II ne Jbdcitaibc faudrait
 pas consulter de médecins operateurs, pas de médecins d hôpitaux, ceux—la
 sont excellents poiir des cas constates, existante, mais lorsque c est l'organisme
 qui souffre, lorsque une cause générale amène des de—rangement partiels, c'est
 alors ou 4» 11 faut s adresser a des hommes a vues larges, àdes hommes qui ont
 1 habitude d envisager 1 ensemble de la naxture humaine scfc a et qui soient
 familiarises avec 1 action presque imperceptible de toutes ces influences, aux-
 quelles ces personnages très délicates sont sujettes. Je voudrais que tu t
 adresses^va Mr Hecaraier ou “.”/la consultation de Chicxrt utri et 1 oppinion
 de Schtecher lui ooient soumises çfc et qu il nà appelle de médecins operateurs
 tels que Mr Lis franc Margiolain» qu en tant qu il le jugera lui même nécessaire,
 quoique je sache q—tO il ait Itfi—neme Mr Recarder f.—dt des opérations qui lui
 ont

»n ime gronde réputation» Dana toute cette affaire je t auto—

r.: te conduire d après ton propra jugement snns rechercher on te
 soumettre absolument a 1 avis des personnes, nui te voudraient mené le plus
 bien, c'est un cas dans lequel une femme doit

v A

Bavoir se conduiit* u. peu près elle—même. Je tiendrais beaucoup

X k N)

a ce oue tu sois ches Mlle d Arnaud ou tout près d elle. Le plaisir d'être
 auprès de ton oncle ne doit pas influencer sur la prefe—

v)

rence que dans ce cas je crois que tu dois donner a inie d Arnaud lac

• nei'coxines rue ton oncle est obligé de voir, fixent l'attention! du gouvernement étrangers et l'on supporterait facilement que "feu

/«

ea destine** a servir d intermédiaire ... raisons pour te donner ...
un malheur dans les derniers temps, sans que ±s certes il y a eu
de ma faute, nais souvent il faut payer celles des autres. Je défends

V à

absolument a Isa de sortir a Paris saule avec mie ZmiehQ'urska, je veux et
cela sans remission qu' un domestique les suive a deux pas. Je te défends aussi de
jamais sortir seule le soir, le jour allés? ensemble, après 6 heures du soir jamais au
grand jamais seules, mais toujours suivies d un domestique ou accompagnées d un
homme que 1 on te dise ce que 1 on voudra sur 1 exagération de ce précepte je veux
absolument qu 'il soif rigoureusement suivi. Je fais cette lettre assez longue sans cela
en te recommandant encore une fois de moins veuiller* \$* ,l'ai béa» le demander, tu
a bema le promettre, ce sont de part a autre des paroles sans effet et pour une
personne dans ton etaat» c'est de toutes les irrégularités d hygiène* la plus nuisible*
Je t embrasse chère Amie bien tendrement, mais je ne suis pas gai,

Ton mari me demande d ajouter a ce qu il a dit sur x* Iza, que

à \

de mon séjour a Paris» plusieurs fois Mlle Zeithau avec Sliza ont
été , si bien que Maman ne pouvait les plus laisser sortir

seules, insme pour aller aux S± iuilleries. Fais bien attention» car ce sont de
les choses qui pourraient avoir une facheuKse influence sur M.r', et ou il faut bien
tacher cl¹ éviter, ioute Polonaisews àa Paris obtiennent toujours plus de succès ou
elle n'eu mérite et facilement ces succès gâtent et donnent une bonne dose de vanité.

Dut 1er mal, je crois 1337 Chère enfant, le cosaque a porte a Jarosław une lettre,

mais n «n a point rapporte. Mais je ne t'aime pas moins. Paris

s

absorbe tes pensées, chère Siu, je te dis cela pour piquer ton

A

amour propre, mais dis toi bien, que je tiens extrêmement a ce

voyage. Dans les circonstances actuelles on ne l'entreprend pas, faute de moyens, faute de permission etc., mais quand c'est un pere, qui fait voyager sa fille pour sa santé et qui paie le voyage, il vaut toujours ta peine de voir une grande capitale. Rousseau a nommée "ville de boue et de crotte", ou les hommes sont sans honneur et les femmes sans vertu. C'est vrai, mais l'ensemble vaut la peine d'être va. Isa est déjà capable de regarder et je me fais vraiment

une fête de la pensée, qu'elle regardera et parlera un jour de

,

Paris, puisque c'est la mode, comme si elle l'avait vu. He lui défends pas les musées, avec une mère et ses conseils c'est beaucoup moins dangereux que les cachotteries. La Grèce et Rome ont été célèbres par tous les genres de vertus et de vices, ce ne sont donc pas les choses qu'ils voyaient, mais les manières, dont on les leur faisait voir, qui influaient sur leur moral, et tu conçois bien,

v

Jp)

)v

que je ne confierais Iza sous ce rapport a personne au monde qu'a

\

sa mère, mais je crois, que tu devrais tirer parti de cette position, et te faire sa véritable confidente et institutrice, etc. Je voudrais plus de lien entre vous, moins de différence d'âge, etc. Surtout général, pense bien a Iza, je la recommande beaucoup a ton affection. Crois-moi, même un peu de gâterie ne ferait pas mal dans ce

\ o moment, tu me comprendras, je voudrais qu'elle soit un peu plus tvojá,

fi* V v

)

jak eudssa, agis dans ce sens, –à chère Siu, un quelq'un vient d'arriver

chez moi pour affaires et m'empêche de continuer. Jeanne-au se porte on ne peut pas mieux et tout va bien, lichai vient d'arriver et assez bien fait mes affaires. Je vaudrais bien, aue le cosaque màapporte des nouvelles de tizoi. Mes douleurs de reins

m ont presque quitteras. Les peuples sont bien bêtes en fait
 d architecture et ne sont pas faciles a élever» H oublie pas les
 graines, au moins les plus importances de celles que je t ai demandées,
 artichaux, cardes etc, cerasus virginiana et le catalogue
 des livre» dont Chiarapi voudrait se défaire, c est la plus l'Épor*»

N

tante de mes demandes a toi, car ce serait une bien bonne occasion
 de compléter ma collection. J'ai dit des prières dans ce moment,

x

)

A

le cosaque qui doit partir a la point du 3<yur m attent, won hâte
 me presse et moi, 3e t embrasse ainsi que tes psiaki.

Adres: à Madame la Comtesse Działyńska, née Csae Zamoyska par
 Tienne a Florence, Italie

les 1^{ers} àours de Mai 1837

Voila onze jours que je ne reçois pas de lettre de toi,

)^x)

J^l ai donc cesse de donner de l'argent *axa*. pauvres et je leur ai tout simplement dit, que je ne leur en donnerai pas, parce que je n avais pas de lettre de toi dans tout Olesjsyce il n y a

\ -v) x XN \

qu'une plainte a ce sujet. J ai été a Krasiczyn ou j ai xs eu le

/ \

plaisir de voir de ton écriture et a *mon* retour par Laszki, la

\ / j

sœur de la Swiderska ma aussi donne de vos nouvelles. J ai

appris par les feiames de chambre, que Jadzia avait la rougeole.

I^x A

>>

Je vais donc aussi cesser de t écrire, car je ne sais même ou adresser mes lettres, dons toue les cas, ce ne sera 1 plus le

\ s v)

dimanche que je t écrirai, mais seulement les jours, ou j'aurai

i s

requ'une lettre de toi» 3 avais différentes choses a te dire,

mais comme je ne sais ni si tu vis, ni ou tu vis, j attendrai de tes nouvelles pour t en donner de moi et de Jaé» fout à toi, j embrasse beaucoup Issa et Jadzia»

A.dres:l à Madame la Comtesse Dzialynska, née Csse Zamoyska,

— \

par Tienne a Florence

Du 15 ou 15 mai 1837

Ma très chère Siu, ma bonne, mon excellent enfant, tu vas recevoir un© bien longue lettre, car moi, qui te gronde, je me trouve cette fois-ci en défaut. J'ai reçu de toi deux lettres, auxquelles je n'ai pas pu répondre à cause d'une bien malheureuse circonstance, Kamiàski, après avoir tué en duel Adolphe Starzyński, est venu la nuit me demander de faciliter la fuite. Cela ne se refuse pas, mais cela m'a pris du temps. C'est sa femme, sa femme pour laquelle j'éprouvais moi-même une espèce d'attrait qui a forcé, qui a poussé son mari & tuer ce malheureux jeune homme, qu'elle avait entraîné, j'oserais dire, qu'elle avait séduit, avec lequel elle traitait ot'

d'affaires de fortune se arrange après son divorce et qu'elle a livré c ré ensuite à la vengeance de KamiAski, d'après le complot d'un confesseur qui chantait la messe à l'intention de cette horrible pénitente à l'heure même, ou elle envoyait son mari et son amant à la mort. Ils se sont battus en brave», Starzynski qui avait demandé un mois pour arranger ses affaires et qui n'a pu l'obtenir, a été tué sur place après avoir dit, s'ils ne veulent que cela. Je leur prouverai, que je sais mourir, – Kaminski est un homme d'honneur, mais assez borné pour adorer sa femme, depuis qu'elle a sacrifié la vie d'un homme de bien, au goût de passer pour une femme vertueuse, goût qu'elle a pris beaucoup trop tard est surtout manifesté beaucoup trop bêtement, enfin je crois qu'il est en sûreté, mais en voyant sa femme j'ai baissé les yeux, sa vertu eu contraire la rendait si brave, qu'elle paraissait chercher un autre imbécil disposé à se faire tuer pour ses chetifs à pas. Mon ange, sois tranquille, je n'en mourirai pas, je voyais le moment où son mari me chercherait querelle de ce que je ne la trouverais pas plus sublime, mais comme les Maris tuent rarement les hommes pour cela, je me porte très bien. Voilà l'épisode qui m'a empêché de t'écrire depuis 6 jours. Méchante bête, j'ai trompé 3 de tes lettres de la même date, l'une à ton père, l'autre à ta

soeur, la troisième pour moi /celle ou tu me dis "bonjour"/. Dans leurs lettres il y avait même de la place pour des bons soirs. Tu es un© vilaine, on se moque de moi de ce que je suis jaloux de les lettres,! mais ne fais pas comme Msd.KairJLnska, qui borne des gens pour les assassiner ensuite. Je te laissé partir et si tu ne voyages pas a mes frais, tu voyages crois-moi a mes dépenses. Mon bon ange, comme j'aimerais a payer ton retour,au reste ce ne serait ni auprès de mes chemises, ni à celui de mes culottes, car je n'en ai plus depuis ton départ. Parle

o

moi donc de tes projets» de retour. Je tiens extrêmement a quelques espérances dans ce genre. Combien de temps veux-tu passer à Paris, que pense Chiostrri, les douleurs goutteuses ne se guérissent ni a Paris, ni en Chine, ou sous ce rapport on est plus avancé, mais les médecins qui ne pouvaient guérir Louis XVIII malgré les langues de carpe et les guêtres fourrées t'assureront qu'il n y a qu'a essayer, chère bête, viens ici, couche dans un lit que je te chaufferai et rappelle-toi que c'est comme cela que je câlinais tes maux de dents, dans les temps où Slifm'aimait. On m'a chargé du dessin de la brama de Krasieczyn et des fenêtres de cette brama, ou ta tante habitera. Je x fais faire la fenêtre principale a Oleszyce. C'est la grande fenêtre de K& Kórnik et ce sera quelque chose de magnifique. C'est ta tante qui paye les ouvriers. Je t'avais demandé de m'envoyer de chanvre de Piémont par la diligence i bardzo ml zal, zeé tego nie zrobia. On règle les affaires de la succession de ma soeur, en Grande Pologne, ma mère a fait cadeau a mes enfants de ss part, qui est une /.../ Moi, je cède tous les immew-j blés de cette succession /V Jaé, qui aura Trzebaw et une partie de Granów, dont je lui fais cadeau. C'est plus d'un million, s'entend après la mort de i%rnard, et je donne la survivance du tout a une méchante bziete, nommée Lzin Sieiziouk, autrement dit, Marron Glacé,

Marron d'Inde, vzilaine bziete, mziessante bziete. Je la prie de œ'écree un *je vous remercie*, car je ne me suis rien réservé. Je ne puis pas

te dire, combien j'ai été heureux une nuit de t'avoir conceillé d'aller par mer. Nous avons ±*± a» eu ici un effroyable ouragan, qui a renversé des maisons, plusieurs milliers d'arbres dans les forêts etdbleszyce un des beaux tilleuls et une 30 d'arbres fruitiers, comme 3'si été' heureux d'apprendre que votre voyage était retardé. Je remercie Ladzi de tout mon coeur pour sa lettre et selle, s'il lui convient de me* faire remettre tous ses effets sans exception, je me charge d'en être le plus fidèle gardien. Quelque chose nie dit, qu'il fait la cour a Mlle 2mi. Dis-moi, si c'est vrai. Tu me parles par les C.C., quoiqu'elle ne soit pas morte, elle est très passé*e. Les commerces sont très dérangés de n'avoir aucune faiblesse ttaette sur mon compte et sans l'affaire de Kamin'ski les bavards auraient bientôt succombé a la maladiel de Sancho Pansa, ktoremu sîowa gniiy w gardle. à propos de Sancho Pansa – procure de ma part un Don Quichotte français 0 lire pour i% Hle Zmi. Embrasse kH beaucoup Iza, J'ai pris Borchéw en ferme et je pense a l'acheter, si j'si de quoi. On a fait en Grand Pologne un autre comméragé fe, l'on a raconté que ton père nous avait donné 10.000 roubles m na zagospoda.t*owanie Oleszyc et en KHHKM conséquence on ne nous envoie plus de brebis, ce qui me vexe extrêmement après tous les préparatifs, que j'ai fait pour construire une bergerie. Enfin, c'est égal, je tâ-chersçal de m'arranger K mtxx± en conséquence, mais l'on ne se rappelé pas d'une année aussi terrible, comme saison et impossibilité de faire marcher les semailles. Je n'ai encore presque rien fait malgré mes 40 boeufs de travail. C'est le dimanche des rameaux et je t'envois du zle-lone, qui est une feuille d«9 rzezuchs. J'en ai mangé la moititf. Jas" se porte comme pinçon. Hier on a eu la bêtise de lui donner une selle mal sanglée». Jak si§ spostraegl, ze si§ obraca, zeskoczy! z konia na nogi, trzymajqc siq za cugle i kszai sobie poprawié. Il continue a étudier très bien, c'est un grand bonheur pour lui que sa solitude où il se trouve et qui lui prendra l'habitude du travail. Je t'embrasse de tout mon coeur, tout à toi.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Oziaiyriská, Méat &BKK née Csse Zamoyska, par Vienne a Florence ou ibodbi Palais Carragi?

/20 maja 1837/

Ma très chère Lzin, je viens de recevoir deux ou trois de tes lettres, une par Mad.Heriaann, les autres par la poste. Ta soeur est une petite bête, de trouver que tu as tort de te chagriner, lorsque je te gronde, tu dois te chagriner, méchante bziete, tu dois rougir, pleurer, me demander pardon, pourquoi est-ce que je te gronde, parce que je n'ai pas assez de lettres de toi et pourquoi est-ce que je tiens a tes lziettres. Tu me fais compte de 20 de tes billets, j'en veux 40, tu es ma fizliziamme, tu dois m'ebéir,| or je t'ordonne de m'écrire deux fois par jour au moins quelques mots et de me les envoyer 3 fois par semaine. Je t'assure, que je n'ai plus que toi au monde que j'aime vraiment, j'aime beaucoup Jeanneau, je m'en occupe, je lui prépare un avenir que je veux fonder sur une excellente éducation et sur un peu de fortune, car je m'en occupe aussi, mais ce bonheur d'égoïste, ce quelque chose que l'on cherche toujours dans le monde pour soi, sous milles formes, sous milles préxtes, je ne le trouve que dans toi, je ne le conçois et je n'en veux qu'avec toi. Tout ce que nous aimons s HSJCB&C nera de nous, les uns nous quitteront pour toujours, les autres, pour en aimer d'autres davantage trzymajray si§ kupy, j'ai

moins de religion que toi et en cela moins de noblesse, mais je demande seulement a la providence de ne jamais te survivre, car tout mon bonheur, tout mon repos est en toi, dans tes mains, sans toi je ne trouverais plus de frein, plus de refuge a toutes ces violentes impressions qui me bouleversaient mille fois. Si j'étais moins empâte, moins encroûté dans ma tendresse pour toi, chère bziete écris-moi souvent, tes lettres me sont un baume, mais je te le répète, je te l'ordonne; dors, cher enfantelet, dors, ne vieille pas, crois-moi, une seule nuit de non repos peut retarder le jour olT nous nous re verrons. *De a* imprudences multipliées peuvent nous

sépare, pense\bien, c'est en mon nom et au nom de ce pauvre Jas,
/ que je te conjure de te soigner. Ecris-moi et dors, et mange, voila
la morale que je te re recommande. Ne fais aucune acquisition pour

moi en Florence, & l'exception du chanvre de Piémont. Il sera déjà malheureusement trop tard pour le semer cette année, mais je ne trouve-] rai pas de facilité à m'en procurer l'*hiié*e prochaine et j'y tiens beaucoup. Tu es une bien vilaine bête de ne m'avoir envoyé ni artichaut, ni cardes < iue je t'avais spécialement demandé. Je ne veux absolument aucun cadeau de toi pour l'argent de ton père, je t'en enverrai d'Oleszycc, celui-là t'appartient et Je serai enchanté* que /tu/ l'emplc

t

ics jajott en cadeau pour moi. Je te ferai une liute de dépendes, que je te prierai de faire, tu en donneras une partie, que je fixerai plus tard au frère de fille 2michowaka. Je voudrais qu'elle ne se prive pas pour lui, que tu t'occupes beaucoup de son avenir. Ledzi lui sera d'un grand serveur. Dis mille choses affectueuses à Tille 2michowska, dis lui que j'ai autant d'estime que d'amour pour elle, j'ai appris ici différentes petites choses, qui augmentent encore ce sentiment pour fille, dis lui cela, c'est bien charmant enfant. C'est samedi, mais le posieniec part demain de grand matin, ainsi je t'écris à 11 heures du soir. Après les fatigues de la journée, je répondrai demain dimanche de tes lettres, mais je t'espère que celle-ci te parvienne le plus tôt possible, car elle n'est confiée dis-ent les empereurs à autre fin, qu'à prier Dieu de te tenir dans ta sainte et digne garde, à ne pas te faire ressembler de collections d'enciens à la Sandon. J'ai déjà un poulcin de ce nom et je ne tiens pas à avoir de cornes de cette façon. Ecris-moi, si tu as des amoureux, à en juger d'après moi ce serait bien possible, car par exemple, je te jure que j'aime mieux

n'entends plus sa mère,

Dona, que mon cheval arabe. On je si'

l'ri remariée» et je te fais cadeau de son enfant futur. Je t'aime beaucoup, je voudrais bien que tu me en fasses, mais je suis mieux, mes douleurs se sont calmées. Embrasse énormément Izabela de ma part et cette pauvre Jadzie. Je lui écrirai ces jours-ci» Tout ça toi.

/Adrssa:/ à :<a~i3t;e le Comtesse D2is'iynsiii&, née Casimir Zamoyka,

«

par Vienne s Florence

Oleszyce, 3 czerwca 1837

Ko chana Mamo! Dais 3~o czerwca, bardzo Ci winszujęc, zes przed 12 laty take, raàdrà byia* Jan

Mo;} a Puszko, i ja Tobie, sottie i naszym dzieciom uinszuje,, zes tak bardzo ma,dr£| byla. Pamie,tasz Ty brzydoto, èes myélaia i bardzo brzydko mowiia, âe Cię kilka tygodni, moèe parc miesiçcy, aie naj~ diuzej po"2: roku bf|dç kochaî* Ktos mnie oczerniai» kto o nmie zle myélaî i mowiî? Brzydko Bsiestio! A ja Cię kocham jak na przekorç» 3ak dla zawstydzienia Oie, bo o drugich sàdziîiQr po sobiej udecyduj teraz cos wEiarta, mziaszkaro, poczwaro» Je tâaiine si extrêmement, que j 'en ai honte, dis toi bien, que 5® suis si follement amoureux de toi, que ton ima-l go me tourmente soir et matin, que \$ "abrègerai volontiers des semai» | nés, des mois et même des années de ma vie pour le plaisir et le bonheur de te posséder, d'être avec toi, de te caresser et dâem cer tous ceux, qui me remplacent et me remplissent souvent le coeur d'amertume, car 3e te le dis, je suis jaloux de toi, je voudrais ton bien, plus que mon rspos, mais je t'avoue que je souffre de

extrêmement de manière dont on te le procure. Pais toujours ce que tu croiras bien, que ta première pensée te rapporte a ta conservation, c 'est uniquement par elle que tu peux faire mon bonheur et celui de tes enfants, mais fais toi un cas de religion de ce soin, pense souvent aux peines que chacune de tes imprudences peut me causer, cesse donc de veiller, lorsque depuis Hyppocrate jusqu'au au jourd 'hui tous les médecins s "accordent a dire que c 'est nuisible pour tout le monde et tuant pour certains personnes¹, que le w

mouvement de la circulation se précipite jusqu'à minuit et se calme après minuit. En veillant on la porte à un état de fièvre et c'est pour cela que les enfants chez lesquels la circulation est ± plus prompte encore, ne peuvent jamais supporter de àe veilles prolongés sans accidents ou sans maladie grave

/k.20? – c. d./

Pisałem Ci wczoraj o lasach, czyli raczej do Władysia* Dziś mieszczanie przynieśli rai przywileje Hieronima Sieniawskiego, potwierdzone przez Twego Dziada i matkę, nada. Jące im prawo wolnego wyrębu i opału. Jeśli przy podziale lasów nie będzie względu na ich prawa, gotowi kiedyś fłaciysia schedę obciążyć służetnościami i regresami. Jest to bardzo ważna rzecz dla zabezpieczenia nas wszystkich na przyszłość od spraw i sporów. Trzeba by koniecznie wybrać biegłego prawnika na pośrednika. Siedziałem zawczasu, iż Twój brat poniekąd się na àxyyyxxmASKtaà3Sànàm1cm~ nas/f/ spuści, ale wyznam iż miałby

nadto dobrego obrońcę, a ja dla siebie – śmiem to powiedzieć – podobnego nie znajdę, bo ja bym mu rad wytknął granicę przez środek mego pokoju/" stołu i kieszeni, gdyoy ta lepiej zaopatrzoną była. Ale moiiifl zdaniem trzeba by człowieka z zimną krwią, obeznanego z interesami i prawami galicyjskimi. Myślałem o Jawornickim, dzierżawcy sieniawskim, mało mi znanym, ale podobno i bardzo uczciwym i zdolnym uziowieśoi. Froś Twego brata zęby w tej mierze przedsięwziął; coi stanowczego, DO ograniczenie i zagospodarowanie lasów dużo mijaezonych jest koniecznie i nagle potrzebne

Moja jAiszłŁo Droga, przed 12 laty o tej godzinie /jest to 6 wieczór–/ nie przychodzimy mi na myśl interesa rozgraniczeń majątkowych,, ale może Cię nawet nie tak kochałem jak dziś, nawet nie bardziej 6i«j pragnałem. Moje dobre dziecko, jak moskiewskie żony po–winnabyś się £±6x2302: jeszcze cieszyć, kiedy Cię łaj ę, ale jednak się poprawić. Pisz mi w każdym liście kiedy się myślisz wrócić. Jeden feiładyś mi o tym pisał, a Ty ani słowa. Choć nie dotrzymasz,, miło mi się nawet ludzić. Bardzo Cię Kocham i często się Tobą martwię. Mię mogę Ci wypowiedzieć jak jestem smutny w tym odludnym

doatuj z ToLą byłby tak ładny, dobry nawet, wygodny. Dla Jasia

- robię mieszkanie z panem Kunaszewskiia tam, gdzie mieszkał Olkiszew<

ski, to jest nie w ogrodzie, ale przed mostem.

/k.2Q?v – c.d./

a czy warto potem jeździć po świecie /kika słów zamazanych/. Moja Duszka *Droga*, ochraniaj się, bo Ty nie wiesz jak ja choruję

na Twoją słabość,, jak mi i boleśnie i przykro i niedogodnie z nią. Twoja bytność tu by niejedno dobro zrządziła* niejednemu złemu by zapobiegła, a darmo, i trzeba przy tym jeszcze udawać zadowolnienie| Zważ to wszystko, /fragm. zamazany/ czyż to nie jest dostatecznym powodem szanowania Twego zdrowia? Te nieszczęsne graty, ten fatalny] nałóg zajmowania się nimi, bałamucenia nad nimi} tu Ci Twoi z tego powodu czynią zarzuty, których Ci nie powtórzę, bo by Cię nadto bolały. Proszę Cię, Moja Duszko, ochraniaj się, szanuj się. Bóg dał na to potrzebny instynkt bydlęciem, czyli by Tobie rozsądek nie wystarczył? Pisz mi z większymi szczegółami o Twoim zdrowiu.

Listy Władysia bez porównania są treściwsze, pełniejsze tego co bym chciał wiedzieć od Ciebie, /fragm.zamazany/ Czemuż sama nie jedziesz jeżeli brat zajęty, czemu z księżną Wirtemberską? To ml się sqcJGqpi zdaje układam jak najniedorzeczniejszym. P. Cecylię spotka list Twego ojca w Wiedniu, który tę podróż bardz© jej za złe bierze, a to podobno z obawy aby mu ni* nie mówiła o zleceniach] Twojej matki, bo njLbj; dla zdrowia nie chce nic o nich wiedzieć, ale podobno żeby się do nich nie stosować, zdecydował jechać do Wiednia na zimę i tam z ELiza i p. Ceytheim sam mieszkać. Oburza się na przedstawienia Twojej siostry, a upór jego charakteru, którego zresztą nie doświadczam, jeszcze z powrotem zdrowia dużo się powiększył, Bassereau chce go opuścić. Układy majątkowe od tylu lat despotycznie przedsiębrane, od razu zwala p. Konstany formalnym postanowieniem niepłacenia posagów; stąd nieprzeliczone utrudzenia i tarcia, które jeszcze bardziej humor psują. Moja Duszko, to wszystko zresztą .unie mało obchodzi. Przyjedź do nas i bądź zdrowa, a fortunę przed notariuszem z niejednej łaski skwituję.

Nous avons bu a ta santé» Je n'ai cesse de penser à toi, mais l'inquiétude me prend de ce que cette lettre ne te parviendra **pas** plus

a. Florence et Dieu sait, combien de temps le voyage te prendra. Bien-sûr, ou pourrais-je venir a ta rencontre, fenise ne serait-ce pas trop a drogi? J ai une extrême envie de vois? cette ville, peut être la serais-je à ta soeur et Je viendrai en wagon, enfin parle-moi de nom? revoir» 3 en ai "bien Le soin» à ton arrivée tu iras 8 jours a Gleazyee ou 2e 'teàmontrerai à perbonne et où à te garderai sous clef pour im>n propre usage* lu ne verras même Jeanne qu'une heure pex jour pour te punir de me tourmenter, de m'inquiéter et de faire que je t'aime beaucoup plus que ce n'est même eaiwenable à mon âge» ce qui prouve que tu es vilaine Sorcière, que j'aibraiset et que j'ine cependant de tout non coeur. Adieu.

[.Adres:] 'àMadame la Conteuse Dziaïnska, née Ces© Zamoyska, par Tienne \ Florence, Italie

sierpien 1857

Ma chère enfant, j'ai reçu ta lettre de Gène et de Chambéry» Comme c'est pénible d'avoir toujours à se disputer sur des réductions de lettres, sans jamais pouvoir obtenir ce que l'on demande* Je te prie inotamment de cesser de m'écrire, ou fciens de répondre en titre de chacun de tes lettres à chacune des questions que je pose une fois pour toutes, toutes les fois que le temps te manquera pour y répondre exactement, n'écris pas du tout. 1-mo, la semaine dernière* I 3 ai souffert, plus» *mi* moins tel et tel jour, à quelles heures? Combien de temps? 2 -do, j'ai vu tel médecin, il m'a dit que, etc. 3-eiQ; je me suis couchée à telle heure. 4-to, j'ai ou je n'ai pas d'appétit» 5-to, l'exercice me fatigue, oui ou non. Je te prierai d'être exacte à me répondre ou à m'écrire, car chacun de ces 5 articles dans chacun de tes lettres. Si tu ne veux pas que ces lettres me mettent en fureur, tu m'écris. Je suis tombé à **sgpaes** d'assez haut et cela m'a fait mal. et voilà tout et pas un mot de plus. Yrux-tu savoir l'effet que cela fait, he bien» et je te dirai la vérité, je sors de mon lit pour t'écrire, je suis très souffrant. J'ai demandé Basseracu à ta soeur et j'ai fait venir Prauss, cela dure et je suis tout à fait sans force. Je te le répète» ne m'écris pas du tout ou parle moi de ta santé. Je ne m'attendais pas à ce que tu parviennes à me rendre tes lettres pénibles. Ellsa est aussi malade. Je t'embrasse de tout mon coeur. *Masz nieszczeniwy dar, se mi psujesz radoéc posiadania tego, co najbardziej pragnę i niepotrzebnie mnie z&ymlasz.* Adieu, \$. ± je t'embrasse.

Adres: à Madame la Comtesse Dzianjoiska, née Csse Zamoyska par Tienne à Paris.

remettre à Mlle Henriette d'Arnaud, rue de l'École de ciné no 9

Krasiczyn, 28 sierpień 1837

Hola Idneio, nie wiem, czy Cię ten list jeszcze zastanie w Paryżu, K a nareszcie i nie bardzo tego pragnę, bo się 19 zbliża, a t-arci20 by było smutnie prsepedzid go samotnia. Od kilku dni ky Dawiac tu w Ez-asicsynie dla pożegnania się * (Twoim Ojcem, nie miało sposobności odebrania listów z pocsty od Ciebie, Jutro umyślnie dla odebrania ich pojedę do Jarosławia. Powiem Ci, że się Kostuś nam lepiej przysłużył, niż ale tego spodziewać było luona, a szczególnie lepiej, niżeli sam chciał. 2?wć;j Ojciec, zastraszonej CyprysM-skiego manewrami, srobił tu swój testament i eiteiał całego majątku oàca.ystego. Bodał bardzo wielkie sumy na wyrównanie sched, te zaraz przekazami na bankierów ałożył ir ręce Kcia Leona, który ma do śmień cl procenta opłacać będzie od sum od dziś dnia wam ;Już na własność zapisanych. Dla Ciebie jsiosył trzykroć pięćdziesiąt i pięć tysięcy złotych, a Matki aae kapitałów na Ciebie wyrachowano czterdzieści! kilka tysięcy, te zaa surny pozwolą mi kiedyś zapłacić wszystkie długi kórnickie i mojej siostry, i odprzedać Ci za nie cały mó;} cia, lątek zupełnie czysty od długów, i razem uratować go od przyszłycl zaborów. Oleszyce, f rzebav;, Gnptnów, Eyczów, a może kiedyś i Gniewoszów s Babicami byłyby dla twoich córek, a Kórnik dla, Jasia. Bardzo szczęśliwe dla .*. rezultata 7, t.8go interssmi wyniknę ć mogą. la eeule chose, que tu ne dois par. esperer, c'est qu© \$e t'en aime davantaàe. On dlsalt hler lei: Dz.saurait se paseer de są chemise et de s«s bottes, mais są femme lui est absolument indispensable. Tv. pet*x t 'imaginer l@e impreseloas d® ton pere, puisqu'il ordonne par son t«atament, àu® tout son mobilier du Palais Blern, soit ega-lement partag»x entre tous les snfants i w tym celu wydany przez ?,Zonetantego. J espere trouver a Jarosław une reponse de toi pour la. voiture que àe youdrai te rendre toute prete. Jaś a etę indigne

tout conane moi de ce oue tu ne lui dises de nouveau. Pas un mot de

«

ta sante. Il a dit tristenent "jaka też brzydka ta mziamia¹¹ et

et à tes questions sur ce que tu devais lui apporter il a seulement dit "niech si<? sama przywiezie, inaczej nie od nie;} nie przyjme,ⁿ. Je viens de l'appeler, car il s'amuse avec les ersfants d'André et Adas pour qu'il t'écrive au moins un mot, ^M"prawda"_f il me charge de te dire, éebys sobie sama wykoncypowaâa, co mu masz przywieéé. Pour moi, je *• demande encore outre les grains⁵ culinaires, des graines d'arbres forestiers, quelques espèces de pins, celui d'Attstralie, p.ex.le pin de Himmloeks, dont on fait de la bière en Angleterre, quelques espèces de chênes, des graines de etc.

Acheté ce que tu jugeras nécessaire pour la maison. Je t'écrirai de m s Dresde sur ce qu'il y aura à dire et à faire chez ±a mère. Règle tas comptes avec iille d'Arnaud, je t'ai déjà parlé d'Suie teka pour moi, de couverts au moins comme modèles. Si tu as tes fonds de diamants, je te prie beaucoup de faire à toi, à chacun des enfants et à Wlle àmlchowska un petit cadeau de ma part. Acheté ce que tu voudras pour eux, pour toi je veux une bague en or sans emaille très grosse et de cette form* Tu feras mettre le chiffre 12 sur

l'une des branches. Tu rendras la bague à Iza, qui la portera au col jusqu'au 19 et te la rendra ce jour. Donne à Mlle Zmichowska une paire d'® boucles d'oreilles de ma part, à Isa un noeud de ceinture à Jadaia une petite histoire rouge na szyje,. Jaé se porte bien, à son nez près ce qui indique toujours une humeur qui n'est pas bonne. Consulte tes médecins pour lui.

Ma chère amie, je ne t'écrive qu'un mot aujourd'hui et encore pour te demander un "bon peigne en ivoire gçsty, aie nie nadto gçsty, car mes cheveux étant épais il ne pénétrait pas facilement. Adieu, Ton mari t'écrit, il te dira, se Papa jutro albo pojutrze jedzie m Sliasa.. Ona trochç lepiej, mais c'est de ces ni eus qui ne veulent rien dire pour l'avenir. Tes enfants sont bien, les miens aussi. La toute petite ejt trea chétive, probablement à cause de sa tition. Je me propose de t'engager à passer une partie de l'hiver

n. îTrasioasy», pour ternir société a ta oœur» Bous y sericrn—. tous lar—
geEeiit loges par suite des «jàelioratioas çue la \$s présence a® ton père y e nyneiae»
Auguste accompagne ta «aeur a Tienne pour sarroiller

ue près OMoetri, quo 5© regarde consne lin des hommes les plue dangereux
«Que tous les rapporte possibles* il est affirayaiit et il n y a de bon cpe son peu de
ternie gui paxmt de le dermecmer* Me powi©— r2àyit>y<i nn Isy_f âebj mi eaÿ
lémik. fia x to dac oieli* Kapioa mi

ss c'rogî, kieéy tu byé cgrilies_t gd»ie sîà & iotx\$ potkec< « wielkqt
"b.yetroéeia i Motocécià pnRycsynil eia do ••r«E>6w wassych* S«|dsç_f iè i &ss
mnie tu byli ko—xrtenoi, s •si sic riaîeiî * ,e<fimyeyi i"sspra.ir, s Ibrsàiià. tylko

tofcie, v irità:res prseoiv Tvsca srxet biasiicm. î;':«5j pcclraiec vs?raca s
Ici— ;la 1 listes od Ciebic ni r.ie rpafàfczi» Bçct prayesiy liet do

C

a—resvwaî_t>£ do T*reiaaa,a_f bç xiq feaixîâîi prossà» tiebyé teBtady

:a» Je finis, parce que je n ai plus» rien a te dire, sinon que

t aie»* bien. Il m® p«as© Mer—, des fantaisies, bien clés velléités, t
expliquerai tout ceJ.a* nais taè de YSiir vite, vois Paris» regarde Fi te* Je t
embrtô&â de tc»t iaon coeur» 'lu a été bien vilaiiie pour ESO! leo tois qu,:irts de 1
aime®, tacîie de reMr© la fia

ohé* î'îne cl Arr..auct, rue de 1 £eol0 <?.<& K—edeciae —îo 5_f a Paris

/k.210–211 – autograf/

/fiacymno, 30

\ 183

7/

. Moja Lifacio .trogu! Z Kadymna do Ciebie piszę wracając z Krasi-
czyna, id ech mnie .Bóg broni od tego, żebym Cię dla mego dobra od

Twojego odwouził, bo bez Ciebie ani bym chciał, ani bym kochał
szczucia, ale jeóli możesz, wracaj. Żebyś v,iedziała\jak nam tu wszystkim
±,ctriiebna jesteś

OJL. xuazko, oddfcij ei'x temu, Ictórecou Uit_f Bóg przeznaczył, a
ktdry bardziej, lepiej i trafniej àocha jak wszyscy inni. i'ioja Duszko, j a iż cià
ni e opuszczą – łan ±>óg .może pobłogosławi dotrzymaniu tego słowa, nam
projekt zatrzymania Uià w i–rapielach greiffenbergakieh, gdzie przemianą
gwaa–towną, zimno i ciepło, cuda dokazują w chorobach nerwowych,
artretycanych, wenerycznych kancerach etc., których w późnej .jeaierii
używają. Dowiesz sià w Aieaniu o tym v;sEystkim« Ja chc–..._f toGi jechać
naprzeciwko Ciebie i z i'obą taio bawić do Twego wyzdrowienia. Och'Ty
piórko, jak ja Oi<à w wielu miejscach czuję, kocham Già jak biedny
wariat, a nie jak stary mąż. Je fembrasse tout a toi»

Greiffenberg est a 10 meiles de troppaïł sur l'extreme frontiere de la
Jilesie.

Yilaine bête, Je suis honteusement amoureux de toi. Je ne rêve qu'à toi»
 Je n'aime que toi, tu me rends malade, furieux» bon, me«* chant et tout cela par
 les impressions que tu me fais éprouver* Chiofftri, dont Je n'ose te parler, mais
 que J'ai appris h connai» tre» me disait dans ces exaltations italiennes: "Mettes
 cette plu-ia» dans le nez, elle vous fera eternuerj mettez la dans la bouche, elle
 vous fera vomir dans l'oeil» elle vous fera pleurer; dans l'oreille, elle vous rendra
 fou⁰.*» mais c'est toujours la même plume, toujours le même moteur et c'est toi
 qui est pour moi cette plume. Je t'en prie» choisis donc ta place, ne me
 tourmente pas, mais tâche de revenir* Ohiostri» que Je regarde cossue un fou
 très dangereux et qui peut-être vous fera encore beaucoup immensément et
 horriblement de malà Opinion que Je partage avec tes Boxeurs et Leon. et
 beaucoup d'autres) Assure» que tu SB n'as rien de local,! que l'on te duppe en
 voulant te traiter et qu'un terme fixe même approximativement prouve en
 l'ignorance, ou les mauvaises intentions d* tes médecins et qu'il n'y a qu* un
 bon régime à employer. O^f«*t pour cela oue J'ose le prier de presser un ... peu
 ton retour* Je suis depuis longtemps coninrau-alncu qu'é il nous faut 'être
 ensemble

J ai enfin reçu une lettre de toi, qui me rend le courage de t eo-

A

rire. Ma cîière **Amie**, tu avale près un Men mauvais parti, nonsHSt seulement n oati0e de la peine qu'il devait rae faire et nu*!?, n'a

fait, non eevlenent a cattec de ï icscTice n,tteirtc çxi' il ne Couvait BKKEK-ueft? de porter r. no?? rels.tfon.% jrc-J.r? encore parce eue tn vnu-* lais éviter» c'était ouvrir trr, durînp k tontes le.'ï OGÏIJ ce titres, c'était, pousser tout le monde à che relier ,"oc àcr.aelgiîerter part o-ne «'ans tes lettres, à fsnpposor 'les àEtèree et des .r' et à r.f? r'.ott'fe roi de.nr l'intporàoiMîte d caipecî-cr lo bavardage de toat le monde, et les c'etiarclieB da ton père saiprès das banquiers, «t Dieu sait quels individus de Paris» demarcâe-a qui ont su lieu aïàio.-tteinent parce que àe ne potivaie répondre a aucune d.c aes ques* tiona ni leur donner (ce qui arec une autre conduite de ta pà-rt m'eut fggit» été si facile) 5uc'te la dose nécessaire d® assurance

pour les faire taire. d> rêve si difficilement d'une fanas e route, que tu. as encore cru. devoir ;ne faire le noci de tes méde-

cins et aeme ton adresse probablement paroe crue tu a cru mes con*

s < »

xareils superflus ou intompestifo, m?ds j'y mettais si p0a d insis-

tance que cette sEtucske, 0Bt tout a fait du luxe, 0e ne saurais tô dire jusqu'à quel point tout cela me décourage, cela Ei'3to de plaisir de t'écrire, je crois lorsaue «le te reverral, ce sera un» autre feranie et ce moment oààe je desirais tant, me donne un® espèce d'inquiétude et de cr?J,nte qui fait âme js désire quelque fola que tu restes a Pari» jusqu'à ce i\w j Wftlie tout le mal gué tu m' a fait, mal qui est iceiience, qui m'"otait mon somcieil, mon repos ,

•\

qni gâtait *mon* htusemr et Influaît même sur la awniore. dont je traitais Jaé, enfin c'est Irréparable, iai J'ai été malade plu-Bieurs jouaje, mon excessive aiette m'a remis» Je me couTraie de ton mentelet pendant que j étais très souffrant et il me paraissait

/k.212 c.d./

że Cię czuć było, a kiedyś potęu myślał że ta żona mnie ciągle i tak niepotrzebnie martwi, bardzo mi się smutno robiło, a na inne myśli już miejsca nie było, jak i dziś prawie nie nasz.

Jadę dziś do Lwowa dla interesu p. pułkownikowej, którą znowm stąd wypędzają, i stamtąd będę Cię starał do Ciebie pisać i odpowiem na [Dwoje pytania. Jaś zdrowy, był parę dni słaby, Kazał mu w siarce kapać żeby skórze nadać więcej czynności, ale nos mu czysto jątrzy, il faudroit consulter un de tu medecine anonyme. Je sais quel'on donne aux enfans a Paris un sirop ?atiscorbutiqu* tres estiaie, c'est une legere tenaence scrophulique. Jaś alf jak najlepiej uczy, a sposób uczenia go, który się zasadza bardziej jeaacze na rozumowaniu jak na pamiętaniu, rozwinął do wysokiego stopnia jego pojecie i ustalił uwagę. Czas, który z nami w naszej samotności przepędził, będzie miał wpływ na całe jego życie. Jest to nieocenionym szczęściem dla niego, że się tu został. Lekcje jego są długie, nawet bardzo długie, ale go nie męczą. Rano wcale nie ma rekreacji, dopiero po obiedzie biega, potem wraca MI lekcje, a nad samym wieczorem jeździ na koniu. Przy kąpielach jego ja sam pilnuję żeby się nie zaziębił i w mój szlafrok obwiniętego do mnie go przynoszą, àapie się przed samą kolacją, a potem idzie wkrótce spać.

G*est Bassereau

/Pieczętka .poczt.: Jaroslau. 15 oept. 1837/ /Adres:/ À Madame Madame la Comtesse Działyńska nee Coss * Paris, Chez Jille Benriette d»Arnaud, Rue de l'ecole d*

d* M«d«cine JT 5.

.-\j.

-.;•-

aààj£3*àt&ja&

à'v£xS!ivaJ»ll

Š&&

&Ł

Bu 16 avril 1837

Chère enfant, 5e reviens de la messe et 0e me hâte de t écrire.!

*

*

»

L horaae qui est allé porter avant hier ma lettre a la poste ne m'a

rie» rapporté de toi et c est très triste. Noms *somma* au 16 avril et je n 'ai pas encore reçu une seule lettre un peu détaillée sur ta santé. Je ne te demande que cela, mais je veux un bulletin régulier, suivi «t extrêmement circonstancié; y a t-il quelque chose de local en seulement d* arthritique. Je voudrais que Chiostrl in'écrive sur ta santé et 5e voudrais que ta religion te rappelle qu' il est coupable de laisser et dans l'incertitude et dans l'inquiétude ceux, auxquels tu dois compte de tout ce qui te regard©, fu dois savoir» que tu m 'appartiens et que par un© faveur spéciale je te laisse l'usage de ta personne et de tes membres, mais que tu me dois un compte également spécial de l'usage, que tu fais de tes âme membres et de la manière, dont ils fonctionnent. Si les choses allaient bien, voilà ce que ej penserais: mai, juin, juillet et jusqu'à». 15 août à Paris, le 1er de 7bre à Temise ou à Vienne, où je viendrais te rejoindre* Si les choses allaient moins bien, je viendrais à Paris vers 1® 20 juillet pour y rester tant qu'il faudrait. Cela me dérangerait beaucoup, mais pour rien au monde je n'abandonnerai ce projet. Demande a Ghiostri, si les bains de Barrège ou à Plombières avec l'air des montagnes ne te ferait pas de bien. Reponds moi a cette question, iu pourrais aller à Marseille par mer* o"e VG!S envoyer un expree a ta soerir pour lui porter ton laidon qu elle re'clame et pour demander de tes nouvelles. «Te te conjure de ne pas passer ta vie dans les %E%±%X&KS. e'fjllses. Biles sont pavées en pierre et en mosaïque et doivent être humides. Aie toujours des bottines fourées et les pieds chauds.

La Daika a une petite fille, celle que tu m'as donnée. Je l' ai noaméc]

• Dana. Si elle devient méchante, je lui chanterai ?!oj dana, dana".

Chère petite bête, je n ai plus de plaisir qu à avoir de tes nouvel» >. Je te prie d'avoir pitié" de moi, je vis ici comme le plus soli-

solitaire des moine© ... que faire, si ce n'est de te prier de te

rappeler de mol et de ne cesser de me parler de toi. Je te le répète, c'est ma seule récréation. Je plante par-ci par-là, mais tristement. Je n'ai souvent même pas envie de faire le nécessaire, car Siu *me* manque. Les pluies, le mauvais temps ont tellement gâté les routes, que je ne sais rien de Krasicsyn. Je vis absolument dans ma coquille, je ne vais à l'école pas à Hosnlatô'w. Michaël est allé acheter

des boemfsl© travail. it@ staw de Borchow est le seul revenu d'Ole*»

, ,

y

sayce jusqu'à présent je puis dire à la rigueur que je ne vis

que de poisson. 50m par» ta fixé des fonds à Florence et à Paris, mais tu peux toujours compter sur moi pour tes fredaines. Je te tien—| cirai toujours une paire» d@ milliers de francs de prêt, que je te prierai d'employer uniquement pour les wygody de Siu. Le texte latin de Thomas à Kempis ne plait beaucoup mieux que les traductions. La brièveté des *Âpopatheipsea* donne beaucoup mieux, c'est l'ouvrage d'un

nomme

ix raisonnable, mais ils sont le

vertueux et

cloître et le moine au point de substituer des théories de spiritualisme, au principe d'action qui est inhérent à la vie et qui devient] nécessairement étranger à la végétation *E±&ESS±CE* claustrale. C'est cependant un livre très remarquable et par sa méthode, et par son style, extrêmement au-dessus de son siècle. Il aura eu le bonheur de lire l'antique bible, et rien du fatras des cent mille et une productions modernes. Je t'accorde ce petit bonbon pour te mettre en humeur d'écrire, mais rien et pas un mot sur le compte des Saints du Seigneur. Parle-moi de la de ton Seigneur en se-

cond qui suis moi. Songe à læit&fx&tfafR satisfaire le nôtre tempo—

rel, pour que l'éternel ne te dise pas, femme, qu'as-tu fait de l'obéissance et de la soumission que tu devais à ton mari comme jucto punitio» pour la pousse que l'une de vous m'a volée. Alors, chère enfant, tu serais ainsi e'cris-moi, car je t'ordonne» et

re

au moins 3 fois par semaine, c'est la nouvelle loi, elle détruit

pas l'ancienne, car "non veni tôleière aed

Je t¹ eiabraase et v;:iB laisser un –neu de plaace a Jeaameau. crui se

•a » j _____ •" •*_ * •*•

nomme P«inuj– et ‘luiàea m?my ï–ieuiia ps

lit

, "“. Iruxiô ar–tar’bwlonrà >,e mziàaîi titille pisie, a jednak "biedna
psinula ‘bardàD eià dobv–àe uo2îy,

Je t envoie est osuvre cm tu verras a~a moins âea corûnenoeiaents de
bonne ccrituro.

O naaîoiika cie l)a.Tdzo prosaà. Je t aime bien.

Je te prie de demander à Madame la Princesse Anna d'écrire une présente à
Kuskie Probostwo w Cieplicy, raajàtnoéci Sieniaw» skiej d'après le modèle que je
lui envoie. Le choix des cures du Ri thé Orée n'est pas indifférent et je crois pouvoir
lui recommander celui dont je parle. Prie-la de faire légaliser sa signature par l'
ambassade d'Autriche et peut-être de la faire approuver par le Prince Adam qui
j'espère, ne me refusera pas ce petit service*. Je te prie de faire acheter¹ des noix d'
différentes espèces

et surtout du Jugions Nigra et Angulosa, qui donnent le plus beau

faire Bois. Tu avais promis à ton père et à ta soeur de faire ton portrait

celui à «ne d'une morveuse comme Jadzia. C'était fort inutile» Je
t'embrasse» Jaé se porte bien et étudie toujours beaucoup et bien, Voici sa mesure»
Une montre ferait probablement plaisir à Konarze— wski. Tous les autres cadeaux
sont absolument inutiles, vu l'état actuel de notre fortune»

Adressé À Madame la Comtesse Pziajnska, née Csse Zamoyska. rue
de l'Ecole de Médecine, No 5" Ohé s Mlle Henriette
d'Arnaud, à Paris»

Reiaberger qmi est passe par ici pour aller voir des amis à lui, est si enchanté de Jean, au il craint que tu ne le manges tout Ti rant 'k ton arrivée» «Jas se porte bien» étudie parfaitement. Je prends le plus grand soin à mettre sa santé en équilibre avec ses levons» Lorsqu'il étudie trop bien, se cherche a l amuser. Hier nous avons fait une grande course a cheval, fout d'un coup son cheval s'et arrête, Jeanneau a fait la culbute par-dessusla tête du cheval, niais en gardant la bride en main. Il a arrête par là son cheval, a attendu qu'on l'aide a remonter et est reparti au galop» Ses familiarités avec les chevaux lui ont aussi valu un coup de pied de la jument venue de Pologne» Il a eu un bleu bier» condition né, a fait la grimace sans pleurer, sans se plaire, en un mot toutes ses manières sont celles d'un homme de coeur et d honneur, Jo ne lui permets aucw?© société étranger®, pas œeroe Xrasiczyn. car il est impossible qu'en ne cherche a le gâter a force de rendre hommage a ses excellentes qualités et il serait difficile que l on n y réussisse un peu.» Je le garde donc constamment dans notre solitude cl Oleaayce. Les bains de soufre continuent corome action sur sa peau, nui est toujours un peu reche, Hors cela il Brandit, prospère et se conduit cous tous les rapporte aussi parfaitement que possible» C ect au. point de o être fait une véritable réputation en GtJLlicie» Maintenant quand a tes autres questions: si tu reviens dans peu et ci ter. for de te suffisent acheté uno étoffe ponceau en poilsite r'e chèvre pour 24 chaises, £ fauteuils et ? canapés comme celle de Xérnik. Il fout les adresser a a Brody* "ûuancl a mol,

.j'aimerais bien à avoir une bonne teka avec opcrler,sablier,ciseajux et axitresat annexes, tin couvert d argent élégant pourrait noue servir de Etodele pour les autres, car il faut fondre les nôtres avant d en acheter d autres» Je te prierais aussi d'acheter pour Jean l® cathechisme a l'usage des écoles franqaises et un livre de thètoee

latina pour les premières classée. Couse 3 'ignore le nom de tes

médecine anonimee que nous apprendrons par deo banquiers, Je ne sais a qui adresser des observations et des questions que 5e tenais a leur adresser, au reste ils doivent tellement mépriser un mari qui est traité comme *moi* que cela n'en vaut prer plus la peine, Je finis cette lettre de erainte d omblier encore une fois aue la

fiance et l amitié ne se commandent pas la où elles manquent, e est une faute d'organisation à un des eontraetans, c'est donc moi qui ai le malheur de ne pas savoir les mériter* Choisie donc mieux, niais n' oublie jamais, qu un homme de mon caractère sera toujours plus offenlé d une défection que flatte de ses retours que à ne considère que corne une lâcheté travestie. Ma chère Asie, ;je t aime beaucoup, nais à le cens plus malhmireaseÊient qu© par la peine que tu parviens encore a me faire éprouver» Adieu,

Lz

Adres: \ à Madame la Comtesse Dziaîynska, née Csse Zamoyoka, rue

M.jftft

de 1 13cole de Médecine K» 5, Fg St.&œiaiii, a Taris

Ecris-moi donc sur-le-champ quel couleur *ta* voudrais avoir et comment battre les herby, maie ne tarde pas, car je voudrais qu'elle soit sèche a ton arrivée. L idée de te faire un cadeau utile et agréable m'a enchanté ainsi ;je te prie d'être contente, Tu *me* demande des détails sur mes affaires. Je n'en sais pas un mot, je n'ai eu de nouvelle que de toi par Paris, Raczynski m'écrit (6 août): Votre proie n'est pas Juge' et ne se juge pas, c est un fait exprès, auquel vous ne perdrez pas. Toila la seule chos© qui

* 1 ! ' ,

m'ait été e'erite, ainsi je n'avais rien a t' annoncer. C est toi, chienne, qui s'a fait peur et 3 ai déjàà crm que 3e serai à la forteresse avant de te voir* J® ne crois pas que ma mère souhaite te Toir, vu ce qu'elle dit d« sa santé. Mad*Morska revient de Dresd»

et ne parai* pas a nous engager a y aller. Elle m a été utile sous le rapport inoral, raais il me parait , *se sià takâe nie srozumieli*»

Ma chère toic, 3e *te naîtraï te Jean qu'une seule fois et c est toi qui le frappais, car c'est toi, qui me rendais mauvais à force de de peine et de contrariété, enfin je n ai rien a me reprocher sinon de sentir 1® mal que 1 on m® fait. Je ne t en parlerai plus, car enfin e' est un malheur irréparable, si c'est la 1 éducation de Ladai, dis lui que 5 ai assez de ge'néroait© pour ne pas lui souhaiter & d éprouver combien il est amer de se voir si indignement traités

! /

par ceux que 1 on aime et malgré ts* soi et plus que soi» Je te de-maade pardon de revenir toujours sur ce suàet, mais autrefois,

V i f \

quand Je pensais a toi, c était un baume a toutes mes peines, au~ jourd nui c'est toi qui es devenue unique source de tout ce qui me

, s •»

fait mal. Je le répète, ne me demande pas d'écrire, car il m est absolument impossible de faire la peine que tu me fais, 3® t'écris et ;p2: puis Je laisse ma lettre sur ma table, parce que 3e n⁵ aime ni a être victime, ni a 'etr© bourre

/k.217 – autograf/

że się także nie zrozumieli. Pisz Ty z swojej strony co Gi Bóg natchnie i rób podług Twego zdania i jej życzenia, ale w żadnym razie nie jedź na Berlin, bo teraz jeszcze nie czas. J–rzeba by także *znać* położenie rzeczy, a o tych Gi nic powiedzieć nie mogę. Gdyby się Twój pobyt w Paryżu miał przedłużyć, to pisz z zapytaniem do Iijałkowakiego, ale ostrożnie używaj wyrazów bardzo ogólnych. Jeśli – jak raówią – uznali mnie w gabinecie za poddanego pruskiego, nazw— czas „opiero mnie sądzić bęaa. Lról nie może wstrzymać biegu sprawiedliwości, à’eface car je ne rui s troiapo, tylko dekret łagodzić, ale o tyia jeszcze arii mowy. Loiuosę Ci, jćac tylko się o czym dowiea. §d iijaikowskiego ani od nojej matki nie mam listu od Twego wyjazdu,) witjC podobno nie ja winieniem jeśli nie pisze, ale tylko ci winni, którzy do mnie po prostu i poczciwie nie piszą, laech ich Bóg nie karze, bo sięgnął by szkaradnej –3estyi, którą na ino j e nieszczęście aż nadto kocham, bo ona mi spokojność zatruwa, męczy mnie. A łt na 1’woje listy 2 strachem, z smutkiem patrzę, bo wiem zawczasu, że ukartowane sztuczki wyczytam, że Gi nie idzie o to żeby pisać i

/k.217 – c.d./

tylko o to żeby nie mówić. Ja Ci nie pisałem, że posyłam po doktorów, po Bassarenie'/.-/. ày nawet nie masz tej mizernej otwartości, żeby nie nazyjrac tych, którym sià powierzasz, a raczej starasz się dowieść mi, że sià innym, a nie mnie powierzasz. Moja Celinko, przed

\

10–eiu laty nie byłabyś tego uczyniła. Mówisz mi. o tych, co Ci się umizgają – miej ich sobie, pozwalam Ci ich, ale Ty o matce Twoich i moich dzieci powinnaś mi inaczej yisać, nie wydzierać cudzych listów, ale je Twoimi zastępować. I myślę, że się nie godzi tak głupio, tak nierozważnie ilMaK na teraz, na przyszłość, może na zawsze tych starych pocziwych stosunków, przy których tak długo dobrze nam było. .Bóg *m.* świadkiem, że nigdy tyle smutku, tyle cierpienia nie doznałem, jak z Twojej przyczyny; nie sądziłem żeby czyjakol–wiek niepoczciwość mo&ła mi odjąć i sen, i możność nawet jedzenia tak, żebym cztery dni nawet kawałka chleba nie mógł wziąć w usta. A tak jednak jest.

Ma cher» enfant, comme je voudrais que cette lettre te trouve a Paris. Je te supplie de faire exactement ce que 3e te de–isande, mais n® dis au personne su monde ce que je te demande. J' ai fait une grande bêtise, c'est a toi a la reparer. Ecoute–moi bien, 3'ai et® si peine, si tourmente de la position de ta soeur Elisa, abandonnée a un Italien a» etc, etc, été, le desespoir d'Hedvige, enfin mille circonstances màont arrache'es ces mots, ne bien, ;J^se'eri»| rai a Gelina de passer par Tienne et de rester avec sa soeur» tu se comprendras, j'aurais dit plus volontiers, j 'exposerais ma vie et mon avoir pour elle, j* ai dit plus et j 'ai dit trop, surtout depuis que l'on décide que Cécile accompagnerait ta soeur et resterait avec elle à Vienne, 3® te conjure donc de partir aussi–tôt que possible et d' aller par Dresde tout *Et* droit a Gleszyee, aye la géné"–rosité d'éviter Vienne et des personnes que tu aimes et que tu dois aim«r_t isais «nfin j« crois avoir fait assea de sacrifices pour avoir| 1* droit de te somhaitar auprès de moi, pamiçtaj iâ Ciç nie opusz–ci8ç, uciekaà, idz do inojej matki i jak najspiesznieà do mnie» to jest o tyle, o Ile sià to z 2wojem zdrowiem zgadza. Zmiüuj sie,_f nie méw, âes odebraia list wzglàdem projektu jechania na Wieden, niech myélà, èe Ci kazaiem jecnaé wprost do iK>jej matki wprzéd niz o po–drdzy Twojej siostry byia mowa. Il *me* faut absolument vivre et être avec toi, crois–soi, c'est nécessaire, fais–le pour l'amour de Dieu a qui tu l'as promis, si ce n'est pour mol, mais j'!al un besoin de t'avoir, que je ne puis t exprimer. Ma chère enfant, soigne–toi» mais viens vite aussi vite, que possible. la Psse de ./Urtemberg serait au desespoir de se voir prive'e de Cécile. Cécile n'attend que toi, &eby \$\$ zluaowac, wiçc nie sopuszczaj sic tara i Jedi do

mnie» Pisz zaraz,,co myslisz. Je ne te demande en fait de choses parisiennes, qu'une bonne teka et du poU de chèvre cramoisi peur meubles. Je n'ai ya±k point recàu de lettre de toi depuis longteiaps

et cela m inquiète excessivement. Je t aime si furieusement, que

chacune de tes paroles et de tes actions portent sur moi avec un poids que tu ne saurais apprécier. C'est pour cela que j'ai éprouvé tant de peines qu'il t'eût été si facile de m'épargner. Je reçois

«

aujourd'hui, 28 mai 1870, de deux de tes lettres. Elles ont sur-

ff / >

tout charme Je t'annonce que Gybulski

! ' m'avait donné et une pauvre pouliche de ses amis. Il t'écrit quelques

mots que j'ai interrompu pour faire partir cette lettre, 3 'ignorais

à , enfin

que ce fut sa fête. J'ai donc appris le nom de tes médecins et même

une partie de ton adresse, car le nom de la rue se trouve sous le cachet de

manière, qu'il est à peu près illisible. J'étais certain que l'on te ferait consulter Kr Barom parée qu'il appartient à une coterie, quoique son mérite fut absolument ignominieux des hommes de l'art, tandis que Mr Margolain a une immense réputation. Je suis assez heureux de te savoir bien, mais comment as-tu osé prendre la responsabilité de ta santé, aussi entièrement sur toi et t'exposer au reproche si bien mérité, de n'avoir point fait ce qu'il convenait de faire et ce que je t'avais demandé de faire pour ta santé. Le commencement de la réputation de Kr Ghaumel a été fondée par un traité sur les rhumatismes, les gouttes volantes et les douleurs vagues. Il n'y a pas deux ans qu'il a repris ce sujet dans des leçons et des mémoires qui lui ont fait un très grand nom. Voilà pourquoi je te l'avais conseillé. Je me suis même donné la peine de lire ses ouvrages, dans ton intérêt et cependant j'avais le pressentiment que ce conseil serait peine perdue et que tu préférerais le dire

de tes entourage, à mes conseils, qu'une affection et une sollicitude

/

tude plus vigilante avaient cependant dicté: Si au moins tu m'avais

parlé de Mr Margolain tu m'aurais épargné bien des inquiétudes. Comment n'as-tu pas pressenti toute l'importance que je devais mettre au choix de tes médecins. Je ne te parle presque que de cela dans la première lettre que tu as reçue

de moi à Paris et tu évites d'y répondre jusqu'au 15 ou 16 7bre. Je te nomme les célébrités de

de Paris, leur réputation doit nécessairement me donner des garanties et du calme et je reçois 10 lettres de suite, dont 1' affectation a ne pas me répondre finit par me rendre malade, enfin oe que tu Bocaaes tous les détails est encore si vide, *que* je ne cesse d'être tourment»'

/k.220 – początek przez syna Jana Działyńskiego/

/Oleszyce, 28 września 1837/

Kochana Manio! Dziś skończyłem żsray i zaczynam dziewiąty rok. Dał mi Papa pałasz i córkę od angielki, która się niedawno urodziła. Wstają o wpół do siódmej, ubieram się i myję kwadrans, potem przygotowuję się *i* robić;; lekcje aż do obiadu, potem idę na spacer na godzinę i uczę się do kolacji, potem jem kolację i idę spać. I tak zawsze.

/Palej list Tytusa Działyńskiego; początek – 2 i pół wiersza zamazane/
Czy w tym roku będziemy po dawnemu obchodzili aniwezsarz sw. Elżbiety i czy pewno na ten dzień będziesz już w domu? – Ja, byn myślał wyjechać trochę naprzeciwko Ciebie; iafypadnie Ci jechać na Pragę z Drezna. Nareszcie powiedz żeś odebrała wezwanie od mojej matki jechania ós na Drezno dla rozmówienia się o interesach i mnie wykręć ?, nieszczęsnej obietnicy zatrzymania Cię w .Wiedniu. Wszyscy Twoi bracia są w Krasiczynie, Ciesia z Jędrzejem byli z wizytą w Oleszycach, była bardzo kontenta, nawet nadzwyczaj szczęśliwa tak, że pragnie żeby ks. –Virtemberska o tym nie wiedziała.

Robisz mi pieniądze pytania, na które Ci tylko to powiem, że z wszystkich potrzebnych, najpotrzebniejsi będą Twoi chłopci. Nieurodzaje są tak straszne, że 9/10 bidzie zupełnie bez chleba, a połowa nawet bez kartofli. Trzeba nam się przygotować na wielkie zsiłki dla nich, a potrzeby tak zaniedbanego gospodarstwa już pochłoneły wszystkie różniatowskie okruchy.

si tu achetais 12» 18 ou 24 jolis couverts, nous vendrions les nôtres et le trou se remplirait. Je bats une grande bergerie et une mîockarnia» les 400 fl viennent réellement de lowe Miasto. Ils sont chez roubles clans un sac vert, mais \$e te prie beaucoup d'envoyer 100 frensrns a pour Jan Komadziaski et de le rec< der beavcoup a ton frère c 'est un et honnête garçon, il est plein de courage et d'activité". 3e suis convaincu que l on pourrait en faire quelque chose» Je pense que tu m'auras déjà répondu à ma question mat le couleur que tm veux mettre à la voiture que 3'ai acheté* pour toi» Elle est vert sombre et le drap amarante» N'oublie pas une teka pour moi» Joe se porte tout a fait bien, àai doic cesse les bains de soufre. On dit des miracles des cures de (Jreiffenberg à l'aide abt de l'eau froide» CMostri prétend» âe Ci nie nie jest i ée Ci§ tam lecza, na chorobf, ktéreâ nie masss » Ae ®rwteM è» t- wiw&xt Vm\$ •&0&&&G

J' aurai demain une foule de monde s, dîner. Cela m àfait oublier tme partie de ce que j'avais à te dira. <âe srains de t^l avoir trop pressée de partir. Consulte bien sur cela, ta santé est un intérêt cQimtn pour nous deux, ainsi il doit passer avant tout. Je n ai encore aucune nouvelle sur mes affaires. Je te prie de ne pas oublier de m 'apporter des grains des légumes de Paris, des cardons et dee oignons d*Espagne, des artichaux, des griffes d'asperge, des brocoli etc, et® et quelques nouveautés, en fait des plantes econo-| miques et fourragères. Que penses-tu, ne serait il pas possible K d'établir sur l'impériale une petite cage avec 2 ou 4 perdrix rouiêges?. Pour en revenir aux bains de Greiffenberg, je pourrais aller a iroppau et t'y attendre, Tu prendrais une 10 de bains qui sont surtout profitables en hiver et nous 3- célébrerions notre 19.

j'en reviens an perdrix: c'est un oiseau que nous n'avons pas dans « ce pays, Qu Iza aille absolument au Jarrtîlr des Plantes –voir les bêtes, faites aussi une course eu voiture a vapeur à St Greirmaia»

J« t embrasse de t&nt non coeur, ccrîn noi "rite ot beaucoup. •Te "boite
rfp

Lidrfstîj. à Madame **la Comtesse** f
Dsrtilyiiska, isse 55

chea T-île à teiaaBft Henriette d de 1
'4maud, Ecole

de MedeciB, St dermaîn, par Vienne a
NO 5» Paria*

Je recrois une lettre de toi de je sais quelle date avec un billet d Isa pour Jas. Pourquoi te donner la peine d@ m' écrire lorsqu'il 7 a, on puisque il y* a toujours tant de inonde dans ta chambre» Je t'ai dit d une manière assez claire pour avoir et© nomaé dure, que ce genre des lettres œe déplaît» qu'il m'est odieux au point de m'avoir rendu souvent malade et 3'ai espère au moins quelques égards pour mes prières, enfin j 'ai essaye de te fournir un brouillon de lettre en posant 5 questions auxquelles je demandais une

répons© tous les 8 jours, îout cela a été peine perdue, tout ce

/ i /

que j'écris n'obtient ni réponse, ni attention. En écrivant a MUe

d'Arnaud je me sers du 1201 d'anglaise Anonyme dans l^f espoir que ta compreÉndrais qu* il est convenable de me dire le nom de la gouvernante de mes filles, Je t 'avais dit que je trouvais qu il serait gênant de me donner ton adresse. Je crois qu'il serait poli de me nommer l© médecin que Mlle êmichowska épouse. Je t avais arirnaa»

.,*

asa» parle de tes médecins pour espérer apprendre si tu persistais maigre mes avis a te faire traiter a ton ag© par le me'decin des enfants à la mamelle, il eut même été naturel d''espérer quelques renseignements sur le genre de leçàqas que l on donne a laa, qui écrit plus mal que Jas, au point que c est und îionte de montrer son eeriture. J'ai toujours insiste pour un style pratique, expli-l catif, pour des détails sur ta santé, les avis, le dire de médecins] maie toujours inutilement, j'avoue que le dégoût, l^l ennui que me font éprouver ces procédés me force a te prier encore une fols de cesser rie n'écrire. Je n'ai point de patience s à l' épreuve de pareilles g3BadoE5dbte contrariétés. J'en suis mécontent au delà de

ê

toute expression, mais comme il y a toujours du moné dans une écurie, ©u l1 n'y a pas de clef a la porte, je te Ispie seulement

, •'

' S

de ne plus m écrire et comme les douleurs goutteuses et heredltal-resne se guérissent pas en jouant avec des enfants ou en consulte»

consultant des médecins d'enfants» Je te conseilla d'attendre l'âge de continuer ton éducation parisienne et surtout de te bien garder de se dire par où tu songes revenir dans ta vieillesse ou bien de l'année de ton retour» car cela pourrait me faire trop de plaisir et cela pourrait m'engager à te parler de ce qui me regarde ainsi *que* Jaé*f* iouvelles qui certainement trouveraient trop de monde dans ta chambre. Jas a et© très souffrant, j'ai envoyé

chercher Mr l.ñi» et il est déjà tout à fait bien, mais Konarzewski

i

x

rae quitte et 5 en suis bien aise. Je prends à sa place un Polonais, l'r X»X. qui avec l© docteur Y»i, lui seront assurément d'un grand secours. Quand à moi, 3e vais en fraude Pologne dans un des mois

, s

•

,

de 1 année et je passerai par un des pays d© l'Europe. Je t'aim©

<

(•./••

"bien, je t'aime extrêmement» mais il y a quelqu'un à côté de ma chambre, –mai adieu

Ma chère amie» j'avais cessé de t'écrire à Paris, parce que j'espérais que tu te rappelleras mon instantane prière d'être ici au moins pour le 15 9bre et de tes anciennes lettres dans lesquelles tu regardes ce terme comme infiniment trop éloigné* Tu conçois

quo je lis tes lettres avec attention et que je comprends tout ce que tu me dis sur ta santé, mais c'est parce que je comprends et ta position et la mienne, que je te prie, que je te conjure, que je t'ordonne et cela avec la plus extrême insistance de quitter Paris, et d'aller droit à Dresde et de là droit à Olesayce. Je n'ai

ni argent, ni passeport, ni envie d'aller à Vienne et je n'y irai ; positivement pas. J'en ai assez fait et pour d'autres et contre ma conviction, cette fois-ci c'est pour toi et pour moi que j'exige ton prompt retour. Je te demande pardon de te dire que tes assurances d'obéir* et à tout faire à ma volonté me font de la peine comme un mensonge *qui* ne te vaut pas tien. Je suis clair et très précis, malgré tes regrets xaa de ce que nous ne nous comprenions plus. Je te demande de partir sur-le-champ de Paris. Je l'ai fait

5 ; pour toi, lorsque tu me l'as demandé» Je ne suis pas dévot, mais, malgré l'opinion, phoque la veille d'un duel, malgré l'opprobre et l'infamie qui pouvait et devait en résulter pour moi, j'ai quitté Paris à ta seule demande et je ne point hésité à y répondre

à ton appel au nom du ^Ha iâ Oicà nie opusacze.". Je suis revenu à Paris, j'y ai fait non devoir, mais j'ai rempli de préférence et avant tout ce que mon affection pour toi me parlait à faire. Je te répète, je te prie donc, je t'ordonne au besoin de revenir sur-le-champ par Dresde à

Oleszyce. Les affaires l'exigent impérieusement, Fi-jaïkowski vient ici pour des affaires de la plus haute importance, ta présence est absolument nécessaire pour décider de la conduite

—me j'aurais à tenir. J'ai d'autres notifs plus puissants encore,

<

en un mot comme mari, comme ami, comme homme à affaires, j'exige

y*

ane tu quittes Paris à l'instant même.

Je sais et j'ai toujours su que ta maladie est rhumatismale et nerveuse et tu n'en guériras jamais loin de moi. Me rae fais aucun rai–nonnement médical, la faculté de Paris ne peut pas se défaire des habitudes du temps de Pourso(eau)gnac. Je te conjure de ne pas ne

» /

faire de thèse en médecine, la distraction te fait du bien, ainsi crois–moi, voyage et parts dans l'instant isêcie. Lee portraits de têt enfante sont une honte 002200 dépense ridicule. Ils changeront miHe

fois et les Adonis de –Laneut ne prouvent certes pas la beauté du

/

Prince Henri, niais la bêtise de la Psse Maréchale. Je t'ai dit que KomadsinBki est à Orléans, ainsi il ne faut pao le chercher, Je t'ai •*, demande le couleur que tu voudrais a ta voiture, ainsi il fallait dire noixà *au* rouge, vert ou jaune et rien de plus. Je t'ai demande'

f

grand

k

un couvert en argent et non pas en ivoire, 1 argenterie de monyPère me vient de IConarsewo et non pas de l'Inde. Je veux donc façonner ce que j'ai et non pas chercher co fine je n'ai pas. Quand àMlle ?œichoweka, si l'argent de son père as ne lui convient pas, libre a elle de le lui renvoyer, je l'ai encore dans mon armoire. Je ne veux pas que tu ailles a Vienne et je te le défends positivement. Zdai« et Auguste y sont, Cécile et eux savent et connaissent le dessous des choses et pour apprendre la carte du pays il te faudrait six mois. J'ai fait la sacrifice de te laisser partir contre ma conviction, j'exige le sacrifice de ton retour, iaên© contre ta conviction et contre celle de tes médecine et je te supplie de m'épargner

*

/

tout raisonneuse t sur se sujet. 2on départ est beaucoup trop retarde pour la saison, c'et un àrand malheur, riais le mal augmentera en tardant d'avantage. Je te tais le vrai motif qui me porte à te près–enfin oer plus que jamais, maisyje te prie soefis de partir au plus tard J5

jours après la réception de cette lettre et il aller¹ par Dresde droit a Olesgyce. J'© conçois la peine que tu éprouveras a remplir mes intentions, mais ta mère pour laquelle et a cause de laquelle je t 'ai lalss«Ç?artir, t'a je crois aussi laisse des exemples de la conduite

ou'une feace doit tenir lorsqu'elle reçoit une lettre comme celle
-ci - et c'est le dernier» que tu recevras de moi à Paris,

Chère Si*, ton très respectueux vassal t annonce, qu'il a parcouru la TOitié du royaume de Siu, qu'il y a trouvé de quoi se réjouir et de quoi se désespérer. Quand j'ai demandé combien de chariots ou de àharue* clé corvée puis-J© réunir à Olesayce en cas de "besoin, l'on rc'a répondu de 15 a 18, car les autres gospodarse n'ont de bétail, si je n ai pas pris a ces 300ts la maladie que Lion éprouv) ve quand sa femme accouche, c'est que àe bois copieusement du vin rouge. Nous avons donc ici moins d*attelages nu'a Roâniatôw et 4

•

~

"2

fois plus de chasips – c est triste, mais en revange et couace pretn»

que ce pcys a été très éclairé, j'ai trouve au grenier "5 inaaences lanternes, dont une grande comme un petit tonneau et paroisele en lamelles de corne de boeuf. Je la faie restaurer pour ta réception et l'on m'assure que pour peu que tu y mettes de la bonne volonté' \$e ne manquerai jamais de cornes chez toi. Je rprendrai décidément ftiEtomst Pichart, (A propoe de cornée:) figure-toi qu'il est mon collègue, en qualité' d élevé de Gerstaer_f dont il vas. o'a montre' les certificats. Nous avons étudié exactement sous les mâaes

professeurs les mathématiques appliquées etc,ete. Chère Slu, dis à Léon que renciine appert pour son vridsiaïen, jakiego nigdy wyssedî–sgy raz 20 S2k<53: nie vdLdziaïem, que lonarzewski est furieux des am» barras qu'éprouvé Dymovski pour la reconnaissance de ses titres. II

Q

m'enVparle" en termes si extraorainairement peu mesures, que j'engage qui de droit e, y faire extrêmement attention. Il est à part cela

v.n»

blesse dex)avoir point de supériorité reconnue BUT les autres eafe~

ployes et parle avec une extrême aigreur du status quo. Je te cite pour ton cas à toi ees yurtnepH propres paroles:à⁶à–tTro<j3i2: sic niedo–wiarkiem 5 talïiro iUKPze, 5:ajdak6w on nie poprawi, ani sic ich ustrze–ze, aie ucsàciwych zsnieehçca» Ce ne serait qu'une expression d'amour

propre blessé et elle pourrait ftre indifférente oi le gaillard

«

n'avait pas à conduire les affaires des 4 schedy, il se regarde oossie oblige
à 1* égard de lyaowsl-JL et cialîiaur à nous tous s'il a des ran-

cunes. Il conseille Dymowski et m'a dit sans façons, qu'il l'engage a zapozwaé ton père avant son départ, Kochmanski est un homme adroit qui nous causera fmnrt furieusement Rembarras, Je lui ai demandé au *ws±m±* milieu d 'un déluge de politesses, s 'il ne se charge! pas un jour du mandatariuBzostwo» ce qu'il a refusé tout net» Dis à Léon, que je dis gare l'eau – le reste ne me regarde pas» La aizietislisioffe pizliziersle saisie tizlizie zisioli mais elle sera tislizie difficile à employer, les épaulettes sont à Ladzi, **la** plupart des autres effets à Sliza, son amazone» sa douillette, ses comptes et tous les cahiers de ses levons, je crains bien que l'021 ne te fasse un procès pour pillage, la plume d héron est une foatai-| •e, dont 11 n' y a que quelques brins, la mousseline brodée est une, c'est à dire 2 couvertures de lits en piquet bien épais, comme certaine couverture de ta wyprawa» Michai: n'est pas de retour» 3® n'ai pas de place ici pour mes boeufs, ce qui me chagrine beaucoup, l'eau*»| crier et le porte-plumes est joli. Il y a un flacon de musc et un *EL* d'ambre gris. Je serai à Leopold dans une heure à-

Réponds-moi par ce posianiee, que Kocimanski envoie pour tes affaires. Tout à toi, je t 'aime bien»

Ma chère Celina, ta soeur vient de m'envoyer une lettre ée la PS se Alexandre» qui prétend gué c'est le plus grand bonheur pour toi de ne l¹ être point rais en voyage dans cette saison et 3e partage son opinion, car Paris *sxt* et ceux qui remplissent toujours

ta chambre ont assurément leur prix et sans m "arrêter à ce raisonnement si simple. La Psse Sapieha quolqu'un peu moins jeune a pu se mettre en route pour aller voir une de ses filles, cette année-ci, et 1 année dernière ta soeur, tes frères et ton père ont pu td[pQUS-ser te presser, te tracasser pour hâter ton départ, tu as pu quitter Leopoi le 3 février et la Gallcie le 24, mais tout change lorsqu'il est question de revenir la, ou ton devoir et nos intérêts coBumittS te rappellent* Je n'aime pas que l'on me fasse de sacrifiées et je *« prie de rester avec tes amis et tes gouverneurs jusqu 'au

‘, X î

printemps et Jusqu a 1 autocme, enfin tant que ce© messieurs et

dames anonymes le voudront. Mais ce que peut-être je serais en droit de demnder, ce serait d© n être point borne par le plus inconvenable sty\$e qu@ l'on puisse imaginer» Je deniande et j'exige ton retour pour le 15 9bre. Je reçois pour réponse, c'est beaucoup trop tard, ensuite je suis souffrante ainoi dans 15 jours, cela se répète 3 fois, mais enfin c'est naturel, c'est un malheur* Mais KS£±X tout a coup je lis cette phrase, que je copie exactement – elle est du 19 libre: Pour libre 19 je E« trouve beaucoup mieux

et BIOS départ est fixe* pour le 10 HJbr®, car je ne vois pas ce qui

i pourrait me retenir plue longtemps» Et cela sans me faire 1 honneur

de me dire c@ nul te retiendra jusqu'à ee \$QUT. Comme explication

tan frère nous écrit: Oellna parle toujours de son départ, ce serait bien dommage § inais nous comptons sur son laisbinagô qui la retiendra jusqu'au printemps. 0 *eet au milieu de ses secousses que je reçois des billets, écrits sur le plus petit format possible, mais avec 1*attention de mettre quelque phrase juste sous le cachet

pour que je ne puisse même pas la lire. C'est dans une de tes lettres* que j'apprends» que la veille tu m'en avais écrit une bien longue» mais que la clef était perdue dans la rue» Je pense qu'il se trouvera* peut-être un serrurier à Paris et que je recevrai enfin cette lettre promise, mais la suivante® m'annonce qu'il y a beaucoup de affaire dans ta chambre et qu'ainsi tu dois écrire en toute hâte, que tu prends mille X parée que Marie 1 doit épouser Mlle Z. J'avoue que depuis ton départ d'Italie j'ai été consterné abreuve» assomme de désagrement que tes reteneeee ou noisae cela comate tu voudras, bêtises, indéliçates se*, je ne dispute pas des mots – ont détruit en moi toute faculté eommuncative, que j© souffre au-delà de toute expression de ce mode d'agire que je n'ai pas KHS reça une seule lettre qui me satisfasse, qu'elles remplissent d'amertume la triste vie© que je mène ici» Ces phrases banales ne me touchent pas, je tords et retords tes lettres, jamais rien ni sur le courant, ni sur l'avenir, tout est mé'physique. Que fais-tu, que feras-tu, aucune réponse à cela, j'ai voulu écrire à ton Anglaise pour lui demander une espèce de journal de ce qui se passe chez toi, mais les précautions sont bien prises, car je ne suis meœe pas soa ROM» enfin c'est le bon Dieu qui m'a inspiré de ne pas te laisser Jaé, car il ne me restait plus qu'à se brûler la cervelle et je te jure que c'est lui seul qui m'en a empêché plus d'une fois. Je ne sais pas mentir et cela ne nous a jamais mené à bien, je ne puis donc m'empêcher de te dire, que je suis mécontent de toi et de tes procédés à mon égard» Sous les tiens font et feront chorus pour te donner raison, ma mère trouve, que tu devrais t'établir à Tienne et moi aller en Bran.de Pologne et qu'il est absurde de t'appeler auprès de moi* I»a seule Colonel dit *ojf sle robi Paul D2ia2:y£ska^{lt} et une voix sinistre répond au fond de mon cœur, "zle robi*. Demande, si je me dissipe, si je cours le inonde et x la société et cependant un sentiment de rage et de désespoir me pousse hors de moi, me ferait chercher et saisir tout ce

que je trouverais pour sauver de la peine *qui* me ronge,
me

que les tiens te noass&eront exagération, mais qui est un mal» dont le remède peut 0e trouver à Parie, médis peut-être plus ici» Qu'Isa m'écrive 2 fois par semaine, 3e le lui ordonne, peut-être l'éducation! de celle-là n'est-elle pas encore achejtvée et peut-être saura-t-elle à Paris que les faux devoirs tuent les vrais et qu'il y a une se'ihire sa porte pour la sauver des empêchements du sonde, qui voudrait remplir sa chambre» J 'exige que tu ne partes pas avant la fia des gelées I mais Je te prie de ne rien me rapporter» ni teka, ni rien au inonde, j'en ai assea du souvenir de ton séjour à Paris pour toute ma vie. Tâche de ne pas le renouveler. G est une bêtise d⁵attendre le consentement du Père de Mlle £michawska, pourquoi lui faire tant de courses sans fortune» Qu'elle se marie pour peu qu'il y aie au moins quelque garantie, prie ta famille de protéger son mari et dis lui que si 1 on| gte rend ma fortune, je t'aiderai avec autant de plaisir que de gêne* rosit*" et qu'elle peut compter sur mol» Adieu, je te souhaite tous les biens possibles* Jaa se porte bien, je ne suis adressé à l'Abbé" Lentowski pour un gouvexraeur pour lui, le sien se trouve trop mal paye et laoi je trouve qu'il l'est plus qu'il ne vaut*

Adres: à Madame la Comtesse 'Dziatynska, née Csse Zamoyska, chez Mlle d'Arnaud, rue de l'École de Médecin lîo 5, Frg St main, par Tienne, a Paris,

J'ai enfin reçu une lettre de toi, un peu plus explicative, au te moins autant que ta nature, tes habitudes ou l'éducation qu'on donne la-bas le comportent. Il est fâcheux que tes gouverneurs n'aient pas fait entrer dans leurs plans, un peu de logique, autrement dit un peu de bon sens* J'avais demandé de ne me parler ni de l'Ârne, ni de la mer, ni des montagnes, mais seulement et uniquement de toi et de ta santé, la conclusion que tu as su tirer de cette demande a été, qu'il ne fallait me parler ni de ce que tu faisais, ni des personnes que tu voyais, ni de tes médecins, ni de leurs avis quand a ta santé, ni des occupations d'Iza, ni même du nom de sa gouvernante, que je subis comme une très malheureuse nécessité. De telles conclusions, cessent de m'être pénibles, car ce sont des désagréments qui a force de m'être , octroyé s» ont déjà perdu de leur amertume et ne sont plus

que nauséabondes – je puis dire ne jamais recevoir de réponse B mes lettres, c'est vrai qu'en écrivant W±± Mlle d'Arnaud je commence par une question de localité, précisée, tirée d'un article de gazette, tu m'écris 2 fois, tu me parles 2 fois de cette lettre, mais fe Dieu ne plaise que je puisse seulement me douter, si j'obtiens une réponse a la seule question qu'elle contient. J'ai rttmniriNr demandé que Kr Chôme 1 fut consulté, pour avoir son avis et depuis six mois je ne sais pas seulement le nom qu'ils donnent a ta maladie, si c'est la goutte, un rhumatisme, une artrisie, je ne sais ni quel est l'avis de chacun d'eux en particulier, ni sur quoi ils sont d'accord, ni sur quoi ils diffèrent, cependant ce ne sont ni des montagnes, ni des rivières, que HOUX ces messieurs. Je t'ai parlé des cures d'eau froide de Greif-fenberg, je t'ai proposé de venir t'y rejoindre, j'ai mis un petit dessin de bague que je te priais de te faire faire de ma part, j'ai rempli 4 pages de questions dans la lettre, qui précède celle, bta je te prie de partir dans 3 jours – et de nouveau, pas un mot de réponse. Je suis si harassé, si fatigué, si tourmenté, que je dédaigne même de blâmer toute cette méthode, que me font a moi ces petits commérages des bouderies de Mlle 2michowska. Elle a un caractère assez malheureux

et wt'assez déraisonnable, porque toutes ces bêtises fassent l'histoire de sa vie, mais je tiens assez a elle pour savoir, qui elle souhaite épouser et pour ta cher de *ttaxs*. faire réussir cette affaire, pour prendre des renseignements, pour en faire parler a son père, mais c'est précisément ce que l'on ne me dit pas, j'apprends seulement l'effet que li fait Don Quichotte, Je me casse la tête pour comprendre» comment vous songez ou pouvez songer s revenir 6 personnes dans cette pauvre calèche,] je me 4ff<=>>>yi tourmente pour savoir, si je ne pourrais pas vous faire avoir une meilleure voiture pour deviner ou la diriger. Mais rien de tout cela. Il y a du monde dans ta chambre et toutes ces questions sont mises dans la cathégorie du Mont Cenis et du pittoresque. La rage peut s'emparer de quelqu'un qui te porterait intérêt et qui lirait raddtK tes lettres – par exemple je finiis ma lettre, parce que'un dentiste célèbre va me faire une Aération, La poste parte tous les jours, or n'avoir pas la charité d'attendre qusqu'am lendemain pour me dire le résultat de cette opération, enfin de me berner de cette sottise, j'ai perdu ma clef et une longue lettre que la poste du lendemain ne me rapporte pas. Tout cela est fait pour tuer tout l'ijcsdfcfc intérêt, tout le pi± plaisir des relations qui cependant devraient exister entre nous. La Colonel me disait, quand mon mari m'a quitté, je ne conçois pas, comment je vivrais avec lui, toutes mes habitudes ont changées je le juge autrementl ses défauts me paraissent mille fois plus saliants. Je désapprouve ton séjour en France, je le regarde comme une atteine portée % tout notre avenir. Veux-tu savoir l'avis d'un homme calme et froid, cherche en l'explication où tu voudras» mais je t'en garantis – la vérité Léon me disait ces jours-ci, le plus grand malheur pour moi, c'est d'avoir permis a Hedvige ce séjour de Paris, c'est un coup mortel porté a nos relations domestiques – commente, tourne et retourne cela comme tu voudras, je n'en ai pas la clef /tout a fait moi-même/ mais c'est un

fait positif que je cite. J'en suis Vn'avoir plus ni la confiance, ni

« le plaisir» ni même la possibilité de parler de moi et de ce qui me

regarde, toujours trompé dans mes voeux, dans mes attentes je commence a regarder mon existence comme •trangère a la tienne, meis tes gouxver-

neurs, père, oncle, tante trouvent que ce n'est rien pour moi, je trouve que c'est un malheur, auquel je proteste devant Dieu, que je n'ai pas contribué. Tout a Toi

Dz

NBî Je t'ai envoyé un formulaire de présenta pour un Curé Rusien, que je priais la Psse Anna de vouloir bien m'expédier et lui accorder/+1 Je n'ai comme de raison obtenu aucune réponse, pas plus que pour ce que j'ai dit des couverts d'argent ou des graines de légumes, que je priais| de m'apporter à présent /m'envoyer/, car je souhaiterais les avoir cette année. La Colonel souhaite un faux diamant B 4 frs s comme ceux, que ta soeur avait et me charge de l'expression de ses hommages. &K Iza me faisait plaisir de m'écrire avant que son éducation parisienne s'icheve. J'exige que les lignes suivantes soient lues fc Mr Chaucels Monsieur, ma conviction intime est que depuis 12 ans les souffrances de|

ma femme tiennent a une humeur goûteuse qui se porte sur toutes les

c

parties qu'une lésion quelspionque ou un sffaiblissement ont rendus plus

sensibles, ainsi un coup reçu au poignet, une légère foulure au pied, une dent cariée, la fatigue d'une couche ont successivement fixé pour longtemps des douleurs à ses parties. Je prends la liberté de vous demander, si vous ne regardiez pas des moyens» electrogalvaniques, comme applicables—si acupuncture empruntée au» Chinois et exécutée plusieurs| fois avec un grand succès en Allergne, ne vous paraîtrait pas de quelque efficacité, enfin si a son retour dans ce pays vous ne regarderiez pas les moyens employés à Greffeltoerg comme pouvant être utiles, c'est a dire une grande transpiration amenée par des moyens mécaniques et suivie d'immersion froides qui par suite de leur reaction répandent une chaleur vive et intense par tout le corps et opèrent dit-on merveille. Je vous supplie, Mr, de répondre a ces 3 questions,

/Adresî/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska, chez

Mlle d'Arnaud, rue de l'Ecole de Médecine, no 5» Frg St Ger* main, par Vienne, & à Paris,

J'envoie à la poste pour demander* si par hasard il n'y a pas de lettre pour moi, au cas, ou à présent que tu te trouves de nouveau en famille il ne soit pas trop ridicule de prétendre que tu te rappelés que ton mari et ton fils sont ici» en plus je ne sais pas si ladis regarde ton éducation comme achevée et comme il est beaucoup trop habile homme» pour faire entrer dans son cours» d'études le – a 12 eiç nie opuszcaç, cela pourrait nous remettre à quelques temps, d'autant plus que s'il est bien content de toi peut-être t'emploierait-il comme sous-maîtresse auprès *Es. d Blisa* et comme tu as, ainsi que lui, un grand faible pour *Chiostris*» vous auriez ensemble de quoi enseigner fort Joliment le pour et le contre, et comme ce gradin d'Italien a besoin de compères, je puis me rejouir d'avance de l'idée de te voir exécuter fort proprement des tours de passe-passe, ce qui m'étonne est qu'il aie été assez bête pour craindre ton arrivée à Ylenne et ne pas sentir qu'il serait beaucoup plus facile d'envoler ma femme et son mentor que de tromper le inonde aux yeux duquel il avait porté un coup martel à ta soeur. Je te le répète formellement, je défends à *Isa* toute relation avec lui. Quand à toi, js n'en parle pas, car tu trouveras assurément d'excellentes raisons pour agir exactement en

sens contraire à mes conseils. Si ta famille te permettait de

*

A

*

quitter Tienne 1 an 1838, je désirerais beaucoup en être Infome.

Je sais bien que l'instabilité des saisons y met grand obstacle, les jours fériés, les jours néfastes la canicule, la Pentecôte, Noël, les neiges et les gelées, que le bon Dieu a très mal arrange tout cela et que ce bon tadie n'est cependant pas le bon Dieu pour remédier à tous les inconvénients de la création, aussi je ne te demande cela que comme *Astolphe* demandait à son cheval de le con-

duire de Y«rs la Lune. Je rae suis trouve force d écrire chez Mad Brodzka la lettre que ta *as* requ*. Je lui souhaite beaucoup de bien, il n est question que de lui obtenir une audience recor dee» Juge si ta présence lui est nécessaire a cet effet, Mad Arita Ar–t&ur lui rendrait le plus grand S€/rnncp_ ©n mettant on campagne quelque Eusse un peu distingue» comme sa cause est tout a fait àuste et bonne, je crois qu il y aurait wayen de réussir,

I

N

Informe–toi un peu d un gouverneur, on *me* recommande a Cracovie un nommé Lipinski, qui se doctrise en médecine cette année, à Varsovie *K.* un abbé nomme Parmentier, \ Berlin un protège de Marcinkowski. Toi, qui as le bonheur d*avoir un gouverneur qui te permet de te passer même de ton mari, tu sauras apprécier l'importance d'un bon choix. Je suis fort curieux de savoir, si j >aurais une lettre de Vienne, iout a Toi.

Adress a son Excellence Monsieur le comte Stanislas Zanjowski, membre de Conseil dirigeant de l'enrpire de Russie, Grand Croix de plusieurs ordres, pour remettre *a.* Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zaraoyska, Landstrasse, a Vienne

à.

Ma chère et mauvaise enfant, comment comprend ras-tu cela, je te demande ci® rester quelques jours de plus à Tienne, il est question de rendre service à "ad Brodzka, Je n'ai pas été chez elle depuis ton départ, excepteà il y a de cela huit jours et aujourd* nui, nais un avenir à établir, à consolider me parait la plus digne amande honorable a offrir à Dieu, en expiation de maintes peccadilles qui à l'égard des jolies femmes ne me menaient pas

i

ï

toujours au même "but* Le jeune Krieg est un homme d honneur, qui veut épouser celle qu'il aime, tu sais l'indigne procédé des Jawors-| cy a l'égard de leur fille, qu'ils ont rigoureusement forcée a épouser l'individu, qui ensuite et pour âe l'argent D'en est dédit et a avoué juridiquement le fait, fâche à¹ être utile a Mad Brodzka, recommande-la à Mad Arthur, tâche de lui procurer une audience, elle n'a d'autre voie que celle – –rue l'on nomme via gratia, to jest do âaski cesarskiej, il *»« serait doux de fournir au jeune

,

XV

\

Krieg, auquel j'ai eu moi-même des demandes a faire la preuve, que je le paie noblement et richement en disant a ma femme, que je n* ai pas vue depuis 14 mois, reste encore et sois lui utile» Je sais que ce n'est pas un© recommandation pour le père, mais un devoir d' honneur m* oblige à parler pour le fils qui est vraiment un home à moeurs antiques, c'est un hoese bien estimable* Ta soeur Hedvige m'approuve coEEplettement, elle craint un peu que l'on ne conmette et

s

que certaines personnes ne lui en veuillent. Léon a été hier ici, E!ad Brodzka avant hier chez ta ooeur, nous nous sommes reveilles a «"on cri d© détresse, car tu sais qu'elle avait gagné son procès en première instance, elle l'a reperdu a Tienne – (et pour cause5« Tache de lui faire du bien, il faut la recommander une seule fois a un gros "bonnet, je pense par l'entremise d© Kad Arthur et comme ensuite tu n'auras plus rien à faire, peut-être jugeras-tu convenable de venir m® faire un rapport de toute cette affaire, Depuio que tu a quitte' Parie je me trouve un peu iaieux, comme

quelqu'un que l'on n'écorche plus, mais que l'on égratigne encore suffisamment – qu« dis–tu, ton projet de passer pasr Wysock Léon a ordonné que tout soit prêt pour vous, mais je voudrais que tu viennes sans Caroline, mais avec **Isa**, pour laquelle j'ai une vraie passion. Je suis & Ostrów, oti l'on m'a conjuré de venir. Je le répète depuis près d'un an, je n'y ai pas *été*, je te demande de rester, pour elle, mais tâche de combiner nos intérêts mutuels, elle te dira sur qu©i elle compte et sur quel jour. Je t'assure que je répugne a oublier, combien je suis, et je dis être indigné contre toi, tous les 5 jours je puis avoir une lettre de toi, dans 7 je puis t'avoir. Pense àMad Brodzka et a qui tu voudras et comme tu voudras en plus. Brzydka jesteé, a ja glupi jak te dzisdy, ktdrzy sie, kochaj% w szelraie, ktora ich zwodzi, zdrowa, niech Ci Pan Bog lego nie pamie/ta.

/Adresi/ V son excellence Monsieur le Comte Stanislas Zamoyski, membre de Conseil dirigeant de l'Eire de Russie, Grand Croix de plusieurs Ordres, pour remettre à Madame la Csse Dziayiliska, née Csse Zamoyska, Landstrasse, a Vienne

Na Twój list odpisanie – jest śmiesznością żądać, żebym naprzeciw*–]

ko Ciebie wyjeżdżał. W karczmie życia mego przepędzać nie zamyślam, a gdybym ciągle jechał od czasu, jak mi donosisz i z Paryża, i z **Wiednij** nią, że wyjedziesz, byłbym już do Ameryki zajechał i wrócił. Je **xx suis** trop vieux et trop degoute* de toute ndcte chevalerie pour faire un **che**–| valier errant. Proszf więc o pozwolenie mieszkania w Twoich dobrach, dopokąd powrót do moich nie będzie mi ułatwiony, co wkrótce nastąpi. Co sif tyczy pieniędzy, odebrałem 17 b.m.list, w którym mi donosi*z że do 16 masz bawić w Wiedniu, Oczywiście rzeczą, że już pieniędzy posyłać nie mogłem, a przydatek, że Twój Ojciec da Ci na dłuższy pobyt w Wiedniu, przekonywał mnie, że do podróży są Ci niepotrzebne, bo moje żądania, prośby nawet i rozkazy /przepraszam za ten wyraz/ juś od dawna) nie zasługują u Ciebie na inne względy, jak na czcze słowa, z których ja nic innego wycisnąć nie mogę, jak tylko wystawiony mi dyplom na błazna, za który bardzo dziękuję, bo i to dworska służba, ale tej służ–l by mam dosyć. Preszę mi po prostu napisać, wiele pieniędzy potrzeba, na] czyje ręce i na który tennin mają być dostawione. Ręczę, iż wypełnię rozkazy – ale na sprawunki nie ma funduszków, niech więc Ci tylko na pobyt służą. Fijałkowski obiecuje mi przynajmniej tyle przysłać, iż na Twoim koszcie nie będę żył. Będziesz więc mogła w Twoich interesach wprost correspondować z Twoimi oficjalistami. Za słowa zaś i myśli sentymentalne dziękuję. Powiadają, że Pan Bóg się nimi cieszy, ja zaś biedny śmiertelny chciałem czynów. Artykuły o Pani Brodzkiej są zbyteczne, jeśli można jej usłużyć » dobrze, jeśli nie, to nie. Prusy rosną w fortunie l znaczeniu między narodami, a tara w jednym roku sądy 2705 rozwodów przyjęły na I&& 3610 podań. Uwagi więc Twoich guwernerów i matron są arcygłupie, ale temu wierzę, że dotrzymaniu przysięgi żony względem męża, dopokąd jest jego żoną, na wierność i posłuszeństwo powinno mieć

jakaś wartość i znaczenie, że dozwolone 3 dni przeistaczać na sześć

« miesięcy jest niegodnym postępkiem, że lepiej zrywać nieznośnie więzy

jak je obłudnie dźwigać, jak goryczą napawać tych, którym się miłość zaprzysięgło. Żołnierz, który *KX* chorągwi wierność przysięgł nie ma prawa pytania się, czy na wyłomie umrze lub nie. Powinien iść, a resz-tf Boga opiece powierzyć. I ja bardziej i zupełnie cenię tych, którzy *ti*« zgodnie kontrakt zrywają, ale jednostronne zgwałcenie spólnego

paktu jest w moich oczach tysiąc razy gorszym czynem. Dla zaspokojenia jednak Twego sumienia daję Ci pozwolenia robienia, co Ci się tylko podoba, a dla zadośćuczynienia prawdzie powiem Ci, że jestem niekontent z Ciebie.

Dz

Trzeba napisać, dopokąd Cię pieniądze zastaną., ponieważ teraz bardzo brzydki czas. Może się Twój pobyt aż do pogody w nowembrze przedłużyć, tymczasem diligeaas zajdzie – więc tylko napisz, byleby w 19tym wieku, bo powtarzam, ja za stary na rok 1900,

/Adres*/ "fe Son Excellence Monsieur le Comte Ordinat Zamoyski, merabre du Conseil dirigeant de làiapire de Russie, Grand Croix de plusieurs ordres, pour remettre 8 Madame la Comte sse Działyń-ska, ne*e Csse Zamoyska, Landstrass, à Vienne

Ma chère enfant, je t'embrasse et je t'expédie une lettre de ma mère» que j'ai lue. Repodn–lui, que je suis parti, que ton Anglais* te quitte, parce qu'elle nous paraît trop chère, que nous n'avons au moins pas de pain pour la nourrir cette année – que faute de pouvoir acheter des brebis et une machine do gorzelni, nous voulons mettre Ole–szyce en ferme a quelqu'un, qui a des brebis et de quoi payer des Kotlj sans lesquels il n'y a pas de rentes à experser. Je t'embrasse de tout mon &HK coeur. Au nom du Ciel, n'oublie donc pas la fiUe de la Colonelle, ¥" laquelle personne ne donne plus rien – je te prie, n'oublie pas» Je t'aime bien

– Dz

Zarzecze, à 12 h dans 1 h je partirai pour Laôcut, oti je trouverai Mad Alfrède.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Dsiaiyska & Oleszyce.

/fc.238–239 – autograf/

Moja Duszko! Listów no poczcie nie było, moje gazety Ci odsyłam, Procs. uciążliwego przewozu, cłoga była istotnie dobra, bo powierzchnia miękka, a spód twardy. Bardzo za>u,ję żem nie wziął Sizwy.

Pisałem do pułkownikowej, srebra odesłałem; radziłem pułkownikowe;) fceby córkę u siostry umieściła, Hebli dla Antoniowej nie widzis łem, ale dałem za nie 40 fl.c.nu i pierwszy transport,to cJest to

co sià zmieściło, posyłani Ci. Bardzo C.i=? kochani.

od

Nie wŁem aSaDSzego dostałem fatalne;] di arii t Spodziewam się, z* nie brilion w miedzi gotox»fany. Posyłam Sł dla Izi 4 butelki szcza* •wnicfclej wody, żeby te mogła pić zamiast złej ųródJ.ene3« ffegnerewej pakiet odesłałem, a Ciebie Bardzo a bardzo ściskam. Jakoś mi się zdaàe, że za chwilę Cię zobaczę. Bądźcie wszyscy zdrowi i pisujcie dft mnie,

/Adres:/ Jaiiae Wielmożnej Hrabinie Celestynie

i Dobrodziejce w OleszycaGii.

Je t'annonce» que j'ai vendu Sandon & tir Joseph Dzedoszycki pour 150 ducats, dont j'ai pris 74 – et 75 na potrącenie me go ciuugu. J'ai donc un peu d'argent et je puis t'envoyer, si tu en as besoin. Le Chainoine Kiszewski est mort dans le Grand Duché» et j'hérite de lui un superbe folwark de la terre de Granôw» que mon père lui avait donné ai XH en survivance. J'ai écrit qu'on tâche de le vendre» ce qui me iaetterait tout & fait % flot» car je suppose que j'en aurai pour le moins 12,000 ducats, car je pourrai payer à Bernard la moitié des re—vences du capital» que je prendrai avec les revenus de Granôw même vu qu'il n'a de droit qu'à la survivance de la moitié des revenus. Priiepiô'rka est expirée dans les bras de Michel après une maladie courte| mais douloureuse. Jaé est trop ému pour pouvoir écrire son necrologue» je charge Zizli de ce soin et veux qu'elle l'exécute en manière de lettre de condoléance, qu'elle adressera à Jean. Mets tous tes sp soinsl è placer Kaczanowski chez Léon, car j'ai absolument besoin de BrochoV pour Pol» qui est un hacrne du plus grand mérite et que je voudrais fixe: près de nous. C'est une précieuse acquisition, travaille a me l'assurerJ J'ai une envie de mesurée de te retuer b ton arrivée comme dernièrement] Cela l1»'ennuie de penser <|ue tu remues pieds et jambes. J'aime beaucoup è te vzloir mziorte, ainsi viens vzite remziourzir. Je t'embrasse.

/Adress/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyska è Krasieczyn, par Przemyél

Wysoek

Ma chfcre Amie, j'ai voulu t'écrire, que j'ai reçu mes passeports

et une invitation poEsntiEBc pressante d@ m rendre en Grand Pologne et que je pars. ZdziJ m'assure, qu'une simple et franche demande de venir a Qleszyee le plus tôt possible, c'est 6 dire de partir 4 heures après la réception de ma lettre, t'épargnerait de l'inquiétude, te touche rait et hâterait ton retour, ainsi je ne te parlerai pas même des plan-J tatlons, qui vont devenir inpraticables_f ni des envois d'André, dont je ne sais que faire, ni de ce que Kielisinski a rapporté de Medyka, ni m&me de ce que je t'ai écrit et que Zdzié jure &vs&k. n'avoir pas lu. | Ainsi voyons, je te pris de partir mardi matin, c'est a dire après la réception de cette lettre. Trouve les prétextes que tu croiras les plii£| plausibles, mais fais ce que je te demande, quand j'ai envie d'une autre femme, tu trouves que c'est un péché – probablement parce que c'est contraire a nés oblogaticns envers toi, les tiennes envers moi se basent sur un devoir que certainement tu respectes, mais que tu

évites cie renplir. Je t'ordonne donc de partir mardi de bonne heure.

m,/ Ma tante est mieux et j'ai pu partir dë*ceraént. J'ai cru que pour toi

5 voulait dire 5» je t'ai donc envoyé un exprès hier et je suis arrivé

b midi à VysocK. Je vais repartir dans m«: instant* Tes propositions à l'égard de Pol sont des bâtisàs, je n'ai pas à'ergent a donner, je ne tiens donc j»as S en dépenser, mois je tiens a avoir Pol qui est marié, qui depuis 5 ou 6 ans s'occupe d'économie et que je ne puis pla-| cer comme honane marié 'jak na folwarczku, nie w Olesàycnch, wiśc w Bor-chowie. C'est un ami de in a soeur, c'est un hoiwne &&&mx éminemment distinguéà ainsi c'est K.aczanowski, qui lui fera place. 13 est plus facile cie donner a ce dernier de quoi s'engraisser – nous en parlerons demain. Je t'envoie 6 chevaux de travail la Wynock, je te supplie de ne pas le faire attendre, boémy prawie nie nie 23si&li, o v,^fsz:ystko âyto wygniio – w ten moment iifyjezûzej» Je t'embrasse, Léon n'a même psus repondu a l'exprès de Zdzié,

Je ne te demande pas de zpsHÉaoc réponses, mais j'exige ton retour.
VoilVun tas ci© lettres – les livres de M Birth sont fe Gleazyce, je lui fais ma
révérence. Je t'attends»

Dz

Zakiinam Leosia o przysîanie mi co ryclilej 1> koszy wyki. I jego, i was
wszystkich sciskam.

on me dorme l'espoir de payer toutes mes dettes avec la seul forêt de Zwola, Mon leéniczy m'a dits "vous n'avez qu'à ordonner et je vous ferai payer 480,000 fl par les marchands de &erlin§ mais il serait

possible, que je vende auparavant Kijewo» Je suis décidé à t'ammener v ici après la St Jean, Tu te confeainqueras de tous les avantages, qui

en résulteront pour Jas, C'est toute une autre atmosphère, c'est un pays d® progrès et d'études, c'est ici £ qu'il faut concentrer nos efforts, passer les vacances a Oleszyce et a Kórnik, l'hiver a Posen, Je t'embrasse de tout mon coeur. Je vais à Posen parler à Mad Raczyiiska. Mille choses a KielisMski et Lipiiiiski, ils **txmffioc** trouveront toute facilité ici. Tout a Toi.

Kórnik, 2 października

Moja Mamo t wczoraj stanąłem na termin w , przyjecha** ł e is do Kórnika, najadłem się brzoskwiń i położyłem SH sià samotnie, Głowa mnie boli, apetyt się nie wrócił, ale jednak jest to tylko rodzaj febry kataralnej. Dzia sobie Wolffa albo Marcina sprowadzę. Jakub w ten moment wchodzi i powiada, że czas ma pocztę, Nie chcę ani momentu stracić zawiadomić cię, że cię bardzo kochsiam i

«

/stia/ przestanę i fas zera ale przestanę. Ściskam cię serdecznie – dla Jasia tego kogoś za dwa dni wyprawię. Ściskam się s serdecznie

/Adres:/ JaśaŁe Wielraoźniej Hrabinie z Zamoyskich Działyńskiej, JWPsnl Dobrodziejce, na Wrlclaw, Kraków, Tarnów w Jarosławiu i Oleszycach

Ma chère Amie, je suis revenu de la route de Scherlottenbourg sans vouloir y aller avec Athanase, qui **iBifaJefe** faisait l'adresse de de ma lettre, pendant que je m'habillais. J'ai reçu avec ta lettre celle de Fijaikowski, qui m'a mis du noir. Il est toujours dans le besoin, c'est un puit que je suis condamné a remplir. Je ne sais plus comment y suffire. J'ai encore un autre chagrin, c'est que ma jument boite. Je ne sais si c'est parce qu'elle n'est pas ferrée ou pour d'autres raisons

BU reste, il me fait plus d'effet, que les plus beaux raisonnements. Il dîne tous les jours avec moi et depuis 20 ans je n'ai pas si peu bu, car il me fait frémir, un me comble ici de preuves d'affection, mais aussi de demandes et d'exigeanoes. Les jolies femmes ont horriblement vieillies, mais les arbres ont passablement grandi, l'avant dernier hiver et un terrible ouragan en ont beaucoup détruits, mais il en reste beaucoup et d'immences szkéiki remplies de très beaux exemplaires. Tous mes sauls pleureux, qui étaient déjà énormes ont péri dans une seule année et par un singulier caprice de la nature» Nous avons conservé un charment cyprès distique, qui périt même quelque fois sous le climat de Paris

/k.248–249 – autograf/

/Kórnik, 23 listopada 1839/ Moje Gelinczysko! W ten moment pocałowałem w nos i w buzię

nieślychanie ładną i miłą M osobę.. Powiem Ci sex|jgx±xHkKanBa jak jest ubrana: ma suknià aksamitną ciemno–wiśni ową, kołnierzyk a la Marie Stuart, gotycki łańcuch na szyi, na czole locsek trochę na bakier, ma iriinà trochę .jp.si.ou, ;'» nic do mnie nie mówi, ale za to też się nie gniewa, że ją^w noś całują. Doniec końcem niezmiernie ją kocham i Ciebie nigdy bardziej nie kochałem. Uściskaj tą panią serdecznie odemnie, albo jeżeliś zazdrosna, to Izę poproś. Si j*avais iei ma petite maison, tu sais celle ou j'aime tant a entre: , quand je vois chez moi et mes trois chiens aines, je serais fort heurme. Obok v/sz3àstkich dobrych rxmggy.àpck±Baqg i miłych, rzeczy, które mnie tu potykają, mam i zmartwienia; jedno z wielkich jest to stan tego jàiożyńskiego. lak sià okropnie rozpił, że nie pàsowej, ale granatowej nabrał maści, jest to zupełnie zgubiony człowiek. Obowiązków albo wcale nie pełni, albo jak najgorzej. A może jeszcze długo potrwa nim sià zaleje

/k.248v – c.d./

będziesz miała co sadzić, bo jest i gdzie i co. Kupcy bardzo tu się zgłaszają o wsie, które bym chciał przedać, ale chciałbym żeby Fijałkowski się widział przód z moją matką. Pisałem Ci, że i z lasów znaczne sumy potrafię wyciągnąć, mam więc nadzieję dosyć prędkiego, i dobrego uregulowania moich interesów.

Tęskno mi bez Ciebie, a podobno jednak przed dwoma miesiącami nie będę w Oleszycach. Powiedz Michałowi, że tu nie chcą zrozumieć żeby był taki las, z którego by nie można podściołu wygrabić i że go bardzo proszę, jeżeli jeszcze tam nie będzie śniegu, żeby zaraz. i wiele nagrabić kazał. Przynajmniej bydłu będzie zdrowiej i gnoju się przyczyni, Michałowi powiedz, że podobno nie puszczyć Cieszyć w dzierzawę, ale gorzelnie w każdym razie ureguluję podług nowszych sposobów tutejszych. Powiedz Jasiowi, że go bardzo proszę żeby się tego uczył, bo tu bardzo wiele wymacają. Piszcie mi często. Niech Asturk dużo biega. Adresuj listy na Wrocław, Poznań do Kórnika, bo teraz tu jest p/oczta?/.

/Miejsce i data ze stempla pocztowego/

/Adres:/ À Madame la Comtesse Działyńska nee Csse Zamoyska, par Breslau, Tarnów"en Galicie, Jarosław a Oleszyce.

Ma chère Siu» tu m'ennuies de te mettre toujours sur mon cheaé min quand je veux aller me coucher je trouve le portrait de Lzin sur mon lit, quand je veux dîner, elle est sur ma table» quand je veux m'habiller» elle est sur ma toilette» enfin toujours Lzin. Je lui ai déjà *usé le* but de nez à force de lui donner des baisers, qu'elle ne me rends pas» fi la vilaine, c'est mal peint, mais tu me plais beaucoup. Je vais fc Posen et je suis très triste de quitter Lzin, de manière que je te prendrai peut-être avec moi pour te faire vernir et rafraichir. On m'a empêché de continuer, je reprends donc ma lettre pour t'annoncer» que l'on m'a pris Lzin a Posen et que je suis très triste sans elle, mais je tiens fc concerver le portrait, je l'ai donc fait r«vernir. Je viens d'écrire une longue lettre à ma mère. Je me réglerai d'après sa réponse et la visite, que Fij sikowski va lui faire. Je voudrais bien passer me fête dans ma petite maison chez moi. Ecris-moi donc, si elle est en bon état et x'|t si j'y trouverai un bon logatement bien chaud et surtout si l'on m'y recevra bien. Je t'aime bien, j'ai très bien fait de venir. H y 8 déjà des ordres de donner pour recevoir mon appellation dans l'affaire de la Gorzka et l'on me dit que l'on m'acquittera probablement tout a fait, ou bien que l'on diminuera encore la peine de moitié. Le président de la cour d'Appel m'a dits * soyez sûr, Monsieur, que toutes les autorités feront leur possible pour vous rendre votre séjour agréable dans le Duché§ et effectivement je n'ai qu'a me rejouir de toutes mes relations dens ce pays. Il faut absolument que tu viennes ici» tu seras extrêmement choyée et ton influence sur les femmes pourra être très grande et très utile. J'ai beaucoup de dettes encore, mais ma fortune a plus que doublé. Je ne suis pas encore décidé sur la marche que j'aurai & suivre pour faire table nette, irais cela viendra. Fijelkow-

ski irp aussi en Pologne et s'y occupera de nos affaires. Je te prie

«

beaucoup fe la réception de cette lettre de m'envoyer ps par la dili-geance Laudon et le dessin d'Oborski de la tour de Cieszyn, Si tu

avals quelques autres dessins de tours, par exemple celle de Venise etc,
plus tôt

etc, envoie les moi le ptKfcftt possible, car la tour de Bnin crie réparation et notre premier dessin irait assez mal, vu que la tour n'est pas carrée, mais je te rosse si tu ne me dis rien de ma petite maison. J'y mettrai le feu ou je la raserai, si tu ne m'en parles pas très au long, ou enfin j'y ferai une inondation complète. J'ai acheté une très jolie étoffe de soie rouge pour recouvrir la pierzynka qui en avait très besoin. Sans ça elle l'hâte de la petite maison pourrait bien geler ici. J'ai planté jusqu'au premier décembre, il ne faisait que depuis aujourd'hui. Je t'aime bien. Dis à Jean et à Iza de m'écrire. J'ai reçu la lettre d'Iza, demande lui ce que vaut/dire/le mot que j'ai découpé

C'est le bon Dieu qui a probablement arrangé les choses de manière à nous rendre casaniers. Je t'en prie, parle moi d'elle, si les laty sont à bon marché to niech kupiaà, si non, to niech z grubego drzewa rtm%. Ni«ch Asturk co dzieil i duzo biega. Napisz mi, czy kulawa kobylia troche, lepiej nie nodze s toi. Niech Michal choé bobu kupi i makuchów, a érebięta niech dobrze pasle. Malyen niech nie odsadza, a± do mego przybycia. Skoro będzie mróz, niech drzewo budynkowe wozi, bo w kaidym razie duzo budowaé wypadnie. Niech i oszwardw nawodzi do nowej stodoiy. Czy robi\$ przy dachu do stajni i niech fa zaraz gontami pobijà

rysunki do meblów*

iozko twojej matki przyslij mi tu

zaraz, zebym mégi obstalowaé wszystko nim wyjadà chez moi. Je t'embrasse de tout mon coeur, tout & toi,

Je t'annonce, que je suis devenu très mais très amoureux de 3iu, pauvre maisonnette, elle sera enfoncée.

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse łamoyska par Cracovie, Tarnow à Jarocław et Oleszycei

/k.254 – autograf/

/Kórnik, 15 grudnia 1839/

Moja Duszko! Proszę Cię, niech Michał wszystkim źrebiętom dodaje koniczyny i makuchów, szczególnie tym młodszym i Teinrukowi. Zapytaj się czy myśią, że arabska i dzika źrebne, i napisz mi. Jeżeli wielka z Polski źrebna, to by można jej syna odsądzić, ale go dobrze żywić, bo myślę go na ogiera zachować. Źrebiąt od obydwóch siwych niech do mego przybycia nie odsadzają. Mech Piccard grubego belkowego drzewa z języka nie da ścinać kupcowi, niech tylko sobie bierze Cieńsze, jak je zgodził. Pod owczarnię *chcę* ziemi a nie mostów, wiem że to kosztowniej, ale tak mi z planu wypada.

Może być, że nie puszcze Oleszyc w dzierzawę, bo tu robią zupełnie inne gorzelnie, wprowadzie kosztowne, ale bez porównania więcej wydają} są tylko parą pędzane, przez co ją polowa drzewa ochrania i zacier robi się wiele gęstszy. Jeżeli potrafisz z Towarzystwa Ziemińskiego dostać coś pieniędzy, albo jeśli ja przywiozę, to lepiej owce i gorzelnię kupie, a wsiów nie puszczać w dzierzawę. Niechże Michał teraz zacznie zwozić drzewo na budowę. Napisz mi, wiele pola pooranego'ąsfcx:Mz#xx czy skończył na Lubowierzu orkę i cey chłopci z Dębca dalej karczowali krzaki koło szopy?. Czy dach nad stajnią, stawiają?

Ściskam Cię serdecznie kochana Bestyjko, *pisz* do inni e. Je serai chez toi au plus tard dans 6 semaines, je faime bien. Adieu.

/WLejsce i data ze stempla pocztowego/

/ Adres r/Karnarae 1& Ooiatessa .uziałyńska nee Csse **amoyska
a Oleszyce pres Jarosław en Galicje, par Breslau, Craeovie,
i'arnów.

/k. 255 – autograf/

/Poznań, 24–30 grudnia 1839/

Ma Chere Enfant! Je feerie la vilia apres avoir dine tard et rerii la visite ciu colonel Hiegołewski. Je vais a Dresde ma merę accepte ma visite, nous purtons avec Pi ja2'kovski le soir du 2–;joiir des. f et es ,;our arrivar la veille de la nouvelle annee, a midi ainsi je ne te verai pus de si lat, ale wypełnienie tego obowiazku ciężyło ml na sumieniu i przecie się lody przełamią. Bawiłem tydzi«fil| w Poznaniu, tam mi wręczono dekret w sprawie Górskiej, od którego apelowałem i żądałem, jako środek obrony, nowego śledztwa co do pytania, czy znałem obwinioną czy nie. wniosek mój był przyjęty, sędzia kraminalny oceniając moje powody, tylko tt< uwagę robił, że kara zapewne jest dla mnie obojętna przy czystym sumieniu, więc że na żądanie moje nakaże śledztw?, jedynie żeby mnie nawet pozór udziału w zbrodni trafie nie mógł. Moje twierdzenie udowodniwszy, przestanę sià bronić, bo aż wstyd przydawać do słów nie miałem interesu i te, że ni c mi ał ean li t oś ci .

j–doja. .iniszko, trzeba nam tu àasia. Wolałbym x\lzq stracić, jak tu go iiiiie wychowywać. Dowiedzą, ze i tu są, ale; ale to ale nie wyiąceją nigdy zasad honoru, poczciwości i pracowitości. Ta sama droga wszystkim jest otwarta, wolno każdemu próbować się i iść na wyścigi; stowarzyszenie sià,. związki, wszystko jest pozwolone, byle by cel do do ora ogólnego zmierzał...

Rad bym, àebys. zrozumiała mój r/suneji i ten upowszechniła ten arcymóary wynalazek, isą to cegielki naturalnej wielkości, robią si% na cal grube, a że wklęsłość i wypukłość aa rói;nj–ia łulcLea kreślone, z których każdy wynosi 1/o część całego icoia, wiiàc każda cegła jakkolwiek położona, na swoje miejsce trafia i w sklepieniu takie parcie wzajemnie na sobie wywierają wszystkie iulci, że na calowe sklepienie jjuoźni* ogromne ciążai–y radować, hoziia cału; pokoje tak slilepić, można n– wet między belkaiii sklepie.

Ce 9 janvier, jour de a on départ de Dresde

•a chère enfant, je suis horriblement ea retard de lettre» pour toi, maie je suis ici dans ua tel tourbillon de devoirs et d'occu- pations, que c'est la nuit que je t'écris aujourd'hui. Je n'aurai pas reconnu ma mère ni quand à la figure, ni quand & la voix qui sont absolument changés, mais sa tête ni ses facultés n'ont baissées] en rien. Elle s'est montrée extrêmement boaae pour moi, elle n'a fx fait cadeau de deux mille ducats de rente et m'a permis de prendre des lettres de gagea sur les terres ou nous avons passé notre lune d© miel* Mes affaires s'eclairciaaent, j'ai ici un énorme crédit, dont je n'abuserai pas, les valeurs augmentent et après l'amortissement de la landschaft, je laisserai à Lzin et à mes enfants de 15 à 20 mille ducats de rente* C'est plus que je n'os tarai espérer. Ma mère m'a donné des brimborions, les ordres de mon père et 100\$pour ma dépense à Dresde, enfin tout va bien, je suis choyé et fêté, je commence à penser à mes impres- sions d'ouvrages. J© n'aurais rien & dasirer si Lzin n'était pas une laide quia n0 m'écrit pas et ne me parle même pas de ma maison, fi la laide, je me suis cependant fait des cadeaux de ta part pour ma f4te. Je crains seulement que Siu ae veuille les partager. Je te pria de m'envoyer par la première poste et sans tarder d'ua seul jour les éérits allemands touchant la guerre de Pologne* Ce sont les rapports de Geysmar et une de ses lettres adressées au gâga général . On viont de publier ua ouvrage allemand ou l'oa

m'accuse à nouveaux frais d'avoir voulu faire égorger la famille impériale. Il est de la dernière importance pour moi de prouver lA manière dont se feraient les rapports du temps. Les papiers sont in folio, très tachés d'ancre. Ne perds pas un seul jour* Je quitte Dresde cet après midi, je m'arrêterai à idrnik seulement le temps nécessaire pour régler avefc Mad.Raczyaska mes affaires au sujet

i

de la succession de ma soeur at quelquet autres intérêts locaux*

Ma à Kiïlisiàaki que 4^e l'ambrasse, que ja tacherai de lui procurer deo plaques de cuivre in 4to oajori et que je le prie de graver pour ma collection des loix de la Lithuanie dont je faia continu l'œiepression, tou& les cachets du Roia et priaoee de Lithuanie dapuis 'ladislas Jagelloa jusqu'à Sigisaoad 1er. Je

^{ui} même assez pressé de lae posséder, car l'impreaaion ira vite* Je roproàns aussi les zydlowieecy ut je voua embrasas tous, 4^o voua rapporterai la plus b<=>au des fameux aicroscopaa de ce qui aiaussrakmKm bdau&poup las chiens. Js t'aiaie bien, tout à toi» on KO tôaoiga© ai beaucoup d'amitié et d'estiae. Adieu* Je euits allé d'ici et suis ravtsnu le sème à &t de Leipzig, 31 ail, an voiture à vapeur* C'est admirable*

à Madame la Comtesse Dziayneka, aee Osae Zaaoyaka par Prague, Teschaa, Tar&âv à Oleszycs prea Jaroaiav ea

/k.258–259 – autograf/

/&2e£ 21 stycznia 1840/

Moja Puszko! Wróciłem z JDreżna i zatałem kupę listów bardzo starych. Dowiedziłtms się XX*±KB dzić, że paczki przysły, ale je posłano do jakiejś władzy, nie wiem więc czy tam będzie jaki list od Lzin, czy gołe książki, niespokojny jestem o to co się u Was dzieje

i jak pani Morskiej się powodzuj mam jakieś złe przeczucia, mam Ja tu w tych dniach niezmiernie ważną sprawę, jest to sąd polubotny między –Bernardem, czyli jego matką i moją matką, czyli mną, bo ją zastępują* Obrałem àarcinkowskiego sędzią, ona Stanisława Chłapc skiego, a razem zgodziliśmy się na i–iacieja àielżyńskiego jako super–arbitra; \$est to dobór zacnych ludzi i wkrótce się,rzecz rozstrzygnie. Chciałbym mieć Trzebaw i radbym dla vvielu przyczyn, żebyśmy tam mieszkali, « ciągu tej sprawy przedam i coś drzewa i przywiozę Linci pieni–rdzy, ciepłą kołdrę i moją osobę.

Pytasz mnie si, czy bywam w kościele i w którym miejscu siedzę. Bywam w niedzielę w –bninie, przy małej mszy siedzą w kaplicy na pra–j wo, kiedy jestem na wielkiej mszy, zasiadam w etalli moich antenatć A Tobie bziestio nic do tego. W Kórniku dopiero v; tym tygodniu wprawiono okna do kościoła, za które zapłaciłem przeszło tysiąc złotych. A teraz głęboko sià pokłoń Twemu mężowi. Przyjmuję na mój koszt kapelana do Kórnika, żeby Wożyńskiego, już prawie zupełnie niezdatnego zastąpił, a ‘lobie im mnie był pomocny w naszych przyszłych zamiarach i pracach. Jutro jadę do Poznania, gdzie księdza troskliwie wybierać będę. fundusz na niego przeznaczyłem, a tymczasem w mieście mieszkać będzie dopókad BX plebanii nowej nie wybuduję, a ta będzie po części odpowiadała szalenie pięknemu kościołowi kórnickiemu.

Brzydota jesteś, że mi nie piszesz o moim domku; nie kłóćmy się jak kiedyś w Paryżu bawiła. Sw. jesteś i przestanę do Ciebie pisać jak roi pocziwiej odpisywać àie będziesz. »

/k.260 – autograf/

/Poznań,

18

40/

Moja Dasfcko Croga! Żal mi że tak długo do Ciebie nie pisałem, ale i nie bardzo mogłem i nie bardzo chciałem* Czekałem na fwój list, a ten wieki nie przychodził. Brała mnie Jakaś obawa że Jaś chory, myślałem że umarł i tak mnie to głupie przeczucie opanowało, żem jot nie śmiał i pisać. Bardzo Ci dziękuję za Twój list. Pisuj do mnie 2 razy na tydzień, choćbyś tylko powiedziała – zdrowiśmy., Ja tego o sobie nie mogà /wxtx&3i±x& zupełnie powiedzieć, trapi mnie niezmiernie—

nie kaszel spazmatyczny. Przyjechałem do Poznania nakupować materiałów na obiad, który łaq& miałem dawać w Kórniku, tymczasem położyłem] si\$, a że Marcinkowaki był wyjechał, wezwałem Wolffa do siebie, fen bywa 2 razy na dzień u mnie i dzisiajM pozwolił mi wyjść aa śwież* powietrze, wic nie jem, jak rosół 2 razy na dzień i kawał śledzia pour dissondse les gleres. Byłbym do Ciebie rychlej pisał, ale do kaszlu i febry kataralnej przyłączył się taki ból jednego oka, że mi jak kiełbasa napuchło i ani pisać, ani czytać nie mogłem. Dziś dużo lepiej, mały wrzodek na powiece przepękł i nic *y*iqpt złego z tego nie będzie.

r–owrót mój zbliża się, ale nie mogę z pewnością powiedzieć kiedy nastąpi. Czekam wyroku sędziów polubownych: ààar ci nk owakiego, Chła–powskiego i Mielżyńskiego w sprawie między mną a panią Kaczyńską, działającą ind.eniem iernardu, o sukcesją po mojej siostrze. Bowiem 01, że iii e mam ochoty puszczać Uleszyc w dzierżawę. Przywiozę) pieniądze i gorzelnie postawià podług tutejszych zasad. Jest to rzecz bardzo kosztowna, ale podobno si<* opłaci. Gapisz mi, jak się dowiesz od Gestorowicza, wiele korzec kartofli, z przydatkiem takiej] lub owakiej ilości słodu, wydaje kwart czystego spirytusu. Hiecn Michał bardzo si.à gotuje do sadzania kartofli i dopókad w pole nie można jechać, niech materiał drewniany z lasu zwozi.

/k.261 – autograf/

/Poznań, 8 lutego 1840/

Moja Buszko! Byłem mocno chory, fcolff mnie leczył. Już mi zupełnie dobrze, ale za to nie mam ani momentu czasu; 21 latacr m.b, raan teraia o uórską, u;uà piszę w sprawie c sukcesją mojej siostry. 10 narca nocują v/ Oleszycach i przywiozą Ci pieniędzy i coś jeszcze. Prepare moi ma inaison, raets de l'eau de Goulard la ou ii snfant. àagisc prosto goulardową v/odq. Strasznie mi tęskno do Ciebie, ale tu doskonale moje interesy regulują Ze 100 tysięcy zarobię gotówką jedynie przez raoją bytność w Kórniku przy kontraktach.

Je t*arabrase de tout mon coeur car je n'ai pas una minutę a moi. Je t*aiffle enoriaement7

/Dopisek:/ Zmiłuj aià i ai.mka\$ tych dwóch niemieckich oryginałów,] których tu bardzo potrzebują.

/Miejsce i data ze stempla pocztowego/

/Adres:/ Mactame la comtesse Działyńska nee Csse Zamoyska par Breslau, Podgórze, Tarnów en <*aticie a Oleezyce pres

• oja Duszko droga, nia j&oge Si wypowiedzieé, jak aif eieasf na myél uéoiakamia Gif sa kilka dni, eblisujae aif ma mi%. Je ta jure, que ce Jour sera beaucoup plus agréable pour *moi* que *m&* ««lui de mon arrivas triomphale dans sa capitale* Je t'aime bien, j'ai et4 horriblement occupé, dea affairée, dea correspondances, dea pieoea juatificioatives. Touteda lea accueationa de Moohnacki et de eot infâae Gurovski n'ont foroô à Serire des traita pour prouver, que le blanc est blaao. Il fallait faire tout cela ea alle»aad et « oela ae m'oat pas tout & fait facile. Je euia déjà bi«ii de santà, 4'espère trouver iisa Birth à Breslau ai uoa, «a± soie dure, que 4_{m9}je aérai avant ou au plus tard le 19 «ara à Oleazyee, ai ju trouve V'Mioa Birth, oela ne a'eapechera pas d'arriver i soina qu'elle se tombe naïade ou qu'il a'arrive quelque ehoae de trèa imprévu, aimai je t'embraaae ea attardant, tout à toi

D»

/Adreat/ à Madame la Comteaae iaiatyàaka_t aee Csaè Zamoyaka par Brealau, Craoovie, Tarnôw à Jaroaîav et Oleaxyce.

/k.26J-264 – autograf/

/Oleszyce, ok.10 października 1840/|

t Moja Linciui Już ini strasznie tęskno bez Ciebie. Uganialiśmy się z Jasiem na koniu i już sobie życzyłem ràkà złamać, żeby Cię uczciwym sposobem do chałupy zapędzić* Złe śpię i strasznie mnie pchły gryzą, raz ich sześć sztuk trupem położyłem, możesz sobie wystawić wiele ich musiało uciec i w jakiej ja biedzie byłem. Cóż *Ty* nyślis» robić, jakie są Twoje projekta?

/k.263v. c.d.

ta która csàsto musi mówić lub jayśleć – giupiś – màdrszemu spieszy się udowodnić, że umie ocenić, u majatkiera, kształtem i imieniem, jakie ma Two,–)a siostra, zawsze sit,; znajdzie taki, któremu da serce, a nie tylko ciało, Jna mośe nie wie o “szystkim co jej dać wypadnie, ale wy, które wiecie, staraicie się żebyście się **same** w naszych ocach nie zdawały troskliwsee o dochód, jak o **szczęści*** lub zabawką, i.tóra z tej datki pochodzi. Zdziś i niektórzy **inni** was tam•zaczynają surowo sądzić.

/k.265–266 – pisany wspólnie, co drugi wiersz, przez Tytusa i Jana/
/Oleszcyee, 17 października 1840/

Moja Manio! Przepraszamy Cią za nasze natręctwo, bo piszemy a nie odbieramy odpisu. Jednakże wierni przyjętem obowiązkom donosimy, że Macko Sopel i Antek Maślanka przybrali po półtora dnia pustek n% trzydniowy czansz., ale co ważniejszym jest zjawiskiem – chłopci czynszowi chcą się godzić na hurtową robotę przy orce, ale żądają po 2 fl.Kc. od morga. Jest to dwa razy więcej niż ta robota warta, ale zakrój może się bidzie iMamie podobał. Zresztą iVój Asawuła a BÓJ Papa powiada, że nie ma plenipotencji, nikomu nic nie chce dać, na żaden układ nie zezwala, bo powiada, że nie ma gospodyni. Stąd płac* i zgrzytanie zębów w Gleszycach. Są tacy, którzy głośno mówią:"Toć ta bogobojna pani nie musiała być przy tym kiedy szła zamąż i chyba to kto inny za nią wymówii – a is cię nie opuszczę". Stąd wynika wielki ala nas ambaras, na nic odpowiedzieć nie umiemy.

Adji spiritualia: Książd Grochowski tu przyjechał i bardzo mu się czszczàKa trzęsie, książd àtaTiński wyjechał do Lwowa na egzamin. Antoniowa jeździ białymi końmi do sokoły jak biskup na wizytę, a pan Jan wytargował dla niej parę butów i cztery koszule dla Wiktusi, która jua zbieraiti, i'igov.e liacie dlti zabezpieczenia sobie rajskiego przyodziewku w absencji koszul, gaci i portek.

Fabryki nt–Sise postępują. Jaś trochę lepiej się uczy. Ale że już późno, żeby nie dać Mysi nłego przykładu, idzie spać i zasyła Maiamai branoc.

J_ vi

n „»^e

X

– a a–,

S

S

/Dopisek T.Działyaskiego:/ Antek Maślanka i Maciej Sopel wzięli półtora dniówki na czynsz. Jeden z naszych Niemców chciał mi dać dwadzieścia reńskich srebrem za trzydniowy grunt i płacić ten sam

/k.265v c.d./

czynsz co i drudzy, nareszcie kwitował omie zupełnie 2 budynków.

Niedobrze bardzo, żeś zabrała spis dłużników, jest to jedyna pora, gdzie coś mogą oddać. Oswajać ich z nieoddawaniem jest to przyczyniać się i do ich demoralizacji i do ich zguby. Irzyślij mi natychmiast ten apis. Ja ich nie będę naciskał, ale trzeba im się przypominać. Bardzo usilnie Ojciec prosi o ten spis. Bądź zdrowa.

/dopisek inną ręką:/ Pan Arabia kazał zawiadomić Panią, że książę Leon był obrany dyrektorem robót przy kolei żelaznej, jaką mają Stany prowadzić od 4reeżan do Bochni. Ma przechodzić między Itaszkami i i-resiną. Sądzę, że raost na *»a.nie będzie stawiany blisko terasniej—| szego prz—wozu, «osty na Wiszni i Szkle konsumują ogromny materiał. Może by pan Zdzisław, skoro to przedsięwzięcie otrzyma aprobację z Wiednia, zrobił formalny układ na dostawę materiału ceglanego. Mój strycharz wkrótce wyjeżdża, dobrzeby go przestrzedz o zamiarach pana Zdzisława. Sądzę, że ta spekulacja przyniosłaby gu więcej jak intrata najlepszej wni. W ten moment jadę do Krasieczyna z Nikolaus< Przyjechał tam z Belgium nasz pułkownik Kruszewski. Pana Zdzisława bardzo tam zapraszali, bo nie wiedzieli, że SICK był już wyjechał.

Je

fembrasse

**

Dz.

/"ieJRce i data 'e stempla pocztowego/ /Adres:/ À Madame la Uomtesse Działyńska nee Comtesse par Teschin a Fraywaldau.

/k ?£•""*-. ?PR - .à»-łt~.r~ »q-P/

/«*,•*•'-• (£..<.- <_.< ** — «- * - v¹ t. CA -i./

/Oleszyci,, 9 listopada 1840/ Moja Linciol Już dawno nie pisałem do Ciebie i nie bardzo mi się chciało. Sędziowie polubowni w sprawie z Bernardem przyznali mi na dożywocie nie tylko Trzebaw i Iranów, ale odsadzając moją matkę od leftitomy, zniweczyli jej darowiznę dla naszych dzieci tak, że „Gniewoszków i Babiee przechodząc w prostej sukcesji na mnie, a już nie przez racę mojej matki, stają się majątkiem skonfiskowanym. Dochody nawet, które od śmierci no je j siostry między mną a panem Bernardem się dzieliły, mara mi zwrócić. Pojmujesz jaką to dziurę sprawia w portfelu, a przyznam się, że nawet i w chumorze. Moja matka założyła apelację do sądu najwyższego i ja się do niej musiałem przyłączyć. Wszyscy uczeni *prawnicy* twierdzą że

wodni e v/yà;ran:y, śle mnie boli myśl, że nierozwaga swoich rzuca na mój obraz i pozór pieniądza, a nareszcie dobre chęci mojej siostry przerabia na podarunek dla Moskali, Korespondencja i instrukcje do tej smutnej sprawy zajęły mi dużo czasu. Nie radbym teraz tracić

pieniędzy na podróże do Graffenbergu, jednakże dziś, 7-mego posyłam list na pocztę jeśli się nie dowiem że myślisz o wyjeździe przed 19 n/Wem/bra, to na ten dzień, czy na tę noc, stanę w Freiwaldau, ale bez Jasia, Będę u Was bawił bardzo krótki czas, nie rozumiem nawet co Ty tam saaaaz dłużej masz do roboty. Jasia nie chcę włożyć w kilka wagenach, pan Lipiński nie chce czy nie radby jechał, między innymi uważa, że nie ma nawet zimowego przyodziewku. Wolałbym się z Twoich listów dowiedzieć, że wracasz, jak że ranie tam powołujesz. Jeśli jednak tu się na 19-tego nie zamawiasz, to wsiądę na wóz, a wracać na Gleywitz. Nie zabawię w Grziffenbergu jak 3 dni, w Gleywitz się obeznaj z systematem topienia żelaza, bo myślę u Ciebie założyć piec do topienia rudy żelaznej, co przy projekcie prowadzenia tędy albo w bliskości Oleszyc kolei żelaznej, mogłoby się stać

— O*u«/

prawdziwym źródłem dochodów. Kozak ml przywiezie z Jarosławia wyrok względem dalszego postępowania. Na ś/wie/to 19 i dla dziewiętnastego zrobię podróż, bez której by si«| *może* obyło, gdybyś także trochę dbała o 19.

Wie mów nikosai o tej sprawie przegranej, bo jest familijna, a po tam spodziewam się ją wygrać. Jasia żadnym sposobem nie mogę na te parę dni brać.

Je t*aime beaucoup je suis un pen truite mai s n'en parles pas, je t*embrasseroi avec; bien du plaisir je u'ecrirai demacin aurretour ciu Cosaque ce que je lerai de ma persoime. Je fewbrasse de tout caeur.

/Dopiaeii àyna. Jaiias/ P. Pies kioróv/ i ściska Mamę.

/Mlpjsce i data na pieczętce pocztó/ej/ /Adres!/ À Madame la Comtesse Dsiałyóska n.ee Csse à par Tesehen a Freiwaldau.

/k ?àQ –

/R.»‘—’_”

•20

Moje Siu Barowo Cię kochsium. Jest 11’’*– z wieczora, wracam z pijatyki z kolegaui i tylko do Ciebie piszę, żeby na gorącym uczyuhu Ci powiedzieć, że mi tam ktoś jiwiedalałtàAle ja słyszał* że Działyńiiki óGÀ*– zupełnie t>od pantoflem¹¹. Na to Ja przed 20–atu tymi panami odpowiedziałem, co ssszczerze myślę –"Wlezupełale, **bo** gdyby tak ‘było, to bytu był lepszym l pocaciwssym niż jestem** Stąd więc widkie pochwały dla Siu i dla àej wielbiciela, i reaul–tat, że oiu ‘01 ma prày.1echać i i\rządza.<5 szkółki. Fundusze są, ko na Siu àsaJca.ją, Pojadany o tya, ale dziś dobranoc, bom ny.

/k.270–271 – autograf, odcięty fragment początku listu/

/Berlin, 21 listopada 184 /

...i gdzie nam jednak z tyń nieźle było. Otóż wracając z wizyty u mojej matki, którą zastałem w łóżku niby cierpiącą, a bardziej z wolna nachylającą się pod ciężarem lat i awanturę zdrowia, stanąłem w Lipsku w myśli Sajechnia jeszcze dziś do Berlina, ale kiedym się o 5 minut spóźnił przy wsiadaniu do cugu kolei żelaznej ... /brak fragmentu/ w Berlinie kazałem XXS&±JB dla tej Bziestii zrobić . resorowaną poduszkę do jej kariolki, którą wkrótce zrobię. Ale Jasi–sko najlepiej wyjdzie na mojej peregrynacji. Aż mi wstyd tej masy prześlicznych rzeczy, które albo mu wiozę, albo dla niego przyjdą. Powiedz mu żeby pracował jak wół, żeby mi nie zarzucano że osioł, że go tak psuję, bo prawdziwie że aż grzech. I kad częścią moich prezentów myślę sobie &SUB&BH&& rodzaj dożywocia zachować. Powiedz Psi–s owi, że bym go mógł przez 3 lata obdzielać wszystkim tym, co dla

nas dwóch wiozę. I o Zizii myślę. Jadzia mnie ambarasuje, bo nie

/Jeźl*/

wiem co dla niej wymyalec. iitałaa mi o niej pisać, w tej mierze nie zastanę dostatecznych wiadomości, to się bardzo serio pokłócimy. weź trochę d'aicde phyrolignieuat ula niej, ale niech się to stanie.

Aie Ludem mówić kiedy będą w –Jlotizycacji, za 4 cud w Kórniku, więc 23 albo 24 tcuii Ou interesów zawiśnie i stamtąd iàpiszę.

Ciecia vj.cJaal xnoim ló–worytom źrebiat JLI bar da o a bardzà dogadza,

1/2 na jednego 1 ‘ garnca owsa, będzie ich z 5 02à 6,

i'loja Mjc/ićuazio, ulicznych parę fant achów Oi kazałem zrobić. Je^sli iMichć,i. może, to niech nowiny na Lu o o wiana u orze. Ściskam Cię serdecznie.

De.

iierszy list ao Ciebie pisany z Liàfjka tu zaległ w oberży, będziesz v/iyC n,ic–ła dv/a La jecien.

« /1–iiejse i data a uieczątki pocztowej/

/Adres:/ A Madarae la Uomtesse Dziaiydska nee Csse Zamoyska, par

Gracovie, Tarnów a Jarosław et Jleszyce.

/k.273–274 – autograf, fragment wycięty, brak końca/

/Berlin,

1842/

Moja Mami no! Mam tę |oczygiti«gśK wielką przyjemność, że w skutek małej uczty dostał szkaradnej diaryi, a że tu panuje jakaś niebezpieczna choroba, którą zowią tyfus dolnego żołądka, więc mi kazał doktor parę dni nie wychodzić i choć mi dziś już zupełnie dobrze, nie poszedłem na sesję i do Linci pisać mogę, bo jutro wracam na ostatnie podobno posiedzenie, po którym nowyn bankiet u króla, na którym nam powiedzą « wracajcie skądś przyszedli. Ja podobno na dwa dni wstąpię do Drezna i przewiduję, że na 19 nie zjadę do Cieszyć Jeśli się potrafię wyprosić z komisji weryfikacyjnej praw prowincjonalnych, to bym 1–szego grudnia aógi sià /... *ycięty fragm./ ... i u Linci. i'u się rzeczy z wielką godnością i przyzwoitością odbyły. Badane pytania przecinały zupełnie wszelką sposobność do liberalnych wybiegów, a jednak to. tendencja się tak jasno objawiała, że posiedzenia nasze na przyszłość ogromny wpływ moralny wywierac bądą. Mówiłem kilkę–, razy, raz bardzo obszernie. Miałem tę przyjemność, że mi bardzo wielu członków winszoyuaio, ale za pierwszą razą aż mi ałę ciemno w oczach zrobiio przy obszernym moim wniosku, który był przeciwko projektowi ministerialnemu. Ciałem nieprzyjemność trafienia na ministerialnego protokolistà r.tlchlera, który mnie tak w protokole okrzesał, że mojego wriosku .nav/et rozpoznać nie mogłem. Dużo tu znalazłem– i naszej sprawie i ànrue. osobiście życzliwych, za–poanaiem się z zrukomityini ludźmi /... br.–.;k fraà;r,,/ potrzeba pary koni.

Proszą Cię, odedrzyj $t <_t$ kartę, a drugą daj Li piński emu do czytania.

–Baliśmy wielkie dov/ody naszej wytrwałości, àiedy nas ta masa obiadów nie zabiła i tylko kilku rannych wyezio B potyczki. Pomiedzy deputowanymi poznańskimi pier\szy, nie raóv:itŁ postrzelony, ale Jrafio–l ny był Lipski, potem àadziwił, a nareszcie ja. Poktor v.Arnim był u mnie i po dwóch dniach odpoczynku wróc*,. :mtro v szranki na wielkie zmartwienie Lipskiego, który chciał mieć mowę pogrzebową i cieszył

/k.274 –c.d./

się na honory, jakie deputowani całej monarchii oddawać będą Polakowi. Tę piękną fetę kazał lau ArMm odłożyć na później, tymczasem niewypowiedzianie żałuję, że nie miałem opisu choroby Lipińskiego. Mówiłem więc tylko o tym, córa najlepiej wiedział; cieszyło mnie jednak, że tak jak 2iębi0kiasji!jǫ dla różnych powodów czyni lepsze nadzieje. i^viówił iid_t że rozpoznanie prawdziwych suchot podlega wiele większym trudnościom niż się zwykle zdaje, on uważa za najgłówniejsee wielkie wychudzenie i opadnienie z sił. Niezmiernie chwali częste puszczenie krwi w ilości jednej filiżanki co dwa, 3 lub 4 tygodnie, ale to się tylko daje uskutecznić kiedy wychudnienie nie jest bardzo wielkiG. ; óv/ił mi, że stary Hoyrn generała Poyker, u którego byłem oglądać zbrojownià, wyleczył na prawdziwe suchoty, ale że w ciągu choroby puścił mu krew sześćdziesiąt i parę razy. Uroczyście mnie zapewmił, że skróco nadejdzie opis choroby, zrobi konsultację z swym przyjacielem SchOnleinem i odda mi decyzję na piśmie, ale radby żeby j&ff±jRX± się ióiębicki przypisał, bo powiada że może nie egzystuje doktora, Który by w własnej chorobie, zwiaszcza tak ciężkiej, umiał zrobić trairkj. diagnozę, a to stąd pochodzi, że doktor symptomata te ocenia, które odpowiadają myśli przez niego powziętej, a drugie czyli przeciwne ukaàówiu. wypuszcza z uwagi; jednym słowem, że się staje stroną i tak przestaje być dobrym sędzią, iaechże \$a. ten opis) otrzymam, jua 3–ci raz o niego proszę. Jeżeli jeszcze nie poszedł, to adrasuj do —jznania, a j,— go stamtąd poàę jammowi. ^v

.;!jałkows.:i iruaii. tedy jechać do Drezna, byłbym się z nim zabrał z Berlina.Są lipsk do Drezna. luożn*:. stanic v; jeaen dàień, więc mnie ta podrób iiiiediuaò zatrzyma, ale interesa /.../

•a Chère Amie

Michaî va partir pour la Grande Pologne* J« suis souffrant, je crois pour a'ttre refroidie. Viens ici si tu as des co»»is-sions pour «on hornae, ear ooane ee ne sont que des chevaux empruntés que je lui donne je ne veux pas faire attendre* Tout à toi

D*

/k. 2 76 – autograf/

Moja 1'łysiol niezmiernie dawno do Ciebie nie pisałem, bo nie wiedziałem co z mojej osoby zrobią. 26 byłem obrany deputowanym z powiatu poznańskiego, jak sobie tego życzyłem. 27 wyjednałem w Śremie wybór Haczyńskiego, mimo jego woli, jako demonstrację w moich oczach potrzebną względem raądu. Nazajutrz wyjechałem do .Urezna i dziś do Ciebie piszà z Wrocławia, skąd za godziny wyjeżdżam w dalszą podróż.

àusiałem amienic mój zamiar jechania na àreeno, do Poznania, bo wybory poznańskie, jak sitj dowiedziałem, miały poprzedzać śremskie, a w .Poznaniu szło o przegłosowanie Niemców i to się udało. Będę w fireźnie oicoło 10 diii, wracając sit« pojedą na 24 godzin do Ciebie z Jasiem i tam sità Uiożymy o niego.
La poste port, je fembrasse je

fecrirai de Dresde a tete reposee je faime extremement cela me prend sur tout en et a pres des voyages. Je fembrasse tout a toi.

Dz.

/k.277–278 – autograf/

/Poznań/, 12 marca /1841/

Moja Duszko droga! W ten moment dowiaduj się, że Jaś przyjechał z panem Lipińskim do Górnika wczoraj w nocy. Tam się musieli dowiedzieć, że jutro, to jest w niedzielę będę aby raz w domu, więc zapew wne na mnie czekają, co mnie trochę gryzie. Tu prace idą porządnie, moja pozycja piękna, ale największy triumf dziś odniósł Raczyński ^w znakomitej improwizacji przeciwko projektowi o konstytucję, a to z tego powodu, że narodowość polska utonąłaby w odmęcie interesów pruskich. Petycja moja względem karteluszu jest gotowa i bardzo uwagę rządu ściąga. Zacny pułkownik Willisen w mojej przytomności mówił do księcia Radziwiłła, powiernika królewskiego: ^w "ęj petycji tylko to zarzucam, że nie dosyć ostro wyraża nasze obrzydzenie zm powodu nowego handlu murzyńsko–białymi."

Ha tamtej stronicy pisałem do Ciebie, teraa do Twojej pupilly. Co rano, co wieczór o niej przemy^Bliwałem. Nie mogę Ci wypowiedzieć jak mnie obchodziły moje własne postępowanie w tej sprawie, pocieszałem się tą myślą, że mnie magnetyczne wpływy czasem ku dobrema nakłaniały. Wystaw sobie, że ten Bieliński, mój kuzyn, bez paszportu przez granicę się przedziera zęby mnie odwiedzić. Jest to pół wariata,) dziwak, ale pocziwy. Pytam się go: "Znasz Brzozowskiego?" – "Jakiego?"¹

– "ąja nie wiem" – "Czy Zenona?" – "Właśnie tego; jaki to człowiek?"

– "Najpocziwszy, najlepszego serca, bogaty, prawy i zacny?" –

Niech panna JSliza sama uważa, sama osądzi. Mnie oczerniali, a Tyś mnie usprawiedliwiała. Bądź jak bądź, wierz mi, ja Ci się wyplacam i myślę, że może Pan Bóg od. pozwolił ostatnią córkę Twojej matki tak nakierować, żebym się i jej szczęściem za Ciebie wyplacał. Wiesz, że druga 'i'woja siostra nieraz mi mówiła, że żaden brat nie byłby jej tyle dobrego wyświadczył potrafił, ile mi okoliczności i moja dąobra gwiazda pozwoliły. Miech ta gwiazda i lubej Elizle przyświeca.

/k.278 – c.d./

Mech to czyta i niech wie, że jej w tej chwili *szczerze* błogosławię i że ranie przenika i niesłuchanie rozczuła ta myśl, że jej matka byłaby ze mnie kontenta. fisz do mnie. Niech panna Eliza dopisze mi te słowa j e** li tak myśli; "Je crois que maroan ne YOUS deeapronne pas." – Bardzo o to proszę.

Nie spieszcie się nadto z wyjazdem.

Dz.

/Miejsce na pieczęć pocztowej/

/Adres:/ *À Madame* la Comtesse –Działyńska nee Csse Zamoyska a Oleszyee, par Breslau, Pless, àarnów et ‘‘aroslów.

/k.279 – autograf/

/Poznań

Moja Duszko! Bzieetia jesteś, miałaś do mnie pisać jak się masz i o zdrowiu tak mnie zawiadomić, żebym tu mógł przyzwoitej zasięgnąć rady. Tego nie zrobiłaś. Przyjazd mój o trzy do czterech dni się spóźni, bo stąd. z powodu sesjów komisji prawodawczej dopiero 18–teg© wyjechać potrafià. Na światach bgdę w każdym razie u ‘Siu, ale 19 òt* jedź naprzeciwko mnie. ^wa myślę, że 22, najpóźniej 23 będę w Oleazy–cach. Radbym żeby 21 rano już bryczka na mnie czekała w Jarosławiu, niech 20 na noc wyjdą konie, żeuym, je–li siśi uday już tego dnia stanąć, zaraz mógł dalej jechać.

Bardzo Cię kocham, ale Sizwa jesteś. Je faime bien.. ..xacaa *al* słone/
tout a toi,

Dz.

/k.280–281 – dyktowany synowi Janowi/

/Drezno, 5 lutego 1841/

n; Spis Mysiowych grzechów.

Przedmowę,* Uważając na to, że Mysiów syn te słowa pisać będzie, nie mogę przystojnie powiedzieć coś Ty za jedna. Gdybyś była do adresowała poste restante, jak tego żądałem, byłabyś wiele z tege uniknęła. Moja matka zachorowała ze strachu odbierając list do ani* pisany i była przekonana, że gdzieś w drodze nieszczęściu jakiesttuS podpadł, nareszcie dowiedziawszy się, że jechał do Poznania na wybory, tam mi Twoje listy posłała. Lii e odebrałem więc żadnych i żadnych nie odbiory, bo sià ze mną sgrzyżujà. Dotychczas moim jest zamiarem wstąpić do àrefenbergu; nie wiem czy to da się uskutecznić. Mógłbym

Jasia zestawie aż do przybycia pana Lipińskiego lub p, Lipiń/skieaa/

/

dać rancie vous w Wrocławiu albo w Poznaniu. U’o ostatnie najmniej ko–sttów za sobą pociągnie bo kasę moją zastałem prózną, Fijałkowski leżał zaś chory w Wrocławku/I/. Jaś okropnie próżnuje, babunia go j«4 psuje, darowała mu bardzo ładną tekę. Po strachu zrobionym przez %–się zaczyna przychodzić do siebie, ale znać po jej twarzy, że j«j się chce chce ustawicznie inówiów "Mysia gałgaś". Tylko Iàrsiek i Papa] w dylizansie sobie opowiadają, że Mysie bardzo kochają, lubo w ten moment liisie.lv bułce buzi daje. Przekonasz się z tego dokumentu, że ten godny syn częściej się bułkami aniżeli pismem bawi. Ge qui n’ampeche pas les sentiments.

Moja matka pisała do Ciebie z zapytaniem, jakiego wpływu się spodziewają na wartość dóbr w Galicji z zaprowadzenia kolei żelaznej. Odpiszże jej co do słowa jak następuje: świadomi twierdzą, że hand*1 miast dźwignie się po części i że kolonialne towary stanieją o cały Koszt dzisiejszych transportów. Dla posiadłości zaś wiejskich taa

tylko spodziewają się korzyści, gdzie gospodarstwo zasadza się bar—

* dziej na przemyśle jak na rolnictwie, co u nas się nieczęsto zdarssa.

/k.281 – c.d./

Nie ma więc nadziei wielkiej żeby sià wartość dóbr tak prędko podniosła. Przy samym budowaniu pójdzie propinacja w górę. *owiadają ft* zaprowadzenie landszafty miałyby lepsze skutki pomnażając kapitały, na których tak bardzo zbywa w ^{tt} alieji.

/Dopisek własnoręczny:/ Nie wiem dobrze którego dnia stąd wyjadę. Może mi wypadnie tylko Izie i Mysie do Keissy zaprosić i stamtąd spieszyc się do mego nowego urzędowania. Ściskam Cię bardzo aerdecj

f.D*. B.5 fevrier.

Mon eeaur, au nom du ciel que Jean allee aux ecoles.

/miejscowość na pieczętce pocztowej/

/Adres:/ À Madame la Gomteesse Działyńska née Csse Zamoyska par Neisse a freiwaldau

/k. 282–283 – autograf/

/i\órnik, przed 24 kwietnia 1841/

Moja kochana Mziamziol Wczoraj pisałem do Zizli, a dziś rano wstaw wszy dowiadujà się, że poczta dopiero za godzinę odejdzie, więc przyszła mi ochota pisać i do Mziamzi, którą bardzo a bardzo kocham. Wygrałem w pierwszej instancji bardzo ważną sprawę z Bernardom, kt<5— rego odsadzili od wszystkich dóbr w Polsce, a tu nra się kazali dzielić po odtrąceniu praw mojej matki. Gdyby się to postanowienie i w drugiej instancji utrzymało, miałby Bernard połowę mniej jak to, e® ja mu sain dawałem,

Zoch sià tu odznacza jak prawdziwy gałgan, musiałem go kasać *a*» pozwać, ale tymczasem wszystkie przedaże tak były wstrzymane, że ni sià dużo intraty uroniło. Sejin berliński zaledwo się rozpocznie za 1/2 dwa lata, raczej za 1 ‘ roku, wiàc nie ten mi stanie na przeszkodsit umi zgania sit., pani Linci. Każę dla tej Bziestyjki robić meble na gwałt. Wie rozpoczynajcie budowli przed moim przyjazdem. Hie wiea czy Michał sprzedał żrebce dwa, to jest ogierki. –tfardzo bym sobie teg(życzył, bo gdybyście mieli na zbyciu ze 60 fl.C.M., to by trzeba wapna kupie, żebym je zastał już ulasowane.. Jeżeli pieniędzy nie to czekajcie mego powrotu. Jeżeli Leoś za Twój kapitał kupił listy zastawne galicyjskie, to bya miała blisko tysiąc dukatów zarobku B» tej operacji, ale nie wiem czy tak zrobił. Jhciałem także żeby wziął listy zastawne na Oleszyce. Napisz do niego w tych dwóch materiach,

i_

Wzglądem caussee nie wiem jak się udecydować, bo jeśli ma być robiła samym kosztem dominiów, to będzie to rzecz dużo nadto kosztowna. Mech Leoś da w tej mierze swoje zdanie, ale na pytanie»tak jak jert postawione, odpowiedziałbym negatywnie.

Jesteśmy w największej niełasce w Berlinie za ten adres* który moim zdaniem był nadto zaprawiony au gros sel. Bardzo Cię kocham. kadzimy dużo, zwłaszcza w Zwierzyńcu. Je t*aime bien tu Złe senne bien bonne bziete tout a toi je te pizrie de me bien receroir tout son le 15 a⁴arosław.

/k. 284 –285 – autograf/

/Doznań, 19 aa ja 184 1/

najukochańsza ióamol Jaś wczoraj wyczytał w kalendarzu , że to dziś Mamy imieniny, wskutek tego konceptu piszę do Mzlaszi że łą niesłuchanie kochamy, k, e by m się mógł przynajmniej wyciągnąć wieczór koło Ciebie, to by mi jakoś swobodniej się działo. Są tu na mnie syć łaskawi i tu mi jeszcze bardziej pracy przysparza. Dziś sejm 2 rozkazu króla wybierał trzech członków z stanu rycerskiego do rewizji dawnych piśm prowincjonalnych. Sędzia, Chełmicki miał 41 głosów, ja 31, Ssuman 29, drudzy po 5, 6 etc. Jestem więc obrany i nowy ocean roboty się na mnie wyleje, .Bardzo Cię kocham, ale już ani czasu nie mam Oj to powtórzyć, a jednak niezmiernie by mi się chciało wejść do mego domu, choćby i tam ;fca&safixk\$ trochę zaciekało. Pisałem do

Birt żeby koniecznie stopniowo kuracją Izy zycbadową zmniejszyć. Taką jej tu inądry oddają pochwaie c*est le plus puissant stimulant sejŁuel et comme cette tendance sexuelle est toujours une preuve* de sante, lorsqu*elle n* est pas l'effet d'une irritation locale, dane les sitzbad, sont excellents, mais sur tout pour les li bert i ns et le« gens epuises. Je ne veux absolument pas de cet eloge pour Iza, i pr©-» szę Cię żeby jak najspieszniej ustały i tylko miały miejsce od czasu do czasu. Jeżeli inne osłabienie, o którym wiesz, bardzo będzie gwałtowne, a wtenczas miej uwagą żeby ta kąpiel odbywała się w godzinach najodleglejszych od czasu, kiedy się, do łóżka idzie lub z łóżka wstaje

àoja liestyjko, niezmiernie mi się, chce z Tobą się pocieekac, bo Oj bardzo po staremu kocham, a ty Psiaskudnico w takim razie odpowiadaj, że to dla Ojcie nic nowego, i-ziestio, po 15 latach jest to zawsze coś niepospolitego żeby wciąż mieć apetyt na kuropatwy, kiedy Francuz przegrał zakład, że jej 30 dni wciąż jeść nie będzie,

Jest tu dosyć wiele wypracowań moich, zabiorę je z sobą, ale w większej części są to suche mozolne, a niezmiernie wiele czasu zajmujące opinie o prawach proponowanych. Wiem, że Cię to bawi, więc aa wiązanie zacytuję Ci niektóre prace mego wydziału, które w 2/3

/k. 284 – c. d. l

ściach są moje własne: prawo względem kanalizacji Mątwy i prawo względem policji nadbrzeżnej rzek i wód spławnychj prawo dem grobli i tam; prawo względem wyboru deputowanych powiatowych} prawo względem zaświadczeń legitymacyjnych przy sprzedaży koni; petycja o wolnośćà druku; petycja o wybór ladratów; p/etycja/ o konkurea* cji młynów rządowych, i prywatnych, et c, et c, etc, l»ziś mam się, przygotować na niezmiernie ważną sesjà jutrzejszą, na której będę, bronił zasady nie dzielenia posiadłości wiejskich, a prócz tego mam proto–kularne zdanie sprawy, które w dwóch językach wypracować muszę. Włę Cià ściskani moja –Beetyjko, jrosyam do Γiuxhau po konia dla larochojow–skiego. oejm o 2 tygodiie przedłużony

/k.286–287 – autograf/

/Hysa, 18 listopada 1841/"

Moja Duszkol Przywozy Ci Jasia; w ten moment stanąłem w Heisse, pięć mil od Ciebie, ale dla komory i innej jeszcze okoliczności ni« mogę jechać dalej.

Kadzą ai tu nocować, co zresztą i uczynię, bo aa

pięć nocy, tylko jedną w łóżku spalisay, a trzeba s±f by się. trochę

była odświeżyć żeby nie za wielka różnica między dwoma 19–tymi,

Gdybyś

rano o 8 wyjechała jutro, to jest 19, potkalibyśmy się na komorze; Ty byś do niego wózka wsiadła, a Jaś z Izą i resztą psiarni do l'w«go» i tak byśmy się i wcześniej uściskali etc, etc, i prędzej porozuaili względem dalszych układów i rozporządzeń. Granica jesrl w Zuckraantal, Tam stanę około 11–stej, bo może prędzej jak o 8–sme\$, bo forteca, nie będę mógł wyjechać. .Bardzo Uię proszę, przyjedź. Ściskam Cię z duszy i serca, i tak Cię też kocham. Jakże miły będzie i ten 19. Bądź zdrowa, wyjedź rano, ja pocztą i najętym wózkiem będę jechał, usłyszysz trąbkę. JBon sois a revoir.

Cz* ii est 6 heures.

/Adres:/ À Madame la Gomtease Działyńska, chez Mad* la Princ«sse Sapieha, par iustafette a Freiwaldau

/k.288–289 – autograf/

Kraków, 17 /czerwca 1842 /

Duszkim Duszkom *>akoś aleśay się pożegnali w Jarosławiu* Wszystkie te listy mi w głowie tkwiły i nareszcie zapomniałem, że *mam* list zastawny i że 500 Bl. nie są mi potrzebne; zmieniłem je tu i tymczasem posyłam Ci 500 fl.M.C. i bardzo Cię kochali.

Zastałem tu g/enerałów/ Prądyńskiego i Głopiczkiego, i u Bauoana kilka odlewów gipsowych dla mnie zrobionych. To, o oo idaie pannie Birt już jest u mnie* ale podobno dopiero za moim powrotem zrobię z tego użytek, bezemnia trudno. Szczęśliwie tu zajechałem* Łeb sobie suszà nad Jasiem, iàuczkowski, któremu w tym względzie wielką trafBoł< przyznaję, miesza mnie 2 błotem, że Jasiowi odmawiaay wychowania publicznego. Rozwodziłem sià nad Twoimi i moimi obawami, przyznaje ich słuszność, ale mówi, że i on jest ojcem, ale i profesorem, i że historia wszystkich wieków dowodzi, że tylko wychowanie publiczne znakomitych mążów krajowi przysposabia. Przytaczał mi słowa księcia Adama z mowy, którą niedawno miał, że z powodu wychowania swojego był obcym w narodzie i nie aógł mu tak służyć jak by się to pod innymi warunkami było atac mogło* Duszkim Duszko, nie cheę Cię naglió ani trapić, więc tylko, oswajaj Jasia i Li pińskiego z myślà, *e wyjechać może wypadnie. 2 Poznania napiszę Ci obszerniej i wyraźniej, a 8-go rano o 9-tej w Jarosławiu o tym ppogadamy. /Muez/kowski/

/k.290–ii91 – autograf/

Poznań, 20 /czerwca 1842/ wiaei

W ten moment tu stanąłem, j esteci zdrów i patrzy na przygotowania bardzo wielkie, ale ten list ty lico dla Lipiniusza piszę, Marcinkowski wyjechał do Kheinertz, Wydawał s±ę przy kaszlu smrodliwą Baterie.) Ifcaàzel i wielka gorączka go trapiły. Zamknięto go do obory i zupełni* mimo jego woli dano au raz i drugi na wymj.oty, potemii tak nazwaną ^{une} cure de citrona, która jak najlepsze skutki miała. Wyjechał pre«d 3 dniami bez żadnego porównania lepiej i już doktorzy zaczynają coś nadsiei pokładać w skutkach tej szczególnej kuracji. Proszę Cif_f pokaż te słowa Lipiniuszowi. Jakiś tu niemiecki doktor w desperacji wykrzyknął:"zobaczycie że ten diabeł znowu wyzdrowieje"*

Pojutrze obszerniej napiszę. Ściskam «as wszystkim.

/Adres:/ À *Madame* la Comtesse Działyńska nee Csse Zamoyska par Cracovie, àarnów, Jarosław a Oleszyce,

Ma chère Lizin, cette lettre a est a autre fin, que pour t embrasser. Le temps est très beau, 3e te prie de planter, d ordonner que tes ohevaux emportent tous les jours np. dwa wo»yàla terre de deTant la nouvelle ecourle, et les briques de la cave seulement na mrozie, kiedy sic zieniia nie da wozic, albo kiedy sic kawaiki t–k nacmoèe,, ze do wyrzucania by zawadzaly. Lipijdski, qui a £ et© très charmant dans tout notre voyage, te parlera d un projet, qui demande des secours de «ad.Morska et de Hr Joseph, mais qu il faut absolument tacher d exécuter* J ai vu lentowski, dont la conduite est louche et qui m a déplu* «foeskowski a été très bien, K»Birth t écrit plus en détails et moi, je t embrasse de tout mon coeur. Tout a toi

Bz

Adres : a Madaœe la Comptes se dziaîyiiska, née Csse Zamoyska a Oleszyce

/k.294–295 – dyktowany Karwowskiemu/

/Kórnik, 30 czerwca 1842/

Moja ftamoł Chciałaś żebym miał sekretarza, otóż się taki znalazł. Jest to poważny człowiek, który twierdzi, że ma więcej jak 18 lat, jest on z kraju, którego prawa wydałem i dopiero miesiąc temu jak pomyślił, że lepiej wędrować na zachód jak na północ, więc Ci gościa przywiozę,

Jasia interesa takeśmy ułożyli, że od ś/w/. Michała bardeo zacny uczeń tutejszych szkół, który się wybiera do Berlina, podejmie się na pół roku przygotować Jasia do szkół tutejszych, aż do ś/w/ Michała będę Jasia mordował razem z moim p. sekretarzem. Twoją bidzie rzeezą mieć oko na to, aby si t w psie figle nie zapuszczali. Jest on krewnym męża pani łulii B., co nie jest dowodem żeby nie był wisu8«a, ale przynajmniej, na takiego nie patrzy.

Dziś odebrałem Twój list. Podług danej rady postępuję z wielkim umiarkowaniem, ale reforma koniecznie jest potrzebną. Na leśniczego proponują rai p. Trąmpcayńskiego, gruntownie z nauką leśną obeznanego, który skończył szkoły, był na uniwersytecie i w Saksonii na szkoła leśnej. Z p. Zebe układy są zupełnie zerwane, jest on niby to obrażony żem się burmistrza glejwickiego zapytał jaki on też człowiek. Soch powiada, że jemu się zdaje, że nie ma pieniędzy. Trudno wiedzieć kto z nich prawdę mówi, Irzejeżdżając przez Wrocław, rozmówię się z owym p. irentzel i może go z sobą zabiorę, ale niech górecki wie, że na tem rok nie ma nadziei puszczenia w dzierzawę; ten rok prześlą— *dziwy* jeszcze w Oleszycach, zrobiem bowiem kontrakt e bardeo znaną osobą, której już złożyłem list zastawny na 5000 zł.p/olskich/. àia będzie on dla nas przyjemnym towarzyszem, nałogi jego są nieznośne, ale nie mamy drugiego równie zdatnego w całej Polsce, Kontraktem jeat obwarowany przynajmniej dwumiesięczny pobyt w Oleszycach, a ten się rozpocznie po moim powrocie z Berlina, dokąd podobno będziemy powołani z końcem sierpnia. Mówiono mi, że między innymi przełożeniami /będzie/ prawo rozwodowe, ja za tym prawem, t.j. za ułatwienie* roś–

/k.294v. – c. d./

wodu bydtà na gwałt obstawał, a Ciebie zgromadzonym stanom wystawię na widowisko jako dowód, że rozwody mogą być *rzeczą* pożądaną,

‘àeraz Ci powiem o królu. J–ył uprzejmy, łaskaw i nadzwyczajnie zadowolony wspaniałym przyjęciem, jakie go tu potkało. To przyjęcie iatotnie było piękne. Crabowskiemu powiedział, że tak często był z okazałością przyjęty, może nigdy nie doznał przyjęcia delikatniejszego, przyzwoitszego i bardziej ujmującego. «, nagrody tych usiłowań zewsząd padały ordery i nominacje. Twój uniżony sługa stał bardzo blisko rynny, lecz tale pięknie sià osłonił, qu’aucun crachat ne l*a atteint, a jednak H/aj j jaśniejszy/ fan dosyć łaskawie z nim się obzedł.

Ten długi list uprzedzi nas tylko o trzy iKi lub eetery dni. Preed wyjazdem moim mam oddać wizyty moim pupilom wariatom w Owińskach. w soboty w nocy wyjadę,, ósmego prószy o konie i o buzię w *>aroslawiu. Jasisko psisko niech przyjedzie na koniu i niech drugiego przyprowadzi dla mego p, sekretarza tak, abyśmy w przyzwoitej asysteneji wjac4 nasz do Oleszyc odprawili. Podług tutejszych zwyczajów wypada naa wystawić 15 "oram triumfalnych, przywitać trzema mowami, trzema obiada) mi, czterema kolacjami i 1/10 fajerwerku. P. Kielisiński Ci się nią. Li piński eg o z największą niecierpliwością oczekujemy, bo Maroia–" kowskiemu już bez porównania lepiej, a sądzimy, że nasza aura ten są* skutek na .uipiniusau wywierać bidzie. Bóg z t.amii.

/lopisek własnoręczny:/ Ma Gher Maman, J’ai pris un bon et gentil garçon, de tres bonne maison p. Jlarwowski , qui paroît tres bieii dis–poşe et c’est le pisarz de cette lettre. Imagine toi que l* on m*a

fait tonder pour savoir si je ne donneroi, pas Iza a Eoger, et cela a 8te assez orechet pourque j*aje etę f orce de dire a la personne q&L

a etę charge de la negociation que Staś aroit ta parole de ne pas disposer d’eLLs avant àueeonpere n’aye decide si ce mariage lui con–

venoit. Je faime bien au 8888888. *

/Kiejsce i data z pieczętki pocztowej/

/Adres :/A J>iadame la Gontesse uziatyńska ą Oleszyce en G–alicie, par

liveslau, Cracovie, Jarosław.

/k.298 – autograf/

/Z Kórnika, d. 15-go list/opada/ 1842 /Bało, C. Działyńskiej, pomyłka miesiąca, powinno być października/

Moja iJusako! .bardzo Cià kocham i bardzo Ci\$ prószy, ochraniaj żebym Cià zdrową zastał. Jutro wyjeżdżam do Berlina, zdaje się że niekoniecznie na długo. Dziwne rzeczy tu prawią o tyra zjeźdsie, k' każdym wydziale ma minister prezydowae, a w ogólnych zebraniach brat króla. Gazety są pełne rad, wymagań, nawet gróźb, zewsząd peha–ją nas i wymagają Kroków stanowczych dla uzyskania wielkich i $x \pm m$ nowych swobód politycznych. Ja myślà że z tej wielkiej chmary be,dzi* mały deszcz. «v każdym razie bidzie to dosyć ciekawa wyprawa,

Prószy Cię*, powiedz Michałowi żeby młodych koni nie prz«dawał lepiej by je tu z rzeczami przysłać, bo tu są dwa razy droższe. Ja już jestem prawie zupełnie zdrów. i"iam nowy surdut i buty i porto* czki. i–ioja rliameio, nie łaj mnie, ale kupiłem a la "asia ładny zegarek z łańcuszkiem i ten na lwoje rące poślà pojutrze przez młodzieńca, który jedzie dla Jasia. Dam mu dla Ciebie z 100 fl.m.c. albo i więc«J, przestrzeż. Listu żadnego od Ciebie nie odbieram, ani miski, ani pakietu, który uiestorowicz miał przysłać.

Czy dach już zaciągniony na wiatraku? àaż na zimę wstrzymać wsay–stkie fabryki, ftiech starszemu ogierkowi od Rozwadowskiej zrobi Benesz operacją przy rupturze. Czy źrebak wychodzi z nosacizny? Czy inne konie nie chorują?

•"ardzo a bardzo Uię kocham. i>is a Jean que je lui prete ma montr« et que si a inon retour j*apprendi que mon jeune homme est tout a fait content de lui, je lui en ferai cadeau tout a toi.

Dz.

On m*offre pour Górnik pierwszym słowem SOCmille ecua ce <yoï fait plus de 12 mille ducats de rentę. «

/k.299–300 – autograf/

/Berlin, 22 października Gelinko Mamo, Łliebziestia Ty jesteś żeś do mnie ani słowa jeszcze ‘ z Cieszyć nie napisała. Ja już zupełnie zdrów jestem i J e** li tu uar to chyba z obżarstwa, bo to przechodzi wszelkie wyobrażenie jak na* tu pasą. Prószy Ci q, przyślij ni śpiew – "Ah àuelodiners les ministrem m’ont donnes", i to azień w dzień tak trzeba się nadziewać. A jednak pobyt bardzo drogi. Król atnie zapewnia, aiimo tego, zem bardzo sehudł i bardzo mi tego zazdrości. Powiem Ci, że ja jednak może na śliwki 19 zjadę do Linci. Książà S o Ima, Hohen *Solma* jest aarsaalkiem naszy«. Otwarcie ceremonialne było bardzo wspaniałe, poiadzenia odbywać się będą w zamku, jutro pierwsze. Zdaje się, że się wszystko spokojni* odbędzie. Bardzo Lincię kochaa, ay»lę tu o różnych wygódkach dla niej, ale Cię auplikuję – bądź grzeczna, nie mieszkaaj w kościele. Zmiłuj się, przy ślij że mi tę miskę srebrną i to co dałem Nestor owi czowi, bo się to tu bardzo opłaci* Pisz pod adresem: Mr Haurice Robbert b&naui o a Berlin, par Breslau,ale się spiesz, bo może koło 10– t eg o potrafimy wyjechać* Zresztą jest to tylko nadzieja, ale bardzo mi się chce sprawdzenia jej. ftieszkam z Lipskim l Uaumannem – Hotel de Brandebonr} Gapisz mi obszernie jak się ona ota, co Jaś powiedział na zegarek i czyś mu go już dała. àdaje *sià*, iż nasze intereea pieniężne wkrótee dobrze uregulujegr. Myślę o zrobieniu folwarku na Zwolskia lesie l * – przedaniu drzewa, folwark równie tyle przyniesie, a kapitał nam zostanie.

Bardzo sià boję o zarazę na moje konie. Proszę Was bardzo, piscoi* do mnie. Jutro mamy rano bardzo ważną sesję, cela me rend dixtrait« Alflii je fembrasse, ale bardzo a bardzo Già kocham. Zmiłuj się* nieci) Jaś serio pracuje, widzę tego co dzień więŁszą potrzebę. Tout a toi,

• Ds.

Panny iirt pieniądze już zapłacone, mam kwit. Izie w nos jako starszą, która w 1–woje prawa wstępuje, resztę, gdzie się priytre fi. –ystaw sobie, że tu &arwowski przyjechał i prosto się do mni* udał, jakby do najlepszego przyjaciela, mówił mi, że książki dla

kupujeà

–

a Jarosław et Ole*zve«.

nec

à

POCZTOWEJ/
Breslau

/k.301 – autograf, bez początku/

/Berlin, 9 listopada 1842/

...że już i w" domu nocuje. Nie piszesz mi ani słowa o niej, ani o àasiu, ani o „Ziali» ani o pslakach, ani o koniach. Kiech tym młodym źrebiętom dogadzają. Gzy zegarek oddałaś Jasiowi czy czekasz? Bziestia jesteś. Ale proszą Uiśi przyślij na ręce Kielisińskiego t« małe monetki, które są a Glebie, ale niech się nie trą z sobą. Bardzo Cię kocham.

/Miejsce i data z pieczętki pocztowej/

/Adres:/ À Madame la Comtesse Działyńska nee Csse Zamoyska a àarosław et Oleczyce, par Breslau, Gracovie, Tarnów.

/k.302–303 A autograf/

X , /Poznań, 4 marca 1843/

Moja Najdroższa Mamo! Pan Bóg\ na ranie łukaoe dosyć łaskaw. Potwo–

j

\ •" rowskiego obrał król marszałkiem, a jego zastępcą barona Hiller von

, Gertringen; dziwią temu wyborowi, nie jest on jednak bez sensu moralnego. Gwałtemà chcą mieć Polaka, a jednak nie chcą mieć j takiego, który by z szwagrem' był się za łby wadził; minęła mnie wie© drażliwa pozycja. Radziwiłł i Raezyński ją odmówili, ja bym ją był musiał przyjąć i byłbym ją przyjął, wiesz dlaczego, ale tak jest daleko lepiej. Jestem zdrów i dobrej myśli. Mai s les facultes **qui me** derangesient dans ton voisinege paroissent m'avoir abondonnes presque toute. coup, Chou chou cela ne mord plus la vertu s'infiltré en moi sans le youloia. Bardzo Già tu wysoko cenią. Byłem u pani Engestromowej i widziałem pannę Schyrneild, o której Oi mówiłem, że bjBia ją sobie wziął za żon<à, gdybym Cià potrafił udusić. Otóż by to była doskonała żona, bo nic zębów nie ma, a Ty psiaskudo choć tylko przednie zęby masz, to ich nadużywasz i gryziesz. J^lespere faire passer une adresse au roi de ma redaction c'est douteux, mais nous yerrons, j'en sui assea content, si tu etois iei elle seroit bonne car nous iesons bien a deux, je fairne bien tu me plairoix sei, les affaires d'argent sont toutes en expectatives mais affez bonne s. Marchez doucement pas de fabricjue sons moi, pas de dipences lalss« moi le temps de x'evenir, cela ri'aura guere lieux avant les derniers jours d'avril, car les objets a traiter sont d'une immense importon–ce c»est tout le code criminal. Seweryn Mielżyński dziś był u mni« na obiedzie z żoną. Jutro jadę na otwarcie Sejmu do Poznania, Pisz mi choć kilka słów o interesach Izy. Meble każę Warn robić. Je faime bien, encore prexjne plus a dixtance_f mon lit est abomi–

nable mes coussins tombent. Je faime bien – bardzo a bardzo.

«

/Miejsce i data z pieczętki pocztowej/

/Adres:/ À Madame la Comtesse JJziałyńska nee Zamoyska

Jarosław et Oleszyce, par Jbreslau, Cracorie, iarnów,

tu as une "boite qui ressemble a une brioche, mets la toujours dans le paquet a manjailles, car le domestique ne peut pas toujours parvenir – elle contiendra le dire et la réponse

/k.304–305 – autograf/

/Poznań, 8 marca

Moja Lincio, pisz? do Ciebie w godzinie po ceremonii nabożeństwa i otwarcia Sejmu, i tuż przed zwykłym komplementem wszystkich wielkich zgromadzeń politycznych, przed obiadem. O wartości tej ostatniej ceremonii nie mogę Ci jeszcze nic powiedzieć, nie dowiesz się więc dziś czy będziemy mieli barszcz, ani wiele w nim grzybów. Prezes Flottwell mówił ustrojony w wielką wstęgę moskiewską i gwiazdę z polskim świętym, mówił o przymiotach królów – ojca i syna, i o wszystkim tym co zrobiono w tej prowincji od ostatniego Sejmu, mianowicie dla wariatów i dla głuchoniemych Marszałek mówił po polsku dosyć dobrze, słyszeliśmy słowa: szcze naród, Sarmaci, nawet podobno – Polacy. Jutro będziemy mieli wi? domości o propozycjach królewskich. Nb« W ten moment wychodzi odemnie księżę Radziwiłł i dużo posłów, przeglądali po części królewskie te propozycje ściągające się podobno do rybolróstwa i do grabienia podściołu pod bydło. Inne jeszcze niewiadome. Wyraz smutku i boleści maluje się na wszystkich twarzach.

Ten list wieki leżał na stole, bo Boptzatrudnienia, ale ustawiczne przerwy dokończyć nie pozwalały. – Lepiej się rzeczy ukł; dają. Adres na mój wniosek przeszedł przez komitet do jego reda! cji umyślnie wyznaczony. Dawniej tylko marszałek pisał, drudzy podpisywali. Sejm podzielony na 4–ry **Mytiartoi*y** biura: pierwszy pod przewodnictwem księcia Radziwiłła, drugi pod Edwarda Raczyń skiego, trzeci pod moim, 4–ty pod Brodowskim, znakomicie utalentowanym człowiekiem* W moim wydziale mam 10 członków, a mianowi cię Atanazego Raczyńskiego , co jest dosyć śmiesznie, że pan KBB ambasador i radca tajny zasiadać musi pod prezydencją emigranta Dotychczas zatrudnienia niezbyteczne, bo materiały, których żądałem, jeszcze nie przyszły. Do mego wydziały należy ważny

*przr

/k.305 c.d./

mtot kanalizacji Noteci. Petycję o kartefusz ułożyłem. Mówią tu ludzie, że TV<5 j »n-?.£ dobrze pisze, dobrze mówi i dobrze nie brakuje i na drobnjæeh zazdrościach.

W ten moment odbieram list od Ciebie z Krakowa. iSciskam Ci f serdecznie, uciekam do biura, gdzie jui na mnie czekają. P. Eli z? uściskaj odenmie, niech jej Pan Bóg błogosławi. Nie spieszcie się nadto. Niezmiernie Ci? kocham.

/Dcpiseks/ Załączam listę moich podkomendnych w III wydziale. Wydział IIIs Hr. Działyóski – prezes dyrygujący* hr, At/anazy/ fecmyński – tajny radca legac/yjny/, Wołański – radca ziemiański, sekretarz, fer, àust/achy/ Wołłowicz, Kraszewski, Przyłuski – radea, Pctersoa, Urban, Bauer, Ouant, Busse.

/Miejsce i data na pieczętce pocztowej/

/Adrest/ A Jfadaræ la Comtesse Działyńska nee Csse Zamoyska Jarosław et Oleszyee par Bareslau, Crac*vie, Tarnów.

/k. 306–307 ~ autograf/

/Poznań* 21 marca 1843/

‘no.ja najdroższa aiao, nie morą CI ;>owiedzieć jak bardzo ja

•m,

aoją Lincię Kocliau. i–ias–i ras je 2eàmy się \$aUcfit lichu jakoś pożegna 11, i długo nie pisałem, bo ranie tutejsze stosunki tale rozmaicie zajmowały, ±s s5.ę pisać nie chciało. Trzy razy na dzień pytani* ~ rozjedzieay się lub nie? – to wszystko debatowane wśród dysRt lulek* wrzawy i krzyków, Adres arcy gwałtowny do króla ściągnął podobną odpoàedź. Niemcy wymusili na nas liberalne wnioski pod warunkiem, że oni narodowe wspierać ixjdą| liberalne wnioski od nas otrzymali, a nasze narodowe plugawie opuścili. Wśród tych rozpraw zaziębiłem się i mocno zachoro wałem, ho&oroi/y obowiązek kazał mi z łózka wsta«**«S i na sesje i sesyjki cnodaïc, żeby zapobiec zarzutom niełaskawyoh, którzy mówili – ^HDziałyń,skl choruje tebàr sis od obrad usunąć*. Byłem na wszystkich obradach i dziś jestan sirów, jak tylko w awiui wiiàtu zdrowym być można.

Imagine toi chou chx>u celu ne mord plus ou pen, nous verons sd Lzln poure rae giaeris sn attendant Julii Dldelot ni¹ a aoignś a en etre toualis o*eat elle v|_ui venoit me domier mes pillules i Jakoi jej zazdrościłem, że nie Lincia. Tę BzJ.es tlę Slzw<g bardzo kochsii

Jodsie tàì do Was pan Dembinaki i jego przyjaciel żeby Ole«*y–es – ,!zi’%oi ‘ff driiarzai/i, Mija akoio 3 tysitjoy dukatów, są ludzi* dobrzy, u nas znajomi i dobrze pokrewni eni. Niechże Nestorowie* prace svo.1ą wyàtu,1e. Powiedz mu_F *.«> Kostar.de ns wiiejscu i kubanà dostanie, ale– niecił nam wiernie służy przy ułożeniu kontraktu* Ulokuj tych panów, którzy tuż po tym liście do Was zjadą, w oflc? ni«. Niech Gorncki l Nestorowie?.: bę.dą na ich roiiikaay. Nie zaDonji–ni4 stare.ààsià o listg; aastawne, dla Tiàli sià przydadzą. Niech

Górecki ogierki przędą coute qui toute, jarmark w Rzeszowie po* daje dfc tego najlepszą porę. Nie wiem jeszcze kiedy do Was zdązą

•

sio bym rad żebyście posunęli interes dzierzawy. Drzewo musi

byc od dâieriatty odtràooone* ani jednego sa,±nia nie przÊdac do dzieriawy* Wiatrak i morga roli muai byé takte elcseypowana.

Je fais travailler a de* meubles pour Lzin, 5*^ai cocœaencé par un Lizi, car cui avant tout* Prepore toi a recevoir les deux mssràa qui vous arriveat et qui ventilent être de retour avant la fin de la JLte–tte» Je t'aime bien et beaucoup, nous somae* na bakier avec la gouverneneat* ^ue croiroia qu« 2000 w bez drzewa i bez podatkow seraient assez. Dis a Neatorowicz, te Tyegejgtf.à kontraktu nie podplsztasz w Aadnvm rasie» aie .ia za dobry kontraJct

dasz ma kuban% i do fwojej dyspO2jrcjl,dla dla kasy poftyczkowcà i dla pobons ozynsstSw i administras \$ lea*f poàyczkoweà go aatrzyiaasz. Utconczeoie î podpisanie kontraktu bie /au serviteur de Lzin/ zaohowujà»

Je t*aime bien nais j*ai énormément © faire tout a toi en fait ûe aeafclsa 3*ai coiosence par \m. Lis!. }3ardzo Ciç

/Miejsce i data na pieezatce /Adrest/ À Madame la Comtesse KHR DziaîyAska ne Case a Jaroaiaw et Oleazyee par breslau, Cracovie

/k.308–309 – autograf/

/Poznań, po 21 marca 1H43/

Oddawca tego listu, pan Edmund Jembiński i jego przyjaciel, pan Nepomucen iudzyński, jadą do Gleszyc o e lew wzięcia w dzierżawę w tym roku Oleszyc, a na przyszły rok i Jjachnów. Umieściwszy ich tam, gdzie komisarz stawa, poleć i Kestorowiczowi i Góreckiemu, żeby im folwark, pola i łąki w –. wszystkich szczegółach okazali, wyłączyć chciałbym od dzierżawy całą przestrzeń między drogą, która prowadzi do cegielni i drogą lubaczowską. trzeba i na Lubowierzu tę część odtrącić, która jeszcze ma być między chłopów rozdana za łąki lasowe, wypada więc tę przestrzeń ściśle odgraniczyć. Nestorowiez zawsze się będzie trudił odbieraniem czynszów, propinacji, kasą pożyczkową i dochodami z lasów. Jrsewa nie bądzie dawali bo wulà żeby te dwie kasy były oddzielne. Jo się tycay chłopów, bodziemy pańszczyznę tylko rachowali /zwłaszcza w Oleszycach, podług czynszu, jaki chłopci płacą, tak aby nam bez żadnych porachunków wolno było puszczać co rok anaczną ilość gruntów na czynsz.

Jran Jembiński jest spokrewniony z moim kolegą Brodowskim. Ma bardzo znaczny kapitał i uchodzi za dobrego i rzetelnego człowieka.

Nie mogt; jrsxaw±ił±»E powiedzieć kiedy do Was zjadę, bo po sejmie, jeżeli go król nie rozwiąże, co by mogio nastąpić w skutek bardzo gwałtownego adresu przez Kaumana napisanego, a przez Izbę przyjętego. W tym roku mam honor przydywać v pierwszym v.ydziale sejmowym, i pracę, jak tylko może być dla mnie najbardziej interesującą, bo cały nowy kodeks kryminalny.

Ściskam Ji\$ serdecznie, –’o es tą o innych rzeczach do Ciebie napiszę. Già.; z duszy sercu.

Lziai,

/Adres:/ Jaśni e wielmożnej Hrabinie z tarnowskich Działyńskiej

Jaśnie Wielmożnej Pani i Dobrodziejce w Oleszycach, na Wrocław,

Kraków, ‘àarnów i Jarosław.

/k. 3 10–3 11 – autograf/

/Poznań, po 21 marca 1843/

Moja Łuszeko! Załączam tu notatkę do Nestorowicza. Howy dzierżawca, pan Dembiński, o którym Ci pisałem, wczoraj do Was wyjechał. Radbym żebyście puścili Oleszye, bo się coraz bardziej przekonuję, że my nie posiadamy sztuki zbierania pieniędzy, umiemy je tylko wydawać jako tako pocziwie.

Odebrałem Swój list, martwią mnie te spiski przeciwko Izi. Niechby oni si*ś przypatrzyli tutejszym pannom, nie wystawisz sobie jakie to wychowanie. Zizla może zrobię z niego człowieka bardzo szczęśliwym, ale czyliż to ludzie taniej się starać i dbać o prawdziwe szczęście? •&.ażdy chciałby dobrze mieszkać, a jednak mało dobrych architektów.

iicodziszewskiego tu nie masz, jest w bnieźnie. Postaram się jednak o opinię tutejszych teologów, Powiedz odemnie Izi, że się spođuiewam dobrego końca.

Wystaw sobie, że dzierżawca wyjechał 24 godzin przed skończeniem salopy dla Izi, jutro ją wyprawię do Krakowa. Strzelby dla Jasia jeszcze mjiBYiyapgtfeBi™ się nie mogłem doczekać. Drzewka z mojej szkółki

za stodołami trzeba by podług spisu, jaki ma Iza, poprzesać do szkółki w wielkim ogrodzie, toż samo z owocowymi drzewami. Juglense każ z największą ostrożnością i jak najgłębiej wykopywać do przesadzenia, a najlepsze egzemplarze zostaw w dłuż płotu nad drogą, choćby i trochę przygàsto*

Tu bierze wszystko barwę przesadnie liberalną. Ja zszedłem na 4–te go deputowanego do .Berlina, a ci, którzy byli w roku zeszłym podemną, dziś zajęli wyższe miejsce. Raczyńskiego nie obrano nawet na zastępcę) Adres, którego ja nie pisałem, był tak przykry, że i króla i całą rodzinę okropnie oburzył, a nam się niewiele przyda, zresztą liberalistów zadowolnił.

/k. 311 – c. d./

Mech sià Jaś ćwicz y w wypracowaniach niemieckich, bo w klasie, do której wstąpi, już tylko w tym języku uczą. Stolarze tu robią i jak si<ś samo pràez się rozumie, zacząłem od owego sławnego łózkji, do którego paradne bràzy były gotowe. Kiedy się wrócę, nie mogę jesz czepowiadàieć, ale Uię ściskam serdecznie i Was wszystkich. Bardzo kociisium.

Koja Mamo, ten list zaległ na stole, bo musiałem jechać śo Kórnika na przyjęcie masy sejmujących na wielki obiad. Bardzo Ci\$ kocham.

3–ziorko/?/ dla Ciebie śliczne.

/k.312–313 – autograf/

wrocław, d. 9. 7–bra /1843/

o 10 z rana.

Zdrowiśmy i wyspani, choć nań oczy na\$uchły od dymu maszyny parowej, bośmy go połykali z wysokości naszej kariołki wciągnionej **aa** wierzch wozów. Mziamzio, bardzo Cię kochamy. Młynarza przyjąłem na 6 tygodni. Wracam z wiatraka dziwnej piękności les blutoira pytle. Są proste i pyszne, od razu wydają aąkę pszenna nawet na ciasteczka. Niechże Stanisław nic a nic nie robi przy pytlach, moje druty do niczego. Ale machina do żubrowania z blachy dziurkowanej, jak wysocka, jest koniecznie potrzebna* Pogadaj o niej z Bleekim, niech się zaraz do niej weźmie Stanisław, a blachy niech dziurkuje kowal*

Łańcuchów do zegarka nie zastałem gotowych, obstalowaiea je. Toś samo i materią na mantelet impermeable, której tu nie aa. Nawet ta materia jak moja wyszła. Bodziemy mieli wiatrak i wysocki urządzimy taki, jak sobie tiłko życzyć możemy.

Konie czekają, ściskam Cię i bardzo kocham. Jaś się dobrze sprawuje. Je te ziziembrasse tant a toi.

Dz.

Je viens de Rogalin et je trouve ta lettre a laquelle j ai honneur de repondre. 1mo, je viendrai demain. 2do, je t'ordonne de m-attendre. 3tio, je t'envoie ce que

tu me **âdsta** demandes par un homme a cheval. 4to, tu es une coquine, ou est le broutLlâon qui doit être mis en tête en forme de lettre? Si tu l as, renvoie-le moi par mon exprès. Si tu ne l¹ as pas, écris moi ou il est, pourque Kazimirski puisse le remplir. 5raeraent, je ne sais ou est ta mitre. ornement, je te nais, ornement, je te déteste. Siùement, tu àies une liziaide. 10, adieu. 11, je t embrasse jusqu a la douzaine. Adieu, siere Siouk, Lzin, Baiestia, i«'saiatak, Lziidak, Sieïziouk, Bziestia.

Dz

/Adres:/ à Madame la Comtesse Działyńska, née Csse Zamoyslca

/k.319 – kopia ręką C. Działyńskiej/

/Poznań, październik 1343/

...list Twój odebrałem 2 godziny po powrocie Jasia z egzaminu, ii a etę tres court et tres brillant. /Znałem ja się na tym co wpływ wywiera na opinii profesora/. Poda* on kaLsrailwBxxxx mu kawałek łaciay do tłumaczenia – Jaś jak po mydle. Profesor kontent, mówi mu, a futu* rum słowa greckiego tegp a tego? – Jaś i na to szczęściem odpowiedział dobrze. Profesor poszedł do drugich, ci bredzili, Jaś za danym sobie rozkazem poprawił. Jak do niższej tercji otrzymał promocję. To samo było £ matematyką, OL±H o resztę go się nie zapytano, dla przyjętej sa–sady, że przyjmują do wyższej klasy uczniów zdolnych do zrozumienia wykładu klasycznego, a w tej klasie jest £XKKxą ich rzeczą pracować tak, aby w wszystkich przedmiotach zasłużyli sobie na promocję. Ta zaś a tak wielką nabywa się trudnością, że z 500 uczniów, w tym roku 11–utu uznano za zdolnych do przejścia do Uniwersytetu. 2 niemieckiego gimnazjum mniej licznego, tylko 4 awansuje.

Odpiszę obszernie na list Twój i Zdzisia; przedmiot jest tak ważny, że nie chciałbym wyrzec izf stanowczego, przedłożę więc tylko moje uwagi, a do tych zbieram materiały. Rektor Prabucki, dr teologii, ksiądz prawie zbytecznie żarliwy, udzielił mi wiele ważnych postrze–żeń. ‘« moim przekonaniu jest to jezuita, ale ostro kuty. Codzienne msze i ćwiczenia religijne zdają mi się zbyteczne w względzie naukowym, są jednak teorie jego znakomicie liberalne.

Mam jutro termin w ważnych sprawach powiatowych, wyjeżdżam więc. Chciałem Ci tylko powiedzieć, *que je suis frappe du ce lun et de l*e–nergie de Jean, toutes sos faculter out grandi devant la danger. II s’eat bieri et noblement conduit, ii commonce a travailler serie–upament...*

/Ma początku notatka C. Działyńskiej:/ Kopia listu mego męża, list sam darowany Anusi.

/k.321–322 – autograf/

/Poznań, październik 1843/

Moja I'lauinot Ten list w nocy piszsb wieaie Ci go William, jutro o 5–tej wyjeżdża do Oleszyc z młynarzem l wyprzedza mnie kilku dniami* Ja myślę być u Was najpóźniej 1*szego 9–*v>ra i tego dnia bądź w Jarosławiu na 9–tą godziny, jeżeli Ci nie napiszę, że :.2iie coś ważnego wstrzymuje. Biedna Mamlnerinowo, Jasia musiałem oddać do szkół, to jest ffioim własnym i najmocniejszym przekonaniem, że tak postępować powinienem, zwłaszcza w terażniejszym położeniu rzeczy* 1–nso. Nikt nie może piastować żadnego urzędu w monarchii pruskiej, który by nie złożył àajprzód egzaminu abiturienta, 7, jednego z gimnazjów kraju, a potem dopiero dalszych egzaminów uniweraytecJd.cn.. 2–uc. I.ikt na przy—j szłoóc nie będzie mógł w żadnej broni postąpić aż do rangi sztabso dera w czasie pokoju, który by nie był złożył egzaminu abiturlentaj a artylerii zaś i w inżynierii nie będzie można otrzymać nawet podp&»| rusaaikowakiej rangi bez tego warunku* * Przyznaj, że się nie godzi pozbawiać swego syna nawet sposobności stawania na równi z synem kiego bądź szewoa poznańskiego, jeżeli ten coii łożył na wychowanie dzieci. Ale dalej * w terażniejszej chwili rektorem szkół jest ksiądz; katolicki, człowiek * powiedziałbym ~ przesadnie żarliwy i twardy, ale 2c do prz&strzegaaai?. tnoralnego i dobrego zachowania przyznać mi (nożna, Ze rodzicielską przyjął na siebie powagę, avec cela c*est un honroe jłw3J3SS!S§SiL§àiSl eà J* à@ garantis que l es parter clauset

peuyent alier en apprendre chez lui« Zarząd szkolny jaat tak ścisły pod nin, że si*t figii– odehciewa tym, którzy jak Jaś, mają pocziwą arabie je, ukończenia szkół, ifea nadzieję, że się Jeś wkrótce wprawi, ale onegdaj siedział do 1/2 do 12 w nocy\$ 60 mnie niezmiernie martwił jest i wygląda trochę zmęczony. O rekreacji ani myśleć, każę mu chodzić do gimnastyki w godzinachznaczonych, ale to tsało. On się dziewa, że za dwa tygodnia bidzie au courant* Jestem niezmiernie z niego konteiiit

/k.323–324 – autosraf/

/Kórnik, październik 1843/

Majdroższa Mamino, strasznie Cię kochani i prawie mi się płakać **eht** te 1**szf»fo nt« będę w àaroalawlu, ale parę interesów stoi rai na prae–szkodzie, ralan.ow.icie potrzeba moja bytności dla odebrania jakicbeis pieniędzy* Bf<li| v;iàc ciopiaro, ale to Już na pewno 10. \$»lxra_v moz« potrafię z.jaclwś na S, Pisz« x Kórnik, wlec nic o Jaalu, który nie reJU aaifet czas.i "byd tu v? –"i od?, lei ę, bo i>or sądnie do roboty w życiu swoim nie był tak brany w kupài potrzeba reàulamości wywiera jednak dobry wpływ.

Pani Psnchs–rti poàlà pieniądze.

/k.324 – autograf/

/Poznań, koniec stycznia 1644 / .’

Kochana àeuao! –wa Twoje listy na raz odebrałem i tak dobrze stało. Oj Mammo, udało si<j, icedy moje Izisko zdrowe. Ale zmiłuj i pomyśl, a *rmk* by była marła; nie wiem czy bym Ci w życiu moia **był** darował, żeś do mnie sztafety nie posłała żebym przyjeżdżał. dnia mogłem stanąć, popatrzeć, uściskać. Toć to pociecha tysiąc więcej warta jak koszta i utrudzenia, a jak by się pokazało, że niepotrzebna fatyga, toć tym większa radość. I ja i Ty, i dzieci umiera* bodziemy, ale patrzmy na siebie dopókał się da. Gdyby Jaś albo Ja byliśmy niebezpiecznie chorzy, wołałbym na głos – Lincio przyjefcdftajf •Zleś zrobiła żeś także nie wołała. Biedne Izisko, niewymownie mnie jej żal. wystaw sobie, że może dawniejszym fwoim listem poruszony, boś mi pisała że przewidujesz chwilą kiedy się Izia położy, marzyło mi się o niej, że chora, że umiera, że umarła, że maskę gipsową chciałem z niej zdjąć, a że nie miałem czym, że twarz jej była tak dziwna, i pełno takich okropności. *iezmiernie ją pielęgnuj. Ja tu każ<£ robić szlafrok i hacawejkę i te pošę na Kraków. Dzięki że lepiej, bo jakoś nie byłoby mi dobrze z jej stratą.

Moja Mamino, Stacherskiemu kazano stąd wyjechać. V*yprawilem go do .Francji, ale przyznam im iż nie ubolewam nad tą stratą. S **izni** ~i względów / wyjąwszy jednak iż nie dawałych przykładów/, był nie–

zdatny«k do pełnienia /obowiązków/, których się był podjął. Jeszcze go bo to niełatwo, ale też nie tak koniecznie trudno*

Od uczniów tak niezmiernie wiele wymagają i tak oni sami o ludziaeh sądzą podług szkolnego wychowania i stopnia Bs>tyKfc tam nabytych v£*J

domości, iż ani myśleć o kim, który by przez te koleje nie był szedł. Jaeia zwolniono przed kilku dniami od miejsca karnego, im którym był posadzony, ale wskutek lichego wypracowania łacińskiego siedzi na lewej stronie i bardzo nisko. i’o go przekonało o koiftee potrzebie domowej pracy, wiąc już i w niedzielę zaraz po mesy –siaduje fałdów. Ezi ś właśnie poniedziałek i ten dzień gdzie dykttij% J

– c.d./

"— .

po polsku, a oni zaraz pisają po łacinie; pot«m podług ilości błędów rozdają im miejsca. Jest to niezmiernie trudne Ćwiczenie, tak iż przyznaj, że i ja bym nieraz siedział, laki e same postępowanie »a–prowadzono w tych dniach względem greckiego.

Proponują mi tu dla Jasia jakiegoś Niemca mówiącego po polsku, p.ń–ieslera, ale ffggasBCT o nim jeszcze nic powiedzieć nie mogę. Jaś

mieszka teraz z uczniem pierwszej klasy, dobrym chłopcem, którego* aa nieszczęście 20 szkół oddalili. Ja sam ciągle bawię w Poznaniu. Zu–» charka warzy nara jeść na ±zxB2fe nas trzech i na jedną ehoràt którą n

siebie trzymam od mego przyjazdu, ale na nieszczęście bez znaozaego

w u

polepszenia jej zdrowił. /Jak/ u siebie trzymam o d miesiąca, prawi* łóżka nie opuszcza.

Moja matka dosyć zdrowa, nie przyjęła mojej gotowości jechania do Irezna. Jak Oi kłopoty domowe... &apisz mi czy Praus myśli, że będzie m... zacześć o interes rubaczowski. Ka od...* kilka sapytaa na które każ mi odpisać... ràbi Gestor owice. Ściskam Cię serdeczni** Przeczytaj załączony list do Kielisińskiego nim go zalcope/rtujes*/.

/LopisMt:/ l«ie pozwól Kielisińskiemu brać drzewek z Ifego ogrodu do Kórnik, wyjąwszy co w donicach umyślnie w tym celu zachowałem. Z Poczdamu ?átwo dostany takich samych drzew* Je faime bien.

/"‘Ust uszkodzony, udarty dolny prawy róg z częścią tekstu/

wiedział co miał mówić, a przy nieregu-1 larności poczt Bóg wie jak byś wiele dni była w niespokojności. feiNMI; Ci sumiennie zaręczam, że nie ma najmniejszej obawy, choć jeat jeesc>4 dużo słaby.- Ja... Chciałem żeby do Ciebie parà słów napisał, ale | tak mu sià rąka trzosie, że si<j nie udało, ale mu za to język feardso''•: dobrze już służy i właśnie w tej chwili kiedy do Ciebie piszę, trąbi*



/k.326 – c.d./

gwizdże i nawet nogami przerabia i wierzga Jak najlepszy syn Aaturka.

\

Uans ce moment c e nyfedi au 7–tiem jour ii es t tout a faJt bi^{eB}

sort d'iei ea humeur de rosę nous venons ausai dereuvair un billet de toi qui mnis
Qitque na peuvre Zizli va bien.

r

•

feraz Ci drugą wiadomość powiem, z której się boję, że nie będzie* koniecznie
iiontenta, a jednak nie lekkomyślnie się ułożyła. Przyjęła kogoś do Jasia za radą Wolffa,
Marcinkowskiego, Koczorowskiego i kilk innych, którzy o nim mówią, że to perła
Księstwa Poznańskiego, ale* K ale, ale bardziej Memiec jak Polak, i lut er. Nawet był
kandydatem na /pastora lumorskiego, ale przez życzliwość dla Polaków woli tu być pro*
fesorem przy .Realnej Szkole, co się z guwernerstwess Jasia da bardao dobrze połączyć, bo
o tej samej godzinie będą szli i wracali e sskoły. Zowie się £8nigk, jest statecznego i
mocnego charakteru, dziwiyai sposobem jest tu ceniony od wszystkich. Wszyscy mi go
winszują. Mówi po polsku średnio, ale mnie zapewnił, iż nim pół roku upłynie* potrafi
wszystkie publiczne prelekcje dawać po polsku. JSi–e jest on jakobin. ale że w młodości
gwałtownie popierał w Niemczech aasady konstytucyjni skazali go na 15 lat do fortecy i do
Poznania go przysłali na odsiedzenie kary. *o śmierci króla był ułaskawiony, a tymczasem
nauczył po polsku i chce – jak mówi – życie poświęcić na usługi naszego Po niemiecku i
po ła*inie pisze lepiej jak może ktokolwiek w kraju. Zresztą nasz ustny kontrakt nas ma
tylko chwilowo wiązać, a strono* zawsze go wolno zerwać.

większy smutek nas tu wszystkich ogarnął z powodu oddalenia bez wyjątku
wszystkich m Francji przybyłych. Biedny Ludwik Plater, Łus«–eeewski, którego żonę
widziałas w Paryżu. ftx± I oni się wśrdd tych wlaanych boleści i o Izę kłopotają.

Moja Maminerinowa, co drugi dzień będziesz także list odemnie miał) le bulletin de
la Sante de Jean. feraz 4 godzina, prawie nią nie jadł i dziś, ale aziwnie wesoły i dobrego
humoru. Język coraz lepe«y» Je t*aime bien*

j!

H

• – . – • : < : , : «

/k*327–328 – autograf/

/Kórnik, 11 lutego 1844/

Moja Maminerinowa! Jasisko piło dziś rano kawę, aa obiad cjadł hultaj całą bułkę, wypał parà filiżanek rosołu i zjadł parę, pieczonych jabłek. tfezykatoria agojona, teolff właśnie stąd wychodBi s ma* pewnieniem iż najmniejszej już niema wątpliwości, że choroba ustała* ani śladu gorączki* Jaś wprawdzie jeszcze w łóżku, gdzie się, sajarają fabrykacją pudełek* Pisałem Ci onegdaj o KOnigku, coraz więcej odbić ram zapewnień o zacności jego charakteru. Ale co –do rzeczy polityos–*

C •*. "•~à–

nych, co dzień u nas gorzej. Brakuje już nam tylko **herbów moskiewskie** wszystkich z Jsraneji przybyłych, **czy winnych czy niewinnych, wypędsa*** ją; Platerów, Łuszc.ewskioh etc i etc., i do naszych **się brać mrśłą**, Przewaga Moskali i tu si\$ odznacza sposobem tak korzącym **dla rządu**, iż Niemcy nam w **oczy** zaglądać nie śmieją, bo czują **i przysną ją, co** szpetnie, a wszystkiego tego narobiły nam emisariuszów **sstukl i** wiedzenie jakiejś **rewolucji a point**.

Wracając do tego co Cià bardziej interesuje, powtarzała, **że Jasiakà** jakoś nawet mocniej; stanął na dwie minuty na nogach **i chciał** wać rapierów. A **twyri»ptRr»x** temu dopiero dwa dni jak upadł **wychodząc J** z kąpieli. Par foiblesse et yertiges enfin ii est tout dc **DO»** hora •' d'affaire je vois mSrae demain pour deux heures a Kórnik **avelapermi~** sSION de f/olff je mesuie bien conduit iel tu peu etrc **contielezieotc** de ... Je t*aime bien tout a toi.

J)z»

/Miejsce i data na steapiu pocztowym/

/Adres:/ À Madame la Comtesse Działyńska nee Csse Zamoyska a Jarosław et Oleszyce par Breslau, Geacoyie, **àarnów**.

/k.329–330 – autograf/

/xii2^{aa} i_{con}iec lutedo 1844/

Moja najdroższa Maminerinowa! Jaà zdrów do szkoły chodzi i już lepsze miejsce àaooyi. Bądź jak bądź, jestem z niego kontent, znako* ; micie dobra natura si«» w nim rozwija, a potrzeby naukowego wykształcenia mocno pojał. lii e mog* Ci wypowiedzieć jak dla niego te szkoły potrzebne i korzystne. Dziwna łsłxm fatalność chce, że jego duchowni przełożeni nie tylko ±e go do siebie nie przyciągają, ale nawet odpy* eaają –

jest to smutna i nieprzestanna ualka jezuityzmu z światowym wychowaniem. Ile ja uważam, nie cierpi na tym. bogobojność Jasia, jort sto tysięcy razy lepszy niż ja byłem. Mam nadzieję, że Prabuekiege stąd oadała, a może potem i profesora religii księdza Hebanowskiego* ; który i historią wykłada, a okazuje się specjalnie niełaskawym mi "asia. i<ie widniałem jeszcze jego facjjaty, uczniowie ga Habakukiem go zowią, uważają go jako człowieka mściwego, naukowo nie dosyć wy* kształconego, i jak rzymscy papieże – nepotyzmem zajętego. Powiedział łom Ui, że z szkolnego wychowania widzę dla Jasia najogromniejsze korzyści, ale gdyby był troszeczkę mocniejszy w niemczyśnio, post&2:fepl go niezawodnie do luterskiego gimnazjum, gdzie o połowę mniej studea tów i gdzie dla katolickich uczniów wybrano najznakomitszyoh nauczycieli religii, języka i historii polskiej; tam Libelt, Rymarkiewioz i kilku innych najznakomitszych Polaków są profesorami. ¥ tym roku nie mogę jednak tego uskutecznić, bo nie chcę bez Ciebie i porywcze brać taKlej decyzji, ale wystaw sobie, że Niegolewski – ów nasz wariat i zapalony Polak, od pięciu lat »ynów swoich oddał niemieckiego gimnazjum, a starszy aziś już wychodzi na doktora filozofii w Bonnie.

Tymczasem powiem Ci, że tu był kaciej Mielżyaski, który mi te àłowi powiedział?"Sabyłeś JCBhigka, nie jestem bogaty, ale dałbym 100 000 złotych dziś żeby ten ezłowiok był rodowitym Polakiem, bo go tak wysoko cenię i zapewniam Cię, że będziesz miał najzacniejszego czł ka całego Księstwa wdomu swoim". Zewsząd mi winszują Polacy i Si

/k.329v – c.d./

Wystaw sobie, że go do dziś dnia trzymał Bniński, bogaty i saooy ol

\

—*•

watel, jako nauczyciela przy córce swojej i że go tam tale kochano, całym domem rządził /co by i u nas nieźle było/, ale że go opuścił, sądził iż mtjaki nauczyciel już nie przystoi dla panny, która w 16 wstąpiła* Jaś dziś do was pisze i powie o prezencie jaki Izi zrobić

\

*

zamyślałem* . ,

Odebrałem list od Kielisińskiego. Jakaś Ty bziestia zaś ma meg<f nie oddała, bo go nie musiał mieć pisząc do mnie. Emigrantów ws«y»–tłich z Francji przybyłych jutro pocztą i kosztem rządu wysyłają j&b«£. Niektórym zostawiają cztery tygodnie czasu i te może Możesz uważać, że ja o Izi nic nie pisztà, bo głupstwem jest mówię a tym co sià tam, a nie tu dzieje, ale jakoś mam przeczucie, seta* wiele głupstw robisz i * tym co si<j Ciebie, i co się jej tycay. f» ustawiczne Twoje religijne frazesa – i niech się stanie wola Bosa ~ są dla mnie jak wszy za kołnierzem, tfołą bożą było kiedy człowieka stworzył, żeby mu też nadać władze i zdolności potrzebne do prowadce** nią się., żeby wi»«c nie wydawał ustawicznie asygnacji na swego ale żeby danego nu kapitału rozsądnie używał. Twoja historia* ć* tam za pańszczyzną każą modlić, jest tak czysto moskiewska, że mi się, fisii tu flaki na, nią przewracają, ale mnie duchowny tym pooiessyl, że dawniej u pp.ks ks. pijarów, kiedy były wielkie posusae, kąsano dzieci różgami) bić, żeby sł\$ modliły gorąco do Boga i żeby ich ł«y deszcz sprowadziły, bo krople płyną po kroplach, jak i głupstwa po głupstwach. Czemu jeeteś sama przy Izi, czemu panny fiirt nie eheess, czemu żadnej pomocy, czemu to opuszczenie* Ja do v;aa jechać nie mogf, bo Jaś niemal sam, ma tylko towarzysza ze szkół oddanego ale poosoiw*) go

człowieka, który am jest nader pomocny.

/lalej pisze syn Jant/ JC₀chana Mamo! Zaczynam pisać od góry, już mało miejsca. Mówił mi Papa, że właśnie od Mamy list odebrał, w którym ^waaa o mojej chorobie pisze bojąc eia żeby mi si% nią peg« szyło. laiwno mi bardzo że mój list Mamę, jeszcze nie do*ze4ł, w

/k.329–330 – autograf/

/xii^{aa} i_{con}iec lutedo 1844/

Moja najdroższa Maminerinowa! Ja zdrowo do szkoły chodzi i już lepsze miejsce znalazłam. Bądź jak bądź, jestem z niego kontent, znako* ; macie dobrą naturę si«» w nim rozwija, a potrzeby naukowego wykształcenia mocno pojął. Ii e mog* Ci wypowiedzieć jak dla niego te szkoły potrzebne i korzystne. Dziwna fatalność chce, że jego duchowni przełożeni nie tylko go do siebie nie przyciągają, ale nawet odpysają – jest to smutna i nieprzystanna walka jezuitów z światowym wychowaniem. Ile ja uważam, nie cierpi na tym. Bogobojność Jasia, jort sto tysięcy razy lepszy niż ja byłem. Mam nadzieję, że Prabuęgie stąd oadała, a może potem i profesora religii księdza Hebanowskiego* ; który i historię wykłada, a okazuje się specjalnie niełaskawym mi "asia. i_{ie} widniałem jeszcze jego facjaty, uczniowie go Habakukiem go zowią, uważają go jako człowieka mściwego, naukowo nie dosyć wy* kształconego, i jak rzymscy papież – nepotyzmem zajętego. Powiedział łom Ui, że z szkolnego wychowania widzę dla Jasia najogromniejsze korzyści, ale gdyby był troszeczkę mocniejszy w niemieckim, posłał go niezawodnie do luterskiego gimnazjum, gdzie o połowę mniej studentów i gdzie dla katolickich uczniów wybrano najznakomitszych nauczycieli religii, języka i historii polskiej; tam Libelt, Rymarkiewicz i kilku innych najznakomitszych Polaków są profesorami. ¥ tym roku nie mogę jednak tego uskutecznić, bo nie chcę bez Ciebie i porywcze brać takiej decyzji, ale wystaw sobie, że Niegolewski – ów nasz wariat i zapalony Polak, od pięciu lat »ynów swoich oddał niemieckiego gimnazjum, a starszy już wychodzi na doktora filozofii w Bonnii.

Tymczasem powiem Ci, że tu był kaciej Mielżyński, który mi te słowa powiedział? "Sabyłes JCBhigka, nie jestem bogaty, ale dałbym 100 000 złotych dziś żeby ten człowiek był rodowitym Polakiem, bo go tak wysoko cenię i zapewniam Cię, że będziesz miał najzaciejszego człowieka całego Księstwa w domu swoim". Zewsząd mi wieszają Polacy i Si

/k.329v – c.d./

Wystaw sobie, że go do dziś dnia trzymał Bniński, bogaty i saoooy ol

\

•—*•

watel, jako nauczyciela przy córce swojej i że go tam tale kochano, całym domem rządził /co by i u nas nieźle było/, ale że go opuścił, sądził iż mtjaki nauczyciel już nie przystoi dla panny, która w 16 wstąpiła* Jaś dziś do was pisze i powie o prezencie jaki Izi zrobić

\ ‘

zamyślałem* . ,

Odebrałem list od Kielisińskiego. Jakaś Ty bziestia zaś ma meg<f nie oddała, bo go nie musiał mieć pisząc do mnie. Emigrantów ws<y>—tłich z Francji przybyłych jutro pocztą i kosztem rządu wysyłają j&b<ł. Niektórym zostawiają cztery tygodnie czasu i te może Możesz uważać, że ja o Izi nic nie piszę, bo głupstwem jest mówię a tym co się tam, a nie tu dzieje, ale jakoś mam przeczucie, seta* wiele głupstw robisz i * tym co się Ciebie, i co się jej tycy. f» ustawiczne Twoje religijne frazesa – i niech się stanie wola Bosa ~ są dla mnie jak wszy za kołnierzem, tfołą bożą było kiedy człowieka stworzył, żeby mu też nadać władze i zdolności potrzebne do prowadze** nią się, żeby wi»<c nie wydawał ustawicznie asygnacji na swego ale żeby danego nu kapitału rozsądnie używał. Twoja historia* ć* tam za pańszczyzną każą modlić, jest tak czysto moskiewska, że mi się, fisii tu flaki na, nią przewracają, ale mnie duchowny tym pooiessyl, że dawniej u pp.ks ks. pijarów, kiedy były wielkie posusae, kąsano dzieci różgami) bić, żeby sł\$ modliły gorąco do Boga i żeby ich ł<y deszcz sprowadziły, bo krople płyną po kroplach, jak i głupstwa po głupstwach. Czemu jeeteś sama przy Izi, czemu panny fiirt nie eheess, czemu żadnej pomocy, czemu to opuszczenie* Ja do v;aa jechać nie mogf, bo Jaś niemal sam, ma tylko towarzysza ze szkół oddanego ale poosoiw*) go człowieka, który am jest nader pomocny.

/lalej pisze syn Jant/ JC₀chana Mamo! Zaczynam pisać od góry, już mało miejsca. Mówił mi Papa, że właśnie od Mamy list odebrał, w którym ^waaa o mojej chorobie pisze bojąc eia żeby mi si% nią peg< szyło. laiwno mi bardzo że mój list Mamę, jeszcze nie do*ze4ł, w

/k.331–332 –

/Posnaa, 11 lutego 1844/

Moja Najdroższa Maminerinowa! O Jasiu biuletyny już alf m naa nio wydają, nie idzie do szkoły żeby si% w domu lepiej przygotować, ale na pojutrze już dekret powrotu do szkoły jest wydany. Zdaje ml ale, że jeszcze o parę cali podrósł.

flaki od się przewracają na ayśl choroby Izi i na fwojo troski, i na ten Twój grzech, na tę f woja zbrodnię, żeś sobie od pierwasego ^ś dnia nie kazała łóżko urządzić choćby o trzy cale od Izi, bo praoeiet można choćby momentami spoczywać; aleś tak paiaekudny wosieł, co do Ciebie nawet gadać nie warto, a ja chyba że jeszcze wlekący wosieł,

że Oię tak bardzo koehsium.

tu Był u mnie Wołłowicz l uidząc Jasia już na nogach* mówił sd:

CJakież to Zamoyski – i przydał – jak mi sià drugi syn rodził, dało* au imi^ś Witold i o tym doniosłem iaeffiu stryjowi, który al odpisał, w naszym rodzie zaważę bywał Eustachy, i źle że nie masz syna tak nazwanego, drobiłem wiàc sobie i/iEustachego.^ROtóż cię proszę, aass Zamoyskiego, zróbże sobie Działyńskiego.* – I przyznam Ci ale, Ao •i<i tak okropnie tej roboty chce, że aż mi tęskno. Napisz ai c<<yś

\

do pracy gotowa, a ja gotów zaraz przyjechać. Izi i Jasia choroby ranie tak zatrwożyły, żem gotów już i na zapas robić.

/lc.333–334 – autograf/

/Poznań, 1 maja 1844/

Moja najdroższa Maminernowa, chciałbym Ci niemal znowu powiedzieć żeś "gapa pflum", kiedy się o to chłopotujesz, czy Cię bardzo kocham. Moja droga Bestyjko, ja jak zakochani ludzie, Ciebie w odległości prawie jeszcze bardziej kocham. Czy to egoizm czy nie, tego nie wiem,

ale mi się zdaje żeś mi potrzebna i do materialnego i do duchownego wygodnego i dobrego życia. Może bym Cię powinien cenić, a potem i dlatego kochać, ja zaś przeciwnie, najprzód Cię kocham, a potem pochodzi to może z dawnego nałogu, bo Cię przecie bardzo kochałem kiedy Cię jeszcze bardzo mało znałem. Stąd wynika, że Cię kocham po staremu w całej objętości tego słowa, a cenię z doświadczenia, ali bardzo a bardzo Cię kochsium.

Pytasz się bardzo o KSnigka, a ja Ci powtarzam, że to prawdziwy skarb dla nas. Możesz mi wierzyć, że się do niego nie zapaliłem płochy; nie jest rodowity Polak, a to mnie Bczaniło i ozięblejszym i bardziej uważającym, ale im bardziej się wpatruję, tym bardziej so» bie winszuję tego wyboru. Szczególny wpływ wywiera na Polakach, których jest istotnym przyjacielem, a ta przyjaźń bierze u niego źródło w historycznym zagłębieniu i w moralnym przekonaniu. Wszyscy, z któi mi był kiedykolwiek w stosunkach, mają dla niego prawdziwe uwielbienie. Główną cechą jego charakteru jest dobroć oparta na prawości; wszelkie zło, wszelki gwałt lub sprośność oburzają tak, że naówczas mnie przechodzi w niecierpliwości i gwałtowności. W najdrobniejszych zdarzeniach widać, że wyższa moralna siła nim włada. Przy tym Jasia szczerze kocha, wierzy mu i to dobrze skutkuje; pilnowanie uważa tylko jako środek posiłkowy, a nie główny. Zamiłowanie w cnocie i w pełnieniu obowiązków stara się wzbudzić i rozwinąć. Jest z Jasia bardzo kontent i zapewnia mnie, że wszyscy będziemy z niego kontenci, Jaś ma dla niego i poszanowanie i przywiązanie, zdaje mi się nawet, że widoczne czyni postępy. Z–reszt po chorobie lepiej jeszcze*wygląda, lubo okropnie rośnie, kieruje się zupełnie na olbrzyma, ale

,/k.333v –c.d./

przy tym i głowa ± serce dobre. Jest zresztą bardziej rząday jak porządny. Bierze teraz i prywatne lekcje religii, tak to postanowiłem dla różnych przyczyn. Me bādà dziś wchodził w większe detale, bo mi pilno, a za kilka dni, ale niestety nie tak bardzo prędko jakem alf spodziewał, oauinaii może tu dopiero być 6, a wyjechać dopiero 14–t«go. Otóż dopiero 6 bādà wiedział oey mam na niego **»«y* ccekaó, czy naprzód jechać, i to Ui 6–teào napiszą, lubo może 7 wyjadą,

Czekają tu na mnie, wiąc Ci tylko powtórzy, że Cię bardzo * feardso kocham.

1–go maja.

Ite.

/Fliejsce i data na pieczętce pocztowej/

/Adres:/ À Madame la Comtesse Działydska nee Csse Zamoyska a Oleszyce pree Jarosław par Lreslau, Uracovie_t larnów

/k.335 – dyktowany synowi/

/Kórnik, 29 grudnia 1844/

Kochana Maminierinowa! Mm Ci pisać będę o piszącym Twoim synaszku, powiem Ci że jednym ciągiem do niego jechał na wilią, żak iż ani w Krakowie, ani w Wrocławiu nie bawiłem się jak tylko przec czaa potrzebny do przesiadzenia się z wozu •* na wóz, ale przyjechawszy do Poznania zastałem gniazdo próżne et le moine używając rekreacji był poleciał do Kórnika* Kolacji nie było i tylko jakiś kawałek zimnej ryby wydobyto dla mnie z resztek Bazarowych. O żono! Powtórny jest to dowód, że powinnaś słowa moje uważać jako artykuły wiary dla Ciebie bo 0i byłem powiedział, że list Twój nie zajdzie prędzej ode–mnie do Poznania. Dostyc jest rzeezą szczególną, że tą razą podróż odbyta jeszcze spieszniej jak zwykle nic mi nie szkodziła, prócz bardzo znośnego kataru i jakiegoś kwiatka, który mi się na skroni robi właśnie w miejscu, na którym ludzie czasem xtogi noszą. Ubolewam nad tym iż mnie w tej chorobie pielęgnować nie będziesz*

Teraz o synaszku. Ten młodzieniec przeniósł się w aadgrodę zaa–nych czynów swoich z, wysokiej ławki na niską, a przy tej podróży wstąpił do karceru, w którym dwie godziny miał sposobność przemyśli–] wania nad marnościami tego świata. Na miejscu wygnania swego siedzi samopiąt, a powód tej degradacji jest Ci już wiadomy. Mamy jednak nadzieję, iż Pies się wróci wkrótce na lepsze czyli wyższe ławy. Dotychczas nie powziółóm o nim wiadomości, tylko od współuczniów , którzy mu są życzliwi dla jego obyczajów, nie wiem czy dobrych czy złych. Uważam jednak jego pobyt w szkole jako dla niego korzystny.

Emigrantów coraz bardziej oddalają i Tarłowi, za którym się wsti wiłem, odmówiono pobytu dalszego; przyjdzie więc podobno kolej i na p. Stacherskiego* Ha ten wypadek chcę się teraz przygotować w Pozi niu, skąd Ci napiszę wkrótce. Kie bardzo się sprawami sądowymi trudnisz, jednak Ci powiem że wygrał w Warszawie w ostatniej instancji że sprawa z Tarłami będzie się sądziła w Poznaniu, gdzie już raz

/k.335v – c.d./

byłem ją wygrał za pruskich czasów, to się więc znaczy, że Gniewoszów bidzie ocalony. Jest to wielka i piękna majątność, przeznaczam ją Izi na pamiątkę, że jej Mama tam się zaczęła uczyć obowiązków miłości i posłuszoatwa, o których dopiero później i w innych stronach zapoiiniiała. Pater et filius ściskają Cię **xaxóuu±B** bardzo serdecznie.

Je faime bien, j'espere spe l'aTtaire de Jean s'arrangera" sana lui faire de tore je fannoncerai cela dans une 8-taine. Z kielisińskim minęliśmy się w Krakowie, gdziea nawet do oberży nie wstąpił. *Izie* i psiaki pozdrawiam.

/Ka gorze strony S-szej notatka ołówkiem r\$ką Z.Grocholskiej:/
Stempel pocztowy: Górník 28/12. 1844. /Był prawdopodobnie na drugiej harcie listu, który później została oddarta/.

/k.336 – autograf/

/Kórnik, przed 19 listopada 1845

Sławo, psiaskudo, odbieram Swój list, jest dużo za krótki. Przed 20 laty myślałaś, że mi się coś więcej należy. Posyłam Ci przez umyślnego sulwice /żółwice?/ des mureneg wielką, w naazym kra< rzadkość, są mi darowane, iiam becie wieczór koło 9-tej w Poznaniu. Niech isxkH kolacja, łóżko i podpola na kseru na mnie czekają i będą na pogotowiu. Pod takimi warunkami nie przyjmuj drzewa. Rozmówiłem się z otasińskim i powiem Ui na czym stanęło. Sizwo, 19 nadchodzi.

Działyński

/k.337–338 – autograf/

/Poznań, sierpień 1845/

Nie wiera co Ci inarn powiedzieć, bo mnie ostatnia ta historyjka zastała byrdzo nieprzygotowanego. W jednym liście do mnie pisanym z Paryża jak najwyraźniej mówisz, że 28 wyjeżdżasz, więc na to rachowałem, a mianowicie dlatego, że pan KBnigk miał jechać i istfietnie ji wyjechał do Szczecina, a Jaś się zostaje sam jeden w Poznaniu, ale przypadkowe okoliczności to sprawiły, że sobie życzyłem Twego powrotu. ».' dzień przyjazdu Jasia byli mi rano pijawki przystawiali, wieczór krew puszczali, nazajutrz proszki na wynioty, a przez kilka dni zimne okładanie na głowę z powodu d'un coup de soleil a la tete, na który do dziś dnia dużo cierpię. Przy tym i Marynia, która ju* zupełnie zdrowa była, nam zachorowała, więc sobie życzyłem IPwego powrotu i rachowałem na niego. Wtem odbieram parę słów z doniesieniem, że sądzisz, iż masz inne obowiązki, wypełniaj je sobie, może i do Litwy pojedziesz na szczepienie ospy córce Twojej bratowej, ale tu ludzie i ja, i panna Birt uważają, że to jest niepospolitą śmiesznością podejmować się zarządu Towarzystwa Dobroczynnego! i salek ochrony, a potem jechać do Paryża, wiesz, że ja wyraźnie żądałem żebyś sama z córką i bez mężczyzny nie włączyła się po drogach, powtarzam to moje żądanie. Twemu bratu nie pozwolą aż do Poznania jechać, wiąc nalegam i żądam żebyś się tam zatrzymała, gdzie dalej nie będzie mógł jechać, a ja cam albo sam przyjadę, albo kogoś po Ciebie poszlę, .bolesne mam uczucie, że kiedy czegoś po Tobie żądam, że tego nie otrzymania tylko jakieś dowodzenie, że zawsze masz racje,, ale powtarzam, że nie masz na świecie racji, która by mnie odwiodła od zakazu włączenia Izy po karczmach bez żadnej opieki męskiej).

Ijit; mogę pojąc żebyś przy Twojej niby to przyjaźni dla panny Mii ty nie była pomiarkowała, że Ci wypada pisać do niej z podziękowaniem, że jest w naszym domu i z prośbą aby z niego korzystała., Na wiadomość, że przyjeżdżasz, przez umyślnego co thtra pisała o k< nie, żeby Ci nie zawadzać. Ja pokoik ów dla niej przyrządziłem w Poznaniu, ale wątpię żebyście się z sobą zgodziły, bo ona je«t tego

/k.338 c.d./

zdania, że żony mają obowiązki względem mężów i że nie mają nigdy dostatecznego powodu żeby wyraźnie przeciwko ich życzeniu i woli postępować.

Pisałem Ci to wszystko z niemałą goryczą w sercu*. Jeszcze mi tkwi w pamięci wilia Twego wyjazdu i coś mi mówi, że się nie potrafisz i wrócić żeby mnie znów coś przykrego nie spotkało, boć bym mógł nie nie pisać, ale kłamać mi trudno, jakoś mnie martwisz i mam te na sex cu. Największa tu rafa! Jacy dla mnie radość jest ta nieoceniona panna Minetta, którą z duszy i serca kocham, nie się zdaje, że błogosławieństwo .Boże musi ściągnąć na tych, z którymi przebywa, a Ty szkaradna poczwara nawet nie pisałaś do niej żeby jej za jej łaskę podziękować. Jesteś obrzydliwy gałgan i paskudna Sizwa. Głupi jestem, że Ci pokój urządźm w ogrodzie obok biblioteki, bo bym najlepiej zrobił, żebym o Tobie zapomniał.

Pan KJ i Jaś nie mogą się nacieszyć łaskawym ich przyjęciem i przyznają mi, że miałem rację, kiedy In? wychwalałem znakomitą gład* we pana Konstantego. Załączam Ci spis nasion z tegorocznego sprzętu*, o które Ci, bardzo proszę. Najlepiej je obstarować w Trianon albo

/

w la Malmaison, ale trzeba je obstarować kiedy ich kto wiele potrzebuje. Co do drugiego spisu czyli przepieku o te drzewka, mocna się

tylko pytać u panów \\ilmorin albo ftoisette, lub nareszcie w Jardin des Plantes. Uedrus aeodara jest jeszcze bardzo rzadkie drzewo.

Ściskam Cię serdecznie, ale Sizwa jesteś i powtarzam, że chcę **zi** byś uważała na to co Ci powiedziałem względem podróży. Wierz mi, jeżdżaj. Z wielu względów potrzeba mi tego. Kłaniaj się bardzo od[<] wszystkim Twoim.

Dz.

. Paskuda jestec, ale bardzo mi smutno bez Ciebie. Slzwo, pamiętaj] żeś przysięgła, że mnie nie opuścisz.

/k.339–340 – autograf/

/Poznań, sierpień 1845/

Hoże dobrze żeś nie odebrała mego listu w Paryżu, bo był: pisasy z wielkim żalem do Ciebie z powodu zawodu, jakiś mi zrobiła nie wracając z Jasiem. Zastał on mnie mocno chorego, w dzień jego prEjjaadm byli ml krew puszczali i pijawki przysądzali. Cieszyłem *if myślał, że jednak tego dnia tu będziesz, tym byrdziej że i panna Birt wybieraj jąć się do Anglii, na Ciebie czekała, a fas z powodu odjasdn pana Jonigka do Szczecina, był zupełnie sam, A iż Ci się dowiaduje, że mass ważniejsze obowiązki, nie było mi to zabawne, ale darmo«

Mimo najlepszej woli nie jestem w stanie jechania do Honaoniua, do moioh tak prssyfcryeh bólów głowy przyłaaczyła się jaka* febra kataralna. Niezmiernie osłabłem. Wolff, który odemnie wychodoi, aie chce mnie nawet puścić do Kórniku. Na żaden sposób nie mogę aię puszcząć w drogę,

Co się Ciebie tyczy, formalnie Ci zakazuję jechać dyliianaem, ale równie Ci zakazuję jechać powozem odmienianym w nooy« Jedi sseśój tygodni jeżeli tego potrzeba, ale nie rób głupstw, "ajmij powÓB, a nareszcie kup sobie jaki, ale się nie zabijaj. Pan Kielisińakl ma się po drodze zatrzymać w kilku miejscach dla kupienia dla mnie nasion i drzewek. Nie przeszkadzaj mu do tego i nie spieea się s szkodą Twego zdrowia i moich interesów. Piszże zaraz do tej biednej i nieocenionej Minetty, adresuj do iLórniku i gadaj jej i powtaraaj jak się cieszysz, że ją u nas zastaniesz. Jej jest gorzej, ale chce sià gwałtem z domu wynosić, żeby Ci nie zawadzać. Kazałeś dla alej i w Poznaniu ten ostatni mały pokoik urządzić, ale jej nie mogą wyperswadować, że jej tego za złe nie weźmiesz. Piszże zaraz. My uważamy z panną Birt, te jeżeli ona wyjedzie do Anglii, że Mii ka się dziwnie przyda dzieciom.

Pan Kielisiński wiezie Ci dla księcia Adama tu spiaan* i nie wiarogodny opis dziwnych męczarni, jakie wycierpiały pasaj

/k.33Sv – c.d./

bazylianki w **Mińska** i jej przełożona – arcygodna kobieta, **panna** Mieczysławska, która jedzie aa Paryż dom Rzymu. Bardzo Was wszystkich proszą o największe względy dla niej. jàan Kielisióski **ustnie** Ci resztę opowie.

Ściskam Cię serdecznie i Izie także. Ja.Was o listy **nie proszę**, kiedy nie macie czasu do pisania, ale życzę sobie takiej **notatki** –tego dnia myślę **Jojc** tam być, a tego tam i etc. Możesz sobie **te dnie** rozłożyć na rok, na dwa, na 10–siąc, ale ja już za stary **jestem** żebym grał w ślepą babkę i za cieniem się ug&niał. Jadzi **oczy** znów są w złym stanie, Wszyscy się leczymy i niekoniecznie z dobrya skutkiem. ^ya na siłach niezmiernie upadłem. Ściskam Was»

*

Dz.

/Adres:/ A Madarae la Cimtesse Działyńska nee Cese
a Mftnicli

/k,341 – dyktowany synowi Janowi/

lipiec 18*5/

/Kórnik,?

Do Rzeczypospolitej Poznańskiej!

Posyłam wam Jasia żeby eskortował pannę Birt, Jadzię i Gęsię*
 Bardzo temu rad jestem, że choć Marynia zostanie w domu, żebym ją zastał
 za mMm powrotem; Matka zaś będzie tam może potrzebną, żeby nas
 ochrSfiłSs: od niejednego złego. Jadąc z Jasiem nie będą te pani*
 potrzebowały służącego, a że podobno kobieta dla ulgi pannie Birt będzie
 koniecznie potrzebną, to proszą żeby wziąć Zuzkę, ale protes<* tuję
 przeciwko każdej innej* Izka swojej udzieli do pomocy, a w droży się od
 głowy płaci, te głowy drogo kosztują* Jaś będzie musiał prędzej wrocià dla
 szkół, jeżeli te skądinnąd nie będą doenawały przeszkody, ja zaś odprowadzę
 pannę Birt i Jadzię, co uczynię, choć* by mi wypadło zrobić wycieczkę do
 Frankfurtu, Proszę prsyznać, że jestem skłonny do przymilenia się i Izi i Sadzi
 i Manie*

Jadzię proszę żeby przywiozła z sobą –Bielskiego, Lelewela, Sehid*
 ta czyli Ilbertrandiego i to co ona już napisała Wapowskiego Jaś ma
 przywieźć/. Mamę proszę żeby pierwszych dni sierpnia urznęła tr*« cią gałęź
 pawlonii i tę odesłała, urznąwszy ją w piątek, odesłała do Człapczyńskiego
 tak, ażeby mógł młode gałązki sztubrować*

Wymagam koniecznie żeby pannffc Birt mymi końmi, a nie pocztą
 ;Je* chała do Szamotuł* *Jeżeli* Szymek nie może jechać, to niech z Trzeba**
 wia dadzą Konie do kariolki.

/k.342 – autograf/

Frankfurt /n.Odrą, wrzesień

1845/

W ten moment przyjeżdżaaay i jedzieay dalej. Panna Birt olała brzydką noc, bo jej jakiś sąsiad bardzo zawadzał. Sztorm jest tak wielki, że ją odprowadzę pewnie do Ostendy albo do Calaia*

Przyślij mi natychmiast pod adresem – Mainhards Hotel in Berlin * 1–mo. Twój rachunek z kredytu Mafenusa. 2~do. Rachunek z panną Birt, 3–tio. Imię spedytora frankfurłskie, do którego pisał pan KCnigk, a którego tu wykryć nie mogę. P. Birt radzi mi ciepłe kaftaniczki trikotowe i takie pończochy przywieźć pannie Minecie. Ja myślę jej kazać zrobić doulietę ciepłą. Pisz do mnie dzisiejszą pocztą i,–bądź zdrowi. J steiu bardzo zaspany i pisz\$ żelaznym kołkiem.

Dz.

/Kotatka rąką G. Działyńskiej:/ Golancz, podobno na Szerokiej ulicy–

/k.345–346 – autograf/

Oleszyce, /29 stycznia 1846/

Moja Dussko! W ten moment wyjeżdżam do Lwowa. Na nieszeBe,ście
•&–pomniałem w Poznaniu wszystkie papiery dotyczące się Oleszye, a *mii* cię
zdania & obrachunki Nestorowicza co do sprawy z Dachnowianaoi. Tu tylko
jedną rzecz zastałem abafezą zupełnie dobrą, to jest sgkółki, te się udały nad
wszelkie opisanie. Wszystkim też wymaganiOM nauei ciela zadość uczynilem i
wypłaciłem 69 florenów, których eię domagał aa różne wydatki. Ta szkoła
kosztuje dużo, ale jest istotnie wzorowa,

Odebrałem Twój list i wszystko urządzimy podług Twojej woli, ale
podatków nie ma czym opłacić* Propinację urządziliśmy także jakieś chciała,
dwie karczmy skasowaliśmy, a jedna szkółka przybędzie na Usakowskiej, lia
karczmach nie mamy ani jednego Żyda, zresztą to* samo się dsieje w
Cewkowie. Tylko u Twojej sioatry sami Żydzi i u Zdzisia, idą na wyścigi kto
ich będzie jfciał więcej. Księżna aa 12 Ży–dów szynku jących wódkę, Z cisi ś
11 i to po wsiach, gdzie chłop nie «a innego wyboru jak pójdę do Żyda. W
schedzie cewkowakiej z wielką surowością ich wygnali, bo ubytek intraty nie
ich się tyczy. Jesteś jedyna pani w Galicji, która ma więcej szkółek jak
karcze*, tf schedach Twego rodzeństwa jest w jednej 6, a w drugiej 4 raey tyle
karczem ile szkółek, Kazałem w tej mierze porządny etat dle Twojej
wiadomości sporządzić.

Zaleski się źle sprawuje, Nestorowicza nie pociągam do żadnej
odpowiedzialności *za*. to, co nam ukradł. W Cewkowie kradł około 100
florenów na miesiąc, a w ostatnim kupił srebra na dowód, że go niesłusznie
obwiniają* Brakuje więc tam około 1500 fl. Ja nie żadaa ani grosza zwrotu.
Martwi mnie, że ksiądz proteguje Zaleskiego, kt< ry żonę wygnawszy, tę
sastał siostrą Teosi i dziwnych besprawiów aię dopuszcza jako sędzia. Z
Michała jestem kontent, ksiądz &V«B»» czyński bardzo zacny. Tutejszemu się
ubrdało, że Prauss Zaleskiege

/k.345v – c.d./

denuncjował u ranie i tysięczne mu z tego powodu krzywdy wyrządza.
Daehnowianie z wielką zaciętością nas szarpia.

Jestem na wyjeździe i nie mogę więcej pisać. Zmiłuj się i przysy* łaj mi papiery, jakie tam są, mianowicie znanie Nestorowicza o Dach,* nowie i list Kielisińskiego adresowany – "Kochanemu Rysiowi". Musiał ten list gdzieś na stole zaledz. Ja nazajutrz po odebraniu tych papierów wyjadę. Nie trać ani momentu, czasu, bo mi do Was poln*. Z Lwowa do Ciebie napiszę. Twój list mnie bardzo ucieszył i roaczn–lił; jesteś poczciwa bestia. In gratiam Ciebie księżom Twoim się umizgam i niezmiernie ze mnie są kontenci. Wszystko czego tylko żądają, każę im natychmiast dać. Dom księdza dopiero jako tako nięty, będzie i duży i piękny, ale go z Kórnika będę nrusiał opłacić. Zboża muszę kupić bo głód i nędza grożą, U Twojej siostry nie dosyć dają. Ściskam Cię serdecznie. Jeżeli mi zaraz odpiszesz, to 15 lutego będę u mojej Sizwy, którą bardzo kochsium.

Uściskaj dzieci odemnie, rachując do ich liczby i moją starszą córkę. Bądźcie zdrowe. I tu się bardzo warzy. Adieu*

/•àata z pieczętki pocztowej/

/Adres:/ A Matiamé la Comtesse Dziayńska nee Csse Zamoyska a i–
osen par Graco vi e Breslau.

/k.347 – autograf/

/Oleszyce, przed 24 lutego 1844

Moja MaminerinowaJ iie odebrałem jeszcze papierów, o które Cię siłem, a proca tego sprawa dachnowska jeszcze mnie tu zatrzymuje. Marcinkowski zostawił niedokończone dzieło, a stąd wynikające niepewności i nieporozumienia stały się powodem do wielorakich zaczepk i ponatą dla doradców pokatnych. Pracujemy nad rewizją pomiaru, aze–| by prawnie odeprzeć niestety aż nadto głupich malkontentów. W prze–eiagu tygodnia wygotujmy odpowiedzi i wykazy, a może naówczas i zg< da nastąpi. Ksiądz Gruszkiewicz stracił u Bachnowianów wszelką wiarę,| bo ludzi nie łodzi, nie kradnie i do ich dobra namawia; jest to za< ksiądz. Zresztą i w Dachnowie zaczynają rozumieć, że ich dobra chcemy. Mię mogę Ci wypowiedzieć jak w Oleszycach, mimo nadzwyczajnych klęsk jakimi ten kraj był dotknięty, rozwijają i objawiają się skutki naszych usiłowań. Zamożność niektórych gospodarzy jest już dziś nadzwyczajna; mam nadzieję, że Mosale i Waehowie nawet Niemców wykupią, i teraz nadt tym pracują. Szkołka oleszycka prześliczna i jak najlepiej prowadzona. &asz proboszcz jest niestety pod pantoflem Zaleskiego, a ten jest gałgan; tak więc i ksiądz na siebie ściąga odpowiedzialność za wiele brudnych uczynków.. Kompensując to wszystko donoszę Ci, że Blekic się żeni. SłyszRem sam pierwszą zapowiedź.

Byłem w Lwowie, ale ta stolica nie idzie mi do serca. Twoja siostra dużo tam czyni, ale na wsiach ma tylko Żydów na karezaaeh, a najstraszniejszy głód i nędzę po wsiach. W Łazach i Wysocku do 20 ludzi umarło już z głodu. W karczmie, gdzie nie byłem znany i gdzie Żyd kobiety gospodynie wódką poił, mówili mi ludzie – "pan u Włochów się bawi, a tu głód i bies ludzi porywa." Nie mogę Ci wypowiedzieć i nie śmiem pisać, co się tu dzieje. Twoja siostra nareszcie mi powiedziała, że ja mogę nie poić i ratować, bo mam inne dobra, ale ona nie miłała by o czym żyć gdyby takim trybem nie szło dalej.

/k.347v – c.d./

Hie byłem kontent i z pana Józefa – zwiędły i brzydki skąpiec. Wszystko to brzydkie i obrażające. Moja Sizwo, jedyna tylko sizwa na świecie, a reszta ś....; flaki mi się przewracają na to wszystko.

0 zaczynszowaniach wprawdeie gadają, ale sam rząd ich kontrakty od rzuca jako zbyt uciążliwe. Nic dla kraju, nic dla biednego .– wszystko dla siebie; robiłeś dużo, więc daj więcej jak robota warta,

1 przestań robić – to jest teoria tutejszych filantropów*

Moja Sizwo, nie rachuj na mnie jak około 24 m/iesiaca/ b/ieżące-go/.
2? bidzie tu ważny termin z miastem, ale myślę go komu innemu poruczyć.
Ściskam Cię serdecznie*

Dz.

Tu auras ta porteuse vendradi, Eielisinski la connaît pour l'avoir vu pendant 2 ans et 1 *chez* la Gorska. Il n¹ en a entendu dire que du bien, la nourrice qui en est devenu déjà jalouse prétend, qu'elle est trop faible, qu'elle dort trop fort. Quand a moi, elle me paraît une –Sou.sk!*. toute NacKee, , et presque encore plus joviale de figure. Ba.dâ zdrowa. I pia,tek będzie ona u Ciebie, aie tylko be,dzie miaia 2 sobà chatş bez poćieli. Je t aime un peu.

Dz /Adres:/ Madame la Comtesse DziaîyAska a 2sanraoi Posen.

/k,558 – dyktowany córce Elżbiecie/

/Kórnik, 24 maja 1847/

– .»S*1*

Następujące słowa są oryginalnym dyktatem mego ojca a Masy męża, któremu ^{i<J}ama przysięgła siłec, wrnśc i poeł/uszeństwo/. OświadBz* ten *maz* Mamie, że Mama /uczciwszy uszy/ gest najniegodziwszą, najniepoezciwszą, najszakaradniejszą kobietą na kuli ziemskiej. Lecz że natychmiast po odebraniu tej deklaracji ma się ^{ih}ama zapakować i w ten moment tu przyjechać dla podziękowania Papie za jego fatygę w podyktowaniu tych słów, może Mama przywieźć swojej zwie–rzyny, co tam będzie chciała. Tylko idzie Papie o służącego dla ochrony pracy Jakubowi. Może by było dobrze jeszcze dziś aa noc przyjechać, w Każdym razie jutro na obiad prosiay, Pojutrze Jaś musi wyjechać, wiąc nie ma czasu do stracenia, a wypada jeszcze alka drózek wycecho –ać. Jadę dziś na sejmik średzki. I ściskamy iMamę puszczając na chwilę w niepamięć wszystkie słuszne powody naszych żalów do Mamy*

Kórnik, 24. 5.

Z

/18/41.

iała

/Adres:/ Madame la Contesse Ifeiałynska a Posen

Spiesz sic bardzo a jechaniem do Drezna – to odpisaiem, co jed–nak nie Isonieeznie wia.ze Ize., bo ja tylko o sobie mdwie.

Je vous donne Iza de tout mon coeur et j espère qu elle ne me contredira pas. Je souhaite, qu'elle vous rende le bonheur que j éprouverai ^Na la savoir en de si bonnes mains. J écris a Cell–na qui est ^Xa Helgoland d'aller vous rejoindre a Dresde, Je tiens extrêmement \ ce que vous fassiez bonne connaissance avec laa avant de l'épouser, ce genre de connaissance devient pour le reste de la vie un doux souvenir, il rende le *fxfx&m* passage de la position d' une fille a celle d* une femme mariée moins violent et elle nous dispo£–se, nous autres hommes, a de 1 indulgence et a de 1' ef f action» Pourquoi vous donnez vous la peine de me parler de votre fortune, le plus bel héritage de Votre

maison se fonde surjtout ce qu* elle a donne et non pas sur ce

\ * *

qu elle a *ftiaaat* concerve. Iza est économe et je travaillerai

la ce **ÇBK IMK** quàelle ne soit pas une charge pour vous. Je pense quàil vous sera plus agréable de ne pas venir dans cette contre"e, au moins de si tôt et par le temps qu il fait je partage tout a fait cette opinion. Arrangez vous avec Celina quant au rendez –vous qui vous conviendrait jua pour faire cette bonne connaissance, que je vous recommande extrêmement. Je crois qu'un terrain neutre comme Graf fenberg serait bon. Madame Hedvige chaperonnerait Iza pendant que Celina ~~x±x~~ viendrait ici arranger ses affaires de société de bienfaisance. Je crois même que Grôf fenberg serait utile a Iza comme achèvement de cure. Je vous 'supplie de mettre la plus stricte économie dans tous les arrangements que vous pourriez avoir a prendre, càest un bon exemple que nous

devons vraiment au pays et les frais de mon mariage \ Puiawy

*

me pèse encore comme un trouble joie. Je vous embrasse de tout mon coeur.

/k. 363–364 – autograf/

Moja Maminierinowa! "ie podoba ad/ wiam się aby ten ^{1?}_{47/} K
smutek nie pochodził z innego źródła. Jadąc tu,

wiedział po co jedzie i jechał z namysłem, a wszpke to myśl taka jest w przeciwności z uczuciem pogrobowej wiary, w którą ja przy– naj/miiej w tyai razie nde wierzę. Ja sędzę, iż ktoś Izi buty uszył, a może ona sama sobie. Ci, których obce stosunki zajmują i tu pracują na<? popsowaniera naszych szyków, a ze mną trudno się w plotki zapuszczać, wi<zc do panny Sirt zanoszą rozmaite oskarżenia tyczące si\$ nieszczęść ostatniej żony i etc, etc., a kończą na tym, iż wszystkiego powiedzieć nie mogą. Do takiej taktyki biorą się niezawodnie i u IVas,

Pannę /Lóltowską widziałem na trakcie kórnickim jadącą do Rogali–na. Wysiedli z powozu do mnie, a ja ich zaprosiłem na dziś do mnie w Poznaniu na obiad. SLle est laide et horriblement kommune, Kucharza nie bierz, jest to sławny wisus i daleko bieglejszy złodziej jak kucharz. Nie wiem czy dobrze, że nie jedziesz prosto z Drezna do wód morskich, tu nie warto przyjeżdżać na st, Jan, a być na wsi jest to zupełną ruiną. Jest niemal udowodnioną rzeczą, iż chleba u /nas/ za dwa tygodnie już wcale nie bidzie,

Pannie Minetce zapomniałem przywieźć Twój list i zapomniałem co jej każesz powiedzieć, prócz tendresów, więc te ostatnie mówię jej od Ciebie i od siebie. Chciałem żeby tu zrobiła przypisek, to mi odmówiła, równie jak i wiele innych rzeczy, ale poleca mi abym Ci powiedział, że był czas, w którym Handzia kszłała, ale że ten czas już minął, –àaraz po napisaniu listu do Ciebie, lubo nie z powodu tego listu zaczął sià ten kaszel i dwa razy ziemia na swej osi si\$ obróciła nim ten kaszel się zmniejszył, a nareszcie zupełnie ustał. Do dziś dnia gwizdanie najmocniej Twoją córkę zajmuje. Panna Bielawska ma inne zajęcia. Panna Radolinska cierpi na zawrót słowy pochodzący jednakże tylko z żołądka, a nie z serca,

/k. 364 – c.d./

F. Birt tak okropnie na mnie łaskawa, że *si-i* bojś abym mego płaszczka kiedyś u niej nie zostawił* Jasiowi obiecują niezawodnie pi mocję. Zanosi si\$ i u nas na piękne urodzaje, czas jest woal* niezły. – Ksiądz oleszycki zakazał nauczania mężowi Antoniowej, muszą do tego zakazu być nader ważne powody. Sciskanr Cię serdecznie i Twoje docięci.

Dz*

/i^vliejsce i data na pieczętce pocztowej/

/Mress/ A Władanie la Comtesse Działyńska nee Zamoyska par
Berlin a Dresde, Poste restante*

/k. 3* 5-366 – autograf/

/Poznań, sierpień 1°47/

Koja Maminerinowa! Gdybyś była powiedziała pani Mielżyńskiej gdzieś stanęła, bylibyśmy się widzieli w Berlinie. Dziwi mnie, że nie jedziecie do i\iordernej podług tej zasady, że kiedy góra nie szła do tóanomata, Mahomet Doszedł do góry, i nie widział bym w ty nic dziwnego. Pomyśl o tym.

Handzia parę dni miała niby to trochę gorączki, ale i to minęło, Gadam czasem z nią, ale ani słowa mi o Tobie nie mówi, zapewne się na Ciebie gniewa. Jak tylko odebrałem Twój pierwszy list, proponowałem Minetee żeby zabrała Handzię w ^dwiat, ale czy to dla koczującego życia siostry, która w tej chwili jest w Polsce, żadnym sposobem nie chciała, czy też dla innej przyczyny żadnym spos< bem nie chciała. Teraz sità bardzo męczy szpitalem i już z nami nie jada obiadu żeby go tam wydawać, àle się reminiscencje febry wróciły, ale ona, to jest febra, widząc że tu Sizwy nie ma do przyjęcia jej, same4 sobie poszła polezawszy SKfedtB ze mną parę dal w łóżku, o co tlię proszę żebyś nie była zazdrosna, lubo umiem cenie przyjemności takiego liiëirirai położenia dla Uiebie.

lariowa uo umie pisała i chce pola na owies, łąk i ogrodu, ale ja tego nie mam; nie wiem czy to nie wypadnie ofiarować Pla-teró*nie, byleby nie z bratem. Pani àakrzewska już od dwóch tygod-| ni w jionniku x niby jej lepiej, nie sypiała po nocach, de l'eau de l aur i er cerise jej pomogło. Dziś jej siostry zawożę. Już parę bestii umieściłem na ganku, robią teraz przy okrągłym pokoju. Mam wybór miàcizy dwoma kucharzami, jeden po arcybiskupie, drugi po Platerach – decyduj że sià za jednym z nich. Un diner de chano-

ine rui a i niegdyś wielką reputację, cóii dopiero un diner d*archi* veque. Dwa Iwoje listy z Wagenroog doszły mnie, jeden wczoraj, drugi dziś, ale dwa tygodnie miałem wolnego czasu żeby pomyśleć, żeś*y wielka Sizwa, co też uczyniłem. Bądź zdrowa, ściskam Cię bardzo serdecznie, iàisz koniecznie do Minetki.

m

Dz.

/Adres:/ A Nadane la Csse Działyńska nae Csse Zamoyska

l»Iale ae „angeroog, par Berlin, fre«e

/k. 367–368 – autograf/

/foznań, po 27 sierpnia 1847/

Moja Maminerinowa! Nie wiem czy Cię mój list jeszcze zastanie na Twojej zaklętej wyspie, ale mam ochoty Ci jeszcze raz podziękować za 'T'wój ostatni* Odebrałem nazajutrz list od Izi, na ten odpisałem, ale mnie jakoś boli, że wszystko o co proszę, tak obojętnie jest FT-àjTi^{BaB*fat1B}» przyjęte; a ja o tak mało proszę, o krótkie ale

częste doniesienie o rzeczach, które się was tyczą. Do dziś dnia nie wiem czy się kto z Was kąpie lub nie, słyszała, że ty po kostki w wodę wchodzisz, ale czy w błoto lub w taką miałąką łaźnię, tego nie wiem* O palcu Jadzi raz pisaliście, a potem nic. Panna Birt w skutek tego listu 3 dni płakała, Kielisiński jej powiedział j że w takim wypadku amputacja jest konieczna, więc całe pytanie – jaki chirurg potrafi operować i czy za pomocą gazu lub nie. Panna Birt nareszcie odebrała listy z przestroga, że mnie nie trzeba niepokoić nimi. Dopieroś Ty się namyśliła i uciec szyłaś mnie pocziwym listem, z tym wyjątkiem, że wiele robisz zachodu około najprostszej rzeczy. Jechałyście dka zapoznania się więc imię wód było obojętne i dziwi ranie żeście się Waszej dziury trzymały. Ale skoro Mahomet – jakem Ci pisał – widział, że góra nie idzie do niego, poszedł do góry; jedźcie więc gdzie tylko chcecie. Wyłączyłbym àiedeń, bo właśnie w ten świat krytyki i zazdrości, i zupełnie fałszywych stosunków nie radbym Was wpuścić; tym bardziej, iż ja bym z niego był wykluczony. Ale jeżeli tego chcecie, jedźcie, ja już jestem cywilnie umarły w Polsce, podobno i na to się zakrawa w Austrii, więc róbcie jak by jui po mola pogrzebie, a skoro na tym dobrze wyjdziecie, to się ucieszę jak gdybym żył w najlepszych czasach. I'łoże bym i ja pojechał do Graffenbergu, bo tara mi pozwolą, do ualicji słyszę że już nie, do

/k.368 – c.d./

Wiednia podobno jeszcze mniej. Gdyby się interesu między nimi ułożyły, o czym zaczynam powątpiewać, toć by i w GrSffenbergu się pobrać mogli, a uniknęli by Poznańskie, do którego ich dziś nie namawiam bynajmniej. Dajcie mi tylko znać o tym co robicie.

Pani àakrzewska ciągle w Kórniku z starszą córką mieszka, ja się wyniosłem na górę do nowego niedokończonego pokoju, a ona w ^xwoiia mieszka, salon jest wspólny, panna Birt w nowej bibliotece, Most, prócz taflí kamiennych na poręczu, jest skończony. Wieżę zaczął sklepie, ho j pokój na górze się kończy.

Eandzia była cierpiąca, p. Mrietta pilnowała ją dzień i noc jak wyżeł, teraz àszufc jej zupełnie dobrze i wszystkie dzisiejsze zachody skoncentrowane są przeciwko pcliłom – jej najgłówniejszym nieprzyjci.cioi.oia. Jaś adrów, pracuje, ale i nasiąka berwińs z czynną. Mam puwouy lunieàard–, iż jego wpdiyw na Izę jest nieskończenie szkodliwy i podobno z wszystkich tutejszych najszkodliwszy, dlatego tek nie dbam o ich zetknięcie się. Ja wolę w Głogowie choćby i 3 dni czekać, jak tu Was zapraszać. Ja was tam będę szukał gdzie jest “”»asz pcwóz, tam i wy mnie szukajcie.

lyłem snów zagrożony febrà, ale że ni–3 niiai kto mieć starania o mnie, więc sobie poszła. Ściskam Was serdecznie i bardzo Cię kocham. Piszze mi o szczegółach waszej kuracji. Iza pisała do p. Birt, że Jej sià głowa rozpęka od szumu wody, od nudów etc etc etc, Proszę Cię, wyjeżdżaj z tej psiej dziury. Ściskam Cię jeszcze raz.

/dopiski:/ Proszę Cię, kup mi gdzieś portret księcia Praslin,

jakiż to mądry człowiek. Już za przykładem jego paradny nóż wyszykowałem na

Panna rdnetà Ci donosi, że u mamki mleko płynie jak na rycinach przy wódce kolońskiej i prosi Cię o odpowiedź na swoje pytania.

/k.369–370 – autograf/

/Poznań, 27 sierpnia–1847/

Moja Duszko! W ten moment odbieram pierwszy Twój list pocieszenie napisany. Zdaje mi się, że Ci morze służy, bo na lądzie ni* przychodzą Ci tak dobre pomysły, i tak mnie przejęła wdzięcznością, że gotów jestem tą razą wybaczyć Ci, że list fiifdłuższy. Miał *Q* stronic, a jak do końca doczytałem, straszny mi się żal zrobił, że nie dłuższy. Bardzoś dobrze zrobiła, żeś pojechała do Nordenaj i wszystko coś zrobiła i co myślisz zrobić jest dobrze, ale nie bawcie już na tej nyapt* psiej wyspie; Helifcoland lepszy, paradniejszy, najkosztowniejszy z wszystkich wód i jeżeli tam nie macie osobliwszego pociągu, jedźcie do Graffenbergu, a to jak naj–spieszniej. Ja mówiłem, że nie chciałbym kosztów podróży do Monachium, bo *mi* ta podróż zdawała się tylko sentymentalną i w terazniejszych okolicznościach zbyteczną, do Graffenbergu może dobra*, ale nie wiem czy by do –Drezna nie lepiej. Przyznam Ci się szczerze, że się Twojej siostry trochę boję, coś mi tak szepce, ale jeżeli tam pojedziecie, przeciwko czemu nie mam nic a nic, to taka] by się zdała lepsza marszruta: jedź na Berlin do Głogowa, stamtąd przyślij sztafetę, przyjadę natychmiast do rfas, albo mi taa daj un rendez VGUS na dzień naznaczony, a ja wyjadę 2 godziny po odebraniu listu. i4oże Mam nawet do Graffenbergu towarzyszyć będę.

Wcale nie dbam i nawet nie życzą sobie żeby konkury tu się od–
 nic bywały, Jeżeli się ułożą, to ja nie mam przeciwko temu żeby się
 °lub odbył za granicą i nawet to przekładam. Ale myślę, że i w tj
 względzie Graffenberg lepszy od Wiednia. Najprzód mań powody do
 mniemania, że mi w te tam strony nie dadzą paszportu, po wtóre, że ocean
 wiedeńskich Gzartoryskich byłby niemiły do przebrnięcia. Ale to wszystko
 są marzenia, Iza nam wybije kominka. Zmiłuj się, wyjeżdżaj z Twojej
 dziury, nie wracaj do Poznania, daj mi znać, a ja do Was przyjadę gdzie
 zechcecie, byleby nie do Berlina.

/k.370 – c.d./

Z Głogowa droga żelazna prowadzi na Wrocław do Brzeąu i ku Neisee, skąd – jak wiesz – 4 mile do Graffenbergu, a Twój powóz muaisz wziąć – z sobą z Głogowa. Kie troszcz się o pieniądze, ns taki cel ja dostawia, a zdaje się, że ten rok bidzie arcydobry* Izi GrS–ffenberg niezawodnie się przyda, wyjeżdżajcie, wyjeżdżajcie –ii ne me lout de votre part qu’un petit rendez vous. Nb. księżę Praslin zabił swoją żonę, otóż proszę Cię, nie odmów mi dobrej okazji, àam Ui wiele do powiedzenia, ale dziś nie mam **KKZBM** ani minuty czasu.

Handzia była uuzo cierpiąca, Minętką śpi co noc na stołku prày niej. àmiłuj się i àisz do niej z najczulszjym podziękowaniem.

Dz.

/Miejsce i data na pieczętce pocztowej/ /Adres:/ A Kadame la Cs&e Lsiałyńska nee Csse Zamoyska Isle de „angeroog par Berlin, –Bremę.

/lc.371 – autograf/

/Poznań, sierpień 1847/

Moja Duszko! Poczta tą razą istotnie *za*. chwilę odchodzi, piszę
jeżeli

e tylko dwa słowa zęby Ci powiedzieć, że możesz jechać do –krasna na Berlin i Głogów, to bym ja na. pobawienie z Wami parę dni w Głogowie tam zjechał, bo nota bene, że cała kolej z Głogowa do Drezna już otwarta. Jeżeli to bardzo z drogi, to Warn taką propozycję zrobię: przyjechawszy do –Drezna piszcie do mnie i po 2–dniowym pobycie dajcie mi rendez vous na przykład w GSrlitz, bo do Bautzen już muszà mieć paszport. Tam bym z wami samymi zabawił 2 dni i potem Wy byście w tfasze, ja w aoje strofy się rozjechali. Chce mi się koniecznie widzieć sià z Wami. Pisałem Ci o moim kluczu qui n'est plus un passę partout, miałaś mi o Twoim zamku coś odpisać. Szelmo, czemu łamiesz Twoje przysięgi jak paskudna Siewa. Do Zizli, którą z duszy serca ściskam, dziś jeszcze napiszę. Ja ją nadto kocham, żebym ją nie łajał, kiedy mi nic nie mówi o tym co ja tak bardzo kocham. Mech ona tylko nie myśli, że ja na nią nalegam, że chcà od niej wydrzeć un oui. Ja ją tylko chcę widzieć szczęśliwą pod jaką bądź formą, pod jakim bądź imieniem. Ściskam Was serdecznie.

D*.

/k.373 – autograf/

/Poznań, 4 września 1847/

W tej chwili mam bardzo mało czasu, ale odbieram Twój list z Heligoland, więc kilka słów odpisuję. Obszerny mój list już musiałaś odebrać, lubo był adresowany do Wangenroo. Ja Głogów Ci proponuję jako miejsce zjazdu naszego. Z Hamburga jednego dnia staniesz w Berlinie, drugiego w Głogowie, stamtąd kolej żelazna aż do Neisae, a ja się tam, to jest w Głogowie z Tobą naradzę. Kie chce mi się Gr<enbergu dla mnie z powodu i kompanii i politycznych stosunków. KiKt z *’as nie raczy mi pisać o Waszych zdro-wiach. Cóż robi ona, czy się mam o inszą oglądać? Gzy też Jfca się jeszcze przyda na moje umiarkowane potrzeby? Szczególnie dobrze żeby się Iza z Jasiem nie widziała. j’ai assez envie de toi. Boję się kłopotu z p. Zakrzewską, mąż ją chce odjechać, a potem mnie się zostanie na karku z równymi komentarzami niezabawnymi. Pani Radolińska ciągle bawi w Ciężyniu i ani słyhać o jej powrocie. Handzia za nieoszacowanym staraniem p. Minetty zdrowa. Cesi lepiej,| oko już zupełnie zdrowe. Ściskam Cię, bo czeka na mnie p» Birt, która jedzie do Poznania Bodzie Zakrzewskich, co jej się nie uda. Pisałem już eto Ciebie o portret p. Praslin i że mam już doskonały nóż na Sizwę. Badzio Cię kochsium,

T.z.

/Miejsce i data na pieczęci pocztowej/

/Adres:/ À Madame la Comtesse Lziałyńska nee Csse Zamoyska 4 Heligoland par Berlin, Hamburg.

/k.374 – autograf/

/Kórnik, wrzesień 1847/

Moja Mami ner i nowa! Odeliraiem załączony list, który mnie w wielki kłopot wprowadza. Cóż ja mam na tj odpisać, kiedy nie wiem jakie są myśli Izy w.' głąbi jaj serca. Proszę Cię, wyjeżdżaj już Ba to zimno z wód morskich i jedź na .Drezno. Tam baw dopóki tego będzie potrzeba, a potem może do Graffenbergu. Ja rozumiem że by się tam wszystko odbyć mogło nie wracając już d@ Księstwa, dokąd byś Ty sama zjechać mogła, alho bym ja po Ciebie się zjawił. Ale proszę Cię, nie wyjeżdżaj. Anusia z łaski Minetki, która ją dzień i noc pilnuje, jest zdrowa; ja dosyć.

Był tu ten osieł Zakrzewski. Wystaw sobie, że z parawanu, który kazałem postawić przy jej łóżku i z powodu potrójnych wejść udecydował, że to ja dla siebie urządziłem i że się ułakomiłem na ten stary ochłap angielski. Mam tu dosyć zabawne zatrudnienie z moją budową. Panna Birt udecydowała, że półokrągły pokój w wieży przerobisz na kaplicę. Staram się zewsząd o basreliefy diabłów, czartów i czarownic żeby Cię odwieść od tej myśli, a Twój portret z Sizwim nosem przyjdzie comme clef de voute. Przygotuj także zamek pour ma clef, bo bym rad żebyś nie miała nawet Izi nic do zazdrosczenia. Bądź zdrowa maszkaro, poczwaro. Ściskam Was serdecznie. O Jadzi palcu jeszcze nie wiem.

Da.

/k.375 – autograf/

/Kórnik, jesień 1847A"

Ko ja Maminerinowa! Jutro będę miał dyspensę i zaraz ją poszlę księciu Adamowi, któremu w tym oczekiwaniu Deszcz* nie odpisałem. W Kórniku marzniemy już okropnie, będzie go wnet trzeba opuścić, wierz mi, że ślub w Dreźnie $v \pm m$ trzeba cichaczem odbyć – mniej kosztów, mniej ambarasu, mniej przewozin i mnie daleko dogodniej, a prócz tego mam jeszcze i inne ważniejsze powody do tego życzenia. Chcesz, to przyjadę Cię zluzow_ać na 2 tygodnie. Przyślij tu dobrą koszulę Izi na model, a ja płótno kupię i Minetka każe szyć,

bo już bardzo pilno. Iyspensę pošlę księżę Adam do Jutrosina i niech tam każe zapowiadać, a ja w Kórniku jak tylko zechcecie.

P.Radoliński przywiózł tu dla żony prześliczną salopę z Hamburga. Niezmiernie kosmata, włos nader świecący, długi na dwa palce, a tło jednak kadrylowane. Zastępuje to korzystnie najpiękniejsze futra, włos się świeci jak lustro.

Odebrałem dwa listy od Izy, jeden jeszcze z Heligoland, tfrugi teraz pisany z Hamburga. Ściskam ją serdecznie. Dziś nie piszę dla braku czasu. Mów jej o salopie i zaraz piszcie do mnie o pierwszym potkaniu. Ściskam Cię serdecznie.

Dz. W poniedziałek.

/k.376–377 – autograf/

/Kórnik,

1847?

/

Maj dix Rampion!

Dziękuj Warn za *asz list, moje drogie Rampiomy. Historia uratowanej białej głowy jest piękna, i tak piękna, jakby udana, a nie zdarz ona. Ja kiedy** w zmakoaicie głupiej periodzie życia mego miałem ochoty wrzucić z promu w Wisłę, niby trafunkiem, chustkę do nosa ówczesnej M-selle Celina, a potem skoczyć w głębokie nurty i uratować doczesne życie chustki, a to nb. bo dobbze pływałem. Mais je vixais a nue plus haute paje. Ifoja Suszko, dla wstreyma–nia rozbieganych, koni można się obejść bez wielkiej dussy, ale potrzeba potężnej pięści, dlatego mi się chce pomieścić ową historię obok Księgi Machabeuszów, którą protestanci zowią Apokryphe. Ale mniejsza o to, ale jechał go sęk, jakąż minę trzeba mieć żeby natchnąć kobiecie myśl sięgania do worka, a nie do głowy lub serea na podziękowanie za uratowanie życia. Twój kuzyn musiał mieć 3 talarową figurę w tej wielkiej chwili; na rycerza, a nawet na szermierza to za mało. Rampionie, jadę z Stasińskim jutro do Poznania, a rfam konie posyłam abyśmy się zjechać mogli, bo ani rady nie wiem jakby ukończyć przygotowania do przyjęcia drogiego Rampiona i całej Rampionowej Seed. Ściskam Cię.

Dz.

/Adres:/ Tu the %st. Honorable Rampion Seed. Ah quelle graine?
Quel fruit?

/k.378 – autogr

Moje dzieci, że się gdzie tylko chcecie, bylebyście mnie do
zaprosili. Je wfrooławia, gdzie bym i ja zjechał dla widze-

/Poznań, luty 1848/

nią się z księżną Jadwigą i z Wami tu wrócę. Kiedy już tak chcecie,
„ – ‘y 7 to dla nich urządzę pokoje na górze, Jasia i KOnigka
wyślemy na

tydzień do oberży. Któregoś dnia każemy zaprządz, pojedziemy do
-¹ ‘ k

Kórnik na ślub, ^{a na noc} wrócimy do ich mieszkania w Poznaniu.

Ściskam Was z duszy. Poczta odchodzi.

i

!

Dz.

/k>331 – autograf/

/łolnai – Port Winiary, 1848/:

Moja Duszko! Jest mi tu /pod, B~em 56/ zupełnie dobrs*. Komen-
derujący jest mi od dawna znany, wysoko ceniony oficer. Zbywa mi
jedynie na przyjemności widzenia Was i na wiadomości – po eo **lafe** za cc
dają mi bezpłatnie tak dobrą kwaterę.

Ściskam Was serdecznie.

Dział.

Nb. Każ posłaó chloroforu dla ciężko rannych do szpitalów,

Proszę o: — dwa prześcieradła wąskie

- parę pończoch i koszul
- igłę. i coś czarnego jedwabiu
- par\$ ołówków i gua\$ elastyczną
- scyzoryk, okulary i cyrkiel

i

"\

- lichtarz, świece i zapeàki i lusterko do golenia
- rozmaitego papieru
- Horaciusza i polską bib]

f biały nieszsroki caaabes pot.

/k.382 – na oddzielnej karte/

Odebrałem wszystko, jestea zdrów.

Dz.

/k.383 – autograf/

/Poznań – Fort Winiary, 1848/

Zmiłuj się i kaź mni© i *memu* towarzyszowi jeść przynosić, to jest śniadanie i obiad, bo kolacji nie wolno, i sadzam wi«czór o kawałku chleba i to aopiero późno mnie dochodzi*

Prosimy Ci\$:

- o 2 sztucce
- małą fajerkę do ugotowitnia zupy
- herbaty, cukru i imbryczka
- par*i książek i coś zaległych gazet
- oddawcy wynagrodź

Ale przede wszystkim jeść, jeść, Ściskam Oi§ serdecznie.

Daiatyńskl

/k.384 – autograf/

/Poznań – Port Winiary, 9 maja 1848/ dobrze, że Jasiowi dajecie to zatrudnienie. Bardzo by

rad mu towarzyszył, ale darmo. Wczoraj, z końcem 3-go dnia mego tu pobytu, podałem na piśmie żądanie śledztwa, do którego mam prawo. Jak się ma Maciej i König? Za wisielki istakają bardzo dziękuję, doskonale. i.żiś nam przybyło do pokoju jeszcze 3 towarzyszyli aż przywieźć niby dla mnie, ale nie moimi końmi, żelazne łóżko z materacem i parę sienników, i parę krzeseł. Mam do tego pozwolenie. Przyślij mi też mielonej kawy i soli, i parę filiżanek albo szitlanek, i jeszcze 3 pary sztućców, i kilka ordynaryjnych talerzy.

Ściskam Ojca jak najserdeczniej, toż samo i dzieciaki.

/k.385 – autograf/

/Poanań – Furt Winiary, 1848/

Moja Duszko! Wczoraj byłem przecież wzięty do protokołu. Jest to – niech tak powiem – prolog do komedii, która się na mój koszt ze mną odgrywa. Pytano mnie czy wiem za co jestem aresztowany, lżyłbym ich mógł odesłać do Ewangelii St.Jana, rozdział 18 w.iO, bo niezawodnie uwięziony jesteś dla denuncjacji jakiegoś żyda, a logiki żydowskie zawsze sobie były podobne.

Dziękuję Ci za obiad, na 2 osoby będzie dość, ale regularnie przysyłajcie żeby tu doszedł o 2-giej. Ściskam Cię z całej duszy. Co Jaś robi? Pisz on nie lit pas.

/k,336 – autograf/

/Poznań – Port tfiniary, 1848/

Pieniędzy nie mogę dać uwięzionym, których mi rekomendujesz, bo moje ml odebrano do depozytu. Póki byłem sam, bjtrdzo rai wazyst ko było anośne, ale 5–iu w jednam pokoju, kiedy podług mego usposobienia jeden byłby za wiele, to ciąży. Wszelka praca, wszelkie zajęcie stają się, niepodobnymi. Darmo.

Uay dobrze, że Jasia wyprawiasz? Każ przędac półmiski kona–rzewskie na jego utrzymanie. Zrobiłem podanie z powodu nieprawości niego aresztowania, ale o odpowiedzi ani słysząc. Jaki też KBnigk z niej przewiduje skutek? tfasz ksiądz, który po obozie chodził przy ostrogach i pałaszu, i tu po żołniersku cygaro pali caluteńki dzień. Wiesz jak mi to miło i zdrowo, darmo, Przyślij mi par<; butelek wina i araku do herbaty, którą teraa pijemy.

Ściskam Cię serdecznie i *as wszystkich* j?iękna to ta pruska konstytucja. Adieu.

"Proszą Cię o ino ją szczotkę do paznokci.

/k.3B7 – autograf/

/Poznań – Fort Winiary, 1848/

Moja Duszkol Jest nas teraz 7–iu w naszej izbie, bo dwóch siã doprosiłem od naszego szanownego pułkownika, a może dziś jednego jeszcze na usilną prośby moją nam doda, bo słyszę, że tu Jaś jest oa wczoraj wieczór. Podobno dziś będę indagowany; uaj to Panie .Boże. àie mam najmniejszego wyobrażenia o przy czyni <| mego aresztowania.

Proszą Cię, ka.v; nam tu kilka butelek lekkiego czerwonego wina przysłać jutro, Irzebu go kazać *v2iąc gdzieś na kredyt, może u t/asalego. .Raifbym tajiże miał coś octu i musztardy. Jak się macie? –àrèeba by «inów/ coś książek. Ściskam Cię. Zmiłuj się, co słychać? Oddawca jeat cziowiek Bnińsk.ich.

/k.588 – autograf/

/Poznań – Port Winiary, 1848/

Tak zmieniają prędko menażki, że w tej krótkiej chwili pisać xi nie można. Zawiadomiono nas wczoraj, że pan Mierosławski wraca do Paryża i tylko czekać ma na kilku towarzyszy podróży. Mnie dano do zrozumienia żebym pisał do generała Pfuela, ale sądzę iż dla mnie będzie przystojniej, a dla rządu pochlebniej, kiedy się odwołam raczej do sprawiedliwości jak do łaski pana gubernatora i dlatego nie pójdę za tą radą i milczeć będę. Nie wiem co w południe mi powiesz, ale z tych, którzy ze mną w jednym są więzieniu, podobno ja najmniej sobie nadziei robić mogę co do prędkiego uwolnienia. tf jednym pokoju mieszka pan Adolf Bniński, Maksymilia Bniński, Kowieki, Edmund Zóltowski, ksiądz Hebanowski i ksiądz Koszutski. Ja przekonany jestem, iż siedzę nie dla żadnej przypisanej mi winy, ale z powodu osobistej niechęci, a ta się nie zatrze darmo. Każ mi tylko takie jadlo robić, do którego nie potrzeba ciepłego sosu – zupę tylko chołodziec albo kapuśniak, albo barszcz. Tego skrzepłego rosolu jeść nie można. Nie żałuj rai lekkiego wina, bo wody tutejszej pić nie można bez wina, a jak się butelka otworzy, to w tak licznym towarzystwie prędko się i wysu–j szy.

Mc mi nigdy nie piszesz o ludziach domowych, o Staańskim, o Kielisińskim, o Kórniku. Kianiajże się bardzo Minetce, powiedz jej, że co do duszy mojej,– ta jest w największym bezpieczeństwl< oddają jej wiąc tylko poa opiekę moje serce i ciało. Właśnie w tej chwili siedzi jeden dobroamiej na moim łóżku, a drugi przede–) mną, tak że nawet dusza nie potrafiła by umknąć bez otarcia się

o dobrodzieja. Czy Jaś wyjechał, czy nie? Ściskam Cię serdecznie. Proszę Cię o par«i białych koszul i jaki ma2y mantelsak, bo nie mamy nawet półki w pokoju, a mantelzak się zmieści pod łóżkiem. Każ uii miękkiego sera kupić sztukę. Niech Was Bóg prowadzi*.

/k.390 – autograf/

/Poznań – Fort Winiary, 1848,

Mówią, że ludzie w więzieniu stają się egoistami; nie musisz być tego zdania, kiedy mi prawisz o procesiach i Żydach lub o ty«

durniu Krauthoferze. Dziękuję Ci za tak pochlebną opinię, ale

nawet Cię na teraz i na przyszłość kwituję z wszystkich nowin.

Czytam

polską gazetę, bo się znalazł ktoś tak mądry, że tę nam przysłała, a resztę widzę z okna. Mierosiawski mieszka obok mnie, Krauthofer naprzeciwko, a chorągwie nad głową. Kiedy więc widzę ęłowo od Cle* bie, to się u diabła spodziewam czego innego jak kopii gazety. Nikt z nas tu nie wie czy mu łab utną, czy go powieszają, ani za co siedzi, ani na jak długo, ani kto, ani gdzie go sądzić będą, ani kiedy się procedura, rozpocznie, ani jaką ona będzie. To są rzeczy, których ja z okna nie dojrzę, a o których wy przy staraniu dowiedzieć się możecie tak łatwo. Miech by tylko Speichert albo Stremler byli u prezydenta Eielefelda, a słowo w tym sensie powiedziane byłoby dla każdego z naa dobrodziejstwem. Dziwi asie, że w całym domu nikt na tak prostą myśl $x \pm H$ *Myactt.* wpaść nie raczyi Darmo!

l je przysyłajcie mi tyle mięsa, drudzy także z domu dostają, a nmje się jeść nie chce. Proszę o cytryny, o dobre piwo l lekkiej czerwone wino. Wolę zimne mięso, coś na kształt pasztetu. Kawy nie dostałem, nie mam ani wina. arii rumu do herbaty, a nast tu 7–iu, więc drugim brać nie śmiem. Bądźcie zdrowi, fisz mi o dzie–| ciach, a nie o tych wszystkich durniach brukowcach. Niech nasz człowiek przynosi nam jaść aż pod drzwi, na ganek naprzeciwko bramy, gdzie w samym oknie, przy na pół spuszczonej ciemnej firance mieszkam. Sam zawołam na niego.

Mi erosławskiego i wielu innych puszczają, ale mnie pewno nie. bo ja służyłem a nie szkodziłem krajowi.

/k.391 – autograf/

/Poznań – Fort Winiary, 1848/

Był dziś u nas nasz pułkownik i mówił księdzu żeby aię miał na pogotowiu, 2, ma byc wielu uwolnionych, ale że on z innymi na być dalej transportowany. Rozumiemy, że do jakifàs niemieckiej fortecy * iidaje się, że zajdzie jakaś zmiana w naszym położeniu, ale wielkie pytanie czy na dobre. Tu mamy wprawdzie bardzo mało miejsca z powodu naszych 7–iu łózek, ale za to dwa wielkie okna i dużo powietrza; w aresztach cywilnych światło tylko E góry i – jak mówią * daleko gorzej. Poślij sobie po Speicherta, niech pójdzie na wywiady, a jeżeli istotnie tak jst, to może by Hoyero–| wi oświadczyn moją gotowość pozostania na fortecy aż do wyroku*

W ten moment byiy tu pànie Bnińskie, też słyszały, że oddział z Książa pojedzie do Listrsyna. A Kiedym ja moim kolegom mówił

Oniepowności, czy bęziemy sążeni przez władz* cywilne czy przez wojskowe, wszyscy się na to zgodzili, iż w sądach wojskowych sprawy bywają daleko prędzej sążzone, że więc wypada sobi* życzyć tej procedury. iviedy mnie brano do protokołu, zasiadał

u tego samego stołu i sędzia Guderian, z którym żyłem dawniej w wielkiej przyjaźni, od niego by się Speichert wszystkiego dowiedział. Zresztą tylko tyle zadawajcie sobie pracy,ich ile wy–wiadywania mogą się obyć bez zwrócenia uwagi na pytających się

Ibez najmniejszej formy prośby.

Bardzo się cieszę, żeś u mnie nie była. Zmiłuj się i nie narażaj się na ich impertynencje; chorowałbym, gdybym wiedział, że j masz do mnie przyjść. Zakazuję Warn to wszystkim jak najformalniej, Piszę to, nie przeczytawszy kartki, której się spodziewam, ale wtenczas już nie ma czasu.

Czy by Jaś nie mógł pracować z Wannowskim albo z Szwemińskim,

bo czas drogi, a ktp wie jak go wkrótce wypadnie użyć. Ściskam W/as/ z duszy serca. Niech mi dziewczęta nie zrywają kwiatów

w ogrozie, to jest z drzewek, bo bym się chciał nasienia doche-
wać, a szczególnie z czerwonego ciernia et du lilas Josikaa
qui est violet. «

/Adres:/ Pani Działyńska w swoim pałacu.

/k.392v. –c.d./

Nie potrafiem Ci wydrzeć ani jednego słowa o Kórniku, pisałeś mówiąc, że tam rabowano, a nawet na te pytania nie *mam* odpowiedzi,

Lajcie mi kilka serwet, zamieńcie moje sztuce, bo te błoto pożera. Czy Jaś nie sądzi aby było przyzwoitym napisać do snl« na rące pułkownika, jakie on życie prowadzi, jakie jego zatrudnii nią. .Darmo, nie umiecie się w cudzą skórę inkarnowac. Bądźcie zdrowi i ja zdrów. Przyślij mi jutro parę talarów monetą. zawsze leżą na komendanturee*

/Aurea;/ Pani Działyńska

Kb. 2 aiote na piwo dla oddawcy.

Dz.

a Dzis 15» pierwszy raz wyssediem na swiezsee powietrze, aie nogi mnie
 O troch§ z trudnoscia nosiyy. Księdzu Koszuokieœu z po-wodu malej rany w udzie
 *î – pozwolili zostac na fortecy i w te;) nie-szczęśliwej izdebce musimy więc ?miu
 vO*¹ razem siedziec. Ce diable de prêtre est le plus odieux fumeur que 1* on puisse
 rencontrer» Je mené ici une dégoûtante vie de casernes, l' indécatesse, la
 grossièreté sont je ne dis pas dans les intentions, mais tellement dans les habitudes
 de ces messieurs, que je ne sais vraiment où donner de la tête. Je te prie beaucoup de
 renvoyer sur le champ Martin. On se servira de lui comme témoin contre moi. c'est
 le seul de nos gens qui nous ait quitté'. On lui fera dire que

èaest au moins avec notre permission. Je te le répète, je n'accepte aucune
 excuse et si dans 24 heures il nàa pas quitte la maison, je le **fax** ferai arrêter par la
 police, c'est un parti irrévocablement pris, je t'ai déjà faits/que je n'en voulais pas –
 et je vois avec beaucoup de peine que tu ne tiens pas x compte de mon dire. Je ne
 puis pas t'expliquer tous mes motifs, mais dis lui que c'est moi qui lui aoc ordonne
 de quitter ma maison dans 1 instant même» Je t avais demandéà des citrons et un
 peu de sucre, mes camarades ne se g'ènent pas le moins du monde pour celles de
 mes provisions qui sont à leur quise de manière qu ayant le double de ce qu il me
 faudrait, je suis force' de réitérer mes demandes. Envoie moi aussi tous les jours 2
 bouteilles de biere de Kórnik et les gazettes, d après la visite de notre colonel, je ne
 m Attends pas quitter d'aussi tôt l'horrible taudis, dans lequel la poussière et les
 ordures ont tout envahi. Voila 11 jours que mon lit n'est pas fait. Il parait que l'on
 arme la forteresse en auerre. Redonne moi des nouvelles de Varsovie si

N. •

faire se peut – dis a domestique de ne pas confier de billets

aux soldats, les anciens sont partis, ceux qui sont de garde maintenant ne sont pas sûres. –François a été dans ma chambre, / aujourd'hui et. comme il ne m'a apporté ni billet, ni rien de ce que je te avais demandé', j'ai pressenti que tu étais à l'église. Je n'ai vu que deux fois depuis que je suis en hôpital un homme de la maison. Tu ne connais pas l'effet que produit sur des gens enfermés le bruit de la clef qui tourne dans la serrure et quand c'est une connaissance quelle joie, mais tâche de comprendre l'autre effet que produit sa réponse à ma question? masz co od mojej Sony? nie, Jasnie Panie, ja tyllco dla Jcsiçdza mantelsak przynosz§. Je ne t'en fais pas de reproche, mais tâche que je n'aie pas de peine de votre part, car j'en ai surabondamment ici. Croirais-tu, qu'une de celles que j'éprouve péniblement ce sont les cochonneries et les polissonneries que l'on jette à la tête des deux prêtres qui sont avec nous. C'est une atmosphère de dégoûts que j'avale jour et nuit ici depuis le water closet jusqu'à l'âme des plus hauts places ce n'est que la bourbe la plus froide que l'on puisse imaginer, une prison étroite mais aérée et la solitude. C'est tout ce que je demanderais pour le moment. Je t'embrasse de tout mon cœur, j'aurais

s à \

désire que König parle à Willimsen de moi – c'est trop tard, tout à vous. Seiskam bardzo dzieciaki.

/Adres:/ Pani Dziaynska

/k.395 – autograf/

/Poznań – Port *iniary_f 1848/1 Do Mamy

Bynajmniej to nie może usiocodzić, że napiszesz do Potworowskiego, on będzie umiał rozróżnić to co by się stało niebezpiecznym, jako wstawienie się za prywatnym, od tego co jest niezbędnie potrzebnym dla obrony $S \pm K S X K S J U C \pm$ zasady słuszności i prawa. Nie może być na to pozwolić iiebyś się ze mną teraz widziała. Psczekajmy ten

miesiąc, na początku drugiego będziesz się widziała z panią Beuermannową, tej opisz stamtąd rzeczy, powiedz jej, że z mojej kieszeni w itsiążu płaciłem ludziom żeby się rozeszli, że tam panował największy ład i porządek, że wróciwszy stamtąd pojechałem do Berlina, a że JBBàjat noga moja nigdzie na prowincji nie powstała. Użyj jej pośrednictwa choćby dla przyspieszenia tylko sprawy, przyjmij to żeby się widziała z Pluelera, powiedz jaic bardzo go oczekiwaiieffi ula przywrócenia poitoju i jatc pięknie mi się wypłacił; to pośrednictwo zręcznie użyte może rai być bardzo pomocne. Powiedz jej – jàk mogąc, myślę o uregulowaniu powiatów, w których ja naj–znaczniejsze dobra posiadam i może trochę znaczenia, nie komunikując mi się nawet jL swoich zamiarów,

lani JJnińska była u Piuela. rowiadu, że ją grzecznościami obsypał. _và tu wcsoruj i audytor korpuśny u nas, prosiłem go także o przyspieszenie sprawy, Kb, laozesz paiiii Leuermanowej posiedzieć, że ja mam zamiar opuszczenia kraju. Oddaj załączone Kartki jedną Jad–si, urugą »>ai3iowi. "Diwicuz się jak się ma Fijał–kowski, ocisjcam Minetilię, et comme j'ai l'air d'un St Pierre, ou d*_{1Jin} siuge, j'esuera q.ue cela nelaferà par rougir dans tous leo car cela ne .iout qu'ajoi,!ter < ses charmes. Ściskam Was.

/io;iseic:/ Miech ów artykui berlińskiej gazety Potworowski zakomunikuje nowemu posłowi francuskiemu, i–dsty moje najlepiej palio, jednak po odpowiedzeniu na nie. Kiech J; dzia się zapyta ogrodnika w Kórniku czy czai–ne kartofle zasadził.

/k.396–397 – autograf/

/Poznań – Port .iniary, 1848/

Kle wiem co za list od Ciebie odbiorę, ale mnie niesłuchanie martwi, że tu każdy koło mnie odbiera wiadomości o stanie jego sprawy, o natmze uczynionych mu zarzutów, o czasie w którym się śledztwo rozpocznie dla tego lub owego, nawet o czasie jego uwolnienia – od Ciebie jeanej nigdy nie mogę otrzymać ani słowa o tj co mnie najmocniej musi interesować. A mówiłem jak się do tego brać wypada, mówiłem że tu inkwirujący sędzia Guderian, z którym jestem w przyjaźni, o wszystkim wie; .mówiłem żeby do niego posłać Speicherta albo Stasińskiego, ale na to trzeba przecie kazać im przyjechać. Wiadomość o czynionych mi zarzutach jest dla mnie największej wagi, bo się tylko takim sposobem do obrony przygotować mogę. Ale jak gdybyście zakłęci byli, nigdy ani słowa o tym co nas najbardziej obchodzi. Jakimi świstkiem mnie zbywasz. 3_Hdź łaskawa aby raz nie iść do kościoła, a ten czas użyć na wypełnienie obowiązku jeszcze bardziej nawet koscielnie nakazanego, jak uczęszczanie do kościoła w dni powszednie. Pytasz mnie się czym żurów. Ja tylko na Was choruję. Czy by się nie należało Tobie pisać do Potworowakiego, żądać od niego żeby był

u Camphausena i u Willissena, żeby im wyłożył niegodziwość po* stąpotfania względem nas. iUe mogę pozwolić żebyś u mniebyła, dopókcj.d się interesa nie wyjaśnią. Nie mogę im dać tej satysfakcji. I co mi z tego, że przyjdiesz do pułkownika, gdzie 10 osób zastaniesz, gdzie będziemy jakąś komedię odgrywali, gdzie na nas jak na rarogów będą patrzyli, gdzie aię żołnierz będzie urągał, oficer uśmiechał. Nie byłem wczoraj na spacerze, bo wo–| lałem śmierdzący urynał wymywać, jak się patrzyć na facjaty naszych dozorców. Parę dni byłem cierpiący. Smród i brudy mnie mę–l czą. Na rekomendacje, księdza Koszutkiego uprosiłem u pułkownika j żeby do naszej izby przyjął jeszcze profesora Neya z Trzemeszna. iyyio to wielkie poświęcenie z mojej strony, ale darmo, w przy da t j ku trzeba go jeszcze i żywić. To nie Czerkies do Ciebie pisał i nie Key, ale jakiś czy Rusi n, czy Jtrakowienin, a ja w myśli, że to ftey, tu ào sprowadziłem. J.,ż nie mam papieru, przyślij mi trochę. Odsyłam dla służącego passier zettel, musi

przyjść po brudy przed wieczorem. Jak się dzieje ludziom z Kórniką?

/k.398–399 – autograf/

/Poznań – Port Winiary, 1848/

Nie kaszlę i jestem jako tako zdrow, mimo tego że mnie ksiądz loszutki jak szynkę wędzi. Wątpię znów teraz żeby nas wzięli do cywilnego więzienia. Stremlera, a dziś jakiegoś Janke wypuszczą, *ale* to są tacy, których przez omyłkę aresztowano.

Spiesz się z pisaniem do ks/ięź/ny Aleksandrowej, żeby list ją doszedł przed dyskusją o Polsce. Ja sobie bardzo mało nadziei robię dla siebie, myślę że nawet wstawienie się Francji będzie miało dla nas złe skutki jako dla indywidualów, a bardzo dobre dla kraju. Me mogę zezwolić na wyjazd dzieci do Drezna w tej chwili, Mam dziesięć powodów do odmówienia tego, Zażartość Niemców przeciwko nam i znane moje imię w okolicach Leszna 4 Wschowy i Głogowa może dać powód do bardzo nieprzyjemnych potkań, nareszcie może i ranie wypuszczą albo tak ulokują, że xjb| będę się mógł widzieć z Tobą i z dziećmi, a wtenczas jak mi powiedzą, że pani poszła do kościoła, a dzieci pojechały do Drezna, to niekoniecznie będzie mi powrót do domu miły. Nie mo&ę się wdać w wykład wszystkich moich powodów.

Nie pozwalałem brać Marcina do Kórnik, tak się tam sprawował, że byłoby z mojej strony nieuczciwością, gdybym go tan na nowe nieszczęście owej bieunej dziewczyny posyłał. Niezmiernie M bolesno, że się nigdy nie mogę uopro sić o wypełnienie moich poleceń, w tym, co się służących tyczy. Rządź sobie kobietami, których masz dużo niepotrzebnych i są wiele, ale z łaski swojej rób co Ci każe 2 kredenserzem. Ka paszport Jerzego, nareszcie pan Hoyer nowy wyda. Dziś nikogo do Polski nie odsyłają, Marcin czeka* na. mój wyjazd do Kórnik, lubo tylko na kilka godzin byłem się oddalił, żeby uciec z domu, oczerniwszy mnie i moje czynności po wszystkich szynkowniach poznańskich. Ja wcale nie myślę taić jego wyprawy do obozu, ale owszem, odpra–

/k.398v –c.d./

wiam go, bo miał udział do tej wyprawy wbrew mojej woli. Dziś go można odesłać daleko łatwiej jak za dawnych przepisów policyjnych. Jeżeli natychmiast nie wyprawicie go z *jjamm*. mojego domu* to jutro napiszà do pana Hoyera żeby go kazał aresztować. Daję Ci aa to słowo honoru. I to samo uczynię, jeżeli jego noga postanie w Kórniku. Historię jego bez ogródki trzeba opowiedzieć jak ona jest. Uciekł z Polski będąc owczarkiem, ja go wziąłem do domu Iwego w Oleszycach. Jerzy nie mógł tu przyjechać z powodu żony, więc Marcina za paszportem tamtego tu sprowadziłem. Nie ma żadnego rocznego kontraktu, więc nie potrzebuję czekać

świętego Jana, a nareszcie to on się sam z domu oddalił* Ta drobna nielegalność dziś jest niczym w porównaniu tylu innych wypadków, nareszcie jest przedawnienie.

Już się 3 razy pytałem o Kielisińskiego, czy dochodzą listy od KSnigka? Gay mu się udzielają wiadomości stąd? Czy Jaś bierze) prywatne lekcje od Kfannowskiego, czy by nie lepiej może od Jako* wieckiego? Proszę go bardzo żeby całymi siłami dążył do przyspo–| sobieni* się do egzaminu abiturienckiego.

Proszę kasać przywieźć rzecznej wody o podlania drzewek w ogroazie, szczególnie magnolie,* pagonie, a najbardziej *m.a.l* cupressus distieha, który jest za grządkami dzieci. Trzeby by też zaciti–gnàć racy ogroanika poznańskiego względem obcięcia szczepów winogronnych. Każdemu drzewku trzeba dać przynajmniej po weborku wody.

O liście Iiellдор±"fa niech powie ks. Hebanowaki.

/k.400–401 – autograf/

/Poznań – Port Winiary, 19 majA.1848)

Moja Mamo! Nie wiedziała* dalibóg, że to dziś Twoje imieniny. Ja tylko znam 31 maja i drugi czy 3 czerwca i 19 listopada, bo ja jestem egoistą, a nie pochlebcą; znam więc tylko dni, które mi wiele szczęścia przyniosły, a mniej się troszczy o te, które nam nie są wspólne. Wie wiem czy w tym roku bodziemy święcili te dni z sobą. Kasza forteca jest jak ta lwia jama, ku której widać bardzo wiele tropów biedaków tu wchodzących, ale nie ma śladu wychodzących. Dziś wielka ilość ludzi musiała biwakować na dworze, bo już miejsca nie masz. Mopła byś jednak się dowiedzieć jak moje interesa stoją, a to przez sędziego Guderiana, który jest jeden z inkwirujących. Słyszę że Bnińskienra, nawet jęk go puszcza, nie będzie wolno tu mieszkać. Zapewne i mnie to potka, dlatego bym bardzo rad przygotował interes zamiany mego pałacu na kapitał albo na folwark/ szczególnie, bo rozumiem, że niedrogo by mi folwark rachowano, a pałac nasz jest bardzo wielkim ciężarem w tych czasach. Przyślij nam ostatni "Journal des Debats". Pisałem wczoraj o piwo, nie przysłałaś mi, a dużo na tym cierpiałem, bo na całej fortecy nie było już ani kropli wody z powodu suszy i ogromnej konsumpcji. Kupiłem sobie butelkę wina, jeszcze jej nie tknąłem, a już mi ją wypili. Teraz maa dwie osoby do żywienia, a wszystkich do pojenia. Musisz na to mieć wzgląd. Potem piwo w ciepłym pokoju kwaśnieje, a przecie o piwo z Kórnika nie musi być trudno.

/k,402 – autograf/

/Poznań – Port Winiary, 1848/1

Moja Duszko! Powiem Ci za òewnà nowiny, że generał Brandt tu Komuś mówił, że mnie tu tylko trzymaj, bo zaginała denuncjacja, w skute* której byłem aresztowany. Bnińkiego słuchano, sędzia Guderlan przyznaje, że przeciw niemu jest denuncjacja zupełnie fałszywa, zrobi w tej mierze raport, ale jaki skutek ten odniesie! to Bóg wie. Nie troszcz się o mnie, ale mi przysyłaj gazety, lećj te tęda w serwecie pod manierkami. Ja pają wszystkie Wasze kart! zrób to samo. To nie żarty.

Ludziom z Bnina odpisz, że bezemnie nic nie możesz postanowić,| a że prócz tego tylko dla takich coś uczynià, którzy zgodę zawartą z Dominium dotrzymują i od niej nie apelowali. Przystąpienie *bez* warunkowe do tej zgody jest kondycją dobrych stosunków z nami. Napisz to i Stasińskiemu.

Nie rób już ładnych zabiegów o moje uwolnienie, to wkrótce nastąpi* Jakoś byłem słaby na nerwy i wtenczas byłem niecierpliwy; dziś mi już wcale lepiej i bardzo mi tu znośnie. Jeżeli *za* tydzień mnie nie puszczy, to się będziemy prosili żebyś się ze mną widziała, ale nie przychodź tu sama. Jakoś mi bolesno Cię narażać na spotkanie się z ludźmi, który c ł; by żołnierze krzywdzili albo usłyszenie jakiego nieprzyzwoitego wyrazu.

W ten moment Bnińskiego puszczają, odda Ci tę kartkę. Ściskam| Was serdecznie. Mech się o mnie nikt nie stara i nie prosi. Pan Bóg to najlepiej ułoży, jestem najlepsze;] myśli.

/k.404 – autograf/

/Poznań – Port

1

Winiary,

848)

Ksiądz Hebanowski dziś uwolniony, obiecuje mi, że będzie u Ciebie. Mieszkaliśmy razem. Zdaje się, iż za parę dni i nas wypuszczą. Przycup się, nic nie mów, o nic nie prosź, ale pisz do mnie. Sis lui que je t'ai ecrci, que la licenee des propos tenus ies me blessoit singulierement par rapport a lui* Je •« suis promene cela m'a fait du bien. Zasięgnij jednak coś wiadomości, ale trzeba zęby służący był bardzo ostrożny. List księcia Adama Ci odesłałem. Czyś go odebrała? Przyślij mi pierwszy tom Guizota "Historii cywolizacjl europejskiej". Ściskam Was wszystkich serdecznie. Podziękuj Jadzi za przypisek. Niech nie zastanę Marcina, Skoro si% z domu oddalił bez mojej wiedzy, niech tą drogą itiaie daleś. Ściskam Cię serdecznie.

Dział.

/k.405–406 – autograf/

/Poznań – Fort winiary, 1848/

Rozeszła się, tu |r>gt>glr< wieść, że król pruski dostał pomie–szania
zmysłów, a że republikańskie dążności w Szląsku biorą. Ja jestem
przekonany, że Moskali będą tu mieli wkrótce, wtenczas lubo ja się,
tymczasowo zupełnie piszę na kombinację leuehtenb>rgską, wypadnie nam
wszystkim ujehać na jakiś czas do Drezna, dlatego nie chcę żeby uziemi
zawczasu się tam wybierały. Ja rozumiem, że wkrótce po rozpoczęciu sejmu
berlińskiego to wkroczenie nastąpi; z początku sprzyjając niby to Niemcom,
a że potem cały ten kraj zagarną, i przez tę metamorfozę przejść musimy,
nim bodziemy zupełnie niepodlegli. Ja się spodziewam Moskali około 2
czerwca i dlatego wątpię żeby nas dłużej trzymano, jak do końca miesiąca,
łisa do pana <*ana i mów mu, że poste,* powanie i–rusaków do tego nas
przywiodło, że byśmy wszyscy z wiel–

, **

ką radością przyjęli koabijaa.cjà leuchtenbergską, byleby w dawnych
grc.iiicacJa i bea odrywania stolicy i powiatów zupełnie polskich. Taki list
nie może ani nam ani jemu szkodzić, a moje byśiqy otrzymali ska–zówkà co
do dalszego postępowania naszego. Jesteśmy wiàànie w takim Dołożeniu, że
nam wypada diabła w ku— *notry prosić. Al. niech ctesiński »ymyśli
sposób zebrania pie–nitàuay na naszą emigrację do Drezna.

Pułkownik mi t:ię bardzo skarżył na Iranciszka, że poszedł do
aresztuntów,i mówił mi, że miał wielką ochotę posłać go z nimi do
Kistrzyna. Zmiłuj się, niechże będzie ostrożniejszy. Odsyła* resztę gazet i
list do mnie pisany. Takie kapitały mus«ą być 6 miesięcy przed
wypowiedziane, któż je teraz płacić może?

Prosiłem o ser, każ mi też co dzień parę butelek piwa przynosić i
spory kawał chleba świeżego. Niech i węgierskiego wiaftO więcej
przywiozą. Nie odpisuję na to, co dziś odbiorę, bo jlie

/k.405 T. –c.U./

bidzie czasu. Gazet Ci **kupà odsyłam i coś książek. Mówią, i***

* ‘

*

*"*w

komisja tu zasiada i śledzi, ale nikt z naszej izby jj«?*«?*» nie był jeszcze powołany.

Co Jaś robi? àie zapomnijcie podlać moje drzewka. Sciskaa i»as serdecznie. Chciałem ten tom^{wl})u Magazin pitoresque, gdzie, rycina wyobraża stosy kuł i sposób ich rachowania. Niech mi Jadzia znajdzie, a za to ją. bardzo odemnie uściskaj. Ona to znajdzie w tyle w rejestrach do każdego tonu. Bywajcie zdrowi.

Dz.

Uważaj dobrze, że jeżeli rząd przewiduje, iż tę càfcó cji, ictórą na polski sposób organizują, ouda MosJcaloa, że na czas tanio nam odstąpią dobrej wsi w tej części kraju, którą postradać; a że my będziemy raczej w Warszawie, jak tu oiesskali i pozbędziemy się złego doiau, który nas dtiśo koo2tuj«. **Itów o** z Stasińskim. Dobrze by przynajmniej rozpocząć t«n interes, sze go bidzie można zerwać. Ściskam Cię.

A ten moment nowego ‘więźnia wprowadzają do naszego ciasnego pokoiku – doktora Saaplinskiego. Ma to być do rzeczy csłowiek, aayśl*ź, że mnie wypadnie go żywić. Napiszę Ci o tym. Bnińsktego jednego puszcza jutro. Ka mnie, zdaje się, szczególnie niełi wi. Kłaniaj się wsssystem odemnie.

/k. 408 – autog*af/

i

/Poznań – Fort Winiary, t94t/

i

Moja Duszkàl Czytamy tu gazyty poznańskie, takie się okro

/ * ."> ‘ Y’"/ • • ‘ W • ci dzieją ppr prowincji, że

dalibóg wolę tu siedzieć, a jak umie

puszczą, t oà ucieknę do Drezna. Przyszła mi myśl żądania audien*
cji u Pfuela dla przedstawienia mu, że po takim postępowaniu

•

żaden uczciwy człowiek/mię może przyjąć najmniejszej

/’ .’””! . w części mającej się

organizov/ać, bo włościanie muszą uważać

każdą osobę wysłaną przez rząd za nieprzyjaciela, kiedy d»iś j«s*.
go wysłannicy pod pozorem szukania broni ołtarze rearabują, ksi ży więżą i
na j okropni e jarych gwałtów się dopuszczają. Kte"4 się po tym, to jest
który Polak odważy się przemawiać de ludzi i»i»–

o

niem takiego rządu? Włosy na głowie stoją jak ktf pomyśli, co się
na prowincji dziać musi, kiedy tu pod naszymi oknami przybywających
więźniów pięściami szturchają, kamieniami w karki M ją* opluwają, a to
wśród oficerów, wśród warty. Nie mogę wypowiedsi jak się krew na to
wszystko burzy. Dopókad te razi e/ f/ trwać bf* da, to i ja dziękuję za
wolność. Otóż chciałem Pfuelowi te wszy–stko przedstawić* Taka była
wczoraj moja myśl, dziś od niej od–

.

chodzę prze* wstręt robienia pierwszego kroku, al* jednak chciał*
bym wiedzieć jaka Twoja myśl. Ja zaś rozumiem, że czego ja nie mogę
zrobić, to byś Ty mogła dokazaC u pani Beuermanowej, jak najmniej o
mnie mówiąc, chyba to, że niewola mi musi być milsz, jak przypatrywanie
się na takie sceny, i tak też w samej rzeeijr jest. Powiem Ci nawet, że tak
się oswoiłem z więzienia, że mi dziś jest mniej przykre* łeby nie smród i

kompania, to by mi by dosyć znośnie.

* ten moment przynieśli tu Bnidskieaiu akt denuncjacji prseei niemu. Samuteńkie fałsze. Oficer od huzarów, jego podoficer i 2

‘

żołnierzy twierdact, że go w nocy gdzieś widzieli w zieloàyti

—••••• •

ducie – wszystko kłamstwo, które potrafi udowodnić.

Twój człowiek przychodzi, nie mam czasu dłużej pisać. V g obiadowy dam drugą kartkę*

/k,409–410 – autograf/

/Poznań, Port Winiary, 1848/

Moja muszko! Przeczytaj załączony tu projekt listu do generała Pfuela. Mnie się zdaje, że dobry. Najprzód nie wiąże nas, po tem daje drugim nadzieję, że się nam uczciwym sposobem pozbędą, nareszcie przypomina wyrządzoną mi krzywdę, jest przy tym wyznaniem politycznym. Przeczytaj, popraw, napisz mi Twoje zdanie i co też otaeiński myśli. Wiech by też był u U r e g o r a i powiedział mu jak jestem w zupełnej niemożności wypłacenia mu nie wypowiedzianego kapitału.

Czy jest co z Polski? List do Ciebie pisany jest dziełem profesora Jey z IrzemeszBei. Ma to być człowiek pełen nauki, charakteru i zdolności. Jest tu chory, bodziemy mieli o nim staranie. Czerkies go prosił o wstawienie się za nim. Jest to ten Czerkiea, który z Warszawy czy a Sochaczewa przed kilku laty był uciekł i w Francji przebywał,

Jeszcze ani razu mi słowa o Jasiu nie pisałaś, czy on też czasu nie traci. Tu więźniów co dzień zwożą, więc ani myśleć o końcu. Jak J. to osioł ten Wołowski; nie mógł on żądać protestu, czy przynajmniej podziałowi Księstwa i wcieleniu Krakowa, i zwałceniu traktatu w Polecę? Same czcze słowa. Oj Mada z takimi obrońcami.

Powiedzcie nam, że nie macie czasu nie posyłać obiad, to się skądinąd postaramy, ale niepodobne nam tak długo czekać. Teraz jest 1/2 do czwartej. Si tu rjâpas Hę teraps de t*occuper de moi et de ceux que je nourris je, daignes te rappeler que des genf? que je yaye.

/Załączony projekt listu do gen. i. Pfuela/

/k.412 – autograf/

/Poznań, Port Winiay, 1848/

Moja Duszko! Posłałem Ci moje podanie, już jest **skutek*** Byliśmy słuchani, niesłuchane prawdy powiedziałem ia, Bcees rozpoczęta więc dobrze. Ja tylko chcę sądu, ale nie **łaski*** Odpisz mi obszernie. Daj 3 złote oddawcy. Bądź zdrowa* Ściska*

Ds.

/k.413–414 – autograf/

/•àofisnań, I"ort winiary, 1848/

Jeżeli nie chcecie, to nie będę pisał o zamianę *meo* pałacn, ale nasze intereaa majątkowe tak się pogorszyły, że nie będę w stanie procentów sapiacie, u nu. tej drodze bankrutują ludzie. Ja w Doznaniu wieszać nie będę i Jaś nie skoro szkoły przeniosą;] czy wiąc Polska bądaie czy nie bidzie, wypadnie nam szukać innej siedziby, a dając liiemcom jeden dom, odbieram im całą wieś, fę wieś bym dał Jasiowi za jogo kapitai, nauczyłby się na niej go–spodaroà.ac. Jeat– ona najbliższa Kórniku, zaokrągliłaby tę majątność, a niedrogo nam ją porachują, bo nie ma lasu. Przestrzegam Was, że dla wielu przyczyn, a mianowicie K powodu czynszów i straconej pańszczyzny, w Polsce i Galicji mój majątek jest mocno zagrożony. W r oma n ty c z no ś ć wdawać *się* nie możemy. Ja z wielką trwogą patrzę na moje interesa, a pałac potrzebuje wielkich reparacji. Nareszcie sposobność podobna do dzisiejszej już się nie nawinie. Roamów się z Stasińskim i przeczytaj mu te słowa, a zresatą róbcie jak chcecie.

Bardzo mnie martwi, że nigdy na moje listy nie odpisujesz, tylko swoje piszesz . 2 10 razy się pytałem co Jaś robi, c*y bierze prywatne lekcje u Wannowskiego. Idzie mi bardzo o to egzamina z czasem złożył. Czy by nie dobrze było żeby pojechał do Berlina, do tego instytutu, gdzie sit, na abiturientów gotują} płaci się 500 talarów rocznie za stołowanie, mieszkanie i lekc; Mów z nim o tym.

v\

Nie wiem co sit* w Kórniku dzieje, vi gazetach czytałem, że **taa**

\x

rabowano, ale Ty mi ani słowa nie piszesz, ani mi tes Śtasiński

– ~*àv,

nie odpisuje na mój wniosek żeby wełnę zawieść do Berlina. Ja myślę, że i gniewoszowską wypadało by tam zabrać. Niech mi **o tym**] pan Stasiński napisze. Chciałbym też wiedzieć czy kartofle zasadzone.

Co się **ul*** mojej osoby tyczy, mówiłem Warn jaką drogą by aoi

/k.413v. –c. d./

na się dowiedzieć co mnie czeka, to jest wysyłając Spei charta na wywiady do Bielefelda i gdzie wypadnie, ale nigdy mi na żadne pytanie nie odpisujesz.

Czy pisałaś do Warszawy? Zapytaj się taa, czy to prawda, że Rosja protestowała przeciwko nowemu podziałowi Księstwa i jak jak by nas to bardzo cieszyło, wczoraj uwolniono masę aresztcian-tów, ale dziś ich znowu kupę nowych przyprowadzono. 2. naszego pokoju uwolniono pana Edmunda Żon.towskiego, jest więc dziś tylko 5-ciu, a tych muszę 2 prócz siebie żywić. Lielińskiemu powiedz, że nasz dom mu zawsze o twoi- ty, że jego mieszkanie mu wyszukujemy i urządzimy, cày by nie chciał iseby jego narzeczoną tymczasem u paaii otasińskiej mieszkała. Może się tak interea uiożą, że mu się zawód publiczny otworzy. Z tego względu uważas jego stanowisko terazniejsze jako lepsze, bo mu będzie wybór służył, iàiech dobrze uważa czy aoa dziś bezpiecznie dla niego warac do Kórnik, Ja bym mu radził jeszcze ze dwa tygodnie przy-| cupic sià_0 ilo tego czasu jeszcze wielkie zajdą zmiany. Tu każą sià rey/ersować tym, których v;y puszcza ją, i jakieś słowa honoru dawać. Je tego nie uczynią, wicàc nie wiadomo jak jeszcze ze będzie.

Proszę mi przysłać gąsty grzebień do włosów, kaftanik czysty,| szczotkę do butów z czernidłem, bo od 20 dni nikt mi jeszcze butów nie wyehędorzył. Nie mam też serwety do utarcia gęby. Już kilka razy prosiłem, żeby mi co dzień 3 lub 4 butelki piwa pn ayłać, na zupà nic innego jak kaleszon albo chłodziec, albo

\,à

kapuśniak, ale tego sago nie cierpię.

W ten moment przyszli po doktpra Gzapińskiego, którego do Anglii wysyłają. Nie wiadomo czy nam kogo dadzą na jego

Sannie Birt bardzo się kłaniaj odemnie, niech też do swego kraju pisze o nas. Gay to pojęta rzecz żeby do d«iś dała j«sxc

mi nawet nie powiedziano za co siedzę, fu przebakuj. *« jeszcze znaczne zmiany aa ją nastąpić. Masa pułkownik od kilka dni już nas nie

odwi«d«a.

/k,416 – autogra/

/Poznań – Fort Winiary, 1848/ Byłem dziś na spacerze, przyszedł do nas jakiś podoficer i wielu z pomiędzy nas oddał ich pieniądze, a między tymi i dwom razem ze raną mieszkającym – Nowickierai i Neyowi. Jak ja się upomniałem o moje, odrzekł – "Pan chciałeś ze trzy luidory, przyniosę je Panu. – Odpowiedziałem, że chciałem je dla księdza Koszutskic go, któremu jestem je winien. v/tem rozeszła się wieść? że oddają pieniądze tym, których jutro mają wypuścić, a takich będzie podobno dużo, a nawet podobno wszyscy, przeciwko którym nie ma dowodów o popełnione gwałty* Jednak zdaje się, że mnie jeszcze potrzymają. Od dwóch dni mnie oczy bołą, z resztą jestem zupełnie zdrów i wcale z więzieniem oswojony, co mi się może i przyda, bo postanowiłem nie podpisywać zobowiązań, jakich tu się domagają przy wypuszczaniu, a wtenczas Bóg sam wie jak atisap to długo potrwa. Twój syn, jak Ty, odpisuje na listy, ale je nie czyta. Ja się pytałem o rabunek Kórnika przez Krauthofera, a jego prosiłem o mój manuskrypt łaciński o Szydłowieckich. ale o tym nie mam odpowiedzi* Pisałem jak mi macie gazety przysyłać, coście nie zrobili. Proszę Cię, przyślij mi dziś 2 butelki wina czerwonego dla naszych chorych i dwie reńskiego dla Mierosławskiego, który jest także chory. Zmiłuj się, co też słyhać z Warszawy, Napisz do 31 sińskiego, że zakazany wywóz pieniędzy z Polski, żeby stiogoc dałwię< instrukcję o sprzedaż wełny, którą by moż&c najlepiej do Berlina lub Wrocławia posłać, bo stamtąd przynajmniej pieniądze odbiei Napiszcie mi co słyhać o àielisińskim? Czy też indyczki siedzą na bazancich jajach? Co Jakub robi? Niechby woził ziemię spod wi* traka do kanału, kiedy nie będzie miał nic innego do roboty. Apres t*avoir ceri garceaque je n*avais rien a faire, je finis

c.d./

parceque je n'ai rien à te dire si non que vous êtes des canailles voilà deux fois que vous m'envoyez des romans sans la fin.

Sizwa .jestes, aie Cie, jednak wkrôtce zobaozà bon sair» Jadzi, Cesi 1 Marynie po szczutku odemnie. Sciskam Was serdecznie moje bestyjki,

Dz»

Pamiętaj nam gazety "polska,", kolonskà i co sic da, przysiaé pod rmanierkami i v/ rserwecie,

/k.422–423 – autograf/

/Po mań – Fort Winiary, 1848J

Miałaś rację, Moja DussJco, oszukali mnie. Dziś ani o pułkownikuj ani o audytorze, ani o doktorze nie słyhać ani słowa; przyjdzie to kiedyś, tymczasem pał oiabli. Niech Jaś pisze do Kftnigka –jeżeli koniecznie chcą mieć eine bundęš Festung, czemuż by Torunia sobie nie wzięli; wszakże i Toruń był polskim za Ks/ię/stwa .tfarszawcklego, dominuje Wisłę i jest dalej ku krańcowi kraju wysunięty* Ja bym po Francuzach tylko te ;o żądał, żeby Rzeszy Niemieckiej tylko taką zrobili propozycję – jeżeli wy chcecie sobie wziąć Poznali, to my sobie odbierzemy Moguncją, gdzie dalibóg, tak–| że nie ma sympatii dla Prusaków.– Sama "ta groźba położyła by ko* nieć wszelkim Ich przedsięwzięciom v; Księstwie.

Uapiszcilfe mi jaki dają powód do obkopania Kościana i Szremu. Dziś miałem noc dobrą i w ogóle noje paroksyzmy są rzadkie i nie mocne. Nie chcę lekarstwa, a zwłaszcza że czuję une sorte de soranolenu et que la morphine n'est pas bonne dans ces cas. Enfin yiyat. Je vais etre a moitie libre je serai chez vous aujour d*hui, ou demain je dois seulement signer une promesse de me ren–dre a tout appel devant les autorites competentes.

W ten moment spisano protokół takiej treści, iż proszę o areszl domowy, skąd się nie oddalę bez zezwolenia władzy i skąd później będę mógł upraszać o paszport do wód, co też uczynię, bo mam nerwy w tak złym stanie, że protokołu prawie podpisać nie mogłem. Wyrok na ten niój ‘.–niosek pewnie jutro nastąpi. Każ dla mnie przygotować pokój ;dzie stał Adaś, bo lubo się zdaje, że nie będę

:niał warty, to jednak muszę mieć une chambre d*arrets«

te Niespokojny jestem o Minetkę. Proszę Się żebya parę dni nie wychodziła, bo by rui niezabawnie było słyszeć – "Pani na Tamie",

*

a Ty wiesz, że ja mam złe przeczucia o moich dniach powrotu do

/k.423 c.d. / domu.

Sciskaia Was serdecznie» Jest prawie niewaàtpliwa, **rzecza**,, ±e dzis
lub jutro bçdç u Was.

Dz.

L>ais apporter une benioire dans la chambre qui donne sur le jardin
fais i mettre de l'eau froide pourqu'il n'y aye plus que de la chaude a ajouter
quand j'y viendrai je crois que **cela** sera aujourd'hui.

/k.425 – dykto\tfany synowi Janowi/

/W drodze z Berlina na wyspę Helgoland,

lipiec 1840/

Zaraz po przybyciu moim byłem u pana Auerswalda, jest to ten sam, który był moim kolegą, i z porządku wykladałem fiiu nasze de-zyderata, zaczynając od więźniów. Mówiłem mu, że zaiste można do nas przystosować te słowa, że "jteccatur Iliacos intra muros, pec-catur et extra"; przytoczyłem mu kilka przykładcw tej prawdy. Zapewniał mnie, iż ogólna amnestia położy wszystkiemu koniec. Mówiłem potem o przyłączeniu Księstwa i zdaje s±ę mi się, że tych panów ochłodziła gwałtowna i arcywłBSa¹³ protestacja posła francuskiego, którą u niego czytałem, przyznając mu zupełnie, iż nie byłbym x</ stanie napisania lepszej i wyraźniejszej. Nieszczęściem jest, iż formy dyplomatyczne nie pozwalają nam drukować tego pisma. W Frankfurcie złożono podobną protestaeję. Dla obsadzenia urzędów żądał Auerswald odemnie spisu zdolnych urzędników polskich. Pytanie względem gwardii narodowej i giełdy strzeleckiej będzie w tych dniach rozwiązane prawem ogólnym.

Byłem u ministra sprawiedliwości w sprawie wszystkich arsztowanych, a mianowicie Kielisińskiego. Powtórzyłem mu ofiarę dania kaucji i wniosek o dostarczanie żywności. Niezmiernie go zastanowiło odmówienie tak lichego faworu. Żądał odemnie wniosku na piśmie i ten mu przesłałem* MówiłKBDctjflC&aEC mi także, iż amnestia w tych dniach temu koniec położy, ale co do tych dni mówią tu, że się trzymają kalendarza rosyjskiego. Jaś Państwu opowie cel i skutki bytności księcia brunświckiego.

Pan Arago wyraźnie oświadczył, że jak Moskale wejdą do Księstwa,) tak oni wejdą do Prus, a jak Moskale wejdą do Galicji, tak Fr/an-

cuzi/ do Włoch. Zresztą rozumiem iż wojna domowa poprzedzi wojnę europejską, Arago prosi o materiały & bez ogródki oświadcza gotowość Francji sprzyjania interesom indywiduów, dopÓKąd okoliczności nie pozwolą uczynić czegoś dla kraju. Reszty usłyszycie z ust Jasi*

/k.426–423 – dyktowany córce Elżbiecie Czartoryskiej/

/Helgoland, 4 sierpnia 1848/ Mój ojciec dyktuje mi.

Kochana Maminierinowa! Ha dowód, że złe zielsko nie ginie,

na

donoszę Ci, iż Twoje córki za powiewem przyjaznych zefirów heli-
golandzkich brzegach kotwicą zarzuciły. Jadzia nad słabości ludzi kie-
wyższa, nawet mgłności nie miała na widok horyzontu bez końca, mnie zaś
nie było mgło, jak by cklive uczucia u mnie luz się były wyczerpały. Mój
sekretarz przyplynał tu ?, duszą świeższą staloną wypadkami naszych tam
stron, prysyjechała z tfysoklłB poważaniem cnót Łatona i swojej MXłKK
Mamy, której tysięczne ukłony zasyłamy i którą trybem prawdziwie
aakochanych, w odległości jeszcze bardziej kochamy. Izę zastaliśmy chudą
nad wszystkie chudości i przy tym nerwowo zdasażnioną. Postarałem się o
starań–] ne zrewidowanie organów płuciBjauS i sercowych za pomocą
narzędzia akustycznego i starania tutejszego lekarza. Niemasz naj-
mniejszego siadu wady organicznej, nieporządek jaki zachodzi w biegu
krwi sprawia nienormalne bicie serca i z takim stanem

\t

połączone cierpienia. Początek złego leży w nerwach, a uspokoj«–|
nie onych nie należy nawet w terażniejszym ich stanie do trudniejszych
zagadek. Twoje córki z początku Stapały się po głupiemu.

V

Izia piątą maczała w koc obwinięta. Doprowadziliśmy rzeczy do
porządnego trybu, kąpie się jak się nalelfeą i z tym jej lepiej. Ja wziąłem się
do pilnowania paszy; Izia nie jadła albo źle jad–| ła, staram się o jej
podpaszenie i o małe rozerwanie . W nudach terażniejszego jej pożycia nie
zawsze się znajdują ludzie, którzy mają ową wadę, jakąś Ty mi zarzucała tu
me gate a me pou–

*A \ •–.,” " rise, Osądz sama jaki jest skutek tej mojej
słabości. Bió»e/*ie,

więc do,psucia tych bestyjków, paszę je, poiję je, a jednak wy-
glądamy ZOL powrutea ku naszym komnatom. Co tymczasem zrobimy, tego

nie wiem, bo czas tu aiugi, a mnie po pierwszej kąpieli

/k.427 c. d./

tak gwałtownie krzyże zabolaly, iż zaledwo chodaić mogę. Radbym jednak pokazał Jasiowi duńskie okryty wojenne, które się czasem do nas zbliżają i z angielskim gubernatorem stoją w najprzyja–cielszych stosunkach. Duńczycy powinni by mnie dobrze przyjąć, bo jestem dziś najstarszym potomkiem owego Stefana Czarnieckiego, który za panowania Jana Kazimierza Danii przychodził w pot moc przeciwko Szwedom. Co potem zrobią, powtarzam że nie wiem. Tu nad wszelkie pojecie wszystko jest urogie, a ja wydaję dla roztargnienia Twoje jstarsząj doczki, która tego bardzo potrzebuje Parostatek nie przywiózł nam radnych listów od Was i to³à*à–dzo brzydko. Co też robi ten biedak kielisiński? oam byłem u dwóch ministrów i pisałem M jego sprawie, ale te wieczne obietnice i to wieczne niedotrzymanie do mgłości przywodsą. Odwiedziłbym Tv; eg o wuja, gdyby to wartj. dowiedzcie mi przecie czego po nas chcecie. i»ieuh Ci Jaàowicki ao tej wiadomości pomoże, jeżeli kGnigka nie ma. iSapisz mi odwrotnie pocztą co się dzieje w .Kórniku i co 2* iULełisińskim. Jak si<_t bęę wracał, to musisz przyjechać do mnie do Berlina. Zdrowie KLizy, do której stąd pisałem, robi lunie niespokojnym o Twoje* Jak najwyraźniej po lobie sądaza i serio Ci to mówię – kapieli żelaznych reszta się udecyduje w Berlinie, Listu dla panny Hiaipynny po takim spóźnieniu już nie śmiałem pisać, jakoś mi się zdawało, że na acu tę sià jeszcze godziło, ale że kiedy jeàt w domu pana Wjjr–cielskiego, jakoś mi nie wypada jego w takiej odległości zastej pować. Iza dokazuje cudów z wychowaniem swojej pasierbicy.

¹ \

I to dziewczę, które uchodziło za krnąbrne i ogłupiałe', pod jej zarządem staje się dobre i pojętne. Rozumiem że jej mąż zjaes się na tym poznawać, lubo dopierć przed tygodniem z wielkim zadziwieniem postrzegł, że żona ma nieszpetne oczy.

/k.429–430' – autograf/

/Helgoland, 10 sierpnia 1848/ Trzeba istotnie nie Pana Boga, ale diabła brać do rady, żeby

takis listy pisać; Chryje o rseeaach nam wszystkim znanych, których byliśray świadkami, którymi gazety i sprawozdania są napelnione, a te proste pytania, które mnie najbardziej obchodzą, zastawie nietknięte. Czy p*.–n. kcjeko w Kórniku? Czy moje podania w sprawie Melisirusłciego i –,r zy na .j mnie j jaki taki skutek odniosły? Co Marynowski mówi? /A przy tej okazji proszà żeby pannę Kotkow–sJc;–., z M brał/. Jak sitę ma fijaikowski? Jak stoją moje sprawy z Żydami? Jakie postrzelenia Stasińskiego? etc.etc.etc. Ale o tym wszystkim nic, ani o Tobie, ani o Handzi, ani o Mnetee. Prawda, że nie do mnie list, bo ja jeszcze nie miałem honoru odebrać żądł nego, o utworzenie sklepów w moim domu jastem nagabany i o rysy nek do drzwi. Ja nie umiejąc rysować drzwi do donrn, którego nie mam rozmiaru, mogę tylko polecać jako nader piękne brony kościołaj ś/więtego/ Piotra, l'Avenue des Sophine w Tebach, a jeżeli na mniejszą skalà, to wejście, do świńskiego chlewu w Oleszycach. Ale czy się jedne czy drugie wybiorą, prószy łaskawie czekać me–

/

go powrotu, a ja stanę w P_oznaniu. Ale prawda jak tu skały są czerwone, jak jaskółki morskie białe, morze zielone, niebo błękitne, a moje buty czarne; bardzo też tu pięknie śpiewają: *Ma–krehen fangen – makrehen fangen".

O Cesi i Jadzi powiem Ci, ale prawda, wiesz żeśmy tu kraby jedli. Seezungi są bardzo uobre, moralność u dzieci się psuje, to jest u wyspiarskich, bo muszle przedają. Bardzo szkoda – me— krehen fangen – inekrehen fangen. Przepraszam za to moje grysnolc nie, ale bardzo mi było pilno*

/Dopisek córki Elżbiety:/ Nie mam nic w świecie do powiedge–nia Mamie, ale ściskam Mamę jak najserdeczniej. M(jr zupełnià zdrowi, osobliwie Cesia, która nadzwyczaj dobrze wygląda. Papa

/k. 430 c. d./

za tydzień zapewne bluzie w Poznaniu. Czysto bywaay u gubernatora) bardzo na nas łaskawie patrzą , osobliwie na Pape, Chciało by i» się żeby tu zim<à z nimi przepędził. Bo zobaczenia moja droga Mamo. Już bardzo późno.

/Lata na btàplu /Adres:/ Maaaiæ la Gomtesse –Lziałyaska a Posen, par Hamburg, Berlin, Stettin.

/k.431–432 – autograf/

[, 4 sierpnia 1849?/ Moja Mamo! Przyjechałem *ta* do Heringsdorffu wczoraj wieczór z Adasiera, który był po ranie pojechał do SchwinemRndy. Izia dosyć dobrze wygląda, miernie gruba, mleko jej się już leje z piersi, reszta po dawnemu.

Słuchajże więc teraz – dom dla Ciebie najęty pour la saison za 40 talarów. Składa się z dwóch większych pokoi, jednego mniejszego i z kuchenki. Zając go możesz od 5–tego, ale lepiej nie przyjeżdżać tu jak 6–tego x*ieczór. Każdę Ci abys tak zrobiła jak ja, to jest żebyś z Poznania wyjechała po południu i w Woldorfie nocowała na poczcie, gdzie czysto, obszernie i wygodnie. Tam stawają około ?*»•? i wóz pocztowy zabierze Ciebie i rzeczy skoro powiesz, że chcesz na poczcie nocować. Nazajutrz o 7–mej rano wyjeżdżasz, przyjeżdżasz do Szczecina o 11–tej i zaraz z kolei bierze się dorożkę na statek parowy, gdzie można sobie kazać dać obiad i nawet ęsiu zrobić. Dobry statek odchodzi w wtorek, czwartek i sobotę, raniej dobry i spóźniający się o 2 godziny odchodzi w inne dni. Z SbdBn Schwinemlndy najmuje się kolasa do Heringsdorff, gdzie dużo przed wieczorem dtanać można. Teraz dalej – ja tu tylko kilka dni zabafełę, a tęskne mi do moich urzędzeń, zwłaszcza jeżeli z Tobą mam jechać do Landek, co za\d.śnie wiesa od czego. Wyjadę więc za parę dni, a radbym się z Tobą spotkał. Proponowano mi tu żeby im Gęsię zostawić, bo w Dresii źnie febry giną, lubo podług zdania Hedenusa jast klimat drezdeń–ski najgorszy z całej centralnej Europy ... /fragment listu zakreślony/

Je crois ⁴*il vaudroit ;nieux amener les pepites a Dresde pour
les couche d*Iza j*ai propose a Adam que cela se passę a Konarzew

t

n ous donnerions a Miss Birt les chambres d'eii bas et celle qui cor–|
respond ała la miernie raais Adam n*en a pas tres emsie. Nous verrons| Iza a une
cuisiniere ainxi vous mangeries chez elle, mai s elle te prie d*apportefc quelques
sztuće, quelques tasses, fajerkę i w czymł

/k.432 c–d./

robić kawę u Ciebie, Przywieź i parę serwet i bielizny stołowej, choćby do herbaty. Tu nic nie zastaniesz.

Michała trzeba wziąć, ale może by się bez Suzki obyło, szczególnie jadąc do Landelu, ScisRam Cię z całego serca, bądźcie zdrowi,

/Pieczętka:pocztowa;/ Swineofflnde 1,8,

/Adres:/ À Madame la Coratesse Działyóska a Posen per Schwinemfln–de Stettin.

/k,433– autograf/

/

1

Kórnik,

849/

Moja Duszko! Twój posłaniec przyszedł do ranie moment przed 7–mą, więc mimo żalu mego nie mogłem klucza wyprawić. Chciałem Ci posłać sztafeta, ale i na to było późno, a przecież ślusarz mniej kosztuje.

Zmiłuj się, niech Mieszczota będzie u Ciebie, Jutro przyjadę na godziny 4–tą lub 5–tą, ale nie mogę prędeż, chyba by Ci niedobrze było. Kupiłem wszystkie niebie po Kielisińskims łóżka, krzesła, parawany etc., żeby i nam i wdowie zrobić dogodność. Jutro Ci powiem niektóre ciekawe rzeczy. Ściskam Cię z całej duszy. Koniecznie chcę żebyś się widziała z Nieszczotą. Posyłam Ci 200 talarów.

Prosiłem o frendzle*. auślin, kobierczyki – nic nie odbieram.

/k.434–435 – autograf/

/Kórnik,

1849?

/

I to ja Duszko! Chciałem dziś, i nawet już wczoraj do Was jechać, ale mi jakoś niedobrze. Mam mgłności, więc domu się jeszcze kilka dni potrzynam. Niechże która z Twoich trzech gąsków co drugi dzień do ranie pisze, tym sposobem rachując i Panią Matkę, na każdą przyjdzie ta praca co 8–rny dzień Halibóg na to byście się zdobyć mogły. Chcę wiedzieć #akxs£spossesx co zażywasz, jak się masz. Konigk powiada, że niedobrze, że się jednak zawsze ivłóczysz.

Posyłam Ci nowe **fryprltHttt** dwa kapitele do rysowania, bo z tamtych tylko ten się dobrze udał, któregoś Ty rysowała, drugi mocno spasku–j dzony. Załączam sztych i dwa listy do Izi i do Jasia. Czy ten już jest w Berlinie i jaki ma adres? Do niego i do pana Bobrowicza trze–| ba listy zafrankować. Ja chciałem mahoniowej szafy, ale może że już takiej nie ma. Ustawiłem ich 6 w moim pokoju, a kanapę wyniosłem. Teraz będziesz pod łóżkiem moim mogła spać, ale i na to się nie zanosz. Posyłam Ci więc żydowską rzepeę, którą dawniej lubiłaś jadać z solą.

Czy tam nie ma listu od Kazimirskiego do mnie? Ściskam Cię serdecznie. Może jutro będę v; Poznaniu.

Dz.

/Adres:/ À Madame la Comtesse Działyńska a Posen.

/k.436–437 – dyktowany Cerkiewiczowi/

/Kórnik, /|

Moja Mamo! Posyłam Ci cztery konie & piątego Szymka, aby Was tu przywieźć. Potrzeba mi prócz Was, jeszcze i proszków na febrę, potrzeba na feapient pocztowego i katalogów ogrodnich. mianowicie tych zeszytych, jeżeli się u Was znajdują. Co do interesu panny 3trzyżydzkiej nie mogę na niego odpowiedzieć dopóki nie będę w Pc znaniu, –iusicie panie wiedzieć, iż żyjemy w wieku, w którym się nic nie robi bez kubany} musicie mi więc panie powiedzieć co rai da panna Strzyżyńska, co mi da panna Mineta, co Ty mi dasz, ale przestrze–| gam, że od Ciebie mi trzefca czegoś nowego, a nie zwyczajnej sztuki une piece de benefice.

Mniej kaszlę czyli raczej mniej mnie dusi od czasu jak nie jest€ w Twoim towarzystwie. Gadaj sobie co chcesz, ja lepszego nauczony, już nigdy ponad borem z Tobą nie pójdę i dzixtfi ranie tylko, że z Tobą pączki jadłem, boć to stworzenie rodzaju żeńskiego otruło pana Lafarge w pączkach. Pani Niczkowska kazała nad lasem w łeb strzelić swemu mężowi.

W tym miejscu mój sekretarz zwraca moją uwagę na to, iż nie masz chwili ani w dzień, ani *vi* nocy, w której by Ewowa córka nie była ciężkiego grzechu popełniła, i opierając się na Arystotelesie twier–| dzi, iż każde stworzenie wedle właściwej mu natury oceniane być powinno, ż* nie godzi się wymawiać orłom ostrych szponów ani wilkom ostrych zębów. Że więc trzeba uważać żonę obdarzoną w ostre szpony i zęby jako utwór niepojętej woli Bożej , i z taką wymową przemawiał| do mnie mądry mój sekretarz, iż postanowiłem puścić v; niepamięć zdrożności plemienia Waszego, a przyjąć głę jako najmilszą bestyj–kę, której nieskończenie rad będę. Ale przywieście Hichała, bo bied–|

ny Jakub sam nie wydoła,

/Dopisek własnoręczny:/ Ściskam Cię najserdeczniej. Wszystko co wyżej powiedziano mały Cerkiewicz sam skomponował. Przyjeżdżajcie rychło.

Dz

Zapadek i papieru nie mam.

Hb. proszki na febrę.

U

/k.438 – autograf/

/Kórnik, /

SZELMO BESTIO GAŁGANIE – to są próby pisma.

Przyjechaliśmy dziś z Jasiem i Tyś tu miała być, a nie ma Cię, więc odczytaj sobie próbę pisma. Do Kórnika musisz koniecznie przyjechać, (między innymi bo czeka Cię tam prezent, na który się 15 razy obli-**Jossac** żniaez, W całym domu nie marny nic tyk ślicznego jak to co tam zobaczysz.

Dziś i jutro egzamina. Na przyszły tydzień kucharz mi będzie potrzebny. Przygotuj z 3 półmisek srebrnych i te dwa wielkie blafry do ryb, i kuferek z sztucami. Można je dać furze, która w niedzielę przyjedzie. Ściskam Cię serdecznie.

piziai iuchizlizio – próba kursywy.

/k.439–440 – dyktowany Cerkiewiczowi/

/Kórnik,

1350/

Moja Ilaino! Brzydko o Tobie słyhać, łowisz rai o jakiejś odezwie w "Gońcu", ale ja z Duchem Sw. nie jestem tak obeznany, aby rai podszepnął co się znajduje w piśmie, którego mi nie pokazują. Powtóre, wprawiłaś ranie w wielici kłopot nie przysyłając rai rysunków przecie cia, tak iż nie wiedziałem co ma dziś rano począć z cieślami. Odsyłaj im je jak najprędzej.

Teraz Ci powiem o moich srogich biedach. Sam diabeł skusił obywateli pleszewskich, że ranie obrali deputowanym do pierwszej Izby, co ranie już raz było spotkało w powiecie węgrowskim; tura byłem odmówił, a tu dalibóg, rai się przyjąć nie chce. Jestem jednakże w wielkim ambarasie co do sposobu odmówienia. Teraz chodzi o co do innych kłopotów – już jedno okno było odwiązane, ale się okazało, córa dawniej przeczuwał, że podział na równe części jest niewyjąłiwy. Muszę więc kazać rozbić już skończoną robotę jednego okna, a przy tym nie wiem czy przez to wszystkich zadowolnię. Nawet stolarze mówią mi, że mam rację i już drugie okno podzieliliśmy podług nowego stosunku, to jest, że dolna część będzie miała 4 szyby, górna dwie. Dawniej miały mieć obydwie części po trzy szyby. Jednakże z wszystkich złych nowin jest ta, że cała ściana sali od strony biblioteki jest tak zupełnie zepsuta i tak samymi gruzami muru, że będę ją zmuszony zerwać od góry do dołu.

Miałem wczoraj komisję sądową u siebie. Powiedzcie mi stworzenia żeńskie, czy tu będziecie w niedzielę. Bądźcie zdrowi i ciescie się moim błogosławieństwem.

D*apres le propre mendenent de sa Majeste pour copie conforme.

Cerkiewicz. /Dopisek:/ Bie trzeba robid podziałek do okien jak dopiero w Kórniku.

*

/Adres:/ Jaśnie Wielmożnej Pani Hrabinie Działyńskiej w Poznaniu

/k.441–442 – autograf/

/

1

Kórnik,

850/

Duszko! ./ ten moment odbieram list od Olizara. àpomnij się na poczcie i gdzie zechcesz, nareszcie u aamego Olizara, możesz nawet do niego napisać składając na pocztę brak przezorności v; zażądaniu rewersu. Zmiłuj się i uratuj ni te pieniądze. Ściskani Was,

/Adres:/ A i–Iadame la Gomtesse Działyńska a Posen,

/k.443–444 – dyktowany Cerkie\viczowi/

/Komik, 1850/

Jała to dziwna myśl Twoja, że Oli żar odebrał Twój list i z powodu – lego stylu nie przyjął pieniędzy, a jednak je zachował. Ja myślę, że nie musiał odebrać mego listu, boć inaczej po prostu by skradł pieniądze. Proszą Cię bardzo, żebyś mu posłała rewers pocztowà/y albo jeszcze lepiej koperty niego listu, na dowód, że mu pieniądze posłałem. Sara list możesz zjeść w kaszy, a pieniądze schować do swojej kieszeni, ale nie do Twojej. Nie mówisz ani słowa o tym moim wyborze do pierwszej Izby, ani jak to uważasz, a raczej jak drudzy uważać bądą moją odmowną odpowiedź. Nie wiem z kim byś pogadać o tym mogła, tã już napisałem, ale bytn chciał z Tobą się o niej rozmó–l wić, a czas upływa. Czełam na Was jutro na podwieczorek, przy jedzcie | na dwa dni. W poniedziałek będzie procesja inoich okien, na którą Kas zapraszam. Rysunek tychże dopiero tu na miejscu potrafisz dobrze| uskutecznić. Bardzo się b<|dę cieszył jak się popiszesz dobrze. /Ja znać z także część oranżerii. Ściskam Was serdecznie.

/k.445–446 – autograf/

/Berlin, 18 marca 1850/

Moja Mamo! Byłem u Jasiowego generała \t sprawie mieszkającego naprzeciwko nas. Sprawa źle stoi, a od niego ratunku spodziewać się nie można. Byłem i u przyjaciela tego, o którym mówiono dai–miej, że się starał o Ełizę. Zdaje siss przekonany, że się za łby wezmą i przyrzeka mi posiłkowanie i przypiski do moich ar–jumentów.

Jutro rano wyjeżdżam do Erfurtu, gdzie stan«| na godzinę 5. Dziś w nocy ani razu nie kaszlałem. Jaś zdrów i bądź jak bądź, nieźle mu idzie. Ten druk Cieszkowskiego koniecznie mi potrzebny, pisałem o niego, iłówią, że przed 24 ani myśleć o przyjściu do słowa. Bądź zdro–j wa. tfeidhass na widok mego medalu krzyknął – "Dam za niego 10 lui–dorów." – Bądź zdrowa.

/.liejsce i data z pieczętki pocztowej/ /Adres:/ Iladame le Comtesse Działyńska a Posen.

/k.447–448 – autograf/

Er/furt/, 20 marca 1850.

Moja Mamo! Dziś się rozpoczęły czynności niemieckiego sejmku, ale wczorajszy dzień był dla mnie daleko ważniejszy. Nasyłano nas zaproszeniami, a ja nie znajdując tu żywej duszy mówię KOnigkowi

– "pójdę, na wieczorną zabawę ofiarowaną przez miasto w Erfurcie deputowanym niemieckim." – I idę. Tam stanąłem w drzwiach czwartej czy piątej sali. Totem po chwili stawa za mną nowo przybyły jegomość, wysoki i prawdziwie napoleońskiej twarzy. Podobał mi się i coś mi w ucho szeptało, że ten do niemieckiej śmietanki należy. «ięc po chwali mówię Permettez moi de vous

ceder ma plu.ce" – CL on odpowiada – "Je suis parfaitement bien et je vous le remercie". On się cofnąłem jednak i pytam się sąsiada – "Któż jest ten jaieorderowy, ale tak poważny i niezmiernie imponujący jegomość?", uipowieaż – "To generał Radowitz, najwyższy rzęca sejmku erfurckiego." i oszeda. em więc w kącie przemyślując o sposobach uzyskania audiencji przed stanowczymi czynnościami sejmku, a wtem nawija mi się i rankenberg, były szef sądownictwa Księstwa. Mówi to, mi w tym moim życzeniu, a on chętny i niezgrabny ofiaruje mi się do prezentacji, i kiedy o tym rozprawiamy, Radowitz odważy się i sam jeden ku nam zmierza. Mój rankenberg wyskakuje z oświadczeniem gotowości do mojej prezentacji, Radowitz ją przyjmuje łagodnie dla niego, grzecznie dla mnie. Ja zaczynam od oświadczenia, iż nie mając honoru znać go, przed chwilą ustępowałem mego miejsca osobie, której ostatecnie nosiła cechę prawa do rozkazywania i że cieszę się, że się nie zawiodłem, że miałem zamiar proszenia go o audiencję na kilka minut. I wtem zaczynam od wykładu rzeczy jakbym miał audiencję. Ten wykład trwał z godzinę z przerwami repliki i odpowiedzi. Z początku poważny zrobiłem wniosek odroczenia sprawy naszej do dwóch lub trzech lat, jak mi. to się stało w Berlinie z parowca.

k.447v– c.d.

tej propozycji nie przyjął. Itenccas rozpoczęła się zwawesą dyakn sja i powiedziałem wszystko co miałem nu sercu. Wśród wykładu mego skinieniem i\ki oddalał gwiazdami okrytych generałów, patrzył mi się w ocaj jak jastrząb, a jakoś wzroku nie uchylileś i przyszło do tego, że mu powiedziałem: – "Żyję s chłopami i ich duchem jestem przejęty, a przy tym na ziemi polskiej nie znam lepszego odemnie szlachcica i moje oświadczenie uważaj pan jako jako wpływ tego połączonego ducha, to jest ducha całego narodu polskiego.¹¹ – figurował w mojej mowie i Jan Działyński i ziemie pruskie,! prawa narodów, i wszystko co Ci czytałem. Wszystko to na nic, na. darmo. Odpowiedz: "iile wam radzą, to wasi nieprzyjaciele; oni ehcą waszej zguby, my waszej obrony w połączeniu z nami.* Odrzekłem, ie doUrodsiitgstwa oparte na złamaniu traktatów nie bąd;* nigdy u zius innej nazwy nosiły, jak gwałt j że takiego aktu nigdy nie podpisy i etc. eto. etę* Irwaio to wszystko niezmiernie cUugo i rozeszliśmy się po jego oś*ifcidezeniu, że przyłączeni* jest stanowcze, LQ tylko o reszcie Księstwa mogła by być mowa; a mujej odpowiedni, że nasz naród apólnia klaski swoje znosił i aż uo chwili onych. pomsty te znosie bidzie.

iaechàc àrzeciwko nam wytryskuje im wszystkim z oczów. Dziś byrio otwarcie. Lo ostatniego, czyli z biura weryfikacyjnego nale–1 ż t; , kutlJ.em losowania, skąd wynika, że niejeden dzień tu posiedzą, nim przyjdą do możności mówienia. Protestacja albo raczej deklaracja moja ,lest potowa. Dziś i jutro piszę do lorda Palmer–stoan i generała La ilitte, żądając ich pośrednictwa co do utrzymania traktutów prses Pranejà i Anglią zaręceonych. Ie moje wy zaraa prześlą do gazet. Jakże szkoda, że moich sekretarzów i radców atanu tu nie masz, bo na trudno to wszystko ubrać i u–ciosać jak by się należało. Wszakże papieru i pióra nie zaàlowałe«J

Idę do Radziwiłła, z którym 3uż w zgromadzeniu dużo, –>le tylko] o Izi mówiłem. Bądźcie zdrowe. Jakoś się wygryzę.

/Jc.449–451 – autograf/

/Krfurt, 26 aarca 1350/

Moja Łluaol Piszę do Ciebie tę parę słów abyssie ze oaa oeją boleść usielili. P© rozprawach całe godziny trwających z

atrami i pre«yidentaai do tego śM przyszedłea rezultatu* iż małem jto eświauczenie wàrazae, że nie cheą się wiązać traktatami, że ich celem jest z uwzglądnieàiea osób, wytępię polską narode–wość i tej nie więcej pr2yznaó_f j*ik to co Wendoo się należy. Że KorEanowie opanowali Anglią, àrancuài Lotaryngię i tę trzymjà

" N,

bez względu na narodowość, że Guyby àsięstwo było niepodległe, ‘ to by mu wojn<| wypowiedzieli zięby je zdobyo i zgemanizowaó,

Do głosu przyjść nie mogłem i jako ostatni fawor uayskałejD odczytanie protestacji w innya celi przeżeranie napisanej. To się dziś 26 odbywa i tegoż dnia jad<i do Drezna, ale z przyjazdi moim do #as o dzień się spóźnieę. I>ziś będę nocował v Lipsku* Protestację oddałem bez przypieku. Bądź zdrowa,

lk.

/Miejscowość i data na pieczętce pocztowej/

/aderę:/ A Hadaae la Comfcesse Działyńska, par Berlin a Poeea,

/k.452 ••– autograf/

/Poznań /

Moja Maminerinowa! Miałbym sobie za wielki grzech, gdybyś Sie miał odwołać od tej biednej Zizieli w czasie, kiedy jej jesteś potrzebna. Ale u iuatg strony aachodaą takie okoliczności, w których Swoja interwencja i dla drugich mogła by być potrzebna*

\

W soboty na nać tiUaià w Berlinie u Jasia żeby z nim ułożyć plan jego przyszłych czynności. Gdyby to mogło być, to przyznaję, że bym ftig si–g rad z lobià tam spotkał. Jest to bowiem bardzo stanowcza chwila, tam by sià udacydowało Osy Già odprowadzę, czy pojedą do mojej siostry. Jaś zaś jeżeli otrzyma tirlop, to mu dniè bada ściśle rachowane tak, iż rzemiennym dyszlem nie potrafi jechać, a UiajśjC sit» rozpatryć i w Paryżu i w Londynie, a może zawadzić o moją siostrę, to 4 tygodnie nie będą zbyt długie* Jeżeli urlop uzyska, to bym chciał żeby natychmiast wyjeżdżał, żeby jeszcze* zastał w Paryżu ks/ięż/ną Adamową, która się do wód wybiera.

Kończę dzień w poniedziałek. Winęte dziś zabieraa do Kórnika, a as wszystkich ściskam z duszy serca. Niech Izka noją wnuczkę oderanie uściska, będąsią starał o odwiedzenie ją w tym roku. Au revoir. Napisz zaraz do Jasia co oyślisz robić*

Dz.

/k.453 – autograf/

/Kórnik?, 1850/

Bardzoś dobrze zrobiła, żeś pojechała • ojcem, to urn się, «e wszech miar należy; tak byłem pewny, że to nastąpi, że fwdj list czytałem jak starą gazetę,. Ja bym rad żebyśmy si\$ aa dobre osiedli w Kórniku, a że mieszkanie jeszcze nie gotowe, więc mi i nie pilno Was widzieć* iyxo Uie, u 10 proszą, żebyś Judzi nie ewatała, j Szczególniej z JTwoją rodziną. Irdayay* w tym roku miała wracać, to nie warto przed ś/więt/ym/ Mehałem, kiedy Jaś skończy swój rok służby i do szkody bidzie wątpić, pojechałbym do Berlina naprze* ciwko «as« wiekom tu xu ks. oapieżyn%. Funetka chce jej się ustąpić i mieszkać w pokoju przy ogrodzie. Ona tu zabawi parę tygodni dla kupna dóbr, Jtómów ojcu żeby i on tu kupował. Wykupienie czynszów bardzo ułatwia i ustala, teraz u nas wszystkie nabycia.

itebry już nie mam, jestem zupełnie zdrów, tylko krzy*« mni* bołą. Ściskam Was serdecznie. Wystawa się dobrze udaje. Adien.

Nb* Portretów nie kupuj, a najmniej Augustówj bitwy by warto nabyć» zwłaszcza chocimska. q.ui a aussi un p ndant. Ale to nie fach.

/Adres:/ À Madame la Gomtesse Działyńska aee Csce Zanoyska a Yienne, Joeeph Platz, Palphisches fiaua*

/k.454–455 – autograf/

/Poznań, 31 maja 1850/

Moja Maminerinowo! Odebrałem od Ciebie list z zarzutami z powodu mojej niecierpliwości co do Swego spóźniauia się przy wyjeździe z Poznania. Otóż takie BOje tłumaczenies S_q osoby, które aa widok poziomek lub myszy, lub kota etę i etę. dostają ogłósei lub diarii; zdaje się, że ludzkość każe tałin chorowitym osobo* nie pokazywać ani poziomek, ani myszy, ani kota – o tg więc ludzkość i dla siebie proszę* Przydałem Ci jeden, dwa i trzy dni do czasu wyjazdu przez Ciebie wyznaczanego, a kiedy fobie tych dni, tak nareszcie i mnie cierpliwości nie starczyło*

Teraz co do dalszych wypraw – prosiłem Cię zęby nie bawić jak i dzień w Berlinie i podług tego zastosowałem BOją prośbę o urlop,) a u dowódcy jbu&a kompanii Jasia stanąłem w nieładnym świetle.' Żal mi, że z Wrocławia nie pisałaś do mnie, kiedy stamtąd wyje–dziesz i kiedy w Wiedniu staniesz.

Dziękuję Ci za rysunki, lubo już nie w czas przyszły. Cybulski zrobił był rysunek najpiękniejszy jaki sobie wystawić można, jest to najszcześniejsza mieszanina got.yckiego i indyjskiego; będzie . i wystawa i wieżyczki jak z drugiej strony, ale ozdobniejaze. U'est la plus belle at la magnifique chose que j*aje vn.

A wielkJUo ambarasie jestem co do szkoły. Żądają 3 klas, ale za~pieniądze, bo ministeriua zezwoliło na ten nakłmd żeby nie przyjmować domu darmo, ale teraz czy dać część domu , czy nie? Czy cląc na górze, czy na dole? – Yoila la question, napisz mi Twoje zdanie o ty*.

jJsieci są v Kórniku i niezmiernie się cieszą. Wszyscy są zdre–wi. Pisz do mnie co myślisz robię, a rób jak Ci się podoba. Ściekam Cię serdecznie, jak i moje dwie wiedeńskie córy. Adieu. Szykujemy tu wystawę.

%

/i–liejsC' –: i data na pieczętce pocztowej/

/Adres:/ À Madame la Comtesse Dzłałyńska nee Csse Zameyska a Vienne, Jtseph Płat z, Palphieeher %us.

/K.458–460 – autograf/

/Poznań, 5 sierpnia 1850/

Wczoraj odebrałem f woj list i zaraz na niego odpisałem, dziś mój odpis rzuciłam do szuflady. Już dawno wiedzieliśmy, że jedziesz do Paryża. Panna Wolff stamtąd była odebrała tą wiadomość. Prosiłem Cię o Twój adres do Paryża i radbyn żebyś tam czekała na ks/ięź/ną Sapieżyncę, która, przed 15 przyszłego miesiąca tam stanie, bo w przeciwnym razie trzeba by się wybrać na 7-mą czy 8-rną podróż od roku. Ale mam i inne przyczyny do tego życzenia.

Jaś już dużo zdrowszy, lubo bardzo słaby. Ściskam Cię serdecznie.

Dz,

5 sierp/nią/ 1850.

/Pieczętka pocztowa Poznań/

/Adres:/ Madame la Comtessa Działyńska par Berlin a Cologne, poste restante.

/k.456–457 – autograf/

/Poznań, 6 sierpnia 1859/

Moja Mamo, jedź sobie do Paryża pod tymi warunkami: co dzień 1/2 w łózkU o 10 ‘, reszta później. Ja do Ciebie napiszę skoro wiedział dokód*

Uciskam *ae serdecznie. Pierwszy list był pisany w chwili niecierpliwości.

Dz.

/Miejsce i data na pieczętce pocztowej/ /Adres jak wyżej/

/k,460–461 – autograf/

/Poznań, 12 sierpnia 1850/

Moja Duszko! Chcesz dobrego listu odemnie. Powied*że mi co może być lepszego jak srogi gniew męża, kiedy go żona na chwilę opuszcza, a to po 25 latach pożycia. Ja się dziwię, >e Ty obcz} na, nie upominasz siu o jeszcze większe dowody mojej niecierpliwości, a więc i miłości, pomny na tę Moskiewkę, którji konieczni* chciała być bitą, a Ty, drogie dziecko, chcesz mieć saslugi a uniknąć nagrody. Ja wyznaję, że mi palce świerzbią, bo gnam i oceniam Twoją wartość, a wypłacie Ci się nie mogę, tylko słowaai, O święty Wawrzyńcu, pod którego firmą kotlety się pieką i !«•«–czyzna swój owoc dojrzewa, udziel mi choć jeden z syabolów twojej opieki, abym tę kochaną Celinę opatrzył według potrzeby, I daję, Ci słowo, że coś odpowiedniego wymy*ię, jak: 1–mo – nie będziess dobrej myślęj 2–do – jak nie pójdziesz co dzień spad o 1/4 na 11, Gdybyś była/1–szy Twój pobyt w Paryżu przedłużyła, sama prisyzna* jesz, że byś była umarła. Przyjechałaś zbiedzona, schorzała, po kilku tygodniach przyszłaś do siebie i żyjesz, i na podziękowań!! Panu itogu głupstwa robisz. Ja w Paryżu widzę prawdziwe niebezpieczeństwo ula Ciebie, ks/ię/żna Wirtemberska, Cesia, fwoja siostra, fwój brat strawią Cię z biedą moją i Twoich dzieci. Ja rozpaczam nad tym, złości nie mam, przez słabość ulegam, ale nuż mnie Pan Bóg za takową skarżę.

•kiedy już tam jesteś, to radź się i Ty doktora, ale pamiętaj, że pijawek przykładać nie pj?zwałam, ... /fragm. zdania zamazany/, Pan Brzozowski otrzymał paszport do Paryża. To mi zapewniła pani Róża, która wczoraj była w Kórniku z 3–ma córkami, Star»à–Żółtowska i matka – pani Róża są v,' ciąży. Teraz ja Cię proszę o odpowiedź" jŁ\decyzję, boję się Twego pobytu w Paryżu, a radby»

\ •••

żebyś się tam widziała z ks/ię/żną Sapieżyną i ks/iężnicę/ą I są,

/

%ślałem/je do Paryża odprowadzić, zwłaszcza gdyby się **stosowność*** tej podróży okazała w **Berlinie**, aż Tobą bym się **wrócił**, ale

/k.460v. – c.d./

to dopiero z końcem przyszłego miesiąca. Co do stosowności tej poróży i poprzedzających ją układów mówią mi, a iflianowicie Iza w Dreźnie, &ę rzeczy są mocno utorowane. Inna ewentualność byłaby ta, żeby Ty à się wróciła dosyć wcześniej żeby znów do Berlina się wybrać. Ja mam chętkę do Paryża, więc i w tym razie mógłbym po Ciebie pojechać, ale b; y pozycja moja była z pewnych względów fałszywa. Nareszcie miałbym mało czasu na obejrzenie się w Paryżu) bo bym dopiero po odebraniu *wojej odpowiedzi i powrocie StasiA–skiego mógł się stąd wybrać, potem by trzeba w Berlinie czekać, albo snów się tam wracać i tak koszty mnożyć. Nareszcie trudno by mi w tym miesiącu i Kórnik opuszczać wśród fabryk. Napisz mi zaraz co o tym mydlisz. Chciałbym w Paryżu i coś do domu sprawić, na przykład papier do Twego pokoju. Kominiek już sprowadziłem z Londynu bardzo ładny, ale niezmiernie drogi, a przy tym marmur przyszedł zupełnie potrzaskany. Krzątam się jak mogę koło Twego pokoju, ale tak był porujnowany i tak się zrobił wielki, że mu trudno dać radę.

Proszę'. Cię bardzo żebyś się szanowała. Cnota każe obowiązki wypełniać z poszanowaniem prawa pierwszeństwa, ja i Twoje dzieci mamy to prawo za sobą; a mówię Ci, że z wielu względów, trzeba by| Ci tu być. Teraz darmo, stało się. Cieszę się bardzo żeś mi o Jadzi przeciw coś odpisała, bardzo mnie tu straszono różnymi zabiegami około niej. Twój brat jest w kraju, ale nie był u mnie Twój ganek się robi przed domem, ale dzieło jest tak ogromne, że go nie skończę w tym roku. Robi się w sieni i komora aa **Twojej** graty. Chciałbym Ci na ten 25 rok zrobić prezent z wygodnego p< kóju. Ściskam Cię serdecznie. Pisz zaraz do mnie. Ulec się za 4 tygodnie zobaczymy.

Poznań, 12 sierpnia 1850.

/Adros:/ Madame la Gomtesse Działyńska nee c–ese Zamoyeka
a Paris, Isle i> Louis, Hotel Lambert.

Dz.

/k.462–463 – autograf/

/Kórnik, 29 sierpnia 1850/

woja Łuszkol Odebrałem fwo j list z S/ain/S Germain en Laid. Czemu Ty Koniecznie szukasz nomenklatur odpowiednich przymiotom •l¹ woje j duszy? .trzecież są aa. świecie sirwy, które nie mieszkając w .Swinemunda /,.. wyraz zamazany/ choć tan sirwowa gęba.

%sD|à*aosyc zdrowi, ale mi wczoraj dwóch mularzy dostało coś podobnego do cholery, moje sławne krople 10 potem 5 i. znów 5 lig. aauaoriiian caustici w letniej herbacie uzdrowiły obydwóch. ‘ylku jedynak, syn naszego Górskiego umarł dla braku tego start nią. Uńoroby tu mocnu panują, ale śmiertelność jeszcze niewielka,! wyjąwszy na muchy, które niemal wszystkie powymierały. Powiadają,) że są w po&ejraeniu, że je papież wszystkie wyklął e powodu, .

mu jedna na nos usiadła.

,l / Zrobiłaś àniepospolite głupstwo żeś do ^uasia [jjsała o jakiejś]

bibliotece uióàiac, że byłoby szaleństwem jej się spodniewa6. On potrzebował jakiejś ekskuzy w oczach rowienników, tę mu odjęłaś i od razu wszystko zepsuła. Zaraa sià poskarżył u prsiyjacidł o szafowaniu jego osoba,tak iż odebrałem list rzadkiej impertynam–eji od K5nigka, niby to na rachunek nieznanomych doradców Jasia* Jest to ponowienie historii Izy. Jaś myśląc, iż uczyni pr«ysłm&\$ krajowi /i tak by była/, sam by ją z siebie był uczynił. 3!yś ml wszystko jednym słowem zepsuła; szkoda i tym większa, że podobna

i "à

bez lekarstwa.

r

Posyłana te kilka słów na los szczęścia, boś mi nawet adrara nie dała. ‘i er aż co się Ciebie tyczy, poradź się bardzo mądrej

Sagę , nich Ci ta da opis stanu wewnętrznego, a to

\ • •

, ten zakomunikuj lekarzowi. Jak najmniej daj draznld

.,–macicę środkami, mechanicznymi, ale używaj środków ogóilnyoh 4

kalnych, jako to sit z bady, kąpiele żelazne, i to rób por«ftdnie, regularnie
i idź spa* w czas. Ły się śmiejesz z tego ci Łwoj«j

\

/k.462v. – e, d./

siostrze piszę. Uad itwoia usposobieniem płakać by można i będą kiedyś Twoje dzieci płakały; z zajezdne;) àkarczmy T wag o serea wyrzucasz nieraz domowników, zęby gości przyjmować. Szkoda i to

niedobrze, ale religia àobiet każe im tylko zrzekać się tego, o ci

co nie dbają: nie bodziesz miàaa jadła w p.ost, choć ± to szkodzi,!

bo o miàso nie dbasz i o zdrowie nie dbaaz; bodziesz do drugiej wlnocy bawiła u Skrzyneckiego, bo Cià to bawi i także o zdrowie nlel dbaaz; do męża nie pisujesz i nawet mu adresu swego nie dasz, bo Cià nie bawi, ale o świcie pójdiesz na kantyczki, na msze, proce] sje etc. bo Uià to bawi. Zresztą już ni e ' wiem co i z sobą począć, wywróciłaś rusztowanie, jakie z biedą byłem postawił, nie| inyslà wiàc już ani do iSerlina ani dalej jechać,, wypada Ci wiec

I >vl.

myśleć o powrocie. I Adaś jedzie w obce strony. Ja pojmo wałem, że moyn jechać po coś do Paryża, ale do Chał! ot, do Syt Germain, to przechodzi moje pojecie. Gdàrbyż też te panie raczej w Stęsze–

\
wie zamieszkały, powietrze zdrowe, ksiądz blisko; ś to bolesne uczucie jakie w całym kraju sprawia obraz per ejjrynująęych dam polskich. Ukoił by– sià nareszcie i niex wołał proletariusz: – "Jak inają grosz i choćby pół grosza, to je diabeł kusi żeby i ten obcemu zaniósł, i ciiabeł im si<j wypłaca oddając nas hurmem obce–

mu". Twój ojciec, Twój stryj, ks. ii/onstanty/, Twoje ciotki,

X Twój ziać – wszystko to na ziemi obcej, ale tam nie miejsce dla

moich. Oj moje panie, pocciwiej by było tu gàsi paść albo się czego lepszego uczyć, jak tam wywozić prostotę polską i zamieniać ją na francuskie błazeństwa, iiađz sie zdrowe.

Jaś dłuài robi i źle

płaciłem za niego nad pensję przeszło 1200 zł. 29

ociskam

Ciebie i Jadzią,

ale nawet nie

wiem gdzie adresować.

pieniężmi rządu, w tym miesiącu za-
revoir. Dz.

tionl #0

atribue la grandeur de l'Amerique ot le bonheur domestique, pre-
à

/k. 464–465 – początek własnoręczny, dalej, od słów:
"Zdaje się, że trwać będą..." – dyktowany synowi Janowi/

Szczecin, d./ września

Moja %mo! Lyktuję parę słów do Ciebie Jasiowi, którego przyjechałem tu odwiedzić na dwa dni. Został podoficerem i postarał się o wykomenderowanie go tu do robót oblężniczych. Zdaje si\$» że trwać będą niemal do końca miesiąca, a że księżna Sapieżyna dla ciężkiej choroby, po której jej zresztą już daleko lepiej, może nie tak prędko opuści Krasieczyn, więc byś na próżno na nią czekała w faryżu, pragnąłbym więc, żebyś nareszcie koniec położyła Twoim peregrynacjom i prosto jechała na Berlin do Szczecina, gdzie Jaś mieszka, Hotel de Prusse chez monsieur TruchSt. Ale niech Twój wyjazd nie przeszkadza Jadzi do widzenia wprzód w Paryżu wszystkiego, co widzenia godne. Za pośrednictwem pana Konstantego moglibyście być w Jardain des plantes i prosić o udzielenie 3 le. ie coś nasion drzew egzotycznych, zwłaszcza koniferów, a miałybyście kalifornijskich i tych z północnych Chin. Moglibyście w tym interesie być i u pana Janin, a kiedy Ci ojciec otworzył

kredyt, to go użyj żeby kupić dla Jasia porządny etui de mathématique i

matériau pour les ingénieurs. Niech będzie w nim miara metra, a taką samą miarę kup dla mnie., Są one zwykle z słoniowej kości, składane, trzy stopy długie.

Około Twego pokoju pracujemy, kominek Ci sprowadziłem z Anglii. 3?ókJ bidzie wygodny. Jaś już zupełnie zdrow. Ciebie tyłki >.

prosimy –żebyś się o zdrowie starała swoje. Ściskamy serdecznie, oraz i gałagana Jadzię, który do nas nie pisze.

/Dalej list Jana:/ àochana **amo! Gdyby Mama miała kupować dla nńpiie narzędzia miernicze, to bym bardzo prosił, żeby się Mama cb–Ciała przez kogoś w Londynie i w Paryżu dowiedzieć, wieli by koszt*tov.ał zbiór wszystkich narzędzi mierniczych w skrzyni, jak n\$.’ kiedy się z Londynu stolarskie albo ślusarskie sprowadza naczynia. Za

drogie by to zapewne było, ale chciałbym bardzo wiedzieć co by
dba mogło coś podobnego kosztować. W zbiorze taki i pudełko z
cyrklami. Same cyrkle kupować to* prawie wydatek dobry na prezent, ale
za drogi na obstalunek, bo bę-

dzie kosztowa, jeżeli dobry zbiór, 50 talarów albo może i 80, a nie
Jaędzie i 10-t&4 części tego zawierał, czego potrzebować

/k. 465 – c. d./

. Ordyby można dostać skrzynką z narzędziami dla inżynierów wojskowych, a razem i dla cywilnych, to by był wydatek większy aa| raz, ale oszczędziłby dziesięć pojedynczych bardzo znacznych. Chętnie bym się i ja do tego yrKygyyTłtt wydatku przyczynił, gdyby ffama moją część naprzód wyłożyć toć chciała. Przepraszam, że szydłem, które mam w rt–ku, lepiej nie piszę, ale trudno, spr&e–ciwia oià to naturze narzędzia mego,

Ściskam serdecznie! Moje poszanowanie proszę ałożyć księciu i wujaszkwowi Mładysiowi i wszystkim, których mam zaszczyt znać, a nie wiem czy są obecni*

Jaś Dz.

/Adres:/ biadanie la Comtesse Iziałyńska.

/k.466–46? – autograf/

/Poznań, sierpień 185H/

Moja duszko! w ten moment odbieram Twój list. Przyjadę do Was i będę się starał o poBwolenie towarzyszenia księżnie Sapie*yii«. Pisałem Ci już raz, że ona mnie naprowadziła na myśli, których prawie nie śmiem wyrazić. Ona przypuszcza możebności tak nadawo–czajnie pochlebne, tak zaszczytne dla nas, że one mi się szklnią przed oczami. Mów z fwoim wujem i zapytaj go się czy to prawda, że on, który wszystko poświęcił dla sprawy kraju dlatego, że jeat dobrą, dałby i córkę swoją Twemu synowi dlatego tylko, że jest dobry. Trzeba Ci tego zapewnienia aby mnie i Ciebie upoważnić da ułatwienia sposobności poznania się stronom interesowała. Móitf raźnie i odpisz mi wyraźnie. Pan Bóg odmówił memu pocziwemu ojcu radości uściskania Cię jako córkę, musisz być tam na górze dobrs* zapisana, jeżeliś dla mnie wyprosiła to tak wielkie szczęće!e. Mów Bez ogródki. Gdyby ks. Adam był dziś jeszcze panem na Puła może byłbym mniej amiały, a jednak mam go *X*JK właśnie dziś ca **da**–leko wyższego nad najzamoaniejssycb, panów. I gdybym dźwigał k jego ojców, a on był wygnance* takim jakim jest, to byłbym te k ny złożył u nóg jego, spełniając życzenie Jana Kazimierza – "Ni ją bierze najgodniejszy*.

Moja duszko, mnie oczy zalewają się łzami. Rób jak chces, **al*** nawet pozór podstępu nam nie przystoi. Ja sià pocziwie zachował Lył tu Acłam Potocki na ślubie Leonia, powtarzam Ci moje słowa do niego wyrzeczone: "J*ai vu la p–sse Iza Czart/oryska/ dites au file de m–er Alfreu votre coisin, que sera liche et grand seigneur qu» je n« connois personne au monde qui puisse apporter plus d'ho •t de bonheur dana une maison Polonaise que cette charmante et illustre fille de prosiript.,^H

Moja uuszko, uściskaj odeanie pannę Cecylię i powiodą jaj, i* u niej. àiecb. «as Pan Bóg KU celom swoim kieruje. Ja bym się

/k.468–469 – autograf/

/Poznań, sierpień 1850/

Woja najdroższa Mamo, od wieków do Ciebie nie pisałeś, bo ni« miałem chwili swobodnej myśli, a obawa, trwoga, smutek przebijają się* jednak I w pierwszych słowach, mimo starania o pokrycie tych wrażeń. Nareszcie wiesz, że kiedy mnie boli, to krzyczę a xta mówić nie mogę. Otóż chciałem Ci igwfcs wyeskamotować ten obraz mojej duszy. Tak się więc rzeczy działy: nasz en face, któremu my żywność dostarczali, po długim osiedzeniu w szpitalu wrócił się na dawne stanowisko. *Tam* go niepokój i – jak się zdaj* – wi«śà ci o 15–stoletniej karze tkThrasu fortecznej, która go czekała, doprowadziły do szalonego pomysłu spuszczenia się na linie .8 okna swego, wśród jasnej nocy i jarmarku na bruk rynku poznańskiego, Wystaw sobie, że go szyldwach zdybał frM«gyii wiszącego jeszcze

nm linie i w zadumieniu pobiegł do podoficera, ten do oficera* tak że cały odwach w ten moment wybiegł, Rflstow korzystając z minuty czasu, bosu puścił się Wrocławską Ulicą mimo ścigania i na zakręcie ulicy zginał z oczu ścigających, a od tego czasu nikt nie wie co się z nim stało, w dwa dni odebrałem z Szczecina i niby] to z pokładu okrętu angielskiego wiadomość listowną, że się tam dostał, asie tu nawet policja, której mój list zakomunikowałem,

i i>

"

nie wierzy w prawdę tego pisma. V nocy zaś tego dnia, kiedy ucit tak straszny zrobił się rejwach po ulicach, że nie mogłem się wstrzymać! od ciekawości wybieżenia aa miasto. Wystaw sobie tyta–lierską służby po wszystkich ulicach, wszędzie rozbiegłe wojsko napastujące, egzaminujące tak, że po krótkim spacerze około północy wróciłem do siebie z przekonaniem, że zbiega nie mają, ale w najstraszliwszej trwodze o przyszły jego los, bo w oka mgnieniu wszystkie bramy miasta były Bfaaflismini wojskiem obsadzone, trole jak tyralierka służba po wszystkich ulicach rozsypane; widziałem, że wieczna niewola albo straszna śmierć czeka protegowanego fantazji mojej, a ta obawa dzień w dzień się wzmagala

/k.468v – c.d./

K8nigk był wyjeenał do wód nad rankiem tej pamiętnej **noey**. Dotrzymanie placu poczytałem sobie za obowiązek i tak wzięła i wszystkie kłopoty na siebie. Dziś dowiedziałem się, z bardzo dobrego źródła, że już jest bezpieczny na dalekiej ziemi* Sak sarna X±KSX najlepiej wiesz, nie przyczyniliśmy się do teà ucirocki, ale jakoś cudotwornie si\$ udała i młynny kamień spadi mi z piersi.

Aiedy to sià działo, zajechała do nas księżna Sapieżyna z J«ą Czartoryską. Przyjmowałem jak mogłem w Poznaniu* potem były v Ki niku. Podobały im si\$ te ruiny i niektóre rzeczy już po Twoia wyjeździe uskutecznione, i były rozmaite gawędy z Twoją ciotką i w tych gawędach mówiono o korzyściach i zawodach wczesnego sanàecia.

/k.469v.

W domu murujemy na gwałt, mam nadzieją, że zastaniesz f woj pokój gotowy. sufit bidzie bardzo piękny i drzwi ni e zł e, dlatego umiej żałują iwego murku, który zastąpimy wystawą nie dochodzącą do sufitu, prssez co i ta spelunka bidzie jatniejsea. Mam także nadzieją, że łaskawym okiem Doglądać bodziesz na arcywspaniałą wystawà przed domem, bo zawsze Ci ai<j chciało coś florenckiego. To co sy. robimy jast indyjaie i tylko 3 łokcie głębokie, ale dosyć i.eby od wiatru zaBiania<(, a że sklezione, wi<jC i od deetz Lubo ta sià fiardo zdaje, ale ja nie znam spanialszej budowy, by mnie od niej nie oderwano, bo niezmiernie na ranie zęby ostr«ą» Miecha i nawet ta pierwsza nyżowata pysznie sià trzymają.

Leouce si% żeni 14, mam mu dać powóz i konie, i zawieść go do Poznania na pierwszy nocleg do naszej karczmy pałacowej* kronika powiada, że tam nie bidzie przelewu krwi chrzęści jailskieJ et que la demoiselle sera tout au plus traitee au princeau. lądź zdrowa, ściskam Ci55 serdecznie i moje Jadziatko w nos Au revojff.

/k«47Q – autograf/

/Szczecin, wrzesień 1850/

Moja Duszko, wskutek mojej podróży cło Szczecina rzeczy aif
ssaai nie odmieniły, isiie wyjeżdżaj z Paryża, czekaj na mnie, a mniej na
nowe listy. Piszę do księżny Sapieżyny z prośbą, przed końcem tego
miesiąca nie zjeżdżała do Berlina, abyffi miał sposobność zaprezentowania
jej non petit neveu. Ściskam Cif serdecznie, bo nie mam ani minuty czasu
do dalszego pisania* Bard*® kocham.

Stary pies Dz,

/k.471–472 – autograf/

/Brfurt?,

1850/

Moja i^viaino! Bardzo mi amutuo, i,e po dziś dzień żadnej * Waa nie przyszło na myśl mnie choć jednym słowem pozdrowić. Ala sza o słowa, prosiłem o awa na stole pozostałe dokument*, łem o przesłanie listu do Cieszkowskiego i o skutek czyli wiade~ mość skutków tego mego listu. Wszystko to mnie zawiodło i gdyby nie wiadomość usyskana przypadkiem u Radziwiłła, byłbym był. w ni< możliwości uzasadnienia wniosków, bo przy pakowaniu zapomniano o tej najważniejszej części moich manatków, àokazało się, że dla nadania wagi mojej już nie protestacji, ale deklaracji, muszę esi kac ukonstytuowania *mtą* Izby, to jeat wyboru prezydenta* tem d'agę był àrankenberga, pod którego dyрекcją sztuka e mojej strony nie byłaby się udała. Może jutro, może pojutrze, t© jaflła w poniedziałek lub wtorek zażądam głoau od nowego prezydenta, Posyłana Ci drukowany wniosek, ale go tara nie każ przedrukować

ani tłumaczyć przynajmniej do gazet, dopóki nie doniosę, ż* jut tu go złożyłem, bo niewypowiedziana niechęć przeciwko nas panuje.

Jeden poczciwy mi powieadaiał – jak waćpan zaczniesz od protesta-
 \ ' cji przeciwko nam, tak my będziemy protestowali przeciwko fobia

aadtsj, na prostej zasadzie, że nikt nie ma prawa wstępowania do naszej Izby, który naszej władzy nie uznaje.– Użyłem więc foray deklaracji. Sam Bóg wie, czy z tą przejdę. Jeżeli nie inaczej, te pójdzie do gazet. Ale ze wszech miar licha dla nraie nadzieja, a dla kraju żadna, za parę dni się to skończy* Ale po rozmowie z dym z nich diarii dostaję. i>ła przykładu Ci powiem, że mi Rad»i–wlłł mówił, że zapewne mnie Steintcker do fortocy wsadził, żeby

mnie uratować od polskiego ludu. Co tu *m* takimi ludźmi robię?

N Jak odbierzesz ten list, to już będzie po sprawie. Mnie się waji–j

stko zdaje, że mi przerwą czytanie dlatego dyleJpu * albo
do nas, więc nie protestuj, albo nie należysz, więc nie gadaj,
•àosłałem Ci przez pocztę nasiona i 2 do Inice, niech te Jak
najapieagniej PO .i da do CzłapczyiSskiego. ale niech nie sieje as
mego powrotu* - \ \

Ai.

/k.473–474 – autograf/

/Kórnik, 1850/

Moja Duszko! W ten moment odbieram Twój list. Proszę Cię, zaklinam Cię, każ Ci udać się natychmiast do najlepszego doktora paryskiego, weź człowieka poważnego nie szukającego sławy E eksperymentów /,../ fragment zdania zamazany/, ale radź się i czyń co Ci każą i baw jak długo będzie potrzeba, i nie trać ani jednej chwili, M.e radbym wyjechał przed przyjazdem księżnej Inny do Berlina. Gdybyś Ty była zdrowa, to byś Ty mogła odwiedzić księżniczkę Izę, jeżeli matce nie dadzą paszportu, ale dopóki nie będziesz zdrowa, o niczym mi się myśleć i mówić nie chce*

/k.475 – autograf/

/Strassburg, 18 listopada 1850

Moja Dussko, stanąłem w Strassburgu o pół do 12 w nocy. Kaszel mój został się, jak się zdaje, przy fobie, bo ani w powozie, ani tu w łóżku go nie potkałem. Przespałem 1-szy cug odchodzący do •Saden, więc dopiero o pół do 2-giej wyjadę, udybyś tędy jechała, co Ci bardzo a bardzo odradzam, bo zbyt się nagle i niewygodnie. Tu się w 1-szej oberży nawet kawałka chleba doprosić nie mogłem, a położywszy się, o 2-giej, o piątej wyjeżdżać trudno. Napiszę Ci o tym z Baden.

dostał się tam sztych miasta Grodna i la Prussiane, te trzeba oddać panu Cichockiemu. Idą na miasto, a mianowicie do kościoła, zachęcony katechizmem, który zastałem w kufrze zapewne dla mojej edukacji, Bardzo Ci ściskam i kocham.

W ten moment lokaj mi mówi: "M-r en malle porte on gagne a vaincre la nuit sans pouvoir ni pisser ni manger depuis Kanci jusqu'à ce que". wyjeżdżam w ten moment dosyć zdrow. Ściskam Ciebie.

/Adres:/ i Madame la Comtesse Iziałyńska a Paris, Hotel Lambert

K° 2, Isle St Louis /Tata na pieczęcie pocztowej/

/k ,4 76–477 – dyktowany synowi Jadowi/

/Berlin, 26 listopada 1850/

I4o j a Mamo! W ten moment przyjechałem do Berlina i wynalazłszy Twego syna dyktują mu; te kilka słów. Droga na Jrankfurt, Eise-nach i iariurt jest i przerwami i licznymi przeszkodami utrudzona,

niezmierny ruch wojska na niej się odbywa, a że nie idzie nocą,

–•/*’’ – •

wiãc w –Sisfeiaeljt mianem tylko wybór nocowania pod strychem albo

z obrońcami ojczyzny, Powtarzam Ci więc prośbę moją żebyś jechała wprcat na ilolonię do Berlina, ujmiesz sobie radości widzenia I«i na teraz, kt .pafei .zresztą zupełnie do tego przygotowana i opinię moją a zieli, à;a\ to zastaniesz Jasia w Berlinie. Dziwny praypad* zrządził, ‘Me dwie pierwsze kompanie z trzech konnych już wymasM–

rowały, a trzecia, w której on się znajduje, jeszcze zapewne oko–

//’. • ‘ – • , –

ło dwóch tygodni tu zabawi. Stąd do Magdeburga i w tamte okolice wyruszy. Przy tak nagłym uzbrajaniu nikt nie może dokładnie oena–czãc dnia wymarszu i dlatego tym bardziej Cię proszę o przyspieszenie twego przyjazdu do Berlina. Będę tu na Ciebie czekał, albo natychmiast do Ciebie wrócę z Poznania; tak rzeczy urządzę, że wieczór odebrawszy list, nazajutrz stanę wieczorem w Berlinie, żeby się tu Tobą ‘i Jasiem nacieszyć. ; Uwaga jakoby Jaś wstępując do artyl/erii/, dla lichej sprawy swoją skórę narażał, nie byłaby słuszna. Miał tylko wybór służenia /wllchej rezerwie lub też w pi<wsze.1 naukowej /nowej/ broni w pioaarąhii. Sądza«à; iż w tej osta–

tniej jego skóra jak w boju, . jak i w pokoju lepiej szanowaną. Musiałem przyjść w pomoc w Lipsku Bobrowiczowi. Pojadę do Poznania po sukursa pieniądze, ale powtarzam, 2=0 aaraz wracam do Berlina. Iza Ci mówiła o niektórych projektach moich. Zostawię Ci

‘ V

w tej mierze instrukcję i saa Ci będę adiutantował w jej wykona–

–! ‘ ” Vj àà ”

niu. Bądź* zdrowa moja Mamo, poczta odchodzi. Przysyłaj nam rzeczy ja najprędzej* Ściskam Cię serdecznie, artylerzysta także.

/.;•. x

• h

Ja syn pozwalam sobie prosie, żeby nie prze« linie bojowe i ciągle ÀPÀB»II wojskowe stacje mama jechała. , ! >

,/

,

:

Dyktował Papà synowi J. Dział.

Berlin, cim 26-go listop/ada/ 1850.

/

/Adres:/ Madame la Comtesse Działyńska a Paris, Hotel Lambert,

lale S"6 Lousi M° 2. . ' ,/-'ft. |0>.- ' ' *

/k.478–479– autograf/ à

r" ‘

• –

Frankfurt nad Henem, w piątek wiec»<

"‘./" ..

/23, listopada 1850/

Moja Puszko, wracam od Izi, którą zastałem dobrze. Wczoraj miała pierwsze wymioty mocne, –boleści są, ale jak się sd&je, pochodzą od ściągania się macicy. i .

Trafiłem tam na wielki ruch wojskowy, wszystko w aajrssn: ku > granicom pruskim dla skoncentrowania się. Itroga z Baden ku Berlinowi z tego powodu nieznośna. «*uż tu dzień bawię i dopiero jutro

jadę na poprzek mieszaniny austriacko—pruskiej. Na niektórych czasea stacjach wszystkie wagony bywają—zajęte przez rekwizycję wojskową,

prócz tego trzeba jechać koniecznie kilka mil dyliżansem i koniecznie na Kassel. tę sporną stolicę. Po najrzetelniejszych naradi udecydowaliśmy wszyscy żebyś jechała wprost oba na Kolonie do Berlina, a odłbżyła na później odwiedziny do Izy.. Ona Cię sama o to prosi i ja po Tobie tej ofiary wymagam. Piękne nam robią nadzieji chcą się u nas usadowić i syna w Poznaniu do szkół oddać, ale to jeszcze niby sekret. Ja będę czekał na Ciebie w Berlinie, chcemy z Ciebie zrobić osobę polityczną i wyprawić Cię do Królowej w s] wie naszych krajowców. Adaś twierdzi, że Ci się to z wielką łatwością uda. Pomysł o sukni i zmiłuj się, apiesz się de BerliaaJ

‘ Do wojny jeszcze nie zaraz przyjdzie, ale wystaw sobie, że jecha—|łem z posłem moskiewskim, który mi bez ogródki mówił:"la partie sera tres problemement remis*, mais ille hę sera certainement reso—l Inę que par les armes et nous ne sommes pas prets" — każda chwilaj może zniweczyć wszystkie kombinacje. Nie jest to moment do senty—j mentalnych wizyt. Po odebraniu tego lista zaklinam Cię. żebyś jet ła zaraz do Berlina. Kupię Ci śliczną bombonierkę dla osłodzenia Ci tej biedy. MówiąT że stąd dopiero trzeciego dnia staną w Ber—liniey, kiedy z Kolonii można w 24 godzin. Proszę Cię, spiesz ai%*|

Jestem zdrowszy, dużo mniej kaszlę i lepiej śpię. O Kazimir—skim nie

zapominajcie *t* do panny d*Arnaut pour les maores«d*oau. Ściskam
ialas i Was wszystkich z całego serca.

Gdybyś mi mogła przywieźć od Sienkiewicza odbicie mojej blachjri

/x»ata z pieczętki pocztowej/ \ /Adres:/ Madaae la Coataese

Daiatyńeka a Paria, lale S-t Louisl Hotel Lambert I« 2. •

/k.482–483 – autograf/

/Poznań, 1 grudnia 1850/

ISOja Mamo! Zastałem tu wszystkich zdrowych. Rozchodzi się wiadomość jakoby pokój był zapewniony i jest on niezbędnie potrzebny. Dla drugiego powołania rozdawano płócienne spodnie i dziurawe buty na tandencie kupowane. Jadę do Kórnika i kazałem się dać znać z Berlina o Twoim tam przyjeździe. Tak się tu zaczynają być Moskale, że Gniezno palisadują, a w Poznaniu armaty na wały zaciągają, Nieprzeliczoną ilość ludzi wybrano, a tych zastępują Pomorczykami i Bóg wie jaką cholotą. Na kolei żelaznej napotkałem koło 5-tej wieczór transport 1000 ludzi, którzy od samego rana nie byli mieli nic w ustach. Kałem im coś pieniędzy, a na całej kolei rozległ się krzyk – "Niech żyje Działyńska!" –

Bardzo Cię proszę, staraj się uprzedzić w Berlinie wymaszerowanie, które lada dzień nastąpić może. Proszę Cię, wypataj się księżnej Sapieżyny jakimi porządkami spadku miała Szydłowicz: czy po amoyskich, Czy po Sapiebach, i po kim się do nich dostał dostał, ale nie zapomnij. Bardzo mi pilno Cię tu widzieć, a bardziej jeszcze w Berlinie. Znowu szkaradnie kaszlę. Nb. pannie Birt kupiłem w Berlinie manteletę, proszę Cię, niech uchodzi za paryską. Ściskam Cię serdecznie.

/Adres;/ Madame la Comtesse Działyńska a Paris, Hotel Lambert,)

la St. Louis.

/Notatka w. Działyńskiej o Szydłowcu:/ Kupiony po Badziwiłłao) na licytacji.

Maday

Maday

Maday

/k.484–485 – dyktowaay córce Marii/

¹ /Poznań, grudnia 1850/

Moja Karno! Odebrałem dziś czwarty Twój list pisany z Paryża 27-go. Martwi mnie,—że wyjeżdżasz będąc chorą i zimno mnie dla Ciebie trworzyà itupiłem Ci lisy i dałem odpruć Itwoje brunatne fu*

•*

•

tro od materii, kàóra je pokrywała i tę Ci posyłam. Proszę Cię żebyś nie wyjeżdżała z Berlina bez tego futra. Krawiec Ci je zrol w 6 godzin. Na nowo kaszlę, jestem zmęczony i nie chce mi się jechać do Berlina. Ostatnie wypadki tak zmieniły postać rzeczy, że dziś nie jest chwila do robienia propozycji. Przyjdą one z ich| strony jak uznają tego potrzebę; la parę miesięcy może by wypadło) mówię zupełnie co innego. Posyłam Jasiowi coś pieniędzy, ale na nieszczęście używa ich bez skrytki. Napisz st± zaraz do mnie z tą formalnością, która każe list z poczty zaraz oddać.

Ściskam Cię serdecznie, toż samo mój sekretarz,

/’•..’.

Za Papę 3ynia iziałyńska

ObrÓe kartę

/Dopisek własnoręczny:/ Zanosi się tu na wielki kwaterunek. Przy fortecy murują nawet w nocy ciepłą wodą. Proszę Was dobre* się otulić, bo pierwsze zimna najdokuczliwsze. W niedzielę nie przyjeżdżaj, bo będę miał tego dnia komisję do Kórnika, budowni< będą odbierali Staborowakiego roboty. Ściskam Cię serdecznie. Moje kartofle i część nasion, wszystko to pomarźnie, bo się tak spóźniłaś z przesyłką.

/Adres:/ Madame la Comtesse Działyńska a Berlin

/k.486–48? –dyktowany córce Marii/ grudnia

/Posaaó, 1850/

Moja Mamo! Pisałem dziś" rano do Ciebie w liście do Jasia,

+

‘ *

ale ten tak głupi adres mi podał, że nie wiem czy ffile dojdzie. Adresowałem Karlatrasae n.19, pokazuje się, że on jeszcze pisze Unter den Linden n.5. * tej niepewności piszę do gospodarza z Beierschhof CharlotenstrasseT żeby Ci ten ostatni iiat wręsył. Gdyby co było nagłego piszcie z tą formułką — zaraz do oddania. Może Jaś już wy mas zerował * Tu przekonani jesteśmy, że to nie dla wojny, ale dla komedii.. Bądź zdrowa *amo, ale nb, uważaj, że pod adresem Jasia posłałem dla Ciebie futro z lisów i wierzch tego dawnego futra, z prośbą abyś je zaraz kazała zrobić. Ściskam Cię serdecznie.

Działyaski /Adres:/ À Madame la Comtesee –DeiałyAska a Berlin

/k.438 – dyktowany córce Marii/

/Poznań, grudnia 1850/

Odebrałem I Woją kartkę pisaną do Maryni, ale że nie wiem skąd jedziesz, więc Ci odpisać nie mogę, bo nie wiem czyś Jasia widziała, czy nie. Zresztą i ten do mnie nie pisał, sądzę że jest w okolicach Magdeburga. Sam do Berlina jechać nie mogę, bom niezdrów i nie mam pieniędzy. Posłałem Ci na ręce Jasia futro z wirgińskich lisów, a że Jaś już podobno był wyjechał, więc prosiłem gospodarza z Beieriechhoff na Gharlottenstrasse żeby je reklamował i Tobie wręczył. Proszę Cię żebyś nie wyjeżdżała bez futra. Przyjechałem dziś do Poznania żeby na Ciebie czekać, ale długo tu bawić nie mogę.

Bądźcie zdrowe, ściskam Was, ale nie dziękuję, *e mnie

t

w zupełnej niewiadomości o Waszych losach zostawiacie.

Dz. W środę po południu.

/k.489 – autograf/

/Poznań, 1850?/

Moja Mamo! Włodzio jest u nas, dziś jechał z Kórnika do Konarzewa t, Stasińskim, 26 tego miesiące jedzie do Krakowa, a stamtąd do domu. Posyłam Ci 100 Rt., które Ci zapewne na drogę będą potrzebne. Pisałem do Jasia prosząc go, żeby odwiedziny do Izi odłożył aż do wyjazdu Włodzia, to jest żeby towarzysząc jemu 26 do Wrocławia, stamtąd się rozjechali, jeden do Jresna, drugi do Krakowa. Najlepiej by więc było gdybyś go z sobą tu zabrać mogła, je^ali mu urlop pozwoli.

Nie będę Ci pisał o rzeczach, o których lepiej mówić. Hieęh Jadzia będzie wesoła i dobrej myśli, zapewniam ją, że jej godził jeszcze nie wybiła, a ja skazówki od zegara jej losów nie będę popychał ani posuwał. Co się moich rycin tyczy, niech te leżą i niech mi tylko spis defektów udziela. Mówił mi Włodzio, że spi< su nie przysłałem. A gdzie go miałem wziąć? A jak miałem wiedzie* że go ktoś z teki wyjął? Takich spisów można zupełnie darmo dostać sto u Haufstengla.

Nad puszczeniem mego domu pracuję i to się podobno uda na szkołę realną. Bądź zdrowa. Zapewne nie masz czasu do pisania. Ściskam Cię serdecznie, àziś pisałem do Jasia i pieniądze mu posłałem. Adieu.

Działyński

/k,493–497 – dyktowany córce Jadwidae/

nsv-w3<u, à /TeWłc, 4 lipca 1951/

Moja Mami ner i no w o l Dyktując Twojej oórcie nie wypada mi jasno wyrażać uczucia, które we mnie wzbudzasz Twoim gałgańskim postępowaniem* Upominasz się o listy, a sama nie piszesz, postanowiłem tylko odpowiadać, BKale dowiedziawszy się, te się kapiesz mimo ciągłej gorączki, więc zacznam od tego ftftigr Ci powiedzieć, że to jest na j paskudni e j szy ozyn jaki popełnić motes** Zybady pod pewnymi warunkami mogą Ci się przydać, i to rano, a nie wieczór, kiedy gorączka bywa najmocniejsza* Wolff Ci zupełnie kapie*) li zakasywał, kapiele zaś żelazne mogą być najszkodliwsze wli śnie przy gorączce, bo w takich razach zmożenia służą tylko na wzmocnienie gorączki. Napisz mi wyraźnie jak Ci jest i co robisz. Mogłabyś napisać także porządne zdanie o Twoim zdrowiu i przesłać je wprost albo za pośrednictwem Adasia do Hedenusa do Drezna i zarządać od niego informacji o tym, co Ci wypada robić.

Z listu Twego o Jasiu nie mogłem się doczytać niczego porządnego, niczego stanowczego. Pisał nareszcie i sam Jaś do mnie, ale samymi ułankami metafizycznych twierdzeń w stylu sybilijskichj wyroczeni, które tylko po wypadku było można zrozumieć. Chciał żeby KBnigk jechał do Berlina ula zrobienia przedstawień Radziwił* łom. Uważam pośrednika i obraną drogę jako zupełnie niewłaściwe; byłem mu obiecał jechać do Berlina widzieć się z ministrem wojny i z jego pułkownikiem. Zdaje 9±\ mi się, że ta propozycja nie była mu zupełnie na rękę. Dziś wyprawiłem do niego Stasińskiego, który jedzie razem z Włodziem Dzieduszyckim, Ten ostatni bawił tu kilka dni, namawia mnie do mojej siostry, która teraz jest w Wissbaden i chce jechać z Jasiem do Londynu i na Paryż. Powiedziałem *łodziowi jakie są moje myśli względem Jasia co do tamtejszej Izi, powiedziałem mu także, że skoro znajduję w Jasiu

/k.494 – c.d./

upór motywowany przez jakieś marzenia militarne, że więc jeszcze Włodzłowi radzę, żeby się tam starał dla siebie, kiedy moje starania są lub będą bezskuteczne. Zrobiłem to w myśli, którą bardzo dobrze zrozumiesz jak się nad nią zastanowisz i która jednakże nie będzie Jasiowi stawiała przeszkody. Nawet mój sekretarz oddaje w tej mierze sprawiedliwość mojej bystrości. Za dwa dni będę miał list od Stasińskiego z Berlina, ten mi wyjaśni całą sprawę i oznaczy czas, w którym się wezmę do peregrynacji.

Nie dosyć obszernie piszesz mi o Izi, chciałbym żeby jej córka nazywała się Wanda, widziałbym w tym imieniu jakieś przyjacielskie oświadczenie względem Radziwiłłów i czyn znakomitej delikatności z strony Izi. Z Twoich listów nikt się nie może doczytać wiele lat myślisz przepędzić w Rhubergu. Twoje podróże zawsze mnie niepokoją dla niepewności, czy mi kiedyś nie wypadni< wydać Anusi zamąż w Twojej niebytności. Uraeżże mnie przynajmniej terminem par aprojcimation, boć kłedy Izia już karmi i na kanapie siedzi, to chyba że zszkasz może czekasz żeby drugi raz zaszła w ciążę. Ta wiadomość o Twoich afrijratanBh przyszłych obrotach jest mi jednak niezbędnie potrzebna. Moglibyśmy się spotkać w Berlinie na wyjeźdnym Jasia i dać mu potrzebne rady i ską-| zówki, może bym mu towarzyszył aż do mojej siostry.

Mieliśmy tu kilka niezabawnych przepraw po Twoim wyjeździe. Sklepienie kosztowne już było skończone, ale nie podług zasady jaką ja uważałem za jedynie dobrą. Ogrom parcia bocznego zmusił mnie do spieszego rozebrania sklepienia, każę go na nowo prowadzić teraz w boczne mury o piętro podniesione. Starego muru już nie ma, widok jest bardzo piękny, robota się posuwa. W Twoim pokoju drugie drzwi i odrzwi skończone, ściany tak jęk się są traktowane. Dzieci jadą w poniedziałek do Kórnika* p. Radol/ińska/ jedzie w środę na noc. Umieścimy się jak będziemy mogli.

/k.495v – c,d./

Druga tu była awantura z powodu dyrekcji bazarowej. W skutek tej p* Mańkowski adresował do mnie w gazetach list otwarty, po czyści bardzo grzeczny. Ale ten mnie zmusił do odpowiedzi bardzo wyraźnej, a ie Ty zwykle chcesz czytać moje gazetarskie wybuohy,| więc Ci przysyłam n/ume/r "Gońca", albo raczej wyjątej tajże; na nieszczęście nie mam pod ręką pisma, które tę odpowiedź wywołała.

P. Cybulskiego wyprawiłem do Londynu i dałem mu gotowe pieniądze. Bałem mu i kilkanaście talarów na sprawunki. Chciałem mu je oddać w tych kilku napoleonaoh przysłanych mi przez àazi–rairakiego, ale że tu są w szafie, do której mi wpradzie dałaś klucz, ale nie z konieczną radością, więc się wstrzymałem od otworzenia onej, a u p.R/adolińskiej/ złożyłem nawet do skarbonki coś tych monet, których kolor ma powab dla Ciebie, jaki dla wszystkich niecnych, u których wściekła miłość złota jest wszystkich zbrodni powodem.

Moja Maminerinowo, aa to dziś urodziny mojej córki Jadzi, ale nie Swojej. Opuściłaś ją jak szkaradna macocha, mlekiem Twoim jej nie wykarmiłaś; dla tych i innych powodów usuwam Cię od wszelkich praw do jej osoby. Muszę Cię jednak zawiadomić, że mamy projekt wyjechania z sobą za granicę, tymczasem Ci powii że jej kupiłem machinkę do nawlekania igieł, a dałem drugą p. Radolińskiej, której się tak niezmiernie podoba, że Ci Jadmia swój egzemplarz posyła. Igła kładzie się w długą dziurkę pod sprężyną, musi być obrócona dziurką do poprzecznych dwóoa dziurek, w te się wkłada przygotowana nitka, a ta niemal za każdą razą igłę doskonale nawleka. Zamierzam jadąc do Kórnika pić tam salsbrumską wody, bo mi zdrowie niekoniecznie służy. Hoja kuracja ma się odbywać pod Jadzi dyрекcją. •

fu są wszyscy dosyć zdrowi, prócz Cesi, która ma szkaradny wrzód pod pachą. Jadzia ma gości, więc ją zastępuję w dokończeniu tego listu.

/k.497 – c.d./ /autograf/

/5 lipca 185M

Eyktowałem wczoraj długi liat do Ciebie, dziś przed wyjazdem poczty dodają parà ałów żeby Cię prosić o pilne staranie około

Twego zdrowia i o częste donoszenie mi o nim. Powtarzam, że się

/ ‘ ‘

boj<i całkoY/itych kąpiełi. Bardzo Cię proszę, przyjeżdżaj jak

.– i

bodziesz mogła najprędzej. Chciałbym na *rsi a Tobą zabawić parę tygodni. Jak się spóźnisz, to i Jasia nie zastaniesz, bo spodziewam się, że go Włodzio namówi do wędrówki.

I jakoś mi bardzo tęskno bez Ciebie i bardzo Cię Kocham, i Tyś niby przysięgła, że mnie nie opuścisz, a jednak oo rok znajdujesz dobre powody do tego. Piszże zaraz do mnie, ale wprosi do Kórnika i pod moim adresem, o co rag na zawsze proszę. Ja wolę od łaski poczty zawisnąć jak od Cesi lub Bóg wie kogo. Ściskam Cię serdecznie* Machinka do nawlekania tak się tu wszystkim podoba, że obiecałem Suzce, że.../koniec odcięty/

/LopiekŁ:/ Ściskam Was wszystkich serdecznie, ecris łłł moi oomment va t*on aąuille mon fil a beaucoup perdti de son empoi. Nie zepsuj gazety.

/k.493–499 – dyktowany córce Jadwidze/

/Kórnik, 8 lipca 1851/

Moja Maminerinov7o! Temu parę dni pisałem (to Ciebie z Poznania namawiając Cię prędzej – później do powrotu* .-/czoraj odebrałem list od Jasia, zdaje się, że się zgadza zupełnie na opuszczenie pruskiej wojskowości i nalega tylko na wykształcenie się naukowe w jakim bądź zawodzie, ale wtenczas już z wszystkimi szykanami należącymi do rzemiosła* Ja tę zasadę bardzo pochwalam, idzie o wybór* Ja proponuję inżynierię cywilną w Francji dlatego, iż les arts etc. me–tiers są może zbyt trudnym zadaniem* Jaś powołuje i mnie do Berlina dla stanowczego ustanowienia stosunków swoich. Przyznam Ci się, że bym *jsaA* nieskończenie rad spotkać się z Tobą w Berlinie i spólnie ten interes załatwić* Nie trzeba się spóźniać i wypada zostawić mu czas do uzyskania urlopu. Proszę Cię bardzo abyś w porozumieniu xx się z Jasiem, do którego dziś piszę, wyznaczyła dzień, w którym byśmy się zjechali do Berlina. Ten sejmik wkrótce odbędziemy, a* stamtąd może na chwilę pojedę do mojej siostry, lubo mi się tego bardzo nie .chce z powodu kosztów. Bardzo Cię proszę, pisz równocześnie do mnie i do **asia, i wyznacz nam render–vous, a ja się stawię natychczas.

Wyprawiłem już do Londynu pana Cybułskiego, Tu murujemy i mieszczemy. Jadzia zajęła miejsce mojej guwernantki ze względu na stan higieniczny i moralny żywota mojego. Każe mi wodę salsbumską pijać, a kawę ukrucila rai potężnie i jakoś mi dobrze z tą moją guwernant Ściskamy Cię razem i bardzo a bardzo do nas zapraszamy* P.Mineta dopiero za parę dni przyjedzie, bo pokój jeszcze nie urządzony*

/Własnoręcznie:/ Ściskam Cię serdecznie moja Maminerinowo, bardzo Cię Kocham* Uściskan Izie* Odebrałem listy od księcia Adama, od tfladzia – są to zaczepki, na które mnie rozpacz bierze, że nie mam nic do powiedzenia. Bądź niebawem w Berlinie. Ściskam Cię po raz drugi, kłaniaj się odemnie mojej starej przyjaciółce /wydarte/, bądźcie zdrowi.

Dz*

na pieczętce poczt*/

/4dres<</

Comfesse Daiałyiisla p/er/ Berlin,Buntzlau.

/k.501 – autograf/

Dover, 6 października 1851/

Moja Duszko, dziś z niedzieli na poniedziałek w nocy tu stanąłem,] po najprzykrzejszej przeprawie jakiej w życiu moim doznałem* Wypłyłem z Ostendy przy najpiękniejszym księżycu i przybiłem do Dover zlanym tysiącami wemborków morskiej wody, tak zmordowany wymiotami

•

i dżumami, że mnie nareszcie i dla dobicia napadł parokryzm zimnej febry* Majtki sanie przykryły jakąś kołdrą, którą mi co chwilę ty bałwany* Diabeł głupi, że nie przychodzi ludzi kusić w chwilach mgłowości i wymiotów, byłbym mu bardzo piękne zapiski porobił* W Dover położyłem się, wszystkie convois puszczając w świat jakby mnie nie tyczyły, Angielki suszą mnie i moje manatki, ale tutejszy ich dobór taki, zwłaszcza przy moim usposobieniu, że znowu diabeł ma wakacje* Mieszkam w lichej gospodzie, ale ogólna barwa jest taka, że Francuzi do niej smarkacze* Jasiowi tu, to jest wśród tego narodu wypada kończyć edukację. *%ie suma owych drobnostek, z których się kapitał sławy i potęgi Anglii składa, niezmiernie zajmuje*

Za godzinę jadę do Londynu, gdzie stanę – 39 Finsbury Square, Seyd's Hotel* Tu jadą 10 mil niemieckich na godzinę* Z Londynu Ci napiszę anegdotę gandską*

Niech Staborowski każe w sieni pod nowymi schodami jeden sto* jbień spuścić, a dwa niższe na cement ceglami wymurować.

*

Ściskam }/as z całego serca, ale bardzo zepsiały,

Dz»

/Data z pieczętąki pocztoweà/

/Nadruk:/ Hipgrave's Guñ Family and Commercial Hotel, **Dover**

/Adress/ Madame la Gomtesse Działyńska par Berlin /Przesse/ Poen a Kórnik v

– •

/k.502–503 – *autograf*/

/Londyn, ft października 1851/

Moja Duszko! Wczoraj stanąłem w Londynie, przepędziwszy w Dovrej 24 godzin dla napadu febry. Ta minęła, ruszyłem par la ireiil de poste 1d mil niemieckich na godzinę w towarzystwie ludzi, którzy mocno utyskiwali na ten żółwi ruch, Natrafiłem w Dovres na niemieckiego spekulanta który mnie wziął pod opiekę i nieźle ulokował, Dobiegłem na wystawy i tam 6 godzin chodziłem aż do chwili, kiedy nas za drzwi wypędzono; było jednakże tali ciasno, jak kiedy się u nas z kościoła wychodzi, a to dlatego, że wfa^anie w ten dzień 19 & 000, to jest stał dziewięć tysięcy ludzi ze naną spacerowało* Jest ta wystawa wielkie dzieło, ale patrząc na Anglię, jest to tylko mysz, którą olbrzymia matka spłodziła.

Za powrotem udałem się do Detkensa, ten mi powiedział, że Jaś

.luz vi Londynie z Władziem Czartoryskim, Adasiem Sapieha, Dzedu–

• szyckim, Andrzejowieżem Zamoyskim ete,ete. Ruszyłem więc do pana

Konstantego, ten mnie przyjął jak się tego po nim spodziewałem* Nie był jeszcze na wystawie, ale mnie w nocy do domu odprowadził*

v

Żona łaskawa, jednooka eórka mnie niezmiernie się podobała, nieste–| ty Jasiowi wcale nie* Tak byłem schorzały, że z Kostusiem zosl my się przy kominku podczas obiadu i gawędziliśmy* Mam wielką słabość do tego dziwaka, bliższe szczegóły należą się do ustnej ro:

mowy,

. x *

•

Na i’ystawie widziałem sposób robienia naszych pruskich tarczy – en mosaïque de vers, nasze panny to potrafią* Widziałem dwie aelaane bestie berlińskie, które coute qui coute umieszczę na murze oranżerii ku ogrodowi* Są małe ale prześliczne* Twój brat niezmiernie kontent z àasia, bardzo mało z Adasia, z niektórych

innych jeszcze mniej. Jest to sędzia surowy, ale bardzo bystry,

“ iak Powiedz KdnigRowi, 2e tu \$8K na wystawia., cała Anglia

poAisza

\

się na przyjęcie Koshuta, Miasto Londyn ofiaruje mu prawo obywatelstwa, i twierdzą, że sześćkroć sto tysięcy osób ruszy się na

/k.>03 – c.d./

jego przyjęcie. Lord Dudley mimo zaciętego przeciwnictwa względem ministrowi, w tych dniach zaproszony został *przez* Lorda Palmerstona na wieś, aby władza raiała sposobność uczcić, jeśli nie agitatora iąęgierskiego, to przynajmniej opiekuna znękanym narodowości,

Bąd.2 zdrowa. Na *morzu* Bogu dziękowałem żeś nie była zeroną, na v/ystav/ie byłbym się Tobą cieszył jako tako, nie \i? Dove byłbym się obliźlił na Twoją przylepkę, Wracam na wystawę.*

Jutro będę u Walowskiego. Kazimirski już przetłumaczył ozy wieckich adnotacje.

Sciskaw Cię serdecznie, 11 y a un mouchoir chinois dont j'ai bien enoir pour Iza toutatfcis.

/•àata na podstawie pieczętki pocztowej/

/Adres:/ Madame la Goratesse Działyńska nee C–sse Zamoyska,' par Berlin, Posen a Kórnik.

/k.504–505 – autograf/

Paryż,/16 grudnia 1851/

Opuściliśmy /czoraj z Twoim eynaszkiem stolicę Albionu 4 w 13 godzin póssniej stanęliśmy w Lutecji, /miasto tak nazwane z powodu błota starożytnego, a później przezwane Paris, kiedy Gargantua z wieży de Notre Darninę robił pipi na miasto, a to strumieniami par ris; obacz Rabelais/ Londyn nie bardzo ujął serce synaszka, P. Konstanty chciał go koniecznie zatrzymać, traktowali go jak pączek w maśle. Pelunia jednooczna, w moich obzach śliczna. Jaś na to wszystko niessety bardzo obojętny. Ja w mojej młodości byłbym jak mucha w świecę wpadł v; tę awanturę, ale darmo. Gdyby mi kto był kazał kochać Celinę Zamoyską, byłbym może powiedział: qu*il n'y a que les tambours qui remuent la baquette au commandement, a tak idąc za własnym instynktem, j*ai remue la baquette tant que j'ai pu. Twojja siostra v/padła do Londynu jak strzała elektryczna na wiadomość, że Adaś tam kaszle. Pokąsało się, że nie i wróciła dwoma dniami przedemną, po psekudnym wypadku w iiaid Park,, gdzie biedną Teresie wzięli ea Blumeristkę /autorament dit une Ca/ z powodu kapelusza słomianego i pantalo–nów, tak, że przed napadem pospólstwa ledwo żywo uciekły, przy najstraszniejszych krzykach tysięcy ludzi – les C., les G. Smutna to historia.

Jadę so księcia robić moje interesa, instaluję Jasia i spieszy do "as na Drezno. Pakiety, a między innymi krzesło dla ttLne–tki wyprawilem wprost do Poznania. Ściskam Cię i Was jak najserdeczniej.

Dz.

Czwartek 16.

/uata na podstawie pieczętki pocztowej/

a

/Adres:/ Madame la Comtesse Działyńska par Berlin, Posen, a Kórnik

/k.506 – autograf/

Drezno, d.9 ftowembra 1851

wczoraj wieczór tu przyjechałem, zastałem Izie zdrową, ładną, podpasioną, karmiącą – a moją wnuczkę, którą niezmiernie kocham, tłuściuchną i śmiejącą. Izia karmi. Dekokt/?/ z Chiny przywrócił jej siły i zdrowie, Iwierdzi, że nigdy nie była tak zdrowa jak dziś.

12–tego wyjadą do Berlina, przez 13 tam zabawię, tego dnia wieczór wyjadę do Poznania i tam stanę rannym pociągiem 14. JednakMsi ponieważ mi do Oiebie strasznie pilno, więc może że i dniem prędzej zawitam. Bądź tam.../fragment odcięty/

Jestem dosyć zdrów i na 19–ty się przysposabiam. Ten dzień przepędzę z Tobą w Kórniku; bardzo się na niego cieszę, nikogo tam nie choę mieć, chyba panią.../wyraz zamazany/ Kić Warn nie przywozy, bom zupełnie zbankrutował. A na dobiecie kupiłem w Kolonii szyszak i miecz polski, dziwnie ciekawe.

\

Jaś żurów i Uóg wie co tam bidzie robił. Ja go nie popycham, bo kierunek dobry, ale go donny może podszarpną pareequ'il fait

furneur chez les fittes et les rneres. Ściskam Was wszystkich,

»

Oiebie specjalnie les voyges me donnent des represes.../dalej kartka odcięta/

/k.507 – autograf/

/Bruksela

/

Moja Duszko, zatrzymałem się w Brukseli dłużej niż bym był chciał. Wczoraj już nie było pociągu kurierskiego, a dziś go zasnęłam po szkaradnej nocy. Diabli mnie obdarzyli wczoraj dwoma napadami, ale mniejsza o to, to starzy znajomi. Bardzo Cię Kocham i bardzo się cieszę na Ciebie.

Oddaj Twemu bratu Janowi tu załączony bilet. Nie mam czasu pisać tego biletu. Powiedz Twemu bratu, iż go zaklinam aby się strzegł rfeitha. Jego syn ma w tej chwili najgorszą reputację* Nie mam czasu dalej pisać, ale powtarzam, nieci

*

się ma /w/ największej ostrożności.

Dz.

/k.508*509 – autograf/

/Kórnika, grudzień(1851/

i Zleś zrobiła żeś mnie o przyjeździe pana W, Zamoyskiego przez
umyślnego nie zawiadomiła, Mię mogę być w Poznaniu jak po połu-
dniu. Przyjadę z siostrą pani Akalińskiej, k\$<\$rą przyjmij jak

‘(s,

najlepiej, a do Jadzi napisz te słowai"je jⁱ|Lrai? vais ser&i
merdi a Tirlemont. Jechać chcę koniecznie, bo zobaczysz, że jej

1/2

nie puszczą* Ściskam ibu Cię. Wyjadę w niedzielę o, 11 ‘ ,
jutro

stanę o 5–tej w Poznaniu.

/Adres:/ Jaśni e Wielmożna Hrabina J)ziałyńska w Poznaniu

/k,510 – autograf/

/Kiseingen, koniec lipca 1852/

Moja Maminerinowa! Po opuszczeniu Was wyjechałem tego samego 1/2 dnia o 10 ' wieczorem z –kipska, stanąłem nazajutrz o pół do 11-tej w Bambergu, skąd już nie statkiem parowym dla braku wody, ale niepocziwą mallepoczta wyprawiłem aię do Kiseingen o 11-tej,| to jest pół godziny po przyjeździe, przez Schweinfurth, to jest przez Świński Przewóz, i tu stanąłem o pół do 9-tej i najałem mieszkanie u Anton Guck /Mb. 3 panny Gukowne są wcale ładne, obrały się mymi kamerdynerami, et je lea laiste faire/, pierwszy dom na prawą rękę wjeżdżając do miasta, przed bramą triumfalną. Mieszkam dobrze, mam salon i sypielny pokój z bardzo pięknym widokiem* Znalazłoby się i dla "as mieszkanie, ale niedobrze rozumiem, po co byście tu jechali. Jest tu niezmiernie wi<l-| ki świat:– 3 królowe – szwedzka, duńska, bawarska} dwóch królów, księżęta z całego świata, nawet wielki Logofeta mołdawski. Z Polaków: pani Łsielef, p. Aleks/ander/ Potocki, generał Ru–thier, gen. Jtoirnatowski i mnóstwo inszych. Ja mieszkam obok pani Lipskiej i jej bogatej córki, która jednakże wygląda jakby szukała fortuny, obyczajami des demi Oastors. Jest tu i minister Nesselroae, Francuzka tylko jedna. Wie wiem więc czy by się Władys tu utrzymał, a dla àadzi nie byłaby zabawna pozycja. Wiech się cieszy swoim szalem. Królowa bawarska wczoraj chodziła w pąsowym, dziś wszystkie |UUif2x damy elegantki', jako to pani Kisielef i księżana badeńska w szalach.

Ja piję 4 do 5 szklanej wody rano, potem kawa, potem kąpiel, o 1-szej obiad dosyć lichej z musującym winem frankońskim, o 6-tej| znowu wody pandurskie, a w dzień rodzaj wody tutejszej, bardzo do selterskiej podobnej.

Słyszę, że p. Manteuffel jest w dobrach swoich w Luzacji. Pani Kisielef mówiła mi, że zaufanie w àrancję coraz się bardeiej

/k.510T c, d./

zmniejsza, że jej wpływ dziś jest zupełnie żaden, aże by dobre* JgciH pospieszyć się z żądaniem pozwolenia dla Władycia; gdyby go otrzymał, to bym ja do Was zjechał z końcem 4–tego tygodnia, bo postanowiłem dotrzymać tu placu* Woda jest mi przyjemna i piję ją bardzo chętnie, a że mi się moje duszności niemal 06 dzień dają w znaki, będnę więc próbował, czy chorobę diabli, czy mnie aniołowie zabiorą.

Znalazłem tu starą mapę Polski na jedwabiu drukowaną i parę ślicznych odlewów starożytnych pieczęci polskich. Żadnego listu jeszcze nie odebrałem. Ściskam Was serdecznie. Iytają się tu dużo o Was.

Działyński

Gdybyście konieoznie tu chcieli. przyjechać, to trzeba trzymać się godzin, jakie wykazałem, bo z –ambergu do Kissingen bardzŁ niebezpiecznie nocą jechać, dla nowych, a jeszcze nie ukończonych dróg,

/k.511–512 – autograf/

/Kissingen, 2 sierpnia 1852/

Odebrałem Twój list i nie pojmuję jak się to dzieje, że się zrozumieć nie możemy. Mówiłem Ci, że się bardzo chętnie na to zgadzam żebyś na jesień lub na zimy wzięła z sobą Twoje dwfite córki i jechała z nimi do ojca, nie na dwa dni, ale na kilka tygodni, a je**li chcesz, nawet na kilka miesięcy. Ale żeby do Ga–stein jeździe na dwa dni z córką narzeczoną, jest to czyste głup–ł stwo, przeciwko któremu formalnie protestuję. Powtarzam moją radę] żeby na ręce posła pruskiego w fireźnie pisać do pana Manteuffla i oraz przez posła francuskiego prosić posła pruskiego o uzyskanie od tegoż p, Manteuffla pozwolenie dla Władysia jechania na 4 tygodnie do domu naszego. Tu Warn nie życzę przyjeżdżać, Jadzia] by bardzo głupią rolę grała przy swoim kawalerzeà a jak by temu kazano wyjechać, toć by za nim gonie musiała jak zapłakana Magda–] lena. Nareszcie przyznam się, że ta długa konkurencja nerwy mi drażni. Ja Kissingen nie opuszczę, tylko żeby wracać do domu, ale] gdybyście tu zjechali, to bym ja natychmiast się wyniósł, bo powtarzamà że mi to nerwy drażni. Trzeba więc wiedzieć przed wszystkim, czy Władys uzyska pozwolenie jechania do Poznania, Jeżtli uzyska, to radzę tam jechać; jeżeli nie, to niech już ten ślub się odbędzie gdzie chcecie, byleby najbliżej domu i nie u wód, jeżeli to nie ma być scena z Vandeville.

Dotychczas powiedziałbym, że wody, które bardzo regularnie piję, raczej mi szkodzą, jak pomagają. Doktor mówi, że to dobrze;| niechże i tak będzie.

Po co Ty chcesz jechać do Soden, czy do Hamburga, tego nie rozumiem. Chyba na to żebyśmy się nie potkali. 21 jadę na Norymbergę do Poznania, gdzie stanę 25 rano. Dobrze, że przepędzasz kilka dni z Izią, ale w podróży daj jej pokój, a Jadzia niech

/Adres:/ Madame la Comtesse Działyńska a Dresde, Weisenhaus
etrasat B 14

/k.511v – c.d./

już idzie zamąż. Nie chciałem Władysiowi powiedzieć, kiedy mówił, że mu nie pilno, bo aa 43 lat, że właśnie dlatego powinno mqt by mu być .jiiui arcy pilno. Ale już i mnie pilno, choć mam 55 lat, i tak pilno, że mnie co chwila mgłości biorą na ten stan eawi*–

•

szenia. Wierz mi, nie jest on ani przyzwoity, ani dla stron ko–
t rzystny. Kiedy między nadto, a za mało, trudno miarę zachować,
wypada sià przerzucie na jedną lub na drugą stronę.

Gdyby Izia chciała zamiast bransoletki – poetumeneiku, jaki do założenia zegarka używają, mógłbym jej tu. kupie bardzo ładny starożytny srebrny postumencik z otworem właśnie na miarę jej portreciku. Przy tym postumenciku są kamyszki, figurki, złocenia etc etc., jednym słowem – jest wcale ładny. Bapisz mi, czy go chce mieć, Saraz bym go przysłał. Portrecik byłby mniej narażony,] postument bardzo mały i brałby mało miejsca. Przeczytaj jej to, uściśnij ją odemnie i zaraz mi odpisz. Ściskam Was wszystkich.

2 sierp/nią/ 1852

Działyński

Ten list już był napisany i zanosilem go na pocztę, kiedy przechodząc przed złotnikiem z Frankfurtu, zobaczyłem prześliczny łańcuch od bransolety czysto złoty, bez emalii. Medalion, który jest diamentowy, chce złotnik zachować, a przedąc mi bransoletę, do której by się nowy medalion /wprawiło/. *Ta* jest a peupres forma du brasselet /rysanek/. To wszystko jest mourant jak na zbroi albo na wàżu. %ły 3 takie łańcuchy. Król szwedzki jeden kupił, Anglik kupił drugi, a 3 jeszcze jest na rozkazy Issy,| dla której go z całego serca kupię.

/k.513–514 – autograf/

/Kissingen/ 13 sierpnia, dzień ś–tego Euzebiusza /1852/

Odbierani dziś w piątek Twój list bez daty, w którym piszesz, że najdalej w sobotę wyjedziecie do Poznania, ale nawet nie mówisz gdzie się Władysław obraca. Miałem do niego pisać, a teraz nie wiem na jaki kraniec świata. Zresztą bardzo się cieszę, że do chałupy wracacie i zaklinam, żeby nie brać żadnej decyzji aż do mego powrotu, bo jakieś bardzo trafnie odgadła, tu pod żadnym warunkiem nie będę czekał zaślubin. **nie koniecznie trzeba kazać w domu spisać intercyzę, a kiedy Twój brat mi mówi, że mu nie tak pilno, bo stary, więc co dzień będzie nabierał nowych powodów do cierpliwości, niechże więc czeka, aż ja moje interesa ułożę. Według mego przekonania trzeba jeszcze chwilę męczyć Manteuffla, a potem pisać do króla, ale zgrabnie powiedzieć mu: "Votre Majeste| qui a claigne acceptur la pein et le sel dans la maison de mon pere ne youdra par refuaer a son fils un 'permis de tejour de 4 semaines dans Yos etats torxqu'il n*y yient que pour de ma–rier et pour emener są femme sur une terre hospitakiere /albo grzeczniej – etrangere/", a założę się, że nie odmówi.

W poniedziałek, dzień ś–tego Filemona, a 23 miesiąca bieżącego wyjadę stąd wieczór – 24 będę w Lipsku, a 25 wieczów, albo 26 czy to rano czy wieczór będę w Poznaniu. Dlatego różne ter–mina kładę, że doktorzy nie chcą, żeby stąd wyjeżdżając, po nocach podróżować. Me wiem co Mam powiedzieć o moim zdrowiu. Wprawilem się do więcej chodzenia, ale jakoś mi ta woda ciąży na brzuchu, wczoraj miałem mocny paroksyzm mego kaszlu. Sam nie wiem co mam mówić, somme totale może mi jednak trochę lepiej, ale niestety, bynajmniej nie schudłem.

Odebrałem list od KBnigka z Ameryki, jest w najwyższym #a–chwyceniu. Powiada, że Paryż jest pustynią w porównaniu Howego Jorku. Był w Filadelfii i Bóg wie nie gdzie. Opisy jego są

/k.514 – c.d./

niezmiernie ciekawe i zachęcające, a jako niepospolitą ciekawość widział na teatrze Lola Montea grającą en peraonne swoją własną historię z królem bawarskim, w sztuce umyślnie aa to napisanej, a której treść wyciska z KBnigka te słowa: "Biedne Niemcy, biedna Bawaria, biedny król Ludwik." – tf dzień uroczystości 76 oswobodzenia Ameryki na wielkim obiedzie wnosił KSnigk zdrowie Koś–

*

ciuszki i Lafayetta, które z ogromnym aplauzem przyjęte było.

Tu dwóch durniów? naszych szambelanów – Garczyński i Taczanot ski – piknik ułożyli na święto urodzin nieboszczyka króla pruskiego, fen skandal zmusił mnie do dania obiadu w kilka dni potem dla będących tu oficerów polskich z dawnej armii, ku czci Aleksandra Potockiego, co między bardzo licznymi tu Polakami wielki efekt sprawiło. Jednakże ci z Królestwa bardzo pokornie się wymówili.

Od Jasia miałem list, zawsze o pieniądze, ale mu przyznać trzeba, że byłem mu obiecał na ś–ty Jan 600 franków na meble, o których zapomniałem. Posłałem mu kilkaset franków tu stąd, ale z jego listu widzę, że się tam coś.pod ręką jeszcze knuje. Opowiada mi o wielkich łaskach księcia Adama, a nareszcie kończy tymi słowjoEt–»*K8iążę Jerzy w rozpaczy, jakoś mu się bardzo szyki popsuły, już raz odjechał i teraz bardzo ma smutną minę." – Co

z tego wyniknie – tego nie wiem, ale namawiam go żeby partii nie miał za przegrabą.

Mówiłem Ci ebyś pisała do Malleta i do Rotschilda o ponowienie Ci ich rachunków z Tobą. Oczyń to zaraz, bo dopiero wskutek tego Panschotom zapłacisz, a ich termin od dawna minął.

.Kaź introligatorowi oprawić 12 egzemplarzy Tomickich. są na białej sali, a Merzbach niech dodrukuje arkusze do okładek, jeżeli już ich nie ma na sali. Ale niech je zastanę gotowe za moii przybyciem. Ściskam Cię serdecznie. Niech konie i Ty na mnie cz< kaja na kolei o godzinach jakem pisał, ale dzieci niech w Kórniku, dokąd, z kolei zaraz z Tobą pojedą.

Aurevfcir.

JDz Jałyński

/

/k.5)5–516 – autograf/

/Kissingen, /\\ sierpień 1852/

Odebrałem wczoraj list od Ciebie, na który natychmiast obszer-| nie odpisałem, ale adresowałem do Poznania, jak tego żądałaś. Dziś odbieraa list od Władysia, z którego się domyślam, że dziś, to jest w sobotę, jeszcze nie wyjechałaś, więc na los szczęścia oddaję ten na pocztę, z powtórzeniem rady danej w tamtym.

Teraz przysłała chwila pisania od Ciebie do króla, ale trzebał z Poznania datować. Ja znam króla i byle byś z ręcznie pisała, niemal pewien jestem, że Ci nie odmówi. Powiedz mu fTotre Maje* ste a daigne accepter le gal n et le sel dans la maison de mon pere ci derant president d« Senat du Royaume de Pologne aujour d*hui son fils le Comte Ladislas Zamoyski se marie, je supplie donc Votre Majeste de ne pas lui refuser le p er mi s d*un sejour de 4 semaines dans Yos etats et dans ma maison, apres ce court delai ii eumenera są femme sur une terre etrangere, pour y recla–mer une hospitalite dont les efans de la Pologne se royent privei

n

dans la patrie de leurs peres.

Wierz mi, tak napisz, a pozwolą. Najlepiej by było, gdyby

Władys sam zawiózł ten list do Ischel. Zresztą czekam na niego tu do 20–ego. Ściskam Cię serdecznie.

Dz, 23 jadę do Kórnika, gdzie stanę 25, najdalej 26 b.m.

/k.517 – dyktowany /

/Berlin, grudzień 1852/

. :ñoja .Duszko!. Odebrałem Twój liat z załączonymi ekspedycjami. Dziękuję Ci za dobre słowa, aleś mi niezmierną psotę wyrządziła, żeś mi nie przysłały raportów z Babina i Jarosławca dla Władyaia.j Pan Stasiński ma je od dawna gotowe, kazałem Gęsi zrobić dla pamięci notatkę, do Ciebie pisałem, a jednak nie zrobiliście à o co prgg-rliMB tak bardzo prosiłem. Jaś w tej chwili odjechał*

Jestem hardy, wiąc zem go nie zatrzymywał, lubom właśnie pijawki przysadzał dla wielkiej boleści, którą mam pod żebrami przy najmniejszym zakaszleniu. Musiałem sam pojechać do doktora już na

X j' • : '– '– •

sam wieczór, à>oMJaś, który go sam obstalował, nie dał sobie widzenia się z n|Łm_f a doktor sądząc po liście łoncewicssa_f uważał i \ całą rzecz jako 'chroniczną i wizytę swoją odłożył do jutra.

Teraz jest 10–t| à wieczór, więc pojutrze rano bądę do Ciebie

' àY pisał z raportem a, moim zdrowiu. Tymczasem cieszcie się

KBnig– ‘

kiem. Pisałem do J«t^v dzi i posłałem jej pieniądze, tak jakieś chcJ ła. Jaś się wybrał tylko na bardzo krótki czas, ma zamiar się wrócić za parę tygodni dla popierania Swego kupną Białej. Pan

– i\ ‘ • • . ^à

Szułdryński, który się zna lepiej, na tym jak 4ctok<ąłwiek inny,

j. 'i ' : • • ‘– • ‘–, /.*••

zapewnia, iż to jeàst dobry interes. \

i ‘ \ ‘i

Ściskam Was serdecznie li idę się położyć, Gdyby mi nie było

r ‘ ! "• •’–,•••

lepiej albo raczej gdyby fbyło garii* j, zaprosiłbym Cię choćby

• ‘ i” : , -\ . -\— • " ‘\rà–. •

telegrafom. Więc bądź Spokojna i nie przyjeżdżaj, bo manàteàs

– •• \ \à”t : ’–à°– " głowę bardzo zaprzątńioną. Ściskam–

Cię serdecznie. Będę nieaa-

! V ; •' ~à"tv-

Tà¹'

'à';.-..

wodnie pisał. ' • ' \ "à-à ' , , . ' • • Daàs

? V-:

I\lv1^v \

K

/k.518 – dyktowanyj /

‘«‘?

/Berlin, grudzień 1852/

Moja Mamo, odebrałem Twój list i blachy. Załączam tu niemiecką redakcją, poażij ją zaraz przez umyślnego panu KSnigktnd., proś go, żeby ją f»prHvli: podług upodobania poprawił i natychmi*

do druku do niemieckiej gazety odesłał* Utworzył się tam jakiś spiszek, żeby zdysikr«dytowa6 Kółko Polskie i do tego mego imieaia uważają, jleatem wi«jc zmuszony do tej odpowiedzi, ale nit

,

umyślny, który poljedzie do Kórnik, zaraz odpowiedź i poprawkę, przyniesie na powjrot* i ta

Przyślij ini 6 egzemplarzy tej gazety.

Twoja rozprawa Metorycana o różańcu śmiertelny mi cios zadałi

bo –masz racj], a(‘nie wiem àak sobie postąpić z tą piątką przysyłał mi reszty blach. \

‘ * : – ,. ‘: ‘ ‘ “ ‘ à’—, /

Z moim zdrowiem arcynietego. Mówią, że tu pojutrze cesarz moi

., * • ‘ “• ‘v ••.’•." "à,; ‘•> ‘•

kiewski, austriacki i król pruski zjózdz Odbywać będą.

• ‘ ‘ ; ‘—... V ‘f ‘ ‘

W Poznaniu stan«» najpóźniej ‘23-go* Ściskam Gia\ serdeczni* i

•“• ‘à’ ;’ – à’ ‘• à—*r— \

żegnam, bo dziś mi bardzo pilno. , à

\

• ‘V

/k. 519–520 – dyktowany /

/Berlin, 13 grudnia 1852/ Dziś rano pierwszy raz wyszedłem na ulicę i zacząłem niepospe–l licie kłać na fas, że listów nie odbieram, kiedy mnie oficjalista) pocztowy naszej Izby przyniósł list od Ciebie. Nie zawiera on żadnej odpowiedzi na moje pytania, ale trzymając się wiernej zasady, że lepszy rydz jak nic, bardzo za ten list dziękuję* –towiedzze mi, czy przy wynalazku Twoich dawnych i±słśx korespondencji, nie napotkałaś i na rozmaite moje pisma* Potrzebne by mi było to oświadczenie, które do Erfurtu była przygotował. Toż yamo i francuski memorialik pisany przeoranie w Paryżu. Rad–bym wynalazł i Wandą, i obszerne przygotowania do panowania króla Michała. Proszę Cię, pomyśl o tym. Gapisz, mi, jak się KBnig–kowi podobał Kórnik, dzisiejszy dzień możesz także potrącić mi z piątkowych postów. Mój Szpaiszetel był: zupa, sałata z śledsia

i makr on; kawy nie piłem, ale natomiast kupiłem Ci porządną lam*

<S . A; ; .

pę do naszego domu*

• . •. \ ,

Wczoraj pokwitowałem się z doktorem, nie dlatego, że mi dużo lepiej, ale że bestia za drogi. Mam mocny ból poSàprawym, tak nazwanym fałszywym zębem, tam gdzie wątroba. Na t\miejsce kazał mi doktor przyłożyć pijawki, a potem nacierać ojlkiem hios–

– ‘

• \ • ‘ ‘j .?• \

““““““““

eeamus, ale po tym wszystkim nie jest mi lepiej. Tpn b&L nie odzywa się nawet przy mocnym wciąganiu powietrza, ale «Py» się byrdzo i bardzo dokuczliwy przy najmniejszym zakaszleniu się. Doktor myśli, że ten ból ma miejsce w mięśniach i w błonie azjgoKt chowej. Ja myślę, że wizykatoryja nie może zjiszzkodsić. Spytaj się jednak Nieszczoty albo Koncewicza. Koncewicz dał mi recepty na kroplę, ta zaległa w aptece poznańskiej i chooim o nią prosił, nie przysłaliście mi jej do dziś dnia.

Pisałem do Ciebie o cztery blachy, ale lepiej żebyć j» wai stkie przysłała, tylko je powiąż po cztery do kupy, żebyś wiedział które do

każdej szafy należeć mają.

/k.519v. Т c-<M/ ,’ . \. Czy Ty mi radlisz do **siebie** przyjeżdżać na **świata i potea**

sobie robić **ambaras i koszt powtórnej podróży, lub esy aay»lisz,**
/ à że lepiej żebym*àtad jechał **do zaraz do Hiers, Cieszkowski**
mówi

// ‘\.

mi, że w zimie podróż na Sabaudii gest prawie niepodobna i że
trzeba mi jechać koniecznie na Paryż, bo stamtąd jest kolej że–
/! K lazna do Lionu, a dalej statki parowe.

/Dopisek własnoręczny:/ Tu es une bzieta je te preyiens aae

r

personne ne lit ies lettreą j*ai pris le parti de tout brul«r

i • et personne ne lit me– apostilles, si donjde tu te sens quelque

j

passion pour moi !tu peux t*expliquer a ton aise; tua savee vous de
Miss ðirt et de mes graines je crois que definitiyeaent j* yiendrai a Posen
avant de partią. Je fembrasse de tiut mon

1

caetir, Mais je te reitere mer stiplications pourgue Musia babi t*
chez toi. Et non pas chez te devitte. Je ?OUB reembrasse.

•i “ à Dz.

\

Lundś aoir.

/Ifeta z pieczętki pocztowej/

/Adres:/ Madam la Coatesse Działyńska a Posen, im

eigenem

/

Palais

.-’ \



/k.521–522 – dyktowany /

/Berlin, 18 grudnia 1852/

Moja Imszko! Otrzymałem Twój list 4– spieszę się z odpowiedzią, Najprzód co dopozycji Akalińskiego lub jego następcy, jeeteś

s

w wielkim błędzie. My nie jesteśmy tak bo^sgaci, żeby trzymać kasjera, który by tylko pieniądze miał do rachowania. Kasjera obowiązkiem powinno także być utrzymanie korespondencji z władzi mi krajowymi w materiach prawnych i administracyjnych. Musi to być rodzaj sekretarza Stasiriakiego. àiezdatność Akalińskiego stawiała mu ciągle na przeszkodźcie tak, iż Akaliński miał więcej do czynienia w biurze niż w gospodarstwie, co na przyszłość być nie powinno. Ja owszem, bym chciał, żeby Stasiński obrał człowieka, którego on uzna za zdatnego i który by w jego duchu pracował. Niech mnie Bóg broni od tego Kolanowskiego – jest to gał–gan, który był u mnie w Oleszycach, zaczął *mi* tam impertynencja gadać tak, iż niemal za drzwi wyrzucić go musiałem. Potem się znów udał w pokorę, wymęczył na mnie 400 złotych, potem niesłychane skargi popisał na mnie do Księstwa; przyszło do tego, że się ojcu tłumaczyć musiałem, ten nie wiedział, że syn odemnie pieniędzy pożyczył, potem zapewniał, że syn mnie pieniądz* zwró–| ci, co nie nastąpiło. Przeciwno teaiu więc KolanowskiMra, choć by go chciał wziąć Stasiński, wyraźnie protestuję* Ja nie wiem, czy by si<« KBnigk nie podjął tej pracy, byłaby dla nas wielka oszczędność. Pomów o tym z panem Stasińskim.

Powiem Ci, że za moje przechwałki byłem wczoraj ukarany. Ból pod prawymi żebrami powiększył mi się tak, iż całą noc ni* spałem z powodu bólu, a może i dlatego, że parę razy w nocy zażywałem kropli Koncewicza. Zdaje się, że one mnie jeszcze bardziej drażnią* Ha miejsce wizykatoryi, która mocno naciągnęła, przyłożyłem.../wycięte ze dwa wyrazy/ kazał mi go tam nacierać

/k,521v c. d./

Romb erg. i' eraz mam ból między łopatkami. Poszedłem dziś się kąpać w ciepłej wodzie, zrobiłem to z wielkimi ostrożnościami w koju, potem bawięś pół godziny nią wsiadłem do powozu i w tej chwili jest mi troszkę lepiej, wziąłem' się znowu do postu i lubo jest już po 6-tej w wieczór, miałem tylko zupę w ustach i filii kę rosołu. Powiedz panu Koncewiczowi , że XHKxy:nsaBdtH zażywam tu, antimonium auratum po jednej pigułce rano i w wieczór, ale mnie

najbardziej teraz dręczy ten ból, bo przy każdyk małym choć za-
i •.

kaszeniu aż krzyceć mi się chce. Mówią, że 22-go będzie tu ostatnia sesja* Ka noc nie chciałbym wyjeehab, więc wyjadę 23-go rano.

f

\ /' Z Twoją historią różańcową wbiłaś mi wielki klin w głowę, bo jednak masz rację, a nie wiem jak się z tymi; pięciu blachami wyszykować pptrafiai dobrze by jednak /byàò/ że%ś «i je przys] ła.
• ' . j - .

Od księdza Szułdryńskiego nie żądam pieniędzy są drzewo i

. . to mu już powiedziałem, i pan Stasiński 3u& o tym wie, ale nie K

będę przecie kosztów płacił za to, że on mMe pozywa. Musiałbym być czysto wariatem, gdybym płacił za pozwy, àktóre mi wszyscy księża w wszystkich dobrach moich robią. Wszyscy przegrywają

sprawy, bo nie mogą się zdobyć na rozum żeby nie wymagać tego,

; \ eo im się nie należy. To jest najmniejsza kara jam ich spotkać

[

i '•£

może, żeby za pieni actwo płacili

Ściskam Cię serdecznie. Poczte zamykają. Poradz się Koneewi-
cza dla

mnie.

/Pata z pieczętki pocztowej/

/Adres:/ Madame la Coartesse Działyńska a Posen, im eigenem
Palais

/k.523–524 – dyktowany /

/Berlin, 14 grudnia 1852/

Ko ja %moł Już drugi dzień mija, a żadnego listu nie odebrałem od Ciebie. Ja zaś piszę i dziś żeby wiedzieć, czy miedziane czoło Twoje nie zapłonie ze wstydu na tak czarną niewdzięczność Twoją. Czysto mówiłaś mi, że Cię dobra moja sława obchodzi. Otóż dałem się unieść pańską fantazją i każe drukować tu w tych dniach, na usilne ich prośby, Górnickiego "Drogę do zupełnej wolności",

przypisując to dzieło jako gwiazdkę dla członków izb i młodzieży
bardzo

polskiej w Berlinie bawiącej. Nie będzie to wielki koszt, a niewątpliwie wspaniały pomnik postawiony sławie narodowej.

Dziś pierwszy raz wyszedłem do Izb i wypilem pół butelki wina szampańskiego, lubo ból mój pod żebrami niekoniecznie ustaje* Pokwitowawszy się z doktorem, przyłożyłem sobie wizykatoryją i dałem jej pół dnia ciągnąć, i teraz kiedy dobrze poparzyła, zdejmujà ją żeby sobie ochronić ambarasu niepotrzebnego opatrywania.

Potkałem dziś, idąc właśnie do niej z wizytą, panią Czarnecką i kilka kroków z nią szedłem przez ulicę namawiając ją, żeby w Poznaniu osiadła i z wielką radością od niej się dowiedziałem, że już tam mieszkanie sobie nając kazała. Będę u niej w tych dniach, może jutro.

Proszę Cię, napisz mi co to myśli Koncewicz o tym moim bólu pod żebrami. Pisałem Ci już, że to na prawej stronie* Kaszel mój]J był dotychczas przykry, ale nie bolesny; teraz mi się czas< chce wrzeszczeć przy kaszlu. Doktor kazał mi nacierać to miejsce olejkiem hijosciamus, ale niestety bynajmniej mi to nie pomaga. ihrat»«CTt»xrt«ę

Koniecznie chcę wiedzieć jak się Kdnigkowi moje kórnickie koncepta podobają. Ściskam Cię serdecznie i stawiam Ci wyrainy obowiązek pisanie co dzień do mnie. Od pojutrze będę pił każdy

/k.523 v. – e–d–/

dzień, w którym nie odbiorę listu od Ciebie, na konsolaejef dwa garnce kawy i jeden garniec rumu, co uczyni podług systematu miary pruskiej, zważając na proporcję płynów, jedenaście i pół kwarty kawy z arakiem. Twierdzisz, że ona mi szkodzi, więc będziesz wiedziała, kto jest istotną przyczyną skrócenia żywota mojego* To powiedziawszy, oddaję Cię w opiekę oniołów stróżów prosząc ich, żeby od Ciebie zawsze oddaleły szarych psów, bo jak z żywota świętego Stanisława Kostki to się widocznie okazuje,| diabeł zwykle w postaci czarnego psa ludzi kusi. Zobaczysz to na ósmej tablicy rycin żywota Stanisława Kostki, które tu kupiłem. Ściskam Cię serdecznie.

Ooquine une i'oix, cieuŁ foix, trois foix, veux tu lefoit pourquoi ne m'ecris tu pas en attendant je fembrasse tres tendrement*

Mardi 14 •

Uziałyński

/Dfcfea na pieczętce pocztowej/ /Adres:/ Madame la Comtesse Działyńska a Posen im elgenea

Palaiia.

**"

/k.524–525 – dyktowany /

/Berlin, grudzień 1852/

Piszę do Ciebie, lubo niewiele mam &ss co posiedzieć, Przysądzali| mi wczoraj bańki na pecach, dają rai lekarstwo, którego nie zażywam i hajos ajnios do nacierania boku bolącego mnie mocno, co mi zresztą) nie pomaga. Doktor Roinberg dużo mnie kosztuje, a nic rai nie przynosi. Jest tego zdania, iż mieszkanie w ciepłym klimacie byłoby jedynym dla mnie lekarstwem; na to by mi potrzeba napisać ową moty—l wowaną dymisją, a do tego s&g maaa głow\$ w tej chwili zbyt ociężała.) Będę jednak próbował jutro pisać, a list pošlę Tobie i K&nigkowi pod rozważàskoro się z tą trudnością uprzatną, zaraz wyjadę do Hiers.

Dziś tu się rozchodzą dv;ie ważne wiadomości* Jedna, że cesarz moskiewski zażądał, żeby się wstrzymać ~ uznaniem cesarstwa} druga,) że się rozchwiało ożenienie nowego cesarza z księżniczką Wazą* Jeżeli Cię ta wiadomość może ucieszyć, to Ci powiem* że kawy z rumem po obiedzie nie piłem, jak tylko w dzień mego przybycia do Bei lina; od tego czasu dzień w dzień poszczę, jednakże w nadziei, że ;ni to potracisz z piątkowych postów. Iza podaje mi bardzo liche obraz miasta Hiers; powiada, że e nawet pomarańcze są niedobre, bo jakieś krajowe, a maltańskie do lichej miściny nie przywożą* xx Z ryb mają tylko jakieś yjgfrklny w&lki morskie i parę innych gał—gaństw, a ostrzygi sprowadzają z Ostendy, nareszcie nawet trufle gałgany. Będzie więc moja podróż czysto sentymentalna. Pisałem do Jadzi żądając od niej Y/iadomości, kiedy ona się tam zabierze* Mnie tu posłowie odvd.edzają i robią mi tysięczne grzeczności. Doktor mi zakazuje chodzić do Izbyt, a ja tak ochryplem, iż zaledwie mówić mogę. tfiesz, że tym panon moje myśli siài nie podobają, cóż więc będzie, kiedy i muzyka mego àłosu razić ich zacznie. Przyznam Ci się, że mi się po Tobie spodziewał trochę więcej skorodci do pisania. Kiedy jestem w domu'to dzień i noc piszesz; będę musiał wierzyć.

/k.524v c.d./

że to na to aby ranio się pozbyć, bo gdybyś użyła dziesiątą część tego czasu na pisanie lo ranie, to bym miał co dzień list od Ciebie, | i właśnie tego cncę. Za poczty nie płacę, wiàc Cię bardzo proszę – pisz, iliech mi Michał przyśle raport o tym, co adnx&r* robią cieśle i stolarze. Chciałbym, żeby mech z v/ielkiej sali, gdzie bę–Izie biblioteka, wzięli do lodowni, bo ten jest zupełnie suchy, àresztą do Michała napiszę wprost.

Je t*embrasse de tout mon caeur je n*ai pas enàie de partalr sans t* embrasser ainsi iious nous ayanjerons a cet effet adieu. Je te embrasse.

Srabowski jest u ranie i imania Ci się,

Działyński ;

/k.526 – autograf/

/Kórnik, 1353? /

Moja Duszko! Posyłam Ci jednego z naszych dobrych gospodarzy, który tu był przyjechał z bardzo chorym małym synem do pana Końce-^{*}wieża, a że tego już nie zastał, więc go do Ciebie wyprawiłem, Proszę Cię bardzo, poślij zaraz po pana Nieszczotę i każ zapłacić za lekarstwo i gospodarzowi dać jeść, bo si7 z niczym nie zabrał, i ja rou tylko zapłaciłem szosowe i siana mu dać kazałem. Gdyby tego była potrzeba, a ojciec sobie tego życzył, to zatrzymaj na jakiś czas biedną chłopczynę i bardzo się staraj o niego.

Perzyński cieśla jest tu bidzie, rozmówię się z nim o Twoje przeforsztowanie. Do Kalkszteina pisałem z zupełnym zadowoleniem Jasia. Ściskam Cię serdecznie i bardzo Cię kocham. Au revoir.

Dz. Nb. przyślij mi scyzoryk, oo tu nie mam żadnego, i laku.

/k.527–528 – autograf/

/Doznań

1853/

~~KParyż/29 lutego~~ *Wojciech*

Moja Maminerinowo! wybrałem się wczoraj do Poznania i kazałem włożyć do teki, aby Ci go stąd posłać, ogromny list in 4—to przezemnie pijany do Ciebie. Przyjechawszy tu – figo – listu nie było. Powiem Ui więc tylko o jego treści:

1–ino. .Dziękowałem Ci i to podziękowanie powtarzam Ci stokrotnie za kupà iVoich uobrych uczynków względem mnie, równie jak i za wszystkie poczciwe słowa i niejakaś mistyczno–materialną opieką, którą widzę się otoczonym z T v. o je j łaski.

2–do. Pisałem Ci, że na Ciebie, jako na rozsądną kobietę, nie godzi się namawiać mnie na zrobienie na stare nasze lata dwóch milionów długu. Którejże córce taki posag przeznaczasz? Gdyby Ci Twój ojciec był takie dobra dał w "alicji, to byśmy obaj byli bankrutami, a ja mam mieć 2 000 000 długu w kraju, do którego przystąpić nawet jest nam zabroniony, gdzie jednym słowem, jak się to w Galicji stało, rząd może znieść czynsze, pańszczyzny i propinacje, ale gdzie nie może znieść obowiązku płacenia długów, a na t F wtenczas i mój majątek by poszedł. Powiedziałem więc, stosując je do Ciebie, te słowa: "Abi a me, apage satana*, ci» się znaczy – odstęp odemnie i nie kuś mnie szatanie.

3–tio. Pisałem do Ciebie, że księżę Orleanu, że księżę Bra–bantii, że nawet cesarz Mikołaj bardzo młodo się żenili, bo szło cz_{Tr} rodzinom, czy przełożonym o zachowanie wielkiego i kosztownego spadku. Mój spadek nie będzie królewski, ale będzie pierwszy w Polsce, ààam więc i ja nie tylko prawo, ale i obowiązek zabezpieczenia tych skarbów. Ka to mi potrzeba, aby onych właściciel za młodu cię ożenił. Me mam prawa zmuszać Jasia, ale mam prawo rozporzauzenia moją własnością. Jeżeli mi więc do No ego Roku nie da piśmiennego zapewnienia, że w przeciagu! 18 miesięcy wybierze sobie żonę, tak ja zaraz po Nowym Roku zrobię

/k.527v – c.d./

akt sądowy, którym wszystkie moje zbiory zapiszę jednemu z moich wnuków pod warunkiem, że w 25 roku swego życia weźmie sobie żonę, a mój dar pod tymi samymi zastrzeżeniami zapisze swemu synowi. Potockiego, Swidzińskiego, Atanazego Raczyńskiego zbiory już co przejść mają w obce ręce, bo jedni wcale się nie ożenili, drudzy za późno. Ja nie ula mego imienia, ale dla mego kraju zbierałem; atzy więc czy to Czartoryski, czy Zamoyski bidzie te zbiory posia-| uał, mniejsza mi o to, byle WXBBJsiat by on wiedział, że familia jest zachętą i rękojnią do posługi kraju, a nie przeszkodą. Od tego mego postanowienia nie odstąpię.

Jaś dziś się tu wrócił, nie przywiózł mi żadnego listu od Ciebie. Ten dopiero później nadszedł i przyznać muszę, że mnie niepomału zadziwiło, że mi nie racysz ani słowa odpisać na moje uwagi i tylko krzyżyki masz na pamięci. Jaś jest zbyt głęboko mądry, aby do mnie si»j raczył odezwać . w takiej materii będę więc do niego do uoľuehowa pisał, a nazajutrz po jego odpowiedzi zrobię akt sądowy przezemnie samego nieodwoalny, bo dar zrobiony małoletniemu niest nieodwoalny. właśnie jak Jaś dziś rano, to jeat 29 listopada tu przyjeżdżał, gorzał Tum. Ogień ogromne szkody wyrząził mimo wielkich starań około gaszenia. Artyleria wodę do kościoła *o2iła, malowidła, które 7 tysięcy talarów

arcybiskupa kosztowały, zupełnie spalone, kaplica Mieczysława ocalała, dachy boczne spalone. Szkody przenoszą 20 tysięcy ta] rów. Smutny to listopad. Ja nie byłem u ognia, bo mi niezupełnie| dobrzf, ustawicznie mi się spać chce i tak mocno śpię, że tego straszego hałasu, który sià przed 5-tą rozpoczął, nawet nie słyszałem. Bok mnie mniej boli, a nav.et wiele mniej, alem nader zmęczony. Ściskam Cię serdecznie, ale boli mnie, że nawet nie uznajesz potrzeby pisania mi, jakie są Twoje projekta. Jaś o niczym nie Vvie czy nie mówi, a jednak by mi się to należało. Jutro jadę do ICórnika, Jaś do ciebie. Bądźcie zdrowe.

Pan Kazimirski nie musiał liatu odebra-, bo nie odpisuj*e.

/k.529–530 – autograf/

/Kórnik, 24 marca 1853/

Odbieram o 4-tej po południu/ sztafety z Niechanowa. Pan Koncewicz przed 3-ma godzinami wyjechał stąd do Turwi na święta z panem Grudzińskim. Stąd do Turwi blisko 5 mil, więc tam i nazad| dziesięć, a dopiero stąd bezdrożami do Niechanowa. Odsyłam więc sztafetą [Dwój list do Poznania do pana Gąsior owaki ego, ; by ten postąpił według okoliczności. Jutro będà w Poznaniu, wyjadę dopiero po południu, (rdyby \wiec Koncewicz jeszcze był potrzebny, to napisz mi, a ja bym posłał natychmiast stąd sztafetę do Turwi.| Ściskam Cię serdecznie.

Dz.

na pieczętce pocztowej/ /Adres?/ i iaciame la Comtesse I/ziałyńska
a Mechanowo pod Gnieznem.

/k.531–532 – Autograf/

/Poznań, 2? marca 1853/

Moja *%mo! Powtarzam, że w poniedziałek wyjeżdżam wieczór. Zapożyczysz si<£ u Ayda, kiedy ani Ciebie, ani Twoich kluczy nie ma. Nie chcà Oi przeszkadzać w twoim bawiniu i czynieniu w Riechano–wie. Tam akuszerka i doktor daleko są ważniejsze osoby ja 3Py. l) o doiaowych naszych układów akuszerka mi nie pomoże. Zamieńcie role i wtenczas kaźden bidzie na swoim miejscu. Biorę, Cerkiewicza z sobófc. żegnam Ci, wiàc, bo jeżeli zaraz nie przyjedziesz, to przyjedziesz za późno. Mam tu od pana Pancho list, interes ten niezmiernie nagli, a bez Ciebie uskutecznić gi nie mogę.

Ściskam Cià serdecznie i do zobaczenia na tym lub owym świecie, gdzie wielkie będzie zgrzytanie zębów za złamaną przysięgę, że flià nie opuszczę <MŻ do śmierci. Bądź zdrowa.

T.Dział.

/Data na pieczętce pocztowej/

/Adres:/ À Madame la Comtesse Działyńska par Września a Ciechanów

/k.533–534 – autograf/

/Kórnik, 20 listopada 1853/

Moja Puszko! Piszę do Ciebie z zawiadomieniem, że mi znacznie lepiej, śpię nieźle i nawet zdaje mi się, że mnie bok trochę mniej boli. lelegraf i Jadzia dali mi rację, kiedy Cię namawiałem do pospieszenia się z Iwoją podróżą. Ty, widzę, nie jesteś mądra Polka po szkodzie, bo przecież sama odbyłaś połów przed 9–ciu miesiącami Twoich wiarołomnych àlubów, a po Jadzi wymagałaś cierpliwości, do której bynajmniej nie dałaś jej przykładu. Zresztą wiesz, że Warn wzajemnie żeście kłopotliwe godziny. Mnie si* na myśl takich wypraw aż zimno, comme je serois Chaste si j»étais filie ou femme. Wzięłaś z sobą Jasia, jest on wieloletni a moje rady są przeciw jego mądrości tak bezsilne, że ta wyprawa byłaby dla mnie obojętna, gdybym nie przewidywał nowego jakiegoś zakłopotania domu biednego księcia Adama. On pojechał do swojej .Prancuzicy podziękować jej za kwiaty, które ja niezgrab– " nie rozsypałem, flaki mnie na tę myśl !/!. Ta jego podróż jest w moich oczach wyrazem uchybienia przeciw księciu Adamowi i Izie] wasza Iza mówiła mi, żebyś go nie **Juca** była brała z sobą bez nadziei, że się w fałszywą pozycję nie wtrąci, a ja Ci powiadam, że tak bidzie i że Ciebie zawiedzie jak mnie zawiódł, a to mnie niezmiernie korci.

Iza jest u mnie, pisze do Ciebie. Żebyś więc nie uległa pod szczęściem talu korespondencyj, ściskam Cię serdecznie, obsypuję Cià krzyżykami. A ten drugi mój wnuk jakże będzie się nazywał? Na moją intencję nazwijcie go Zygmunt, entre autres jeżeli nie en Tite. Ściskam was wszystkich.

/Miejsce i data aa pieczętce pocztó ej/

/Adres:/ Madame la Comtesse Działyńska nee C–ss* Zamoyska

*

Paris, Quai d»Anjou 19

/k.335–536 – auto.;*raf/

/Poznań, 17 grudnia 1853/

Moja Ilamol Uie spiesz się tu, ja jestea dosyć zdrów. Dokucz .ni tylko nieporządek we ànie, a może i ja temu jestem winien; nie chodzą wcale i ciężejà, Wieczór przy mojej samotności chce rai się czytać, bo mam rozmaite rzeczy na warsztacie i tak godziny upływają, a rano coś tam przebudzi i wtenczas się nie śpi. Ale dziwna rzecz jak mój bok si⁵* łaskawie zreflektował, zaledw\$K się kiedyś odezwie, Tego astmatycznego kaszlu Tdewam napady, ale rzadko, raz vi tydzień może jest przykra chwila, ale to trwa nie jak dawniej –wiele godzin, ale tylko jedną lub dwie, wtenczas krztuszę sięt, a potem marznę i idzio jako tako,

Dzieciątko Izi jest niby dobrze, ale ten ogromny guz jeszcze nie otworzony, a ją to jeszcze bardziej niszczy jak chłopca, DyktowałEłac dziś dłu&i list do **adzi. %ie tu mówią, że styczeń ji jest jeden z dobrych miesięcy na morzu, ale niech się Jadzia zbyt wcześnie nie porywa. Przyznam Ci się, że jej chętnie towarzyszyć będę, iiyśl, że to Jadziątko z niepraktyczną panną Blrt, Turkom /których dziś zresztą bardzo kocham/ v/ydaną będzie, bardziej by • mnie moczyła, jak sto podróży. Ja tu się poisroli tak urządzę, .że na każde zawołanie będę gotów, będziemy więc sobie z Jadzią po Staml le łazili, gdzie się napatrzymy na świństwa Chrześcijan, bo te nas nie miną, a gdzie Turkom nie pomożemy, Mais vogue la galere,

Ma. Zwracam uwagę Twoją na list ks, Marceliny, w którym przebi; się jakiś żal do Ciebie, i Jaś niekontent z Twego postępowania z nią, Trzeba to koniecznie sprostować, bo jej dobre chęci dla nas i dla kraju są godne najwyższych względów i najprzyjaźniejszego odwetu,

Mówi mi Koenigk, że w Marcu panują na j gwałtowniejsze burze na Morzu Śródziemnym, trzeba by ich więc unikać, a za rychło Jadzia

/k.536 c.d./

by Jechać nie powinna, Z całą tą jazdą niezupełnie się mogę oswoić. Zdaje się, że tu Koskałom sprzyjają bardziej jak kiedy, wypęds no dawiej, dziś \vprost .Moskałom wydają ludzi od bardzo wielu lat tu zamieszkałych, àrzymam się, że całe postępowanie mocarstw ma wielki pozór paskudnej zdrady. W każdym razie proszę bardzo Jadzię, żeby czekała na list awża. aŁalc Ja – jak mówże – stanà w Paryżu 4 dnia po otrzymaniu depeszy telegraficznej,

l'eraż mój interes. Jakiś doktor medycyny, Polak, którego imienia nie pamiętam, posiada obraz Dolabelli przedstawiający bitwę hetmana Sobieskiego z Turkami. Bardzo bym to rad nabył, proszę Cię, zajmij się tą rzeczą

Wrzód małego jest okropny, Wieszczota chce przeciąć, Kohn nie chce. Kolor purpurowa, sterczy jak wielkie pół gęsiego jaja, strach) patrzeć. Ce n'est pas un abcès c'est une glande, %ślę, że się jutro otworzy.

Pisz do mnie bez ogródki, czy myślisz, że będzie wojna i kiedy by Jadzia jechałaj jeżeli chce koniecznie jechać? I czy Ty w zimie potrafisz si<| z dzieckiem zabrać się, czy też w trzecha będziecie dziecko do lata piastowały. Myśl, żeby je Jadzia do Renu odprowadziła, nie byłaby zła, ale ja bym chciał zawadzić o Paryż, Bądźcie zdrowi.

Dz.

/Data z pieczętki pocztoid</ej/

/Adres:/ Madarne la Gontesse Działyńska nee C–sse Zamoyska a Paris, Ile S–1 Louis, Rue Poulmier 20.

/k.537–538 – autograf/

/Poznań, 24 grudnia 1853/

tir 1/

Moja Duszko, w ten moment odbieram list dosyć długi od Ciebie i rozdieram />j do Ciebie pisany, bo nie pasowałby do terażniejszych okoliczności. Pisałem do Władysia, bo pragnąłem żebyś i z nych ust jak moich wiedziała, że ludzie rozsądni i życzliwi Tobie podzielają moje zdanie co do szkodliwego wpływu jaki p.R/adolińska/ wywiera na umysł Twego dziecka. Kazałem teraz Nusi bywać co dzień u mnie i serce mi si\$ kraje na to przeistoczenie martwej dewotki w postaci 7–nioletnJLego dziecka. Ja nie pragnę, żebyś Ty miała Musie przy sobie, bo by to był rodzaj rozwodu między nami,; ja chcę żeby ona była z swoimi siostrami, a Ty ze mną. Kontentuj się moją edukacją, a Nusi daj pokój, jej trzeba ile możliwości równiennie* Wiech z nami obiad jada, niech się z siostrftiai bawi i u nich się uczy, a p. R/adolińskiej/ jak najmniej widuje. Co do tej ostatniej,| urządzam jej pokój, kazałem go nowo wylakierować, z Kórnika sprowadziłem posadzką, którą wywoskują. Zastaniesz wszystko gotowe* Powtarzam – jak tylko ona przestanie ciążyć na mnie przysługą, która mnie dusi, stanę się uprzejmym gos odarzem, bo nie będę chodził w ciasnym chomacie wdzięczności za łaskę, która mnie nieustan–| nie kaleczy. Ale na to musi Nusia mieszkać na górze, a nie drzwi o drzwi ruusi się widywać z panną Radolirlską, jak ja się z moją córką widywałem, to jest raz na miesiąc.

Teraz co do Twego długiego kazania o Czajkowskiej. Mówiła mi, że nie ma zdrowia po temu, żeby mi guzik przyszyć; powiedziałem jej, że będę więc szukał zdrowszej, potem udała się do Izi żeby zostać. Odrzekłem – niech się zostanie, bylełyia miał guziki przy koszuli. Dla dogodzenia Warn jestem gotów i bez koszuli chodzić, ale nie pojmuję skąd ja przychodzę do takiego kazania i wykładu

/k.537 v. o.d./

moratów, kiedy mam cały dom napełniony ludźmi z Twojej portki, kiedy niejeden z nich dopiero mnie naucza, że Jest w mojej służbie albo też na moje zapytanie wcale mi nie odpowd.e, jak to uczyniła Karolina, a jednak żadnego z nich nie odprawiłem. Krzeski i Krzeskaj wnieśli się do mnie oez mojej wiedzy, a jednak ich nie ruguję; panna àadolińska wyrugowała mnie z mego pokoju na drugie piętro, lubo rni trudno chodzić po schodach, lubo mieszkam na lodowatej podłodze, bo nad pustą salą, a zimno mi szkodzi – to wszystko się stało bez wzywama Pana Boga i wszystkich świętych jego. Jak będziecie chcieli żebym Czajkowskiej pomagał do prania, to i to zrobię, ale Cię proszą, uwolnij mnie od rozpraw teologiczno–moralnych,j

To byłem napisał przed obiadem właśnie w dzień moich urodzin. Wracając od stołu i czytając, co poprzednio napisałem, widzę, że Ci ta redakcja nie będzie przyjemna. Czuję więc potrzebę usprawiedliwienia się.

Od dwóch tygodni czekam na list od Ciebie. Koenigk mi mówi, że pisałeś do niego, a nazajutrz miałaś do mnie pisać; tydzień mija, a ten list nie nadchodzi. Księżna Marcelina donosi, że Marynia słaba. Ja piszę raz po raz pytając się o Waszych projektach, co myślicie xrobić, podają propozycję, dają komisa i czekam na list; nareszcie ten nadchodzi, otwieram z wielką radością i ciekawością, i cóż znajduję – cztery ćwiartki o dwóch kobietach, które mi kośćcią v; gardle stoją, a dla których zrobię na włos, co tylko zechcesz, z jednym wyjątkiem – oddania jednej z nich Nusi comme passę temps. A z resztą – niech jedzą, piją, niech piorą, niech się modlą, niech niby Pana Boga kochają, bo przecież coś kochać trzeba, choć kto od nikogo nie jest kochany. Mniejsza mi o to, tylko zamiast gadania o tym, co dla mnie najniemilszego, pisz do mnie jak się Ty masz, jak się Erynia ma, o której tu złe krążą **K&B&Z&X** wiadomości, kogo się dla niej radziliście, co Jadzia myśli robić,

/k.339–540 – autograf/

/Poznań, 24 grudnia 1853/

/Nr 2/

Pisałem do Ciebie 4 pełne stronicie, żeby Ci powiedzieć, Jak nie należy do ludzi pisać, *teraz* napiszę cztery, żeby Ci pokazać wzór sposobu jakim ja pragnę, żebyś do ranie pisywała,

Nasamprzód życzę Ci dobrych świąt i dobrego Nowego Roku, choćby tylko z połową tylu wnuków przybytku, a sobie życzę wiadomości, czy w tyra nowym roku się zobaczymy, łoje zdrowie jest poniekąd lep—| sze, bok mnie daleko mniej boli, spazmatyczne paroksyzmy są rzadsze, nie trwają nad godzinę, ale mimo tego wiele nocy przepędzam prawie bezsennych, Onegdaj dopiero koło 5–tej z rana zasnołem, jednakże \àstrzegam się od zażywania opium i morfiunu Wcaoraj wróciłem do maślanki i lepiej mi było z nią, spałem nieźle* Kawy jak najmniej pijam, zwykle wcale nie, chodzę cały dzień w berlaczach, a na ulicę wcale się nie pokazuję. Od wielu dni nie byłem w Kóriłił a tam jeżdżę tylko w karecie zamkniętej, Hoże, że te ostrożności inni e ratują od paroksyzraów, Nusia zupełnie zdrowa, tylko ją ząb zepsuty u góry często boli, wczoraj dotknąłem jej go eliksirem z apteki i natychmiast ból ustał. Przychodzi co dzień powiedzieć mi dzień dobry, a po obiedzie wracaà się na chwilkę lekcji rysunku,| Ułożyłem to bez żadnego zajścia, a na dowód tego załączał tu list, który wczoraj wieczór w odpowiedzi na mój odebrałem. Z tego się przekonasz, że ja się nie biorę do żadnych osobistości, ani e idzie o zasadę i tej się chcę trzymać. Wychowanie, jakie Nusia odbiera, jest v; moim przekonaniu szkodliwe, więc tego nie chcę, nie żądam niczego więcej, ale i niczego mnieà,

Niekontent jestem z I zł, nu* boleści w lewym boku nisko, a że przy tym i palenie gardła, i suchość rano, jest to nieomylnym dowodem choroby macicznej. Jutro jej mają dużo pijawek stawiać.

/539v o.d./

Wiem, że i Ciebie bolało, a potem się rozeszło, ale u biednej ELizy się nie rozchodzi.

Boję się bardzo, żebyście ranie z Sieniawa w ambaras nie wprowadzili. Stasinski się chce podjąć tej administracji, ale jedynie pod. warunkiem, żeby tam miał swojego rządcę. Pisałem więc do Mroc; kowskiego z zapytaniem, czy przyjmie tę posadę i żeby w tym razie Zdzisławowi wypo\|d.edział swe usługi, na ś–ty Jan sam się przeniósł do Sieniawy, a do Oleszyc przyjął ekonoma. Pisałem i do Leosia, ale niezmiernie mi będzie nieprzyjemnie i księcia Adama i Mroczków–| skiego zawodzić, bo jak powiadam – Stasiński może się spuścić na Mroczkowskiego} a skoro go i Zdziś zamawiał, i u Ciebie bardzo się dobrze spisuje, trzeba jego się trzymać albo dać pokój i jemu i Stasińskiemu, a wtenczas i fobie, Z Lwowa jeszcze nie mam odpowJ dzi, ale postatraj się, żeby się to wszystko nie pokrzyżował*.

Oddaję dziś na pocztę pod krzyżową kopertą wiązanie dla Ciebie od Twojego wnuka. »/ tych dniach wyprawię trzeci tom łomicianów; może się i nie upominać u księcia Adama o zamianę, aż mu 3–ci tom ofiarować będziesz. Jaś nie był u nas na świętach, ale przecież dziś przyjechał dla płacenia landszafty. Jest zdróvr i znów świat objeżdżał, szukając dóbr, których nie nabył. Mówiłem mu, że on, który zbiera starożytności, powinien by się trzymać i starego zwyczaju pisywania do rodziców na święta. Jeżeli ta rada skutkować będzie, to raoże odbierzesz list od niego. Zresztą dopełniając Twego życzenia, ani do niego pisałem, ani z nim mówiłem o moim postanowieniu zabezpieczenia moich literackich skarbów – więc i w tym Twoja wola dopełniona,

j3ardzo Cię proszę, żebyś pomyślała o mojej galerii w bibliotece, czy by naśladowanie może *owych* schodów de la 8–t Chapelle nie dało się przystosować. Jedna szafa już gotową do książek, jest to* coś ogromnego, ale i bardzo wspaniałego. Podłogę do Twego pokoju robia

/k.539 – c.d./

boć od tego ma zawisnąć i to co ja będę| robił.– ale o tym ani słowa, Prosiłem o uzyskanie od księcia Adama v; zamian jednego tomu oryginalnego Tomicianówj których on posiada podobno 21, za tom także oryginalny, który Tobie dla niego powierzyłem. Prosiłem o odebranie | od pana àazimirskiego włoskiego rękopismu i jego polskiego tłumaczenia, bo te mam tu oddać do druku na korzyść wdowy Kielisińskie–go; to tłumaczenie jest gotowe, ale nie mogà sià doprosić przesyłki] Prosiłem s±\$ o wywiedzenie się za pomocą pana Koncewicza, ale nie Hotelu Lambert, bo by tam sami dla siebie kupili, o jakimciś obrazie wystawiającym Sobieskiego bitwę z Turkami, Ma to być obraz Dolabelli, w posiadaniu jakiegoś BQ]Lskię;q lekarza Kondrackiego czyli Kondratowicza, czyli coś podobnego. Każdy emigrant Ci o nim powie, a bardzo bym rad miał o obrazie wiadomość i czy jest **do** nabycia i za jakie pieniądze, O tym wszystkim nie raczyłaś mi ani wspomnieć, tyłki Czajkowska i Czajkowska – panna Radolińska i panna àadolińska. Jakiś Grek głosował za i/ypędzeniera z Aten Arystydes którego nawet nie znał, bo go nudziła częsta mowa o nim; otóż i ja *si<i* gotów umknąć i Czajkowskiej z mego pokoju, jak to uczyni–łea dla panny àadolińskiej, ale mi już o niej nie gadaj. Kto ma guza na nosie, toć o tym wie, a nielitościwie mu o tym zawsze przypominać, àa wiem, że umrę 2 mymi guzami, ale zmiłuj się, już mi nic gadaj o nich.

/k.540v o,d. /

tak, abyś tam mogła na wiosnę zamieszkać, jeżeli na ten czas zjedziesz do kraju. Po świątach Jadwiga :na pojąć do Kórnik, a jakaś tam kórniczanka mnie nieznana ją tu zastąpić.

Cały dzień jestem zajęty pracą, zaczynam drukować E wielu względów bardzo ciekawe dzieło Orzechowskiego o Polityce polskiej z manuskryptów jego biblioteki. Do tego pisma jest obszerna przedmowa potrzebna także ze względu historycznego, jak z politycznego i nawet kościelnego. Ta praca nie bawi, a przy najlepszym gospodarstwie z Izą czas mi schodzi ile możności przyjemnie, nie jak Tobie w wielkiej stolicy wśród tylu przedmiotów Twoich zamyślowali. Ale jak na Bartłomieja, trzeba się i tym kontentować. Ściskam Cię serdecznie, ale proszę Cię, pisz albo każ pisać do mnie, bo mi przykro bez tego. Twoje córki niedobrze się względem mnie zachowują, a ja to mocno

/k. 54 1–542 – **dyktowany córce Elżbiecie Czartoryskiej/**

/Poznań, **stycznia 1854Y** Koją Mamo droga kochana! Papa dyktuje teraz, Obiecaliśmy Ci raporta, wiąc masz jeszcze **jeden dla tym** zupełniejszego naśladowania mojej historii berlińskiej. **Wczoraj** dobrze spałem, a *dziś* jak w Berlinie, nie spałem, **krzyczałeś**, kaszlałem. Powiedziałem Ci kiedyś, że jak mnie **pchła ugryzła** w Granowie, miałem ochotà posłać Ci umyślnego, **żebyś spiesznie** przyjechała mnie podrapać. Miałem dziś w nocy **podobną intencję**, w najgorsze telegraf by Ci ją zawiózł prędzej jak **posłaniec z Granowa** – ale że te osły biurowe jeszcze nie **przyprawiły do** telegrafów narzędzi do drapania ani głaskania, **więc nie pisałem**, tylko wrzeszczałem. Rano spałem do 10 bez opium, a **teraz wieczór** spać mi sit; chce. Jest mi mgło i brzydko, do moich **agłości przy-**czyniacie mi si<£ co rano, Kiedy żadnego listu od **Was odebrać nie** możemy. Gzy by też to nie było rzeczą podobną **zamknąć się na pół** godziny co dzień rano i tak co dzień do nas pisać, jak **co dzień** idziecie pi«». robić, przy której to sprawie że Ty i Twoje **córki** "drzwi zamykacie i przez ten czas kazania ani macie, **ani ich słuchacie** aiuioins c'est a que je suppose quoque m–m Krasie cka **pr ne** pss perdre au lenzyn donnait audiencce a sss quea **decis moment I*** Nareszcie bym tfam proponował, żebyście w te miejsca **dwa papierki** z sobą brały, byle byście sià nie omyliły w tym, **który macie na** poczty dać.

ftikt z nas nie wie czy p. Liad/yśław/ jedzie **czy nie, ani kil** dy i czy nie dzieli mego zdania, że w przypadku **wojny Bałtyckie** Morze bardziej by jego wizyty było warte jak Morze **Czarne**. Już raz si<à pytałem, czy Twój powrót naznaczony, **a Paiaque ou a**

la Trinite, ale i na to nie odebrałem odpowiedzi. **Są tu osoby,**

/k.542 c.d./

,i

'h które myślą, iż podróż na Wschód mogła by zaszkodzić interesoi
 Jasia. Kad tym wypada się zastanowić, lubo się przyznaa, że w tej
 chwili pijà ginger beer, bo mi b/ardzo/ mgło, a nyśl o

i

strasznie zaburzonym morzu już mi sprawia niemal skutki du
 noinllie de tarsege, Jadzia powinna wiedzieć, bo się kiedyś po his/zpańsku/
 uczyła, że najwierniejszy sługa Sancho Pansa nie mógł się od wymiotów
 wstrzymać, kiedy jego pan nalał w gębę de l'ovgent de i-ier a JBras. Otóż
 przyznam się, że nie wiem jak to bidzie, bo ten przypadek był bardzo
 nieprzyjemny Don Kichotowi, w którego ślady wstępuje zacna Jadzia. i:re
 lieul Popez au moi de Pevrier ou de Mars a cate de Scylla et de Garibde dit
 a Jadzia que ce sera pinc, ojie la chasse au reąuin a Rel&oland surtout si
 c*est son yenerable Pere ou àueląue June que l'ou ammonere sur le bord a
 l*aide d'un croc fiche de la ventre.

L p. Kad/olińska/ żyjemy jak dwie turkułki, nota bene nie jak one
 żyją w miesiąceu marcu, ale w jesieni, kiedy się mówi o czasach
 przeszłych, a nie terażniejszych, a zwłaszcza o tych, których już nie czeka
 przyszła wiosna. Co dzień się pyta o moje żebro, tę kolebkę rouu żeńskiego
 pr moi j*avone que les couches de a c5te sout aifficile elle te posse a la
 maniere de Jupiter auquelon leuaait la ± lete per lui faine maitre la sagesse
 au inonde. C'est la protebliment ce q,ui touche letlement M-me
 Rado/lińska/ et les perment de faire des ąestions sur des por-ties que ma
 chemise recouvre cependant. Si ce fait ne l'ifffrage pas tu pens jager au
 aignes de son eiTectuare tandresse, bo nawet sià pyta czy chrupi. Jej
 dagerotyp w osobie ftusi był tu u mnie. Anglicy po dagerotypie chcą sądzić
 o księżycu, ja po moim dagerotypie widzę une nebuleujcàe de 9 clasae.

Radbym, żebyście gadały z p. ivousse i wywiedziały się, Jak

/Łcaa 542v c. d./

wziąć do naśladowania a l'euconstigue czy a la circ la S-int Uhapelle. Czy się Twoje kurczęta wywiedziały w ogrodzie des plantes jak sztucznie produkować ceur samblable, dites ceur , nota bene que je parle de poulets et non d'oies. Kadbym także wiedział co Gicłiocki zrobił de la croeguj-nioles que je lui nievdoye. Ja inyśl_{ttf} że sobie tyłku gąbt_t otarł, książką odebrał, a i.deniędzy nie odeszle.

Jeżeli zobaczysz Jiazimir/skiego/, to mu powiedz, że matka już odebraia 300 zł i że mu si<j bardzo przypominam o tłumaczeni* kardynała Yalenti. Papier si<< gończy, Twoja cierpliwość się skończy, a moje nuuzeiie si*(zaczyna, skąd wynika sakramentalne słowo – amen , ite mi ssą est.

/k.543 – autograf/

/Poznań, grudzień 1853/

Moja Duszko! Piszę tylko kilka słów do Ciebie żeby poczty nie uchybie, bom długo spał. Bardzo mi dziwno, że Władysław nie czeka na żonà, boć różnica trzech tygodni mało znaczy, zwłaszcza w zimie, gdzie się nic nie przedsięwzięmie, a opieka męża byłaby najskuteczniejsza. Ja się tylko conne pis aller ofiaruję, a przyzi się, że mnie jakieś obawy pobierają względem paszportu; nigdy jeszcze tak przykro do nas się nie brali. Koenigka w Berlinie aresztowali i pod zagrożeniem, że go na 4-ry tygodnie zamkną, dans une maison de force, jeżeli się kiedykolwiek tam pokaże, wyprawili go na kolej. Wszystkich a wszystkich wypędzają, sąsiadom coraz bardziej sprzyjają.

Kupiłem Ci na nowy rok pyszną szafę z 26 szufladami widoszny-mi, 10 krytymi etc, eto. Ogrom i piękny bardzo, i bardzo wygodny, Oddaj załączony list Władysiowi. Kończę bo gwałt. Przyjadę, jeśli będę mógł, skoro zajdzie potrzeba.

/k.544–545 – autograf/

/Poznań, 19 stycznia 1854/

Odebrałem ‘iwój list kondolencyjny, za który Ci bardzo dziękuję.] Poszedłem też za radą loncewicza, co do bandażowania i nosiłem binde przez mądrego chirurga założoną całą godzinę, potem wie wziąłem do noża i do pazurów, i razem z moją żoną uprzątnełiśmy ten systemat tortury. Dziś 12–ty dzień i nad wszystkie spodziewanie mi lepiej. Nieszczota i 4a myślimy, że to bodaj nie owe stare żebro źle zrósł*, które się rozsunęło. Do dziś dnia czuję przesuwanie, ale ból bardzo zmniejszony, nawet kiedy trochę kaszlę, a ręką nacisnę, to się wszystko odbędzie bez wielkich grymasów.

Teraz co do interesów. Obiecałem, że według zamożności i sposobności dam 1000 I’r. na bibliotekę, oświadczając zarazem, że czas, w którym ten marnotrawny akt popełnię, sam sobie obiory. Bardzo mi niemiło, że mnie w tym względaie zastępujesz. Na każdą większą wypłatę rausze w tym roku listy zastawne przedawać, a to z taką stratą, że Twoje listy galicyjskie stoją o 30 procent pod nominalną wartością; grad mi wszystko zbił, więc o kapitałacl żyć muszę, Ale nareszcie mniejsza o moje 1000 fr., lubo wyraźnie oświadczam, że wbrew mojej woli i rozsądku są zapłacone.

Inaczej stoją rzeczy co do pana Edwarda Grabowskiego z Grylcwa Mniejsza o to, że dwa razy siedział w więzieniu za długi, że mając własną żonę, cudzą wykradł, swoją zagryzł, bo ja nie policmajster; ale ten pan Grabowski, który moje zaręczenie wystawiona na pana Pietraszewskiego zamienił, niby dlatego, że ja przyjęte–j go obowiązku nie wypełniłem. Nie mam wyboru: albo unikać wszelkich XXH±HI stosunków z nim, albo się z nim strzelać. Zważ co wolisz.

/k.544v c.d./

Co do pana Mycielskiego powiem Ci tylko, że przez tę przysługą zrobisz sobie nieprzyjaciela, choćby tylko powiedział de quoi se mile-t-elle, właśnie tak, jak i ja to mówię. Cały ten utwór biblioteki był niedobrym pomysłem, a raczej spekulacją Sienkiewicza, który ch. ce mieć mieszkanie i pensję kosztem biednych Polaków. Gdyby fli wszystkie swoje książki byli oddali bibliotece narodowej francuskiej, czytelnicy flieliby 4 godziny na daień więcej czasu do czytania, a pan Sienkiewicz nie cieszyłby *aiq* reputacją, że lepszym jest dyplomata od swego pryncypała p. władysława. Ta historia biblioteki paryskiej boli mnie z wielu względów. Nieprzychylni księciu Adamowi uważają ją jako środek ulokowania p. Sienkiewicza na łaskawym chlebie cudzym kosztem. Przystap nawet do każdej bib/lioteki / rządowej jest daleko łatwiejszy jak do Bibl/ioteki/ Polskiej, płacimy więc wszyscy za *czczy* tytuł posiadzicieli, przydając sobie kosztów a ujmując wygody. Ja sam darowałem dużo książek, a dopiero po 3-ch wizytach, zastałem drzwi otwarte. Jednym słowem – nie teram chwila do nakładów na biblioteką, l. iech yiwotuje, ale niech nam da odetchnąć; tu głód, nàdza umierają nawet z braku żywności materialne; a Wy jednym pociągnięciem pióra chcecie mnie zrobić bankierem 3000 fr. wydatku na szpargały, których nikt prócz mnie nie czyta. Protestujà przeciw wypłacie w moim imieniu, a formalnie zakazuję płacić za drugich. Ityła u Minety pani i-icyielska, a Mi net a przezorniejsza od Ciebie, powiedziała jej wyraźnie, że Ty nie masz funduszów nu takie wydatki, że ja Ci przesyłam pieniądze przez bankierà, że na tej przesyłce wielkie ponoszę straty, ale że ona by nie powinna Tobie takowe narzucać. Ale mniejsza o panią Jfycielaką, płac za nią, jeżeli Cię pieniądza świerzbią.

Prosiłem Ci^o żebyś sià dowiedziała, czy jeszcze co masz u Mali letów, czy nie. Nie rozumiesz ich rachunku, więc pošlij do nich,

/K.545 c.d./

proś na przykład Władysia Czartoryskiego, który ich zna, żeby Ci wytłumaczył, czy tam co masz, czy nie. Jeżeli masz, to tam bierz, bo daleko taniej; jeżeli nie, to napisz, a ja zaraz przyślę, na potrzeby Twoje i dzieci zawsze bidzie, ale jak z mojej kieszeni i ja, i Ty, i Jaś zaczniemy patriotyzm robić, to lepiej na szpital publiczny dla nas, jak na bibliotekę pieniądze wydawać. Nikt w Polsce na książki tyle nie wyłożył co ja, warto by mi ras dać pokój, óczorał u żyda pożyczyłem, aby moim obowiązkom zadość uczynić, ale to niezabawnie. Same rachunki za dolne pokoje wynoszą przeszło 500 talarów. Jutrzejszą pocztą prześlą Ci nowy liat kredytowy, ale udaj się poprzednio do Malletów.

Ściskam »vas serdecznie. Przygotujcie się na wizytę Angielki, która była u pani Hektorowej Kwileckiej przez 9 lat, teraz wraca do Anglii, ale prosi o rekomendacje, bo wyszła tam z wszelkich stosunków. Pomyślcie zawczasu co by się dało zrobić dla niej.

/Adres:/ Madame la Gomtesse Dzłałyńska a Paris, Quai d'Anjou!

/Pieczęć pocztowa:/ Posen 19. 1./18/54.

/k.547 – c.d./

wypadków. Zaraz przyszedł kaszel, prawie ciągły aż do 3–ciej z rana i bezsenność, i znowu tylko morfium uspokoiło. Ale przynajmniej teraz wiemy, że to ftk parę tygodni, a ból potem j szcze| bidzie trwał, ale się i zmniejszał. Przy każdym kaszlu jest mi tak jak w Berlinie i to samo plucie. Jest to wszystko bardzo przykre, ale Cię proszę na wszystko żebyś się tu nie spieszyła; ja sobie tu z Izią poradzą.

Ten list dla złych dróg pójdzie długo, dla tej samej przyczyny bardzo byś wolno tu jechała, a tymczasem wszystko się skończy. Tylko wątpię żebym mógł Jadzi towarzyszyć. Przyjechał do mnie pa Koenigk, który jedzie do Jasia i jemu się każe przygotować do podróży. Tylko obmyślcie zastępcę dla p. Birt.

Pisałem już razmo tym i powtarzam, że jeżeli przyjdzie do ogólnej WOJĘT, to miejscem dla Władysia będzie BałtyfelŁie, as nie Śródziemne morze. Tu krąży pogłoska, iż skutkiem najprawdo–podobniejszym zwycięstwa nad Rosją bidzie nowy podział Polski, taki jaki był przed rokiem /17/86, to jest że Warszawę wezmą Prusy, resztę Austracy – a takiego zwycięstwa, przyznam się, że nie bardzo sobie życzę. Ściskamy *as serdecznie, a zamiast błogosławieństwa posyłamy »vam deklaracją, jakoście wszyscy gałgany, którzy do nas nie piszą. Bądźcie zdrowi.

/Dopisek E. Czartoryskiej:/ Moja i'iamo droga, szkaradny przypadek biedny Papa ma, co dzień Mamie będę dawała wiadomości i mam nadzieję, że kaszel dziś w nocy był skutkiefc szklanki zimnej limoniady. Teraz letnią pije i od 3–ciej z rana wcale nie **kaszele]**

JBardzo mi smutno posyłać ten list do ^{A<a}aray, a jednak namówiłaś Papę aby go posłał, bo wiem, że trzeba wszystko wiedzieć. Kyśmy zdrowi. i'inie bok boli, ale nie wiem czy to tak źle jak mówią. Mam nadzieję, że to reumatyzm albo newralgia. Ściskam Mamę z ci uszy serca.

9 styczeń. Papa każe powiedzieć, że Mama nie dała wiadomości czy użyła lit»tu kredytowego, który Ziarnie dał na 5000 fr. **Można**

z niego brać częściami albo wszystko.

*

/k.548 – autograf/

/Poznań, luty 1854/

Moja I/uszko! Nie mam czasu dziś pisać, jestem dosyć zdrow, Izia jako tako. Mieliśmy kilka osób na wieczerzę i te trochę schodów już ją zmoczyło. Adaś jechał do Berlina.

Posyłam Ci 6000 fr. listem kredytowym, odbierz resztę od Malletów i zamknij rachunek z Jadzią. Wszędzie tylko mowa o burzach na morzu, serce się kraje, że się Jadzia tak spieszy. Wzięli już starzy, jej mąż niemłody, a zostawić jedynaka syna bez podpory jedynie dlatego, żeby jechać 6 tygodni prędzej, niż czas pozwala, jest to kusić Pana Boga. Nigdyś mi jeszcze nie pisała, czy zaraz po wyjeździe Jadzi, czy za rok, czy jak jej syna do szkół oddasz, tu się wrócić zamysłasz.

Książki Ci posłałem, zaraz po ich odebraniu trzeba pomyśleć o zamianie i o moich prośbach do ks. Adama. Kici jeszcze nie wiea o obrazie owego doktora, ani o tłumaczeniu Kazimirskiego. Brukuję już Orzechowskiego i Długosza. Ściskam Was serdecznie.

Dz.

Czy p, d*Arnaud tu przyjedzie?

/k.549 – autograf/

/Poznań, marzec 1854/

Iza mi komunikuje Twój list i zapytania. Żądana przez pana Puzyneń cena za kolorowanie Szydłowieckich jest wcale umiarkowana, ale w Paryżu jest tylko sześć rycin kolorowych, a przesyłki arkuszami są z powodu akcyzy tak nieznośne, iż ani chcę posyłać, ani przyjmować arkuszy luźnych. rtąpię żebyś tara miała arkusze do kolorowania, bo ja tylko pergaminowe chcę dać kolorować, a te tu u mnie leżą. Panu Puzyneń byłbym w lecie bardzo rad i miałby tu dużo do roboty. Już i na wiosnę go zapraszam, mógłby mieszkać na Piaskach, ale idzie o paszport.! Koszta podróży zapłacę jak najchętniej i fundusze mu przekażę . Do Paryża miej także paszport dla mamki.

Dajcie mi teraz święty pokój co do malowania okien, do tego się weźcie po mojej śmierci. Nie mam czasu się rozpisywać, ale o tym teraz ani myśleć. Ale może byś mogła pana Puzyneń nawet z sobą przywieźć, byłby Ci pomocny w drodze. Ale paszport, paszport! Prawda, że imię trochę brzmi na zagraniczne, trzeba by wyrazić, że malarz zagraniczny. Moim najważniejszym interesem są "Tomiciana"¹¹, a mianowicie 4 tom, jeżeli jest u pana Sienkiewicza, i zamiana tego, który Ci dałem. Potem wiadomość o obrazie u owego doktora. Masz list kredytowy na 6000 fr., niech więc Malleci tylko mi przyślą rachunek, a Ty bierz pieniądze na ten list.

Me wiem gdzie ehcesz umieścić Twego wnuka. Iza nierada by żeby był z jej synem, bo się mamki i bony nie pogodzą. Pokoje na dole są zupełnie wykończone, może by Twoje córki mieszkały w tym większym, a my w tym ostatnim na boku. Bądźcie zdrowe.

Dz.

/1.550–551 – autograf/

/Poznań, 17 lutego 1854/

Moja liuszko! Z niewymownym podziwieniem dowiaduję się, że po wyjeździe Jadzi myślisz jeszcze w Paryżu bawić dla trudnienia siąt jej interesami. Łe ja Jadzi ustępuję mego prawa do pierwszeństwa Twoich usług i posług, pochodzi to z mojej życzliwości dla niej i że ją trochę bardziej kocha* od siebie. Ale natomiast kocham siebie tysiąc razy bardziej jak jej krzesła, stoły, domy, biblioteki i tym nie myślę wcale a wcale ustępować pierwszeństwa nad sobą. Pan Władysław ma w Paryżu brata, kuz nów etę., którzy nie mają nic lepszego do roboty, żeby się gratami zajmowali. Od Ciebie wyraźnie żądam, żebyś *zaraz* po wyjeździe Jadzi Paryż opuściła. Wie daję Oi żadnego komisu, niczego nie żądam, ale każę Ci natychmiast wracać. Adaś mi mówi, że bynajmniej Ci nie dał komisu płacenia za niego 500 fr na bibliotekę.

Pan M cielski mi mówił pas si **feix** bște de donner mille francs par le tempa qu* ii fal t pour une bibliotheque on personne ne lit. Ja z mojej strony przeciwko tej wypłacie jak najmocniej protestuję; trzeba mieć diabła za kołnierzem, żeby wbrew cudzej woli podejmować się wypłat– za tych, którzy nie chcą płacić. Dziś, 17–go, wypłaciłem Izi jej pensję i jak się pojmuje, mąż bynajmniej się nie zgodził na potrącenie i wyraźnie powiedział je n'ai jaaais donnę a Celina la commission de rien payer pour moi.

Jest to ostatni list, który w Paryżu odemnie odbierzesz. Mię jest mi dobrze. Pisałem do Ciebie długi list, zawierał powody, dla których chcę, żebyś wracała, ale go nie posyłam; Możeaz mi wierzyć, że mam rację. Ściskam *as serdecznie i jesz–

cze raz powtarzam, że nie aa je żadnego komisu. Nie chcę nawet * odpowiedzi na moje dawniejsze zapytania, tylko ks. Marcelinę namów, żeby tu przyjechała. Mam w tym wielki interes.

/Adres:/ Madaae la Comtesse Działyńska a –f aria, Ile SJt

Ltier 19

– i

/k.552–553 – dyktowany córce Elżbiecie Cmartoryakiej/

/Poznań/, 6 marca /1854/

Moja Mamo! ..racając z Kórnika odbieram drugi Twój list, pierwszy mnie doazedł w Kórniku. Książdz Roapądek dał mi wszystkich Waszych wypadków zadawalające tłumaczenie, teielka tylko zachodzi obawa o Waszą przeprawę przez Ren. Ks. Rospądek tak mówi: "Pan Bóg wyp dkami życia napomina ludzi dopókąd ich nareszcie ciężko nie ukąszę; zgwałcenie przysięgi i użycie imienia Jego nadaremnie już u Żydów ciężko karał i na wszystkie sposoby ich odstraszał¹¹. Przysięgałaś, że mnie nie opuścisz, tej przysiędze zadość nie czynisz i wnet Twoją córkę ogień ogarnia; Ty uderzasz om ziemię, Twoją drugą córkę poraża powietrze; najcięższa będzie kara wody, bo ta trafiła faraona po tylu innych klęskach. Je vous engage a vous entourer de vessie au passage du Rhin*

Telegrafem Ci proponowałem wcięcie z sobą pana Puzyny, nie śniło mi /się/ o tym, że ma żonę, że ją tam musi utrzymywać. Szło mi tylko o to, żebyś miała towarzysza podróży i żebyś nie zawsze w doły wpadała, które albo napotkasz, albo pod Tobą podkopią. Bez p. Puzyny mogę się obyć jak najzupełniej, przy wysła–j niu depeszy miałem Ciebie, a nie siebie na widoku. Nie udzielajcie nam nigdy wiadomości politycznych, przynajmniej nie gazę–| towyeg. masz cesarz zaledwo przestanie mówić, Wasz Lamennis zaledwo przestanie żyć, a telegraf nam to wszystko już opowiedział* Ja proszę o konsultację Waszych doktorów. Czy możecie, czy nie możecie i kiedy potraficie jechać. Powtarzam, nie daję żadnego komisu, nie chcę niczego od nikogo, ani też pana Puzyny, chyba dla Twojej usługi; pod innym względem jest on dla mnie i za drogi i niepotrzebny. Kwituję nawet od interesów moich

z księciem Adamem, jeżeli te mają Cię godzinę dłużej zatrzymać

•— *

w Paryżu.

Iza chciała żebyś jechała na Heidelberg dla radzenia się Heliusza o Marynię. Zrób to, jeżeli myślisz, ale z tym Waszym

/k.553 c.d./

ogromnym dworem nie będzie to koniecznie łatwo. Do takich rzeczy trzeba doktora mającego wiele czasu, wiele rozumu i wiele poczciwości, z których t 3 cnót nieprzestannie fobie na 2 zbywa, zgadnij która? Przyznam się, że nawet nie mam Mieszkania dla pana Puzyny i cała ta spekulacja była na Twoją dogodność obra-chowana, zwłaszcza, że chciałem kawalera * nie żonatego.

Ściskam Cię serdecznie. Powiedz księżnie Marcelinie* że ją bardzo tu prosimy na lato.

/Dopisek od córki Elżbiety:/ I ja Mamie rączki serdecznie ściskam, wczoraj pisałam do Maryni. Me aa nic nowego, wszyscy zdrowi. Do Heidelbergu – gdyby się dało!

/Adres:/ Madame la Comtesse Działyńska. Quai d*Anjou 19 a Paris.

/k. 554–555 –

; /Eutź, 22 marca 1854/

Moja .jusizkof ferzyjehawszy na granicà pruskà, zastał tele–
graf i cajm/ypaka ministerialny, wy dany na denuncjację **policji**

//i ‘\ poznańskiej, wiàc pana Puttkamera, żeby ściśle

zrewidować rzeczy

hr. Jana àiałyitskiego. Zdaje si»Ł, że był wydany w **dzień mego**
wyjazdu i 'że najjprzód nieporządek ich komunikacji **telegraficznych**, a
potem poHEĘrika w imieniu stanęły na przeszkodaie teà rewizji,
wykrtgciàem si<à niezgodnością imion, ale mnie **ten sam**

żart czeka w Minde,n» To dla Twojej przestrogi .

Podróżujà z Jafśriem Mielżyńskira. Ściskam Oicà **serdecznie**.

Dz,

Moje napady mnie mocniej męczą.

/i/ata ze stempla pocztowego/

:/ Madame la Gomtesse iziałyńska a Paris, Ile S–t **Louis**

Rue , Poultier 20.

/k.556–557 ~ autograf/

/Kórnik, jesień? 1854–/

"Brykczynińska Ci wszystko powie. Mam tu mieć ogromny **inkwaterunele**
na wtorek, Ghc\$ uniknąć pozoru, że Was z tego powodu 'z domu wy<t**>

liłem, wi ę *oj* lepiej nie przyjeżdżajcie. Odsyłam Władyeia κ Erykeàp ską,
nawróć¹ sià i Ty, lubo bym bardzo rad miał Cię tu w niedzi«!f ą ale nie ctiçà tu
mieć żadnej córki, a prawdy mówiąc – ani Oiebi«

potrzebował kucharza,

w wtorek. Może was przód odwiedzę, chowicza, etc, etc.
Merzbaohowi odeślij załączone tu papiery. Voila un contre tempe. Bardzo
bym **xxu&x** Cià rad widział en– t|t* a t&ste. Oficiano tu od razu 11 oficerów
umieścić*

/Adres:/ Pani Hrabina Działyńska w Poznaniu.

'i

–":

Zaprosić gpana Hessego dopiero na drugą niedzielę, .

/k.558–559 ‘–.autograf/

/Kórnik, wiosna 1855?/

Moja pocziwa Duszko! Z Henrykiem mam tu wielką biedę o »a–
płacenie mu na ś–ty Jan 39 tysięcy, mam dziś ten interes ukońoayd. Do
Poznania’ nie przyjechałem w daien, kiedym wyjechał, bo dla wody
musiałem nocować w Żegrzu. Dziś, jeżeli potrafię wieczorem

dać się przewieźć przez rzekę, która już po wielu ulioach Poana–

.

nią płynie, to bądà u Siu na noo. Inaczej nie wiem. Ściskani Cię
serdecznie. Poślij zaraz tą kartkę do Bobkiewicea. Je t« zizien–brasse,

Dz.

/k.560–561 – dyktowany, córce Jadwidze Zamoyskiej/

/Paryż, 20?/ lipiec 1855

/Papa dyktuje/

Moja i%mol Nie pisałem, bo rachowałem na to, że Jadzia za mnie będzie do Ciebie pisała, a ona myślała, że ją zastąpię; tak więc z małżeństwa tych dwóch myśli urodziła się, figa.

Już od kilku dni byłbym wyjechał, żeby nie chęć widzenia się z księciem Adamem. Ten wczoraj przyjechał, dziś będę z nim konferował. Pan Baerensprung obiecał mi, że się wystara o paszport dla Jadzi, Dziś się dowiem, czy by nie udzielili paszportu i księżnie Adamowej, którą bardzo do tej wycieczki namawiam. Mam powody sto* mniemania, iż legać ja rosyjska, nie odmówi jej tego paszportu*

Wydrukowałem tu przedmowę do mego pana wnuka, Oleszczyński mnie zwiódł, przędając mi blachę nowego a nie starego medalu Zamoyskiego; darmo, to 200 fr. za wielu innymi poszło w błoto.

Sądzę, iż w wtorek stąd wyjadą, dzień czyli półtora zabawią w Brukseli – w ttand i półtora dnia w Berlinie. Myślę., że będę

w Poznaniu w piątek lub sobotę.

nic Niechże snycerz nie robi» "ty^{1*0} Pr^{rz}y herbach. Niech mularz*

dadzą pokój tynkowanemu. Niech na dole w sklepie zaraz zajmą się sklepieniem arkaàd trzech, tak jak im dałem do tego instrukcje. < Cieśla niech robi dach nad sienią i ten niech cynkiem pobija. Dopiero na drugi rok tynkować będę, dach słomą nakryję, żeby *if cynk nie popauł, ale w tym roku są ważniejsze rzeczy do robienia. Niechże się mularze weziaą do arkad dolnych, a cieśla do sufitu i dachu*

Ka/ia/żę Adam w tej chwili wychodzi odemnie. Mogą takie okoliczności zajść, iż się mój powrót o dwa dni spóźni. Ks/ia/tą Adam doskonale wygląda, jest równie silny na ciele i umyśle.

/• i

/k.561 –

‘ /’ /;’ \

Moja noga/wjiajU nieźle, wrzód mi zawadaa, ale darmo. Jestem
z»ę,—

ezony, .Ssie prawie bez żadnych korzyści, bo nawet mi
patrzeć jpde ohce.

Was serdecznie. Hajlepsza nowina, że Jadzia prey*

3edzie, /

/Dalej dłuższy dopisek J. iiaaoyakiej/

.’ • , f

/k.562 – autograf/

/Kórnik, 18557/

Moja Maminerinowa! Posyłam Ci 200 r/eńskich/ i Czajkowskiego, tego nowego służącego oddaliłem /załączony pasztet czy żyd jest skutkiem metalicznego pióra/. %śle po Ciebie posłać konie w sobotę wieczór, tak abyś tu mogła być w niedzielę rano, albo na mszy, albo z Poznania wyjechała zaraz po rannej mszy. Z Tobą bym w zad–nym razie przez bór nie jechał, bo pani Nitkowska nad lasem dała męża zabić, a tu Jakub ma rozkaz pilnowania mnie* Chciałbym jednak, żebyś na dwa, trzy dni mogła tu przyjechać, bo wielkie sad«t« nie przedsiębiore. Ściskam Was serdecznie.

Dz.

/k. 563 – dyktowany córce Jadwidze Zaaoyckiej/
 , 24 stycznia 1856

Odebrałem przecież daiś list od Glebie, krótki i bez wzmianki o czymkolwiek bądź. Mamroth pocieszając mnie w tym zupełnym braku praktycznych wiadomości , przyniósł mi rewersa Jasia na 21 000 *fff.* do zapłacenia, co też uskuteczniłem. Zdrowie mi nie pozwoliło dojechać do Gołuchowa, a to na moje szczęście, w Kórniku utkwilem dla niemożności ruszenia si\$ dalej, do Gołuchowa posłałeś polecenie, aby mnie tam sztafetą zawezwano. Marynia z listu Jadzi już wie, że już po operacji; załączam tu dla niej list do mnie pisany, na który jak najserdeczniej odpisałem. Słyszysz, że Gr. jest w Berlinie w Hfitel de Russie.

/Dopisek J* Zamoyskiej:/ Kochana Mamo, tylko słowo naprędce. Papa jedzie do Kórnika. Znowu trochę niezdrów, to jest – raczej smutny niż niezdrów, co mnie w smutek wprowadza, bo mi się zawsze zdaje, że to z mojej winy. Z resztą wszystko dość dobrze* Rączki całujà.

/k.5&6–567 – dyktowany córce Jadwidze Zamoyskiej/

/Poznali/, 22 kv;ietnia 1856.

W ten moment odebrałem list z Warszawy, Przysyłają cztery tysią—| ce kilkaset talarów zadatku na rachunek tych trzydziestu tysięcy talarów, które dopiero 9—o maja oddadzą na poczty. Dziś jadę do Kórnika z Jadzią i jej dziećmi, ona stamtąd zabiera się do Drzaz—gowa. Ja jutro w środę mam w Kórniku wiele do czynienia z panem Cybulskim, \t czwartek wrócę do Poznania i tego dnia albo w piątek puszczę się do Belina. Jest rzeczą bardzo porządana, żebyś się spieszyła do Paryża j odbieramy tu list od pana d*Arnaud, który rai każe tego życzyć. Wszystkie Twoje listy, to jest jutrzejszy i pojutrzejszy adresuj do ranie, a nie do Jadzi. Z drogi lub z Paryża pisz do Berlina pod adresem pana Macieja, on mi listy albo wręczy, albo tu przysśle. Będę się widział z Twoim lokajem z Dritish HOfel i będę chodził w Twoje tropy, co mnie zaprowadzi niezawodnie do wszystkich mebli i wszystkich zakrystianów. Powinna byś być u ks/ię/cia Radziwiłła i tak jemu, jak naszym deputowanym, a rnianowi—J cię panu Maciejowi, mówić o tej niesłychanej ranyi/?/, która się tu wykonywa przeciwko wszystkim emigrantom. Już i p/an/i Luszczew—| skiej każą wyjeżdżać. Jest to przedmiot zupełnie godny interpelacji w Izbach, sam wniosek już by zwrócił uwagę opinii publicznej na to ochydne postępowanie rządu. Powtarzam moją prośbę, żebyś jechała do Paryża i nie czekała ani na «àasia, ani na mnie. Ja tu Jasia interesa skończę w 24 godzinach, daleko jest ważniejszy akt między Tobą a księżną Sapieżyną co do dóbr Izi w Polsce.

NB. tronszpia/?/, aie byłaś w właściwym iaagazynie mebli, lecz w którym i\$ się znajdują kosztowności. Zowie się podobno magazynem JBosha. ilendelsohn mówił mi, że tych on nie może trzymać, bo są za kosztowne na Poznań, ale że ten Bosh się podobno wyprzedaje

/k,567 c.d./

i że za niezmiernie zniżoną cenę można nabyć des moebles incrustes.

Dowiedz się o tym,

Mnie od kilku dni lepiej. Zdaje mi się, że kórnickie powietrze mi pomogło. Tę drugą bransolety kup i koniecznie nowy kamień każ tq| wprawić. Ściskam Cię serdecznie. Dziś po obiedzie wyjeżdżamy,

/Dopisek J.ZamoyskiejJ/ Odkąd mi Papa to podyktował, mówiliśmy o tym wszystkim i ostateczna decyzja taka* Papa dziś jedzie do Kórnik, jutro się wróci, w czwartek pojedzie do Berlina, Ja zaś do czwartku tu zostanę i zaraz po Papy wy jeździe pojedą do Drżaz→ gowa.

Od Maryni Izia miała bardzo dobry list, Roman musiał dla złego czasu dłużej w Drżazgowie zostać. Zdaje się, że ich tam bardzo rozweselił, Napiszędo %my dziś wieczór, teraz nie mogę, Papa ns

/k,568 – autograf/

/Kórnik, 2 czerwca 1856/

Moja ààamoJ 31 maja jest dla mnie średniej wartości, jest to tylko dzień konszachtów Twoich, z moją siostrą. 3 czerwca jest dniem moim i na ten dzień Cię zapraszam na obiad, to jest na jutro posyłam Ci konie. Przyjedź kareta, wozem, czym chcesz i

przywieź mi na ten obiad moje dziewczęta. O Jadzię wcale a wcale że nie proszą, chyba że doktor nie tylko pozwoli, ale nawet każe*

Puszczę was rychło, ale niezmiernie warto dziewczętom popatrzeć na niezmiernie ciekawe i sztuczne rozpoczęcie sklepień. Gdybyś sama nie mogła tu być, to mi dziewczęta przyślij, a ja je sam odwiozą, żeby wieczór albo choć parę godzin z panną Celiną przepędzić. Warto tu być dla narady i dla przypatrzenia się. Bądźcie zdrowe.

Pziałyński

/Adres:/ i–iadanie la Comtesse Celina Działyńska nee C–sse Żarno–yska a Posen.

/k.569–570 – dyktowany córce Cecylii/

/Poanan,

1857?/

Moja Karno? Minał ranek i wieczór, listu nie mamy, a jeden od

. }

pana BłotnickàLego zawierał tylko te słowa: "Paczki nie odebrałem, upadam do nóa,. H.B." –?• l–to na okładce. Forma nawet względem

l\ /?! szewców nie używana,,;

,/ r' –/

.Pziś lepiej wiesz jak my, co *ale* dzieje w Paryżu, ale powiedz Jasiowi, że by wielkim wył wariatem, gdyby się bardzo lękał przyj–) mowania obowiązku zamieszkiwania w Paryżu* Dla niechżącego zaważę tysiąc ekskuz wynaleźć można: że żonp w ciąży, że on ciężki, nareszcie że ja gruby, że umieram, że żona jego potrzebna do asystowania na moim pogrzebie, a jak umrę, że jej w żałobie nie do twarzy, wiąc że do Paryża jechać nie może. Ale mu też powiedz, że kiedy ja mu tu na wszystkie sposoby staram się być przyjemnym, że przystojnie by było, aby mnie kilku słowami uraczył. Nie mo–gąc się doczekać dokumentu splugawionego, telegrafem go zażądałem.

Teraz o sobie. Tak mi było źle wieczór, że na górze spałam, ale jednak zasnąłem koło 1–ej, i dłużej spałem jak kiedykolwiek, bo prawie do 11–ej. Lekarstwo zażywam, na gwałt piję orszadę i może by mi dziś było lepiej, gdyby nie ten nieszczęśliwy brak nowin z Paryża.

Nie wdawaj się w składkę dla dzieci Mickiewicza; powiedz, że ja ją tu podpiszę.

Mię mogłem zejść na dół, ale natomiast posłałem pannie Radoliń–skiej czekoladę i sucharki. Posyłam się pytać o zdrowie i jestem tak śliczny, jak byłem w czasach, kiedy się Tobie chciałem przypodobać* w ten moment Izia przychodzi do nas, a ja Cię ściskam serdecznie.

Z telegrafu mi odesłali pieniądze za depeszę, na którą nie

* odpowiedziałaś p. Birt. Jciskam Cià najserdeczniej.

A – autograf, niewielki fragment górnej części kartki/

*

/Kórnik lub Poznań, przed 29 listopada 1856/

Moja Mamo !.Dziękuję Ci za wszystkie poczciwe myśli i słowa,
które wyczytuję^w listach Twoich, czy to do mnie, czy do Izy
Ci

pisanych. Bardzo to nieładnie powiedzieć, że mi po iVoim wyjeździe
jakoś...

...Ks/ia/żę brabandeki, księżę Orleanu, ks/ia/żę de Namours etę, eto;
żenią sitj za młodu, bo na nich ciąży odpowiedzialność przechowania, uda
sià KX£ lub nie, to inne pytanie. Oni wprawdzie mają królestwami rządzie, a
ożenie ma im być pomocą, a nie przeszkodą do tych rządów* Franklin i
Cicero powia/dał/...

/k. 572–573 – dyktowany córce Cecylii/

/Poznań, 31 grudnia 1856/

.łoją droga Mamo! Ostatni to wieczór przed Nowym Rokiem, nie chciałem dać temu dniowi przejść, ani jutrzejszemu nadejść*, bez szczerego uściskania Cię, Wszakże to 31–szy rok się zaczynu od pobrania się naszego. Reszta dni już odmierzonych i kto wie czy się długo powłoka, Wielka mnie niespokojność bierze o Ciebie, o intaresa, po które tam jechałaś, a czasem i o ranie samego. Zlituj się naderaną i daj mi v.dadomość o sobie, jak tylko bodziesz mogła najprędzej, Przestrzedz Jasia, że jak najpewniej i najniezawodniej wiem, iż si\$ powinien obawiać wpływu ks/iężnej/ Il/arceliny/, Uczciwość od niego wymaga, żeby wszelkie zachował pozory życzliwości, ale doszła mnie ta niezawodna wiadomość, że mu z nadzwyczajną zręcznością buty szyją, a to sposobem, który ranie samego obraża* la pani twierdzi, że byleby mu pochlebiać, wszystko z nim dokazać można, W drwiny obraca listy do niej pisane, jakby z smarkaczem udała do czynienia, A to wszystko, aby przekonać drugich, że sama nie miała nigdy dla niego żadnego sentymentu. Ten sposób uniewinniania sobie, czy to z prawdzi\tfego, czy z fałszywego zarzutu, jest nie mniej sromotny. To odgryzanie od kości, którą mniema, że ma v; rękę, ma coś plugawego, a pannie dając miarkować, że ona z jej łaski przychodzi do tego daru, rausi to sprawić, iż pod takim warunkiem gotowa i dar odrzucić. To jest uczucie tak naturalne, iż àaś nie może jej tego mieć za złe,
Kat

Panna Birt pisze kilka słów pocieszających, ale przy tej okazji mówi mi, że Jaa dziękując rai, że zapłaciłem za niego landszaftę, chce żebym zastąpił i księżnę Marcelinę, Tego nie jestem vi stanie uczynić, bo nie mam prawie nic dochodów, a kapitałów iàypadnie użyć dla Jasia sa&ego, jeżeli go Pan Bóg natchnie iiajpożądańszą dla mnie decyzją. Zrтіuj się, nie żałuj rai telegraluj ten mi» będzie skuteczniejszy ja nowe lekarstwo Kieszczoty, Kazał mi teraz pić preparat z kwasu solnego, bo coś chlorek już nie skutkuje.

/k.573 c.d./

Pan Grudziński wrócił tu zdrowy, wyspał się i pojechał do Drążkowa. Teraz przede wszystkim Cię proszę, żebyś się z panną Birt obeszła z całą wdzięcznością, jaka jej się należy. Miała dużo wydatków, posyłam jej 500 franków w asygnacji na K&igswartera. W gazetach, aże się rowadzono do Paryża wielką ilość indyjskich szalów. K&eogze by warto żebyś się z nimi rozpatrzyła. Anons czytałem w gazecie z zapewnieniem, iż o trzecią część są tańsze od dawnych, a jednak jeszcze piękniejsze,

Książki dla pana Hłociszewskiego wyprawię dopiero pojutrze, bo rano z przynajmniej z oprawą. Ściskam Cię najserdeczniej.

Powiedz księżniczce Izi żeby się choć nadeiła, który byłem zawsze i jej i jej rodziców najszczerzym miłośnikiem, Deszcz raz ściskam ją serdecznie.

Działyński

Zmiłuj się, niech Jaś odpisze o pana Lipskiego interesie, czy się tam znajdzie jaki kupiec, czy nie.

/K.,574–575 – dyktowany córce Cecylii/

/Poznań , początek 1357/

Moja Mamo, dyktuję Cesi. Masz u bankiera KBnigswertera, który Warn jest znany zupełnie, nieograniczony kredyt, 3ierz tyle, wiele Ci się spodoba. Po dziś dzień nie dotknąłem ani grosza kapitałów.: 2 dochodów zagranicznych zostaje mi się jeszcze coś funduszu przed końcem tego raiesiąca_f Będzie do Twojej dyspozycji, nie tykając ich kapitałów, około 100 000 fr.

Zupełnie dobrze robisz, że chcesz i drugi szal kupić; kup i trzeci| jeżeli zechcesz, , –lówię Ci w dwóch słowach, oui vent la chose vent les nioyens. Wie będę Cię bynajmniej ograniczał.

Powiedz jak najwyraźniej, że żądałem spółności majątku, kiedy księżniczka Iza – według mego przekonania – siała mieć bardzo mało. Widzę, że ma być bogatą v; stosunku do fortun naszego kraju, niechże więc bidzie separacja majątku, ale po trzeci raz powtarzam, że ta u nas musi być gazetami ogłoszona. Do tego ogłoszenia jesteśmy zupełnie gotowi. Słyszysz, że rodzice księżniczki Izy chcą jej dać trzykroć sto tysięcy franków, prócz Konojadu, O tyra rai się H±H ani śniło i dlatego proponowałem wspólność majątku. Ja chciałem według możności raojej dawać, ale ani a& nie śniło rai się nawet o tym, żeby brać. Jestem bardzo małym panem, ale tu ludzie ustawicznie v; uszy moje bechtają, że w Księstwie nie ma większego nademnie, tak bardzo maluczkiego. Niechże księżniczka do jej własnego użytku zabezpieczą cały dochód od owych 300 000 franków, a na ten czas – jak mi się zdaje – będzie o dwa razy lepiej uposażona w domu nioim, niż to się przytrafiło córce królowej hiszpańskiej w domu księcia pana. Jednym słowem powtarzam, co tylko mam, jest na Wasze rozkazy, Inter–l cyzę róbcie według Waszej dogodności; przyznaję się nawet, iż jestem| zupełnie niezdfł&ny do redakcji takov/ej, bo sumiennie zapetmiam, iż zupełnie zapomniałem czy ja żyję w spółności, czy separacji majątku

/k.573 c,d./

z Tobą, Tylko to wiem, żeśmy sobie wzajemnie pomagali i że to na wspólne nasze dobro wychodziło. Załączam Ci tu list do bankiera KSnigswartera, u tego jest otworzony kredyt zupełnie nieograniczony dla Ciebie, dla Asia, a nawet dla J adzi, Odbierz od Ilalletów te głupie 1000 franków. Trzeba mieć bankiera \i stosunku z Poznaniakami – na karety, podróże i inne ale, i ale będą ciągle gotot/e fundusze. Zaklinam Cię żeby lub nie był przed Wielkanocą, bo jakoś plugawo wpro–.–jadzać do oberży . Po karnawale weźmiemy się serio do prac pojedziemy do Berlina z Jasiem, On Ci radzi żebyś tu wracała i nawet bardzo sobie tego życzy. Porachuj się z siłami.

Jasiowi zostawiam niiejsee do dokończenia. Ściskam Cię najserdeczniej.

/Dopisek Jana Działyńskiego/ Kochana Mamo, bardzo zapraszam, bo tu trzeba urządzać pokoje v; Poznaniu i Prowent w Kórniku. Stało na tyra, że rai Pe,pa na mieszkanie Prowent kórnicki odstępuje, z czego bardzo kontent jestem, bo Papie przeszkadzać w donu nie bodziemy i miejsca i tak szczupłego zabierać, a jednak będziemy w miejscu. Służących, służące i konie będziemy mogli v; niniejszej styczności, a większym porządku utrzymywać, mnie zaś bliżej będzie do kancelarii i administracji. Łatwo rozumie Mama, że sam Papa nie potrafi umeblować Prowentu i pokoi w Poznaniu bez Mamy pomocy i że Mamę nikt zastąpić nie może i nie potrafi, a kto wie nawet, czy by Mama powin–| na dać się zastąpić. Spodziewamy się przeto, że Mama spiesznie poi wróci, bo powtarzam i zaręczam /brak końca?/.

/k.576 – dyktowany W. Boreckiemu/

/Kórnik, początek 1857 r./

Pan Hrabia dyktu.ie.

Moja Duszko! Posyłam Ci kapaniną dokumenta w miarę większej lub mniejszej sposobności do uzyskania tejże. Jutro będą wygotowane dokumenta w kancelarii arcybiskupiej; zapowiedzi na jutrzejszy dzień, tj. niedzielą są obstalowane, zaświadczenie o wysłanych zapowiedziach i in-dult xv późniejszych odbierzesz na przyszły tydzień. Dokumentu żądanego Od ^Jasia nie odbieram, więc i funduszków, na które rachowałem, nie mam i księżnie Marcelinie wrypłatami służyć nie mogę. Powołałem do siebie jej oficjalistę z Żrenicy i wyczytałem z jego obrachunków, iż dla zaspokojenia procentów i nakładów ciężących na Żrenicy, aż do zniw będzie potrzeba 12 000 talarów. W Żrenicy wirszystko jest jak najporządniej prowadzone, ale dwa folwarki nie mogą wjystarezyć na zakupienie nawet ziarna do siewu jarzynnego na ośm folwarków, w których nic nie ma. Jaś pisze, że zwróci wyłożone kapitały, ale nie wiem u kogo się myśli zapożyczyć bez wielkich nadsyłek nie da się nic zrobić, a Jaś będzie poszukiwany na sąroirn majątku. To jest to, co mi było zapowiedziane od wielu lat. Piszę do księżnej z przedstawieniem jej stanu rzeczy. Mię wspominaj o tym Jasiowi, ale przekonany jestem, iż tylko ten ostateczny krok i jego i księżną uratować może. Pani Mańkowska nie zapłacona, landszafta nie zapłacona, toż samo i podatki – egzeku-

i

cje grożą. Pytałem się oficjalisty, czy by wełnę, która dziś tak wysoj ko stoi, przędąc nie można.–Możaj, ale na ś/więty/ Jan nie będzie o czym wypłacić na\7et czeladzi. Z Polski mi nadesłali coś funduszków, a tych –ciągle używam aa urządzenie **tfendrcnct** pomieszkania Jasiowi, ale dalibóg – v/ypada mi życzyć, aby spóźnili ich przyjazd tak bardzo odejmię požądany.

Cieśle robią w Poznaniu na górze i na dole, robimy forsztowania, kupujemy meble, objamy, – ale to wszystko od razu nie da się uąku-tecznić. Bez dokumentu Jasia opadną mi ręce i nic robić nie mogę j ten błazeński żart będzie 1000 rubli kosztował. Jutro resztę – przy nade-

/k.576v. c.d. /

słaniu dokumentów od arcybiskupa. Jutro muszę Jechać na wybory do Szreму. Ściskam Ci –i serdecznie.

żrenica ruinera – Jean. La communaute de bien est un freir iropor–tant...
/dalej skreślone/

/Pod tym rąką C. Działyńskiej – "Notatka księżnej Sapieżyny" –rozliczenie finansowe zakupu majątności Konojad w ówczesnym powiecie kościańskim dla Izy Czartoryskiej/

.578–579 – dyktowany W. Góreckiemu/

/Kórnik, 15 sierpnia 1858/

Moja Dusako! Bardzo mi tu markotno bez Was wszystkich. Cieszyłem się na przyjazd Kusi i panny Byrne – i w tym uczyniliście mi zawód. Anusia byłaby mi arcypotrzebna do drobnych rozkładów, którym wydołać nie mogę. Posyłam do Czajkowskiego po cynk, szklaną wodę i po wszystkie tarcze malowane, jakie się w Poananiu znajdują, ale te dajcie w papier obwinąć. Musiałem tam zostawić na moim stole, czy przy drzwiach salonu – niemiecki katalog medali, jakie w Gdańsku mają być sprzedawane. Ten katalog jest mi niezbędnie potrzebny i odeślijcie mi go zaraz. Chciałem do Poznania jechać, ale rodzącej pracy, jaką tu ukończamy, nie pozwala mi oddalić się przez kilka dni ani na chwilę. Gdybyś przynajmniej do mnie przyjechała – choćby na 2 godziny. Onegdaj nabyłem zapalenia gardła, ale takiego, że zacząłem się kłopotać o pozajutrze. W nocy chciało mi się to synapizmu, to pijawek, to wizykatorii, bo formalnie dui siłem się i wody połknąć nie mogłem. Poszukałem po szufladach, tam znalazłem ogromny kawał tiulu bawełnianego, którym się dawniej broniłem od much. Tym 6 razy opasałem gardło i nazajutrze byłem zdrów.

Potrzebuję dalej 50 fl. austriacki papier dla przesłania go do Lwowa za jakiś tam dawny rachunek, czy słuszny czy niesłuszny, Ale proszę Cię, przyślij mi te 50 reńskich i każ powiedzieć przez Szymka, co robicie i co myślicie? Bądźcie zdrowi.

Bz.

Kórnik, d. 15.7. /18/59.

/k.580 – autograf/

/

1

Kórnik,

858’/

Moja Itasako! Jeżeli dziś w czwartek tu przyjedziesz, to przywieś z sobą 6 OCO talarów moich listów zastawnych. Jeżeli dopiero jutro, co by ci bardzo /było nie na rękę, to te 6 000 oddaj pannie Radolińskiej dla iitaeińskiego, który jutro w piątek jedzie do Poznania i tam je koniecBnie potrzebuje. Stasiński szacuje na 8000 talarów szkodę, którą osi grad zrobił w Jaroławcu. Mniejsza szkoda niż się, zdawało. Dowiedz się, czy kapitele z Berlina przy–szy. Ściskam Was serdecznie.

Dz.

/k.531–582 – autograf/

/Kórnik:

Posyłam Ci kapitelik drewniany i sztych, podług którego masz go odrysować. Posyłam Ci oraa za tą roboty i na utrzymanie Twoje 3 talary. Siostron Miłosiernym opisz Twoje hojności paryskie, to je tak zbuduje, że zapomną o cegle i drzewie; je leur enverrai cependent de l'esprit de viii, bo wiem, że Ty tego nie maść.

Bądźcie zdrowe. Bardzo ini tu dobrze bea Was.

W wielkiej biedzie pożycz pieniędzy od Maryni, ale Ci 3 talary zapewne wystarczą.

/Adres:/ Madame la Comtesse Działyńska.

/k.583–584 – dyktowany v. Góreckiemu/

/Karlsbad 1858 /

Moje Deszko! Stałem w JCarlsbad , jak na mnie, w dosyć dobrym stanie zdrowia. Nieźle spałem, a nawet dłużej niż zwykle. Dziś w południe z wielką dla mnie radością przyniósł mi Brieftrfl–ger Twój list, a wywdzięczając się za tenże, natychmiast pisałem do SchOn et Strtbner i posłałem mu 20 tal., z polecaniem, aby natychmiast wyprawia pod moim adresem odpowiednią ilość czerwonego wina, z której sobie weź 15 butelek dla Twoich księży. Bardzo mi to nie na rękę, że Maryni zdrowie przeszkadza Ci do mieszkania w Kórniku, ttfgp»kaj:gi dokąd mi wypada coraz pisać jakieś polecenia. Podyktowałem do Ciebie list z Ruhbergu, w którym proponuję, żebyś ją z czasem wyprawiła do Oleszyc, ale może by ją można tymczasem choć zanieść na Prowent i tam ją ulokować z całą dzieciarnią. Byłaby tam przy l’obie, a Ty byś nie zaniedbała nader pilnych dla dla mnie interesów.

Znalazłem tu w jakiejś tece ten mój herb, o który Cię prosiłem.) Szło by o wyrobienie go z gipsu tak, jak jest narysowany, z tym wyjątkiem, że ręce mają trzymać pół pierścienia. Ale powtarzam –musi być na wspak rysowany i tak przyprawiony, żeby ręce szły do okna. Korona ma być zrobiona na włos tak, jak na rysunku. Ten rysunek przyślą Ci za 2 dni. Pomyśl nad tym, czy by zamiast projektowanych moich rąk, na prawo i na lewo – nie można umieścić tych dwóch już gotowych odlewów, których nie chciałaś użyć do galerii.Płaskie strony byłyby obrócone do muru, a szpiczaste do herbu. Bardzo Cię proszę, żeby Ceptowski zaraz się zajął zębami nad filarami żelaznymi. Piszę dziś do Jakuba względem innych interesów, bo się boję, żeby mój list nie zastał Cię w Kórniku.

się Jak tylko tam przyjedziesz, to mi napisz czy wieża pięknie pokazuj

je i czy rusztowanie już zrucone. àularze przede wszystkim mają

/k. 534 – c. d./

sklepić,

Jenerała morawskiego już iu nie zastałem, ale z wielkim podziwieniem zastałem w domu gdzie mieszkam – Bronisława – hsiałyńskiego, Jest on nieste–cy na mnie tak łaskaw, iż mi na j okrutni e j szym sposobem caas żabi era t Uztery razy na dzień już połknąłem jego wiiiytã. i–iam tam dla Ciebie kilka małych interesów; będę v/ięc jutro pisał. l’eraz Cię ściskam serdecznie, ale Cię proszę o akurat ne raporta.

:/ Zaaaje mi się, że mi się tu poprawi. Jakaś mi się robi dziwna krysys – odchodzi jakaś płynna, bardzo czarna substancja, ściskam Clę z całego serca, Przez granicę mi się dobrze udało,

Dz.

/k.585–586 –i dyktowany W. Góreckiemu/

/Karlsbad, 1858/

Moja Duszkot Odebrałem dziś trzeci Twój list i odpisuję na niego czwartym moim listem. Żal mi, że nie doszły Cię pierwsze, bo Cię usilnie prosiłem, żebyś Marynię na Prowencie umieściła, gdzie ją tak łatwo dojrzeć morzesz, a przy tym i mnie być usłużną. Pisałem do Ciebie, że jest szaleństwem, a dziś mówię, że jest grzechem pozwalać Maryni, aby dalej karmiła* Prosiłem, żeny Nfcsia bawiła w Kórniku, a nie w Poznaniu – i tego się doprosić nie mogę. Pisałem o uwagach d/okto/ra z Ruhbergu co do zdrowia pana Oru–dzińskiego* On jest przekonany, że trzeba wątrobę leczyć, że na to Karlsbad jest najlepszy, a poteia powietrze odmienić; a do dopięcia tego celu proponowałem zamieszkanie w Oleszyoaoh. Na to

wszystko nie otrzymałem ani słowa odpowiedzi i to rozumiem, skoro

e moje listy nie dochodzą* Ale nie wiem gdzie te adresować, kidy zawsze masz dostateczne przyczyny, aby nie być w Kórniku i kie–dyś się uparła na tym, abym koniecznie di<a domy utrzymywał*

Zachodzi teraa interes dla mnie dosyć ważny. Córka j/enera/ła Dembińskiego pisała do mnie dosyć nierozsądny list, żebym ja długi ich familii zapłacił na to, aby potem ojcu mogły przyjść w pomoc. Ale zarazem odebrałem i wezwanie\pd j/enera/ła Demblń–skiego z prośbą przyczynienia się do nakładu pamiętników jego życia. Mam kilka powodów, aby aię niezupełnie usunąć od tej po–

\ ‘•

sługi. Każżę wiąc zaraż za pośrednictwem Mamrotha posłać na ręce p. Sienkiewicza 500 franków do dyspozycji j–ła Dembińskiego. Mówię – na ręce p. Sienkiewicza, bo on się trudni wydawnictwem wspomnianych pamiętników. Powtarzam, że rzecz jest pilna, że nie cierpi żadnej zwłoki i że dla mnie jlest ważną z powodów, jakich

*

w liście tłumaczyć nie mogę. Jeżeli Jesteś w Kórniku, fco użyj

/k. 586 – c. d./

Kronhelma, jeżeli w Poznaniu – to pisarza od Mamrotha. Może byś mogła aoygnować tę sumę i do księżnej Adamowej, na rachunek kos*–Ty

‘tów jakieś podjęła na wyprawę mamek.

Każ rai też napisać, co się dzieje z ramą, o której pisałem? Co z lanymi końskimi głowami? Co z obstalowanymi kamieniami? Ani ałowa nie wiem o p. Jasielskim — czy i oo maluje? Farby doskonałe są w Kórniku* Me zapomnij mu to powiedzieć.

Mnie wody tutejsze bardzo pomagają, może nawet bardziej jak w roku zeszłym. Paroksyzmy zaledwo trwają parę minut ; za to piję ogromną masę wody – 7 kubków rano, J po obiedzie. Jeżeli Książę **jBa** Adam pojechał do Berlina, to przekonany jestem, że mu nie odmówią w roku przyszłym podróży do Poznania.

Przyślij mi też jakiś list Cesi, bo wiadomości z domu są tu jedyną moją rekreacją, I powiedz mi, czy panna Kadolińska także tak zaklęta w Poznaniu, że nie może pobawić w Kórniku? Miałbym jakiś zasilek w lis tach. Ja jej się wywdzięczę rozprawą nad cnotami Husa i Hieronima z Pragi.

Bądź zdrowa i bardzo uważaj na to, co mówię o Grudzińskim i jego żonie. Ściskam Cià serdecznie. Aleś szelma.

W czwartek wieczór.

*

\

fc.587–588 – dyktowany W. Góreckiemu/

/Karlsbad, 1 sierpnia 1858/

Odbieram w tej chwili list od Nusi, za który jej bardzo dziękuję. Daje mi wiadomości o Michała podróży w Poznaniu i te mnie powodują do zupełnie Innej decyzji. Niech belek do oranżerii nie heblują; przybijemy ze spodu deski także u spodu heblowane i składanej na nut z małym karniszem przy każdej desce. Na te deski położymy dykturę, pociągnąwszy je wprzód szklaną wodą. Na tej dykturze będziemy torfem suchym murowali na glinę, aż do równości s belkami, potem przyjdą deski, a na nie cynk albo miedź. Ale na żaden sposób pociągu dać nie mogę, bo chcę mieć na dole wkoło oranżerię,] a w środku pokój jadalny. Słupy byłyby mi więc zupełnie na przeszkodzie.

Bardzo Cię proszę żeby jak najspieszniej posłać Hebemu tę ramę do złocenia. Nusia pisze, że widziała koronę na skończonej wieży; nie wiem czy wiesz, że to si% znaczy, iż masz dać na piwo cieślom. Ale hultaj Nusia nie mówi mi czy rusztowanie już zdjęte? Odebrałem wczoraj list od panny Radolińskiej, ale ten mnie trwoga przejął. Pisze, że sklepią, ale że cynk nie położony, a ja jak najwyraźniej w trzech listach prosiłem, żeby nie sklepiłi, dopóki dach nie będzie zabezpieczony. Na odwrotnej /stronie/ tego papieru zobaczysz rysunek dla cieśli. Idzie mi o to, żeby w pokoju we wieży belki tak położył, żeby wchodząc do rzeczonoego pokoju, zaraz się obrócić na lewą i schMami 3 stopy szerokimi wchodzić na belki. Te belki tak muszą być położone, żeby górna

część belki tylko o 2 ‘ cała były niższe 4» od wierzchu skle«
się pienia, tak żeby podłoga zaczynała, o ile możności, najniżej.

Schodów nie daję na wprost na to, aby w oknie było wolne miejsce na stolik i kilka krzeseł. Jeżeli będzie można, to bym rad do

/k.588 c.d./

1-go miał już i belki i deski na belkach, bo stamtąd widok na jezioro Bnińskie powinien być pyszny. Schody muszą być dębowe, zaszalowane od strony belek. Stopnie KBfeą mają mieć 6 cali wysokości, 12 cali szerokości. Trafiają w pokój, gdaie będą mogły, ale przed schodami na dole powinien być kwadrat na 3 stopy w dłuź i 3 stopy w szerz. Zrozumiesz to z mego rysunku. Mam nadzieję, że jutro – w piątek *f* jako w dzieć postny, odbiorę list od Ciebie.) Donieś mi ja rusztowania xxxoą zrzucą i jak sklep ukończą...

Ściskam Cię serdecznie. Wczoraj miałem paroksyzm dosyć brzydki,| może aa karę, zem Cię za wczesnie chwalił. Postanowiłem więc nigdy nic dobrego o Tobie nie mówić, żebyś się przypadkiem nie zepsuła. A revefervi.

T. Działyński

Karlsb/ad/, czwartek rano. 1. 8. /18#?8 r.

/Na odwrocie rysunek – szkic ołówkiem/

/k.5B9–590 – dyktowany w. Góreckiemu/

/KarlBbad, 9 oierpnia 1058/

‘.V tej chwili oubieraia Twój list. Bieda, że moich nie czytacie uważnie;). Dałem rysunek Ba do okna od kawiarni; powiedziałem, że nie ma być kwerstyku, że się rama ma otwierać w całości od dołu do samej góry, że wiąc zawiasy muszą być w środku, bo jest czysto matematycznym niepodobieństwem, żeby się całe okno otwierało w pra«| wą i w lewą, kiedy raur jest z obydwóch stron niższy niż w środku. Odrysowałem to drugi raz na kartce, którą tu załączam; ale powtarzam, że to sit,; stoauje tylko do kawiarni, a nie do kuchni, w kt<5–| rej będzie kwarstych. Róbcie wiąc tak jakem $js \pm xs \pm y$. napisał. Pójdź do sieni okrągłej, gdzie oą głowy jelenie i każ sobie tam okno otworzyć. Zobaczysz, że wierzch bije o mur, a że w kawiarni, gdz*e|

sitj’ czysto yzgp–fea otwierać będą okna, muszą koniecznie być inaczej urządzone – i tak jak ja napisałem.

Me bardzo mi sià podoba Wasz projekt do ozdób wkoło kolumnady,| bo ozdoby nad sklepieniem mają iść od jednego muru do drugiego, łtystrzygam ten Twój rysunek, żeby Ci dać do zrozumienia, że tam gdzie jest lit/era/ a, ma być taki sam haft, jak gdzie jest litera b. i’akie więc przedzielenie, jak Wy proponujecie, byłoby bardzo kuse; cała ściana przy a, k* c, d, ma być zrobione jednostajną sztukaterią, na którą przyjdą rozmaite ozdoby.

Mię zgadzam si\$ także na proponowany dach nad oranżerią, bo przez to zniżyłbym ją potężnie w środku, a ona i tak już będzie bardzo niska. Niech cielila da belki ukośnie, t j. na przedzie o 3 cale niżej, jak przy samych oknych. Te belki nie potrzebują być heblowane. Z dołu przyjdzie podsiębitka mocnymi gwoździami przybita; t<ś wymurujemy na wskroś torfem, wymuskawszy deski od dołu gliną; wierzch torfu zasmarujemy także gliną, potem przyjdą deski] na deski dyktura, a na wierzch cynk. Ten cynk przy oknaćluma by d równy z podłogą.

/k.539r – c.d. /

Okna w kuchni, Jeżeli Ci się podoba, mogą być w ołów oprawne ± i – powtarzam – otwierać się w prawą i lewą, bo górna część aa być nieruchoma, w kawiarni chcę, żeby było, jak narysowałem, t j. zawiasy w środku. Proszę Cię, żeby przy oranżerii robili tak, jak ja każe, a niech Ceptowski robi tymczasem zęby, herby i eto., ale niech się nie tyka tej waszej ramy aż do mego przyjazdu. Niech koniecznie Percz i jeszcze jeden pomagają Heinzemu do tynkowania, bo idzie mi o to, żeby mur tak dalece wysychł, żeby go earaz gipsem mógł nakładać Geptowaki. Już trzy raay pisałem, że koniecznie nasamprzód chcę inieć pokój jadalny wy tynkowany; niechże wszyscy tam robią, gdzie im robić każe., fugowanie ma czas do przyszłego roku, jeżeli będzie potrzeba,

Znowu byłem J> dni bez listu, bo IVój przedłużałaś przez "5 dni. 16-go wieczór stąd wyjeżdżam na Pragę, gdzie się chcę z Hanką widzieć; w Pradze zostanę 2 dni, a dzień w àreàśnie.

Bardzo Was proszę, żebyście kamienie kazali wykuć tak, aby te już były gotowe na przyjęcie bestiów. Kichał àiech każe poręcze robić, jak te, które już są, żeby je umieścić między bestiami.

V

Ściskam Cię serdecznie, nie jest mi dobrzej \

T.Da. k\

Karlsb/ad/, 9. S. /1\$58 ..

Nb. Powiedz Perczowi, żeby do sklepienia między b%łksztelaai użył szablonu tak krzywej, jak w 8-iokątnej Kteagc sieniàgdzle jelenie głowy, t j. niech sicà trzyma raczej ksstałtm, >^\$ak tu nazaczyłem pod a, jak pod b. /rys./ « innycłji słowach – trzeba, aby

i . ‘–wyźłobienie były bardao znaczne, àle ina j pilniejsze ukończenie jadalnego pokoju. i

.591–592 – dyktowany W. Góreckiemu/

/Karlsbad, 27 sierpnia 1858/

Moja Duazkol M tej chwili odbieram list od panny Radolińskiej z 25–o. Powiada, że odemnie nie odebraliście żadnego, a ten, który dziś piszę, jest 5–ty mój list. Samo się przez się rozumie, że Oię listy moje nie mogą dochodzić, kiedy nie wiem gdzie je adresować. Tak bardzo byłem prosił żebyś w Kórniku na Proweneie Marynię umieściła, bo tylko tym sposobem zrobi się koniec Twoim pvre>–grynacjom. Załączam tu na odwrótniej stronie rysunek okien w kawiarni i w kuchni. Jakub chciał kazać je zrobić w Bninie przez

stolarza oohuła. Byłoby to najlepiej, bo nasi stolarze mają za do wiele roboty; tylko im wytłumacz jak najakuratniej ten mój rysunek i aama go zrozumiej jeżeli możesz. Widziałem tu przy okragło sklepionych oknach, że zawiasy kładą do środka, czyli do filarka nieruchomego tak, że się okna otwierają do siebie, a nie od się* bie. Naznaczyłem to na rysunku. W oknach do kuchni być to nie może i jest niepotrzebne, bo górne okno jest nieruchome. Wymyśl tylko jak prosy/?? mają być zrobione, żeby te troszkę, odpowiadały etyłowi owych ładnych okien. Zdaje mi się, że znalazła byś coc stosownego w lieidelowie, ale trzeba zaraz brać się do tej roboty,

bo bym chciał stolarzy przenieść do kuchni przed 1–szym.

już

Łzie właśnie tydzień jak tu przyjechałem i 5 razy do Was pisa–l

łem. Piszę do panny Radolińskiej, żeby i ona się starała tę Marynià ściągnąć do Kórnika. Knie z wodami dosyć dobrze. Zrobiłem tu wielkie szaleństwo, bom kupił dla siebie, czyli dla Jasia szkła stołowego na 12 osób, ale jest tak niesłychanym sposobem piękne, że m się nie mógł wstrzymać od tej fantazji. Każda sztuka z moim herbem, a formy cudotworne i najwyższej elegancji; szkło cienkie jak papier i przypomina staroż/ytne/ weneckie formy. Mógłby to być prezent czy dla Twojej synowej, czy dla Jadzi, czy te"z i dla nas. Nawet jeżeli królowna angielska bidzie na przysły rok

/k.592v- c,d./

w Kórniku, o czjrm nie wątpię, to myślę, że mi model ukradnie.

&nie z wodami //dobrze, ale jakoś nie jestem jeszcze bardzo w ezto

/ ,i się!/ dc pisania. Robi sià coś, ale niewiele*

Pisujcie a pisujcie, Ściskom ci<à serdecznie*

T. Dział. Karlsbad, 2?–o sierp/nią 1858/, piątek.

/k.593–594 – autograf/

/Karlsbad, sierpień 1853/ W niedzielę

Moja owa, o której u mnie czysto mowa. Przynoszą mi Twoje dwa listy, z radością je połknąłem, lubo już byłem po śniadaniu i bynajmniej nie wywierają na mnie takiego wpływu, jak ser po kolacji temu komuś; ale przynieśli mi je trochę późno, a poczta wnet odchodzi.

./

.ulec – w pokoju jadalnym stabiliatura, a nie stuck. Głowy końskie po jednej z każdej strony noszy, ale że są dwie nisae, więc przyjdą 4 głowy /rya./, ale może by dać jeszcze dwie między oknami do luster. Niech na gwałt tę stabiliaturę zaczyna choć tam, gdzie dopiero część muru wytynkowana i skończona.

Przyznam się, że z aadaeniem może by lepiej wstrzymać się do mego przyjazdu.

Ks. kardynał Oi się kłania i powiada, że zapewne dlatego do mnie pisujesz, że obiecał stoczek na ołtarz ś-go Pantaleona w Kalabrii. Ściskam Cię serdecznie.

Dz.

Wszystkie tarcze mają być malowane podług Długosza. Paprocki może tylko być uważany jako książka posiłkowa.

/k.595 – dyktowany w. Góreckiemu/

/Karlsbad, sierpień 1858?/ W mojej ru. e by t no B ci nie kaź nic rysować iJuczyńakierau, ale jeżeli| orzeł Ci aià podoba, to go pošlij zaraz do Arendta. Wiech jednego odmaluje na czerwonym tle białego, z koroną złoconą, z przepaską i szponami złoconymi, z napisem: W/ojewódtwo/Krakowski*; drugiego niech odmaluje także białego, także na czerwonym polu, ale b«« korony, bez przepaski i bez złota – z napisem: W/ojewódatwo/Poznańskie. Mówiąc o przepasce – jest ta historia w tej formie /rya–/|

przy na skrzydłach oria. Ma ona być zachowana **xx** orle krakowskim, ale

Bupełnie opuszczona przy orle poznańskim, lubo te dwa orły jednego| mają być kształtu* Donieście mi co robią snycerze, stolarze, eto, eto. Bynarzewieza wypada zapłacić i zaprzestać roboty aż do nego przyjazdu, chyba żeby reszty białej brązy użył jeszcze do 4–ech nowych gprnyoh .filaró*.

/k. 596–597 * dytowany W. Goreckieau/

à / Karlsbad, 30 sierpnia 1S58/

W tej chwili odbieram list Twój pisany w piątek, tak jak i poprzednia. Ja myślę, że Ty w piątek do mnie piszesz, żeby sanie zbyć listami postnymi, lubo ten ostatni jeszcze jest jako taki. Od tego czasu zapewne i moich listów tam nazbierałaś; to jest siódmy list, który do Was wyprawiam. Piszesz, że Jakub nie wie co z desek zrobić. Ja myślę żeby zaraz te, które będą odpowiedni*, kazał przybić nad powałą i nad pokojem jadalnym, a pod tafla, **które** dopiero później założymy. Kam nadzieję, że jak ten list się dojdzie, już będą sklepiłi. Jednakże jak najbardziej proszę, żeby dopiero zaczęli sklepić, jak dach od deszczu będzie zabezpieczony. Posyłam Ci rysunek (i o okien do kuchni i kawiarni; przedzielać **tych** okien na 3 tafle nie można, jednakże gdyby Ci się tak podobało, to by można zamiast wielkich azyb, dać akurat takie, jak w sieni przed pokojem Jakuta, wtenczas górna część okna, która aa być stała, mogłaby być na włos w ten sam sposób robiona; odpowiadałoby to i tym wielkim oknom w seiai okrągłej wieży. Niewymownie pragnę tego wielkiego sklepienia na wieży, ale chcę, żeby zarazem i po-eadzke przeciągnąć pod tym sklepieniem aż d J muru okoio tego ko-minka, Każ tak urządzić, żebym na mój przyjazd mógł bezpiecznie tam przechodzić.

Nie pisaliście mi czy pokój jadalny jest już wytynkowany i dla Ceptowskiego do stibiliatury przygotowany? Bardzo mi na tym zależy żebyśmy na 1-go w tym pokoju obiadowali. Chciałbym więc, żeby i stabiliaturp była ile możliwości wykończona.

Posyłam Ci herb, do którego arabeski, zwłaszcza z strony wytar« tej, nie są ładne. Proszę Cię, wyjdź do sieni przed pałac i spój-rzyj się na nasze 2 herby nad oknami. Wiem, że tam bardzo elegan-cka jest voluta, tylko by nie trzeba żadnej dawać ramy – i jeżeli Ci się te herby podobają, a zdaje się, że są ładne, to je każ obydwa odmalować i wtenczas zamiast jednego herbu mego, mogłabyć

/k.596v – c.d./

i',

umieścić dwa. palcie odlanie z gipsu jak najmniej czasu by zabrało,

;** /i

a pamiętam, żeśmy bardzo nad tymi 2–ma herbami studiowali. Byłaby to najprędsza robota, a Ty pomyśl, czy chcesz 2 czy 1 herb?

Pisałem też do i*usi z prośbą, abys drogę wycechowała; uważaj dobrze, że ta droga musi być skierowana nie do mostu, który teras jest, ale do tego, który przyjdzie. W konsekwencji tego, co Ci mówiłem o herbie, nie poślta Ci tego rysunku mego, bo by się nadto pomiętossył; masz tu kopię, ale ta bardzo brzydka – hełm wygląda jak psia mordą.

Bronisław my«li stąd do nas przyjechać, jest to bardzo dobry i prawy człowiek, choć trpszkà Ukrainiec.^N

Napisz mi *zaraz*, czy Gi sità te 2 herby zdają na rękę j one mają coś aKBHiaiK bardzo starożytnego i pięknego. Jak stolarze skończą kielbasy i jak je zabajcują, to musi jeden z nich zająć się szlu–fowaniera i lakierowaniem ram, a drugi musi heblować deski na sufil nad biblioteką nową, bo i ten sufit musi byćzabajcowany i lakierowany przed 1–szym. Niech nie zapomną sprowadzić gips, a jak rusztowanie zruca, albo wprzód jeszcze, to się przypatrz wielkiemu oknu we wieży i każ je skrócić, jeżeli osądzisz, że to potrzebne.

Bądźcie zdrowi i pisujcie do mnie.

mi

/Dopisek własnoręczny:/ Ściskam Cię serdecznie. ^wic nie mówis» o moim projekcie dla Maryni do Oleszyc. nic o panu Jagielskim. Sz«.ma jesteś. Bardzo bym rad, żebyś Twoją siostrę zaprosiła do Kórnika w powrocie z Paryża. Ks/ia/że, Adam przyjechał do Wiednia,| wszystkie gazety o tym donoszą.

Karlsbad, 30. 3. /18/58 rano.

/k.598–600 – dyktowany W. Góreckiemu, bez początku/

/Karlsbad, 31 sierpnia 1858/ Każ się *zaraz* spytać Czajkowskiego, czy te cztery ciosowe karaiej

nie–, do których dałem modele, już przyszły? – a skoro będą, to

.,.:\

niech Percz kanty z trzech stron tak wykuje, jak je odrysowałem, ale y mu zrób rysunek wielkości naturalnej. W środku te dwa kamienie schodzić się będą naturalnie bez gzymsu. Wypustka za mur

‘ _ !\X"

nie ma wychodzić więcej jak 3 cala\Przypatrz się jak to wygląda na przodzie pod dzikiem i psem| jeżeli dobrze, to się trzymaj tego

4/2

samego kształtu. Ja kazałem przydać kamienie 3 ‘ cali grube, nie

‘ – ‘ ‘ •’’:• \

trzeba ich robić cieńszymi, tylko gzyms przystosować do ich gru–

,••? ‘ • ‘ • • v\ X"1’ bości. Drugi rysunek pokazuje Ci, jaik

bym chciał, żebyś ścieżki

•y • “ ‘ \ ;N

‘f • ‘ vk

wyszykowała. Bardzo Cię proszę, każ 3€>bie narobić kołków, a nim

t«

/• ‘ ‘ . . ,\v •

będą zrobione, niech się Jakub jakim bądź sposobem o to stara, że–

/•/? • • “ \ \ •

by plac przed pałacem gtną i dobrą ziàmlą zrównać. Potem Ty zacz*

. • –y :•’/•. (<’

nlesz cechować, a za linią Twojej ceichy niàjh Jamml zaraz skopie

‘ • •”‘/’ /’ ••• ! V ‘

był gotów na 1-go /października/*; idziej mi bardzo o to, żebyś

/ ' • .1 ;', :;i''- \ i

kną elipsy kazała zrobić z/ wejście Wfetól, fetroniy drogi do Prowentu,

“‘_’ . ‘ V •"‘, |.’

Tam chcę zasadzić niziàtkip krzewy \i wszystkie gatunki najładniej-
szych kwiatów. Ta elipsa,? jak wid/ziśzi w rysunku, ma być obsadzona

• • ‘ ‘ _4>- ‘ ‘ .>à

różą pimpinellą, toż saàjo i wszyswle brzegi kanału} ale między

kanałem a elipsą chciaàym mieć/ tak pbszerne miejsce, żeby można

•—"àà • “ / i. • ‘! u można v/ygodaie karlelką objechać. Ja

my\$3Ł\$st że byście mogli to

/’,, ‘ / ‘ V/.Vv:>-

wszystko zrobić z Jaasaem Frze<f moim przyjazdom. Na tym placu zasa

dziłbym tylko kilka clàessus disticha szczepionych chińskim

ziemię, troszlcę ją wygnól i zaraz \ją, trawą obsieje, żeby ten plac

/k.598–600 – dyktowany W, Góreckiemu, bez początku/

/Karlsbad, 31 sierpnia 1858/ Każ 3i<à zaraz spytać Czajkowskiego, czy te
cztery ciosoiaè karnie |

nie–, do których dałem raodele, już przyszły? – a skoro będą, to

•.’ \

ni och Percz kanty z trzech .stron, tak wykuje, jak je odrysowałem, ale ^Ay
mu zrób rysunek wielkości naturalnej, W środku te dwa kamienie schodzić si\$ będą,
naturalnie bea gzymsu* Wypustka za mur

M

nie ma wychodzić więcej jak 3 cale, àPrzypatrz się jak to wygląda
na przodzie pod dzikiem i psemf jeżeli dobrze, to się trzymaj tegc

4/p

v\

. bości. Drugi rysunek pokazuje Ci, ja|k bym chciał, żebyś ścieżki

s • \ ‘ \

./ . • & ‘

wyszykowała. Bardzo Cię proszą, każ atfble narobić kołków, a nim t<
będą zrobione, niech sJMt Jakub jakim bądź sposobem o to stara, że–

•.’ * ‘ i. ii

by plac przed p*alacem giiną i dabrą zziàmlą zrównać. Potem Ty
zacz–

‘ ‘V : ‘ / –"• . ‘ ‘ f niesz cecho\àac, a za linią Twojej cechy nieàh
Jammś zaraz skopie

• •’à.–’ / •• ... i v \

ziemię, troszkę ją wygnoi i zaraz \jã \ àrawą «*bsieje, żeby ten plac
był gotów na 1–go /października/* Idzi q mi Bardzo o to, żebyś pię–

/’ • • /U’,N’”‘ ! i ‘

kną elipsy kazała zrobić z wejściàfcàd, btronsy drogi do Prowentu.

• ••”• \ ‘ • i,’

Tam chcę zasadzić niziutkie krzewy \i wszystkie gatunki najładniej–

“•.*” “ ‘ ‘ \ V; •

szych kwiatów. Ta elipsa* jak widzisz¹ w \rysunku, ma być obsadzona

różą pimpinellą, toż są i wszystkie brzegi kanału ale między kanałem a elipsą chcianym inieć/ tak obszerne miejsce, żeby można

—“**_’/’” ; ‘ /i “; \,

można w/ygodaie kariclką objechać. Ja myjsà, że byście mogli to wszystko zrobić z Jamnem przed— moim przyjazdem, Na tym placu zasa

dziłbym tylko kilka càressus disticłàa szczepionych chińskim

,—^s v’ ;’ ; • \

cupressuseinà jak ten śliczny egzemplark w dawnym ogrodzie kwiatow—

wym, Koło drogi, którèa ma prowadzić do Sióstr, w/ycechuj miejsce

‘/!’: :’ l’— ‘ • ‘ •• *

zawiera projekt d<3²àokoju na 3—cim piętrze. Każ sobie zrobić akta.

na magnolie, drzewa/ taàlipainowe, cupressusy etc. —àrzeci rysunek

/k.599 – c.d./

ile możliwości z panem Cybulskim, a my każemy podciągi dać podług Waszego rysunku. Tam bądą 4 pokoje, a 5-ta garderoba prowadząca do pokoju służących, Chciałbym żeby zawsze 2 pokoje były z sobą Siączone i zdaje mi się że mój podział jest dobry. Pokój X zrobiłem większy, bo ten będzie najładniejszy, z widokiem na jezioro,] Chciałbym w tym roku te wszystkie pokoje pokończyć, ale tymczasem każ wyszykować mieszkawle na Prowencie, Bronisław chce przyjechać do na na 1-gp, \Trzfb /tam dla niego i dla jego służącego urządzić kwaterę, a maże i dla? kjs/ię/dza biskupa Łętowskiego.

W tej chwili dbàram Twój list. Ten przeczytam i dopiszę wszy-stko, co jeszcze\będę miał do powiedzenia. Otóż to mam do powie-

i" • /

dzeniaj że mój ddp przełam w Poznaniu, kiedy Was bardziej od samego diabła kusi i koniecznie trzeba w Poznaniu 1/2 tygodnia mieszkać, jakby dla poprawienia strawności. Jeżeli chcecie w Poznaniu tak często przebywać/to nie potrzebujemy Sióstr w Kórniku i ja wszystkie stamtąd wyforuję.

Miał tam .jakiś stolarz w Poznaniu robić dla mnie 8-tAokatne tafle, nie widm czy się d* nich wziął i w jakiej mają być cenie, Trzeba żeby Czajkowski albo Michał mi o tym doniósł. Nie mogę tak-j że zrozumieć tegb, càeinu rász.towania przed .wieża, nie zrucaja? Cieśle wchodzą na nią zupełnie z inszej strony, więc kiedy krene-lowanie nie skończone – po cóż rusztowanie? Za powrotem Twoim z nowej peregrynacji do Poznania trzeba zaraz mieć konferencję 9 Jammem i \fziae się do tej części ogrodu, o której mówię. Chciał-1 bym też wiedzieć czy p, Romanowskiemu zdrowie pozwala coś robić, czy wcale dał wszystkiemu pokój?

Irn bardziej o tyra myślę, tym bardziej się przekonywam, że te 2 herby z żelaza odlane,nad oknami w sieni, gdzie nie ma dachu, jak najlepiej odpoifiedsą miejscu nad oknem. Tylko, jak mówiłem, nie trzeba żadnej ramy, i tak je umieścić, żeby końce tarczy były obrócone ku pokojoxvi, a hełm do okna; a że jeden herb idzie w pra-1

/k.600v – c. d./

v/a, drugi w lewą, więc b*àdą do siebie pasowały } dwa zajmą na suficie przeciwne miejsca*

Odpisz mi na te wszystkie raysli i mowy. Bardzo jestem znużony, Dziś Eii nawet mniej dobrze, Z wielką trudnością przychodzi mi chodzić , Kupiłem bardzo piękną głowę Chrystusa dla Ciebie albo dla p. Ostrowskiej*

Bądźcie zdrowe/ Ja ta dałem na raszà do ó-go Idziego, żeby Frpi–* cuzjr albo Turki jak najprędzej Poznań zbombardowali.

/Własnoręcznie?/ Jest to mój ósmy liat, bardzo się krzywię na

‘ – ‘’’ : > ‘do

Ciebie. Pleciesz ‘mi a bubsztelaoh sklepień, a one już za ranie były zbudowane, – Wstyďte się, czemu Nusia do mnie nie pisze. Brzydalice jesteście. . *•

Karlsbad, 31. 8, /13/58, wtorek.

/k.601 – fragment listu, dyktowany W. Góreckiemu/

/Karlsbad, sierpień 1858/

której nie ma i ks/iqż/nej Adamowej, która jakby nie była* 3łotnicki powiada, że ks/ią/żę Adam, lu&o mocno podupadły, jest jeszcze daleko dzielniejszy od młodszego brataj ten podobno już cały dzień tylko leży na kanapie. Miało to być na banhofie szczególne widowisko. kiedy się tara ściskali i witali ci bracia, z których najmłodszy ma 83 lat.

/Dopisek własnoręczny:/ Ściskam Ci\$ najserdecznieàt pokrywając Twoje niecnoty szerokim płaszczem mojej ndsericorgii,,

- T.Dz.

/k,602–603 – dyktowany W. Góreckiemu/

/Karlsbad, początek sierpnia 1858/

Woja Duszko! W tej chwili odbieram drugi Twój list, ale trochę klnę na Ciebie, że mi nie piszesz co Marynia robi. Czyś już przecież na mieszkanie do Kórniku przyjechała? – Czy Anusia jest w Kórniku? czego bardzo pragnę i czy p. Jasielski do nas przyjechał? Trzebyby żeby wiedział, które herby aiajdują się na czterech taflach już zaczętych przez Arendta, Za pomocą Długoszowego opisu będzie p. Jasielski –supelnie v; stanie zrobienia przynajmniej większej części herbów przed moim powrotem. Co się tyczy Lewarta, Ciołka i Junoszy – może by lepiej czekać na powrotu* Wieniawa znajduje się już na suficie w sieni, tj, żubrza głowa z obręczą w nosie. Bardzo Cię proszę, żeby przynajmniej te herby, gdzie nie będzie pozłoty, były jak najprędzej wzięte do roboty.

Piszesz, że tafle układają na suficie? niech te z góry będą wszystkie malowane szklaną wodą, potem niech przyjdzie na nie dyktura, także szklaną wodą z dwóch stron potarta, a jak – to nastąpi, niech zaraz wciągają glinę tak, żeby miała czas zupełnie wyschnąć, zanim deski będą przybite. Ale powiedz Jakubowi, że go proszę, żeby na wieży dał powalę glinianą.

Ja bardzo pojmuję, że okno we wieży zdaje Ci się za wysokie, tym bardziej po tak znacznym zwężeniu. Każ sobie usunąć parę desek z rusztowania i każ przed moim przyjazdem, i póki jest rusztowanie, okno o tyle skrócić, ile uznasz za stosowne,

Pisałem do Jakuba o fundamenta pod oranżerię przed pałacem; idzie tylko o naprawienie i wyrównanie starego fundamentu. Pisałem do Jakuba, żeby cynk zaraz sprowadził. Powiedz mu, żeby deski pod cynkiem były jak najszczelniej pasowane, Kanty muszą być zrównane i sheblowane. Idzie przede wszystkim o zabezpieczenie dachu, bo bym chciał, żeby się zaraz mularze zajęli sklepieniem

/k.603v. – c.d./

we wieży, a dopierci jak to będzie skończone, weźmiemy się do wania jadalnego pokoju. Odpisz mi także na te dwa pytania: czy Czajkowski obstalował kamienie u Krzyżanowskiego i na kiedy ich się spodziewa? Powtóre – czy końskie głowy ulegą dla ranie w Poznaniu? – Nareszcie czy już oddana Kechemu rama, a raczej drzewo do ramy, do ktore&a model dałem Jakubowi? – bo bym chciał, żeby ta rama i obrazy były gotowe ^{na} 1-go octobra,

Miałem jeszcze kilka rzeczy Tobie do powiedzenia, ale różnC tu odebrany korespondencje każą mi to odłożyć do jutra* Pije po 9–10 kubków na dzień i już mi z tym lepiej. Zdaje się, że tym ra–rem kuracja jeszcze lepiej sià odbędzie.Odebrałem tu korektę nowego dzieła mego, które mnie niezmiernie cieszy, Ściskam ‘–ie jak najserdeczniej*

Dział.

/k.605 – c. d./

bajcy, aż do stopnia blado-brunatnego koloru, jaki uznasz za stosowny. Nieradbym żebyś kazała wbijać haków, bo przy wyrywaniu ich i zastąpieniu KZjonSDCteszyH czymś innym zwykle robią się wielkie

plamy w murze. Piszę do Czajkowskiego, żeby o ile możliwości przyspieszał wyrobienie końskich głów; te damy biało polakierować, x z czerwonymi plamami w nozdrzach i z modrym kolorem na chrapach. Piszà też do C za Akowskiego z pytaniem, czy ~~*fenl<xxx>~~ ten stolarz koło kościoła robi 8-miokątne tafle. Myślę, że jutro albo po jutrze | odbiorę od Ciebie wiadomości, czy Ci się te 2 herby podobają i czy je zechcesz razem przystosować? Ja bym sobie życzył, żeby były obydwaj,

Wczoraj siedziałem godzinę w Gabinet d*lecteur. Było nas tylko trzech: Lord Clarendon, lord Grauville; ale bojąc się, żeby mnie nie wziął za awanturnika, wiàc stchórzyłem i ani słowa do nich nie mówiłem. Podobno jutro do niego napiszę. W tej chwili it^eprzy-| chodzi RS mi nic na myśl, co by warte było napisania*,

Ty do mnie pisuj podług ostatniej mojej instrukcji, napisz choć tylko to, czyś dobrze, czyś źle spała? Ale co dzień, ściskam Cię serdecznie,

T.Dz,

Carlsb/ad/. d, 7. 9. /18/58 /Dopisek własnoręczny t/ Dziś lepiej spałem, ale jakoś pluje zawsze tymi nieprzerwanymi

nitkami. Q belkowaniu przy oranżerii już pisałem, lubo mi pilnie.1 prawie sufitu nad bibliotekà, niech te spatia /rysunek/ tam jak najprędzej wybielą i wyslufują, żeby Dudrak swoją robotę mógł obsadzić. Je fembrasse et passè sous silence tes nestaits et l'abominable foiblesse que tu as pour cet Adaraski encore plus gros que moi, cependent je faime bien vois comme je suis bon, Aurevoir.

/k.ć06–607 – dyktowany W. Góreckiemu/

/iKarlsbad, wrze^ania 1858/

Moja Duszkol Z wielkim smutkiem widzę, Jak mało Jesteś obcytana w historii aziejów i obyczajów narodów północnych. Odsyłam Cię więc do pism Taronu Herbersteina z XVI wieku. Tam doczytasz się następującej anegdoty: "akiś kowal niemiecki ożenił się z Mo–akiewką. Po jakimś czasie widział żonę bardzo smutną i płaczącą.

/

lkie mogąc dociec powodów Jej smutku udał się do sąsiadek i tam się dowiedział, iż żona się skarży, że Ją mąż bynajmniej nie kocha, bo ją nigdy nie bije ani nie łaje. Cóż miał robić biedny kowal? Starał się o poprawę. A Ty nawet mi nie dziękujesz za to, że Cię łaje. –iJic na żaden sposób nie mogę w tej odległości, robię więc co mogę, więc z smutkiem przychodzi mi widzieć Twoje niezadowolenie za tak niedelikatny mój proceder, Teraz Jeżeliś ciekawa wiedzieć, Jaki Jest mój żywot w Karlsbadzie, to Oi powiem, że cały tydzień poszczę, wyjąwszy wczoraj w piątek, gdzie Jedłera kuropatwę, trzymając się wiernie tej zasady, że owoc zakazany jest zawsze najsmaczniejszy. W inne dni jem zupe, l'orelle/?/ i kompot na obiad, ale te ryby gotowane i nie gotowane są dziś zupełnie tak nieme, Jetk za czasów Haracjusza. Z tymi więc jest licha rozmowa. [Dwunożnych zwierząt napotykałem wprawdzie, ale z nimi nie mówię. Jedyną więc jest ino ją pociechą czytanie chwilami czego innego, jak kronikę lub kontrowersje o jezuitach; dlatego mi się j chce listów od Oiebie. Tylko przy taki zatrudnieniu oddycham trochę, a powiedzieć komu – ponieważ wczoraj oddychałeś, moześ się dziś obejść bez powietrza – jest czystym barbarzyństwem i to barbarzyństwo Tobie wymawiam. Jest nakazane żeby dni święte święcie, Ty jednakże niemal co dzień chodzisz do kościoła, a j jednakże mogtj Cię zapewnić, że Panu Bogu jest daleko łatwiej l

jak ranie, obejść się bez Ciebie. Dlatego bym chciał od Ciebie l

« l i dla siebie nie tylko mszy, ale i nieszporów; a Ty mnie ceę–

etujesz listami, jak to bywa w febrze tercjannej albo
kwartappiejJ

/k.606v. – c.d./

co 3-go lub 4-go dnia zimno, a potem gorąco. Ja bym chciał co dzień te,-) samej temperatury. Mówiąc, że nikogo nie widuję, to dziś i wczoraj nie jest zupełnie ścisłą prawdą, bo wczoraj był u mnie Błotnicki, a dziś dawny doktor pana Zamoyskiego, Girand.

O Błotnickim już Ci pisałem, może się jeszcze z nim zobaczę. Ale z wielką przyjemnością widziałem się z Girand. Jest to nie zmiernie uczony człowiek, a mianowicie w historii natur/alnej/, której się oddał zupełnie od kilku lat, i przy długiej, bardzo interesującej rozmowie zrobiłem mu propozycję, która go nadzwyczajnie zajęła, to jest żeby oranżerię przed pałacem z wszystkich stron hermetycznie zamknąć, szpary zakitować i tylko jeden mały lufcik zostawić. Zewnątrz urządzić ognisko, żeby tę oranżerię ciepłą parą ogrzewać, a zarazem wpuszczać do niej kwas karbfeniczny, który byśmy uzyskali lejąc codziennie pewną ilość kwasu siarczanego na margiel i wpuszczając powietrze, czyli raczej gaz do tak urządzonej oranżerii. W tej byśmy zasadzili rozmaite gatunki paproci i tych roślin, które przed potopem dochodziły do olbrzymich rozmiarów, a dziś są **tfolitfrii** tylko trawkami. W środku byłaby sadzawka, tam byśmy chowali jaszczurki, żółwie, moce parę krokodyli, zwierzęta, które także przed potopem bywały niesłychanej wielkości. A że takie powietrze jest śmiertelne dla człowieka, patrzylibyśmy się na to, co się wewnątrz dzieje przez dubeltowe okna oranżerii. Irowieiiize by się zmieniało wenty lat orem, a termometry, igrometry i gazometry wskazywałyby nam także przez okno wewnętrzny stan atmosfery. Margiel zaś zalany kwasem przerobiłby się *I gips i dokładnie by służył do mierzwienia ziemi pod trawę

1 rośliny pastewne. Gerand powiada, że taki zakład wyraźnie naukowy byłby pierwszym w Europie i mógłby dopomóc do najciekawszych doświadczeń.

*

/k.6o? – c.d./

Wracam teraz od krokodylów do Kórnik* Proszę Cię, niech ttakub zaraz sprowadzi blachmierz z Poznania &łx do dekowania wieży, bo bez tego dachu nawet sklepić nie możemy* Nie pisałaś mi ocy rusztowania przed pałacem zdjęte. Dowiedziałem się tylko od Ciebie że okna podmurowane i że Oi się zdaje bardzo dobrze, tylko nie wiem czyś patrzała bez rusztowania. Z Berlina piszą do mnie, że bestie będą przed 1–szym, tylko że będzie trzeba co dzień suchym płatem ścierać oksyd cynku, który się coraz odnawia przez pierwsze dwa tygodnie. Jeżeli mularze nie mogą sklepić, to niech jadalny pokój zupełnie skończą, a potem niech fugują całą część pałacu z przodu i z boku, gdzie okna od kuchni i od kawiarni. ,

Me uszła mnie Twoja zdradziecka natura przy datowaniu listu, bo nie powiadasz* nawet czy piszesz z Kórnik czy z Poznania, a w»yytko mi się zdaje, że Cię tam znowu jakiś zły duch poniósł* Marynia mówi, że jej mąż choruje na miasto, Ty zaś chorujesz na wieś, choć masz tam 4 sztuki Sióstr* na które się z okna patrzeć ma**»» możesz. Ale ten nieszczęsny pan i pani Adamska naprzeciw Twoich okien w Poznaniu mieszkający, opanowali całą fwoja uwagę i sentymenta*

Stromer pisze do mnie, że przysłał 42 butelek, ale mam nadzieją, że mi nie weźmiesz więcej jak 15 albo 16 dla sług bożych. Nie bidzie to uszczerbkiem dla nich, bo nie wątpię, ii przy świętobliwym ich żywocie uda im się w naśladownictwie Mistrza nawet wodę przerobić w wino. Jeżeli się tam taki znajdzie, to go proś, żeby nam zrobił troszkę owsa na zimę, bo chleba może będziemy mieli po trochu, ale te głupie konie na żaden sposób nie chcą żyć słowem, a zmysłowa ich natura nie tylko że się brzydzi postem ale się owszem codziennie tej samej stawy domaga. Ja zaś jeżeli

jem codzień wodę, to na cześć św. Piotra, jako najślawniejszego

- 1 rybaka, Ściskam Cię serdecznie. Weź łokieć i zmierz ten list i naucz się jak listy pisać. Dziś mi znowu lepiej,

Dz.

/k.608–609 – dyktowany W. Góreckiemu/

/Karlsbad, września 1858/

Moja l>uszkoJ Odebrałem dziś ogromne Twoje listy i tym bardziej im się ucieszyłem, że tylko 3–cia część onyoh rozprawia o budowach. Jednakże z góry i z obawy, abym nie zapomniał, radzę Ci, żebyś nie sadiła przed moim przyjazdem, bo kiedy chcesz mieć gęstwinię, to ja mam do tego najcudotworniejsBe gatunki drzew iglastych. Byłoby może nawet troiii|<*< wcześniej teraz sadić, a j w tych dniach będę u Ciebie. Teraz dobrze uważaj r Książę Witold pisał z Wiednia do p. Błotnickiego, że minister interesów zagra* n/icznych/ w Wiedniu xaoExą*B& zażądał od rządu pruskiego dla ks/ię/cia Adama, może jako syna feldmarszałka austriackiego i jako indygenatem węgierskim zaszczyconego granda, pozwolenia jechania do Gołuchowa. Jest to rzecz, którą na dyplomatyczne wstawienia prawie odmówić nie mogą. Pisałem więc natychmiast do ks–cia Witolda, zaklinając go, żeby uprosił u ojca, aby tej jechał na Poznań i Kórnik. Zażądam od niego z Wrocławia telegraficznie dalszego objaśnienia. Pisz Ty natychmiast z Twojej strony – /Wein–haus 38/ Wiedeń. Dziś wtorek, w środę rano jadę do Teplitz i na nieszczęście już się minę z Twymi listami. W czwartek będę w Pradze, w piątek pojedę do Drezna, tam może daień zabawię; w niedzielę na południe, a w najgorszym razie w wieczór, będę w Wrocławiu pod "Złotą Gęsią". Uczyń mi tę wielką przyjemność i przyjedź do mnie do Wrocławia w niedzielę wieczór, a najpóźniej w poniedziałek rano. Koniecznie mi wypadnie kupić tam coc mebli, bo może być, że przecież i córka i synowa zjadą do ojca. Do ta– l kiego kupna jesteś mi nasamprzód niezbędnie potrzebna, a potem radbym się nacieszył Tobą na wrocławskim ustroniu. Przyznaję się, l że co do budowy, zmieniam często fantazje, ale już wolę żeby su– l

fit robili obok biblioteki, bo sędzę, że przecież na przyjazd

« l

księcia będzie już sklepienie gotowe. Oranżerii nie mogę skończyć, więc pal ją diabli, a potem może by trzeba, żebym osobiście pokierował tą pracą. Niech tylko kamienie szykują pod bestia, bo l

/k.608v – c,d./

zobaczysz, że te będą najpotężniejszą ozdobą* Wyszykuj rzeczy tak, żeby w Poznaniu ks-żę Adam mógł nocować w Twoim pokoju* Ty byś poszła do p* Radolinskiej, a ja może na czerwoną salę* Służący ks-cia Adama mieszkałby tam, gdzie Celka, a gdyby Witold przyjechał, to byś go ulokowała obok siostry. Miej to wszystko na my&li, ale bardzo Cię proszę, przyjedź do Wrocławia. Jeżeli chcesz, weź lokaja, może Bórowieża, ale nikogo więcej.

Mojej gospodyni każę posłać Twoje listy, jeśli jutro jakie przyjdą, do Drezna, bo jak mówię, wyjeżdżam o 6-tej z rana* Błot-nicki był tu u mnie z marszałkiem Guberni Grodzieńskiej. Znakomicie świątły człowiek. Ta Litwa podobno jeszcze lepiej stoi ja my. Był też tu u mnie Hedenus, mówi, że się młodzi Chodkiewiozt prowadzą doskonale, a że ich siostra niedawno temu jak poszła zamąż za kogoś z Królestwa. Hedenus bardzo rai się o Ciebie pytał. Jest to prawdziwy waór zacności i pocziwości.

Szukałem dziś dla Ciebie drugiej porcji ampułek, kupiłem taś bardzo porządny serwis tualetowy, składający się z 10 sztuk woale uczciwych, które się przydadzą czy dla ks-cia Adama, c«y dla której z jego dam. Już późno, nie chce mi się dalej pisać. Ściskam Cię serdecznie i dziękuję Ci za Twoje listy, a zwłaszcza za część nieoficjalną. Zmiłuj się, niech Ceptowski daje tylko stabiliaturę, nie marmoryzowanie jak w pałacu poznańskim. Je fembrasse /(lalej zamazana atramentem jedna linia tekstu/.

DE.

/k.610–611 – dyktoirany W, Góreckiemu/ od słów: "Jak najbardziej Cię proszę" – autograf/

/Karlsbad, przed 15. 9, 1858/

Moja Duszko! Wykryło się, że mam 21–30 termin w śremie w bardzo lichej sprawie opieku Taczanowskiego, ale korzystam z tej ekskuzy, żeby drapnąć z Karlsbadu. Jadà na Pragę, bo mi o to idzie j żebyś cię widział z najślawniejszym czeskim literatem Hanka_f moim bardzo starym znajomym. Wyjeżdżam więc w środę rano do Teplitz, w czwartek będę w Pradze dosyć rano. W piątek, sądzę, ** iż wyjadę i stanę w Dreźnie, gdzie bym zabawił do soboty, W niedzielę

s'

wyjechałbym do Wrocławia, a w poniedziałek pociągiem wychodzącym z Wrocławia o 1–ej czy 2–ej ruszyłbym się do Poznania, a we wtorek raniutfróko pojechałbym z Tobą do Kórnika, gdzie byś dla mnie kazała trzymać konie rozstawnej pojechałbym nimi do Śremu i wróciłbym na wieczór cieszyć się żonami, córkami, ceglami, kamieniami, a daj Boże, i mymi dwoma bestiami, nb. mówię tu tylko o tych, które mają być lane z cynku. Mam Ci różne rzeczy do powiedzenia z względu na* analogię przy moich utworach budowniczych, ale to odkładam aż do mego przyjazdu.

Uciskam Cię **aajsiwuudai** jak najserdeczniej. Zdaje mi si\$, że się zaziębił, bo od 12–te j w nocy do 6–te j miałem ciężki paro** kszym. Rozmaite ślady dowodzą mi, że to było przyczyną pogorsze–* nią w zdrowiu moim* Bądź zdrowa, ale zmiłuj się, niech Cię widzę w Poznaniu w wieczór na kolei. Jeżeli nie zdążę, to darmo, ale mi nie odmów tej przyjemności, jeżeli się potrafię uwinąć.

Teraz jedna uwaga. Nie mogę przewidzieć przeszkód. Gdyby taka zaszła, niech p. Szlagowski za mnie odbędzie termin w Kórniku, bo przez omyłkę pisałem, że termin w Śremie. Widzę, że w Kórniku, Niechże moim imieniem oświadczy, że się zgadzam zapelnę na wymazanie z hipoteki 7 tal# 10 srg, na rzecz àaczanowskiej. **ak najbardziej Cię proszę, bądź w poniedziałek wieczór na kolei

o godzinie, kiedy pociąg wrocławski nadchodzi, Vieux toute seule *.

bien, ce qui doitte prouver que je suis plus genlreux

T.Dz.

/k.612–613 – dyktowany W. (Joreckiemu/
czwartek rano /Teplitz/ 16 września /1855/.

Moja Duszko! Piszę z Teplitz, dokąd przyjechałem wczoraj o 8-mej wieczór, a o 9-te\$ rano wyjeżdżam do Pragi, ale na nieszczęście nie wiem jak mi 2 czasem uczynić wypadnie. Chciałem pojechać choć na dwie god7,/iny/ do tfiednia,. żeby się z ks/ię/ciem Adamem widzieć i zaprosić go do Kórnika, ale nie wiem czy mi czas i inne

okoliczności pozwolą. Wasamprzód obawiam się, żebyjń mojej wizycie nie przypisywano celów politycznych. Co do bytności ks» Adama w naszych stronach, zachodzi według przekonania mego, jeszcze jedna trudność, tj. że cesarz mosk/iewski/ przyjeżdża do Warszawy, dokąd i ks/ią/żę pruski się zapiera. Zdaje się, że to jest zły moment żeby zjeżdżać na granicę, a nie chciałbym o tym mówić, żeby się nie wymówił. Pisałem do ks. Witolda, ale nie wiem czy go list zastanie, bo miał gdzieś wyjechać żeby szukać swojej żony* Napisz mi do Drezna poste restante, czy masz jaką wiadomość od Jasia? Wśród tych wszystkich niepewności może nareszcie, że l nie pojedą do Wiednia. Pisałbym telegrafem do Leosia prosząc go o zawiadomienie. W każdym razie bardzo Cię proszę, żebyś była w Wrocławiu w niedzielę wieczór. Jednakże pisz do Drezna, bo bym mógł list Twój w niedzielę rano odebrać, a wyjechawszy drugim pociągiem, być wieczór w Wrocławiu, ściskam Cię serdecznie. Bardzo mi pilno.

Dz.

/k.S14 « autograf/

/15 lub 16. 9, 1858/

Ma ftx Cher Fanferluche, j'ai dicte ce soir, veille de mon de-part pour Prague, une assez longue lettre pour toi, je te supplie de Venl» me vois a Breslau dépêche toi, car moi je suis très presse. J'ai dépense de l'argent et même beaucoup mais *HMwit cependant pas trop, je te rapporterai a Breslau a pen prés 150 ducats pour les depences a faire pour la maison, J'ai a pen prés paye, les deux bêtes âe Berlin mais je siens extrêmement a me désennuyer, Je ne connois pas de plus grand plaisir que de quitter Karlsbad» Je t'embrasse mais je te supplie de venir, Càer moi, Il est absolument nécessaire que nous causions a Breslau*

/k,615 – dyktowany W,Góreckiemu/

Lignica, 30, 9. 58, wieczór

,1/

Moja Duszko! Popisałem się jak najpiękniej w Lignicy, bo nie dałem się niczym a niczym skusić, lubo widzieliśmy tu nadzwyczajną liczbę ciekawych, a po części bardzo pięknych rzeczy. Niejedna dewotka by tu zwariowała, bo jest kilka ołtarzy znakomitych, ale przed wszystkim 8 obrazów z 2–ch stron na drzewie malowanych w XV–ym v/ieku, Jes.t to tak piękne, że mogłoby stać w kościele św, Piotra, Te 8 obrazów zajęłyby w szeregu 20 kilka łokci. Dużo starożytnej broni i innych paradnych gratów, ogromne zegary, rzeczy haftowane, kołdry, kotary, brajaj, etc i etc. Ale prócz kosztów na oberżę, nie został się żaden talar mój, ani żaden kupon Twój w Lignicy, Boli mnie, że Izi nie zdołam odwiedzić. Wyjeżdżam za godzinę do Drezna i Karlsbadu,

Teraz taka instrukcja dla Ciebie Jak mularze skończą krene–lowanie z jednej i z drugiej strony bramy, to niech tej dalej nie podnoszą. Niech się zaraz biorą do bramy z furtkami między stajnią a Michała domem, i te każ na dobre kończyć podług Twego rysunku. Co do pierwszej bramy przyszedł mi inny koncept. Proszę *Gij*, każ to zaraz powiedzieć Michałowi, Z moim zdrowiem jak zawsze wypilem dziś kilka butelek salcerskiej wody. Proszę Cię, pisz do mnie jak najspieszniej. Ja się nie zatrzymam w Dreźnie ani momentu, ściskam Was serdecznie,

Dz,

/k,616–617 – dyktowany Walerianowi Góreckiemu/

/Kórnik/, niedziela 17. 10. 53.

Kochana Mamo i Ha karo, •>« opuszczasz mężowskie komnaty, przyjechała tu dziś Marynia z rajzera i głośno zawołali: «to nam Mama!» Przyznam Ci się, że i ja Ciy troszkę żałowałem, nie o godz/inie/ obiadowej, ale o 4-tej z rana, bo dosyć lichy było ze mną. Wystaw sobie, że byłem zapomniawszy, że* jutro ma bardzo ważny termin w Śremie v; sprawach Towarzystwa Kredytowego, Ten termin osobiście mnie nie obchodzi, ale tym bardziej obchodzi cały kraj. Postanowiłem więc być na nim, l/ymów mnie u ks, biskupa i proś go tylko, żeby z łaski swojej dla mnie wynegocjował na 6 tygodni dobrze dochoowaną, piękną pieczęć majestatyczną Zygmunta Augusta, ale mi trochę pilno o tę pieczęć. Gdyby ks. biskup był łaskaw i przemówił za mną u ks. Brodziszewskiego, co do udzielenia mi własnych jego książek, zrobiłby mi bardzo wielką przysługę. Jutro z Śremu wrócę. Niech tu zastaię list od Ciebie, bo może bym się zdobył na to, żeby przyjechać do Poznania we wtorek rano, a potem jechałbym z ks, biskupem do Gniezna, jeśli mi zdrowie pozwoli. Ale jutro w każdym razie muszę być w śremie. Może bym potrafił zjechać na poniedziałek wieczór, ale jak mówi%4» jestem dziś bardzo lichy,

Pozdrawiam Was serdecznie, ale odpis jest mi potrzebny, czy to pocztą, czy przez umyślnego, jutro na godz, 2-gą. Bądźcie zdrowe,

/Dopisek córki – Marii Grudzińskiej/

/Adres na k.o17v,s/ Jaśnie Wielmożna Pani Hrabina Działyńska w Poznaniu, Per express – abzugeben.

/k.518 – autograf/

/Kórnik ,0à l

Moja DuszkoU .łowią aii, że niższa jutro tu o 7–mej z rana odprawi,
oo ksiądz jedzie na odpust do Krerowa, Tà wiadomość prześlą i do
Drżągowa* Urządźcie si\$ podług tego* .Icislcam serdecznie, O pannà de
Perigord bardzo prószy.

D 2.

/k. 61 9–61 9a – autograf/

/Kórnik

Moja Duszko! Przy Tw/oim uporządkowaniu moich papierów zrobiłaś mi nieprzeliczone psoty, riałaera zaświadczenie doktora àlateckiego dla szewczyka Sobańskiego z Szremu ale urodzonego w Dolsku* Gdzie si\$ to podziało, tego nie wiem, Dajc2 rau talara jalco ekspektatywę, ale o św;iadectwie nic nie v;iera.

/Adres na k.G19a v,:/ JŸ. Pani Hrabina Dsiałyńska v; Poznaniu

/k.620 – autograf /

/Kórnik

Moja Duszko, nieszczęśnic zawsze dla mnie się kończy Twoja opieka nad moimi papierami* Teki nie dałaś do pakowania i zostawi* 11 ją właśnie, kiedy mi tu tak niezbędnie potrzebna. Niech ten tam pocztylion albo człowiek na gniadej klaczy natychmiast ją tu przywiozą^{6*}

Dz. Jestem zdrowszy*

/Kórnik

Moja Duszko! Chciałaś jechać do Poznania dla widzenia się z panną Adelą, która niby.to nie miała czasu tu zajechać* Dziś się dowiaduję, że to wszystko kłamstwo i że w Poznaniu sejm jezuitów i jezuitek. Ja jestem chory i tu mocno zatrudniony, chcę żebyście mi byli pomocą 8e wszech miar, i żądam, abyście **zaraz** tu wracały. To jest Wasz obowiązek, któremu nawet jezuicka szkoła do dziś dnia nie zaprzeczyła. Proszę więc o wykonanie tej mojej stanowczej woli*

Działyński f

A /Adres na k,622v.:/ Madame la C-ssa Działyńska a Posen ‘

/k, 623–624 – autograf/

/Kórnik

Mieszkaj sobie w Poznaniu z Twoją żoną wedle upodobania, ale odeślij mi w ten moment moje konie i pieniądze moje. Mię mam czym płacić ani rachunków, ani robotników, a sadzić nie bez koni niezbędnie potrzebnych rno do zwózki ziemi,

T.Działyński

/Adres na k, 624 v.J/ Pani Hrabina Działyńska w Poznaniu.

/k,625 – dyktov/any Wiśniewskiemu, fragment/

/Berlin, 1859 lub 1860/

Teraz jeszcze jeden interes do Ciebie. Pan referendariusz Ko–sirlski ze 5remu jest obowiązany do przejścia przea różne dika–steria, zanira stałą posadę uzyska. Pisał on do ranie prosząc, abym mu dał mieszkanie w naszym pałacu i stół, tak, aby on mógł bez kosztów dorobić się pozycji : sędziego, będąc dziś już referen–dariuszem. Mam wielką ochoty zrobić rau to ułatwienie, ale nie wiem|

gdzie bym rau dał izdebką, DO mu trzeba światła do pisania. Nie

ł wiem od którego dnia, ale podobno od początku maja czyli czerwca

będzie rau ta posada potrzebna. Otóż bym chciał prędkiej od Ciebie odpowiedzi na to pytanie, czy możemy go przytulić, a ja sędze., że by on nam mógł być bardzo użyteczny jako prawnik w tysiącnych małych interesach. Odpisz mi niebawem na te słowa, ale przyznam Ci się, że bym mu rad zrobił tę przysługę.

Bądźcie zdrowe, a jak Twój sekretarz do mnie pisać będzie, tak mu z pogardą zwrócę jego list, jeśli on wyraźnie nie oświadczy, że mnie ściska serdecznie.

Obróć kartę.

/k.626 – autograf/

/Berlin, 1859.

* 4.

,lo ja Droga Mamo, spieszy się z pisaniem, chciałem się wezoraj
r*)

wieczóir do tego wziąć, ale byłem zabity, bo mnie nieznośna diaria
opano/ła i stokrotnie sobie dziękowałem, że jechałem 1–szą klasą,
Stanowczo najmuję mieszkanie w London Hotel, Dflnhoffs Platz, Izby są
daleko bliżej od tej oberży jak Bazar od nas i myślę, że nie dalej jak dawny
dom Mielżyrlskich. Jutro się to udecy–duje, jutro o 9–tej mara audiencję u
Flottwela i bardzo feyÓL może być, że wieczornym pociągiem wyjadę i że
już w czwartek rano zawitam do Was, Proszę Cię żeby kareta była na kolei w
czwartek rano* Niestety dziś znowu nie spałem do 3–ciej i nie v/ylazłem aż
do 1–szej, U Aschera napotkałem młodego Rydziid.łła« Rorncio obstałował
mi mieszkanie bardzo dobre. Bądźcie zdrowe,

T,Dział.

/U góry ręką C, Działyńskiej:/ Z Berlina 1859,

/k.62? – autograf/

Moja najdroższa Bestyjko! Podróż odbyła się szczęśliwie, Potockiemu powiedziałem o tym co wiesz i przyznam Ci się, że mi się podobał. Powiedz to do U c h a Izi, później powiem resztę. Byłem dziś na posiedzeniu, Polaków masa, że aż miło. flyła mowa o wyborach, język ranie świerzbiał. Siedzę o 3 kroki od kazalnicy, wiąc tam niedaleko, v/szystkich widziałem łaskawych i uprzejmych, a lliegolewskiego jeszcze tam nie było. Za chwilę trzeba mi iść na Kółko; mówią, że Radziwiłł chce koniecznie do niego należeć.

Mnie potrzeba przysłać ten foliowy tom niemiecki Lengnicha z Gzasów Zygmunta Augusta. Jest w Poznaniu, Goreeki i pan Romanowski znają go. Pani Potulicka tu jest. Spieszno mi na Kółko, abrossuję Was.

T.Dział,

/k.628 – autograf/

/Berlin, styczeń 1859/

Żadnego listu, żadnej rzeczy nie miałem honoru odebrać po dziś dzień, proszę mi przysłać Jutrzejszą pocztą «Lengnicha tom znajdujący się w Poznaniu, arkusze druku, korektę. Mieszkam: Londón Hotel, Donhofsplatz. Rondla i fajerki nie potrzebuję, a pisać nie będę dopóki nie będę wiedział czy w domu moim ludzie żyją lub wymarli.

Dział.

Na stole, obok mego, był pęk książek in 4-to z numerami* Są to książki Aschera, które proszę cni przysłać pocztą, bo tej nie płacę.

/k.629 – autograf/

/Berlin, 1859/

Moja Duszko! Przecież list od Ciebie niewymownie mnie cieszy, że i Jaś się spostrzegł, że wymagał po mnie tysiąc talarów wiece; } niż mu się należało dla ksęcia, mimo mego wyraźnego zapewnienia, iż wziąłem był tylko tysiąc dla siebie a drugie tysiąc, które Jemu darowałem, Pism zaraz do niego, że powtarzam mu moją propozycję użycia funduszu Taczanowskiego, że ja jako opiekun przyjmę odpowiedzialność" za tę sumę, a że w takim razie kolegium pupilarne nie może odmówić mi udzielenia pożyczki* Hipotek nam nie braknie, kiedy ja ofiarowałem kórnicką*

Ani korekty ani książek nie odebrałem, a telegrafem wyraźnie pisałem, że nie ch®\$K sdpfB0\$ nic więcej, więc ani niedźwiedzi, ani baranków, ani sreber, ani szlafroku } ja nie mam miejsca na to wszy* stko w malutkim moim pokoju* W pierwszych dniach zabijano mnie

• • "–.'5

wizytami, trochę swobodniej dziś oddycham. Koło Polskie boi się wszelkich inicjatywów. Czy Jagielski przyjmowałby małe artykuły odemnie? Wyraźnie prosiłem żeby mi dziennik regularnie tu przysyłać, ani jednego numeru nie odebrałem, nie odebrałem ani tej riieszczę\$STO°Kamizelki, a jedtoak nie płacę poczty, nie potrzeba adresu, bo słowa – deputowany Dz/iałyński/ / w Berlinie – są ultra j dostateczne, pb 10 listów takich odbieram co dzień od wszystkich kupców berlińskich i to zupełnie wystarczał nareszcie jeśli macie za wiele czasu, to piszcie – London Hotel*

Byłem tylko u pani Potulickiej i u chorego Cieszkowskiego* Jego] żoną %tfyprowadzi tego filozofa na błazna, %ie .jest nieźle, śpię nawet trochę lepiej jak –w Poznaniu, Kończę, bom zmęczony* Aschera książki mają wszystkie numera, Bądźcie zdrowe, ściskam Was serdeca nie*

Dz. *

/k,630 – autograf/

/Berlin, 1359/

Moja Mamo! Odebrałem Twój list i zaczynam moją odpowiedź od słów, których jesteś łaskawa się upominać* Co do mego zdrowia, dużo rai lepiej, biorà sit do spania późno, ale lepiej 4pię i trzymam się, Hoże być, że w poniedziałek między 12 i pierwszą przemó–* wie pierwszy z Polaków, ale też noże być, że mi z sóry powiedzą* ^{ww}lcho waszeć". Jeśli się/uda, to bgdà raówił na poparcie adresu z powodu uwzględnienia praw niemieckiej narodowości pod rządem duńskich królów. Ale cóż chcesz, bàdę mówił wobec 10–ciu zaadro* snych" a 300 nieprzyjaciół. Cela n*est pas encour ageant, raais voii«

£••

entre autre ceque je nie propose de leur dire. ilous sommes dans des dispositions qui doivent concenir a toutes les fraotinns de la chambre hous sommes conservati<s, au point de desirer nos

.. –V – ‘ !

iństitutiona d'avant l*annee 1772 et nous sommes progressifs au point de desirer voir cearter toutes les dispositions du minister* qui viant de nous àitter. Zmiłuj się« nie powtarza.1, Mais la pensee merę. Już nie mam ani momentu czasu, Ściskam Was*

/k.631 – autograf/

/

/Berlin, 1859?/

Mamo, àamo, straszny moment dla mnie nadchodzi* W poniedziałek około–pierwsze j będ\$ mówił. Czterech lub pięciu mam przyjaciół* kilkanaście zazdrosnych, a 360 i kilku nieprzyjaciół. Jak się skończy, to 3óg sam wie, za drzwi wypchnąć mnie nie mogą et s*ii

k

•

–:’

di sen t que je suis un tln don ce sera un dindon *mi* gras sel« Bądź zdrowa* W poniedziałek wieczór, da Bóg doczekać, telegrafem Ci doniosę czy nowego Orfeusza nie rozszarpano. Z zdrowiem moim jakby lepiej. Ściskam Was,

"*

Dz_t

/k.633 – autograf, bea początku?/

/b.m. i d._f Berlin 1859/ Czy też .już na żaden sposób nie potrafię się doprosić ani

kamizelki, ani gazety poznańskiej. Pisałem dziś do Izy, jutro chyba udam aie, do policji. Mc nie chcę wiece j t nie chce, mniej, ale chcę tego co wyraźnia żądam.

Dz.

Uprosilicie u Najświętszej Panny, że jej Królestwo Polskie gorzej się *«ądzi od indyjskiego wigwamu.

Do pana Romanowskiegoi Proszę go o uwiadomienie sanie dwa razy na tydaień choćby kilku słowami o postępie druku i korekty

diariusza.

*

f

Dz.

/k. 634–655

– dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin d. 8. 2. 59.

Moja

Mamo!

Odebrałem

dzisiaj rano list od Ciebie i od Izy. Wczoraj byłem w Izbaoh i tam jakiś Jonas tak długą miał mowę, że już bardzo pragnąłem sprowadzić jakiegoś wieloryba, który by by go na czas sesji połknął, a potem gdzieś za domem wypluł. Proponowałam to połknięcia Platerowi, ale ten tym się tłumaczył, że już był po śniadaniu. Dziś był u ranią generał Brandt i Potwor oweki; zajdzie tu w tych dniach bardzo szczególna rozprawa z powodu petycji pana Mizerskiego, któremu dawne rai ni B t er i um zakazało postawienia pomnika dla syna poległego w r. 1848, będzie to podobno powodem do pierwszej fazy naszych zażaleń, irsy tej sposobności wypadnie i mnie powiedzieć kilka ełów, których się dalibóg po mnie nie spodziewają; złożę bowiem najszczerze podziękowanie przeszłemu ministerium, że mnie raczyło kaaaee wsadzić na fortecę bez żadnego sądu i bez zwrócenia mi kosztów z –moje j kieszeni, a na ich rozkaz wyłożonych ssą czasów powstania w Książu. Bo za pomocą tych pieniędzy potężnie zmniejszyleaa możliwość obrony w *–siążu, nie przypuszczając bynajmniej możebności najazdu na tę lichą miejscinę. Tak więc gdyby miniater–ium było zwróciło moje pieniądze, a w prcydatku jeszcze mnie zaszczyciło jakąś honorową oznaką, byłoby pocziwe imię moja ekałało na wszystkie wieki przed oczami wszystkich moich wapół–rodaków. Mówiąc o orderach, dziś rano odebrałem wizyta, urzędnika z kancelarii ministerialnej z najgrzeczniejszym zapytanie*, eza–mu no wezwanie do mnie zasze, jakie posiadam pruskie oznaki honorowe, po dziś dzień nie raczyłem odpowiedzieć. Oświadczyłem wiąc ustnie panu radcy kancelaryjnemu, że pragnąc nad wszystko nie posi&dać sądnego znaku honorowego pruskiego, wolałam aię wstrzymać od wszelkiej odpowiedzi i nawet nie mówi ó: "ni a maB^M", żeby tego słowa nie tłumaczono my ślą: "chcę mieć". Ma ta mnie alf pan radca zapytał, czy bym mu nie raczył tego na pisała oświad–

/k.634v-635 c.d., ,'

ożyć, bo bym musiał złączyć i motywa. Te zaś mogą się tylko

-' A

ustnie wyklądać, a ja następujące: rząd, który chce wytepić i mowę i ducha polskiego odznacza Polaka, objawia on głośno, że tego

ji

pana fl. uważa jako sprzymierzeńca, iniuria, na jaką aobie nie zasłużyłem i mam w Bogu nadzieję, że nie zasłużę.

Teraz co do Twego listu. Chcesz jechać do Wiednia, ja to pojmuję i nie mam serca zabronienia Ci tej przysługi, jaką chcesz siostrze Twojej oddać; ale proszę Cię uważaj, że choroby tego rodzaju są chroniczne i przeciągają się w miesiące i lata., Czy będziesz miała serce porzucić siostrę i to biedne dziewczę przy wzmagającej się chorobie? Ja sam nie przyznaję sobie odwagi do tej rady, a jednakże czuję coraz bardziej, że i mnie i nasza jesteś potrzebną. Ja się bez Ciebie nie obędę, **andc** a oni koniec końców mogą się obyć. Ty mi się tam zamordujesz pielęgnowaniem, a ja jestem hardoduszny szlachcic i chyba przy konaniu telegrafowałbym Ci: *przyjedź dla urządzenia i spojenia tych czterech sosnowych desek, których sobie nawzajem przyrzekliśmy, że się nawzajem chować będzie", w tej chwili miałem gości i po części zapomniałem tego, o czym pisałem. Będę u Waszego zegarmistrza jutro, ale zaginęła mi miara na galosee dla Sióstr Miłosiernych; jak najusilniej Cię proszę, żebyś natychmiast zażądała nowej miary od panny Ostrowskiej. Przydam tylko, że nie u mnie miara zginęła, ale już u galosznika. Proś o nadesłanie mi ostatnich arkuszy korekty, powiedz panu Romanowskiemu, że Cię nie upominam o spis senatorów, ale bym bardzo rad zakończył druk drugiej części "Litesów". Po dziś dzień nie odebrałem pak z książkami, a są mi bardzo potrzebne. Ceptowaki chce na nowo roboty, a że mi winien 50 tal., więc mu ją dam. Gdybyś miała wolę jechania koniecznie do Wiednia, to Cię proszę żebyś jechała na Berlin, a stąd na Drezno i Pragę dale j} weź z sobą "StadtschraldseheJfti"¹, żeby mieć, jak Irancuzi mówią, "gruszkę na posiłek". Przede wszystkim proszę e miarę na galosze dla Sióstr. Ściskam Was serdecznie*

T.Dział.

/k,636 – dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin, d.9t 2. 59.

Moja Mamo! Odebrałem paki i Twój list, cieszę się nimi, ale fatalną psotą wyrzuciłaś mi, nie ogbsyłając natychmiast mego listu do pana Meisnera, podobno Ferdynanda, mechanika poznańskiego, któremu odmówiono pozwolenia do założenia fabryki machin w Kórniku, a którego po dziś dzień władze krajowe prześladują* Załił się u drugich na to zaniechanie przyjętego przeżeranie obowiązku. Postaraj się jak najspieszniej aby mój list jego doszedł i żeby petycje do izb podał na moje ręce, jeżeli już przeszedł przez dykasteria ministerialne, bo Izba jako najwyższa instancja przyjmuje tylko apelacje od wyroku ministrów. Natychmiast po odebraniu tego listu wypraw pana Romanowskiego i poleć au, aby rzecz całą jak najjaśniej wyłożył.

Zegarki Wąsae odebrałem wczoraj i nie kazano mi nic ea nie zapłacić, Zegarmistrz powiedział mi, że Twój zegarek już tylko gałgan, muszę Ci koniecznie sprawić nowy, bo o ile mi wiadoms, Twój jest darem mojej matki, byłby więc irapertynentem, gdyby dłużej chciał zachować wszystkie zęby swoje, jak ja syn mojej matki. Bardzo mi idzie o odpowiedź Szlagowakiego, bo to się wszystko

i

łączy i z innymi sprawami. Pisałem Ci, że generał Brandt był m mnie i ten powiedział, że jego przyjaciela, sławnego pana Bunsen wyleczył SchOnlein na astma za pomocą kuracji jakiejś fosforycznej. Bunsen pisze, że jest zupełnie zdrów; otóż proszę Cię bardzo, rozmów się zaraz po odebraniu tego listu z panem Nieszozotą i dowiedz się, czy bym nie mógł od niego bez żadnego bez żadnego niemieckiego pośrednictwa otrzymać przepisy w tym względzie.

Zaniechaj wymagania z striny naszych przyjaciół lokumentów wyła-

mojej

cznie do mnie zastosowanych, takie czynności z mig strony pobu dzają wielką zazdrość i nie są mi na rękę; bardzoś to mądria oot-

niła, że powinienem od siebie pisać, ale nie mówić. Ściskam Was 1
serdecznie.

D*.

/k.637–638 autograf do słów "na dwój* pod Gołębiem", dali*j dyktowany Wiśniewskiemu/

/Berlin/, London Hfitel, d.11. 2. 59.

Moja Mamo! Chceass żebym na Twój list odpisał natychmiast, ale to sąk, bo trzeba by go nasamprzód odczytać, a bez poaiioy chemików, fizyków, optyków jest to rzecz niepodobna, zwłaszcza kiedy już powymierali Chaptal, Fourcroi, Vauquelin, Thenard, Hamphri i)avi, Bercelius, etc; Stan Twego listu jest taki: nasamprzód koperta jest gęstą gumą sklejona z listem, potem wszystkie kartki złożone w czwórmasób formują jeden placek. Tu mi radzą . żebym Twój list posłał nasamprzód do Grenlandii albo do Sspicber–|gu, bo tam przy nadzwyczajnych mrozach guma tak twardnieje, że się w proszek obraca jfi i odpada utraciwszy wszelką lipkość. Brieftrager się skarży, że Twój list mu wydarł kawał sukna z kil szeni.

Od chwili jak to napisałem, zmieniło się stosunkowe położeni* moje, bo i ja wielkie głupstwo zrobiłem pod wpływem jednej c tyi namiętności, jakie dewoci nazywają marnością. Oto* kupiłem w ty< ciężkich czasach portrety Karola XII i Gustawa Adolfa, Karola dlatego, że on jeden z wojujących na ziemi polskiej srozuaiał, ce| tylkfc Polak na tej zierai panować powihienj pendant zająs Gust/awa/ Adolfa, bo widziałem przed laty w Ridarsholmie? /to jest w starej katedrze sztokholroskiej/ zawieszony i łańcuchem połączone miecz szwedzki tego króla i pałasz Polaka, który mu t«» mieoi rozciął na dwoje pod Gołębiem. Te dwa obrazy będą najpiękniejszym przydatkiem i niech tak powiem – historycznym węglem s Piotrem Wielkim; są one niemal równej wielkości i ściany napneciw drzwi aupełnie zakryją, a zarazem staną się historycanym wywodem.]

Pisałem i prosiłem o nadesłanie mi miary na owo galosso Miłosiernych, nie odpisałaś mi i nie przysłałaś żadnej miary.

/k638 c.d./

Dziś oddałem panu Bentkowskieau dwa Wasze zegarki; o Twoim mówi zegarmistrz, że już kompletnie nic nie wart, postaramy się więc o drugi, jak £x& ochłonę z pasji do królów szwedzkich. Cieszy się z listu pana Szlagowskiego, ale przede wszystkim domagam się, żeby wypłacił Izi 1300 talarów. Później skubnę go jeszcze i o coś na moje potrzeby. Co do Twoich drzwi, każ je **KTBIBTK** sobie Drobić podług Twego upodobania, nie chciałbym stolarzy bardzo zatrudniać. Twój projekt robienia drzwi jak tt Siostr jest doskonałym, każ to wykonać w Poznaniu, a nie przeszkadzaj stolarzom kórnickim. O projektach Twojej podróży sądzę, że jess-CZQ do mnie napiszesz, a w każdym razie, że do mnie wstąpisz,

Pan Romanowski bardzo dobrze zrozumiał, że kiedy pisałem "Lites", to miałem na myśli "Unią"; ten błąd pochodził z wyraźnego roztargnienia. **nie teraz idzie tylko o dalsz* prowadzeni* sprawy "Unii" i tęsknię za korektą. Gęsia w Paryżu, jak i Jadzia należą do bfcaaczów kryptogamii, zdaje się, że przyznają się do matki, ale nie do ojca, bo ani jedna z nich od miesiąca jak tu bawię, nie raczyła zaszczyścić mjiie. wiadomością, że żyją, ani mnie zapytać, czy i ja także żyję. Cieszę się, że moja synowa zaczyna rozumieć, o ile to jest prawdą, że pierwsi* śmiertelnych obowiązki stosują się do potrzeb kraju; w Starym Zakoni* j*st wprawdzie powiedziane, że mąż powinien iść za żoną; Ewangelia jest innego zdania, niech dewoci rozstrzygną, w których czasach Pan Bóg pobłądził. Mech mi kto prześle raport z tego, co się dzieje w Kórniku, mówià o stolarskich i rzeźbiarskich pracach* Ściskam tfas serdecanie.

T.Dz.

/k. 639–640 dyktowajoy Wiśniewskiemu/

*

/Berlin/, ŁondonHCtel, d,15, 2. 59.

Moja Duszkol Nie nam esasu odpisać porządnie na Twój list, nie mogę pojąć co się stało z moim listem do pana Meisnera, załączam Ci kopię onego. Pan Meisne* jest właścicielem młyna pod Poznaniem, zaklinam Cię, żebyś mu ten drugi list posłała natychmiast, jest to rzecz bardzo wielkiej wagi. Maszynkę do robienia pigułek nabędę jutro i pošlę Ci ją razem z liditareykami dla Anusi, ale powtarzam, że proszę o miarę owych galoszków. Zmiłuj się, nie przyjeżdżaj dopóki powtórnie o tym nie pogadamy. O notatki dla mnie już się nie staraj, prace moje w tym względzie nie tylko nie przyniosą korzyści, ale owssem, stają się zawadą. Jakiś łacinnik powiedział: "auri sacra fames", tj. wściekła żądza złotajtu u naa panuje wściekła żądza gadania, a ta bea namysłu i bez historycznej podstawy, zdaje się, widoczną rzeczą, że ja i Cieazkowski stoimy gadatliwym panom na zawadzie* Takie stanowisko zaczyna mjiif, mocno–nudzić. Dla uspokojenia przeoiwni—ków zapewniłem ich, ii e ani słowa nie powiem w sprawie, do której wszystkie materiały byłem przygotował. Wczoraj w Kole proponowałem złożenie mojego mandatu, gdyby uznano za stosowne przelanie

ks/iąde/ \ i takowego na osobę ka. Janiszewskiego. Na nieszczęście arcybiskup

trzyma się zasady jemu wspólnej z Kołem Polskim, tj* że jedni i drudzy tylko głupcom występować pozwalają, dla udowodnienia, że każdy z tych panów jest daleko mędrszym od wysłannika jego.

Bardzo się cieszę, że Iza odebrała swoje pieniądze, futro każę zbić pakę z obrazem Karola XII i Gustawa Adolfa, proszę Cię, żebyś te kąsała umieścić w Kórniku pod Twoim dozorem w pokoju jadalnym, zawieszając je według Twego zdania czy wyżej* osy niżej obrazu Piotra Wielkiego. Nie mogłem się wstrzymać od tego zakupienia, bo to jest historia naszych wielkich przyjaciół i jprse–ciwników. Jeden Karol XII umiał zrozumieć, że Polska potrzebuje

/k.639v–640/

króla polskiego, a Gustawa Adolfa wojny z nami nie były be»
zaszczytu dla nas. widziałem w kościele w Sztokholmie pr«y grobie
Gustawa Adolfa razem zawieszono jego szwedzki miecz i polski pałasz
jakiegoś szlachcica herbu Zadora, który pod Gołębim pałaszem swoim
rozciął rękojeść miecza Gustawa Adolfa, który się tą rękojeścią zasłonił od
śmiertelnego ciosu; Polaka zabito, ale przepyszna pamiątka caynu.

Musisz koniecznie przyjąć w Kórniku Witolda z żoną, kat tam
pokój pani Izy àprzätäć z moich manatków i *rzeczy* tak ułóż, żeby ich
przyjęcie było przyzwoite. Moje córki uważają oni e jako cywilnie
umarłego i nie mogà się doprosić z Paryża ani jednego pocziwego słowa.
Bądźcie zdrowe. Ściskam Was najserdeczniej.

/k.642 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin, London HStel, d.21.2. 59.

Moja Duszko! flaki mi się krajały przy Twoim wyjeździe, bo zbywało mi nawet aa czasie powiedzenia Ci wszystkiego tego, ce miałem na myftli i serc*. Pisałem do księcia Leona telegrafem, żeby àię postarał o praktyczne przyjęcie Cię w Wiedniu. Dziś odebrałem listy z Poznania – jeden od Izy, a drugi obazengr od panny Hadolinskiej. Ha ten oststni boleśnie mi odpisywać. Jm zezwoliłem na to, aby Anusia zamieszkała w domu sióstr du Saer« Coeur, ale na ełcscepeję w prowadzeniu się jej domowym nigdy ni* zezwoliłem. Ona powinna jadać z drugimi, na żadną eluicepcję nie pozwalałam. Chciałem się wziąć natychmiast do tego oświadczenia,

• >

• ‘

*

ale wolę żeby to przeszło przez fwoje ręce, jeżeli mnie niecie?* pliwosć nie zmusi do pisania wprost i zapobieżenia wyjątkom, które w zasadzie saniej dla każdego śmiertelnego są szkodliwe. Nie pozwalałam na to, żeby Anusia używała ekscpcji.i przyznam że ta migracja panny Radolińskiej do domu du Sacre Comur nie mi na rękę i wyraźnie zakazuję obcej interwencji w tameczaym pensjonacie. Ta wiadomość tak bardzo była mi nie na rękę, ze nawet mi się nie chce pisać o bardzo wielu ważnych r»«ezaeh, które mianem na uyàli. Ściskam Was serdecznie,

T. Działyaski

/k.643–644 dyktowany Wiśniewskiasra/

Berlin, d., 25. 2. 59. London Hfitel.

‘ ~ – •’ ‘ <*** Moja tuskol w głowę zachodzą i już nie wie* eo pisać i c*

mówić. Młodziuteńki Koneęwiesz, któregoś znała i lubiła i ceniła, umarł., bo się nachylił nad głowę chorego tyfusem zarażonego, a Ty, matka sześciorga dzieci pode;)wijesz się posługi, która sanie może zabić od. razu, a Swoje dzieją oddać pod opiekę pruskich władz sądowych. Żądłuj się i uważaj na moje słowa, aby obowiązkom zadosyć uczynić, pierwszym jest obowiązkiem te umieć stop—niowae. Do posługi, której Twoja siostra potrzebuje, mogą""ty3Jt© być zdatne te, które nie mając, same własnej familii, cudzyai familiami się opiekują. Poradź się lekarza, nareszcie i Sióstr* Obmywaj sobie twarz, i ręce lekkim ciepławym octem, pal hiszpańskie cygaretko, nie nachylaj się nigdy nad twarzą siostry tak, aby Cię jej oddech wprost trafić mógł. Płucz sobie usta 20 razy na dzień lekkim octem, obmywaj sobie szyję octem, do włosów używaj olejku tak, aby one na tym zupełnie przyjęte zostały. Wieczorem iimVłai*ar?Y«*i»t nakadzaj szal i suknię trociezkami albo spirytusem benzuesowym. Jutro chcę być u dra SchBnleina na mojej astma, za powrotem moim napiszę natychmiast wprost do biednej Teresi, może jej to będzie przyjemne* SchOnlein za pomocą foafc rowej kuracji zupełnie wyleczył sławnego pośła pruskiego Bunz< na zastarzałe astma. Hiech książę Leon t waszym dre» pogada o tej kuracji, nim list mój nadejdzie;. Od kilku dni jest mi mniej

‘ – N • ‘ ‘ ;

dobrze i dziś dopiero po dawnemu do drugiej czytać musiałem—Jerzy Lubo»ir«ki dziś mi * Paryż* telegrafem doniósł dla wiadomości pana Cieszkowskiego, że w Paryżu umarł Zygmunt Krasiński, w Kole Polskim widzujemy się z panem fiiegolewakia, toi aaao i w Izbie. W Kółku odezwał &rię pan Bentkowski w myśli popierania tajemnego głosowania; Siegclewski mówił przeciwko ni<

/k.644 – c* d. , 2/

a ja trwając upornie przy moim przekonaniu, że rzecz a nie należy się mieć na względzie, poparłem Biegolewskiego zdanie. Po mnie mówili w tej samej myśli Adam Żółtowski i Potulicki przegłosowaliśmy więc zupełnie pana Bentkowskiego w sposób, we– , dług mego, zdania, zaszczytny dla Polaków* *kŁst 3?woj dałem przepisać w części tyczącej się Twiżej siostry i wyprawiłem jedną połowę do Poznania, drogą do Paryża. Zmiłuj się, pisuj do mnie, a to co dzień, ja więcej nie wymagam jak trzech wierszyt"M&ie iię dzieje tak, a drugim sak". Biorę się powtórnie do dawniej projektowanego, a przez Ciebie aprobowanego.

• Marynia Potulińska wróciła z Paryża; nie może się wypowiedzią*,j jak srogo my wszyscy jesteśmy traktowani w HStel Lambert* Mówiła mi wprost, że z domu uciekła aby więcej nie słyszeć*. Wyjazd I«y jest tam uważany jako zbrodnia, majestatu. Wszystko się więc na nas zlewa tak, iż nawet ta stara księżna Sapieżyna długo roi przyciśniona wiekiem i szalonym wpływem,przeciwko nam wszystkim powstaje. Pobrże żeby o tym książę Leon wiedział. Urządź" się we dług tego; dziś piszę do Jasia posyłając mu jakieś paczki wręc ne mi dla jego żony przez panią Potulińska, a tej powierzone księżną Adamową; to wszystko na granicy było zmieszane jak groch z kapustą, będę więc miał przyjemność odpowiadania i ca tę sfer*** dnie.

Bardzo bym rad się przysłużył tej biednej Teresi* bo ja najlepiej wiem jak straszne są te cierpienia, którym ja i ona podlegamy. Bądź" zdrowa, moja Duszko, ale pisz c o dzz i e A ‘ choćby tylko tak, jak doktorska recepta, cztery słowau Ściskam

Cię serdecznie*

T.Działyński

./k.645 – dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin, d. 2?. 2* 59. London HBtel

Moja Duszkot Odbieram Twój list i z roz–paczą przewiduj te–
 różniejszość i przyszłość. Hie bodziesz mogła oderwać się z Wiednia, a ja
 nie będę się mógł obyć bez Ciebie. Mianowicie kupony z raty kwietniowej
 są mi niezbędnie potrzebne, inaczej zalegnę i będę musiał zaprzestać i
 druków, i fabryki, i przesyłki dla Gęsi, a nawet i remanentów względem
 Jadzi. Odbieram tu listy bardzo częste od Izy, a teraz i od Jadzi. Po Ciebie
 załączam w tym liście 2 rysunki – jeden Jammego projekt, a drugi zawie-
 rający moją poprawę do tego jego projektu. Się chciałoby mi się. żeby
 patrząc z balkonu, mieć przed oczami ukośny obraz; chciałbym, żebyś fy ,
 używając jednego i drugiego, zrobiła trzeei, Twemu zdaniu zupełnie
 odpowiedni i ten mi jak najprędzej przysłała do Berlina. Dawaj mi częste
 wiadomości o tym, co się tam dzieje, pisz choćby jak najkródkiej, ale
 codziennie. Czy przewidujesz możliwość wrócenia się stu i do l’woich
 chorych? Ściskam serdecznie.

Działyński

/Dopisek własnoręczny:/ U Sch8nleina będę dopiero w wtorek albo
 środę, jest mi nie gorzej, nawet lepiej jak tego dnia, kiedy tu przyjechałaś.
 Włóż mi w mój list te 2 papiery 5–talarowe, o których wiesz.

/k,846 – 1±a± autograf/

Berlin, 2 marca /1859/ .

Moja Duszkol Telegrafem otrzymałem odpowiedź, że żyjesz, ale przyznam się, że dewotka iłiogła by sobie przypomnieć przysięgę, a iż Cię nie opuszczę, a kiedy opuszcza osobą, t06 przedsię słowem opuszczać się nie godzi. Ja nie wymagam obszernych opisów, ale proszę żebym za moje pieniądze mógł przynajmniej uzyskać co dzień te słowa: Ja żyję. Każ je pisać garderobiani e, portierowi po polsku, po niemiecku, po francusku, jak się podoba* Ale u milion diabłów, mam prawo żądać od mojej żony łaski, aby co dzień oddała na pocztę, którą ja płacę, cedułę z jednym słowem * ż y j ę. Od czterech dni nie mam innego listu od Ciebie, jak depeszę, którą ja czterema talarami

\

opłacać muszę* Cóż ja mam powiedzieć, prawo pruskie dozwala mi drogą egzekucyjną sprowadzić Cię pod strzechę, do której należysz. Nie użyję go, ale mówię, że kiedy do nudów i bóleści wynikających B spraw powszechnych i domowe kolce żgaC mnie będą, że Warn wszystkim powiem dobranoc i w łep sobie strzelę. Paskudne jest wysze postępowanie względem mnie.

Działyński

/k.647–648 dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin d. 3.5. 59. London HOtel.

Moja Duszko! Dziś przecie odebrałem list od Ciebie; zdaje ni

*

*

się, że ten się odwołuje na inny, którego nie odebrałem. Ma za—
den sposób zrozumieć nie mogę, czy ty masz febrę, słabości i
nudności, czy Swoja siostra. SchSnleinowi dam pokój. Ja Cię prosiłem o
przysłanie *mi.* w liście jednego z tych pięciutalarowych pruskich papierów,
któreś z sobą przywiozła, a o których się pokazało, że są bez żadnej
wartości. Ponawiam Ci prośbę moją o przysłanie ni tego papierka, a nie
wdawaj się w użytek, jaki z niego zrobię, ieraz Cię proszę żebyś posłała z
Wiednia do Pragi pod adresem* Monsieue A.Y.Lebeda, armurier de
S.M.l»empe—reur, a Pragę, 5 reńskich srebrem w papierach i listem
rekomendowanym, z tym prostym oświadczeniem po niemiecku czy po
francusku pisanym:"dług parna hrabiego Działyńskiego". Powtarzam moją
prośbę o dwa słowa na dzień, niczego więcej nie chcę, ale proszę

•

wyraźnie trzymać się tego formularza:"mnie, tak, mojej siostrze sak,
a znowu trzeciej owak". Kłe mogę znaleźć w tej chwili Swego listu, z
którego byś się przekonała, że na żaden sposób bez wy—raśnej pomocy, czy
diabła, czy Pucha tiwgo nie można zrozumieć, ci to Ty masz febrę i
nudności, czy kto inny. Powtarzam jeszcze, że Was kwituję z frazesów, nie
piszcie mi ani o wojnie, ani o po—| koju, tylko jakim sposobem na 1—go
kwietnia spieniężyć Twoje kupony. Wściekam się z złości na Was. Bądźcie
zdrowi.

f.flz.

P.S. Pisałem do Ciebie z pytaniem, jak realizować kupony Twoje
przypadające na dzień 1—go kwietnia; teraz marzec, bez tych kupo—| nów nie
potrafię opędzić potrzeb naszych gospodarskich. Zaklinam Clę więc o ścisłą
wiadomość w tej mierze* Czy panna Radolińska

ł

potrafi skutecznąć potrzebne ost/irzyżyny; trzebaby się pospie—

-

szyć z realizowaniem tych kuponów, bo w przypadku wojny i ta wartość spadnie do niczego. Bardzo Cię proszę o regulawmmtm odpowiadanie na każde moje zapytanie.

/k.649 –dyktowany Wiśniowakieau/

Berlin 4. 3. 59. Londo Hfttel.

*

Moja Duszko! Tysiączone przeszkody, a miano wici* ważne iate–resa Halinki, Kusi i buciki panny Eadolińskiej zabrały ad bardzo wiele czasu, wiąc do Ciebie nie pisałem. Czemu Ty zabierasz so–bie tyle czasu żeby pisać do Eusi list czterostronny, ona mi go, tu przysłała, ale ja nie odebrałem niby to Sm mnie zapowiedzianych. Rzecz jest prosta; każdy lekarz przyznaje i wi«, że tyfna jest chorobą zaraźliwą, tylko troszkę mniej jak morowa zaraza* Kiedy więc moją żonę wyprawia® na to, aby jej podać sposobność zarażenia sià chorobą *=miertelną, to mi eià zdaje, że prosba o

*

dwa słowa na dzień nie. .jest tak bardzo zbjrtecsną, W taj chwili idę do córki Czapskiego żeby jej służyć moją sztuką Magnetyczną. Darowałem jej 2wdj pasztet, Twój bulion, kupiłem jej ogon lisi na szyje,; była dziś u mnie z. mążem – częstowałem ją czekoladą, w której maczała ciasteczka. Jest w takim stanie, że ja* tylko ostrygi połykać może. Bądź zdrowa. Powtarzam, że bardzo dobrze pojmują* še Ci tam na czasie supełnie zbywa, ale podobno dziesiąty raz powtarzała: ja nie proszę o li a ty, ale–tylko o trzy słowa; nie wymagam nawet, żebyś Ty je pisała, niech je portier pisze, ale niech je mam. Mnie nie jest gorzej, ale też nie lepiej. Bądźcie zdrowi.

. ‘ • . . Dz. –\ /dopisek własnoręczny!/ Wczoraj było za późno na pocztę.

/k.650 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin, d. 5. 3. 59,

Moja Duszko! Odebrałem *dziś* Twój list, a choć krótki, jeszcze mi się zdawał za diugi, bo ja nie chcę Ci czasu zabierać, a tym raniej nocy, i powtarzam, że dwa, trzy słowa dla mnie dostateczne; a że takie słowa są potrzebne, to już mogłaś zrozumieć z historii Koncewieza. Zaraza jest w pewnych bhorobach nie–mylna. Jakiś papież awansował Ludwika króla francuskiego na świętego, co jednak nie przeszkodziło, że kiedy pojechał do Ziemi Świątej, i on i połowa rycerstwa francuskiego tam wymarła na molową zarazę, a Ziemi Świątej nie ocalała. I Ty nikogo nie ocalisz, ale bardzo łatwo i siebie i mnie zabić możesz. Pisałem do Ciebie jak wielkich ostrożności powinnaś używać, pisałem o occie, o kadzeniu, ale na to wszystko nie miałem odpowiedzi. Z późniejszych listów Twoich tądźę, że dwa albo nie były oddane, albo zaginęły, wczpraj Iza pisała do mnie telegrafem z Poznania, abym Jasiowi imjego gościom pozwolił dać bal na sali czerwonej, na co, jak się samo przez si<à rozumie, zezwoliłwo. Jaś zaś do mnie, jak zawsze, nie pisuje.–Nie mara dziś czasu rozpisywania siej w kilku dosyć ważnych przedmiotach. Wstąpiliśmy w miesiąc marzec, trzeba koniecznie myśleć o kuponach 1—go kwietnia; pisała Ci, że bez tych na żaden sposób obyć si<à nie mogę, ale nie mam żadnej] odpowiedzi. Ściskam Cię serdecznie.

f. Działyński

/k. 65 1–65 2 dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin d. 6. 3. 59. London Hfttel

Moja Duszko! Zaczynam myśleć, że to już nie fy_t ale jakaś tajemna diabelska, a raczej policyjna potęga chce nas

z sobą rozwieść, bo z dwóch Twoich listów powsiołera przekonania, żeś pisała do muie i inne listy, których nie odebrałem, a ten brak listów właśnie z miejsca, w którym panuje tak bardzo zaraż¹–liwa choroba, pędził miii e i do złości i do rozpacz. Jestem pewien, że i dziś w niedzielę powinienem był odebrać choć słówko od Ciebie, a jednakże figa. Każ się tam dobrze dowiedzieć, czy to nie ludzie, których posyłasz na pocztę, woła iść spać jak listy zanosić. Je już Ciebie nie bādà tra.pił, boć przecież mi sama piszesz, że mam co dzień listyf odebrać. Robię Ci taką propozycją: pish'j do mnie 2 razy na tydzień, ale co dzień posyłaj na pocztę cedułę zakopertowaną jak Ty się masz, a potem jak się icają drudzy, Tydzień przed św/iętam.l mamy – jak słyszę – wakacje, wtencas pojechałbym do KórMka, ale też wtenczas bytność Twoja byłaby rai tam niezbędnie potrzebna. Jaś jest z żoną w Poznaniu, odpisałem telegrafem na pytanie, czy pozwalam aby na xx czerwonej sali tańcować, że oddaję im do dyspozycji mój dom i w Poznaniu i w Kórniku. Witold z żoną zostali w Gołuchowie, bo on jakoś nie może buta wciągnąć.

Ściskam Cię serdecznie, preeprassam Ciq za gwałtowność moich domagań, ale jeden tylko Par. Bóg,se±K jeżeli to prawda co o nim mówią, kortentuje się dobrymi chęciami; ja, który nie jestem nawet papieżem, ani onego zastępcą, domagam się koniecznie czynu.

•

Zmiłu–j się, hież się do tego, a trzymaj się stylu Lacedemony i terażniejszych telegrafów. Setny raz powtarzam, że mnie kilka słów starczy; ale s±j] mnie kraje się serce, kiedy Twój czas marnotrawisz i do Anuai cztery strony piszesz. Twoja córka, Cesia zdaje się, iż będzie daleko przezorniejsza, ona sobie obiera

/k. 652 o.d. | 2

• *•

\\

tak nadzwyczajnie małej ni ary, że napisawszy "x*pix~koke, oaluj mnie w oko", zostaje się już, ściśle tylko miejsc* na podpis "Cesia". i

Naaee tu działania kołków* nią idą ai do aeroa, ale nie chciało ich, niweosyó , bo skutki tego roabicia byłyby –o wiele gorsze, i ciakare Cię serdecznie.

/Dopisek wiaanoręcany:/ Obatalowałem medal e Twoia popiersiem i napisem, a iż Cię nie opuszczę, na odwrotni francuskie przysłowie: Je men bata l'...

/k.653–654 dyktowany Wi»ni«wak|t9ra/

Berlin, d. 7. 3. 591

Moja duszko! Wielkie to dla mnie szczęście, żeś dziś do mnie pisała mimo Twego postanowienia odłożenia Twego listu n& j\$tro, prsy odwołaniu eię Twoim na wczorajszy. Wczorajszego nie odebraJ łem, więc gdybyś nie była do mnie pisała dnia nie wiem którego, to bym nie był miał listu od Ciebie ani z tego dnia, ani B wili, ani też z następującego, kidy w tym dniu pisać nie mogłaś. Moja droga Duszko, ja Ci zrobię taką propozycję. Nie pisuj ani do Poznania, ani do Paryża, tylko wprost do mnie, kładąc na jednej ćwiartce to, 00 my wszyscy wiedzieć mamy i w Poznaniu i w Paryżu, a ja honorem zaręczam, że tę kartkę wyprawię w jednej kopii do Paryża, a w drugiej do Poznania. Ws»akże to Ci ochroni trzech korespondencji; chyba że chcesz rozsyłać po świecie sekreta, o których ja nie mam wiedzieć.

Jaś daje bal w naszym domu, który mu oddałem jak najzupełniej pod dyspozycję, tak jemu jak jego gościom. To wszystko dobrze, ale bez kuponów się nie obejdę. Pomyśl więc czy panna RadoliAska, czy Iza, czy Ty, weźmiecie się do tej pracy, ale koło 20-go bm. musimy je mieć w rękę tak, aby je można sprzedać be» wielkiej straty. Przecie aby ktoś powinien by posiadać taką dozę zaufania u Ciebie, Jeżeli kuponów nie btjdà miał, które są intratą, to cb–3'ba srebra topić każ*?. Powtarzam Ci zawsze, że nas wszystkich w krótkich słowach odprawić możesz; napisz do mnie, a p. Wiśniewski, który dla mnie pisuje i właśnie ten list pisze, wyekspediuje kopie Twego listu na wszystkie strony świata.

Ściskam Cià serdecznie. “* poznaniu wszyscy zdrowi. Izę aęby bolą, a jej dzieci bardzo sis,: cieszą gracikami, jaki im stąd posłałem. Do Anusi transport był największy. Pannie Radolińkiej posłałem nasamprzód pierwsze buciki, jakieś obstałowała, jjptem drugie, jakie mi Manaigo przysłał; nie mogli oni Cię dobrze

/k.654 c.d, 2/

zrozumieć, ja wszystko poprawiłem. Do panny fiadolińskiej **pisałeś**, | żeś Ty zapłaciła, ale Manaigo powiada, że te któreś obstalowała z korkami na miarę wysokości kopuły ś-go Piotra, tak prędko uskutecznić nie może. iJardec się boję, żeby tej pracy nie uskutecznił przed kanonizacją panny Radolińskiej, która według praw kościelnych dopiero 50 lat po jej śmierci nastąpić może. Bardao bym rad potańcował przy tej eolenności. Ściskam Cię serdecznie.

Dz.

/I»op.iaek własnoręczny:/ Mało żądam słów, przeczucia mnie **sto** razy zawiodły, ale jestem pod wpływea myśli cayli przesądu, że TY/O j a wyprawa jednemu z nas na złe wyjdzie, bo nigdy nie żegnałem się z l'obą z tak bolesnym uczuciem.

/k. 655–656 – dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin, dn. 11. 3. 59. London H8tel.

•

Moja Duszko!

Odebrałem naraz dwa listy Iwoje, aa które Ci serdecznie dziękuj ; a kiedy zwracasz uwagę aoją na pytanie, jakie mój szanowny sekretarz tajny w Berlinie opinie* powziąć musi po dyktatach moi ci tak różno farbnych, czuję się obowiązany do wytłumaczenia Oi własną jego ręką, jakie są moje uczucia dla Ciebie* 1–mo. Chciałbym Oię zetrzeć w mózdzierzu na miałką maść, a dopiero z tej maści wyrobiłbym ogromną maeę cukierków; jednakże bym te sam zjadał jako najlepsze lekarstwo na mój kaszel. Ale bym tych bon–bonów nie posyłał ani do Wiednia, ani do Paryża, ani nawet do Poznania; notabene, kiedy jestem w Berlinie, trzymałbym je wszy–w mojej kiesaeni obok tej, w której składam wszystkie skarby moje, a pro ijoTormations Ci przydam, że jak mnie nie poratujesz Twymi kuponami, zdechnę z głodu. Pan Carrear, sławny 2 histlrii rozbicia okrętu nad brzegami Halabaru, mówił mi, że jedni azar] li zębami trupo* pomarłych z głodu, drudzy umierali w

radosnych marzeniach spacerów i ogrodów. Oto* i ja jestem gło–
dny, i raz chcę gryźć, drugi raz poglądam na ogrody. Udeoyduj
n

się co do wyboru jednej z tych dwóch recept, żebym przynajmniej wiedział w jakim usposobieniu mam zdechnąć. W własnoręcznym liście moim posłałem Ci zapustną rozmowę. Posyłam Oi połówkę własnoręcznego pisma Twojego, osądź sama, esy z tego listu mogłem zrozumieć kto cierpi na febrę i gwałtowność paroksyzmów. Powiedz mi po jakiego diabła sià pytasz, czemu ja chcę mieć kilka papierków nie mających żadnej wartości pieniężnej dlatego, że wyszły z kursu. Po prostu chcę ich użyć według mego upodobania, a że one nie są ani fenyga warte, to mi je racz udzielić, bo nawet gdyby miały wartość, cały kapitał nie wynosiłby 20 talarów. Odeślij mi więc zaraz to co dla Ciebie jest bez użytku,

k. 656 c. d. 2

ale wymyśl sposób, jakim bym ja mógł przyjść do Twoich kuponów. Prosiłem Cię. zawsze o dwa słowa obok liter p. i g.; wszakże to

najłatwiej napisać: p. wyżej jak g. lub przeciwnie, to dla mnie będzie' isupelnie dostatecznym. Proponowałem Ci także i tę samą propozycję zrobiłem Paryżanoia, żebyście wszyscy na moje ręct pisali Wasze listy, a ja się podejmuję te natychmiast przesłać komu należy, bo jestem niemal na drodze Waszych korespondencji. Czy byś nie mogła Izę czy pannę Radolińską, nareszcie mnie samego upoważnić do tej sprawy kuponów, bo jak mówią, inaczej musiałbym podpisać pierwszy weksel, jaki bjr od 30 lat na mnie ciężał.

Ściskam Cię serdecznie i powtarzam, że o długie listy nit proszę* Na czwartej części jednej ćwiartki dowiem się wszystkie go, o co mi idzie.

T. Działyński

/Dopisek własnoręczny:/ Otc formularz:

Celina /czy Cslinka/ czy psiakr./ zdrowa

Jadwisią ?? ———

Teresia: — — —

P. wyżej G. lub G. wyżej P.—

/Dalej ręką sekretarza:/ Był juaudas wczoraj SchBnlein u mnie i przyprowadził ad drugiego doktora, także tajnego radcę, dla pukania po piersiach moich; ale że jedna wizyta jest daleko mnie j | intratna jak 10 wizyt, we dwójkę nie dali mi nawet tej prostej rady co do —zachowania się w jedzeniu i picciu, co do chodzenia lub siedzenia, żadnej recepty nie zapisali, ale raczyli mnie zapewnić, że e

odwiedzać lanie będą, Walenty Radziwiłł naay—"Knock" wał takich ludzi "Jabsks", co przy jego znajomości języka angieli—

skiego niało się znaczyć "świnie", Mcgolewski dziś mnie odirie—dził.

Załączam Ci tu drzeworyt, wykonany za moim staraniem, he»bu koronnego ostatniego Jagiellończyka. Mam masę innych rzecey do àpowiedzenia, ale nie mam czasu.

/le.657 – autograf/

/b.m. i d. – Berlin przed 12. 3. 1859/

Mo j a Mamol

Rozmowa karnawaiowa: Arlequin Colombine

Arl/equin/: Colombine ton mari t'aime donc bien. Colom/bine/: Ile oui, mon cher Arlequin, c'est un bien brave

homme que mari, mais. Arleq/in/: Mais quoi, chère Colombine. Coloqfbine/î Mais c'est que vois-tu, ce mari m'aime tant, qu'il

ne me laisse pas le tems d'en aimer d'autres. Arleq/uin/: Ile les coquins, ils sont tous comme cela, je te l'avais bien dit, c'est bien shaisijiag* dommage.

Ar. – Dz. Kupony, kupony.

/k.658–659 – Ust dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin d. 12. 3. 59. London H8tel

Moja Duszkol Odebrałem Twój list, za który Ui bardzo dziękuję*
 Miałem list od Anuai, która jest bardzo zadowolona różnymi gratami jakie jej
 posłałem, Muszę zwrócić waszą uwagą na jedno factura, to jest, że naczynie z
 wodą postawione czy to pod łóżkiem, czy pod krzesłem osób odleżałych,
 przynosi im bardzo wielką ulgę. Nie pozwalam sobie tłumaczyć powodów
 tego działania, ale wiem, że już mi kilka razy bardzo dziękowano za tę radę,
 napytaj się także, czy by lekarz nie użył callodium. «/ystaw aobie, że już dwa
 XHzy dni minęło jak tu był iichOnlein i już nie przychodzi, ani zapisuje, tak,
 że jeżeli to jeszcze dwa dni poirwa, to do niego napiszę, że już o to tylko idzie
 żeby nic nie robi* i nawet nie wiedział, co wypada robić j to go proszę, żeby
 mi dał pokój. Pisała do unie Gęsia z Paryża, ale tak jak ty, ani słowa nie mówi
 o tym, co nas tak bardzo interesuje, lu nasze sprawy narodowe biorą coraz
 gorszy kierunek. Dziś w komisji więKszość zaprzeczyła, aby traktaty
 nakładały na Niemców jakiegokolwiek wyraźne obowiązJci względem nas,
 Trpktat tyczący się A.rakov:a był bez żadnego porównania wyraźnie j szym i
 dobitniejszym, bo zawierał nawet wyraźną osnowę konstytucji miasta
 Krakowa, To.' wszystko poszło w na j zupełnie j szą niepamięć, a przyjęte
 obowiązki winnibmy «àfiJLRJuaifex tylko wypełniać względem
 mocniejszych. Stąd to zapewne pochodzi, ie i Ty przekonawszy się, że nawet
 po schodach nie potrafiłbym Oie dogonić, drapnęłaś sobie, a te słowa: àjuż
 Citj nie puazczę" , jak król pruski tłumaczy sobie uroczyste zapewnienia i
 traktat wiedeński. Pisał wiąc do mnie mały bilecik, że co aię godai uewotce, to
 sii, może godzić i namazańcowi Boskiemu, Odpisałem mu, że zaraz Ui prześlà
 jego obserwacje z prośbą wytłumaczenia mi tej sprawy, àresztà u/iiS
 poczuwam sià cło obowiązku pisania ao Ciebie słowami nie ty lico
 obwiniętymi v; bawełnę, ale

/k.659 * c.dw

. ./\

l

i miodem wysmarowanymi, wiadomość bowiem, że się dochrapię przed 1–ym icwietnia iwoich kuponów, niesłychany wpływ na mnie wywarła. Bardzo tãskniã za Twoim odpisem i komentarzem, na jaki się zdobędziesz w skutek rozmowy pani Gol... i pana Arl... Widząc, jak nasze interesa tu źle stojã, dziś byłem u posła francuskiego. Tego nie zastałem, ale z sekretarzem Legacji miałem obsaernã rozmowy, na nieszczęście bardzo dyplomatyczną, bo sekretarz nie mógł czytać moich listów zalecających. Powiedz się też, czy "by nie można w Wiedniu dostać jakich nasion ciekawych z północnych Chin albo z Japonii. Ceptowski u nas na nowo pracuje i przyznam *slq*, że mi to nareszcie i dogodnym.

Ściskam Oi»_t serdecznie i idę na Koło Polskie, 'i, iiegolewskin nastąpiło zupełne pojednanie, a tak jak Oi to dawniej byłem powi«–dział, dr Llbslt jest z pomiędzy wszystkich naszych wat>ółodaków ten, który unie najbardziej bierze za serce najpiękniejszymi przymiotami, bo głęboko uczony, nadzwyczaj skromny i w każdej jego czynności objawia się duch pojednania i chęć przyjazna. Bardzo i bardzo to zacny człowiek.

/lopiãek własnoręczny:/ Bądź zdrowa moja bestyjko, pamiętaj na Twoje piśmienne słowo, że mi dasz kupony, a na Twoją ustną, przysięgę, że mnie nie opuścisz. Tu wczoraj hrabia Dohna–Schlo–bitten umarł na astmã w dorożce, stołował się w mojej oberży.

/k.660 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

/Berlin/ 15. 3. 69. fcmàon Hotel

Moja Duszkol wiadomości_f jakie mi udzielasz, stąd idą do Paryża

1 ‘ V i Poznania. Ja zaś jestem w nieemiernych kłopotach co do spraw publicznych, bo te dla nas jak najgorzej stoją* Go do spraw domowych nie idzie rai o woele lepiej, kiedy gospodynij i jciekłaj co do spraw finansowych – jak najgorzej, bo te około 5000 reńskich kupony jakie masz, Bóg nieśmiertelny wie jak ja je zrealizować potrafią, Ceaia już nic nie ma, a Jaś pisze do mnie żebym ogiera od niego kupił,, bo już nie ma o czym żyć. Ja eià trzymam jak mogę, ale już darmo; gadasz mi o pierwszym kwietnia, czy przed pierwszym kwietnia, ale nie wiem ani gdzie, ani jak, ani co. Kusi pensja także nie zapłacona, bo wszystko polega na tych nieszczęśliwych kuponach. Słowa –bądź spokojny – nie są dostateczne dla ludzi, którzy porządnie interesa swoje robią. Zmiłuj się, zdobądź sii, aby raz na porządną odpowiedź w sprawie, która mnie tak bardzo interesuje. Ściskam serdecznie.

T, iDziałyński

/k.661 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

/bm i d. – Berlin 1859/Łondoa H«tel

Moja Duszko! Odebrałem dziś Twój list ołówkiem pisany. Dla mnie to arcydosyć, kiedy się mo&ę doczytać słów "ja jestem zdrowa". Kopię tego Twego listu, czyli przynajmniej myśl i treść onego, wyprawiłem i do Paryża, i do Poznania. Używaj takich środków, a one Olę uwolnią od dużo pracy. Kle mogłem zrozumieć, jaki to aa być układ owych listów zastawnych, czyli raczej kuponów, bo już jak dawniej pisałem, coraz większy gwałt na mnie* Dziś w Izbie mówiłem z wysoko postawioną figurą; jakem mu powiedział, że w Wiedniu wątpiał o wojnie 2 powodu braku pieniędzy, odpowiedział mis"to jest jedank–że podług ich wyobrażenia najbardziej elegancki sposób do zbankrutowania" ,

Ściskam Cię serdeoanie. Ja bardzo dobrze mogę obstawać przy małych dozach, ale muszę mieć co dzień. Je fembrasse excessivement tendrement*

/k.662–663 – autograf/

/b.m. i d. – Berlin marca 1859/

Ko ja Gelinko! *Bytem* jeszcze w łóżku o 10-tej godzinie, kiedy mi Twój kładł list v odpowiedzi na 3 moje oddano i przyznam Ci się, że mi łzy w oczach stanęły, i teraz uchylam głowę, żeby i tego listu nie pokapać. .Byłem pisał do Ciebie kilka słów żartów, na te odhit–ram żartobliwą odpowiada, ale w tym liście było jedno słowo dwa razy powtórzony – kupony, kupony. a na te słowa żadnej odpowiedzi. Wiem, że kiedy teraz już prawie wcale jeść nie mogę, że c głodu nie zdechną i że chyba co innego zabić mnie potrafi* Twój list może x±¥ jednakowoż przyda mi się. Nie mając już w kieszeni jak tylko 60 talarów, dałem 20 doktorom zaraz po odebraniu Twego listu i jedyną ich receptę, nb, na dekolt z Rha–barbary, wrzuciłem w piec i tak ekonomiczniejszy przysposabiam koniec cierpieniom moim, Prosiłem *Gię* jak najwyraźniej,! to po dwa razy, o te trzy czy cztery pruskie papierki po 5 i 10 tal, które już zupełnie wyszły z kursu, wiąc za które i bułki kupie nie możesz, a które by się bardeo przydały były na zapłacenie recepty na dekolt z Rhabarbaru. Nie mogłem się i tego doprosić, ale teraz już niepotrzebne, bo kiedy widziałem, że mi nie starczy na zapłacenie doktora, więc go odpra* | wiłem; nie mogąc zaś o czym i dorożki zapłacić, to dwa razy na tydzień wychodzę pieszo. A powiadają, że to bardzo zdrowe. Panna Radolińska wróciła do naszego domu, ofiarowałem wzamian za nią instytutowi gruszki, jabłka, śliwki, nawet dee epines vin«tte»..» /2 lub 3 wyrazy zamazane/ Czy by wiąc ona nie była godną Twego zaufania w odstrzyżeniu kuponów? Tych jest od 2500 do 3000 reńskich na terażniejszą kwietniową wersurę, do której i majową przyłączyć wypada, wie idzie o mnie, ale o uczynienie zadosyó przyjętym obo–

wiązkom – trzeba i Gęsie, a podobno i Jasia podratować. Bez Twoich

intrat nie mogà, mam już tylko mój dom w Poznaniu jako własność, j

jeżelo wiąc nie doczekam się kuponów, tak go każę sprzedać na po* l

« l

ozątku Kwietnia. Me mogę Ci wypowiedzieć jak to zaniedbanie tego j

wszystkiego, na caym się opiera i mój honor, i moja spokojność, j

i moje zdrowie, nawet jest dla mnie bolesne. Darmo, ochronię 01 l

ostatnią myśl moją.

DSI

/k. £64 – autograf/

/b. m. i d. – Berlin 1859/

Moja Duazko! Pisałem wczoraj do Ciebie w ciężkiej goryczy seroa, bo wszystko mnie kłuło i bolało w Twoim liście. Czy też tak głupia byś może żebyś choć :pxxxx chwilę myślała, że ja SchBnleina do siebie sprowadzałem? Deputowani polscy przyprowadzili mi go do mego pokoju, a kiedy im powiedziałem, że ja tak drogich doktorów nie myślę opłacać, oświadczyli rai, że się złożą na ten mój ekapena. Jest to pochlebny żart, ale nie myślę z niego korzystać, a nie mają już w kieszeni tylko kilkadziesiąt talarów potrzebnych na ty się cen* wydatki, odprawiłem moich doktorów. I bądź spokojna, ani

zaproszę, ani odwiedzę doktora berlińskiego; wolałbym zdechnąć pod płotem, jak tych panów fatygować. Do jednej rzeczy /byli mi jednak pożyteczni, bo mi mówili, że owe sigaretki z stramonium na piersi są czasem dobre, ale że KMna zawsze zabijają wszystkie* władze umysł owe.. /linia tekstu u dołu odcięta/ ale ja zapewniwszy tych panów, że trzymam się teorii sławnej księżny de Berri – courte mai s bonne – wyrzuciłem wszystkie Wasze sigarety przez okno* bo nie przyznaję nawet pannie Radolińskiej prawa zrobienia mnie plus bSte que je ne la suis. Więc u mnie wielka swoboda – ani żony, ani doktora, ani lekarstwa, ani pieniędzy, ani zdrowia – to są wszystkie weksle na łono Abrahama. Ale komu się bardzo spać chce, dobra i żydowska poduszka. Więc dobranoc,

Dz.

Zaklinam Cię żebyś się spieszyła z upoważnieniem dla panny RadolińMej i kazała jej wypłacić pensję za Anusię w Sacre Coeur.

/k.665 – autograf/

/Berlin/ w niedzielà 29 marca 1859

Moja Duszkol Panna Radolińska ciaiś piała do mnie, że mi pożyczycy kilkadziesiąt talarów, o które j 4 bardzo prosiłem. Dziś obiadu nie jadłem dla oszczędności, ale tej sztuki długo nie dokażę i po tygodniu cou mnie może potka, jak owego konia, który już się przyzwyczał do niejedzenia, idLeay raptem zdechł. Ja niewiele potrzebują, dla mnie 1/\$ część Twoich kuponów wystarczy, nie mówię na życie, ale i na fantazje, chciałbym Jasiowi posłać 250 tal. na rachunek jego pensji – to jańakiej l coś Gęsi. Szlagowski za ledwo się zdobędzie na wypłatę pensji kwartalnej w Kórniku. Pisałem i do p. Radolińskiej, żeby była łaskawa wypłacie i kwartalne Anusi. Ja dziś już tylko Jj> talarów mam w kieszeni. Jakikolwiek papier mi przyślesz, bidzie lepszy jak nic, a ja tylko o coś Cię proszę i żebrzę. Oddaw wszystko co rai dasz, ale głodem zabijać mnie, to jest jednak troszkę twardo, clelskam Was serdecznie.

Uz.

/k.666–667 – autograf/

/b.m. i ds. – Berlin marca 1859/

Moja Celinko! Długi czas nie pisałem do Ciebie, bo \$nk nie mam daru połykania tego co mi jest przykre, z twarzą obojętną, liedy Ci mówiłem, że już nie mam o czym żyć, byi:o to na j ściślejszą prawdą. Proeißen, żeby pannie Radolińskiej pozwolić ocistrzyd kupony, bo przecież my z wspólnych intrat żyjemy; czwarta nawet i 6–ta część tych kuponów była by *mi i* na zbytki wystarczyła, Kiedy o takowe prosiłem, miałem już tylko 3 talarów w kieszeni, a za 4 dni miałem

Y

30 zapłacić,– posłałem zastawić złotą tabakierkę, ale i tej nie chciano przyjąć. Powiedziałem synowi pana Macieja – zmiłuj się i zapłać jirocent zaległy od nowego roku. Zaraz napiszę do mego ojca. Skórzewski Arnold, najbogatszy z nas, prosi się o pożyczkę. Na Kole Polskim mówią mi; między nami i prócz Ciebie, nie ma nikogo, który by nie miał weksli u Żydów. I to tam mi każesz pożyoaaó. Ja to wiem, zem nie bankrut, ale nie przychodzi mi ani grosz, więc panna Radolińska, więc Iza przysyłają mi strawne. Ale u mojej żony leży dochód, który nam ma być wspólny, a kiedy ja się proszę o udział do tej wspólki, z której ja się z mojej strony nigdy nie wymawiałem, odbieram w odpowiedzi, że na zbroję, na grat znalazłbym pieniądze. Otóż dwoma dniami przed odebraniem tego Twego listu przychodzi do mnie pan Bobrowicz z Lipska i mówi cii: "jest zbroja króla Stefana na sprzedaż. Jest zbroja, z herbami polskimi i litewskim Augusta drugiego, jost manuskrypt do nabycia". Ja najwyraźniej odpowiadam – "Ii i c nie kupię, już tu nie mamy nawet o czyni ayć8. Moja noga l nie powstała u żadnego antykwarza, a wtem odbieram list od mojej ‘ l żony – "Ty byś każdy grat kupii.". Wie c Ci któ% nie każę odstrzyc l tej Twojej części kuponów, do której prawem i kościelnym, i świeckimi masz prav.ro, Ha taki list mogłem się tylko zdobyć na słowa – "szel– l ma jesteś". O takie oświadczenie nie mogłaś dbać, więc też i nie l pisałem. Teraz mam niby o czym żyć i już K±sxàlaxà o nic nie proszę,! lubo muszę kazać w 500 set egzemplarzach drukować list otwarty oka l

/k. 667 c. d./

odemnie co pana Yjinekego, list, który sreatzą wielkiego hałasu tu narobi. To poY/iedziawszy dalej idq i to własną łapą pisałem telegrafem do Twojej biednej siostry, że ją zaklinam aby u nas spoczęła. Ha świata, na Anusi komunię i dla licznych moich interesów zaklinam Ci\$, żebyś u Ciebie była w Poznaniu około 14–tego» Powiedz Twojej siostrze, że jej b<|dà służył jak pies, że jej w niczym a niczym zawadzać nie b<àdq. Mów jej co **KkKs&s** zechcesz, ale ją przyciągnij do Kórnika. Ja potrzebują jej rady, zadam jej dużo pracy, ale niech przyjedzie. Ta Teresia z myśli mi nie wychodzi,

widztg Ją przed sobą jak kiedy sià cieszyłem i z nią się bawiłem.

và ‘

Kiedy miała 4 czy piàć lat, miałem słabość do niej, a zawsze mnie korciło jakieś fatalne przeczucie, że ona nie dożyje. Bądź zdrowa,

4

widzę, że poczta odchodzi.

x

Dz.

/k.668–669 – liat dyktowany Wiśniewskiemu/

/Berlin, d. 30. 3. 59. London H8t«ł

Moja Ty biedna Bestyjkol Dobrze pojmuję Twoje straszne kłopoty, dziś telegrafem pisałem do Twojej siostry i wierz mi, że moja rada jest dobra, to jest, żebyś ją z sobą wzięła do nas czy to na lato, czy na wiosnę, ale nie zostawiaj jej w Wiedniu. Będzie Wam daleko lepiej razem z sobą. Ja 15-go kwietnia wyjadę stąd na tydzień do siebie, a potem nam jeszcze wypadnie ze 3 tygodnie tu bawić, Twoja siostra znajdzie u nas mieszkanie. Ja sądzę, że na jej przyjazd j już pokój jadalny cila niej razem z przyłączonymi gabinetami będzie gotów. A pokoiku od strony ogrodu już jest położona posadzka. To Wasze nieszczęście trafia mnie w chwili, kiedy mam bardzo ważne la–jęcie. Zamierzam bowiem, zanim dwa dni upłyną, odezwać się w otwartym i drukowanym liście do deputowanego pana Yłnckiego, a korekta, j a poprawki i wszystkie względy, na jakie wypada mieć uwagę przy l tym druku, odejmują mi czas i sposobność myślenia o czym innym. l Nie będę na dawniejsze Twoje listy odpisywał, lubo te niemało mnie l korca. Pan Bobrowicz pisze do mnie: jest zbroja Batorego na sprzedaż, ! jest i zbroja i tarcz Augusta na sprzedaż; syn Muczkowskiego przy– l jeżdżą do mnie i ofiaruje mi rękopiami na sprzedaż. Każdemu odpisuję l i odpowiadam: "nie mam pieniędzy". Noga moja nie postąpiła u żadnego l księgarza, ani u żadnego antykwarza; nic sobie nie zakupiłem, a l Ty piszesz do mnie, że do nabycia lada grata jestem pochopny. Kiedy l nie meon czym zupłaeie, to kupuję to, co sądzę być historycznym l monumentem kraju naszego, co sądzę być pocziwą ozdobą i domu i l imienia mojego, Kiełaskawy Twój sąd o moich, dążnościach musi nnie l boleć, ale ozy byś nie raczyła tak oceniać moje życie, jak oceniasz cudzą śmierć? 3ą to zrządzenia Opatrzności, ja zaś nie odstąpię l od natchnień, które Ona w piersi moja wiała. Bardzo proszę, żebyś l

nie zaciągała długu od ks/ię/oia Leona, ale i o to jak najbardziej 1

* l

proszę, żebyś 14-go kwietnia była w Poznaniu. Jeżeli jestem tak 1

bardzo głupi, to zechciej łaskawie zważyć, że do tworów Bożych 1

należą nie tylko cedry Libanu i wysokie dęby, ale i biedna pinde– 1

/k.66S c.d./

rynda, której ja nie zdołam wyrównać, bo powiedziane, że kwiat
 polny piękniejszy od azaty Salomonowej. ... /skreślony fragment
 zdania/ mam honor s±ę pisać najniższym aługą,

T. Działyński

/dopisek własnoręczny:/ Je bruleraia Iz. cervelle a un gredin, q.ui
 auseroit m'ecrire une lettre coimae celle q\ie j'cii recu od panny ordynatównej.

/z bojiu ràkii aeicretarza:/?an Andrzej Zamoyski pisał mi, że córka
 jego idzie zamàż za jakiegoś Lubomirskiego.

/k.670–671 – listy dyktowany tfi^aniewski«nu/

Berlin d.3.4. 59. London H8t«l Moja Buszko! Sądzę, żeś odebrała list mój troszkę obszerniejsi Iziś tylko piszę, żeby ponowić najwyraźniejszą prośbę moją o Twój przyjazd na 15-go kwietnia do Kórnik. Jest rzeczą koniecznie potrzebną, żebyśmy się tam ułożyli względem kilku bardzo ważnych rzeczy, mianowicie i takich, które się mnie osobiście i łusi tyczą. Proszę, aebys nie pożyczala pieniędzy od ks/ię/cia Leona, bo to tylko znacznie powiększy ambaras wypłaty. Odstrsyżone kupony najłatwiej tu przędac, a pruskie papiery są droższe w Austrii jak tu. Byłem przez kilka dni zajęty pisanie* listu niemieckiego, który już just wydrukowany, do pana Yinckego, ale się z tym listem stało jak z owym do cesarza Aleksandra* wytargowali na mnie żebym go nie posyłał. Pan Żółtowski i pan Cieszkowski twierdzą, że jest zbyt impertynentny, Po^slę Ci jutrzejszą pocztą kilka egzemplarzy. Chciałem żeby pan Romanow-ski dla ochrony pieniędzy przeniósł się do pałacu, ale główną było jednak moją myślą ulokować mężczyznę w bliskości panny Radolińakiej. Zdaje się, że ona sobie tego nie życzy, więc te pokoje panny Boern zostaną gotowe dla Twojej siostry. Odebrałam jej tak bardzo łaskawy list, ale sądzàże się nie nalszy teras do niej pisać. Boję się żeby ona takich listów ni* odebrała daleko więcej niż by potrzeba. Od parę dni mam nerwy tak bardzo zabałamucone, że nie mogę nawet pióra w rękę utrzymać. Przyznam się jednak, że jestem bardzo zbudowany tymi wszystkimi zapatrywaniemiami się waszymi* wzbudza to we mnie nadzieję, że najlepsi mol przyjaciele wyprawiają, jak tylko się dowiedzą o mojej **mierci! I e Deum laudamus na godzinę 11-tą, stypę na obiad, a bal koło wieczora. Ja z mojej strony polecam się modłom tej biednej Teresi, którą bardzo kochałem. Dziwna to rzecz, jak o tyqj Panu bogu śmiertelni rozmaite i bardzo przeciwne mają wyobrażenia.

/k.671 c.d./

Nareszcie pojąłbym, żeby się kto do niego odzywał: "Boże, pohamuj gniew Twój, wstrzymaj gromy Twoje od głów grzesznych" j ale żeby Mu mówić: "miej litość i sprawiedliwość dla poczciwego i dobrego", żeby Mu przypominać słowa jakiegoś księdza moskiewskiego o cesarzu Mikołaju, że on przebacza niewinnym i że nie zawsze **fca&s** karze najlepszych i najwierniejszych sług swoich, zdaje mi się, że od grzesznego robaka, jakim ja jestem, byłaby to jednak znakomita impertynencja. Księża mówią, iż Pan Bóg powiedziałàogo wy rozgrzeszycie, tego i ja rozgrzeszę.", gdybym więc po tylokrotnych spowiedziach i komuniach mógł nie zafcać słowom samego Boga, tak bym ja na siebie powinien ściągnąć najśluszniejszy gniew Jego. I còż bym mu odpowiedział, gdyby on kazał do mnie jakiemuś osłowi lub oślicy przemawiać, jak się to w Balaam działo, np. w takie słowa: "Ty durniu, przecież tyle razy uwierzyłeś twojej żonie, a. mnie, Bogu tw«\$nau wierzyć nie chcesz"? widzisz w jaki ambaras byś mnie wprowadziła. Przed ludźmi czasem zełgać się uda i tym mógłbym powiedzieć: "dalibóg, nigdy mojej żonie nie wierzyłem", ale yy«**y Pan Bóg ma dowody przed oczyma, że nieraz tak głupi byłem.

Ściskam Cię serdecznie. Uściskaj Twoją siostrę odemnie, ale tego listu jej nie pokazuj.

T. Pz.

P.S. Ale się cieszę, że Twój pobyt w Wiedniu może Ci wyjdzie na dobre:, jak by to zabawnie było, gdybyś się przejęła tą zasadą Twojej siostry, że ona męża swego nie chce opuszczać. Ściskam Cię bardzo serdecznie. Chciałem dopisać kilka słów moją ręką, ale od dwóch dni tak mi się strasznie trzęsie, że pióra utrzymać nie mogę.

/k.672–673 – Ust dyktowany Wiśniewskiemu/

‘Moja Mamo! Oabieram od Ciebie list, czyli raczej nie list, ale 300 fl. m.ć. Byłem Ci powiedział, że pieniãdzjr Już nie potrzebujã /nota bene w tej chwili/, bo na przyszłość bynajmniej nie wyrzekam się od dojenia Twojej kieszeni wszystkimi siłami słabej ręki mojej. W tej chwili nadesłane mi pieniądze są czystym pokuszeniem niezgodnym z Pater noster, lubo to jednak doskonała musztarda, byłbym wolał ją zjeść przed obiadem, którego nie miałem, ale i tak bardzo Ci dziękuję. Będę więc postępował na drodze pokusy, do której Ty mnie pędzisz i zamyślam nabyć nie zbroję, bo aż nadto wiem, że najlepsza nie potrafiłaby mnie uratować oci pocisków Twoich, ale mam wielki apetyt na piękny stół do pisania, zwłaszcza dla nowożeńców. Jest on tak urządzony, że szczęśliwi małżonkowie mogą pisać jeden naprzeciwko drugiego, a przy tym mąż żonę, lub vice versa, żona męża kopnąć może pod stołem tak, że żaden sąsiad nie postrzeże co się tam dzieje. Ta inwencja bardzo mnie zajmuje. Jegomość i jejmość mają po pięć szuflad do własnego użytku, swobodę kopania się nogami pod stołem, i zarazu brania się za łeb nad stołem. Jest to pokusa, której podobno ulegnę.

Już tu kazałem wydrukować list otwarty odemnie do pana VI BC–kego, ale że jest ważny, więc nasi patres conscripti saarpia go, każdy z swojej strony, poprawiają, zmieniają, a Niegolewski może słusznie powiada: "jest to może dobry list, ale pana Tytusa Baia–łyńskiego śladu w nim nie będzie" Zmiłuj się i napisz mi, czy bodziesz na 15–ciO b.m. w Poznaniu, Powtarzam Ci, że \$KB& to jest dla mnie rzecz największej wagi. Urządź wszystko koniec\$–| nie tak, żeby Twoja siostra była u nas i jak już do Ciebie pisałem, niech ona swoją wiaytã u nas uratuje Cię od szpetnego zarzutu, że Ty jedna tylko umiesz Twego nęza porzucić bea zgryzoty sumienia. SchSnlein wyjechał, a ja mu nie zapłaciłem za tę

/k. 673 – c. d./

niepospolitą jego łaskę, że mi powiedział: "Wiem, że się. Pan znakomicie literaturą trudnisz", nie dał mi zaś żadnej rady* Druk Unii bardzo postępuje. Panna Eadolińska pisze, że pan Roma–nowski jest już w ostatnish stadiach suchot.

Ściskam Cię serdecznie, ale wybacz jeśli dewotce tak znakomitej pozwoliła sobie przypomnieć, że przysięga – "a iż Oię nie opuszczę" – jest jeszcze bardziej obowiązująca jak nawet modlitwa za umarłych, zwłaszcza kiedy żyjący tych modlitw jeszcze daleko bardziej potrzebuje* Bądź zdrowa i na mnie ciągle łaskawa,

T, Działyński /dopisek własnoręczny:/ ***JL&exxaixiU!:**

Aujourd'hui je puis me **pnym'** passir de ton argent, pour

le moment c'est du luxe, avant 3 semaines c'ent etę de la charite, je te prie de me dire exacleraent le jour ou tu serae a Posen. l>z.

/k,674–675 – początek autograf – do słów:"mego listu do pana Yincke..." dalej dyktowany Wiśniewskiemu, koniec od słów "Dziś mi lepiej.." autograf/

/B.*.i d. – Berlin . 1859/

Moja Mamo! Byłem przez kilka dni tak strasznie liche, że myślałem, że to bon soir się przybliży. Dziś niepojecie mi lepiej, sprowadziłem sobie chlorkową receptę, zacząłem pić po 3 butelki wody selurskiej.i jest mi lepiej. 15–tego o godzinie 6–tej z rana będę w Poznaniu dla Kusi. Ona tam i Jadzię zaprosiła z dziećmi Zmiłuj się i przyjedź, bo jednak i z Tobą bym się rad widział przed moim hon soir. Z Izby wyjść musiałem, ćmi mi się w oczach.

Wypiłem znów butelkę wody, a potem wielką szklanę wina czerwono–

Ci nego i mogę pisać. Załączam tu 5 egzemplarzy mego listu do pana

Yincke, rozdaj je komu zechcesz. Według mego przekonania jest to dobrze, posyłam takie egzemplarze do Paryża i do Poznania. Sądę, że jutro rano odbiorę list od Ciebie. Gdybyś tam pieniędzy potrzebowała, to Ci mogę zwrócić połowę tego, co Leoś mi tu przysłał,ale uważaj dobrze, że to są nowe papiery, mniej warte od Twoich kuponów. Zresztą powtarzam, że jestem zupełnie opatrzone, ale i to powtarzam, że Cię zaklinam, abyś była w Poznaniu na wyznaczony termin. Mam kilka rzeczy do uskutecznienia, przy których bez Ciebie obejść się nie mogę. Sumienie mi każe zrobić nawet kilka popraw w moim testamencie, do tych jesteś koniecznie mi potrzebna. Od trzech dni nie mam listów od Ciebie, więc się niezawodnie ten skrzyżuje z tym, coś Ty do mnie pisała. Nie mogę Ci wypowiedzieć, jak się cieszę na myśl przyjazdu fwojej siostry. Powiedz jej, że nie damy jej ani chwili odpoczynku, że będzie musiała pracować od rana do nocy, a jak nie będzie miała nic więcej do roboty, to niech pasie dwie śliczne gąski,

zowią je gąski – zakonnice /Monnen–Gflnoe/, Mają one jakieś kol–tety, podobne do czepię zakonnice, są śliczne i dwie takie àabie–

Bącz zdrowa, aże na mnie dużo łaskawsza. Dziś mi lepiej i już

Saizyftaiiesę S\$«Bifc«» na^zJfr81^akània^càèàgà% Sr«t8femWl&rel
ani już słysześ nie chcę, Tobie zaś już mruczeć i warczeć pozwól'

De.

/k.676–677 – list dyktowany Wiśniewskiemuà końcówka od słów "Je fembrasse ..." własnoręczna.

/b.m. i d. – Berlin 1859/

Moja Mamo I Odebrałem fwój list i kupony, tych nie rachowałem, i ju±ro zacznę robić kroki koło zmiany. Dziś tu nadeszła wiadomość i tekst deklaracji wojny francuskiej. Ja ją znajduję doskonałą, ale są ludzie między naszymi, którzy tego nie pojmują. ‘Wymawiają mu, że nie jest rewolucyjnym, a niezawodnie rewolucja by go zabiła. Zdaje się, że nas rozpuszczą około środy lub czwartku. Wie będę mówił w Izbach, bo jak się zdaje, ten fatalay pomysł głosowania za pożyczką będzie usunięty. Ja bardzo pragnę, żeby i o Bentkowskiego wniosku nie było mowy, bo nie do wypowiedzenia jest niechęć wszystkich Niemców przeciwko nam. Co im najbardziej zawadza, to jest ta jutrzenska lepszych losów dla nae x*powodu wojny włoskiej. Spodziewam się, że jutro odbiorę od Ciebie te druki, o które tak bardzo proszę, bo przy najmniejszym spóźnieniu nie potrafię dać wydrukować i oprawić tego mego podarunku dla Izb. Dziś mamy Koło Polskie, te chwile są ogromnej wagi. Teraz nie idzie o to, żeby mówić, ale o to aby wszyscy nabyli przekonania, że tylko w miarę potrzeby mówić wypada. Ja chcę doprowadzić rzeczy do tego, żeby wszyscy przeciwko pożyoBca głosowali.

Ściskam Cię serdecznie, bo dziś nie mam czasu ani więcej pisać, ani więcej ściskać. Je fembrasse je suis assez bien et j* me demande sl lebon Dieu n’a pas envie que je monte a cheval, mais ii seroit attrape. Au revoir tres tot car l’on brule du desir de tac se defaire de nous.

Dz.

/k.678–679 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin d.13. 4. 59. London BStel.

Moja droga Duszko! Telegrafem dziś do Izy pisałem, że się na 14-go stawić nie mogę. Pan Wiśniewski, który pisze, zapewnia mnie, że wczoraj już w tym sensie pisał. Niech Ci Zza zakomunikuje mój list. Teraz prośby moje do Ciebie;

1. Każ w pałacu poznańskim wyszukać skórę aligatora, rodzaj krokodylów, który był na czerwonej sali, a mnie tu jes* konieczny do pokrycia pochwy laksy Gryfa.

2. Po ceremonii pierwszej Komunii àusi, zaklinam Cię, żebyś pojechała do Kórnika choć na kilka godzin, żebyś obejrzała te wspaniałe odrzwi i żebyś kazała dębowy herb przyśrubować w środku łuku w tej wysokoeco, którą uznasz za stosowną.

3. Żebyś kazała obsiać ten owalny kawałek przed pałacem w małych grządkach rozmaitymi nasionami nie kwiatów, ale warzyw i różnych ciekawości jakie już dawniej wyprawiłem, dziś zaś adresuję nową pakę nasion do Jammego. àędzy tymi jest olbrzymi maya, są wysokopienne grochy i rozliczne ciekawości z rodziny warzyw. Ja właśnie te chcę mieć przed domem pod okiem i przy możliwości osobistego pielęgnowania. Ja więc w tym roku tę przestrzeń oddaję nie na kwiaty, ale na próbki rzeczy użytecznych. Zaklinam Cię, żeby to spatium było tylko zachowane i podzielone jako sakółka rzeczy użytecznych, ale nie ozdobnych. Zachowaj sobie grządki kwiatów, ale mnie tan zostaw grządki rzeczy użytecznych.

Przyślijcie mi natychmiast żądania Jammego, Ja bym tu zakupił traw, jarzyny etc,etc. Powiedz Jammemu, że u Appeliusza w Erfurcie mam jeszcze 6 tal., żeby on u niego na mój rachunek zapisał to, co by mu stamtąd było potrzebne. Za tydzień będę u was. Flaki mi się krają, że nie prędzej, ale kiedy wszyscy, niech tak powiem, hurmem z pola zbiegają, poczytuję sobie za

/k.679 – c.d./

honorowy obowiązek dotrzymać placu. Obejrzyj wszystko w Kórniku, przypatrz się każdemu szczegółowi i wypraw do mnie raport. Przede wszystkim trzeba Ci obejrzyć plac kwaciarni przed Okrągłymi schodami i tak urządzić **ta** całe to wnflnrM wewnątrz! / żeby w środku było miejsce na wielki stół jadalny, potem na

v

ganek dla służących, a to wszystko ma być obwiedzione kwiatami, drzewkami etc. Wycechuj drogi ** okrągłych schodów do kuchni i za drzwi. Ja bym chciał, żebyśmy całe lato tam się stołowali, Dam drogę do kuchni wytynkować i wyszykować. Jestem teraz zajęty w tej chwili bardzo ważnymi interesami. Ściskam Cię serdecznie na papierze, a za tydzień wyraźniej się poprawię.

T.Dz. /Dopisek własnoręczny:/ Le gens d'esprit approuvent extrtment

ma lettre. –bes mol ce que l'on en pense a Yienne. Je fembrasse. Je suis comme l'empereuz Justitien dont on disoit que le plua grand empereur de la terre aimolt la plus grandę coąquine de la terre. To pro informatione. Piszcie do mnie.

t

/k.680 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

/Berlin/ d. 13. 4. 59

\

v

Moja iDuszko! Przed chwilą wyprawiłem list do Ciebie, tymczasem odebrałem z Paryża paczkę nasion chińskich. Każ-że zostawią kilka grządek dla mnie gotowych dla sadzenia, jak przyjadą do Was z tymi moimi nasionkami. Jest ich bardzo niewiele, Proszę Cię, żeby proboszczom i nauczycielom rozdać mój list niemiecki, przywiozę Wam parę set egzemplarzy tej odezwy.

Ściskam Cię serdecznie.

T.Dz.

/k.681–682 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin d. 16. 4. 59. *Sa±m*

London HOtel

Moja Duszko! Pisałem do Ciebie o wróblach do Wiednia, a o skórze aligatora do Poznania; zarazem Cię prosiłem żebyś była w Kórniku i tam swoje porobiła uwagi. Zamiast tego odebrałem tylko wiadomość, że àusi #M! tak jest pilno do Komunii, jak pani Łubieńskiej w Kissingen o spowiednika, ta na wszystkie strony wołała o spowiednika i to jak najspieszniej. Nie wiem skąd jechała z mężem, ale tak jej ogromnie było pilno, iż wszyscyśmy po sobie patrzeli żeby zgadnąć, czy ona piękny, czy brzydki grzech popełniła. Niedobrze, że Ty Kusi każesz robić rzeczy tak hiperbolicznie. Żonaty ksiądz Orzechowski pisał, że ksiądz, który ma Pana Boga na rozkazy tak, iż ten musi mu się stawić, skoro ten zrobi ewokację podług pewnych reguł i stąd wywodzi twierdzenie, że ksiądz jest mjliony razy wyższy od wszystkich chórów niebieskich, bo aniołowie to reprezentują niby to tylko laufrów Pana Boga, archaniołowie szambelanów, kiedy księża są jego ministrami. Na tę logikę nie ma co mówić. Nie przyjeżdżaj tu do mnie, bo by się jeszcze namnożyło kłopotu przy powrocie. Zaczyna mnie brać obawa, że ten osioł Czajkowski do Wiednia Ci posłał mój list, bo byś była przecież choć jednym słowem o nim wspomniała. Ja dalibóg nie rozumiem, co te bestie rozumieją i jak długo nas tu jeszcze będą chcieli trzymać. Dziś w sobotę zapowie* dział prezes posiedzenie na poniedziałek, ale nie mówił nam, jak się z tego wykręcimy. \

Bądź zdrowa i napisz przecież, do mnie ‘p godzinie, w której z łóżka wstajesz, a nie o godzinie kiedy się kładziesz. Chciał-

\ •j

bym wiedzieć, czy Jamme potrzebuje nasienia traw, bo te są tu teraz bardzo drogie. Nie mogę pojąć, gdzie mi się podziały

‘ ‘\

moje pisma i bruliony o Orzechowskimj \wsą mi koniecznie
potrzebne,

/k.682 c.d. /

a nie mogę ich na żaden sposób wynaleźć. Bądźcie zdrowe.

Dz.

P. S. Jestem tak strasznie znużony, a mam jeszcze na kolację połknąć jedną sesję, że mi się już ani pisać, ani myśleć nie chce. Gdybyć miała tę uczciwość i była w Kórniku w poniedziałek, to byś mnie mogła zawiadomić o tym, co Jammemu jeszcze może być potrzebne; oddając ten list na pocztę w Poznaniu w poniedziałek wieczór, miałbym go we wtorek rano. W każdym razie bardzo Cię proszę o tę skórę aligatora, ona była w pałacu w Poznaniu, bo zawsze zamierzałem ją tu przywieźć, a teraz jest mi bardzo potrzebna do obciążenia starej pochwy.

/k.683 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin d* 18. 4. 59. W poniedziałek

Moja Duszko! W rano będę w Poznaniu, około godziny 6-tej przyślijcie mi powóz* Ty się nie rusz z domu, bo ja wprost spać pójdę. Byłbym dziś wyjechał, ale jutro mam audisncję u ministra między 9–10-tą, witjc dopiero wieczorem będę mógł wyjechać, àieoh Szymek bidzie w środę rano na kolei. Ściskam Cię serdecznie.

Dz.

/k.684–685 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin d. 30. 4. 59. London Hdtel.

Moja Duszko! Zaczynam mój list rano, dokończę go w wieczór za powrotem moim z Izby, a może poprzedzę go telegraficzną wiadomością, Jeżeli rzeczy będą po temu. Był tu wczoraj u mnie Mag–nus i pokazuje się, że od czasu jakieś Ty zmieniła w Poznaniu 500 reńskich, te papiery spadły jeszcze o 3 od sta niżej. Tracimy trzecią część dochodu, & za pół roku będzie jeszcze gorzej. Teraz bardzo uważaj na to co powiem. Zostawiłem czy to w Poznaniu, czy jeszcze w Kórniku dwóch Szydłowieckioh, w jeden egzemplarz byłem włożył ryciny Statutu litewskiego. Moje fidelisy nie zapakowały jeszcze i drugiej książki, to jest Statutu litewskiego* Proszę Oię przysłać mi tę odwrotną pocztą, są mi mianowicie potrzebne te ryoiny. Teraz dla ks/ię/cia Władysława. Mag–nus twierdzi, że Prusacy nie mają sentymentów do Austrii, że się Moskali obawiają, że więc dopókad będą się cieszyli Francuzi przyjemnością bicia Austriaków we Włoszech, to im tej radości nie zabronią, i dopiero Rzesza Niemiecka weźmie się do obrony, jak będzie mogła. Dowiem się dziś w Izbie czy owo wkroczenie Austriaków istotnie nastąpiło, bo Jeżeli im Moskwa wyda wojnę, nie potrafią oni na żaden sposób bronie się na dwie strony. Dziś w wieczór przyśle mi Magnus to ździebko pieniędzy za kupony. Dałaś mi przypadkowo i to ździebko, które przypadnie na 1–go lipca, ale niestety jest to także tylko ździebko* Za to rząd pruski daje mi mój żołd nawet bez potrącenia świąt. Po obiedzie reszta.

Teraz to fatalne po obiedzie. Wymawiałem Tobie powtarzanymi gorzkimi listami, żeś mi kuponów prędzej nie przysłała, a teraz ja z powodu słabości nie mniej straszne głupstwo popełniłem, bo nie zmieniłem kuponów natychmiast po moim przyjeździe, a wczoraj będąc u Magnusa i on u mnie, odłożyliśmy interes*na

k.685 c.d.

jutro, lubo si<g zobowiązał zapłacić mi 69, to jest blisko 70.

à«f

Miedzy wczoraj a dziś straciliśmy około 500 reńskich. Jest to cios straszny, bo nie tyozy *się* tylko tyoh kilkuset reńskich, ale i wszystkich kapitałów Twoich. Posyłam Ci 800 talarów na zapłacenie rachunków, ale jak się na ś–ty Jan dzieciom wypłaeę, tego nie rozumiem. Wypadnie nam w àrzebawiu się zamknąć. Piszą do pana Romanowskieg® żeby druk wstrzymał, bo nie potrafię go . opłacić. Ciężka przyszłość nas czeka.

Dziś szczególny wypadek zrządził, iż lubo najmniej nie przygotowany, musiałem zabrać głos w Izbie. Nie mogę wypowiedzieć jak na żądanie głosu z mojej strony, cała Izba się do mnie obróciła, a z ostatniego końca prawicy wołano na mnie, żebym jeszcze głośniej mówił, co też uczyniłem. Stenograf wykaże,| co mówiłem, ale gdyby nie zazdrosne uczucie osób, których nie nazwę, było mi odjęto sposobność wszelkiego przygotowania się, byłbym miał dobre pole do powiedzenia niejednej rzeozy. Oieszkowski siedział tuż koło mnie i "lepi* we mnie wlepił nie wierząc swoim uszom, że taki osioł jak ja, odważa się mówić po niemiecku do zgromadzonej Izby pruskiej* Ściskam Was serdecznie.

T. Działyński

/k.686–687 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin d. 1 maja 59* London HStel.

Moja Duszkoi Kłopoty nad kłopotami; już do Ciebie pisałem, że w jedną noc straciłem 500 tal. w karty czyli papiery. Nie mogę odżalować tej mojej opieszałości, a przyznam się jednak, że mi żal i Mamrotha. Gdyby był'zmienił wszystkie Twoje lupony wtenczas, kiedyśmy je do zmiany podawali, byłby stracił 1200 tal.,| bo już Magnus za pierwszą bytnością moją dawał mi 10 od sta mniej jak Mamroth. Niesłychaną trwogą przejęty jestem, bo jeżeli stan rzeczy się nie zmieni, tak ty 3/4 części majątku stracisz, a ja dobrą porcję* Telegrafem nie piszę, bo nie ma nigdy nie dosyć stałego i wyraźnego. Wojna jest zupełnie deklarowana. Z Paryża nie odebrałem żadnej wiadomości co do tameoznej sprawy, jaką pan Żychoń miał wykładać. Podobno jutro, a najpóźniej pojutrze w Izbach głos będę musiał zabrać co do pożyczki i użycia naszych synów podczas wojny. Już się tu do wielkich ekonomii biorę i żałuję poprzednich grzechów, a nowych się wystrzegam. Załączam Ci tu list do pana Szlagowskiego, odczytaj go i zaraz mu go pošlij, "iecierpliwie czekam na mego Orzechowskiego, Dobrze by było żebyś mi przysłała siedem tomów /?/ Tomicianów, a pierwszy tom w dwóch egzemplarzach. Nie mam dziś czasu pisania o innych sprawach, Ks/ię/ciu Władysławowi powiedz, że miałem sposobność mówienia tu o nim i że summa sumraarum radzę mu, żeby wyjechał* Jasiowi zaś nie godzi się wyjeżdżać. On jest emancy-powany, do rozkazywania nie mam prawa, ale jak najmocniej go proszę, żeby ani na krok z Księstwa się nie ruszał. Przed kilku dniami dawałem mm inne rady, ale raczcie mi wierzyć, że gie bez przyzoyny zmieniłem moje zdanie. Trzeba nam się jak najzupełniej przycupić, a jeżeli tego słowa nie rozumiesz, to się znaczy, że schować się w dziurę, choć ta dosyć brzydka.

/k.687 c.d./

Oj, Moja Mamo, przyjdzie nam podobno w chałupce i przy "biednych zasobach umierać, ale niech i tak będzie, nie opuścimy ani na chwilę obowiązków niemal już ostatnich reprezentantów starożytnej Polski* Ja się tu zaprawiam na jedzeniu pumperniku miasto kolacji, ale bardzo mi idzie o to, żeby mój dar dla kolegów, ponieważ ten z wyjątkiem jednego arkusza już jest zapłacony, mógł tychże dojść jak najprędzej. Bardzo a bardzo Cię proszę o przesłanie mi żądanych egzemplarzy. Ściskam Oię najserdeczniej.

T. Dział,

P.S. Nota bene, stokrotnie dziękuję za przesłanie mi listu Mirbacha. Nie byłem go czytał i nie śniło mi się, że król pruski do niego mówił: "Czy ten stary Tytus jest zawsze tym starym wariatem, a flgfrtrrw jednakże on i mój kochany Desir< /Chłapowaki/ są mi najmilszymi w całym Księstwie Poznańskim, jest to para szlachetnych natur." Przyznasz, że to ciekawe oświadczenie.

/k.688–689 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.m. – Berlin/ 5 maja /1859

Moja Mamo! Zimna dreszcz po mnie przechodzi, bo nie wiem co nas czeka. Te papiery gotowe nie mieć już żadnej wartości za sześć tygodni. Pomyliłaś się troszkę w przesyłce, jednego papieru dwudziestoreńskiego nie znajduję, natomiast 1900 kilkadziesiąt reńskich, zamiast 1700 i coś, o których mi piszesz. Tych papierów jeszcze nie zmieniłem. W tej chwili posyłam na wywiady. Jutro, jeżeli potrafię zmienić, to przyślę więcej, a nawet może £ dziś w wieczór, bo wypada udać się do bankiera, a cały ranek był zajęty Izłą i innymi sprawami. Dziś wniesiono o pożyczkę 40 milionów talarów. O innych rzeczach mówić w tej chwili nie mogę.

T. Bziałyński /uwaga:/ obróć kartę.

/na następnej stronie:/ Zastawiłem Twoje papiery za połowę ich wartości, ale sobie zastrzegłem żebym tek i brak na 1-go czerwca z moich funduszków uzupełnił. Co się tu dzieje z stanowiska finansowego, jest rzeczą nie do wypowiedzenia. Unie najbardziej to gryzie, że nie wiem ja się na ś-ty Jan dzieciom uiszczę, a tu landszafta, tu pan Bernard, mój syn eto, etę. Posyłam Ci więc 800 tal., 26 adresuję dziś do pana Romanowskie-go. Ks/lę/ciu Leonowi z Kórnika pošlę, jak wezmę pieniądze za wełnę, a wtenczas dalibóg że kupię papiery austriackie tanio. Zachodzą tu takie okoliczności, o których pisać nie mogę, ale najbliższą ich konsekwencją będzie, że ani słowa nie wypadnie mi mówić. Ściskam Cię serdecznie, jestem niepospolicie strapiony tym, co nas tu ze wszystkich stron potyka. Bądźcie zdrowi, ale dotujcie się do opuszczenia Poznania, do odprawienia kucharza,

dziewka nam będzie gotowała, a do końca roku przecież wytrzymamy

«

za pomocą stopionych sreber. Ściskam Cię serdecznie*

Dział,

/k.690–691 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin d. 6 maja /1859/. London H&tel

Moja Mamo! Wczoraj w wieczór posłałem Ci pieniądze i dopiero jutro od Ciebie mogę mieć odpowiedź. Dziś Ci donoszę, że Merzbpc] przysłał mi Orzechowskiego, ale do dwóch egzemplarzy przepomniał tytułu i mojej przedmowy w formacie 4 . Przysłał mi resztę, ale i tej nie mogę użyć dla braku tytułu. Inne egzemplarze każę zaraz oprawie i rozdám je. Jesteśmy tu w wielkim ambarasie z powodu przeciwnych opinii, czy mamy głosować za żadaną pożyczką, i: lub przeciwko niej; to się dopiero za kilka dni rozstrzygnie. Nasze położenie staje się od chwili do chwili przykrzejsze. Nie chcę pisać o tym, co wypadnie zrobić, bo kto inny by się o tym dowiedział może przed Tobą. Ks/ię/ciu Leonowi nie /posłałem/ czterech set reńskich dlatego, że bym nie mix!: był miał dosyć pieniędzy dla Ciebie, a Tobie podam za moim przyjazdem inny sposób zaspokojenia jego długu. Zdaje się, $\pm m$ iż Bentkowskiego wniosek wcale nie przyjdzie pod dyskusją. Według mego przekonania jest to rzeczą korzystną, bo przy tak zaciętych niechęciach wykłady tego rodzaju rmeey jeszcze pogarszają.

Dziękuję Ci za lekarstwo, będę je używaj, bo zaczynam już prawie nic nie jeść. Już jest szósta godzina, a przekonany jestem iż nie miałem 2 łutów pokarmu w ustach. Wymyślam sobie jakieś strawy, a jak przyniosą, to się wszystko zostaje na stole. Już i pisać mi się nie chce. Dziś nie było Izb i jutro nie będzie, nie mam więc szczególnych telegraficznych wiadomości. Ściskam Cię serdecznie.

T.Dz.

/k. 693–694 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

>‘ Berlin d. 7 maja 59. London HStel

X –

Moja Mamo! W dzisiejszej gazecie umieszczona jest najważniejsza wiadomość oficjalna, jaka od dawna między nami krążyła. Donosi gazeta z Hamburga, że tam diszło zawiadomienie minist rialne angielskie, że w przypadku wojny Hiemiec z Francją, Anglia nie uważa się za àobowiązana do protegowania flot niemieckich handlowych na morzu. Przy takim oświadczeniu wszystkie uzbrojenia są czystym bałamuctwem i głupstwem. Jest dla mnie rzeczą wielkiej wagi wiedzieć o tym, co Jaś zamyśla zrobić. Był u mnie tfen/erał/ Brandt, mówił mi, że osobistą dyspensę dla niego potrafię »»jTfr»* niezawodnie

uzyskać; ale wielkie pytanie, czy w terażniejszej chwili wypada się starać o takową. Z największym podziwieniem nie odbieram odpowiedzi od Ciebie, ani wiadomości, czyś odebrała lub nie przesłane Ci pieniądze. Wyczytaliśmy tu także wiado–mość może straszną dla Łeosia. Arnstein et Eskeler zbankru–t o wali w Wiedniu. My ogromnie straciliśmy na Twoich papierach austriackich, ale Magnus traci podobno jeszcze daleko więcej, bo on wszystkie Twoje papiery posłał do Arnsteina i tam, jak się zdaje, utoną w 20 milionach długów. Dziwne tu w tych czasach zachodziły dyskusje, te mnie wprowadziły w stosunki z przyjacielem Twego brata. Z tych wynikły udzielenia i oś–wiadczenia, przed którymi – według mego zdania – rumieniłby się Szymek. Udzielono mi notę, którą zwróciłem z załączonym tu listem. Pokaż go panie Radolińskiej i powiedz jej, że to jest próbka stylu, w którym ja do niej pisałem, kiedy tak haniebnie dezertowała z domu naszego. Powiedz jej także,

–\ •

że mój list do niej pisany był wyraźniejszy, bo się jeszcze bardziej gniewałem na jej dezercję, jak na dezercję po ten–
« tatów francuskich, a te moje uczucia zasadzają się na czysto

/k.694 c,d./ y –

teologicznej prawdzie, bo Bóg – jak słyszę – powiedział, że królów da nam w gniewie swoim, kobiety zaś dał nam wyłącznie dla zabawyt naszej. Proś więc panny Radolińskiej, żeby ona z uwagą przeczytała ten mój króciuteński list do Barona, jako słabą próbę pióra listu niegdyś do niej wymierzonego. Niech dobrze szuka, a w tych kilku wierszach zamknąłem sześć ostrych żądań.

Teraz co do Merzbacha:/fragment wycięty/

Dopiero za 3 lub 4 dni przyjdziemy do rozprawy o pożyczce, w której mi wypadnie koniecznie głos zabrać. Nie mogę się zgodzić na zapatrywania się j.ola Polskiego. Stąd wynikną spiHjt, jakich dziś przewidzieć nie mogę* O interesach pieniężnych z Leosiem dam Ci ustne tłumaczenie i rady. Sądzę, iż nas niezawodnie poproszą za drzwi z końcem przyszłego tygodnia.] Ściskam Cię serdecznie.

, I. Dz.

/Dopisek:/ Pan Działyński prosi, żeby wypis tyczący się Merzbacha natychmiast jemu przesłań.

/k.695–696 – autograf/

/b.m. i d. – Berlin 1859/

Ma chère Maminerinowa! Nous marchans vers un immense catachisme probablement tu seras recinee avec tes papiers d’Austrie; j’en suis au desespoir pour nos enfants» tu m’a nourri je te nouriraâ de mon reste, quel bonheur que nous n’ayons pas de dettes, mais il faunt nous hâter, j’ai perdu 500 ecus entre soir etm matin, comme si j’avois joue aux cartes; tes papiers seront imposes, et le produit répondra a pen près a zéro. 11 faudra nous régler d’après notre avoir, Kórnik et Posen dépassent nos mayens. Je erois qu’il faudra, nous retirer a. Trzebaw. J’_pi écrit a Szlagow–ski. On ni assure que j’obtiendrei pour Jean une autre direction, mais avant tout, qu’il ne quitte pas les pays, la Prusse ne se metpas trop en mouvement, ainsi nous verons je t’écris en franais parceque je suis tombe dans cette forme, ou façon de dire ce matin; J’engage Ladis a partir et a me voir a Berlin. Je suplie Jean de ne pas bouger, la guerre déclarée en Italie est encore étrangère a l’Allgema–gne.

Uhciaibym Cię bardzo w psisko pocaïowa6,im bledniejsl Będziemy, tym bardziej trzymajmy sic siebie. Nasse dzleei z nami niech sic biedza,, aie niech zaden obcy na nas sic nie skarzy. Nie chcialem czytac listu Mirbacha, aie jakze po–chlebne dla mnie siowa krola, ze stary zapaleniec Dziaîynski i Chilapowski Dezydery sa, ma najJtTJJbt w W.Księstwie PosnaiS–skim, bo to sà dwie szlachetne dusze» Sciskam Cię. Skqd u diabla król sic na nas poznaî.

rfięc podobno jutro albo pojutrze powtornie m6wic bådę.

Cela sera un moment très solanel pour moi, var c’est une

•

cause tout a fait européenne. Ba.de zdrowa, mnie gîowa puchnie.|

Dz.

/k.697–698 – liat dyktowany Wiśniewskiemu, końcówka od słów: "Tu HK« es une grande gredine..." autograf/

/b.m. i d. – Berlin 1859/

tfoja Duszkoł Pisałem dziś telegrafem do Ciebie bo nie mogę pojąć, że będąc słaba, nie kazałaś komukolwiek, choćby GzaAkowskiemu albo Romanowskiemu odpowiedzieć słowa na powtórzone moje żądanie przysłania mi Orzechowskiego. Pytasz mnie się, czy przysłać mi kupony czerwcowe. W każdym razie lepiej tu je przesłać, jak tam je negocjować. Zdaje mi się, że przec pomyłkę dałaś mi około dwóchset siedemdziesiąt reńskich kuponów czerwcowych. Te włożyłem w szufladę i zachowuję je do Twojej dyspozycji. Przyślijże mi je jak najprędzej.

Tu słyhać, że nas na przyszły tydzień rozpędzą. Jutro, jak ten list odbierzesz, będzie się tu toczyła bardzo ważna sprawa. Pytanie jest, czy Polacy mają choć nawet warunkowo głosować za pożyczką.

Kiedy sama nie możesz pisać, to proś pannę Radolińską, Izę lub kogo zechcesz, żeby one pisały. Bo kiedy ja Cię jak najwyraźniej o co proszę, to mi odpisaujesz tak, jak byś wcale listu mego nie była czytała. I tak się też stało z Oraechow–skim. Zawsze mi mówisz, że już idziesz spać, a ja Cię jak najpokorniej proszę, żebyś nigdy w wieczór, ale zawsze rano do mnie pisała. Ja bym rad, żebyś równy podział tych rannych godzin robiła między mną a zakrystianami i wszystkimi proboszczami. Gdybyś mi taką koncesję chciała zrobić, to bym od Ciebie otrzymywał łokciowe listy, bo na to potrzeba Ci tylko 10 minut. Ukradnij więc dobrodziejom 30 minut, to wtenczas będzie i wilk syty i koza cała.

Ściskam Cię jak najserdeczniej. Nie wiem nawet czy ks/ia/żę Władysław jest jeszcze w Poznaniu. Pan Roger dziś był u«mnie. Jutro po sesji napiszę di Ciebie obszerniej.

/k.698 – c.d. /

Tu es une grande gredine mais je t'aime bien et je me rejouis énormément de quitter le monde d'ies qui nous est hostile dans le sens, le plus degoulant fais circuler l'inclus) que j'ai adrese hier au C-te Schwerin président des Chambres. Apres une désagréable conversation. Au revoir je t*embrasa» architendrement parceque je suis plus foible que juste. Nawet Ciç w nos caiuje,.

Dz.

/k. 699 – kopia fragmentu? listu pisa ręką Wiśniewskiego/

/b. iii. i u. –

1

Berlin

85 9/

e mi aifcees Franciszka, grenadiera w Poczdamie tak,

‘ ..’

abym mógł mu posiać kilka talarów zasiłku. Nie pamiętam jego nazwiska familijnego i nie wiem w której kompanii, eto., co on Tobie wszystko napisał. Załącz mi także bez deklaracji jedną piątkę talarów, o jakiej wiesz, tak jak i też wiesz o użytku, jaki ma byC z onej zrobiony.

/podp./ Działyński

/k.700–701 – list dyktowany Walerianowi Góreckiemu/
 Karlsbad 2–o września /18/59

Moja Duszko! Dziś rano odebrałem Twój list *i* bardzo to było miłe dla mnie śniadanie. Przyjechaliśmy tu przed 2–ma dniami o 1–ej w nocy i nastąpił u mojej goepcdyni, Jeżeli nit świecę palącą się, to przyna j raniej serce gorejące zapalami i dobryau. chuciami, Czekala na mnie jakaś ryba, bo musiała się dowiedzieć, że to trzeba pościć, bo Sy mi każesz. Twój płaazca bardzo mi *3lq* przydał po drodze. Jechałem dzień i noo, a w 2–óch nocach miałem bardzo ciężkie paroksyzma. Tu przyjechawszy, zacząłem pić jak ten, o którym poeta francuski pioze:°SŁiC2àà1iv>/y ten, którego gardło do dziury podobne, dużo pochłonać może." Te wielkie dozy wody gorącej tak u mnie skutkowały, jak w Poznaniu %, solą karlsbadzką i od 2–óch dni lepiej .śnie i 'lepiej oddycham. Jeżeli źródła prędzej nie wysuszą, to myślę wyjechać stąd około 18–go. Dziś rano wyzłopałwa 8 kubków.

Nieskończenie się cieszę, że Iza będzie u nas zimowała. Jeżeli nie wyjadę, aby osiąść na łonie Abrahamowym, to dalibóg, w Poznaniu dla takiego gościa bawić będę. Odebrałem od niej list kilka godzin po moim przyjeździe. Potrzebowała rękawiczek duńskich, te natychmiast kupiłem, tj. 9 par, bo w Karlsbadzie więcej nie było, i Platerowi je oddałem. Tymczasem okazja odeszła i dopiero jutro pani Kwilecka zabierze je z sobą, bo tyrolskie rękawiczki są w Prusiech kontrabandą.

widziałem się tu z wilhelmem Radziwiłłem, a to na spacerie, przy jakimś .Francuzie i Platerze, Byłem z odkrytą głową. Ci panowie namawiali mnie żebym nakrył głowę, odrzekłem, że mam głowę gorącą, co tak Radziwiłła ucieszyło, że Francuz zadziwił się tą radością. A Radziwiłł odrzekł, że ponieważ zna

/k.701 – c.d./

ranie od <10–tu *lat*, nie może memu twierdaeniu zaprzeczyć.

Posłałem mu herb radzivad.łowski ze, moim staranitB

zrobiony.

,/

Z wielką niecierpliwością ocaekuje. listu z Kórnik* Powtarzam moją prośbę, żeby pierwszej bramy mularz nie sklepił,

; ‘

aż do mego powrotu, ale drugą każ zaraz wziąć w robotą. Niech fundamentu przyczynią na bramę i na obydwie furtki,

‘4 *ii*

które na jednym planie mają stać 12 cali przed fuadamntneau Te braiay i /furtki każ do góry pędzić podług Twego rysunku.

.•V

Kapiaz mi/esy Janme ma –jakie dobre miejsca na widoku, trztbyày

do teào dopomóc, byleby nie był u mnie. Do Władyaia jutro

f.

odpiszę, lubo po dziś dzień nie wie» jak stfci sprawa jego paszportu. /SciekejB Cià serdecznie.

‘‘/

Dz.

Ok.702–703 •» list dyktowany Walerianowi Góreckiemu/

/ ‘ | l Karlsbad 4 września/ 18/59.

Odebrałam 1’wój Łfcwfc bardzo lakoniczny list s tym wdzięce–
nyzu uczuciem, jakie, obudzą przysłowie, że lepszy rydz jak nio. Kiedy
Ceptowski/lya, to potem wypadnie mu się wziąć do śub–rzaj głowy z
póàksie.życem na lewo, z różą na prawo, K obręomą w nozdrzach
i/gwiazdą między rogami.. Posyłam Ci tu bardzo

j?

ładny modeà żubrzej głowy, ale to jest po prostu herb Wienlawa,
–i. ,’ tych wszystkich ozdób, o których Ci wspomniałem.

Zreaitą

ten sam herb/Znajduje się także w pokoju jadalnym, na tle

// złotym, lubjo także bez wspomnianych ozdób; ale te naw jg*

odrysowane, jożeli aię nie Hyle. Powtarzam, że w czasie »ojej

niebytności itie warto zatrudniać Bynarzewicza. Jak Ceptowaki

./!

//

przysadki iwfa., to niech tych 2eóoh herbów, t j. wołoskiego i

\

pruskiego, nie przysądza przed laoifci praybyciein, bo trzeba
Koatawio miejsce roààdaj oknami i Icażdą tarczę do napisiiit jaki jest
herb. JSim %nar2ev,rics ,porzuci robotę, niech pozłoci dsiób i rrseclnie
łapy już postawionego gryfa, toż aamo i szpony u eadnich nóg.
Załączam tu aiiar<2 płótna, na który* mają być malowane orły z
napisami praez Arendta, Daję ccyatą wysokość i szerokość. Bidzie
trzeb% przydać 2 cale na obtoczenie ramy. Każde płótno ma być
szerokie na 22 1/2 cala, a wysokie na 29 cali. Bardzo bym rad, żeby tę
parę obrazów było zrobionych przed moim przyjazdem,; a jeślL będzie
miał tyl« czasu Arendt, a Tobie będzie się podobają pierwsza robota, to
by mógł arobić jeszcze jednego białego orła na oærwonya polu, także
bez korony, bez przepaski i lèez pozłoty, jako

‘ i (‘

herb województwa mazowieckiego.' Nareszcie mógłby zrobić zupełnie w tym samym kształcie 2(*pręty czarne, także bei koron, w polu czerwonym, dając jednemu riaz piersiach w małej oąarwe–nej taroży literę P, a drugiemu literę R, dla oznaczenia *

A.73v – c.d./

w/ojewód/istwa plockiego i rawskiego. Ponawiam moją prośbę, żeby mularze nie podnosili, bramy ju* zaczętej, dopóki ja nie przyjadę, Hieoh tylko gzyms z krenelowaniem ekonoma, a potem niech się biorą do bramy z furtkami, na włoó podług Twego rysunku. Czy mur między stajnia a domem Michała jest wywrócony? Ossy Stanisław robi z mularzami? Pisa 2y do mai*, ale niech i Michał co tydzień przysyła mi raport* Wolę o jednej rzeczy słyszeć 2 rasy, Jak nio nie słysseó* Wcaoraj i dziś zrobiło mi się, troafcfée, gorzaj, ale może i to na dobre wyjdzie. Odchodzi bowiem odemnie, jak kiedy byłem pierwszy raz w Karlsbadzie, jakaś substancja prawie zupełnie czarna. Wielka klepka mię potkała, bo mój zegarek upadł, igiełki się urwały i dosyć mocno się nadpsuł. Napiaa mi i o Dudraka pracach i o garncarzu. Ściskam Oię serdecznie.

, f. DziałyAski

/Lopioek wiasnoràcznj' –:/

Uontessa mogła by się wstydzić, że do mnie nie pisze, powiedz jej przecież, żeś nie zazdrosna.

/k. 704 – autograf/

‘ /b. m. i d. – Berlin 1859/ Ho ja Mammo 1 Nie telegraf
 owaleń, bo nie ma nie zupełni* stanowczego, nawet niepewne, czy
 Austriacy przeszli Tessin, mimo gazetowych powiećci, i co do
 przymierza Rosji k Francją nic zupełnie pewnego. Radni wiłi Wilhelma
 mówił ni wprowadzie ii y 99 eur cent, a parier q\ie nous aurons la guerre,
 ale coś znów strach Austrię bierze, w Florencji i wielkiej części Wioch
 rewolucja na korzyść Piemontu* Pieniądze dopiero jutro zmienię. Z
 moim zdrowie* niestety gorzej było i wczoraj, i dziś* Magnus chce byC
 u mnie, wieczór naplssę o jego wizycie. Sciskaui Cię, aleja diable lichy.

Dz.

Jutro bàu2,ie sesja.

Jeroszà Uià o nową recepty laeuzoeoty tak na krople, jak i na
 cni orek.

/k.705 * list dyktowany Waltrianowi Góreckiemu/

KarlBbad 6 września /18/59.

i \

Moja iDusskol Odebrałem Twój liat, aa który bardzo krótko dziłgkujaj bo mi dziś bardzo pilno* Pisałem żeby przy gryfie złocić przednie nogi, dziób, szpony i koronę, jeżeli te, aa, o czy* aobie praypoamieć nie mogę. Przy lwie ma takie być isłooona korona, i jeżeli ją ma, a przekonywam się a mojej małej książeczki, że mieć ją powinien} u tego takie złocona korona i pazury.

Ale teraz inna rzecz. Trzeba żeby i u Pogoni rząd był złocony, to się znaczy: munsztuk, ougle, strzemiona, rzemień który trzyma munasztuk i te 2 pasy, które aa na krzyżach, ale ni9 cnaprak. Naprzeciwno tej Pogoni jest herb litewski nazwany Kolumny, Traeba żeby pan Romanowski aajrfcał do Bielskiego, bo Paproolti i Nieaieoki zostały w Poenanlu, Niech z łaski swojej jej –sobacay, cay ten harb ma być .–ioty na czerwonym tle, ozy nie. Jeżeli ałoty, to i ten kawałek będzie trzeba pozłooló* Powiedz Ceptov/skieiau, że przy żubrzej głov/ie rogi powinny być tylko tak jaakrzywione, jak ja je kazałem zrobić przy głowie, którą Ci posłałem.

Id<2 w ten moment zmieniać Twoje kupony, aby ich wart oso posłać Jadzi, której i tak się należą na 1~go Octobra. Bardzo się staraj, żeby się udała żubrza głowa. Powiedz Michałowi, że lepiej wstrzymać kopanie torfu do przyszłego roku, bo kiedy tyle jest jeazoze do zrobienia, to ten ostatni torf niezawodnie zmarnieje od mrozu. Załączaj 20 tal., które proszę żebyś posłała panu fiomanowskiemu. Ściskam Was awrdeoznie.

T. Działyński

Jest mi dużo lepiej.

/k.706–707 – list dyktowany Walerianowi Góreckiemu/

Karlsbak 3 września /18/59.

Moja BuaaKol Odebrałem dala list Nusi z Twoim przypiskiem i załączony* listem pana– Prze&izieokiego, którego zapraszam do Kórnika na 25–o« Dziś jest uroczyste święto, nie mogę wie,e kupie dla Ifuai ampułek, kupię je Jutro i natychmiast wyprawię, ale nie są takie piękne, jak sobie tego życzyłem* Mówiono mi, że w tym roku wyprawiono stąd sto kilkadziesiąt par do Rzymu* Nie mogą pojąć, że listów moich nie odbieracie* Jestem tu od tygodnia, a dziś szósty list do Was wyprawiam. Pisałem csstery zbita strony listu do panny Radolińskiej, nareszcie pisałem dwa razy do Michała:, rekapituluję w tyat liście główne moje petycje, a ten list będę rekomendował.

O Gryfa złocie dziób, przednie nogi i szpony, nareszcie i koronę, jeżeli tę ma. U Iwa tylko koronę i pazury, jeżeli ma korony* Pisałem do Michała, żeby na gwałt posadzkę kazał kończyć, aeby Jadzia miała gdzie mieszkać. Jak stolarze futryny postawią, to niech przygotują dla Dndraka robotę, a sami niech przyjdą w pomoc Gaeińskieim, Pisałem do Michała, żeby się upomniał w Poznaniu o fornety topolowe do tej posadzki. Zmiłuj się i wykończ im wszystkie rysunki do tej posadzki. Jeżeli Cl się oo nie podoba przy piecu, to każ natychmiast odmienić. Jeżeli Duarak nie potrafi ukończyć tarczy, to niech w Poznaniu użyje ‘ilrzeińskiego, ale drzwi i posadzka nraszą być skończone przed moim przyjazdem. Pisałem także, żeby koniecznie Stanisława użyć do fundamentu. Gadanie, że bez niego nie można się obyć aa Prowencie, jeat wyraźnym głupstwem. Niech biorą kamienie, które leżą koło Kazimierza, na bramę l furtki niech przydadzą 18 cali fundamentu tak, żeby sama brama i furtki wystawały nad mur o 12 cali. Gdyby deszcz padał, to

/k.707 c.d./

bym chciał, żeby Peroz szykował kamienie ciosowe, które mają być użyte na prawą i lewą na murze, przy wielkich schodach ptx|t| od pałacu. Bardzo mnie cieszy, żeś była z tamtej strony wody dla zrobienia porządku, ale Twoja indywidualna bytność niewiele iraBBAa tam dopomoże. Weź koniecznie z sobą leśniczego

Geglackiego, ale nie kaźcie na zimę okrzesywać dębozaków, bo w tym roku już aa późno. Trseba to odłożyć do wiosny. Ale kaźcie doły równać i sosienki wyrzucać. Młodych buków niech także nie obrzynają. Proszę Cię bardzo i przyślij mi *zaraz* x£&tusk± rysunek tego lwa, a któregoś Ty wyjęła a naszej książki Kejdelowa; Jest mi tu koniecznie potrzebny do moich robót. Lżyłem przez dwa dni fififiSàlliàcierpiący, onegdaj ea–odałem dopiero spać o 7–roej z rana. *Dziś* mi znacznie lepiej Sciskaia Cià aerdecnie.

DE.

Jutro stiàd pošlę choć parę tysięcy franków dla Jadzi. Bardzo mi na tym zależy, żeby nie spóźniały ewego przyjazdu. Ja wyjadę stąd 19–go ranę. Zatrzymam s.tę dzień u Izy i dzień w ‘àroclawiu* 24–go będę w Kórniku, konie niech czekają w Poznaniu*

/k.708 – list dyktowany Walerianowi Góreckiemu/

Karlsbad, 8. 9. /18/59m po południu

Moja Duszkot Prsed godziną wyprawilem li Et do Ciebie na poczte, a w tej chwili odbieram list od Twego brata z Treport i ten list załączam Ci tu na jego gadanie. Wyjeżdża 23-o z Paryża, a ja 24-o będę, w Kórniku. Pisae, jak widzisz, że tam się chce widzieć z Leosieia i z Twoją siostrą; ja piszee. do nich, prosząc ich także do Kórnika, Ale teraz wielkie pytanie, czy tam jeszcze będzie pani Łubleńska, bo wszystkich razem umieścić byłoby trudno. Suplikuję Się żebyś nie załowała pieniędzy i żeby koniecznie ten pokój jadalny był akoń-czony. Rozmów się w tej mierze z Pepińakim. Masz tam Twoich stolarzy prayjaciół w Poznaniu. Zaprząż wszystkich, ale pokój niech będzie skończony, wywoskowany, etc. Jeat tam i w Bninie stolarz. Kusia pisze, że futryny będą gotowe w tym tygodniu. /idaje mi eię, że ja przyjadę parę dni prędzej niż powiedziałem, ale zaklinam Oię, każ waaystko jak najspieszniej szykować.] Ściskam Cià serdecznie.

T. Dział.

/k,709–710 – list dyktowany Walerianowi Góreckiemu/

Karlsbad 9. 9. /18/59

Moja Duszko! Kie odebrałem dziś list* do Ciebie, ale też nie miałem prawa go się spodziewać. Natomiast odebrałem list od Jadzi z Tręport, która się do nas obiecuje dopiero po 1–ssyin. Zdaje się, że jest jeszcze trochę cierpiąca. Posłałem jej dziś 2000 fr., jutro lub pojutrze zmienię więcej i pošlę jej takie. Ale teraz do Ciebie ważny interes* Wyczytałem w gazecie, że bank austriacki sprzedaje w obwodzie krakowskim trzy posiadłości, których spis kładę Ci na odwrotnej /stronie?/] 1–szy dział wynosi 803 morgi, co jest około 1700 naszych morgów; drugi dział – Prądnik ma tylko 14 austr/iackioh/ mórg, co jest około 30 naszych, ale 421 mórg lasu, czyli 850 mórg naszych. Nareszcie Czerniechów, gdzie tylko sam las. Samo się przejsz aię rozumie, że bank swoje własne papiery przyjmuje za ziemię. !Tu mi mówią, że lakie kupna, kiedy kto ma gotowe gapiery, eą nadzwyczajnie korzystne. Rsdby, żebyś zasięgnęła wiadomości o tych 3–ch parcelach. Gapisz mi natychmiaat, ciy byś nie myślała kupić Wiśniowa na Tweje imię j za papiery, które ustawicznie spadają. Z niecierpliwością czekam odpisau Twego, bo bym posłał Mroczkowskiago do Krakowa, a na 17 października moglibyśmy wyprawić Szlag owakiego na licytację,. Odpisa mi zaraz na to pytanie.

Prosiłem Cię o rysunek lewka, tera?, co do tarczy, którą robi Pudrak. Sdaje :oi się, że kanty trzebaby jak przy mojej żelaznej tarczy z orłem, na sposób tu załączony kazać wyrobić: /ryaunek plecionki/. Mamysł się nad tym; niewielka praca, każ ją wi*|C uskutecznić Dudrakowi. Pisałem już, ieby nie murować bramy wyżej nad blanki. Mam wcale inny koncept co do tej ogrodowej baormy. Ta obok stajni ma być wykonaną podług a2?wego

/k.719 c.d./

rysunku. Ampułki dla Anusi kupione i jutro odchodzą pocztą do Poznania, Troszkę mi znowu lepiej, duszenie mniejsze,

ale kaszel mnie 013czy przez większą część nocy* Zaczyna mi być pilno z wyjecnaniem. Zmiłujcie się, pracujcie na gwałt przy drzwiach i posadzce. Gzy by załączonego spisu nie posłać ks/ię/dzu Łętowakieau z zapytaniem, gdzie się te posiadłości znajdują, czy warte kupna i czy dzierżawa jak najzupełniej nastąpi. Kupony? Proszę Cię, odpisz mi natychmiast. Kupno musi się uskutecznić na Twoje imię* Ściskam Ołę serdecznie.

T. Daiatyński

/k. 711 –71 2 – list dyktowany Walerianowi Góreckiemu/

!

Karlsbad 11. 9. /18/i*59

iniszkol Zaszło małe nieporozumienie między nami. Ja mówiłem, żeby przy bramie B furtkami robić w myśli, te już mur między' Michałem a miastem jest ukończony. Skoro tak nie jest, to niechże nasamprzód ten mur kończą, a Michał niech każe stary płot z tyłu rozebrać, deski zachować i zbić tymczasowe wrota z tychże desek* Idzie mi tylko o to, żeby nie podnosić bramy wyżej i tej nie sklepić, aż do mego przyjazdu. Wymagam koniecznie, żeby Stanisław robił z mularzami. Do usługi tych dwóch dzieei dajoie kogo zechcecie. Odebrałem razem Twój i panny Radolińskiej list, ale ani jędrna, ani drugm nie mówicie ani słowa o posadzce, a właśnie ta jest dla mnie bardzo wielkiej wagi. Musimy ją koniecznie skończyć i wywoskować przed 1–seym. Czytałem, że flndrak wykończył tarcz, ale esy też wykończył rękojeść i koniec od mięcia?

Teraz uważaj ranie dobrzes Skoro jedne i drugie drzwi nie mogą być skończone do 1–go, niechże Dudrak, zamiast robienia przy drugiej tarczy, bierze się do ramy od drzwi, które mają tę ramę ująć między siebie. Ta rama ma być na kantach w liście wyrabiana, a te maga być podobne do do obwódek drzwi w salonie. Jak tylko stolarze skończą tę ramę do drzwi, niech przychodzą w pomoc Gasińskiemu do posadzki. Nie mówisz mi, ozyś skończyła rysunki do tej posadzki, a ja powtarzam i powtarzam: piec i posadzki! Przypuść, że Twoja siostra przyjedzie – gclssieś u diabła ją umieścimy. Zmiłujcie się, kończcie posadzkę, gajoie pokój drzwiom na schedy, założymy tam deski

i

kl kobierzec, ale bez posadzki mieszkań nie można. Jak będziesz miała chwilą rekreacji, to anów pojedź* za wodę z panną Radolińską, ale przybierzcie ludzi dti czyszczenia tych

/k.712 –lic.d.

tam przestrzeni, nie obcinano młodych dębów, bo za późno.

Proszę Cllg, napisz *mi* czy pani Łubieriaka bidzie do 1-go ba-

‘ >;\

wiła, bo by mi szło o meble dla Kas wszystkich.

Teraz jest godzina obiadowa, nim poczta odejdzie, przygo-

/

tuję Ci projekt do/ram, w jakich mają być umieszczono herby

f

województw* Te jpany muszą fejofoć koniecznie być złożone i

tak

/

urządzone, żeby jedno przeszło 12 obrazów ująć mogło. Ta rana ma sięgać od ściany do pierwszej beli i 12 przeszł zawierać. Zdaje mi się, że rana pod masłatem i przy belkach powinna przedstawiać połowę rana, jakie będą przedzielać obraz każdego wojłtwódtftwa. Chciałbym m 1-go umieścić choć parę takich obra-aów % opisem. Nie zapomnij, że w/ojcwódtwo/krak/owakie/ na orła z złożoną koroną, przepaską, dziobem i nogami) poznańskie jest baz korony, bez przepaski i bez Błocenia; jeden i drugi na caerwpnyra polu.

Gdyby stolarze mieli czas po skończeniu posadzki, to niech* by robili nad tą ramą, jeżeli nie, to to ją każ zrobić w Poznaniu. %że by trzeba wziąć topolowego drzewa, albo które oni tam uznają za najdogodniejsze do złożenia, Mech Michał pośle pofernery do Poznania, bo posadzka najważniejsza dla nas praca. Ściskam Cię serdecznie.

f. Działyński Jutro przyślę projekt rysunku do *mm*, ramy.

/k.715–716 – list dyktowany Walerianowi Góreckiemu/
 Karlsbad, 15. 9. /18/59.

Moja DuszkoJ Dziś wyprawilem do Jadzi 5000 franków w złocie, a przed kilku dniami 2000 ƒr. wekslem. Twoje kupony były mi diablo użyteczne, pomimo tego, że ich wartość tak znacznie spadła. Twoich papierów nie tknąłem i odwiozę Ci jeszcze kupony noworoczne, które nam także Jadzia zje. Pisałem do Mrooz–kowskiego z pytaniem, czy by mi kilkaset reńs/kich/ austr/ia–ckich/ tu nie praysłał. Do tej chwili nie mam odpowiedzi, ale mniejsza o to, bo moje mi wystarczą.

Ale niepospolicie mruczę nad Twoimi listami. Co się Ty pytasz o wysokość murów i bram, te za ledwie na S–ty Jan r/oku/ p/rayszłego/ będą ukończone. Ja kazałem się brać do muru między stajnią a Michałem tylko dlatego, iż tamten skończony. Ten na nowych fundamentach zamierzam doprowadzić w *tym* roku tylko tak wysoko, aby ani osioł, ani cielę, ani żadna rzecz, która jest jego, przez ten mur przejść nit mogła. Niepotrzebnie obstalowujesz łóżka u Salomowicza; odszedł niepotrzebnie i niepotrzebnie wraca się, a ja mu nie dałem jeszcze rozgrzeszenia* Ala gryzie mnie Twój list* W pierwszym piszesz: "Kasztelan Wężyk przyjeżdża na ryby"; w drugim piszesz*! "Jedzie pani Eadolińska"; a dziś dowiaduję Cię jedynie i wy–łączenie, że rysujesz rzeczy, o których nawet i za pół roku nie będzie mowy. Protestuję przeciwko przyjęciu nowych stolarzy. 24–o sam będę w Kórniku i tam resztę rozporządzę* Stolarze mają skończyć jedne drzwi, potem wziąć się do posadzki i robić dopóki ta nie będzie skończona, nie robiąc mi żadnych dalszych obserwacji. Biadę w Kórfclku tydzień przed przyjazdem Jadzi iu sam sobie poradzę. Twierdzenie, że trzeba 8 niedziel na skończenie posadzki, jest wyraźnym dzieciństwem, ja ją

/Jc.716v – c, d./

skończę w 3 tygodniach, a. podobno i daleko prędzej* Pisałem już żeby konie 23–o konie na omie czekały na kolei* Karlabad lichy mi pomaga* l»ie ma paroksyarnów, ale dzień i noc i pluję. Aodług wszelkiego podobieństwa nie dożyją wieku piramid egipskich, to jest 4000 lat. O frakcje będ\$ się E Paiumj Bogiem targował e pokorną prośbą, aby mnie do chwały swojej jak najpóźniej przyjąć raeeył. Ściskam Was wszystkie dewotki*

T.Dz.

/k.717–718/– list dyktowany Walerianowi Góreckiemu/

/b.m. – igyigKty/ 27, 9./18/59

Odebrałem Twój list, na który przez umyślnego odpisuję z powodu kilim sprawunków, jakie mam w Poznaniu* Że figura tak jest postawiona, że taki kształt i taka podstawa, to mnie iii e dziwi, bo ród żeński nasamprzód lalki stroi, potem pani* stroją 3ię same, a nareszcie stroją to, co sądzą być świętością, ale zawsze w stylu wstążki, koronki albo jakiegoś aztry–flika; tfiàc tak musiało być i przy owej figurze. Ale co mnie dsiwi, że stawiając figury na moim własnym gruncie, pomimo 10 razy powtórnego oświadczenia mojego, że figura przedstawia się szpetnie, upór w wykonaniu rzeczy moim zdaniem aapet–nej, przemógł nad przedstawienia moje. Kie każę wywrócić figi na to, aby nie pobudzić osłów do ryczenia, ale właśnie wydałem rozkaz, żeby wielkimi czarnymi literami napisano na postumencie: "Pan Działyński nie stawiał tego!" Gdyby dewotki były mnie zaszczytyły pytaniem, jakby to zrobić – byłbym im powiedział: Na przeciwnej stronie drogi, gdzie drzewo już donośne, wybierzcie miejsce, na którym by się znajdował piękny dąb; potem zakresłcie pół koła, którego średnica odpowiadałaby szosie, a łuk trafił w środek dębu. Ten łuk niech by miał 25 kroków średnicy i był obsadzony w pół cyrkla klonami, dęba–| mi lub jaworami. W środku tego zakresu zwieźcie parę set **ku** BotBjai wielkich kam|eni polowych, te ułóżcie na ksatał skały Okrągłej z sterczącymi ułamkami kamieni. Miejsca, w których by kamienie do siebie nie dochodziły, zasypcie ziemią, tę obsadźcie mchem i saxiphreją, i roślinami rosnącymi w akałaoh,| a na najwyższym kamieniu dajcie wykuć płaską podstawę, na której by statua była postawiona. Do półkola wchodziłoby eię dwoma wschodami, jednymi z prawej strony, drugimi z lewej, nie zaś wprost z rowu do statuy Najśw/iętszej/ Panny, przed

/k,718 – c,d,/

którą przestrzeń na inna offitium jest daleko za oiasnt.

Posyłani u»ysinego do Poznania, najprzód po szklaną okrągłą tarcz do zegara; po 2-re zostawiłem moją czerwoną tekę, tę maluśką, ostatnią którąś mi dała. Są tam moje bruliony, bardzo mi tu potrzebne. 3~tio proszą itazać mi urobić ze 40 łokci sznurków czerwonych i niebieskich do krzesel moioh. Jeżeli przyszły z Berlina drewnienka, to mi je trzeba tu adresować. Ale praede wszystkim potrzebna oii owa materia na wybłoie pokoju, bo ohoć skończyłam narożniki i większą część posadzki, nie mając nawet ryeàinku do średniej części tej posadzki, musiałem wziąć stolarzy do innej roboty. Jeżeli nie myślisz tu wrócić, to będę musiał sam aię rozrządzić i rzeczy z Twego sypialnego pokoju powynosic. Tę materię muszę tu ka«saó s Być, jest mi jak najpilniej potrzsbna. Oddają i.ae wszystkie dewotki pod... /dalej skreślone/

I. Działyński

/k.719 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.ai. i d.–Berlin 1859/

w poniedziałek Moja Duszko! Po wielorakich wyprawach dzisiejszych jestem

bardzo zmęczony i już ani oczy, ani ręka nic nie służą* Odebrałem dziś rano list od Władysia i obszernie na ten odpisałem, odpowiedź wręczyłem księżnae Marcelinie* Miałem długą audiencję u posła angielskiego i powiedziałem MU wszystko, co w terażniejszych chwilach powiedzieć wypada. Nie połknąłem nawet tej uwagi nad swobodami ludów podległych reądom tureckim, do których Turcy mówią: "Wy psy jesteścjà¹, ale nie mówią – "wy 'rurki". Ambasador nieskończenie przyjaźnie przyjaźni* lapytał się ranie, czy takie ocenienie wartości człowieka przyjęliśmy pod rządem pruskim; musiałem więc odpowiedzieć mu, że wyra* "pies" w naszych oczach jest tylko grubiaństwem, odmawiani* narodowości jest zaś zbrodnią przeciw podziałowi języków trwającego, jak mówią, na świecie od czasu nieporozumienia mularzy przy budowie wieży babilońskiej; w najnowszych zaś CBasaoh takie przypomnienie jest zbrodnią przeciwko zaprzysięgłym traktatom z r* 1315* Pozwoliłem sobie przypomnieć mu, że Anglia gwarantowała dotrzymanie traktatów, bo te wspólni* podpisała; mówiłem mu, że Austria i Prusy jakby wyraźnie wyzywały pansławizm. Zgodziliśmy się na memorandum, a tym ale terać zajmę. Marcelina dziś wyjeżdża, byłem u niej dwa racy, ro«–prawialiśmy długo i szeroko, a nareszcie i tak czule, ż* mnie dwa razy uściskała. I&ua nadzieję, że to nie obudzi Twojej zazdrości, lubo i cięższego grzechu dopuściłem się w lebaoh. "aklB biedak, krawiec chciał się koniecznie rozwieść, J*st to protestant; władza duchowna luterska nie chciała mu pozwolić powtórnych ślubów. Ja za lutrem głosowałem, razem B Pilaskim heretykiem, Potworowski zaś kalwin głosował z katolikamà.

/k.719v – c.d.

Sekret tej różnorodności głosów pochodzi zapewne stąd, iż nie każdy z tych panów dźwiga od 33 lat to ciężkie jarzmo ślubów małżeńskich. Ja wychodziłem z tej zasady, że Pan Bóg u nas cztery razy fltsraHBkK na rok dla pociechy rodu ludzkiego zmienia barwę przyrodzenia, że więc byłoby czystym okrucieństwem nie pozwalać posiadaczowi blondynki wzięcia się nareszcie i do brunetki, zanim śnieg pokryje głowę i obiorącego i obranej. Wszakże nic piękniejszego, jak bronić cudzej sprawy nawet wtenczas, kiedy własnym losom poddajemy się nie tylko z cierpliwością, ale i z najszczerszym zamiłowaniem
Ściskam Cię serdecznie droga bestyjko.

Dz.

/k, 720 – autograf/

n

l\

/b. m. id.

/

f\ Moja Mafflol Nie mam już jak kilka minut czasu, Biblii nie

<i / • ‘

mogę wie. c odczytać. Przyślij *mi. jàak naJBpiesznie_f1* wypia

n oznaczeniem rozdziału, słów z Pis/ma/ S/ wie t ego/, których

znaczeni® jest – kto miecza chwyta, od miecza zginie –

taki jeafe sens. al« wyraźnych słów nie

pamiętam. Ka–da Delert

i lub kto **4uuqc** bądź zechce je wypisać. Ale ten wypis jest ai

\ arcypotrzebny i to pilnie* Pisałem dzisiejszą pocztą do Was.

i

Dz «

/k.721 – autograf/

/b.m. i d. – Berlin /

Moja Duszko! Dziś wieczór nie będę miał sposobności pisania do Ciebie, bo mam mieć audiencją o 6-tej u ministra oświecenia w sprawie 300v/arzystwa Przyjaciół Nauk i chłopów z powiatu szremskiego, których dzieciom nie pozwala władza uczęszczać do szkół katolickich* Miałem dziś odmówić czy odczytać mowę, którą wczoraj podyktowałem w sprawie kosztów wymaganych na wojsko. Zakomunikowałem ten głos w Kole, gdzie się ze mną nadzwyczaj łaskawie obeszli p. koledzy. Morawski powiedział, że 3i<| wszystkim godzi potknąć się, mnie zaś niej a że przy terażniejszym stanie mego zdrowia nie byłbym w stanie odcsy-tania jej do końca, co podobno prawda, więc po sesji poazle, ją do gaeet, a pojutrze będziecie ją mieli, Kiegolewski złożył w Izbie listy sfalszowane przez BUrensprunga, ogromne to

wrażenie sprawiło. Ściskam Cię.

Dz.

/1.722 –/list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin d. 28. 1. /18/60, Kesskałts

HStel

Moja Duezkol Spałem dosyć dobre, miałem tylko mały pa-
roksyzm, ale najmniejszej rzeczy jeść nie mogę* Od trzech dni ajadłem
dwa tuziny ostryg, zresztą ani obiadu, ani kolacji.] Znana historia jest o
koniu, którego chciano oduczyc jedzenia i bardzo tfafogKTi się to
dobrze udawało aż do szóstego dnia, kiedy go diabli wzięli.

Te niepoczciwe gałgany wzięły się w Izbie do takiej sztuki, żeby
nie prowincjami, ale według wydziałów głosować. Obrzydliwej

jest opisanie tej sesji dzisiejszej, w której Bentkowski bar-
w dzo porządny robił wykład. Dziś wieczów Kółko, będę aa
nią*

Od Jadzi nie mogę się doczekać listu. Twemu bratu powiedz, że
już go o żadną żywej, bestią nie proszę, tylko o parę pięknych, a jeżeli
można, dwie pary rogów łosiowych. Nie zapomnij rysunku szafy.
Ściskam Cię serdecznie.

P,S, Pisałem, że nic nie jadł, ale to niezupełni* prawda, bo
jadłem Twoje pokrajane pomarańcze i kończę już trzecią butelką
chlorku. Jestem jednakże tak zdemoralizowany* że nawet kieliszka
czerwonego wina od Twego wyjazdu nie mogłem wypić.

T. Dział,

K.723 – autograf/

/b.m. 1 d. – Berlin 1860/

Moja droga ftamol Miałem dziś ax*xt*3f rano chwile, nadziei,

\ że przyjedziesz za późno na kolej, ale niestety ta minęła,

\

wstałeś późno wypiwszy parę razy chlorku, zaciąłem obchodzić aioje puste komnaty i co krok napotykałem na nowy *ład Twojej opieki dla mnie* Jflaki mi się na to wszystko przewracały, ale prócz ulepku i ohlorku, nie mogłem użyć tych zapasów. Dziś mam jeszcze większy wstręt do jedzenia, a prawie z musu wypilem trochę selurskiej wody z cytryną z Twego składu* Zataczam się po pokoju, ale mniej kaszlę. Jeśli Twoi–braoia będą mieli tyle radości z Twego przyjazdu, ile Twój wyjazd sprawił mi boleści, to mogą być kontenoi. Darmo, gdybym choó trochę mógł przyjść do siebie aby popracować, ale mię mogę skleić dwóch myśli. Darmo, moja droga duszko, ściskam Cię serdecznie* Przyślij mi* razem t teką i rysunek szafy Oybul–skiego* Je fembrasse mais je fairerais mieux Orphetine.

Dz.

/k.724–725 list dyktowany Wiśniewskiemu/

/B.rn. i d. – Berlin 1860/

Moja JDuszkoi Pierwszy dzień dziś jak mi znacznie lepiej. Spałem wcale dobrze, rano tylko momeneik zakaszlałem i jakoś nawet jeść będą. Powtarzam Ci moje podziękowania za hojne opatrzenie Twoje. Długi czas pasłem się tylko wdzięcznością i Twoimi zasobami. Słyszę żeś cierpiąca, że kaszlisz, ale te się niekoniecznie źle zachowujesz. To przynajmniej powiada Ges*| sia, którą, niestety, do pochlebstwa dla Ciebie zaprawiłaś* Pisz, żeś dosyć grzeczna, le jak najmniej Ci się noga poślii–nie w grzeczności, tak ja zjadę do Poznania dla przywrócenia subordynaeji* Powiedz panu Nieszoeie odeonie, ze mu poruczam żelazne berło nad foba.

Wczoraj mieliśmy czterogodzinne posiedzenie w Kola z najgłupszymi rozprawami jakie tylko zapomyśleć można, to jest czy się w sobotę i wtorek, i o której godzinie zgromadzać mamy. Przyszło do najgwałtowniejszoh dyskusji, a mianowicie między mną a panem Józefem Morawskim, tak iż mi przyszło wieszować W,Księtwu, iż do tego stopnia jest szczęśliwe i swobodne, że dwudziestu deputowanych z tej prowincji, żyjąc kosztem współobywateli, mają dosyć czasu do rozprawiania przez 4 godziny nad pytaniem, czy się zgromadzać mamy w sobotę o 7–iaej wieczorem, czy w niedzielę o 1–szej m południa*

Napiszcie mi, czy ‘Iwoj brat tu wstąpi} napiszcie czy Jadzia żyje, czy umarła, bo na moje listy ani jednej sylaby odpisać nie raczy* Bądźcie zdrowi, dziś w wieczór będę się starał wrócić do mojej dawnej pracy.

T.DB.

/k,726 – autograf/

/b,m, i d. –

stycznia

Berlin

1860/

Moja Mamo I Bar da o niesłuszny robiaz mi zarzut, że do Ciebie któregoś dnia nie pisałem. Piszę albo dyktuję co dzień i bez wyjątku. Przyjechał rano Twój brat, przywiózł *mi*. Twój list, tabakierką i stemple, i jakieś dwie paki aanay ety jaklejs kaszy, nie wiem dla kogo * do jakiego użytku, ale sam przeziął. Stanął w mojej oberży, obawia się grypy albo innej choroby. Mocno kaście i teras położył się na moim łóżku, ale słyszę go z drugiego pokoju jak się dusi. Ja dziś spałem bardzo dobrae i nie miałem żadnego paroksyzmu, ale mam jakąś ciągłą gorączkę i nieapokojność. A nie tylko *xm* że nie piję kawy nawet & miekiem, ale od Twego wyjazdu nie piłem ani kropli czerwonego wina, ale też prawie nic a nio nie jen* Twój brat był u mnie na obiedzie, gdzie on niewiele lepiej się spisał i obiad poszedł jak przyszedł; ale miałem ogrom do roboty, a dzień spędził na niczym, bo goście, bo gawęda. Twój brat posłał sobie po doktora, ten mu zapisał jakieś ziółka, które ma długi czas gotować. Otóż Twoje dary on pierwszy /... wyraz skreślony/ i zaczniemy zaraz gotowaó, ale jestem bardzo lichy. Romcio był tu u mnie, ale nie odebrał stanowczych wiadomości. Dobranoc Ci, ale zmiłuj Kbf szanuj się, łóżko jest sto razy lepsze, bo się możesz poció, co Tobie by wyszło bardzo na dobre. Opływam i rozpływam się w Twoich darach; bardzo, e bardzo Cię ściskam*

T, Dz,

/k,727 – autograf/

j

/b.m. i a. – Berlin/ wtorek wieosór

/ styczeń 1860/

Moja Mamo! Dziś pierwszy rae dobrze spałem, nieźle jadłem i kieliszek czerwonego wina wypilem. Twemu bratu daleko lepiej i dziś wieczór o 1/2 do 7 wyjeżdża, to jest za 3 kwadranee. Me zdobyłem się nawet na list do àadzi. Proszę Cię, kas Cesi szukać ±K\$ w wielkiej tece tego małego orła polskiego aa czerwonej tarczy. Trzeba mi także popiersia czyli stempla Zygnunta I–szego od Merzbacha. Piszcie do mnie co dzień i to w najdrobniejszych szczegółach o Twoim zdrowiu* rtidzę, że już jutro będę się mógł wziąć do pracy. Teraz ściskaa Cię serdecznie i powtore dziękuję za Twoje hojne dary, je

faimen bien.

Dz.

/k.728 list dyktowany Wiśniewskiemu/

jSerlin w piątek /b.d./ Stadt Londcr

toja Duszkol Nie wiem, c sny Twoje błogosławieństwo, esy czy bateria lekarstw, którymi mnie otoczyłaś kaszel odstraszyły, ale i dziś miałaś najlepszą noc, jaką dotychczas w Berlinie przepędziłem* lano paroksyzm był dosyć mały, ale Jestem

nadzwyczajnie słaby i prawie nic jeść nie mogę* Namnożyły mi tu się roboty, a trudno mi się brać do nich, bo jestem jakby

bez przytomności* Przysyłając mi tekę, włóż do niej ten arkusz z orłem z kancjonału i bardzo Cię proszę, poszukaj tego drugiego orła, który niezawodnie został w Poznaniu* Powiedz Czaj–kowskiemu, żeby wyprawił do Kórnika tę pakę z szkłem do inspektów; jeżeli się pokaże dobra, to im drugą sprowadzę. Twoje kupony podobno jutro zmienię, dziś znowu papiery spadły, bo ks/ia/zę Metternich oświadczył w Paryżu, że się na wiosnę bez wojny nie obejdzie. Nie widziałem tu żywej duszy, więc nic nie wiem co się na świecie dzieje lub dzieć będzie.

Ściskam Oię serdecznie i powtarzam, że pomimo nadzwyczajnej słabości, paroksyzmy są bez porównania łagodniejsze.

Bądźcie zdrowi*

T*Dz.

/k.729–730 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlia 4, U 2. /18/60

\ Klsskalta H8tel

‘ \

Moja Duszko! Odebrałem Twój list i długi szeregi rad i pn«–|

v\

i V.

stróg, które mi połykać każesz nawet w chwili, kiedy na nie–

\i\ szczęście mam bardzo mało apetytu, a natomiast zdaje się, że

i Ty moich listów strawie nie możesz, ale nawet Ci się aa ni*
patrzee nie choe. Prosiłem o rysunek szaf pana Oybuiskiego. nie miałem
żadnej odpowiedzi. Prosiłem o rysunek orła białego na czerwonym tle,
nie nam odpowiedzi. Prosiłem o stempel do pieszce.ci, osy 11 medalu
Zygmunta I–g o* który jest u Merzbacha – nie mam także odpowiedzi.
Wiem, że jesteś słaba i dalibóg nie Twoich sił chciałbym użyć do tej
mojej posługi, ale by się przecież Cesia mogła tym zająć.

Teraz zachodzi rzecz bardzo ważna. Pan Szlagowski przysłał mi
do aprobaej podanie, jakie Tobie wypada podać do komisji rządowej
spraw wewnętrznych w Warszawie w interesie Sarnowa. Zupełnie się
zgadzam na to podanie, podpisz je w następujący sposób, ale bez
abrewiacji: "0. z hr. Zamoyskich hrabina Działyńska jako opiekunka i
notarialnymi pełnomocnictwami opatrzona"* Zostawiłem Ci riejсце do
tego podpisu* Akt podpisany wypraw natychmiast do pana
Szlagowskiego.

Odebrałem dziś z Wiednia list od Izi. Zdaje się, że ks/ia/z<
Konstanty jeszcze powlecze to swoje życie. Daj Boże, aby to z dobrem
ogółu* Proszę Cię bardzo, żebyś się postarała o pocziwy atrament* Nie
można rozerwać stron bez wydzierania słów i liter. Piszę dziś do Paryża,
do Wiednia i do Poznania, więc kończę na pozdrowieniu Gię. Józef
Morawski czytał wczoraj w Kółku znakomitą rozprawę w materii
landssafty, ale pan Marcelli przepadł z swoim wnioskiem, dla popierania

/k.750 c.d./

którego umyślnie był tu przyjechał* Proszę Cię **bardzo, leć** w łóżku, nie chodź do kościoła i pamiętaj, że **kto chce rady** dawać, ten powinien umieć je przyjmować. Ściskam Was **aerdeotnie**,

f* Działyński

P.S. Niech Gęsia napisze do panny Ostrowskiej « **aręosnym** zapytaniem, **czy** się udały odlewy 2 brązów **grobu Władysława 17*** Mówifj o gipsowych odlewach, bo tu miałbyś **sposobność kasaó** je przelać w brązie i na dobre wykończyć.

/k.751–732 – liat dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin 3. 2. /18/69, London H8tel

Moja DuszkoJ Wczoraj byłem bardzo lichej i troszkę zły, dziś spałem, pisałem i jadłem, jestem wiàęc troszkę lepszego humoru i aperturę nadal odkładam. Za chwilą pójdę na Kółko* Prosiłem o przysłanie mi Oybulskiego rysunków i tego pergaminowego pierwszego arkusza z orłem polskim, którego Gęsia dwa razy kalkowała, a którego figurę tu załączam, przesłaną mi była* Załączam i popiersi* Zygmunta I-go, drzeworyt użyty w wszystkich Tomicianach jest albo w mojej szufladzie, albo u Herzbacha* Otóż proszę, o przysłanie mi i pergaminu z tym obrazkiem, a nareszcie przyślijcie mi i cały Yolumen, bo nie ma wątpliwości, że kodeks jest polski, a chciałbym u muzycznego przyjaciela Oesi dowiedzieć się, jaka to muzyka, jaki to wiek. Powtarzam więc, przyślijcie mi cały yolumen, a w ten yolumen włóżcie rysunki paaa Cybulskiego, bo koniecznie chcę się zabierać do szaf* Proszę Cię bardzo, żebyś się jak najmocniej szanowała, żebyś zdrowia Twego nie narażała i przynajmniej przez pół roku nie chodziła do kościoła* Będąc żoną i matką dzieciom, nie godzi się narażać swego zdrowia z poświęceniem żoninych i macierzyńskich obowiązków. Leż ciągle między dwoma kołdrami, to jest przykaz Bosy, bo tu stworzył ziemię, a te pokrył kołdrą niebios. Według mego zdania, po dziś dzień tylko ostrzygi umieją się zastosować do woli Twórcy i dlatego żyję niemal wyłącznie tymi bestiami* Dziś zmieniłem ostatnie części mego listu. Mam nadzieję, że przy błogiej samotności wkrótce ukończę tę pracę. Ściskam Was serdecznie.

T.Dz*

P.S. Pisałem do Izy* W Berlinie o kuponach Twoich nic wiedzieć nie chcą i mówią:"na 1-go maja może już Austrii i jej papierów nie będzie?

/k.733 – autograf/

/B.*, i d. – Berlin 1860/

Piszę dziś tylko kilka słów. Śpię dobrze, nie kaszlę wcale, ale też i nie pluje. Obawiam się historii ks/ie,/cia Konstantego, mam brzuch ogromny, a prawie iiiio nie jem. Tył głowy «1 ciąfty; wczoraj chciałem pójść czytać gazetę, ale na ulicy o mała ale zemglał od duszności, ssawaze bęc kaszlu* Myślę poradzić się jutro doktora, pójść ea radą Hieazczoty i dać sobie aperturà zrobić, Kassałem soMe prayniesć 4-tą butelką chlorku, ale powtarzam, że brak wielkiego apetytu i nawet chętki do ocegobądś mocnego trochę anie trwoży, rada zaś wstrzemięźliwości dla kogo, który ani je, ani pije, robi mi wrażenie szyderstwa albo okrucieństwa, WitiC wyraźnie oświadczam, że wole, nie mieć listów, jak takie, które mnie do wściekłości prowa4«ą. Bądźcie adrowi i nie uduście ranie z miłości.

T.La.

734 – autograf/

/b.m. i (i, –

1

Berlin

860/

Moja .Duszko! I'ylko dwa ełowa. Spałem jak osioł, Jadłea jak wilk,
 godziny po obiedaia ssacaąłem jjeść na nowoj ni* aogę nazreć. Nie kasały,
 nią pluj«{, al«m jeat zdrowsejr jak Od **witlu** lat". Reicensperger był u
 mnie praeg dwie godziny, **w syoju** jaoim nie widziałem tak aazartego
 katolika. Żegnam, bo poarfca

odchodzi*

\

Dz.

/fc.736 c.d./

ŁeealogyAafciego, Augusta II i JŁerola ZIIj <?'^{eBt} tout<l notfi
 histoire d'un dern i siccle. Nabyłem i dwa m*de'3Le **do abich**

Michałovfakieh. M Karlsbadzle już, ju/j chciałem da6 **90**

rtiiskieli

ażH:oa.y medal tej Radzlwłłówniej, dziś przypadJcl

srebrny κ& 10 talarów. Bądźcie odrowe, galoezc

Mam w tej chwili do roboty, więc dobranoc na dzid **l dobry**

dzień na oliwiła, kiedy ten list odbieraeea. Je

T. Działyński

A. 737-738 – Ust **dyktowany Wiśniewskiemu/**
Berlin d. 7. 2. / 18/60

N

Moja Maniol Dziś talcze dano mi na śniadanie list od Ciebie, alt daleko lepiej aię ze uuaą obeszli , jak to niegdyś Włochy uczyniij jakiemuś legatowi papieskiemu, któremu na moście kazali zjeść bullij papieską ‘z sznurem i ołowiem, albo też dać nurka w rzece* Oni dyplom zjedli, a ja się tylko oblizywałem BA Twój list* 2rozuffiilif mnie przecie aby raz, ja chcę dwóch orłów.

den umieszczony na pergaminowej muzycznej karoie, a drugi na bardzo małym światku twardego papieru, na którym Klęli aiński napisał: àabioru Gwalberta Pawlikowckiego*. 2 tym zamierzonym meim dziełem będzie tak, jak z pałacem kórnickim* Wziął początek • małego, a wyrósł cio dosyć pięknych, rozmiarów. Tego orła tu nit •aajdujf f ale tez nie «naj,duję Pilińskiego odbić tytułu do piiif*’

wszego tomu Unii, gdzie na odwrotnej stronie jest portret Zyg-

,<

•

•unta Augusta. Ja nie chcą oryginałów, tylko próbek druku, jakie

aię znajdują ozy to w ssielonej teoe rysunkowej, ozy w t«o« danej ad przez Izie,» cssy tea w tej wielkiej, gdzie ja aatyohy i rysunki orygiaalne składam* Ten àielisińskiego orzełek podlega fatalnemu wpływowi* Gdzieś w Poznaniu był zagubiony właśnie dlatego, że chciałem go przechować z większym staraniem i Tyś mi przyniosła z jakimiś szpargałami. Otóż go na nowo diabli wzięli)

‘

t

albo mpże Iły, albo Ceeia udecydujecie, cay w mojej podejrii-

; v

wości zachiodzi .różnica et do ocenienia oàób, które ja podejrzę-

i \

waa. Odebrałem dziś list od Jadzi l ta mi odpisuje na titey cswi

f:

tt części moich ubolewań. Powtarzam: orły, orły!

Ja myślę za ,!TwQje pieniądze zrobić tu sobie cokolwiek
sławy,

/ \ ' n . i

: "i .: : ." "

a nawet i coś pożytku. Ściskam i' /as serdecznie.

* '• l i

/''•'(••

H* T)?7

// . ' "

-L * U& •

/)• ; < ; ••

/D0pi&ek własnoręczny:/ Dziś Kółko, był M mni« Libelt, jest

"••":

*

nadzwyczaj aadowoloay nacją praco, która si\$ bardzo **posuwa**.

/k. 739 – autograf/

/b. m. i d, – Berlin 1860/

Moja Duszkol Są ludaie, którzy twierdzą, że **nim** na świecie nie ma drugiej takiej } perlusi jak ja, który co dzień do mojej połowiny piszę » Dziś aa mnie gwałt, mam w pokoju pana de La Gardę,) Urządzą 01 w tym tygodniu interes* pieniądze. Wczoraj byłem wieczór na Kółku i nabawiłem się, nowego parokayzmu w nocy, ale w ogóle dużo mi lepiej* Przecież my, u diabła, nie mamy

karety poczwórnej* Ściskam Cis, serdecznie, ale muszę **do** mego pana.

/k,740 –"list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin 10. 2. /1S60/ London H8t«l|

Moje Mamo i tfile Ci daisS pieniędzy przyślą, tego nie wiem, bo od wczoraj czy onegdS/1 MJUTP sià znacznie podniósł. Nie chciał*| bym więc ?:był wiele z<id.eni£.ć. Kapiicinę Ci jeazcse o tym przy Eanrym końcu listu.

Odbieram list od I?ày; powiada, że koło 10-go, więc dziś wyjechać do Pognania zamysła. Mówi, że ks/ię/żna Marcelina namawia i ją i Cssi\$, i Aniełcię do Krakowa na tydzień. Jy bym był bardzo aa tą w/prawą. Karnow Adagia do tego. Ja się z wiatykiem zbiory na Cesię. Rozumie się samo przez się, że ten projekt dopiero mógłby być uskutecziony jak byś Ty zupełnie przysłała do zdrowia. Ale jak wczoraj pisałem, bardzo bym rad, żeby te panny nasaatpraód pojechały do Kórnika. Klech tam Oesia szuka w salonie w tekach l na mojej ssufladsie owego małego orsełka, bo właśnie ten drugi jest mi teraz potrssebny* Js jui tu trzy razy saukałem pomiędzy moimi książkami i tego orzełka niezawodni! nie ma.. Dziś rai p.rsyni»ftlli nowe sztychy. Ta okoliceność, 4* tu miebzko/fl, ułatwia **4xiHaušutxz** ci dczór i robią ai<j niezapree–czenie piękne rzecay.

Jakoś moje zdrowie znowu aai po trochu mi psoty robi. Małe parokejBrna zjawiają się rano, cc mi najbardziej wadzi, a nareaz–ci« i Bfckodzie btjdKie, to jest, że tak nadzwyczajnie »ało jem. Jak najanie:à obatalowuję, a jednakże to wszystko do drugiego dnia niemal! y całości aonatage nietknięte. Jedyna rzàoi, która mnie jeezcibe ;kusi, to jest czasem tusin ostryg. Jutro saosne, znowu pić chloirek. Daislejny dzień był zajęty prawdziwie morderczym sposobem. Oi ludzie żądali najprzód dziewięciu milionów

|i ‘ talai*ów na podniesienie siły zbrojnej, na marynarę etc. etc.

Mam nadaiejt*^{ze} praeciv/ teiau wielka część Izby głosować •będzie.

Ale służalcy będą koniec końców mieli przewagę. Musie się wy–

‘ •’} brać na Koło. 1,

/k.740v-74l

Moja Mamo! posyłam Ci 600 tal, Niegdyś trzy tysiąca były
 więcej warte .jak dwa tysiące talarów, dssib dwa **tyoiac*** reńskich nie. są
 tysiącem ta,lurów;. Chciałbym àeaiicae posiadać pieniądze JUoll&łowi i coś
 ciobie zachować, a-ai-mo, àobaccyay **co**

i

z nas zrobia* Bar d p. o mi pilno, **ściskam Cię serdecznie i cegnan**

T. Da.

/k.742–743 – li<t dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.a. id.– Berlin 1860/

Moja Mamo i Coraz bardziej uczę się wysoko Oię cenić i szaaowac. Zaozynała być biednym jak święty turecki i wtedy Twoje pieniądz* przyszły ni nadać serca otuchy i nadziei. Twoje kupony aaieniono w Wiedniu ma austriackie papiery. Był* pisał do ttrocckowskiego żeby się miał aa bacności co de bynketów austriackich, bo te spadały aa łeb i szyję. Oto* mi przysłał tych niby to licftyoh papierów 3000 reńskich* Wczoraj traciły one tu 30 od sta, dziś z powodu jakichsiś yywpykłflgnyrt zaspaa–

kajających wiadomości podskoczyły o 2 1/2 od sta* Chcę jeszcze przetrzymać parę dni, a potem zmienię wszystkie rasea; Tobie dam jak Bajanie j, a resatę s wielką radością ukradnę. Skub tya–czaaem pannę Radolińką. V soboty w wieczór wyprawię do Ciebie w awangardzie 1000 talarów. Poślę 220 tal. Michałowi, tu będę zjadał z wielkia apetytea resztę, bo to nie mięso, a ja jakoś ciągle jeao nie aogę. Ale każę sztychować i drukować. Zagrazam światal jedną z najpiękniejszych literackich produkcji. Maa tu sposobność dopilnowania, więc zapewniam, że będą to ładne fantazje* Mię wiem sobie rady z utratą tego orzełka, który ai jest niezbędnie potrzebny; proszę Cię więc aasaaprzód, żebyś się kaza ła zapytać u malarza, który dla Izi pracuje, czy jonu tego orła nie oddałem cło przerysowania* Jest to aały orzełek jak dłoń u iuaiej rąki* Jeżeli u niego sià nie znajdzie, to następującą do Ciebie zanoszę prośby; Wypraw do Kórnika r asem z panną Anielą, p&nnę Cecylią Renatę, inaczej nazwaną patrą przeplerzycę. iyło–by mi na rękę, żeby &i mały raport zrobiła o stolarskich pracach. Chcę mieć jej opinię uo do drzwi do okrągłego ustępu we wieży, gdzie są jelenie głowy. Chcę, &eby poszła do sklepu i widziała drzwi, jaicia taa do kuchni, pokoju eto. i etc. robią. Sano się

;

*

fiià rozuaie, że nie chcę Qię pozbawić jej usług, a powo–

dowany finansowymi względaai i jako człowiek u cywilizowany, ni

/k,743 c

chciałbym zabić kury, która mi złote jajka leże. Kle mówią wiào, że mi bardzo pilno z tą podróżą, ale bardzobym rad, żebyście jął urządzili. Kiech Gęsia szuka po moich* tekach i szuf-

•'.\ ladach w Kórniku. Klech też od pana Romanowskiego żąda odpowie*

dii na moje liaty.

Wybieram się dziś na Kółko. Hieźmiernie ciekawe miałem diii kolokwia B ks/ie,/ciem Dino, już po drugi rai mnie odwiedzającym. Hajgwałtowniej broni świeckiej władzy kościelnej. Wśród tej rozmowy wszedł Gustaw Potwecrowski. V jego przytomności toczyła się walka, aż na końcu ks/ię/ciu Dino powiadam:" zacny nasB prezes jest kalwin", co tego niesłychanie skofundowało. Zapuścił si<j w przeprosiny i eto. eto. Są to niezmiernie zabawne stosunki, lubo goście mnie strasznie fatygują; ale w jednym dniu dniu słuchałem dowodzących, że tylko Rzym nas zbawić może, drugiego pana de La Gardę, sekretarza sławnego Bunsena, który jedynie na protestantyzmie zasadza naszą przyszłość. Kareszoie napotkałem na członka legacji rosyjskiej, który radzi, żebyśmy byli wszyscy grekami, a wtenczas nie będziemy ani pruskimi lutrami, ani austriackimi katolikami. Ściskam Oie, serdecznie,

bo na Koło Wybierać się, muszę.

\

S. Dział.

/.Dopisek z boku:/ W tym domu przebywaj czasem sekretarz legacj i tureckiej, laie wątpią, że i do mahomedyzmu bąde. od niegp nama-

":\

wlanym. Zmiłuj sià, pospiesz się z teologiczną radą w tej spra-
i.

wie. Ja uważam, że tylko kobiety bywają przeciwne błogim sasa-

\

dom Proroka. ‘

/k. 744 – list dyktowany KLŚniewski«mi/

Berlin d.12. 2. /18/60. Łondon H8tel

Moja Duszkoi Odebrałem dziś Twój list, bardzo mi nie na r\$kf_v| że tak długo jesteś cierpiącą. Posyłam Ci 125 rt. dla Michała* prześlij mu to zaraz po odtrąceniu tego, coś wyłożyła. Jestem tu po części zajety_t po czyści zniechęcony, bo ogrom głupstwa naszych szanownych mężów przechodzi i miarę* i ioqp| wiarę. Wypada mi kończyć dla Icilku ważnych robót, które na mnie ciążyą. Ściskam Cię serdecznie.

•

T.Dz. P.S. Mnie znowu jako tako lepiej.

/k,745 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.m. i d. "– Berlin 1860/

Moja Duszko! Wie mogę się bardzo cieszyć wielkim powrotem do zdrowia, bo koniec końców ja myślę, że szkapka zdechnie z głodu. *Te* ostrygi, nieoceniony typ serca panny Hadolińskiej, są jedyną moją paszą. Jej serce jest małe, przypatrując się na zewnętrzny onego rozwój, a jednak nie tylko dlatego, że twarde jak skorupa orzecha włoskiego, ale nawet, że jądra tego orzecha nie mógłbym zjeść z powodu wstrętu mojego od jądra. Kawy od wielu dni wcale nie piję ani na śniadanie, ani po obiedzie. Rano dają mi dwa jajka i miarkę tego piwa angielskiego, ale potem przychodzi obiad i na ten już zdobyć się nie mogę* Ostrygi mnie ratują, ale chęci do niczego nie mam. Był tu u mnie dziś Maciej i ks/ą/żę Radziwiłł młody. Przypadek zdarzył, że natrafił u mnie na śliczny portret córki tego Bogusława Radziwiłła, który krajowi naszeiου źle służył, i zastał mnie przy tym projekcie obiadowania, którego jednakże uskutecznić nie mogłem* Na śniadanie zabrakło mi pasztecika i jakoś markotnie mi było, że Ty, która powołujesz Dudraka do pisania w moim zastępstwie, nie raczysz się także zastąpić Czajkowskim, panną Dobrowolską

albo Gęsią, a nareszcie i twardosercna panna Hadolińska nie

Ci

byłaby odmówiła napisania kilku słów do mnie. Jestem tak o cię żałuję i tak zmordowany, że mi się już ani pisać, ani robić nie chce.. Ks. kanonik Brzeziński wymaga po mnie, abym w przyszły czwartek był w Poznaniu z powodu sesji Pomocy Naukowej i Bazaru. Maciej powiada, że się można obyć bez mojej bytności. Co do tego pytania musimy się jeszcze rozprawić. Ciebie ściskam serdecznie i kończę, bo już i gadać mi się nie chce. Mais je t'aime oien.

T.Dz.

Le Kółko a l'exception de Potworowski, de Mathias et perft – etre de Bentkowski commence a decenir trę* desagreabl«.

/k.746–747 list dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.m, i d., Berlin 1860/

Moja Duszko! Dziś znów spałem całą noc i rano tylko mała batalia z kaszlem. Twoje flaszeczkę chloroformu powoli zużywam. Co potem będzie, to tylko bogowie nieśmiertelni wiedzą. Moja miłość własna znalazła tu potężne pokrzepienie. Był tu prześliczny obraz owej Radziwiłówny, córki Bogusława Radziwiłła, wielkiego gałgana, ale jego osobistość przypada do czasów Miel Korybuta, Do starych dziejów mam jeszcze pamięć ostrą i nabywając owe dwa medale, o których Ci pisałem, wiedziałem, że tych nie mam w tym kształcie, ale przypadkowo dowiedziałem się, że te medale pochodzą z Neuburgu, gdzie Radziwiłówna była secundo voto panią. Otóż brat posiadacza tych medali był sobie w udziale wziął prześliczny portret tej Radziwiłówny. I tak ja po kilku korowodach, a bardzo systematycznym porównaniu, stałem się nabywcą obrazu panny bogato ustrojonej, bawiącej się liliami, kwiatem tyle razy powtarzanym w medalach radziwiłłowskich i kupiłem ten obraz dziwnie pięknie malowany, i kupiłem go za cenę, o której nie chcę Ci mówić, bo są ludzie, którzy J się słusznie wstydzą z zbytnich nakładów, a ja nie śmiem powiedzieć jak ten znakomity obraz mało mnie kosztował. To będzie konfidencją noją dla Ciebie. Otóż Radziwiłł widział ją u mnie i prosił się na gwałt o pozwolenie do fotografii. A ja zaś Ciebie i Cesię proszę, żebyście spomiędzy medali moich, jakie są u Ciebie, wybrali wszystkich Radziwiłłów, ale tylko Radziwiłłów; nie tykajcie się Sobieskich ani Michała. Ale do Radziwiłłów należy wielki medal z uszkiem przedstawiającym młodą panną. Te wszystkie medale radziwiłłowskie bez wyjątku obwińcie na sam przód w bawełnę, potem w potrójny papier i prześlijcie mi to wszystko, jak będziecie mogli najprędzej, ^{A<a}am tu kilka ważnych robót, które mnie mocno zajmują. Ściskam Cię serdecznie i załączam tu pięć nowych odbić moich herbów. Przyznacie, że jedno i drugie, a mianowicie Zebrzydowskiego herb w zbroi, są prawdziwie ładne. Bądź zdrowa, oczekuję jutro rano pasztecik*.

T.Dz.

/k.748 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.ra, i d. – Berlin 1860/

Moja Mamo! Odebrałem Twój list, a te się przemieniły dla dobrego w chleb codzienny. Jednakże mam pretensje, iż nie ~~xxx~~ stoję w względzie korespondencji niżej od Ciebie, najzawołanej dewotki w Księstwie Poznańskim. Tak też może się dzieje i z moją wiarą w oczach Boga* Chcę wiedzieć troszkę dokładniej, co się u Ciebie dzieje z Twoim zdrowiem. ^Ja Cię znam, ziółko, wiem żeś pokrzywka i gdybyś tylko jedną nogę ruszać mogła, to by Cię od dawna witała zakrystianka od franciszkanów. Kiedy więc i zakrystianek już nie oglądasz, nie muszą być rzeczy w porządku. W mojej oberży drą mnie niesłychanym sposobem. Nie biorę od nich ani jednej kropli wina, nie pożywam ani czwartej części tego co dają a table d*łi8te, a rachunek tygodniowy wynosi około 50 tal* Chce mi się koniecznie eksportacji, bo i literackie nakłady mocno na mnie ciążą.

Spałem dziś jako tako dobrze, ale jednakże dopiero od pierwszej, a rano znowu mały napad. Wdałem się w nie swoją rzecz. Chciałem Krajowi służyć, ale zdaje się, iż na innej drodze skuteczniej to daleko lepiej. Wczoraj pisałem o medale, nie ~~iaog~~ się uspokoić na zagubienie tego małego orła. Właśnie z powodu wielkiego mego starania już po dwa razy był gdzieś położony, gdzie zawsze zaginął. Napisz mi, czy Izia odebrała swoje pieniądze. Dziś się polepszył kurs austriackich pagfterów, zmienię znowu 1000 reńskich. Zdaje się, że tylko ze stratą 250.

Oziś wtWRffff po obiedzie mam Bentkowskiego z powodu prywatnych narad, a w wieczór Koło. Powiem Ci jakie będą decyzje. Tego orzełka szukajcie w małych tekach. Miałem gdzieś wystrzyżonego Zygmunta Augusta z herbami prowincjonalnymi. Drugi był z ryciną statutów polskich w czerwonym kolorze na tytule à 1fe

9k.749 c.d.

wszystko razem gdzieś się zarzuciło, a właśnie to jest rai potrzebne. Prosiłbym Cię także o jeden mój rondel srebrny z rękojeścią. Będę sobie gotował ryż na bulionie, jest to pokarm, którego jestem najbardziej chciwy. Przyślij mi razem z rondlem jeszcze parę krążków tego bulionu. Reszta, tego pasz* tetu chowa® dla wielkiej ciekawości, bo mech na nim już jest o 2 cale długi. Chce mi się robić na tym mikroskopiozne postrzi żenią. Ściskam Cię serdecznie, niech Cesia szuka także w Kórniku tego fatalnego orłaj powiadam, jest wielki jak dłoń, Je ferabrase de tout mon cour,

Dz.

/k,750–751 – autograf, w końcówce od słów:"Załączam tu dwa listy" dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.ra. i d., Berlin
1860

/

Moja Duszko! Cóż ja Tobie u diabła zrobiłem, żebym się nie mógł doprosić tego nieszczęśliwego rondelka. który jest niezaprzeczoną moją własnością. Kazałem sobie kupić trochę ryżu, masła i soli, żeby choć coś /jeść na obiad i od trzech dni cieszę się nadzieją, że sobie przecież zgotuję tą paszę, a dzień po dniu zawodzi mnie ta nadzieja i rondla nie ma i nie ma, *àa posłałem Ci tego samego nią wszystko, czegoś zażądała, a zaraz nazajutrz AN&Bfttoświeże jarzyny. Ja bym chciał, żeby kto się pteypatrzył na to co jem, a dalibóg, westchnął by, że mi żona i córka nie raczą zrobić przysługi, o którą się dziś po czwarty raz proszęJ rondel – rondel – rondel, Mnie nudzi pisać do ludzi, którzy poleceń moich nie wypełniają. Od tygodnia prosiłem Cesię, żeby jechała do Kórnika, dowiaduję się, że dopiero w poniedziałek wybiera się do Drążgowa, Wolę więc z Michałem robić moje interesa. Nie mogłem się nawet doprosić o te ryciny Pilińskiego, z których jedną wystrzyżona. Ta którą mi przysłaliści, należy do dzieła, a zepsułym cały egzemplarz dzieła, wykrawając ten tytuł, llechże– Cesia nie jedzie wcale do Kórnika i bardzo o to piroszę, wolę mieć tylko z lokajami do czynienia. Ja zaś poczytuję sobie za obowiązek wypełniać dane mi komisa i wyprawiam Ci galosz sporządzony za 2 f/2 trojaka. Bądź mi zdrowa, ale i troszeczkę na mnie łaskawsza,

Dz,

Rondel, rondel, rondel, rondel,

Galosz odbierzesz od Izy, powtarzam – reperacja po 1/2 złobu. Załączam tu dwa listy przesłane mi przez àadzię za pośrednictwem

poselstwa francuskiego. Są one adresowane do pana Stanisława Zamoyskiego, ale zdaje mi się, iż wypada obwinać je w osobną kopertę i pod nowym adresem te wyprawić czy to do Warszawy, czy to do Podzamcza,

/k.752 – autograf/

/b.m. i d._t Berlin luty 1860/

M«ja Mamo! Odebrałem wczoraj te nieszczęśliwe rondle, flaszki eto. Portier uznał, iż tych panów mimo mego zakazu przyjąć powinien, więc byli, gadali, przypatrywali się, a to jeden po drugim. Ja jestem bardzo lichy, widziałem że przy tych przerwach i rozdrażnieniu moim niczego dokończyć nie potrafię, więc wziąłem sejmowe prace moje i w ogień wrzuciłem. Podaj do gazet, że v; łeb strzelę temu, co z komisem od Ciebie czy od kogo bądź na świecił do mnie przychodzić będzie, bo mój czas jest więcej wart jak trojaki, które briefregerowi zapłacę. A kiedy mi się ktp gwałtem narzuca, jest to napadem, od którego będę się bronił;| w trzecią generację przeklnę sprawującego do mnie komisa. Jedynie tylko wiatyk godzi się przesyłać przez komisjonera /«.. uszkodzenie – brak kUku słów/ i tę tylko minister słowa bożego ma prawo roznosić. Inaczej ze zrazami pomarańczowymi, więc aż do ostatniego dnia żywota mojego proszę mi nigdy a nigdy nie przysyłać przez okazje. Jestem bardzo cierpiący i bardzo zajęty, dłużej pisać nie mogę. Jaś pisał do mnie z Lwowa, ale dziś odpisać nie mogę. Bądźcie zdrowa.

T.Dz.

/k.755–756 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

/B.m. i d. – Berlin 22. 2. 1860/

Moja Duszko! Dziś będę robił drugi eksperyment z gotowaniem ryżu. Czy przy tej sposobności Berlina nie spalę, tego nie wiem. Dawniej podobno ogień boski palił miasta} wielki *txx*af3&Bf.* by to był *zaszczyt* dla mego rondla, gdyby taki rezultat miał być następstwem czynności rondla przez Ciebie przysłanego.

Pisałem Ci, że wczoraj miałem wizytę jednego Radziwiłła, dziś przybył i drugi. Jak się troszkę rozpatrzył na moje drzeworyty, zawołał z wielkim rozczuleniem:¹¹ „O biedny i poczciwy nasz król, który za ledwo wie co się tu dzieje, a jednak w chwilach wiek–szej przytomności wie, że się źle dzieje, skakałby z radości – a ręką mi pokazywał jak wysoko – na widok *rzeczy, które Pan wykonujesz.*” Ale potem zajął się gwałtownie Radziwiłłówną moją. Zaczął) wykrzykiwać, że w życiu swoim nie widział ani piękniejszego malowidła, ani śliczniejszej twarzyczki; i prawda, że jest znakomicie ładna. Narszcie się odezwał, czy by ten portret nie mogli widzieć jego żona, siostra tej żony, córki etc. e te. Strach ranie ogarnął, byłbym wolał darować obraz, jak wystawić się na tyle wizyt. Oświadczyłem wiąc, że im pošlę ten obraz, albo .żeby •£ oni po niego przysłali i na tym stanęło. Robią oni mi największe grzeczności, a pomiędzy *tyatic.* tę największą, iż uważają jako rzecz najnaturalniejszą, że bym u nich nie bywał,

Miałem znowu dziś termin z tym djabliem Wolniakiem. Jestem zresztą bardzo zmęczony. Na Twoje liczne pytania dziś odpisać nie mogę. Muszę między innymi pisać do pani Jaźwińskiej A tu załączoną kartkę zakomunikuj malarzowi Arendtowi. Przeczytaj ją poprzednio. Nie omylisz się, że jedna korona ma służyć dwom głowom. Przy jednaj sposobności pošyłam Ci także rysunek szaf. Trzebaby, żeby Pepiński widział się z panem Cybulskim dla akuratnego *ozna–

/k.756 c.d./

czenia i zrozumienia, jakie drzewo ma przygotować. Chciałbym, żeby wszystko to drzewo było prawie na miarę porznięte tak, żeby łatwo mogło schnąć, ale żeby się jednakże zostało i coś"

do odheblowania. Te rysunki herbów prowincjonalnych musisz mi złożyć

zaraz odesłać po zrobionym użytku, bo i ten orzeł o dwóch głowach na niebieskim polu jest także fałszywie oznaczony. Jedną bowiem koroną ma pokrywać obydwie głowy. To wszystko jest już u mnie na drzewie odrysowane, a to w jaknajznakomitszej

doskonałości. Proszę Cię, porozsyłajże załączone rysunki tam, gdzie będą potrzebne, a naprawdę mówiąc, to ja się prawie potrafię obejść bez kolorowych, ale jednakże pal kaduk, może lepiej żeby tu były, jak by mnie który tu z tych panów nie zrozumiał. Ściskam Cię serdecznie. Nie mogę dziś więcej pisać, Z zdrowiem nie bardzo paradnie. Bardzo Cię proszę, żeby Pepiński miał instykeję co do szaf. Zgadzam się na rysunek, teraz idzie tylko o zrozumienie go.

Dz.

/k,757–758 – listy dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.m. i d. – Berlin 1860/

Moja Mamo!* Pan Maciej nieskończenie na omie zawsze łaskaw, wyjeżdża dziś w wieczór do Poznania, Chciałem Ci dostarczyć nowych jarzyn, ale pokazało się, że dane mi adresa odnoszą się nie do jarzyn w pudełkach zachowanych, ale smażonych. Mię chciałbym jednakże, żeby pan àaciej z gołą ręką do Ciebie jechał. Posyłani Ci na próbę parę puzderek. Napisz mi zaraz czy dobre lub nie.

Nie dokończyłem ostatniego mego listu. Otóż Ci powiem, że na posiedzeniu Koła napadł mnie gwałtowny paroksyzm kaszlu, bo byłem długi czas mówił w naszych sprawach ogólnych. Otórz po tym zakrz tuszeniu pan Arnold Skórzewski, przeciwko któremu chciałem wnieść mocję na Kole, uznał za stosowne przynieść mi szklankę wody dla uspokojenia tego mego czysto płucowego rozdrażnienia i tą szklanką zgasił i żarzący się oàień, który się w piersiach moich przeciwko niemu tlił. Jego brat, pan Heliodor był szelmą, co się nie godzi; jego brat jest osłem i posłem, co się w gronie naszym częstokroć napotyka, ale jest przeciw według skąpej miary rozumu, jaką mu nieśmiertelni bogowie udzielili. Jednym słowem Tv;oje kaznodziejstwo skutkowało, ale teraz gorszy sęk dla Ciebie, Mówią, że tu jest czwarta córka owego Heliodora, czyli słonecznika Skórzewskiego, która także jest kulawa. Otóż Cesię prosiłem, żeby za mnie konkurowała u dwóch kulawych Działowskich, bo mówią że są bogate. Otóż ta trzecia ma także pieniądze i także jest kulawa. Miałabyś więc w postępowaniu twoim zawsze wyższość nad tymi trzema nowymi żonami moimi, z których by każda w innym kierunku kuląła. Ty byś między

nimi utrzymywała równowagę i zwierzchność, a dochody tych trzech « żon, tak jak Kbf to się zawsze dzieje w Twoimi, służyłyby do popierania pięknych z zacnych celów. Pomagajcie mi w tym kierunku choćby dla wynagrodzenia mnie za suche jarzyny, które Ci posyłam. Ściskam Cię serdecznie. T.Dz,

P.S. Cztery pudełka dziś odchodzą.

/k.760 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin, d. 23. 2. /18/60. London Hotel.

Moja Duazkol Bardzo dziś źle spałem. O 11-tej był u mnie pan %ciej. iliałem być na aesji, ale dotąd dla zmęczenia nie poszedłem, położyłem się, i dopiero teraz koło 3-ciej obudziłem się. Nic nie wi«ia o obrotach tego świata. Miałem zamiar i t«n jeszcze nie porzuciłem, napisania kilka słów w sprawie uzbrojenia. ^{iu}nie się. zdaje, że ai«j tu milczkiem gotują na wojnà. Na Twój list chciaieai Oi dać obszerną odpowiedź, ale jestem nadto zmęczony. Kontentujże aiy daiś tyrai kjlku słowami i bo jeszcze atrasani e ziewam i obiadu jeszcze nie jadłem, lubo późno; zresztą i t«go dzisiaj nie chcę. Wczoraj ryż gotowałem, był doskonały, zacząłem jeśo, ale prędko i do tego aiły ustały. Nadzwyczaj mało widuje, ludzi, ale i tych mi za wi«le. Ściskam Ci serdecznie,

T.Lz.

-762 /k.761 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

Belin, dn. 24. 2, /18/ÓO. Lendon Hotel

Moja Dusako! Dziękuję Ci za Twoją kaszę, która od wczoraj jest mi z poczty zameldowana, lubo jej jeszcze nie odebrałem. Poślę dziś po nią, ale nie wiem jaki użytek z niej zrobię, bo jestem dziwnym sposobem skolatany. Może tBx#K£ te* to po czyści pochodzi z tej długiej przerwy we śnie, jaką *mi* sprawiają parokeyzmy kaszlu. Byłem dziś na posiedzeniu izbowym, ale si\$ musiałem wynieść z powodu strasznego gorąca, a mnie chłód jest potrzebny. Dziś drugi raz po Twoim wyjeździe kazałem ognia zrobić. Nie chce rai się pisać ani ààMiix±xk czymkolwiek się zatrudniać. Jutro Ci przyślę kilkaset talarów za Twoje pieniądze, które snów zmieniłem przy lepszych kuraaoh. Przy owym pogorzelisku na mojej koaódee spaliła się recepta chlorku, a probuję go ssnou używać, ale proszę Cię, przyślij jni jutrzejazyi listem tę recepty chlorkową od pana dra Nieszczoty. Teraz 4–ta godzina, a ja podobno pójdę się położyć, bo mi się niezmiernie spać chce, a jaatera niezdolny do jakiejbądź roboty. Ściekam Oieę serdecznie, fwój lichy mqz.

P. S. iii e napisałem Ci podobno, że Grzecznarowiceowa umarła, lemu rok chciałem jej daC 1000 tal. kapitału za 120 tal. dochodu, który jej zawaae płaciłem. Ona chciała 2000 tal., a wynoezæ si«j na tamten świat, ochroniła audur mi i kapitał i procent* Ściskam Was wsaostkicli serdecznie.

Nota. bene, z teatrami i z balami bądźcie ostrożne. Jeżeli Wam zbywa na składkach, to tysiącom zbywa na pieniądzach i utrzymaniu; a takimi towarzyskimi balami wyciskać gronz a kieszeni biednej jakiej profesorzyny, jest to wyraźne okrucieństwo.

Pvząd teraz narzuca tak straszne podatki nowe, że będziemy sami

- na siebie musieli się składać. Zeganm Was.

/k.fcf 763–764 – list dyktowany Wiśniewskiemu/ dpisek własnoręczny/

Berlin, 24. 2. /18/60.

Moja Duozkol Musiałem się jakoś zaziębić prsy tej ogromnej różnicy temperatury w naszych paskudnych Izbach, a pod gołym niebem. Kaszel mi się straszliwie powiększył, bo się połączył z katarem* àie spałem dziś całej nocy, aopiero nad rankiem; jestem zupełnie ścięty. Obok recepty na chlorek, proszę Cię, przyślij mi także receptę na te proszki rozwalniające pana Nieszczoty. Ważyłem je dziś w nocy, dopiero późno w dzień mocno skutkowały, ale mi w tej chwili troszczkę lepiej, lubo 4–ta godzina, a obiadu nie myślę jeszcze jeść.

Piszę do pana Romanówskiego o jakieś manuskrypta, a Ciebie proszę o przysłanie mi iego pięknego egzemplarza Szydłowieokioh z malowanymi figurami, jest na półkach w salonie. Odebrałem Twoją kaszę, za którą Ci bardzo dziękuję. Wczoraj przysypałem jej troszkę do ryżu. Ale Cię teraz żegnam, bo nie jestem w sta* nie ani myśleć, ani dyktować. Powtarzam tylko, że te sztuki na wyciąganie pieniędzy od biedaków bardzo mi nie są aa rękę. ł–rosiłbym przynajmniej, żeby się te reprezentacje nie odbywały w *moim* domu. «‘éćcie sobie –àazar do tego, a ludzi nie zdzierajcie. Podziękuj pannie Radolińokiej za jej list, bo odpisać nie mogę ne żaden sposób. Załączał tu 300 tal. Bądź zdrowa.

T.Dz.

Je wais me coucheraamaai alnsi bonsin si oublie pas le Szydłowiecki et envoi moi une notice sur la maniere de faire le r i e. augras,

/k.765 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.m. i d. – Berlin 1860/

Moja Duszko! Przyjechałem niekoniecznie w dobrym stanie. W Krzyżu miałem napad dosyć gwałtowny, a drugi zajeżdżając do Berlina. Me byłem w stanie wynaleźć sobie dorożki, bo ani chodzić, ani oddychać nie mogłem; ale wziął mnie E sobą pan Żółtowski. Od Krzyża jechałem z panem Bnińskim i z jakimś Niemcem z pierwszej Izby* Tu znalazłem mój pokój dosyć dobrze urządony. Jest mi daleko przyjemniejszy od mego mieszkania na górze. Widziałem dziś moją Bonę, nb. Sforze Bonę* Jeszcze nie jest odbita, ale mi się zdaje woale piękna. Przynieśli mi także parę innych drzeworytów, tak iż Rey jeat już bardzo posunięty. Obiadałem za pomocą Twego Indyka i różnych przypraw, które winienem Twojej łasce, iia kolei w Berlinie potkałem panią Potulicką, ale łaisot ssaledwo mogłem do niej dwa słowa wymówić, bo się szkaradnie dusiłem. Zamierzam sobie ugotować piwko na kolację i błogosławił dawczynię wszystkich tych ziemskich darów. Dziś na wielkie szczęście dla mnie nie było posiedzenia, Ponawiam Ci moją prośbę o wyprawienie Cesi, muszą się jutro zapytać pani Potulickiej, czy ona może także nie jedzie do Paryża* Ściskam Was serdecznie, jutro Warn powiem może oo więcej, a teraz dobranoc. Napisz mi jak z Izi zębami.

Ds.

/k.766 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.m. i d. – Berlin 1860/

Moja Duszko! Nie wiem czy Twój talizman, bo ten niestety przerwał się i zginął, czy też Twoje błogosławieństwo, czy moja mądrość i przezorność, ale jednym słowem jestem bez porównania lepiej, jak przed moim wyjazdem. Wczoraj dobrze spałem, ale wstałem o wpół do szóstej. Dziś niesłychanym dla mnie zjawiskiem, po dwóch przerwach kilkuminutowych, spałem do 9-tej z rana. U 11-tej mieliśmy posiedzenie bez znaczenia dla sprawy polskiej. Nie widziałem nikogo, o rzeczach publicznych nie wiem, a o prywatnych to, że się omyliłem na kolorze jednego herbu, co mi nie mało ambarasu sprawia. Przynoszą mi tu sztychpły różne zaległości, a po części już i opłacone, co dla mnie jest niepospolitą wygodą. Miałem tu dziś kilku gości, których z mego sklepu hojnie częstowałem, co jednakże za sobą pociągnęło zupełne wypróżnienie onego. Teraz co się troszkę rozpatrzyłem i pokrzepiłem, zamyślam wziąć się na serio do dalszych prac moich. Na sejmie zostanę jednakże podobno z siedzeniem, ale bez głośno, bo coraz napotykają mnie przeszkody nawet do prostego mówienia.

Me napisaliście mi ani słowem ani o łosich rogach, ani o Roi de Poullaine, czy pan August wziął egzemplarz z sobą i czy by go w Warszawie wściubić nie można, bo się dowiedziałem, że Żupańskiemu nie jest na rękę. Zaklinam Cię, i pracuj nad szafami do Kórnik, bo stolarze nie mieliby co robić, i daj mi raport z tego rysunku. Jeżeli nie możesz poradzić sobie sama, to poślij powtórnie całe zadanie panu Cybulskiemu.

T. DE.

/k.767–768 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.*.i d. – Berlin 1860/

Moja DuzkoJ Jest mi niewypowiedzianie lepiej: spałem doskonale, ja sędzę, że to pochodzi od zmiany powietrem, bo tu jest tak ciepło, jak czasem koło ś-go Jana w Poznaniu. Byłem dziś w Izbie, z polskiej strony się tam nio nie działo, ale wkrótce podobno przyjdzie do gwałtownych zająć, a że jak mówiłem, duto mi lepiej, poszedłem oddawać wizyty. Byłem u pani Rembieliń–skiej, która tu była powołała siostrę swoją panią Potulicką, aby się z tiią widzieć zanim sama wyjedzie do Warszawy, co podobnej daiś wieczór ma nastąpić. Przyjechał tu także jeden z braoi tych pań, w oberży nie umiano mi powiedzieć który; dałem mój bilet, portier poszedł na górę, ale przyszedł z wiadomością, że nie ma państwa w domu, lubo jestem niemal pewien, Ae tam wszyscy byli razem, a z nimi jakaś księżna Ogińska. Zdaje się, że moje papiery nie stoją vysoko w tej rodzinie. Byłem i u paai Potulickiej, której także nie zastałem, bo jak wyżej mówiłem, była u siostry swojej.

Pomyliłem się co do kolor* herbu, który teraz ma być drukowany* Trzeba mi więc rznąć na nowo jeden kamyczek. Nic więcej Ci nie mogę donieść o tutejszych czynnościach, a tym bardziej o paryskich, bo paryżanie uciekają odemnie jak od ognia. Dewotki biorą mi za złe, Iż nie jestem przyjacielem światowej władzy duchownej, zwłaszcza kiedy ta węgielkami inkwizycji częstować nas zamierza. Byłem w wielkim kłopotcie o angielskie papiery, lubo oaych kradzież nikomu by aię nie przydała, ale jednak strach miałem, żeby ja ktoś choć na cygara nie był zagarnął. Za godzinę będzie Kółko, na które jadę. Ściskam Cię serdecznie, zbywa mi już na czasie.

T. liż. ,

/k.769 – list dyktowany Wiśniewskiemuà końcówka od słów: "Je te prie de prendre..." autograf/

/b.m. i d. – Berlin 1860/

Moja Duseko! W mojej szafie fig już nie było, ale dziś rano brieftraeger przyniósł mi figę od Ciebie, tj. żadnego listu, a liścinię od Cesi. Z tej liściny się dowiaduję, że o Maryni nic nie wie, że więc słowo jakie mi dała, że przyjeżdża zabrać Gęsi było tylko wypowiedziane dla lepszego oszukania mnie. Powtarzam Ci, że przyrzekłem, że Cesia pojedzie. Jeżeli mi od dziś za tydzień nie przyślesz Cesi, tak sam pojedę po nią. Zabiorę Ją z sobą, a tu ją oddam jakiej matronie, która ją dalej konwojowe będzie. Powtarzam, że ta sprawa zaczyna mię niecierpliwić. Ja myślę, że nie będziecie chcieli, żebym się do Baereneprunga udała* o dalszą pomoc. Proszę mi wyznaczyć akuraty termin, w którym się Cesi będę mógł spodziewać. Jak to już ustni* mówiłem, podróż 0«sl jest mi w tej chwili potrzebną. Chcesz mię zmusić abym po nią jechał, to pojedę; przyjadę do Poznania o 5-tej, a o 9-tej proszę żeby była gotowa do powrotu ze mną. –Bardzo bym rad, żebyś mnie uwolniła od tej peregrynacji, ale ją niezawodnie przedsięwzmem, jeżeli powtórzone prośby moje okażą się bezskuteczne.

Je te prie de prendre conseil chez tea confeseure dis leur que mei je fordonne et que j'ordonne a Cecile de hater son depart je t'avone que ma, potience est a bout, or je te supplie de nous epargner le scandale de l'intervention de l' autorite, je suis dana mon droit, et je Tous forceroj a Yous y soumettre, mais je Vous conjure de m'epargner une esclandre j'attendi une response.

Da.

/k.770 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

1

/b.m. i d. – Berlin

860/

Moja Duazko! w wielkiej wściekłości wczoraj d* Ciebie pisałem, bo po prostu sobie ze mnie drwicie z tą wyprawą Cesl* Jutro będę do Paryża telegrafował, żeby uzyskać stanowczą odpowiedź, a Ciebie proszę żebyś ten interes tak urządziła, żebym ja na niego nie chorował. Wielkiego interesu była tu dziś sesja z powodu spraw konstytucji heskiej. Następca tronu, ambasadorowie, ministrowie byli się zjechali tak, że w najstraszniejsz«j atmosferze siedzieliśmy kilka godzin. Trudno było oddychać. Koła Polskie postąpiło w tej sprawie w sposób najzacniejszy i najwłaściwszy; poleciło Żółtowskiemu oświadczenie, że jakkolwiek życzy utrzymania praw ludowych w księstwie hess/k©/ – Ka–sselakim, wszyscy Polacy wstrzymają się jednakże od głosowania i od debatów w sprawie dotyczącej się wyłącznie Rzeszy HiemieokieJ, do której W.Ks, Poznańskie nie należy.

Trudno ai tu z moją paszą, bo obrzydziłaś rai jeszcze bardziej tę niemiecką kuchnię Twoimi zaprawami. Dziś już nie mogę patrzeć na ich plugastwa. Bądźcie zdrowe, ale Cesia niech jedzie.)

Dz.

/k.771–772 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

1

/b.m. i d. r Berlin

860/

Moja Duszko! Odebrałam dziś rano list od Ciebie z twierdzeniem, żeś nie odebrała mojego. Z góry Ci powiem, że pisuję każdego dnia, więc każdego dnia możesz się upominać o list odemnie. Od nikogo się nie mogę doprosić wiadomości o tym, co się ma dziać z Gęsią, ani czy i kiedy wyjedzie. Dzisiejszy Twój list nie wspomina ani słowa o tym, lubo już po kilka razy pisałam, że właśnie ta sprawa najmocniej mnie obchodzi. Co się, tyczy Coptowskiego, piszę do Michała, Tobie powtarzam, że proszę, aby Ceptowski trzymał się rysunku jaki mu podałem, a rozmiar tak ułożył, żeby z każdej strony zostały trzy stopy wolne tak, aby tam zrobić można szlak według upodobania, skoro do tego będziesz miała czas i fantazję. Ale sprawa z szafami jest daleko ważniejsza* W Poznaniu nic nie zrobisz, zaklinam Cię żebyś jechała do Kórnik* Trzeba obejrzeć bramę dopóki jest rusztowanie i powiedzieć, czy tani co zmienić lub nie. Ale podział szaf jest nie mniej ważny, bo stolarze nie oają co robić, a mnie idzie o ostateczne uregulowanie mojej biblioteki. Proszę Cię więc, zajrzyj do Kórnik w poniedziałek, obejrzyj bramę. zajmij się rysunkiem. Jak powiedziałem, piszę do Michała, żeby Ceptowski powiedział, aby rysunek wykonał, t j. ten środkowy, a Tobie zostawił zupełnie próżne miejsce wokoło wszystkich ścian do robienia tak szerokiego szlaku jak go sobie upodoba* Ja Ci chcę zostawić trzy stopy z każdej strony.

Wiktuałów mi nie przysyłaj, bo nie warto poczty, ale tu moja kuchnia niekoniecznie fortunnie idzie. Wylewam, rozlewam, zapalam, a koniec końców prawie nic nie jem, bo nie mam co jeść, nie umiem sobie gotować, a fyś mi jeszcze bardziej obrzydziła tę paskudną kuchnię mojej oberży.

«

/k.772 c.d. /

Była tu dziś u mnie pani Markowska, ta sama, która Ciebie odwiedzała; chciała dać koncert, jakoś mnie za serce ujęła i dałem jej 10 tal. na rachunek jej biletów. Ale przy tej okazji przyszło do gawędy o położeniu jej męża i jakoś wymknęła mi się uwaga, że z powodu stosunków z władzą rosyjską dobra sława jej męża niemało ucierpiała między Polakami. Poruszona tym zarzutem w kilka godzin przyniosła mi korespondencję pana Findenburga z jej mężem, żądanie orderów moskiewskich dla pana Puttkammera, dla pana Hillera, tego co był marszałkiem sejmu, a to wszystko połączone z dowodami jak ci panowie prześladowali Polaków dla przysłużenia się Moskałom. Byłbym jej dał buzi, tym bardziej że nie brzydka, za szczerść z jaką mi te papiery powierzyła, ale się wstydzilem p. Wiśniewskiego, który właśnie był przytomny tej ostatniej wizycie.

A sprawie podatku dla wojska udecydowany jestem zabrać głos. Przyjdą tam solone rzeczy na stół. Nie mogąc sobie poradzić z rozlokowaniem moich gratów, kupiłem sobie staroświecki nocny stolik o 13 –o t u szufladach. Jest to rodzaj toalety, d osy ó brzydka co do formy* ale niewypowiedzianym sposobem wygodna. Jeden klucz zamyka wszystkie pudła tak, że mam prawie nadzieję, że mi t«ś toaletkę ukradniesz.

Bądźcie zdrowe, niech Gęsia wyjeżdża, ale Ty bądź" koniecznie mriBTnfltrui; wpród w Kórniku i uczyn' zadosyó tej usilnej

prośbie mojej* Ściskam was serdecznie.

Dz»

Wiśniewskiemu/ 860/

/b.ni. i d. – Berlin

Moja Duszko! Odebrałem dziś rano Twój list i pomyślałem sobie, że to dla Ciebie, jak i względem mnie Jest rzeczą bardzo użyteczną pisać injurie na to, aby otrzymać pożądaną odpowiedź. Po dziś dzień wszystkie «oje listy zbywałaś ?oeyàona stylem; raz – boś panny odprowadzała, drugi raz – boś panny przyjmowała, trzeci raz – boś panny wyprawiać ni* chciała, i dopiero jak Ci napisałeś, żeś taka, saka i owaka, otrzymałem cztery strony dosyć zbite bardzo długiego listu* Pomyśl wie,c sobie każdego poranka kiedy z łóżka wstajesz, każdego wieczora kiedy się do łóżka kładziesz, że mam Cię za taką, saka i owaką; wtencaaa Ciebie opanuje szlachetny zapach usprawiedliwienia się,, a ja otrzymam list, choć przynajmniej e połowę, tak długi jak te, które odbierałem aa czasów pierwszego Aleksandra, nota bene, nie Macedońskiego, kiedy anie moja żona jeszcze kochała. Ja eia tylkc proszę o w/raźne oświadczenie **adzi, że ona mnie zwalnia od mego uroczystego przyrzeczenia przesłania jej Cesi, przyrzeczenie, za które iilte dziękowała w tak rozczulająoyeh słowach. Ja nie mogę zjoieae tej myśli i pozoru, jako bym ja jej odnawiał ‘rzecz przyrzeczoną jej uroczyście i za którą mi tak aerdeczaie podziękowała.

Po tym wstępie powiem Ci, że dziś odpisałem obszerny list do Morgensterna dociągającego aię ode mnie pożyczki kilkuset talarów. Powiedziałem mu, że mamy* więcej wypowiedzianego kapitału, :ui:i gotowych pieniędzy w kieszeni, że się więc w tak anacne poiycski wdawać nie mogę. &uszà Ci przy tym powiedzieć, że ja nigdy nie byłem zadowolony Morgensterna żywotem. Przed kilku laty wcliuazę elo Jego sklepu o godzinie około 2–giej i v/itifià jego i zsiia. jago żonà wystrojonych w najdziwniejsze barwy. Ori sam okryty wstęgami wynosił się ze sklepu, żeby pójść na posiedzenie farmazeńskie. Ja dalibóg, nie jestem przeciwni–

/k.774 c,d./

kiem Tarmazonów mimo wszystkich klątw Kościoła. Mój ojciec był wysokim urzędnikiem w tym zgromadzeniu i uroczyście anie zapewniał, że tylko dobroczynne dążności są celera tego sgroaa–asenia, którego najwyższym przełożonym był książę Cambaceres, w/lelki/kanclerz państwa francuskiego; ale sądziłem, że przy* stojniej by było dla pana Morgensterna, żeby pilnował sklepu swojego, jak żeby ten zamyka* dla jakiehsis posiedzeń farmaaoń–3kich czyli wolnomularskich. Zresztą Ty wiesz jalti ja aam pociąg i do wolności, i do mularzy, więc nie jestem nieprzyjaciele* tego towarzystwa, ale raczej zaniedbania obowiązków handlowych przez pana Morgensterna. Pisałeś do niego, że nie nam pieniędzy, żeby Był u Ciebie i żeby sià Ciebie zapytał, czyś 8Jy lepiej npooażona jak ja* Według mego przekonania nie warto rohió wyjątku dla pana Morgensterna.

Kadawycsaj sià cieszy ffiojej toaletce, szuflady mam pełne. Z r, dr o wiem moim nieporównanie lepiej i przecież dmiś odebitałe* wizytà lwuJey znajoaej, pani Kowalakiej, która mi przyrzeka, że mnie popasać bidzie, co joet dla mnie bardzo poeleazajęą wiadomością, bo jestem w położeniu owego Tantała otoczonego wszelkimi łakotkaiaai, jednakże tak, ae tych w gąbę włożyć nie x<5gł. Ten list dojaaie @i\$ w poniedziałek rano*

Per omnas Te Deos oro. Ty jako zaprzyjaźniona z zakrytiaznadz powinnaś zrozumieć te ałowa; one sià znaczą, że Oi\$ aplikuję, abyś jechała do Kórnik, 2ebyB mi urobiła raport z brany» żebyś układy względam 3stu5caterii, nota bene w pokoju przy stolarzach uregulowała według Twojej aysli. Ja bardzo dbam o rysunek dany Geptu alcieiau, ale powtarzam, aalak uakubacznij według Twego adania. iliaa wyjodziasi; do Kórnik, napiaa mi że jedziesz, a z Kórnik wieczorną pocztą ?jałącz choó kilka ałów tye«ąoy<jh

bramy. Jest to po większej caàsoi Twoje dzieło, staraj się,

/k.774v c,d,/

abyś się nie musiała aromac są takowe. Gdyby Ci to miało sprawić wielką prayjemność, to juś nareszcie utop Gęsię i nie posyłaj jej do i aryaa. Bądź zdrowa, ale jeda, jeda i jedź*

/k.775 – ŁadŁ początek dyktowany A. Dudrakowi, od słów: "Soi-
skam Ci\$ serdecznie" – autograf/

/b.m. i d. – Berlin 1860/

Moja iJuszkol JJudrak chciałby wyryć na drzewie herb Ostrów*
ekich. Niesiecie! wspomina o kilkunastu familiach iaienia Ostrów* skieh o
bardzo rueaiaitych herbach. Dowiedz eię u panny Ostrowskiej, jaki jest jej
herb,/nb. ja tylko potrzebuję na«wy herbu, wzory mam pod ręką/ a ja tu
podaje Itadrakowi. Ściskam Mn Cle. serdecznie.

Je auia devanu amoui–eux d'un depute, p r Stre catholique de –
Berg, houmae d'une admirable eloquence, Morawski »e dit quo a on
sermon a l'eglise catholique de Berlin, est rogado c one ce que l'on a dit
de plus parfait dans oette cherOi 11 ost contraire comae moi n l'autorite
secullere du papa, *t dit comae moi, que la papę lui m\$iae, ni aucun mortel
nàlo droit da degrader 1« yicaire du Ghrist au rang d'un ohef do sbiras, et
d'un allia de l'Autriche /entre pai–entliaiae, . Zmiłuj aię i jediš do
Kórniku.

/k.776–777 – Liat dyktowany Wiśniewskiemu/

1

/b.in. i d. – Berlin

060/

Moja xto3z.ii.ol Robitj sobie arogie narzuty, że Cię prosiłeś abyś jechała do Kórnik* Daj taj podróży pokój, dopdkąd nie będziesz zdrowy jak ryba , nota bene w wodzie, Bardaoś aądraa zrobiła, żeś panu Cybulalcjemu dała do rozwiązania ten trudny problem szaf. Mech on sobie radzi, przydają tam gdzie wypadnie, listjry ornamentowane, byleby w stylu mauretańskim. Go do bramy, mogłabyś tam Jasia i Ceeię wyprawić; eądaę, że się, musisa ago–daic na mój projekt zostawienia szlaku zupełnie do fwojej dya–pozycji, ale środkową caęse niech Ceptoweki na gwałt wykonywa. Mocno jestem obrażony Twoim oświadczeniem, że nie choeaa •! kraść mojej szafki. Powiadam Ci, że nie jest ładna, ale cnota w niej góruje; Twoje wiąc lekceważenie mojej seafki adaje adt się uraaą prawdaiwej onjbty*

Michał mi pisze, że Żyd cha* przedąc swój dom, ale unie tara* już tylko opanowała pokusa tych dwóch domów przy v**rym eanym kościele, bo te mają obszerny ogród, który byśnry połącayli a naszym, a l’y byś miała furtkę czy do kościoła, cay do Slóatr mieszkających przy samym kościele. Pisałem do Michała żeby ale, go zapytać, czy by ta Selfertka nie zamieniła swego doara na doa żydowskiego doktora. Frosąę Cię bardzo, żebyś pisała do **a4ai tak, aby ta mi przysłała rozgrzeszenie za niedotrzymane słowo w wyprawieniu do niej Cesi. Czemuż nie każesz sobia a Kórnika sprowadzić konie i karetą. Mogłabyś ich użyć jako tako,nawet w przypadku, kiedy by Ci reumatyzm dokuczał. Zresatą saanuj się, bo ja potrzebują i żony,i doktorki, i kucharki, l mularki, •stukatsilif , stolarki, aztyoharki, malarki i etc.eto., 00 wszystko tymczasem skoncentrowane \$BJdE w Twojej osobia.

/k.777 c.d./

Hapisz »i zaraz, coś postanowiła względem podróży i co Oybulski zrobił, bo nie wita już jaką dyspozycję dać atolaraom.

Piszę dziś do pana Romanowskiego z zapytaniem, czy mała książeczka 4 , w starożytną białą dykturę oprawiona, nie została się w Pognaniu. Są przy niej dwie małe klamerki. Ha pierwszej stronie drzeworyt Jtfcopa, a potem jago bajki} dalej Hetman Paprockiego, a nareszcie owa Gryzelda, która się zawsze e mężem gryzie i wszystko na opak stroi. *Ta.* książka jest mi tu bardzo potrzebna. Ściskam Was najserdeczniej*

De.

/k.778 – list dyktowany Wiśniewskiemu/

1

/b.m. i d, – Berlin

860/

Mo.ia Duszko! Odebrałem Twój list z Komika i choć Ty powiadali,

żeś potkała pocztę z Kórniką jadącą, więc żeś później pisała, doszedł mi Twój list w oznaczonym czasie. Że brama od dwie szychty jest za wysoka, to jest wyraźnie Twoja wina, bo było Ci być w Kórniku podczas rozpoczętej, a nie po ukończonej robocie. Teraz co do sufitów. Masz najzupełniejszą rację, że byłoby szaleństwem robić nowe modele, kiedy nie można rozpoznać różnicy między jednym i drugim sufitem. Piszą wprost do Michała, a Tobie załączam kopię tego, co do niego piszą. Bardzo Ci dziękuję za Twoją wyprawę do Kórnik, a jednak gryzie mnie, że o nią prosiłem właśnie w chwili, kiedy Twoje zdrowie ale odpowiadało żądanej od Ciebie posłudze. Miałem jeszcze tysiące rzeczy do napisania Tobie, ale tu w tej chwili jakiś yoomte Louis de Yllermont przysłany tu od Twego brata w tym sławnym interesie urzędnika towarzystwa kapitalistów do zaciągania pożyczek dla księstwa, zmuszony więc jestem objechać wszystkich naszych kolegów i prosić ich, żeby mi wyznaczili audiencję na jutro, więc kończę mój list, bo nie mam czasu dalej pisać»
Ściskam Cię serdecznie. T.De.

Załączam list do Michała, wypraw z komentarzem, jaki uznasz za stosowny.

/k.779–780 autograf/

/b,m, i d. – na pieczęci!Berlin 24 stycznia 186(

Pani Mamo, Przyjaciółko panny Radolińskiej! Obudziłem się dziś około 7-mej, wypawszy się jak od roku mi się nie zdarzyło i jak leśne słowiki, jak zakonne mnichy, powitałem wschodzące zimowe słońce śpiewami moimi. Treść tych pieni ułożonych w kształcie litanii, zawiera wykład wszystkich Twoich przydomków i rejestr Twoich niecnot, które rano i wieczór komunikuję zdumiałym murom mego pokoju, a to według wszystkich nut chorału, pomijając radę owego muzyka, Maderaai–selle restez en la, uważam bowiem taką agitację jako pożyteczną pierś** słom, a miłą sercu. Masz więc dowód, że przy pracy mojej około naprawy rzeczypospolitej nie zapomnę nigdy, żeś ty taka, saka l owaka* Teraz Ci powiem przyczyny mego szalonego dobrego humoru. Wczoraj około 8 wieczór, z łaski najprzód Pana Boga, a potem Kółka Polskiego, postanowiono abym zamienił liche srebro, jakim służyć mogłem, na szczere złoto, to jest żeby, według arabskiego tego pojęcia, milczał a nie mówił. Z największą radością powitałem więc cud spadających kajdan z nóg moich. I zacząłem się przypatrywać bardzo ładnej szafce, którą kupłem na tymczasowe schowanie podręcznych książek i uśmiecham się w słodkim przeczuciu losów, jakie tę szafkę czekają, kiedy jej polerowane łono obejmie w Kórniku koszule i kalesoniki Twojej przyjaciółki, i te zastąpią brednie Platona i Pindara. O szczęśliwa szafko, skakaj z radości jak pagórki nad brzegami Hebronu, bo duchowne skarby, jakie zamykać będziesz, spluczą jakby lustralną wodą z twego palisandrowego oblicza i wnętrza szpetny zakał pogańskich słów i myśli, a wtenczas sprośny filistyn uciekać będzie od dotknięcia tej archy domowego przymierza. To napisawszy, pożyję śniadanie i pójdę do prześwietnej Izby zasiąść milkli wie miejsce moje.

Mamo, la farce a eto moins agreable que je ne pensals. Cieszkow–skl turmente de la rage de parler c*est precipiti a la tribuno pour dire pen de chose, pour parler mai a propos tout en me fesant a moi, qui etoil present des compliment qui me mettoient en vue comme

/k.781–782 list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin dn.24. 4. /8/60/ Łondon HStel

Jtoja Duszkol Niezmiernie mi Kał, że tak bardzo nagliłem Twoją podróż do Kórnik, bo ani mi się nie śniło, że masz reumatyzm jakiś w głowie, a jednak powiniento był wiedzieć, że kobiety naj<–szanowniejsze mają zawsze coś złego w głowie. Odebrałem list od Susi i dwa listy z Polski. Jeden z nich jest dla mnie bardao ważny, tyczy się tego pałasza. Gotowi mi kazać zapłacić za niego 1000 tal. jak go nie odeślę, a przecież go musze, wprzód widzieć. Przyślijcie* mi go odwrotną pocztą, a ja go stąd odeślę wprost do Warszawy. Chybybyia był szalony, gdybym miał dać 1000 tal. za pałasz, ale zwrócić go trzeba.

Proszę Già bardzo, napisz mi detale o bramie i powiedz czy stolarze dobrze zrozumieli Twoje instrukcje. Bądź także w tej komorze, gdzie kazałem zrobić przyrządzenia mahoniowe.

Dobrze się stało dla interesów Adasia i Izy, że Pan Bóg wziął 1 do swojej chwały ks/ię9cia Konstantego, który od dawna przestał być być człowiekiem użytecznym. Chciałbym tylko, żeby rai Pan. Bóg tego samego figla iiii wypłatał, dopókad jeazoze mogę być użytecznym** Twoja Gospodyni, którą ty bierzmowałaś imieniem kowalska, a która się zowie Kuach czy Kusi, była dziś także u mnie, ale przyszła do mnie o 3–ciej, jednakże nie ze strawą jaką, ale tylko ze słowem. Dewotki powiadają, że słowo jest pokarmem, ale ja słowa tylko po pieczystym cenię. Tymczasem mi powiedziała, jak tyś to uczy niła w roku przeszłym, żebym tylko kilka tygodni poczekał, a potem becie miał co jeść. Ale co gorzej, że tak nazwana Kowalska w życiu swoim nie widziała tatarozanej kaszy, bo jak ją prosiłem żeby mi dziś ugotowała tej kaszy, tak ona mi ugotowała **jakąś** kaszę bardzo podobną do proszku do zębów. Proszę Cię, napisz zd, co bym ja mógł przywieść czy przysłać Musi, Ona do mnie pisu*je i bardzo jest na mnie **łaskawa**, obciałbym jej się jakoś **wywdzięczyó**. Wymyśl mi jakiś sposób i jakiś przedmiot* Ściska* Cię **serdecznie***

—•*

._

Bz.

/k*783 list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin dn. 27 • 4. /18/60

Moja Duszkot Wczoraj jakie francuski Yicomàe zamiesekały w Belgii
 praywiółał mi listy od Swego brata władysia. Ten list był piaaity w mniemaniu*
 że Ty tu u nas jeateś, dla nas obydwóch, x praypiakiea dla JLoła –kolskiego.
 List złożyłem w Kole, a ten, **który** do nas był pisany, gdzieś się podział. Będę
 go szukał, ale znaleźć go ni* mogę. Treść jeet ta, jeżeli jest prawdziwa, że wola,
 &ebyście przyjechali dopiero p© połogu Jadzi, Ja dziś do nich pisałam, że moja
 rada iest, żeby ord sami tu przyjechali aa tę wyprawą i śefey prsea całe lato tu
 mieszkali * * tej chwili nie mam przyto«no<ei, że"oy o czyia pisać, bo tak mi
 się namnożyłby interesa, listy i sprawy, że na àaden eposób rady uobie dać nie
 mog«|. Ściskam Cię serdecKni*.

Dz.

/k.734 list dyktowany Wiśniewskiemu, koniec od słów" Ścisła*
własnoręcznie/

/b.m. i d. – Berlin 1860/

Moja Duszko! Dziękuję. 01 aa l'wój list, ale jestem erodee obrażony, że Twój sekretarz jest niepamiętny na powtórzone noje oświadczenia, że ja koniecznie wymagam po nim, żeby ile rasy do mnie pisze, zaważę załączał ni o pokłony i ukłony, które są greckich heretyków lormy nabożeństwa /co jednak nie przeszkadza pannie Radolińskiej adorować ranie/, ale ja koniecznie od niej wymagam to osculum pacis, które osnaczało stosunki prawowiernych pierwszych chrześcijan. Pisałem Ci już podobno, że Villeraont jest szalawila, Chce, żebyśoy kupowali jego papiery, a dopiero to kupno ma nas zbogacic.

Ta brama aunie niepokoi. Do projektów moich należy rozrzucenie kiedyś całego doau Michała i przeniesienie go frłmtem do łąk. Pisał Michał do mnie, że Żyd aa ochotę przedać swój dom, a prsy–enaia Ci się,, że po długich rozmyślaniach zdaje mi się, że tam postawiły doa dla Sióstr. %łby do Ciebie o dla nich dogodniejaay, bo by one były Ci po drodze, a nie na drodze. Pomyśl c tym. Jestem tu bardzo zajęty różnymi kłofjotami, nie mam CK?BU więcej pisać, a nie odebralea odpisu od Władysia co do moich propoeycji.

Sciskara Cię serdecznie, a buzię zasyłam Twerau sekretarzowi, bo ja jestem prawym chrześcijaminea i czynię drugira, co bym chciał aby mnie czyniono.

T.Dz.

/k.875 autograf// <

/

/b.m. i d. – Berlin 1860/

•• •,-//

Moja Duazko! Zmiłuj się, nie pożyczaj nie Morgcnsternowi, niezawodnie by waaystko diabli wzięli. Ticoiate dc Yilermont jest gałgan, który tylko chce, żeby Polacy wsieli akoje belgijakio, aby onych kurs podnieśd. Mojt pierwsze wrażenie byłe, że to seelma. Me byiea na konferencji, ale wszyscy uczestnicy on»j asgadzają się ze m»ą w ocenieniu tego jegomości.

Poseł duński pisał do mnie, przysłał mi papiery i może potrafię, sparaliżować bardzo nierozważne tendencje lółka. Jest mi nieporównanie lepiej co do zdrowia. Twoja Kowalaka gada mi bardzo piękne rzeczy, ale mnie bardzo zaniedbywaną, nic ni« przygotowuje i nawet już nie umywa. Ściskam Cię, Przyszło ai aa imyśl przesłać Ci te parę ełów ranną pocztą, Jak by to było **dobrif**, gdyby Jadzia przyjechała. Pisz także do niej.

/k.786–787 początek autograf, od słów:"*. , i zrobię jak polecisz¹¹
dyktowano Wiśniewskiemu/

/b.m. i d. – Berlin 1860/

Moja Mamo! 2 niewypowiedzianą radością odebrało* dziś Twój list i kilka, innych. Całą noc byłem przepędził w prawdziwych mękach, nabyłem, jak ^o\$–\$ zdaje, febry kataralnej, co dla śmiertelnych w ogóle jest małą chorobą, ale u mnie powiększa ona tak kaszel i plucie, że nareszcie już nie starczy czasu nie tylko do spania, ale i do oddychania. Miałem też noc prawdziwie strąsną, używałem całej mojej baterii aptekarskiej, nareszcie i panny Radolińskiej cygarów "cela m^la embeti, mais pas queri^{tt}". W tej chwili mi trochę lepiej. A za moim pójdę spać nim pan Wiśniewski przyjdzie, więc parę słów sam napiszę.

O chloroformie nie wiedziałem że jest, ale go wynalazło* i zrobię jak polecisz, a p. Wiśniewski wyjdzie na dypensatora aptecznego. Wolniaka sprawa była tylko skutkiem mego zapozwania go o zniszczenie tomów Soaicianów. Mam nadzieję, że Pepińkiemu dacie dostateczne instrukcje co do szaf. Mówi o tej obawie gorąca i w samej rzeczy jest ono rai nieznośne, przy terażniejszym stanie głowy mojej wolałbym na zimnie na dworze leżeć, jak tt maie w ciepłym pokoju. Ja pojmuję, że to mi nawet szkodzić może z pewnych względów, bo kiedy większą część nocy siedzę na łóżku, to ni czasem w uda robi się zimno, a jednakże nie nogę znieśó ciepła* Głowę mam chłodną, a nawet prawie zimną, ale wewnątrz łba coś ni się maści i arzy. Jestem przy tym niezmiernie osłabiony, alt jak mówię, daiś ini jednak, czy przynajmniej o tej chwili troszeomkę lepiej. Zjadłem tuzin ostryg i *tsot* trochę Twojej kaszy na obiad, ale niczego mi się nie cac«. Od wina i od kawy tam wstręt. Wziąłem się J*X±HX też daiś jui do trzeciego słoiku pomaraAoł, ale w tym postrsegleia pleśń na wierzchu, a słoik zawiązany białą rękawiczką balową, zapewne panny Radclińskiej. Jest to daleko

/k.788–789 list dyktowany Wiśniewskiemu/ ‘

/b.m. i d. – Berlin 1860/

Moja Duszko! Posyłam Ci na ręce Gęsi list Jadzi i Twego brata, przekonasz się, z tego listu, że to wszystko były Jadzi skrupuły, że ja ud. ałe» słuszność twierdząc, że przyjazd CJesi jest in bardzo pożądanym. Dziś odpisuję tfladysiowi, że Ci posyłam ten list i że nareszcie teraz go może zrozumiesz.

Zrobiłaś mi wielką psotę nie przestrzegając mnie, że Fuglńskie–nu posyłasz 25 tal. On pisał do mnie, więc kazałem aro z kasy 20 tal. wypłacić, lubo mam tu dowody, że jest szelma. I ty i ja, jeżeli będziem szelmoai płacili po 50 tal. za szelmostw, do czegoż uczciwi ludzie nie będą mieli prawa. Piszę natychmiast do Kronhelma, żeby nie wypłacał mojej asygnaćji, boć nie mogłem przypuścić, że Ty bez najmniejszego zawiadomienia u mnie będziesz ze swojej strony moim oficjalistom robiła graciej zmiłuj się, w każdym takim into* resie napisz mi zawsze wprzód tak, abyśmy jednomyślnie działali. Napastuje mnie tu na nowoyr Morgenstern, żądam od Ciebie jak najwyraźniej, żebyś Morgensternowi nie pożycziała. Czekają nas ogromne wypłaty i ja sam wplatałem się w wielkie drukarskie nakłady. Ja kslężnie Kamili nie mogłem pożyczyć, a mam Morgensternowi pożyczać? Głupstwo zrobiłem, że dałem mu list, który jakoś do asygnaćji na Ciebie jest podobien, ale dla wielorakich powodów prosię Cię, żebyś się w tę sprawę wcale nie wdawała. Doszły mnie rftżme, nit* koniecznie ładne sprawy, i że my się opieką pana Morgensterna n* żaden sposób trudnić nie możemy* Pisałem już podobno do Ciebie, że interes z belgijskim wicehrabią wcale się nie udał. Zmartwi to bardzo Władysia, a nam w kraju biedy narobi* Cała dążność tych ichmośoiów jest ta, żebyśmy papiery belgijskie kupowali i dopiero by te papiery lokował! na hipotece. Jest to wszystko barda o zawikłana, i jak ja rzecz uważam, nawet kręta sprawa*

/k.789 e,d,/

Gieszkowski był woale niezadowolony, a Ohłapowski bardzo mało zadowolony. Ja tylko parę sidw napisze, do Horgensterna, w którym mu po prostu powiem, co jest prawda, że musiałem odmówić pożyczki najlepszym prsyjjaoiłoa moia. Prayelał ml jakiś weksel do akceptowania, ale byłby to pierwszy, który bym od 20 lat podpisywał. Mamy i mieć będzieaay ogroiane wydatki, ja bya chciał ga życia mego dom i pozycją Sióstr w Kórniku ustanowić. Pisał do mnie Michał, że Żyd podobno decyduje się na preedanie swego domu naprzeciwko pałacu, właśnie tam, gdzie już dawniej chciałem Siostry ulokować.

Me napisałaś rai nic o herbie panny Ostrowskiej, osy raczej tych Ostrowskich, ktpray Dudraka tu wyprawili. Moja głowa jest jak pudło, rady sobie nie wiea z tym wszystkie, czego aa wszystkie strony po stnie się domagają. Dziś już więcej nic nie pisze., bo jestem za głupi. Ty o swojej nodze przysyłaj mi codzienne biuletyny. Ja bya Ci stąd mógł posłać galwanizowane płótna, łańcuchy, etc,etc.; jest to zupełnie niezaprzeczoną rzeczą, że one częstokroć nadzwyczaj pomagają. Tylko mi powiedz co.

Wyjazd Izy wprawia omie w niesłychany smutek, rozmyśliwam nad tya, czy aam zażądać urlopu żeby ją aby uściskać. Powiedz aię wyraźnie od niej, kiedy ona przyjedzie odwiedzić czy odwieźć Anieleie.. Dla księżniczki Anieli szykują tu bardzo ładny podarwhek, Ohcę jej kazać zrobić w Kórniku szkatułkę, na której wierzchu będą prze* śliczne medale całej rodziny Bogusława Radziwiłła. Kąsałem 6 ta kich sztuk przygotować, z których jedną daa Anielci, drugą Izi, dla której z Radziwiłłowych, bo cała ta rzeoz może tylko mieć Interes dla osób spokrewnionych z Radziwiłłami* Ściskam Cię, serdecznie,

T.Dz,

/k.790–791/ list dyktowany Wiśniowskioau/

/b.m. i d. – Berlin ¹⁸⁶?/ Moja DuszkoJ Pisziesz mi o broszurze, która tu wyszła* a która

• ‘ f : ‘ –

redakcję mnie przypisują. Otóż Gi powiem, że tej broszury ani aie pisałem, ani nawet nie czytałem. Jeżeli się tam znajdują historyczne przytoczenia, nie zaprzeczam, że te mogą pochodzic z BOjej biblioteki, bo niejednemu udzielałem i rozpraw, i książek, są użytek jednakże takowych nie mogę być odpowiedzialny*.

Jutro aa być w Izbie dyskusja o sprawie holsztyńskiej, jestea

/

zupełnie innego zdania, jak ci panowie z Koła Polskiege. W re»–paczy wyszedłem z Kółka i pojechałem do ministra duńskiego, który jednakże miał wiele uxx siebie gości, ja zaś u niego nawet aelde–wać.’ się nie mogteffl, bo miałem tylko na sobie kurtkę i paltot* Otóż dziś ten minister był u mnie. Rozprawialiśmy z godzinę ;* jest ważną rzeczą, żeby ci panowie nie wdawali się w rzeez, której nie znają. Czy ich przekonam, czy nie, o tym niestety ale aie wiea.

/

‘

...

Pisałem d® Kórnika żeby szaf nie rozszerzali, to rozszerzenie przystosujà tylko do nowych szaf. Mam dziś łeb bardzo zajęty, a między innymi kłopcze mnie maksyma, którą’ w piśmie francuakia z XTII wieku wyczytałem, a która jest dotkliwya dla aule zarzutem moich stałych i serdecznych uczuć dla Ciebie. Powiada autor, że człowiek stały w uczuciach swoich dla płci żeńskiej, jest podobiem l do skąpca i kapitalisty, który by nie dopuszczał cyrkulacji tego j kapitału, że zaś zacne uczucia powinny ogarniać całe towarzystwo, j że więc trzeba całą płć waszą kochać, spiesząc się jak najbar– j dziej od jednej do drugiej, tak, aby jak największa ilość białych l głów mogła korzystać z tych błogich skłonności serca naszego, J co jednak nie przeszkadza do prośby, abys mi co dzioń o Twej , l

nodze dawała obszoraie wiadomości. Ściskam Cię serdecznie. % l

f.Dz. l

P.S. Pisała do tfladyeia prosząc go, żeby B całą dzieciarnią

1

przyjechał 4o mac aa połóg Jadzi. 1

1

/k.792–793 Ust dyktowany Wiśniewskioau/

t /b.p. i d. * Berlin maj? 186t/ Moja –Dusako! Posyłam Ci jakieś tasiemki do zawiązania głowy razem z szczętkami. Chciałem Ci posłać i czepek, ale ten dopiero jutro aa południe skończonym będzie; oddań więc go aa jutrzejszą

• – !’ ‘

pocztę. ;

* *• ‘

v

W sprawie holsztyńskiej dziś przemawiał Bcntkowski, po massyeb.

l • ‘ .

konferencjach, e dońskim ministrem, który był przytomny aa sesji» Bcntkowski mówił bardzo dobrze; z niesłychaną impertynencją odpowiedział mu minister nr. Schwerin. Z tymi ludźmi trzeba ale. tylko w pyski bić, kiedy nie ma armat aby do nich strzelać, ale to jest niemiła broń. Schwerin zaczął od tego, że nie aa porównania między Holsztynem, a –raczej Szlezwigiem i –Ks. Poznańska, że w Sczlezwigu Kicacy domagają się o swoją narodowość, a w Poznańskiem szlachcic polski prosi regenta o zmienienie nazwy avoj«j dziedzicznej siedziby; a że z porządku zapisu nie można było ministrowi wprost odpowiedzieć, nikt nie potrafił odedrzeó «d nas tak hańbiącego zarzutu. Ja myślę, że p. Badolimski pried

• t

Bogiem będzie odpowiedzialny za niesławę, którą na mas ściągaął. Proszę Cię bardzo, żebyś tę przepaskę przez cały dzień i ju–

\

trzejszą noc nosiła na głowie. Pojutrze rano odbierzeas czepek. Mię mam listu z Kórnika, więc nie mogę powiedzieć, csego \%om sobie tam życzył* Biech Gęsia napisze do Michała, że gdyby co do drugiego dachu nad wieżą pan Cybulski był potrzebny, aby go zawczasu tam zaprosić* bo może by był potrzebny i eo do podciałrt konsoli, i co do alokowania owych trzech wieżyczek aa trzy punkta kardynałne świata. Załączam tu notatkę dla pana Cybulski eg o, co do sposobu, jak bym chciał, żeby ciach na wieży był

zrobiony. Ale teraz «anosc\$ do Ciebie bardzo ważną i mnie mocno interesującą prośbę. Ja się zowie Adamem i wiem, że pierwszy z ludzi, który także aię nazywał Adam, nie miał koscmli.

/k.793 c.d./

Ale świat teras tak jest przewretay, iż figowe liście nie **wystarcza i** koniecznie domagają aię po ludziach koszuli. Otóż ja nie BAB koszuli.– Kupiłaś mi jakąś aa model, ale tą potem zabraliście do Poznania i dziś już nie mam ani modelu, ani jego kopii. Wciąłem

¹ / –

dziś do Izby moją jedynaczkę białą koszulę, ale pokazuje– się,

‘

x

że i w mankiecie tejże jest wypalona ogromna dziura* Hie mam czym ją załatać, lubo dziś całą godzinę strawiłem *ma.* krawiectwie, a tylko ten był rezultat tej pracy, że nie miałem czasu sobie jajka ubić i piwka ugotować. Je fembrasse.

– . .

Dz.

/k.794 Ust dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.a. i d. – Berlin maj 1860/

Moja Duszka! Dziś maay sesję o pierwszej, nie wi«m kiedy wrócę do domu, wi<gc piszę do Ciebie kilka słów* Znowu mi doao–siez o indyku, poodae prośby aojej, żeby go nie przysyłać, i zne–wu przychodzi on na niedzielę, kiedy żadnej paczki z poczty nie wydają* Indyk przysłany mi w przeszłą niedzielę odebrałem we wtorek, a wyglądał jak ścierw, tak, iż go musialea kazać wyrzucić, Teraz przy tym ciepłe będzie jeszcze gorzej. Powtarzam moją prośbę, aby mi mięsa nie przysyłać.

Dzień naszego wyjazdu jeszcze nie jest stanowczo udecydowaoy. Doniosą Ci o tym. Przysłałaś mi tak strasznie podarte koszule,

\

że ani jednej nie mogà użyć między ludźmi. Kołnierze, rękawy, wszystko obszarpane, jak u ostatniego łajdaka. liie aa jednego obrábka całego. Proszę Cię, powiedz pannie Dobrowolakiej, że proszę o troszkę więcej względów dla mnie. Ściskam Cię serdecznie.

T.D*.

/k.795 liat dyktowany ViŚBi«waki«au/

/b.m. i d., Berlin »aj? 1860/

..?•(•»»»

Moja duszko! Cieszy się niewypowiedzianie, że mi przysłano dla Ciebie czepek galwanizowany. Zaklinam Cię, żebyś go wzięła aa głowę zaraz po odebraniu onego. Trzymaj go cały dzień, a potem i całą noc, a przywiąż go pod brodą tym paskiem, jaki Ci wczoraj posłałem.

Piszę do Kórnik, bo momo tego co mówisz, Pepiński mnio nie rozumie. Ja bynajmniej nie chcę odmianiać tej części szaf, która jest przy drzwiach od wejścia, tylko te, które stoją naprzeciwko filarów i naprzeciwko długiej sali. Piszę do Michała w tej sprawie.

Dziś jestem strasznym sposobem zmęczony. Byłem w Izbie, gdzie te ustawiczne szarpaniny co do pozycji polskiej względem Niemców; przychodzi do osobistości, do impertynencji, ja się c Izby wyniosłem w czasie mowy Morawskiego, bo już nie mogłem znieść ani zaczepki, ani obrony. Ale zresztą nie jest mi dobrze, choć niby jako tako i śpię. Co mi dokuczy, to jest ten brak zupełny jakiego bądź porządku w jedzeniu. Teraz jest godzina 4-ta, a w przeciągu całego dnia miałem tylko butelkę piwa i kapuśniak do pożywienia. Ja już sobie sam poradzić nie umiem, wychodzić mi się nie chce. Ta Twoja Kowalska bywa, ale zawsze mi mówi: "Chce pan, to ja panu jutro przyniosę barszczyk, albo tam kluski", ale ja jej na to odpowiadam: "Ale chciałbym dziś jeść", a jej odpowiedź: "tak, ale dziś za późno". Po tej mojej chorobie postrzegam się, że główna choroba się u mnie bardzo pogorszyła, tj. że strasznie słabnieje i strasznie co chwila starzeję się. Dziś nie jestem w stanie więcej pisać. Proszę Cię tylko bardzo, żebyś pilnowała tej Twojej głowy. Boane ou mavoise. Bądźcie zdrowe.

Cependant Meme **plait. • Dz.**

/k.796 listy dyktowny Wiśniewskiemu/

| /b.m. i d. – Berlin maj 1860/

• . i • . à ‘, v •

Moja Dusako! Odebrałem dziś rano, jak to się dzieje co dzień, list od Ciebie} ale ja Cię proszę, żebyś leżąc, do mnie nie piała. Zgadłaś, że miałem wielką chęć drapnięcia do Ciebie, a przykład do tego czynu dał mi nawet filozof, bo jedzie z żoną i pierworodnym synem swoim do Zwierzenia; mnie by się więc godziło zajrzeć do Ciebie i do Kórnik. Ale rozmaite rzeczy stoją mi na przeszkodzie i jestem w tej chwili’bardziej ,ak kiedy zajęty. Z innej strony sposobność widzenia Cię, w niemożności jakich bądź wybryków, byłaby dla mnie rzeczą tak nową i tak zajmującą, że to jedno. potrafiłoby mnie skusić. Na to jednak aby moja bytność Cię nie skusiła do zakazanych ruchów, przywiózłbym z sobą 4 postronki nowego wynalazku, którymi bym Cię związał bardzo eleganckim sposobem.

Teraz co się tyczy szaf: pisałam do Michała żeby to przynajmniej co do głębokości stolarze już nie odmieniali, na drugiej str« nie dam je głębsze, ale zaczęte już tylko kończyć wypada.

Prószy Ci5 żeby Cesia poszukała, czy tam nie zostawiłem czwartego tomu Lelewela Historii, ten tom tyczy się wyłącznie heraldyki,] a jest mi w tej chwili bardzo potrzebny. Jest to nowàa sprawa, tylec czerwony. Ściskam Cię serdecznie.

T.Dz. •

/k.797à798 autograf/

" .j

•

/b.*, i d. – Berlin aaj 1860/

Moja Mamo! Drapnął mi dziś Wiśniewski wi<ç muszę się wciąć do autografu* '£&& Berlin kosztuje mjiie złote–góry, bo ae wszech stron na omie pracują* a. ja płacę i płacę. Gdybym Dudraka **tu** przed rokiem był sprowadził, byłoby i jemu, i mnie wiele lepiej*

« "

Już dziś rżnie dla mnie herby, obiecałem płacić mu każdy po tala–rze; jest to dla niego znaczny zarobek, a dla mnie–nieała oszczędność, bo "Błam za talara., co mnie kosztowało 3 i pół. Większo roboty poruczyłemBi więc majstrom, a jemu drobiazgi. Załącza* Ci tu dwa odbicia draeworytu kr/ólowej/ Bony, jeden bez medali, jest ri a dobre zrobiony, drugi z medalami , tylko ma próbę słabe odbicie, z ręki. Otóż ja chciałem po ézątkowo tę Bonę prsedatawić na jednej stronniejr w t r z e c h r ó a n y c h Latach jej żywota, ale jalcoś nie ma harmonii, a to & powodu nierównych rozBiart&w medali. Udecyduj więc czy te dwa medale *mim* aają raczej na odwrotnej stronie obraau, .umieszczone jede p*4, a obok siebie. Posyłają i do Kdnigha .egzemplarz tego odbicia, on także do moich Toaicianów teraz pragnąłby nd.ec ryciàf a stempel *mamy* do dyspozycji. Teraz practją dla aaie aa4 Zygaum–teai I–szyifi. liiemal wszystkie ryciny do Reja są skoriczomo, sae«y–>

..

‘

. \

:

namy drukow«6. Wie chciałbym Twoją biedną głowę obc.ia*aó pyta- niami, ale co ayśliss: ja chcę noty moje do Reja wymamać, a

dYifóch dopiero przy końcu aa jednym lub dxx arkuszach umi«śció ws«y–_

stkie te noty i wiadomości, a te przyozdobić wariantai»l h*rbów i Długoszowymi opisami. Jeśli możesz, to mi napisz Twoà* zdani* o tym projekcie.

Jestem mocno zajęty i podobno wyjdę .z długiego mego ailCBOmia w obszernym wykładzie co do sprawy powiększenia wojaka i podatków. a to

nastąpi w pierwszych dniach przyszłego tygodnia, larsysłamo ,
nam już materiały do tej dyskusji, jeśli będzie czaa to ISaigkowi

/k.793 c.d. /

i - . • ‘ _*_—*

prześle brulion do korekty.

Śpię, IQHI, ale tak słabiej, śses zaledwo na nogach utrzyaać się mog\$. Mówią tu jedni, że koło 20-go nas puszcza. /«•»/-
/kawałek odcięty; dopiski:/ ‘

.Dziękuję Ci bardao za kossmle," będę się aógl więc i panu Branickiemu w kos25ulce pokazać.

Każ zmoczyć i sgqóssxiwsuń odpracować ryciny załączone.

/k.799–300 list dyktowany Wiśniewskiwau/

/b.m. i d. – Berlin aaj 1860/

Mcrja Duaeko! Zdaje mi się, że ja, Ty i twoja przyjaciółka" •asy niejakieś podobieństwo z owym posągiem Baltazara, którego aogi były gliniane, bo jedni po drugich sobie te nogi wywijamy. Ale ten posąg miał złotą głowę, Wy *zaś* macie tylko owcze, a przez pomyłkę chciaeś powiedzieć – baranie głowy. Nie zachowujeei*

się przystojnie, chcecie jak kózki skakać po skałach, bo o takich

»

• –•

aałogach koźłat aówi Pismo Święte. Ja z mojej strony jestem

*

‘

• *

v niewypowiedzianej rozpaczy, że ni* ma mnie w donu właśnie w chwili, kiedy Ty chodzić ni« możesz, boć przecie aby raz mógłbym cały dzień oglądać oblicze fwoje. Ty powiadasz, żeś Cesi nie

»

widziała nigdy przez cały tydzień, a ja Cię, od dwudziestu lat, bo nie wspominam o pierwszej dziesiątce, w której byłaś na pozór *im* dosyć zacną kohietą; ale powtarzam i przyeładz mogę, że od dwudziestu lat nie widziałem Cię ciągle przez cały dzień jeden, dlatego bym uważał wywinienie nogi Twojej jako nagrodę moich zasług u opatrności, gdybyś ją sobie była uszkodziła w czasie mojej bytności w Poznaniu. Proszę Cię, nie pisuj do mnie, niech Cesia Cię zastap*je, a ja gotów jestem, >korzystając z pretekstu, drapaąc do Ciebie i zostawić nawę rzecaypospolitej dziś miotaną –przeciwnymi wiatry, bez posługi majtka, który w dniu serca myśli, aby całą nawę diabli wzięli. Interes, o którym piszę do Gosi, jest niezmiernej wagi, niech ona zwróci całą uwagę Twojaj siostry na ten przedmiot.

Bądźcie zdrowe* Ciebie ściskam jak najserdeczniej i proszę Cię, żebyś drugi raa sobie wywimeła nogę jak tylko ja tam przyjadę, ale to tak zupełnie, żebyś nie mogła postać ani u sądnego zakrystiana, proboszcza, kapelana, penitencjariucza, ani nawet

u Twojej przyjaciółki. Chcę żebyś się nie mogła widzieć nawet

*

z Celką, a ja wykształcony Twoimi przykładami będę Ci gotował

/k.800 c.d./

zupki, smarowidła i nawet \$\$\$ Oi be,di| lał w gębę, jako dowód mojej chojności, wszystŁ&e zap:eawy, jakimi mnie doktorzy od dziesięciu lat częstują. Na pochylone drzewo i kozy skakają.

à

Jakiś były prezydent pruski, Kleist Retzow, w pierwszej Izbie nie zostawił ani nitki całej na Puttkanaerze. On, słyszę, jak i Ty, jest aa nogę chory, ale dalibóg, nie pilno mi dać nm buzi. U tych Memców trzeba koniecznie być piętnaście albo dwadzieścia lat głupia i durniem, zaaim rząd raczy wystawić dyplom swrara , wiernemu słudze, że i pan i kraa są osły i świnię. Bądźcie zdrowi.

. ‘ • •

‘ à De. ‘ :

‘ .

/

P.S. Powiedz pannie Radolińskiej, że targuję dla niej jakiś. nowy gatunek pinus religiosa; powiadają, że to drzewo jest nadzwyczaj piękne ale diablo kolące.

Głębokość szaf w Kórniku zostawcie taką, jaka ona jeat; na drugiej stronie zrobimy szersze dla dzieł wię.kszego obwodu, ale tu już kończmy tylko z odmianami co do przeseł rozpoczęte àdzieło.

Powiedz Gzajkowskieam żeby na dzienniku polskim kładł markę podobno 3–fsnygową, bo z powodu braku tej marki każą mi tu płacić 3 trojaici za każdy auuaeri, – ,

/k.801 list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin dnia 2. 5. 1369.ŁoadQB Bdtet.

#•••—«

Moja Duszko! Piszę do Ciebie, bo to jest obowiązek, który na siebie przyjąłem rozmyślnie, rozważnie, nie opanowany, żadnym szaleństwem, jak to się w owych czasach działo kiedyś Ty słaby mój rozum zbałamuciła, i zagnęła mnie do przyjęcia obowiązków, których nie snąłem ani ciężaru, ani ogromu; mianowicie też nie wiedziałem, że

człowiek miły, przyjemny i godzien wielostronnego kochania nie

.<

powinien się nigdy wdawać w rzeczy tak niestałej wartości, jaką jest wtałość. Uczzone wypisy, które Ci w tej mierze przysłałem, były zapewne dla Ciebie dostatecznym dowodem słuszności moich twierdzeń. , –

–’ Bardzo Cię cenię, że i 5fy zmiarkowałaś, iż pożyczka Morgan– . sternowi byłoby wyrazem głupstwa. Niezmiernie mi się chce widzi*€r Cię chwilę z Izą przed jej wyjazdem. Powiadają, że 10-go b.m. . wyjeżdża. Otóżbài ja wziął może w piątek w wieczór urlop na 4 dni, żeby si ę s nią troszkę pociećkać przed jej wyjazdem, a prócs tego nam wielką xx£&±xjfe ochotę zastać Cię jeszcze w niemożności robienia wielkich ruchów. Ja nawet cieszę się nadzieją, że Cię mógł ugryźć bez przeszkody; zastąpię twego sekretarza w p waniu Cię przez parę dni. Pojechałbym na jeden dzień do •właszcza gdyby te mogło się udać z Izą. Odpisz mi na ten projekt.

t

Wczoraj się grubo sparzyłem, ale to jest na pieniądzech. Kupiłem jakiś grat polski, który zamiast być kamiennym, jest woskowym; i nie żart, przy tym się sparzyłem. Ściskam Cię serdecznie*

T. Działyński

/k. 802 list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin dn_x 8. 5, /18/6f

Maja Duszkol Odebrałem telegram Grudzińskiego cieszę się, *•
przecie jutro przyjadą, ale dziś rano o 4-tej dla nich

wstałeś, a moje zachody wyszły uii, na złe, bo jestem "dziś wiele
bardziej cierpiący. Leżący dyktują te kilka słów do Ciebie. Hapiaz ml czy
Cybulski odebrał moją notatf. Chcąc dzieci gdzieś zawieźć na obiad, nie
kazałeś kucharce dziś przychodzić do siebie i tak ranie mój obiad minął, a
wyjść nie mogłem bo i oddychać **ale** aogę. Przeprasuję Cię, że dziś nie będę
więcej pisał i tego nie podpiszę bo leżę, i jestem okropnie skołatany.

/k',&03 list dyktowany Wiśniewskiemu/

*•"

— ‘ • •

/b.m, i d. – Berlin maj 1860/

Moja Puszko! Nie wiem co za czort we mnie wlasł, ale mi wróciła się ta ka*arzyna i jestem niemało cierpiący. – Chciałem się tu pozostać dla dyskusji w sprawie wojennej* dla której miałem dużo nagotowaayeh materiałów. Ale słyszę, że ministerium cofnął* swój projekt, więc podoba® i ją się cofnę z Berlina, bo mój* zdrowie jest jednak bardzo liche. Kuszę się koniecznie wrócić do jakiegoś porządniejszego życia, pojedę wiąc oddać się pod Twoją protekcję.

Bardzo mnie cieszy, że nareszcie jadą Gęsia i Marynia, Sdybym ja nie mógł, to Maciej Mielżynski chce pojechać po nie na ko&ftgà we wtorek rano, Wydaj jednakże lepiej talara na telegram i w poniedziałek daj mi wiadomość czy istotnie wieczorem wyjadą.

Teraz drugi interes. Twoja Kowalska, czy jak się ona zowie, sprowadziła mi tu jakąś 9|.emkę bardzo porządną, któraby do nas

pojechała na parę miesięcy do marynowania jarzyn, robienia kompo–

/ • •

— *

tów etę. W bardzo wielkich domach tym się trudniła. Jest zamożna, bo mi ofiarowała kaucję, że się u nas ani jeden słoik nie zepsuje.

1

/

•

Świeże grochy, a szczególnie szparagi mają się i dwa lata zachować. Ale podobno chce 20 tal. na miesiąc, stół, mieszkanie i pranie. Byłoby to niezmierną pomocą dla całego domu, może by niejedno nawet przedawać można. Napisz mi, ca myślisz o tym’projekcie*)

Ja znowu strasznie kaszlę, wiąc i ten list kończę, bo 3©bi« rady dać nie mogę* Ściskam Was serdecznie. ‘* ‘

*

• ‘

Dz.

V /’

/k.804 oB05. autograf/

/Bà d. – Berlin aaja 1860/

Ko ja .Daszko! !Ewoje gua berri przyjechały szczęśliwie, a i* jeszcze ludzi* nie byli na aegacfe, więc ia otworzyłoa drzwiecki od dorożki* Jadły u afeie śaiaaanie, a teraz poszły spać. Przywiozły mi od Ciebie kurę, ale ani słowa pisanego, lubo Pisao Święte mówi, że i słowo jest pokaraea. Zresztą aapew»iają, se Oi lepiej od czasu od czasu jak Già ocsepłea, byłby* to rad od Ciebie słyszał. Te czepki i podobne rzeczy, jak aa przykład rękawki. damskie są bardzo tanie, maie by się eoś takiego przydało i dla panny Radolińakiej. Posłałeś ich paazporta do ambasady.

N

Piszą do Ciebie nim one zejda na dół, bo niestety jestem bardzo lichey* Kaszel anie aaczy i tak zmęczył, że ai tradmo przejść nawet przez pokój. Kowalska płacze e radości, io fwojo gusy widziała. Gęsia przypisze sià ao aego listu, a ja Gię

ściskoM, i dziś będę miał obiad, a doczki pojedą z Grudsińska

‘ >‘.-’ do table à’hote.

/Dalej’list córki/

/k.806–807 list dyktowany Wiśniewskiemu/

Berlin, 10. 5. 1360

Moja Duszko! Właśnie o tej godzinie, kiedy Ty do mnie pisałaś o galwaniczne przyrządzenie, ja z mojej strony do Ciebie pisałem,

że "by dobrze było, abyś sobie kazała stąd co przysłać i nazajutrz

– . i

je odebrałem, a Ty pewnie także wiadomość, że te Ci przyślą, Dużo książek wyżyciu moim kazałem drukować, dużo budowałem, ale żadne moje dzieło tak mnie nie cieszy, jak szczęśliwe przystosowaali czapki. Posyła Ci 3 przepaski i dwa rękawy. Ja by Ci radził, żebyś jedną przepaskę założyła aa szyję. Ofiaruj ode mnie pannie Radolińskiej to eo ona osądał być najstosowniejszym.

Muszę Ci się jednak przyznać, że w całej tej sprawie dopuści* łem się wielkiego podstępu. Bo, widzisz, papież który przed 3–iaa wiekami Galileusza ogłosił heretykiem dlatego, i* matematycz–nie dowodził prawidła obrotów ciał niebieskich i zagroził 70–letniemu starcowi, że oddanym zostanie aa tortury, jeżeli ni* rzecze się twierdzenia matematycznego, np, jeżeli nie przyzna, że dwa a dwa nie cztery. Otóż przed 40 kilku laty papież eksko–munikował wszystkich śmiertelnych używających środków magmetycz–nych czy galwanicznych w leczeniu człowieka; jako nieomylny w sprawach wiary ogłosił, że takie leczenia są sprawą diabła. Okropnie mi żal, że w skutek używania mego lekarstwa jesteś

ekskomunikowaną de facto. Ale jeżeli już koniecznie diabli Cię

i wziąć mają, to wciągnij do tej podróży pannę Radolińską. Doske–

s

nała jest anegdota o kardynale Cighi, który gwałtowni* cierpiał na jakieś ból* reumatyczne w goleniach. Doktor mu powiada:"ja

i

,

...

bym Waszą Eminencję leczył galwanicznymi obkładaniami, t* by pomogły, ale w skutek użycia tego środka bylibyśmy obaj ekskomu–nikowani." A ten mu na to:"0 doktorze, wylecz mnie, dam 01 100 skudów, a potem pójdę do spowiedzi; a co się ciebie tyezy, to ci z samego nieba przyślę

rozgrzeszeni* po mój*j śmierci.^{tt}

/k.807 c.d./

Otóż bardzo zakłopotany Jeste* o Wesse sumienie i sądzę, że kiedy ja nie jestem przy Tobie, to e inszy« diabłem nie powinny byś wchodzić w tak bliskie stosunki. Zresztą niewypowiedzianie się cieszę polepszeniem Twego zdrowia.

Proszę Cię, każ z Kórnika przywieźć ów her polski zdjęty z bramy głogowskiej i każ z niego zrobić fotografię na włos • podług rozmiaru herbu litewskiego, który fotograf poznański już raz dla mnie wykonał*

‘Powtarzają tu, że rozjedziemy się 23-go b.m. Kie aogę dosyć powiedzieć, jak bardzo to oswobodzenie jest ni potrzebne. Ściskam Cię serdecznie.

T. Dsiałyński

/k.803 autograf/

/b.m. i d.— Berlin maj 1860/

Moja Mamo! Twoje dziewczki wyjechały, ale ±xx ja tek niestety odprowadzić ich nie mogłem. Tu je podpasłem, dałem *im* jedno z Twoich kurcsąt aa drogę, lichey byłby to posiłek, ale zapłaciłeś bilety oboich /tak pisze Eej/ doczek aż do Paryża. Ceai dałem 300 franków konsolaejl, coś strawnego na drogę, dużo komisów i benedykcję. Moja *aminerinowo, ja gasnę ale mi pilno do Ciebie, abyś trochę dogorywając; knot objaśniała. Dziś mi lepiej, bo jakoś i dussa trochę się podźwignęła prsy swoich niawiastkach. Zmiłuj się i pisa do mnie o twoim zdrowiu. Ja Swoje dziewczki posądzam o pochlebstwo, kiedy ni mówią, że mój galwaniczny csepek jest Cl przydatny. Moja bestyjko, pisz do ranie, bo mi jakoś bardzo smutno* Hb» pieniądze mań w Kórniku. Bądź ni zdrowa, pouvre betę je rederiens Amvuraux de toi.

Dz.

/k.809 list dyktowany Wiśniewskiemu/

/b. ot, i d. – Berlin aa j t860/

Ho ja Duszko! tf skutek Twego listu pisałem Karaś do Jadzi, żeby poaiała kogo na kolej dla przyjęcia sióstr. Dowiaduję się jednakże w tej chwili, że popełniłem głupstwo pisząc, że przyjadą później, kiedy się w tej chwili dowiedziałem, że wyjeżdżają stąd o 6-tej, staną w Paryżu w 23 godzinach* Drugą klasą w frusieeh, pierwszą we –Francji kosztuje podróż tylko 30 talarów,

Dziś mi troszkę lepi*j jak wczoraj, ale jednak nie byłem w Izbie. Awantura, na którą się gotowałem, spełźnie na niczym, bo ministerium cofa ten swój wielki wniosek. V ogóle są oni tu w wielkim kłopotcie bo żadne proponowane prawo po dziś dzień nie przeszło*

Twój indyk pieczony daleko dłużej podróżował, niż,jak się zdaje, Twoje kurczęta podróżować będą. Dopiero dziś rano dali mi tę bestię, a że był opakowany papierami i pudłem, mięso nabrało koloru peklowny, a zewnętrzna część jeszcze daleko brzydszej maści i kształtu. Twoja fcowalewska wzięła się do smażenia jego osoby.

Fiszą do mnie, że Jaś był kilka dni w Kórniku i że jego ulubiony spacer był astrych na wieży, ale że do mnie nigdy nie pisuje, więc jak się s«tao przez się rozuaie, l o pobycie swoim nią nie pisał. Ściskam Cię serdecznie.

T.Dział.

/k.810/ autograf, od miejsca: "W tej chwili odebrałem**..." dyktowany Wiśniewskiemu

Berlin 16. 5. /18/60.

Moja Mama i Odebrałem Twój list i zawiadomienie, że księżna Marcelina do Was przyjeżdża. Powody do tego jej kierunku wprowadziły mnie na myśl, że kto wie czy by nie zechciała zamienić więcej lub mniej dóbr swoich galicyjskich na majątek Włodzia Dzieduszyckiego. Ten majątek jest znaczny, składa się z Konaraewa i wielkiego pałacu i z 4-rech przyległych folwarków, potem z klucza wirówskiego, dalej Głuszyny, Babek i Szczytnik. Ja myślę, że księżna Marcelina nabywając to wszystko w zamian za dobra galicyjskie, zrobiłaby syna swego najzamożniejszym panem w Księstwie, a pałac gotowy i rządowe zasady, na jakie my się skarżymy, ale które są czystym złotem w porównaniu rządów austriackich i moskiewskich

W tej chwili odebrałem list z Paryża, który ci przesyłam; więc wstrzymuję się od dalszych spisów Artykuł, o którym Ci wspomniałem, przeżeranie pisany dałem do druku, bo do gazet nie

warto, jutro w wieczór Ci go prześlę. Tymczasem oczekuję tu pana

Jana Zamojskiego.

Ściskam Cię serdecznie, dopiero dziś, w wieczór będę miał au-

diencję u ministra Bethana-Hollwega.

..... : .', :. -v \$.. Działyński . ;'

à : • . V ' "

\

/k.811 autograf /

/b.m. id., Berlin maja 1860/

Moja Mamo! Dziękuję Ci, ale już po trzeci raz proszę, nie przysyłajcie pi piezonego mięsa. Pisałem, że na poczęła zalega, że w niedzielę pak nie wydają, że sośnina nadaje nieznośneg* zapachu mięsiwom, ale w hojności swojej nie raczycie uważać, że tylko czarny pies domowy to jeść będzie. Jak dziś t? gorącą pakę po niesłychanych trudach rozbiłem, myślałem, że od tego zapachu z pokoju wyniosę* Kowalska mnie nauczyła, że to najlepiej w piec wstawić, aby cug te smrody przewietrzył. Zaklinam tfa»t nie przysyłacie mi mięsa nigdy a nigdyj sam ten zapach mgłoaiei rai sprawia. Takiego usposobienia rousiał być ten, ktc5ry pierwszy post zarekomendował, ale nb. nie był to ani Pan Jezus ani św.Paweł.

Posyłam Ci list Cesi, który w tej chwili odebrałem, z tego wyczytasz czy ja źle zrobiłem nalegając na wyjazd Cesi i Maryni.

Niezmiernie się cieszę, że Cybulski zadowolniony pracą około wieży. Fotografie moje będą po części gotowe z końcem tygodnia* Do Izi dopiero pojutrze odpiszę, ale gotów jestem tu wszystko porzucić, byle by się z nią widzieć i widzieć ją w Kórniku, nią wyjedzie z Poznania! dajcież mi wiąc snać o tym.

Nie mam dziś czasu więcej pisać, Uciskam Was serdecznie* Znów dziś musiałem wyrzucić kurcze przywiezione mi przez; Marynię, je. tego wszystkiego nie tylko, że dotknąć sià nie raogę, ale nawet sąsiedztwa mięsa nie cierpię. Niechże mi Anusia da komisa,

Dz.

/k.812–813 list dyktowany Wiśniewskiemu/

/b,m. i d. – Berlin

/

Moja Duszkol Odebrałem, jak zawsze, mój pasztecik na śniadanie, I a paszteciki choć na śniadanie mogą mi być bardzo pożyteczne, bo dziś na chwilę wychyliłem się do fotografa, tymczasem przyszła Kowalska i lubo drzwi i pokój były otwarte, uznała iż w piątek mogę się obyć bez obiadu, kazała mnie pozdrowić i poszła sobie* Ja zaś się zostałem, ale bez obiadu. Ja myślę, że Kowalska poszła piątkowe groby obchodzić, Załączam do mego listu list pisany do Izy, z którego się dowiesz o katastrofie moich faworytów. Poślę Wara fotografię nox*ej facjaty mojej, abyście mnie bronili od napaści psów prowentowych i od nieprzychylnych dla raie podszeptów własnego serca Waszego.

Powtarzają u nas zapewnienie, że 23 bm, nas rozpuszczą, Mnie niewypowiedzianie pilno aU o powrót do chałupy, ale niestety, będę jeszcze musiał zaczerpnąć pieniędzy z mojej kasy, bo mnie tu rujnują same piękne rzeczy, daleko kosztowniejsze od Kowalskiej i złej kuchni, Ściskam Cię serdecznie,

T. DzŁa. \ P.S, Niegołęwski, który chory, ponabywał jednakże dużo szczególnych

szpai–gałów tyczących się administracji Księstwa, Ma się tam podobno znajdować i długa diatryba ze strony władzy przeciwko mnie i Twojemu bratu Władysławowi co do wspólnego naszego działania w àslęstwte. Pisałaś do mnie, że z Nieszczotą rozprawiasz o moim zdrowiu, W tej chwili najbardziej to mi zawadza, że mi nogi puchną, musiałem już i pończochy zdjąć, a jednak mi bardzo ciasno w bucikach. Niepokoją mnie roboty około Kórnika. Sam wręczyłem mularzom Cybulskiego rysunki co do wieży, ale to wszystko jest tak skomplikowane, że się bardzo boję jakiegoś nieporozumienia. Proszę Cię, odczytaj list do Izy i z tego się dowiesz o kilku rzeczach, które mnie mocno obchodzą. Bądźcie zdrowe*

A.81'{-815 List dyktowany Wiśniewskierau/

Berlin 18 maja /18/60

Moja Duszko! Twój brat wczoraj wieczór około 11-tej zajechał do London H5tel z córką , guwernantką i z garderobianą. Guwernantka dziś wieczór jedzie stąd wprost do Krakowa. Twój brat v/yjeżdża z córką i z tą garderobianą jutro o godzinie 8-mej i stanie u Was po piątej. Proszę Cię, poślij powozy po niego. Będą bawili w Poznaniu tylko 5 dni J zaprosiłem ich do naszego domu. Pannę i garderobianę umieść w pokoju Jadzi, niechże panna.Jadzia Zamoyska mieszka u pani Jadzi Zamoyskiejj samo się przez się rozumie, że gdlby się na nieszczęście nazywała Celinka, nie zapraszałbym jej do domu naszego, żeby przecie nie mieć dwóch grzybów w barsz* czu. Słyszę, że zaczynasz chodzić i powiedziałbym prawie, że mi to zawadza, bo nie będę mógł z taką łatwością jakiej zawsze pragnę, Tobie psoty wyifządzać. Ale Ci powiem, że jestem w wyraźnej rozpaczy,| bo nas tu chcą zatrzymać do środy. Ja miałem nadzieję, że mi dadzą urlop, ale tymczasem właśnie dziś prezydujący odnowił Niemcowi urlopu; powiadają, że ponieważ tylko tydzień sesja trwać będzie,, a tak wielu członków już się rozjechało, więc nikomu urlopu nie da« Jestem w prawdziwej, jak mówią, rozpaczy, naprawdę mówiąc, najbar*-dziej mi żal tej mojej Izi, Jeżeli chce, td niech te blachy księ-źnie Marcelinie od siebie daruje, a ja jej nowe przywiozę, które już są od dawna zapłacone, talko nie wygotowane. Dziś w wieczór będę chwilę na Kółku, a potem tu się wrócę, bo zaprosiłem pannę Jadwigę i Twego brata na tatarczaną kaszę. Fotografie odbiorę

dopiero na przyszły tydzień, większą jednakże już jutro. Zmiłuj

s

się, czy byś nie mogła rzeczy tak urządzić, żeby Iza napisała do męża i prosiła o dwa dni przedłużenia jej urlopu* Ja biorę na siebie obowiązek odprowadzenia jej do Wrocławia i zapewniam, że uniknie wszelkich jarmarkowych kłopotów. à

Co Ci pisałem o Konarzewie, nie było bez przyzcyay. Włodzio nie przędał Konarzewa bez dóbr przyległych, bo nie miałby nawet

/lc.815 o.d./

miejsca, gdzie by mógł administrację Mwt&xgŁtiy urządzić. Dóbr
zaś swoich wszystkich w Księstwie nie sprzedałby ani za dwa młlioay. Zamian
(jest łatwiejszy do uskutec zni enia.

Co Sy mówisz gdybyś proponowała księżnie Marcelinie letnie
mieszkanie na Proweneie, tam by sobie meble kazała podwozić i żyłaby
swobodnie, jak dawniej pani Łubieńska.

GHoryzont sià tu niezmiernie zachmurza, co dzień nowe nadchodzą
niepokojące wiadomości. Bentkowski chce mój list umieścić w "Dzienniku
Poznańskim". PovidLedziałem mu, że w najgorsze nie mam nic przeciwko
temu. Dzisiaj mój dzień jest tak zajęty, że wiele więcej pisać nie mam czasu.
Zmiłuj się, negocjuj tylko z Jadzią, Ściskam Cię Kaaaifflszsite najserdeczniej,

T, Dzia*yński

/k.816–817 listy dyktowany Wiśniewskiemu/

/b.m. i .d. – Berlin maj 1360/

Moja Duszko! Kiedy umie będziesz łajała za to, że Ci powiara że cierpię, –bo bądźś pewna, że tego nigdy nie powtórzę. Powiem Ci, że ja zawsze zdrów jestem, że mam 25 lat, że nigdy nie zachoruję i że nawet nie umrę, chyba że piorun we mnie trzaśnie, jak to w przeszłym miesiącu w Belgii siedem razy potkało żelazne odlewy samego Pana Jezusa, Diabla to niemiło kiedy ktf» cierpi, żeby mu powiedzieć t to twoja wina. Ale kiedy Ci taki proceder podoba to Ci się natychmiast wyplacę* Czemuż u diabła Ty i panna BadolJUU ska nogi sobie wywinęłyścieà gdybyście od urodzenia Waszego ciągle były leżały w łóżku, i nigdy żadnej nogi nie były poruszały, tak byście niezawodnie nogi nie były wywinęły. Radzę Wara v;isó,leżcie ciągle, boć przecież Wirgiliusz powiada, że i Tezeuss skazany został w piekle na wieczne siedzenie jako kara za to, że na ziemi za \idele się ruszał.

Częstowałem wczoraj kaszą Twoją bratanekę pannę Jadwigę, dziś mi Twój brat powiedział, że z tego powodu niedobrą miała noe. Ogłóście więc w gazetach, żeby nikt nigdy kaszy *nie* jadł.

%m nadzieję, że w poniedziałek w wieczór potrafię wyjechać, a nie chcę wyjeżdżać przed poniedziałkiem, bo sądzę, iż tego dnia powinienem być na Kółku. Mnożą się tu dla mnie prześliczne roboty. Na umysłach ludzkich czasem lepiej działać oczami jak rozumowaniem. ¥ tej chwili oddano mi rycinę Reja i Zigmunta I–go. Mam jeszcze ogrom do zrobienia przy tym moim wydaniu, ale co jest rzeczą pewną, to że jak będzie skończone, że od czasów Mieczysława i Bolesława nikt nie wystawił ładniejszego pomnika narodowego. Pakuję się na dobre. Bardzo sięaaartwię, jeżeli Cię zastanę zdrowo c| chodzącą, bo mnie idzie o to żebyś za moim przyjazdem nie rozbiegała się na wszystkie strony, jak kuropatwy na wicsnę. Rozpływam

/k.817 c. d./

z radości nad moimi drukami, ☞ poniedziałek wieczór już nie pisz do mnie* bo myślę, że we wtorek rano stanę w Poznaniu, lubo się przyznam po cichu, że nie idzie o Jedną rzecz, tj» żeby mi zapłacono moje wierne zasługi dla tej Rzeczypospolitej, którą bym był bardzo rad żeby diabli wzięli* Okropnie się ta* wypszty–kałem z pieniędzy* Użyłem ich pięknie, ale fetym chciał, jak wszyscy urzędnicy pruscy, kosztem narodu załatać dziury spowodowane przez niejedną swawolę*

Powtórz Izi, że ją proszę, aby księżnie Marcelinie od siebie darowała dx/ie blachy, a ja jej dwie drugie przywiozę, Ściskam Cię serdecznie,

T. Działynski

/k.818–819 list dyktowany Wiśniewskiemu, tylko fragment? ^sJa się na dobre pakuję,..." do "...Był u ranie Koni à"–własnoręczni e/

/b.rn. i d. – 3erlin ok.20 maja 1860/

Moja Duszkol Odebrałem dziś list od Władysia i ten Ci tu załączam. Zdaje się, że według jego wyobrażeń** i imienia, jakie chce dać swojej córce, uważa ją także jako dzieło Ducha Świętego* Niewypowiedzianie się cieszę, że Iza chce mnie się doczekać. Posyłam Ci dwie fotografie mojej osoby. Fotograf wziął się do niej 2 prawej i lewej strony. Byłem bardzo cierpiący i–ledwo żyw, kiedyś wlaźł na 3–cie piętro. Większą fotografię dostanę 2 kojcem tygodnia. Te, które Ci posyłam, przypominają niemało le chevalier de la triste figure, jak on na starość byłby wyglądał, gdyby troszkę utył. Załączam *ta* także artykulik, który kazałem drukować | był. on nagle pisany i jest niewiele **od** wart.

Ja się na dobre pakuję, ale niestety, straszną noc miałem, po dawnemu o czwartej jeszcze nie spałem, a po 8–niej obudził ranie briefreger i zapewniam, że się bynajmniej nie gniewałem jak mi przyniósł raoje śniadanie. Jestem jedaakże strasznie zmęczony. Był u rani o SBnigk, chciałem się z nim i drukarzem ułożyć co do odbijania rycin. Oleszczyński był do mnie napisał, że je oddał Cesi; rachowałem więc tu na nie, aż tu odbieram list od tej zapa-miętałej Cesi z zapytaniem, jaką drogą ina mi przesłać te blachy. Ja się po prostu wściekłem na to pytanie. Odpisałem jej, żeby blachy przesłała na drucie telegraf§SBgy» , jak to jakiś Szwab swoje buty synowi chciał, przesłać, albo żeby je wsadziła na piorun, a jak nie, to przynajmniej na listową pocztę. Te mózgownice niewieście nie mogą na żaden sposób podźwignąć się do praktycznego żywota,

Bardzom ciekaà/y jakie będzie zdanie księżnej Marceliny co do mego projektu. Niech Iza księżnej ofiaruje blachy, które jej* przesłałem, a ja Izi dam nowe. Fabrykant haniebnie ranie oszukał

/k.819 c.d./

i prosto w błoto wyrzuciłem kilkadziesiąt talarów. Nie chcę mi się kazać sobie pieniędzy przysłać, wiem że są w kasie ale nie czuję ich w kieszeni. \$\$\$ Jeżeli przyjdzie artykuł, który drukować kazałem, to Ci go przyślę pod drugą kopertą. Te dwie fotografie posyłam Ci także w innej kopercie, bo właśnie ilość kopert to za sobą pocliąga, że się za żadną nie płaci, kiedy posłowie takowe adresują,

Byłem wczoraj u ministra, robiłem ani obszerny wykład ale co z tymi ludźmi robić. Kiedy mu wspomniałem o Chrystusie nauczającym lud w języku ludowym, odpowiedział mi, że Chrystus nauczał nie w języku żydowskim ożyli hebrajskim, ale w języku Aramitów| że ostatnie jego słowa,jedyne nam znane dosłownie były także wyrzeczone w języku Aramitów, a nie Izraelitów. Prosiłem go więc, żeby nam pozwolił by4 Aramitami u nas. Ale to wszystko nie ma wartości ani znaczenia. Twierdzi, że rząd winien upowszechnić" oświatę, a tej dopiąć nie możemy, jak w języku niemieckim, że kiedy Cieszkowski mówi o finansach, to się tego nauczył u Niemców, a nie u Polaków. Powtarzam, z tymi ludźmi nie ma środka porozumienia się i rzeczy tak się pozostaną, dopókiad my także naszego Garibaldięgo nie znajdziemy, ściskam Cię serdecznie,

T. Dzał.

/k. 820*821 oprócz pierwszego o zdania, listy dyktowany sekretarzowi

Wiśni ewskiemu/

/b.m. i d., Berlin /

Moja Mamo!. Ha krzywe drzewo i kozy akakają, a że już nie mam faworytów, więc mnie i kozy poniewierają. Już nie nasyłaj mi indyków] tego drugiego, o którym do mnie pisałaś, nie odebrałem, a tego sta] go dziś na gnój wyrzućliśaaay. To pieczone aiàso zapakowane i za-szpontowane natychmiast się psuje i pleśnieje.

Dziś był ks/ią/że Wilhelm u ranie i bardzo się ucieszyłem z sposobności ofiarowania mu dwóch blach radziwiłłowskich,, właśnie tych, które mu chciałem oddać za pośrednictwem Izy. Dołączyłem do tego kilka innych rycin, a w odwecie .za moje dary pozwoliłem sobie powiedzieć, że ich rząd w naszym kraju jest stekiem wszystkiego pruskiego błota* Była dziś interpelacja Niegolewskiego, wykrywał im paskudne rzeczy. Zdaje się, £& iż w tych dniach wypadnie) i mnie mówić w tej sprawie. Jutro w tej mierze ma być konferencja. Mnie jest jako tako lepiej.

Teraz uważaj dobrze na to co Ci powiem: napisz natychmiast do żony pana Augusta, żeby ta powiedziała księżnie Gorczakowej, że udaliśmy się do władzy w Radomnie, aby odjąć panu Słomczyń-skiemu wójtostwo gminy w Samowic; że pan dzierżawca każe różgami siec kobiety, że my na żaden sposób tej władzy jeau przyznać nie możemy i prosimy o innego wójta gminy, takiego, który już dawniej ten urząd sprawiał. Ta interwencja jest koniecznie potrzebna i staraj się abyśmy ją uzyskali.

Dla Arendta posyłam Ci herb litewski, ale trzeba dobrze uważać, żeby tylko jeden był w tym kształcie malowany, bo zachodzą w kronikaà rzach inne kolory co do różnych powiatów. Nie mam dziś czasu na przesłanie Ci dla Arendta większej liczby rysunków. Załączał jednakże trzy jeźdźca litewskiego, ale nota bene tylko województwo wileńskie; potem niech odmaluje herb województwa sandomierskiego, województwa kaliskiego i województwa ruskiego* Litewskich

/k.821 c.d./

herbów będziemy potrzebowali cztery czy pięć. Co do województwa kaliskiego, trzeba żeby użył zubrzej głowy, jak ją tał załączam. Koronę wypada dać nagiętą, na prawą i lewą stronę, jak ją także załączam. Za dwa tygodnie będę u Was i dam robotę Arendtowi na długi czas. Tymczasem załączam i te dwie drobnostki, Ściskam Cię serdecznie i zapewniam Cię, że jestem bez faworytli. Nie mam czasu więcej pisać. Ściskam Was serdecznie.

T. Działyński P.S.

Z papierów, które załączam, raa JIrendt malować pag, 6 i 6, 2 i 7» a litewskich koni niech jeszcze trzy przygotuje.

/k.822 autograf/

/b.ia. i d. – Poanań poàacàtek czerwca 18607/j

Moja Mamo, była dziś Marcelina u *mnie* przez dwie godziny, będę w poniedziałek u jej gospodynią, a po południu dań jej listy do Ai.aci.ysia. w domu, w którym ona mieszka uważają wojnę jako nieuchronną. Co się stanie z Jasiem? Co z Swoimi papieraiti dziś nie śmiea nic powiedzieć, ale trzeba wielkiej rozwagi.

Te nieszczęśliwe książki z archiwum są dla mnie powodem tysięcznych nieprzyjemności; będę musiał posłać Góreckiego do Kórnik. Ala co powiesz, tu cii wszystko kością w gardle stoi, ale śpię i JOOŁ parokayzsa daleko mniejsze, prawie żadne*

Ściskam was.

m „

T.Dz.

/k.822a–823 autograf/

àb.m. i d. – Berlin I pół. 1860/ Nb. – drugi list

Moje Mamstwo, podyktowałem przed dwoma godzinami listy do Ciebie i do Izi zacząłem pisać o innych rzeczach, ale mię nie szło. Chciałem spać, ale i to mi się nie udało, więc wstałem z łóżka, a nie mając czyli nie czując innego usposobienia, postanowiłem da capo pisać do Ciebie. Jest mi w ogóle daleko lepiej, śpię i jadłbym] gdyby to jodzenie nie było z tak wielkimi trudnościami połączone. San gotuję sobie śniadanie, a po części i obiad, zjadam różne kasie i wiem, że są na świecie wyborne Kasie, ale same kasze??!

Moja Mamo, mam ogromną ochotę wyjechania stąd w piątek wieczór na 3 dni, żeby wpaść do do Ciebie i do Kórnik z Izą, której mi niezmiernie żal, a przyznam się, że bym Cię bardzo rad zastał w niemożności chodzenia, bo gryznałbym Cię z wielką radością, a Twoje peregrynacje ustawiczne stają mi zawsze na przeszkodzie do swobodnego gryzienia.

Z Dudraka wyrobi się znakomity artysta, wielkie mam na niego projekta. On sam ma nadzieję, że się zrówna przed końcem roku z wszystkimi tutejszymi artystami. Dudrak będzie swoje robił, ale powiedz mi co Jaś robi; widzę, że zgromadza i kupuje, ale jakąż pracę, jakąż rzecz sam z siebie wydać zamyśla. W młodości naszej mówiłem do pana Edwarda: "ii f aut: monumenter są Yieⁿ". Trzeba, żeby nasza spowiedź względem narodu taka była: roku tego – to zrobiłem, drugiego – to i to, trzeciego – to. Wydać • pieniądze z kieszeni na wsparcie Piotra lub Pawła to bardzo pięknie, ale to nie jest odpowiedzią na pytanie: ale ty Gawle, cóżeś sam zrobił? Mniemanie, że trzeba pieniędzy, aby coś zrobić, jest fałszywe, bo i praca przynosi pieniądze. Czy by też ten Jaś nie chciał się chwycić osobistej pracy, uczyć się; a potem zamaczać pióro w kałamarza, aby nabytą naukę udzielić i drugim.

"V TM'f*T TW****?*

/k.823 o.d./

To paniczowskie życie, ta protekcja udzielana drugim, **kiedy kto** sam nic nie robi, jest bardziej szkodliwą jak pomocną, **bo zły** przykład dobrą i najlepszą radę zabija. Moja Mamo, zrób **z tego** najlepszy użytek jaki potrafisz, ociskam Ci ją serdecznie, jutro fctjdà szukał dla Ciebie galwanizowanych rzeczy, bo dziś **u tych s z eImów Burtag.**

T.–Działyński

/k .824 list dyktowany sekretarzowi Wiśniewskiemu/

/t. m. i d. – Berlin I pół, 1860 /

Moje aziateczkif Odebrałem list dziś rano od Izi, pisany z Twęgc polecenia. Będę się starał jutro w Wieczór wyjechać, może mi się uda w ciągu dnia widzieć się z Frenrychseia, i chcę mu postawić takie pytanie: Panie doktorze, czyja większa j»st wina niedbałosei co do swego zdrowia czy te&o, kt<Sry cierpi na dsiedsi–CEne astisa, czy tego który aobie nogę wywinie. Mam nadmieje., *« pierwszemu przyzna, iż cierpi na te nieubłagane Tconaakwemcje, które każą następnemu pokoleniu cierpieć za grzechy rodsiców. Pismo Święte nas uczy, że my wszyscy karani, jesteśay są te, s»el–mowską pasję Ewy do niedojrzałych jabłek. I ja także cierpię aa takie sukcesyjne zło ale odoba, która sobie sama" nogę wywiał*, jest szkaradni ca aJamytaflfgą nie umiejącą używać darów bosych

i dwóch nóg danych nara na to, abyśmy stawiali jedną przed drugą, a nie jedną na opak drugiej; dlatego też jest powiedziane w Piśmie Świętya: lecta procedite via filii horainua; a kobiety, które tego nie czynią, godne są piekła i mąk doczesnych. Są to h«r«–tycaki, azelay, bestie, aiepoczciwe kobiety. Teraz, jakeś do •nie też pisała, porachuj się z sumieniem swoim, ja Ci Bie nic więcej do powiedzenia. Ściskam Gię serdecznie.

T. Działyński

/k. 825–826 list dyktowany sekretarzowi Walerianowi Góreckiemu/
Kórnik 29. 6. 1860.

Moja Mamo! –Był dziś rano u mnie pan Szlagowski; dał mi parę, tysięcy talarów w polskich listach zastawnych. Poleciałem mu,

, i ,’

żeby tymi Mamrotna, zaspokoił, l– osy łaja Ci jeden 2 tych papierów z prośbą, aby go zaraz dała zmienić na pruskie pieniądze, bo •i te w tej chwili będą potrzebne. Chciałem 4«gh«K jutro jechać

do Poznania, ale j GS tam bardzo cierpiący. Dziś gorzej jak kiedy, bo prawie zupełnie nic nie jadłem i uawet na śniadanie kawy nie piłem, a tym mniej po obiedzie. Posiałem sobie po doktora, który mi przepisał walerianę i castriuiia, co mi już kilka razy pomagało w tym moim stanie nerwowym. Jak zmieni s s pieniądze, tak natychmii pošlij do pana Mateckiego 75 tai. w załączonym tu liście; niech go Czajkowski prosi o rewers. Reszty pieniędzy odeślij ai przeciw umyślnego, bo są one ai tu koniecznie potrzebne. Gdyby taa był list od Dudraka, to mi go pošlij, a do Brukseli niech z poczty napiszą, albo Ty to zrób, zęby dalsza prenumerata na "L*Iadapen–dance" była adresowana wprost do Kórnika.

Belki aa dach już są zaciągnięte, jutro je obmurują, a z końcem ntⁱ*ff*^Jlp^{ai}in* przyszłego tygodnia wieża będzie podobno **skonoona**. Powtarzam Ci, że jestem bardzo lichey, ale nie wątpię, **li** liczne Twoje obowiązki nie zostawią Ci wolnego czasu, żeby się opiekować moją osobą, ksiądz Prusinowski niezawodnie temu już zagroził. Ściskam «as serdecznie.

T.:DZ.

**/k-827 List dyktowany sekretarzowi Walerianowi Gór •okiem/
Kórnik ?0. 6./1860?/**

Posyłam Ci jeden egzemplarz "Szydłowieckich", a saaa sobie weź z* 6 egzemplarzy Króla polskiego goniącego **na ostrse i te** rozłóż na loey. Posłałem dais p. Kronlielsa do **Poznania, bo** si\$ nie tylko otoby, ale nawet i listu od Ciebie doprosić ni« »ogę, a jest to dla ranie rzeczą bardzo ważną wiedzieć: esy pan Matecki odebrał pieniądze i z tych pokwitował? Csajkoweki «i nie pisze, czy list mój doszedł parta .'.egnera. Miały też **niezawodnie** przyjść do mnie paczfcie z Berlina, ale ks. Prusinowski **zapewne** nie pozwala pisać do arie. Musiałaś mu zapewne zrobić **przysięgi** ważniejsge od tej, którą słyshałem niegdyś w Puławach*

Krople, które eażywaj, troszkę mnie uspakajają; ale to wszystko jest Eta łase* Michałka. Jutro bądę pisał **do lyrekeji Tow/ar«y-| stwa/ Pra/jaciół/ Nauk,** że zdrowie mi rde pozwala przydować na walnya zgromadzeniu w czwartek. Bądźcie Panie zdrowe*

k. 828–829. List dyktowany sekretarzowi Walerianowi Góreckiemu
/b. m. i d.,– Kórnik 1x±mxi3&fiłjł druga poł<
czerwa 1860/

Moja Duszkol Jest mi dziś cokolwiek lepiej, lubo po obiedzie, na którym także nic nie jadłem, zmuszony byłem pójść spać dla dzo wielkiego osłabienia. tfątpię, żebym do was mógł przyjechać. Przysłałaś mi za aao pieniędzy, bo & końcem miesiąca wypada zaspokMe nie tylko kwartalne zasługi, ale i półroczne rachunki. –àardzobyifi rad, żebyś *mi* psoty nie zrobiła wyborem gospodyni w Poznaniu* W Kórniku wyraźnie protestuję przeciw wszelkiej nowej nominacji. Postanowiła nadać ten wysoki urząd terażniejszej naszej kucharce, a żonie tego pół–&ciemca, pół— àolaka. O jej mtjza niekoniecznie dbam, bo mi w spółce z Szynki ea cztery konie schwacili. Mię jest to choroba koni, nie jest to wina paszy, ale wina źle paszących konie. Pan Szlagowski bardso słusznie uważał, że gdyby pasza była przyczyną złego stanu moich koni, to by konie folwarczne zawsze musiały być jeszcze w daleko gorssym stanie, bo ich pasza jest umiej dobra, a konie trzayaają się doskonale.

Posyłam na ręce Czajkowskiego list do pana tfegaera, sekretarza naszego Towarzystwa, i list do pana Hiegolewskiego. Ty do anie wprawdzie pisałaś, aleś mi nie odpisała, bo ja prosiła o kwit na 75 tal, drą Mateckiejog tego nie otrzymałam i nie wiea, co kazał w tej mierze powiedzieć. Jak najusilniej proszę o tę wiadomość.

Jutro lub pojutrze napiszà to, co ai na sumieniu ciężyc bęftrie; ale mi już ani sił, ani chàci nie staje* Żegnam się więc z Posna* niea! Tu się będę paśl proszkami fulyermachera, te muszą być doskonała, zważając na imię fabrykanta.

/Dopijek:/ Proszę więc przysłać mi więcej pieniędzy!

k.830–831 autograf

Adres *na.* k. 331v: JW. Hrabina Dzłałyńska

/b.m. i d. – Kórník lato 1860?/

Moja Buszko.

Jestem tak bardzo cierpiący, że na żaden sposób jechać nie mogę, ale od dwóch godzin trochę tai lepiej. Ciebie nie zapraszam, bo wolałbym drwa rąbać, jak nocować przy takira jak ja. Pulvenaa©her odwiedza mii© często, była i p. Bstrowoka. Ale zmiłuj się i przyślij mi chlorku I dużo różnych cukierków, bo mi się piersi rozrywają. Proszę Cię także o butelkę miodu do picia, Ściskam Cię serdecznie. Jest to tylko wielkie zaziębienie.

B* Przyślijcie mi korektę.

k.3§2-S33- KąteapcKiijibsaKitBłma: list dyktowany H. Kronhelmwowi kasjerowi kórnickiemu, własnoręcznie ostatnie zdanie.

/b. m. i d. Kórnik, lata 18ÓÓ?/

Adres k,₈₃₃ vH- Jaźnie Wielmożna Pani Hrabina Działyńska"

Jestem tak cierpiący, że do Poznania jechać nie mogę, posyłam tam pana Kronhelma, żeby moje rachunki zapłacił u Merzbacha. Z pieniędzy, które posłałem także w rosyjskich papierach, nie wiem co się stało, Czajkowski nie przysłał ioi świętojańskich rachunków, więc płacić nie mogłem, a nareszcie i myśli po temu nie mam. Do Poznania już w żadnym razie nie pojedę, a noże od księdza Prusinowskiego dowiem si«g kiedy Ty będziesz. Radbym jednak żeby to nastąpić mogło przed ;aoim pogrzebem. « Bądźcie zdrowsze ode imię.]

Dz.

/k.343–344 – autograf/

Berlin, w czwartek,/ wrzesień 1845/

Moja Dusako! ‘–v niedzielę będę w Poznaniu. Ten list Ci przywiezie p. Szuuian, który dziś z Berlina wyjeżdża. Pannę Birt wyprawiłem do Anglii przy najpiękniejszej pogodzie i ta trwała aż do jej przybycia.] Poszcześnie jej się żeśmy nie prędzej się wybrali, ostatni bov–/iea parostatek angielski płynący do Hull zatonął z 17 pasażerami, lubo

był z żelaza i pędzony archimedesową siłą. Burza była tak gwałtowna, podobnej że w Hamburgu od roku 25 nie pamiętają. W mieście o 7 mil od morza

woda się tak podniosła, że wszystkie sklepy zalała i na wiele milionem szkody wyrządziła. Panna Birt dużo się napłakała i mnie się na–ściskała; àważając jednaà, że heretyczka i już potępiona, nie stanie się więc ten okropny czyn przyczyną wyłączną zatury jej duszy. Mech jednak p. Mi net t a amówi paciewza nią i prosi Pana Boga żeby ją wstrzymał od serdecznego zegnania się z przyjaciółmi, bo kto wie czy tę wielką burzę nie należy się uważać jako karę boską za zbrodnie! popełnione przeżeranie i pannę Birt. Wszakże wiesz, że nie zawsze ona trafia na winnych i Wasza teologia uczy, że Bóg sięga i niewinnych dla zbawienia grzesznych.

Znaleźliśmy w Hamburgu tylko 3 kaftaniczki z tej różowej wełny tybetańskiej, którą znasz, a że p. Minetta ma. je na akórse nosić, kazałem sobie dać zaświadczenie, że wełna była wzięta wyłącznie z kóz, a nie z kozłów i dopiero tak zabezpieczony co do przyzwoitości, kupiłem •/czystkie trzy. Hasałem je obwinąć w papier robiony de toile de chanvre fernelle, zapłaciłem je srebrem, które w języku polskim jest rodzaju nijakiego, a po hiszpańsku /la pląta/ rodzaju żeńskiego, nareszcie myślę je oddać na ręce Sizwy, która także jest rodzaju żeńskiego. Je te prie done de dire a mile Kinette combien je fais de progres sur l*article des convenances. Je crois vraiment voir le paradi s*ouvrir devant mai, comme la vertu et l»innocence

sont <.e belles chór es.

Zdrów jestem, mnóstwo drzew nakupiłem i piękny egzemplarz d’agiraie castue przed okna panny iylinetty. Dla siebie czapkę, dla Ciebie miotłę,

żebyś miała na czym jeździe jak wyjdiesz na czarownicę z dzisiejszej
czarującej Idnci. Proszę Cię, wyjedź trochę naprzeciwko • mnie w niedzielę, bo
podobno sznel–pocztą około drugiej przychodzi, ale jedź sama. Małe intereea
mnie tu do soboty zatrzymają. Ściska* Cię bardzo a bardzo serdecznie. Duliety
nie każą robić kiedv nie chc« cię. Bardzo a bardzo Cię kochsium.

/Adres:/ À Madame la Comtesae Działyńska a Fosen.

/k*404–405 – dyktowany W, Góreckiemu/

/Karlsbad, 7 września 1858/

Moja Duszko! W tej chwili odbieram 1 ^{1/2} listu od Ciebie i przyznam się, że w sam czas, bo onegdaj panna Dyrne pisała do rani< że nie piszesz, boś poszła drogą cechować. Wczoraj panna Radoliń–

ska pisała, że nie piszesz, bo Cię ktoś odwołał} z tego wszystkie*) go wyrosła w mojej chorej mózgowicy myśl, żeś Ty sama chora, a że mnie chcą to zataić żebym nie porzucił kuracji* Byłem więc udecydował telegrafem pisać do Wieszczy z pytaniem o Twoim zdro–| wiu, gdyfeym o 9–tej z przychodzącą pocztą listu od Ciebie nie był odebrał. Bardzo się temu listowi ucieszył i będą odpowiadał w miarę myśl, jakie mi przyjdą do głowy*

1–mo. Powiedz Maryni, że ja jej męża bynajmniej nie namawiałem» do podróży do Oleszyc w naszych interesach, tylko że poszedłem za wyraźną myślą Izy* Ta sądziła z opowiadań doktora, że zmiana powietrza jest koniecznie potrzebną dla Grudzinskiego, że pobyt za granicą jest kosztowny, że trzeba więc wymyślić pretekst do zwabienia go do Oleszyc. Rzecz ta zdawała mi się bardzo ważna* Jacyś

1/2 doktorzy wrocławscy mówili Izi, że Grudziński, nie przeżyje 1 rokà, że jego choroba jest w wątrobie, a febra nie chorobą, tylko konsekwencją choroby – i stąd wynikła ta moja rada. Myślałem, że pojedzie na moment do wód, proponowałem więc Maryni żeby tymczasowo mieszkała na Prowencie, co by było dla Ciebie z ulgą, a dla niej rozrywką. Proszę Cię, wytłumacz jej to wszystko*

Teraz o innych interesach. Proszę Cię, niech Szymek wozi od

t

rana do wieczora ziemię w te 3 wielkie doły niech w te doły, gdzie mają przyjść drzewa, nasaraprzód sypie ~~itnmlk~~ warsztę gru–

zów, tych – o których mówisz* Na gruzach i cegłach bardzo korzystnie rozrastają się korzenie drzew, Jammemu powiedz żeby do tych dołów kazał starannie dobierać taką mieszaninę ziemi, na której się udają magnolie, tulipany, cupressus disteha i gincoeladus/7/j niech każe przywieźć do

każdego dołu, gdzie mają przyjść drzewa, parę fur le torve d»briges»
potem parę fur czarnej gliny i starej

/k,404v – c*d*/

ziemi s oranżerii, nareszcie niech kupią z wiertel rogowin, coś starej darni i to wrzystko niech zmieszają razem, W tym miejscu mają przyjść najpiękniejsze nasze drzewa. Tam w bliskości stoi już sopora, która właśnie teraz żółto kwitnie j jest to już duże drzewo, każ je sobie pokazać. Obiecał i p* Szlagowski fury* Na* reszcie gdyby trzeba, niech je Jakub najmie z Biernatek* Jeżeli się skarżysz na zbyt wielki piasek na drodze do Sióstr, to każ skopać tę drogę, przez to się wydobędzie na wierzch żwir i cegieł*! ki« Każ też i tego lewka z drogi zabrać, i nie zapomnij przemyśli*) wać o miejscu na siedzenie, Niezmiernie nym rad żebyś na mój przyjazd kazała już wszystko obsadzić, wycechować i zasiać. Pisałem już do Ciebie, że pan Działyński przyjedzie 27-go do Poznania, | ja zaś myślę, że stanę 25-go*

Odebrałem list z Berlina, za na 25-ty już będą bestie w Pozna* niu, ale na nic się nie przydadzą, jeżeli nie będę miał podstawy, t j* tych 4 kamieni, które ma wykonać Percz, a gdyby mu czasu brakowało, to by mógł dopomódz Ceptowski, Nie bardzo sobie nont głowę susz podziałem pokojów na górze, dopókać cieśla nie skończy

sufitu w bibliotece i oranżerii. Co się tyczy desek do sufitu, nie|

by wiem czy Jakub nie mógł powierzyć tej pracy jakiemu stolarzowi

w mieście* Idzie tylko o sheblowanie desek z jednej strony, to jest – od dołu, gdzie ma karnisz być zrobiony tak jak w pierwszej części biblioteki* Wierzchnia część desek będzie 2 razy pociągana

wodą szklaną; ale bym rad, żeby tai sufit na przyjazd gości był ukończony i bajcą pociągany.

Z Twego listu widzę, że kiełbasy już są poprzybijane, więc zapewne i bajcą pociągnione. Niechże się więc stolarze nasamprzód zajmie pociąganiem tych kiełbas, a mianowicie dzwonków gipsowych, nasamprzód bajcą, potem parę razy pokostem, nareszcie niech*to wszystko gładko ściera szklanym papierem, dodając lub ujmując

